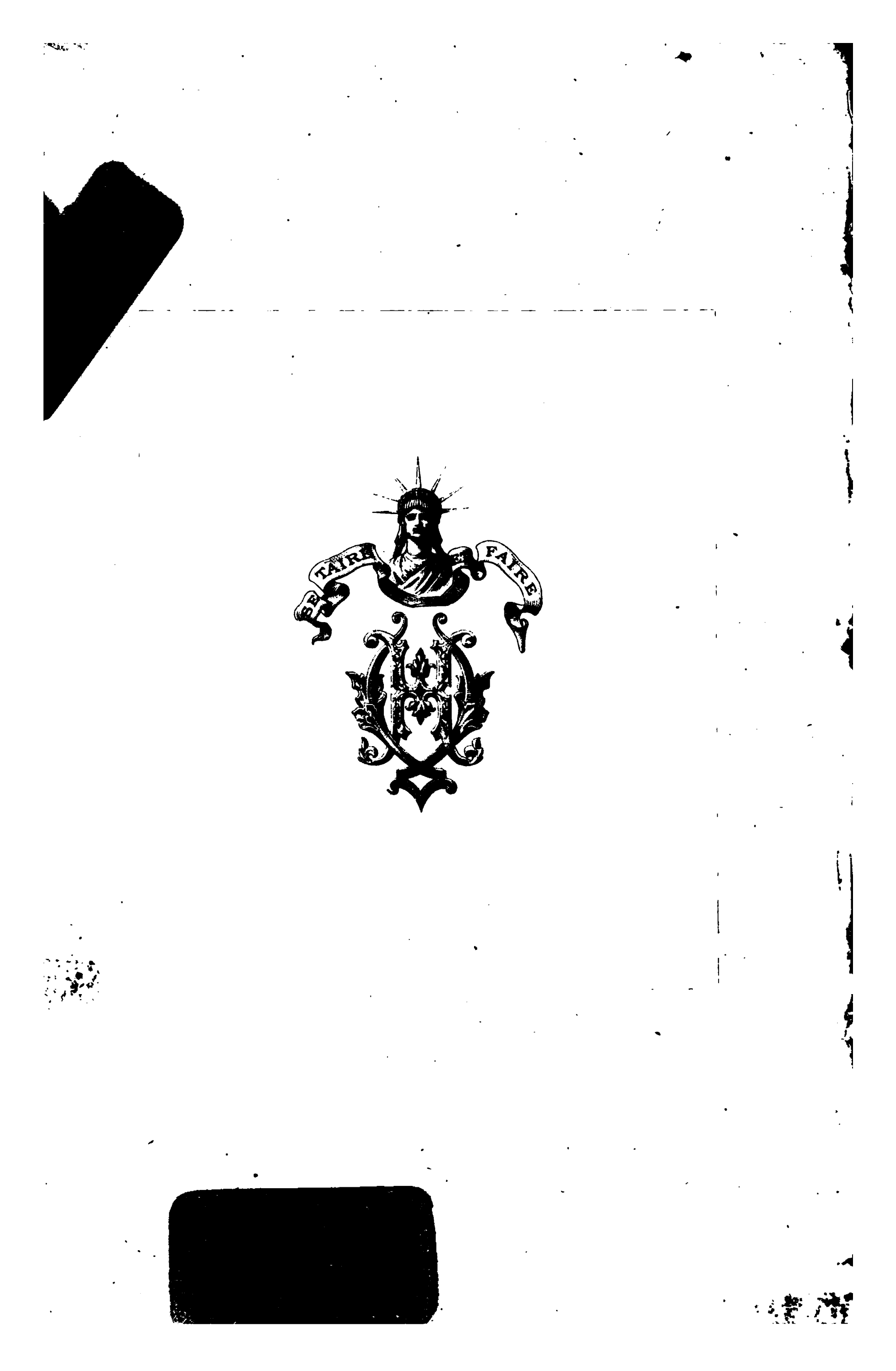

SE TAIRE
FAIRE

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME QUINZIÈME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE,

ET LES ANTIQUITÉS.

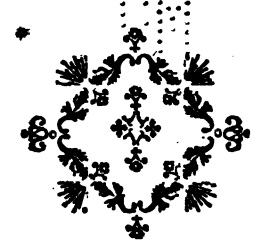
DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville.

TOME QUINZIÈME.



A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples, pour servir à l'Éducation de la Jeunesse. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens, aussi pour servir à l'Éducation de la Jeunesse. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.° Ce dernier Ouvrage n'a pas encore été mis en vente; dès qu'il y sera mis, on en préviendra le Public.

6.° Recueil de Planches pour ce Dictionnaire. 1.e, 2.e, 3.e & 4.e Livraison.



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE
ET LES ANTIQUITÉS.

E



E, cinquième lettre de la plûpart des alphabets, & la seconde des voyelles.

Les Grecs s'étant apperçus qu'en certaines syllabes de leurs mots, l'*E* étoit moins long & moins ouvert qu'il ne l'étoit en d'autres syllabes, trouverent à propos de marquer, par des caractères particuliers, cette différence, qui étoit si sensible dans la prononciation. Ils désignerent l'*E* bref par ce caractère E, ε, & l'appellerent ἐψιλόν, *epsilon*, c'est-à-dire, petit *e*; il répond à notre *E* commun, qui n'est ni l'*E* tout-à-fait fermé, ni l'*E* tout-à-fait ouvert. Nous en parlerons dans la suite.

Les Grecs marquerent l'*E* long & plus ouvert par ce caractère H, η, *êta*; il répond à notre *E* ouvert long.

Avant cette distinction, quand l'*E* étoit ouvert, on écrivoit deux *E* de suite; c'est ainsi que nos Peres écrivoient *aage* par deux *a*, pour faire connoître que l'*a* est long en ce mot. C'est de ces deux E rapprochés ou tournés l'un vis-à-vis de l'autre, qu'est venue la figure H; ce ca-

ractère a été long-tems, en Grec & en Latin, le signe de l'aspiration. Ce nom *èta* vient du vieux Syriaque *hetha*, ou de *heth*, qui est le signe de la plus forte aspiration des Hébreux; & c'est de-là que les Latins prirent leur signe d'aspiration H, en quoi nous les avons suivis.

La prononciation de l'*èta* a varié; les Grecs modernes prononcent *ita;* & il y a des Sçavans qui ont adopté cette prononciation, en lisant les livres des Anciens. Mais, l'Université de Paris, fait prononcer êta. Le P. Giraudeau s'explique à ce sujet en ces termes: » L'*Êta* » se prononce comme un *Ê* » long & ouvert, ainsi que nous » prononçons l'*Ê* dans procès; » non seulement cette prononciation est l'ancienne, poursuit-il, mais elle est encore » essentielle pour l'ordre & » l'œconomie de la langue » Grecque. «

En Latin, & dans la plûpart des langues, l'*E* est prononcé comme notre *E* ouvert commun au milieu des mots, lorsqu'il est suivi d'une consonne avec laquelle il ne fait qu'une même syllabe, *Cœ-lèbs*, *mèl*, *pèr*, *pa-trèm*, *omnipo-tèn-tèm*, *pès*, *èt*, &c. Mais, selon notre manière de prononcer le Latin, l'*E* est fermé quand il finit le mot, *mare*, *cubile*, *patre*, &c. Dans nos provinces d'au-delà de la Loire, on prononce l'*E* final Latin comme un *E* ouvert; c'est une faute.

Il y a beaucoup d'analogie entre l'*E* fermé & l'*i*; c'est pour cela que l'on trouve souvent l'une de ces lettres au lieu de l'autre, *herè*, *heri*; c'est par la même raison que l'ablatif de plusieurs mots Latins est en *E* ou en *i*, *prudente & prudenti*.

Mais passons à notre *E* François. Nous observerons d'abord que plusieurs de nos Grammairiens disent que nous avons quatre sortes d'*E*. La méthode de P. R. dit que ces quatre prononciations différentes de l'*E*, se peuvent remarquer en ce seul mot détèrrement; mais il est aisé de voir qu'aujourd'hui l'*E* de la dernière syllabe *ment*, n'est *E* que dans l'écriture.

La prononciation de nos mots a varié. L'écriture n'a été inventée que pour indiquer la prononciation; mais elle ne sçauroit en suivre tous les écarts, je veux dire tous les divers changemens. Les enfans s'éloignent insensiblement de la prononciation de leurs peres; ainsi l'orthographe ne peut se conformer à sa destination que de loin en loin. Elle a d'abord été liée dans les livres au gré des premiers inventeurs; chaque signe ne signifioit d'abord que le son pour lequel il avoit été inventé; le signe *a* marquoit le son *a*; le signe *E*, le son *E*, &c. C'est ce que nous voyons encore aujourd'hui dans la langue Grecque, dans la Latine, & même dans l'Italienne & dans l'Espagnole; ces deux dernières, quoique langues vivantes,

sont moins sujettes aux variations que la nôtre.

Parmi nous, nos yeux s'accoûtument dès l'enfance à la manière dont nos peres écrivoient un mot, conformément à leur manière de le prononcer; de sorte que quand la prononciation est venue à changer, les yeux accoûtumés à la manière d'écrire de nos peres, se sont opposés au concert que la raison auroit voulu introduire entre la prononciation & l'orthographe selon la première destination des caractères; ainsi, il y a eu alors parmi nous la langue qui parle à l'oreille, & qui seule est la véritable langue, & il y a eu la manière de la représenter aux yeux, non telle que nous l'articulons, mais telle que nos peres la prononçoient, en sorte que nous avons à reconnoître un moderne sous un habillement antique. Nous faisons alors une double faute; celle d'écrire un mot autrement que nous ne le prononçons, & celle de le prononcer ensuite autrement qu'il n'est écrit. Nous prononçons *a*, & nous écrivons *E*, uniquement parce que nos peres prononçoient & écrivoient *E*.

Cette manière d'orthographier est sujette à des variations continuelles, au point qu'à peine trouve-t-on deux livres ou l'orthographe soit semblable. Quoi qu'il en soit, il est évident que l'*E* écrit & prononcé *a*, ne doit être regardé que comme une preuve de l'ancienne prononciation, & non comme une espèce particulière d'*E*. Le premier *E* dans les mots *Empereur*, *enfant*, *femme*, &c. fait voir seulement que l'on prononçoit *émpereur*, *énfant*, *fémme*; & c'est ainsi que ces mots sont prononcés dans quelques-unes de nos provinces; mais cela ne fait pas une quatrième sorte d'*E*.

Nous n'avons proprement que trois sortes d'*E*; ce qui les distingue, c'est la manière de prononcer l'*E*, ou en un tems plus ou moins long, ou en ouvrant plus ou moins la bouche. Ces trois sortes d'*E* sont l'*E* ouvert, l'*E* fermé, & l'*E* muet; on les trouve tous trois en plusieurs mots, *fèrmeté*, *honnêteté*, *Évêque*, *Sévère*, *echèlle*, &c.

Le premier *E* de fermeté est ouvert; c'est pourquoi, il est marqué d'un accent grave; la seconde syllabe *me* n'a point d'accent, parce que l'*E* y est muet; *té* est marqué de l'accent aigu, c'est le signe de l'*E* fermé.

Cest trois sortes d'*E* sont encore susceptibles de plus & de moins.

I. L'*É* ouvert est de trois sortes; l'*E* ouvert commun, l'*E* plus ouvert, l'*E* très-ouvert.

1.° L'*E* ouvert commun, c'est l'*E* de presque toutes les langues; c'est l'*E* que nous prononçons dans les premières syllabes de *père*, *mère*, *frère*, & dans *il appèlle*, *il mène*, *ma nièce*; & encore dans tous les mots où l'*E* est suivi d'une consonne avec laquelle il forme la même syllabe, à moins que cette con-

sonne ne soit l'*s* ou le *z* qui marquent le pluriel, ou le *nt* de la troisième personne du pluriel des verbes; ainsi, on dit *examèn*, & non *examén*. On dit *tèl*, *bèl*, *cièl*, *chèf*, *brèf*, *Josèph*, *nèf*, *relièf*, *Israèl*, *Abèl*, *Babèl*, *rèel*, *Michèl*, *mièl*, *plurièl*, *criminèl*, *quèl*, *naturèl*, *hôtèl*, *mortèl*, *mutuèl*, *l'Hymèn*, *Sadducéèn*, *Chaldéèn*, *il viènt*; *il soutièn*t, &c.

Toutes les fois qu'un mot finit par un *E* muet, on ne sçauroit soutenir la voix sur cet *E* muet, puisque si on la soutenoit, l'*E* ne seroit plus muet; il faut donc que l'on appuie sur la syllabe qui précede cet *E* muet; & alors, si cette syllabe est elle-même un *E* muet, cet *E* devient ouvert commun, & sert de point d'appui à la voix pour rendre le dernier *E* muet; ce qui s'entendra mieux par les exemples. Dans *mener*, *appeller*, &c. le premier *E* est muet, & n'est point accentué, mais si je dis *je mène*, *j'appèlle*, cet *E* muet devient ouvert commun, & doit être accentué, *je mène*, *j'appèlle*. De même je dis: *J'aime*, *je demande*, le dernier *E* de chacun de ces mots est muet; mais, si je dis par interrogation, *aimé-je? Ne demandé-je pas?* Alors l'*E* qui étoit muet devient *E* ouvert commun.

A cette occasion nos Grammairiens disent que la raison de ce changement de l'*E* muet, c'est qu'il ne sçauroit y avoir deux *E* muets de suite, mais il faut ajoûter, à la fin d'un mot; car dès que la voix passe, dans le même mot, à une syllabe soutenue, cette syllabe peut être précédée de plus d'un *E* muet, rede*mander*, reve*nir*, &c. Nous avons même plusieurs *E* muets de suite, par des monosyllabes; mais, il faut que la voix passe de l'*E* muet à une syllabe soutenue: Par exemple, *de ce que je redemande ce qui m'est dû*, &c. Voilà six *E* muets de suite au commencement de cette phrase, & il ne sçauroit s'en trouver deux précisément à la fin dun mot.

2.° L'*E* est plus ouvert en plusieurs mots, comme dans la première syllabe de *fermeté*, où il est ouvert bref; il est ouvert long dans *grèffe*.

3.° l'*E* est très-ouvert dans *accès*, *succès*, *être*, *tempête*, *il èst*, *abbèsse*, *sans cèsse*, *profèsse*, *arrêt*, *forêt*, *trève*, *la grève*, *il rève*, *la tête*.

L'*E* ouvert commun au singulier, devient ouvert long au pluriel, *le chèf*, *les chèfs*; *un mot brèf*; *les mots brèfs*, *un autèl*, *des autèls*. Il en est de même des autres voyelles qui deviennent plus longues au pluriel.

Ces différences sont très-sensibles aux personnes qui ont reçu une bonne éducation dans la capitale. Depuis qu'un certain esprit de justesse, de précision & d'exactitude s'est un peu répandu parmi nous, nous marquons par des accens la différence des *E*. Nos imprimeurs deviennent tous les jours plus exacts sur ce point, quoiqu'en puissent dire quelques Personnes qui se plaignent que les accens

rendent les caractères hérissés. Il y a bien de l'apparence que leurs yeux ne sont pas accoûtumés aux accens ni aux esprits des livres Grecs, ni aux points des Hébreux. Tout signe qui a une destination, un usage, un service, est respecté par les personnes qui aiment la précision & la clarté; ils ne s'élevent que contre les signes qui ne signifient rien, ou qui induisent en erreur.

C'est sur-tout à l'occasion de nos *E* brefs & de nos *E* longs, que nos Grammairiens font deux observations qui ne paroissent pas justes.

La première, c'est qu'ils prétendent que nos Peres ont doublé les consonnes, pour marquer que la voyelle qui précede étoit breve. Cette opération ne paroît pas naturelle; il ne seroit pas difficile de trouver plusieurs mots où la voyelle est longue, malgré la consonne doublée, comme dans *grèsse;* le premier *E* est long, selon M. l'abbé d'Olivet.

L'*E* est ouvert long dans *abbèsse, professe, sans cèsse;* malgré l'*s* redoublée. Nous croyons que ce prétendu effet de la consonne redoublée, a été imaginé par zele pour l'ancienne orthographe. Nos Peres écrivoient ces doubles lettres, parce qu'ils les prononçoient ainsi qu'on les prononce en Latin; & comme on a trouvé par tradition ces lettres écrites, les yeux s'y sont tellement accoûtumés, qu'ils en souffrent avec peine le retranchement; il falloit bien trouver une raison pour excuser cette foiblesse.

La seconde observation, qui ne paroît pas exacte, c'est qu'on dit qu'anciennement les voyelles longues étoient suivies d'*s* muettes qui en marquoient la longueur. Les Grammairiens qui ont fait cette remarque, n'ont pas voyagé au midi de la France, où toutes ces *s* se prononcent encore, même celle de la troisième personne du verbe *est;* ce qui fait voir que toutes ces *s* n'ont été d'abord écrites que parce qu'elles étoient prononcées. L'orthographe a suivi d'abord fort exactement sa première destination; on écrivoit une *s*, parce qu'on prononçoit une *s*. On prononce encore ces *s* en plusieurs mots qui ont la même racine que ceux où elle ne se prononce plus. Nous disons encore *festin*, de *fête;* la *bastille*, & en province la *bastide*, de *bâtir;* nous disons *prendre une ville par escalade*, *d'échelle; donner la bastonnade*, de *bâton; ce jeune homme a fait une escapade*, quoique nous disions *s'échapper*, sans *s*.

En Provence, en Languedoc & dans les autres Provinces méridionales, on prononce l'*s* de *Pasques;* & à Paris, quoiqu'on dise *Pâques*, on dit *pascal*, *pasquin*, *pasquinade*. Mais revenons à nos *E*.

II. L'*É* fermé est celui que l'on prononce en ouvrant moins la bouche qu'on ne l'ouvre lorsqu'on prononce un *È* ouvert

commun; tel eſt l'*E* de la dernière ſyllabe de *fermeté*, *bonté*, &c.

Cet *E* eſt auſſi appellé maſculin, parce que lorſqu'il ſe trouve à la fin d'un adjectif ou d'un participe, il indique le maſculin, *aiſé*, *habillé*, *aimé*, &c.

L'*E* des infinitifs eſt fermé, tant que l'*r* ne ſe prononce point; mais, ſi l'on vient à prononcer l'*r*, ce qui arrive toutes les fois que le mot qui ſuit commence par une voyelle, alors l'*E* fermé devient ouvert commun; ce qui donne lieu à deux obſervations. 1.° l'*E* fermé ne rime point avec l'*E* ouvert; *aimer*, *abîmer*, ne riment point avec la *mer*, *mare*; ainſi Madame Déshoulieres n'a pas été exacte, lorſque dans l'idylle du ruiſſeau elle a dit:

Dans votre ſein il cherche à s'abîmer,

Vous & lui, juſques à la mer

Vous n'êtes qu'une même choſe.

2.° Comme l'*E* de l'infinitif devient ouvert commun, lorſque l'*r* qui le ſuit eſt liée avec la voyelle qui commence le mot ſuivant, on peut rappeller la rime en diſant:

Dans votre ſein il cherche à s'abîmer,

Et vous, & lui, ju'qu'à la mer,

Vous n'êtes qu'une même choſe.

III. L'*E* muet eſt ainſi appellé relativement aux autres *E*; il n'a pas, comme ceux-ci, un ſon fort, diſtinct & marqué. Par exemple, dans *mener*, *demander*, on fait entendre l'*m* & le *d*, comme ſi l'on écrivoit *mner*, *dmander*.

Le ſon foible qui ſe fait à peine ſentir entre l'*m* & l'*n* de *mener*, & entre le *d* & l'*m* de *demander*, eſt préciſément l'*E* muet; c'eſt une ſuite de l'air ſonore qui a été modifié par les organes de la parole, pour faire entendre ces conſonnes.

L'*E* muet des monoſyllabes *me*, *te*, *ſe*, *le*, *de*, eſt un peu plus marqué; mais il ne faut pas en faire un *E* ouvert, comme ceux qui diſent *amène-lè*. L'*E* prend plutôt alors le ſon de l'*eu* foible.

Dans le chant, à la fin des mots, tels que *gloire*, *fidele*, *triomphe*, l'*E* muet eſt moins foible que l'*E* muet commun, & approche davantage de l'*eu* foible.

L'*E* muet foible, tel qu'il eſt dans *mener*, *demander*, ſe trouve dans toutes les langues, toutes les fois qu'une conſonne eſt ſuivie immédiatement par une autre conſonne; Alors la première de ces conſonnes ne ſçauroit être prononcée ſans le ſecours d'un eſprit foible; tel eſt le ſon que l'on entend entre le *p* & l'*ſ* dans *pſeudo*, *pſalmus*, *pſittacus*; & entre l'*m* & l'*n* de *mna*, une mine, eſpèce de monnoie; *Mnemoſyne*, la mere des Muſes, la déeſſe de la mémoire.

On peut comparer l'*E* muet

au son foible que l'on entend après le son fort que produit un coup de marteau qui frappe un corps solide. Ainsi, il faut toujours s'arrêter sur la syllabe qui précede un *E* muet à la fin des mots.

Nous avons déjà observé qu'on ne sçauroit prononcer deux *E* muets de suite à la fin d'un mot, & que c'est la raison pour laquelle l'*E* muet de *mener* devient ouvert dans *je mène*.

Les vers qui finissent par un *E* muet, ont une syllabe de plus que les autres, par la raison que la dernière syllable étant muette, on appuie sur la pénultième ; alors, je veux dire à cette pénultieme, l'oreille est satisfaite par rapport au complément du rithme & du nombre des syllabes ; & comme la dernière tombe foiblement, & qu'elle n'a pas un son plein, elle n'est point comptée, & la mesure est remplie à la pénultième.

Jeune & vaillant Héros, dont la haute sages-se.

L'oreille est satisfaite à la pénultième, *ges*, qui est le point d'appui après lequel on entend l'*E* muet de la dernière syllabe *se*.

L'*E* muet est appellé féminin, parce qu'il sert à former le féminin des adjectifs ; par exemple, *saint*, *sainte ; pur*, *pure ; bon*, *bonne*, &c. au lieu que l'*E* fermé est appellé masculin, parce que lorsqu'il termine un adjectif, il indique le genre masculin, *un homme aimé*, &c.

L'*E* qu'on ajoûte après le *g*, *il mangea*, &c. n'est que pour empêcher qu'on ne donne au *g* le son fort *ga*, qui est le seul qu'il devroit marquer ; or cet *e* fait qu'on donne le son foible, *il manja ;* ainsi cet *E* n'est ni ouvert, ni fermé, ni muet ; il marque seulement qu'il faut adoucir le *g*, & prononcer *je*, comme la dernière syllabe de gage ; on trouve en ce mot le son fort & le son foible du *g*.

L'*E* muet est la voyelle foible de *eu*, ce qui paroît dans le chant, lorsqu'un mot finit par un *E* muet moins foible.

Rien ne peut l'arrêter
Quand la gloire l'appelle.

Cet *eu* qui est la forte de l'*E* muet, est une véritable voyelle ; ce n'est qu'un son simple sur lequel on peut faire une tenue. Cette voyelle est marquée dans l'écriture par deux caractères ; mais il ne s'ensuit pas de-là que *eu* soit une diphthongue à l'oreille, puisqu'on n'entend pas deux sons voyelles. Tout ce que nous pouvons en conclure, c'est que les Auteurs de notre alphabet ne lui ont pas donné un caractère propre.

Les lettres écrites qui, par les changemens survenus à la prononciation, ne se prononcent point aujourd'hui, ne doivent que nous avertir que la prononciation a changé ; mais, ces lettres multipliées ne changent pas la nature du son sim-

ple, qui ſeul eſt aujourd'hui en uſage, comme dans la dernière ſyllabe de *ils aimoient*, *amabant*.

L'*E* eſt muet long dans les dernières ſyllabes des troiſièmes perſonnes du pluriel des verbes, quoique cet *E* ſoit ſuivi d'*nt* qu'on prononçoit autrefois, & que les vieillards prononcent encore en certaines provinces ; ces deux lettres viennent du Latin *amant*, *ils aiment*. Cet *E* muet eſt plus long & plus ſenſible qu'il ne l'eſt au ſingulier ; il y a peu de perſonnes qui ne ſentent pas la différence qu'il y a entre *il aime* & *ils aiment*.

E. Cette lettre ſeule étoit ſouvent une abréviation chez les Anciens. On l'employoit pour *Ædilis*, Édile ; pour *ætas*, âge ; pour *ejus*, de lui ou d'elle ; pour *erexit*, il a érigé ; pour *eſt*, il eſt ; pour *exactum*, exigé, fait, &c.

E. C. F. *ejus causâ fecit*, il l'a fait en ſa faveur ; E. D. *ejus domus*, ſa maiſon ; ED. *edictum*, édit ; E. E. *ex edicto*, en vertu d'un édit ; EE. N. P. *eſſe non poteſt*, cela ne peut-être ; EG. *egit*, il a fait, ou *egregius*, admirable, excellent ; E. H. *ejus hæres*, ſon héritier ; EID. *idus*, les ides ; EIM. *ejus modi*, de cette manière ; E. L. *ea lege*, à condition ; E. M. *elegit* ou *erexit monumentum*, il a choiſi *ou* il a fait conſtruire ce tombeau ; EQ. M. *equitum magiſter*, maître de la cavalerie ; EQ. O. *equeſter ordo*, l'ordre des chevaliers ; E. T. *ex teſtamento*, par teſtament ; E. V. V. N. V. V. E. *ede ut vivas*, *ne vivas ut edas*, mangez pour vivre, & ne vivez pas pour manger. E. V. O. V. A. E. *ſæculorum amen*.

On trouve dans bien des Dictionnaires, que la lettre E chez les Anciens, étoit une lettre numérale, qui ſignifioit 250, ſuivant ce vers :

E quoque ducentos & quinquaginta tenebit.

Mais il faut remarquer que ce n'eſt pas chez les Anciens que cet uſage des lettres Latines numérales a eu lieu. Iſidore de Séville, auteur du ſeptième ſiècle, le dit en termes exprès au premier livre de ſes Origines, *Latini autem numeros ad litteras non computant*. Cela fut introduit dans un tems de barbarie & d'ignorance. M. du Cange a pris ſoin d'expliquer cet uſage au commencement de chaque lettre de ſon ſçavant Gloſſaire Latin-barbare. Mais les faiſeurs de Dictionnaires qui l'ont ſuivi, & qui ne l'ont pas entendu, ont dit qu'on trouvoit cette explication des lettres numérales dans Valérius Probus. M. du Cange ne dit point cela, mais ſeulement qu'on trouvoit cette explication à la page 1683 du recueil des anciens Grammairiens, entre leſquels ſont Valérius Probus, & Pierre Diacre.

E. Il convient de remarquer qu'il y a en Grec quantité de mots écrits par un *E* avec l'aſ-

piration, c'est-à-dire, avec un accent équivalent à l'*h* des Latins. Entre nos Traducteurs il y en a qui ont égard à cette aspiration; mais, il y en a d'autres qui n'y ont point d'égard. Delà naît la différente manière d'écrire certains mots avec aspiration ou sans aspiration, c'est-à-dire, avec l'*h* ou sans l'*h*.

E A

EA, *Æa*, Αἰα, nymphe, qui, pour éviter les poursuites du fleuve Phasis, implora le secours des Dieux. Ils la changerent en isle.

EACÉE, *Æaceum*, Αἰάκειον, lieu de l'isle d'Égine. *Voyez* Egine.

EACÉES, *Æacea*, jeux ou fêtes solemnelles qu'on célébroit à Égine en l'honneur d'Éacus qui en avoit été Roi, & qu'on disoit avoir dans les enfers la fonction de juge, par ce qu'il s'étoit distingué sur la terre par sa droiture & son équité.

ÉACIDAS, *Æacidas*, (*a*) Αἰακίδης, fils d'Arymbas, roi d'Épire ou des Molosses. Après la mort de son pere, il avoit un droit légitime à la succession du trône; mais Philippe, roi de Macédoine, fit si bien par ses intrigues ou par ses menaces, que les Molosses chasserent Éacidas, & qu'ils établirent Alexandre son cousin, fils de Néoptoleme, seul roi de l'Épire. Ce Prince, non seulement beau-frere, mais gendre de Philippe, dont il épousa la fille nommée Cléopâtre, porta la guerre en Italie, où il mourut. Après quoi Éacidas remonta sur le trône de ses ayeux, & regna seul en Épire, l'an 326 avant l'Ére Chrétienne.

Ce fut en ce tems-là qu'Olympias, qui craignoit Antipater, vint chercher un asyle en Épire. Éacidas lui rendit toute sorte de bons offices, jusqu'à l'aider de ses troupes pour faire la guerre à Aridée & aux Macédoniens, en dépit même des Épirotes qui refuserent de marcher sous ses enseignes; mais elle se montra fort sanguinaire, non seulement en faisant mourir Aridée, mais en persécutant à outrance les Macédoniens. Il est certain que la haine des Épirotes pour cette Princesse, les empêcha de se soumettre d'abord à Éacidas; ils ne faisoient même que de s'adoucir en sa faveur, lorsqu'il fut encore traversé par Cassandre; de sorte qu'il se vit obligé d'en venir aux mains avec Philippe, frere de ce Prince; le combat se donna auprès d'Œniade; Éacidas y fut blessé & mourut de ses blessures quelques jours après. Alors, les Épirotes reconnurent Alcétas, qui étoit aussi fils d'Arymbas & frere aîné d'Éacidas, mais d'une humeur si violente, que son pere ne l'avoit jamais pu souffrir. Dès le com-

(*a*) Plut. T. I. p. 383. Diod. Sicul. p. 548. Pauf. pag. 19, 20. Just. L. XIV. c. 5. L. 17. c. 3. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 499. T. IV. p. 75. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 353, 354.

mencement de son règne, il exerça tant de cruautés contre ses sujets, qu'enfin poussés à bout, ils investirent son palais, & le massacrerent lui & ses enfans. Les Épirotes mirent en sa place Pyrrhus, fils d'Éacidas, qui, tout jeune encore, sans expérience & mal affermi sur le trône, eut la guerre à soutenir contre Cassandre.

Justin fait Éacidas frere d'Alexandre, & assure qu'il fatigua tellement ses sujets par ses guerres continuelles contre les Macédoniens, que pour se soustraire à l'aversion qu'ils avoient pour lui, il fut contraint de s'exiler de son royaume, où il laissa son fils Pyrrhus à peine âgé de deux ans. Mais le peuple, en haine du pere, cherchoit le fils pour l'égorger, & c'étoit fait de lui, si on ne l'eût furtivement enlevé pour le porter en Illyrie chez Béroë, femme du roi Glaucus, laquelle étoit aussi de la race des Éacides. Glaucus attendri, ou par la fortune, ou par les caresses enfantines de ce petit Prince, le protégea longtems contre Cassandre, roi de Macédoine, qui le menaçoit de lui déclarer la guerre s'il ne le lui livroit entre les mains.

Éacidas avoit épousé Phthia, fille de Ménon le Thessalien, & il en eut, outre Pyrrhus, deux filles, Deidamie & Troade.

ÉACIDE, *Æacides*. *Voyez* Éacidas.

ÉACIDES, *Æacidæ*, (*a*) Αἰακίδαι, nom qu'on donnoit à tous les Princes descendus d'Éacus. Ainsi, Achille & son fils Pyrrhus, sont appellés Éacides, parce que ce Prince, chef de leur famille, étoit bisaïeul de Pyrrhus, & grand pere d'Achille. Ce qui paroît singulier, dit Pausanias, c'est que la mort de la plûpart des Éacides a été accompagnée de circonstances merveilleuses, & que quelque divinité y a toujours eu part. Achille, si nous en croyons Homère, fut tué par Alexandre, fils de Priam, & par Apollon; Pyrrhus son fils fut aussi tué à Delphes par ordre de la Pythie. Depuis, Pyrrhus, roi d'Épire, mourut de la main de Cérès, au rapport de Leucéas & des Argiens. Une autre singularité des Éacides, attestée par Justin, c'est que la destinée ordinaire de la plûpart d'entr'eux, étoit de mourir dans le cours de leur trentième année. Telle fut par exemple la destinée d'Alexandre le Grand, qui étoit de cette illustre famille par sa mere Olympias.

ÉACUS, *Æacus*, Αἰακὸς, (*b*) fils de Jupiter & d'Égine, fille d'Asope, roi de Béotie, naquit dans l'isle d'Égine. Il passa pour le Prince le plus équitable de son tems; cela lui

(*a*) Paus. p. 25, 138, 139. Just. L. XII. c. 15, 16. Plut. T. I. p. 119, 400.

(*b*) Paus. pag. 138. *& seq.* Strab. pag. 375. Ovid. Metam. L. VII. c. 12. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 36, 45, 68. *& suiv.* Tom. VI. p. 93. T. VII. p. 331. *& suiv.*

mérita même une place parmi les juges de l'enfer.

Ce qui contribua beaucoup à augmenter la réputation d'Éacus, c'eſt que l'Attique étant affligée d'une grande ſéchereſſe dont les Dieux puniſſoient le perfide Égée, pour avoir fait mourir le jeune Androgée, on recourut à l'oracle, & on eut pour réponſe, que ce fléau ceſſeroit, dès que le roi d'Égine deviendroit l'interceſſeur de la Grece. Ce Prince offrit des ſacrifices à Jupiter Panhellénien, & il ſurvint une grande quantité de pluie. Pauſanias ajoûte que les Éginetes avoient bâti un monument nommé l'Eacée, où étoient les ſtatues de tous les députés de la Grece qui vinrent pour ce ſujet dans leur iſle.

On ajoûta encore à cette Hiſtoire une troiſième fable, qu'il eſt néceſſaire d'expliquer avant que de paſſer plus avant. La peſte ravagea les États d'Éacus, qui voyant périr miſérablement preſque tous ſes ſujets, pria Jupiter de détourner ce fléau. Ovide, qui fait une magnifique deſcription des ravages que ce fléau cauſoit, dit qu'Eacus vit en ſonge ſortir du fond d'un vieux chêne un grand nombre de fourmis, qui, à meſure qu'elles paroiſſoient, étoient changées en hommes; & que le lendemain matin, dès que ce Prince fut réveillé, on vint lui annoncer que ſes États étoient plus peuplés qu'ils ne l'étoient auparavant. Cette fiction n'eſt fondée que ſur la ſimple équivoque du nom des Myrmidons, peuple de Theſſalie, ſujets d'Éacus, qui reſſemble à celui de la fourmi, appellée en Grec, μύρμηξ. Ce peuple étoit ſemblable encore à ce petit animal, en ce qu'au lieu d'habiter dans des villages, il ſe tenoit ordinairement dans la campagne, n'ayant d'autre retraite que les creux des arbres & les antres. Eacus les raſſembla & leur établit des demeures plus ſûres & plus commodes. Voilà la vérité de cette fable. Ainſi ſe jouoient les Grecs du moindre rapport, pour débiter d'agréables menſonges. Au reſte, ſi l'on ajoûte que c'étoit Junon, qui pour ſe venger de ſa rivale, puniſſoit par ce fléau les ſujets de celui qui en avoit reçu le jour; c'eſt que cette Déeſſe étoit ſouvent priſe pour l'air, dont les mauvaiſes qualités cauſent la peſte & les autres maladies épidémiques. Car, on mêloit ſouvent l'allégorie dans les fables même les plus hiſtoriques.

Eacus eut de ſa femme Endéis, fille de Chiron, deux fils, Pélée & Télamon, & de Pſammathe, fille de Nérée, ſœur de Thétis, un fils nommé Phocus. Comme ce dernier jouoit avec ſes deux freres, le palet de Télamon lui caſſa la tête & le tua. Eacus, informé de cet accident, & ayant appris en même tems que ces jeunes Princes avoient eu auparavant quelque différend avec leur frere; ou qu'ils avoient commis ce crime à

l'instigation de la jalouse Endéis leur mere, les chassa de l'isle d'Égine, les condamnant à un exil perpétuel. Ils se mirent sur un vaisseau; & lorsqu'ils furent un peu éloignés du rivage, Télamon envoya un héraut à son pere, pour l'assurer que s'il avoit tué Phocus, c'étoit par un malheur, nullement par un dessein prémédité; mais, Eacus lui fit dire qu'il ne remît jamais les pieds dans son isle, & que s'il vouloit se justifier, il pouvoit plaider sa cause de dessus son vaisseau, ou sur une éminence au bord de la mer. Télamon entra la nuit suivante dans le port qu'on appelloit *Secret*, & là, ayant avec de la terre fait une espece de tertre qui subsistoit encore du tems de Pausanias, il voulut se justifier; mais ayant perdu sa cause, & les soupçons d'Eacus ne se trouvant que trop justifiés, il fit voile vers Salamine. Cette manière de se justifier, en prenant cette précaution, étoit en usage dans les tems Héroïques, & le même Auteur dont ce fait est tiré, nous apprend que les Athéniens avoient un semblable tribunal. Les juges se tenoient assis sur le bord de la mer, pendant que celui qui se justifioit étoit sur un vaisseau, prêt à s'éloigner s'il étoit condamné.

EACUS, *Æacus*, Αἰακὸς, (*a*) interlocuteur d'un dialogue des morts de Lucien. Les autres interlocuteurs sont Protésilaüs, Ménélaüs & Pâris. Dans un autre dialogue des morts, Eacus s'entretient avec Ménippus.

EANI, *Eani*, (*b*) nom que l'on donna aux Saliens, à cause de Janus, appellé aussi Eanus.

EANTIDE, *Æantis*, (*c*) Αἰαντίς, nom d'une tribu d'Athènes. Ceux de cette tribu se distinguerent d'une manière particulière à la bataille de Platée, & y perdirent cinquante-deux hommes. Ce furent les seuls d'entre les Athéniens qui périrent à cette bataille. Comme la victoire s'étoit déclarée en faveur des Grecs, la tribu Éantide faisoit toutes les années un sacrifice aux nymphes Sphragitides pour leur rendre graces de cette victoire, comme l'oracle d'Apollon l'avoit ordonné; & c'étoit le trésor public qui fournissoit à cette dépense.

EANTIDE, *Æantides*, (*d*) Αἰαντίδης, tyran de Lampsaque, s'étoit acquis une autorité tout-à-fait grande sur l'esprit de Darius, roi des Perses, comme nous l'apprenons de Thucydide.

EANTIDE, *Æantides*, (*e*) Αἰαντίδης, natif de Milet, l'un des capitaines qui seconderent si bien Lysandre à Ægos-Potamos.

EANTIDES, *Æantidæ*, Αἰαντίδαι, nom de ceux de la tribu Eantide, selon Plutarque. *Voyez* Eantide.

(*a*) Lucian. T. I. p. 268, 269. *& seq.*
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 34.
(*c*) Plut. T. I. p. 330.
(*d*) Thucyd. pag. 452.
(*e*) Pauf. p. 625.

ÉANUS, *Eanus*, (*a*) nom que quelques-uns donnent à Janus. Ils prétendent qu'il fut ainsi appellé *ab eundo*, parce qu'il va toujours. De-là vient que les Phéniciens exprimoient cette divinité par un dragon qui se tourne en cercle, & qui mord & dévore sa queue, pour marquer que le monde se nourrit, se soutient & se tourne en lui-même.

EARINUS, *Earinus*, (*b*) nom d'un beau garçon, dont il est fait mention dans Martial; il fut ainsi nommé d'un mot qui signifie printems, pour exprimer sa beauté & sa jeunesse; & l'on croit que c'étoit un des eunuques de Domitien, que pour cette raison Papinien appelle *Puer Cæsareus*.

ÉASTER, *Easter*, déesse des Saxons. M. Bochart, qui avoit entrepris de rapporter les anciennes origines à la langue & à la doctrine des Phéniciens, prétendoit que cette Éaster étoit la même qu'Astarté. Ses sacrifices se faisoient au commencement du printems; & de-là vient que les Saxons appelloient Éaster le mois auquel se célebre la Pâque.

EAU, *Aqua*, ὕδωρ. (*c*) Si les besoins de la vie firent inventer une infinité de Dieux, & porterent les premiers Payens à diviniser presque toutes les parties du monde, principalement les quatre élémens, l'Eau a dû être une de leurs premières divinités, puisque l'ancienne Philosophie, dont Thalès puisa les principes en Égypte, pour les répandre ensuite dans la Grece, enseignoit qu'elle étoit le premier principe de toutes choses; qu'elle avoit la meilleure part à la production des corps, qu'elle rendoit la nature féconde, nourrissoit les plantes & les arbres, & que sans elle, la terre seche, brûlée, & sans aucun suc, demeureroit stérile, & ne présenteroit qu'un désert affreux. Mais, il ne sera pas hors de propos d'observer que l'Eau, en tant qu'élément, ne pouvoit être qu'une divinité physique, & on ne laissoit guère les Dieux de cette espece, sans leur en joindre d'animés qui en devenoient les symboles. C'est ainsi qu'Osiris & Isis, chez les Égyptiens, & Apollon & Diane parmi les Grecs, devinrent ceux du Soleil & de la Lune.

Le culte que l'on rendit à ces Dieux fut confondu, & on ne distingua plus le Dieu naturel d'avec le Dieu animé. On en usa de même à l'égard de l'Eau; l'océan & les autres mers s'attirerent un culte religieux; mais on regarda Neptune comme un Dieu animé qui y

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 27, 30.
(*b*) Marti. L. IX. Epigr. 12. *& seq.*
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 342. Tom. IV. p. 273. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 292, 293. Tom. X. pag. 12. *& suiv.* Tom. XII. p. 27. *& suiv.*

presidoit; il en fut de même de chaque fleuve, & de chaque fontaine, & de tout autre amas d'Eaux, qui eurent chacun un Dieu particulier, ou une Nymphe ou une Naïade, & les honneurs qu'on rendoit à l'Eau en général, furent mêlés dans la suite avec ceux qu'on rendoit à ces divinités représentatives de l'Eau.

Que l'Eau, comme élément, ait reçu les honneurs divins, c'est un fait qu'on ne sçauroit contester. On sçait ce qu'Hérodote dit du respect que les anciens Perses avoient pour elle, les sacrifices qu'ils lui offroient, & de qu'elle manière ils poussoient la superstition, jusqu'à n'oser y cracher, s'y moucher, s'y laver les mains, y jetter ou y faire la moinde ordure, ni s'en servir pour éteindre le feu. Strabon parle à ce sujet à peu près comme Hérodote, & attribue aux Cappadociens ce que celui-ci attribue aux Perses.

Saint Cyrille dit que les Perses ne rendoient pas à la vérité les honneurs divins aux bois & aux pierres comme les Grecs, qu'ils n'adoroient pas non plus l'Ibis & l'Ichneumon, comme les Egyptiens, mais qu'ils révéroient seulement le feu & l'Eau.

Quoique les Égyptiens eussent une raison particulière d'avoir la mer en horreur, parce qu'ils croyoient qu'elle représentoit Typhon, ils n'en avoient pas moins pour cela l'Eau en vénération. Saint Athanase, qui étant né en Égypte, devoit connoître la religion de son païs, après avoir dit que les Payens adoroient l'Eau, ajoûte que les Égyptiens sur-tout se distinguoient dans le culte qu'ils rendoient à cet élément, qu'ils regardoient comme une divinité.

Julius Firmicus assure la même chose; *les Égyptiens*, dit-il, *rendent à l'Eau un culte religieux, & lui adressent leurs prieres & leurs vœux.* L'Eau du Nil sur-tout étoit parmi eux en grande vénération; ce fleuve bienfaisant, qui a porté parmi eux le nom d'Océan, d'Ypeus, & de Nilus, a été aussi appellé Siris, qui est par abréviation le même nom qu'Osiris, parce qu'en effet il représentoit ce Dieu; car, le même Dieu étoit le symbole de plusieurs choses à la fois; ainsi Osiris, qui dans le ciel représentoit le Soleil, marquoit sur la terre l'Eau du Nil. Sans cette distinction on n'entendra jamais la théologie du Paganisme; mais aussi, dès qu'on l'adopte, il faut croire que le Nil étoit la grande divinité des Égyptiens.

Ces peuples représentoient le Dieu de l'Eau, par un vase percé de tous côtés, qu'on nommoit Hydria; & les Prêtresses remplissoient à certains jours ce vase d'Eau, l'ornoient avec beaucoup de magnificence, & le posoient ensuite sur une espece de théâtre public; alors tout le monde se prosternoit devant ce vase, les mains

élevées vers le ciel, & rendoit graces aux Dieux des biens que cet élément leur procuroit. Le but de cette cérémonie étoit d'apprendre aux Égyptiens que l'Eau étoit le principe de toutes choses, & qu'elle avoit donné le mouvement & la vie à tout ce qui respire.

Mais, parmi ces peuples, l'Eau par excellence étoit le Nil, & c'étoit à lui que se rapportoit le respect qu'on avoit pour cet élément. Il est vrai que jamais fleuve ne fut si utile ni si nécessaire que celui-là, puisqu'outre la bonté de son Eau, qui est un breuvage aussi délicieux que salutaire, c'est lui qui par ses débordemens périodiques, rend l'Égypte un des païs les plus féconds de l'univers, qui sans cela seroit de tous le plus stérile & le plus désert. Cette fécondité-là même, il la procure aux femmes, & à tous les animaux, & il n'est pas rare de voir dans ces païs des brebis qui ont porté des deux ou trois agneaux, des chevres qui alaitent trois ou quatre cabris, ainsi des autres; & certes si quelque chose a mérité parmi des hommes qui ne sçavoient pas rapporter tout ce qui est dans la nature, à celui qui l'a créé pour notre utilité, une juste & vive reconnoissance, même des hommages, c'est sans contredit un fleuve si bienfaisant; aussi ne peut-on rien ajoûter au respect & à la vénération que les Égyptiens avoient pour lui.

Le culte, rendu à l'Eau ne demeura pas long-tems renfermé dans la Perse & dans l'Égypte, & il fut bientôt répandu comme les autres superstitions des peuples de l'Orient, dans les autres païs. Maxime de Tyr nous apprend que les peuples du Nord du Pont-Euxin rendoient un culte religieux aux Palus-Méotides, qu'ils en avoient des statues, & juroient en leur nom. Vossius, qui a traité cet article avec son érudition ordinaire, assure la même chose des anciens Germains, & de quelques autres peuples, ainsi qu'on peut le voir dans son sçavant Ouvrage sur l'origine & le progrès de l'idolâtrie.

On sçait que les Anciens faisoient de fréquentes libations à l'Océan, aux autres mers & aux fleuves, & qu'on ne s'embarquoit guere sans avoir fait auparavant des sacrifices aux Eaux & aux divinités qui y présidoient; nous pourrions en rapporter une infinité d'exemples; mais nous nous contentons de celui des Argonautes. Lorsqu'ils furent près de mettre à la voile, Jason ordonna un sacrifice solemnel pour se rendre favorables les divinités de la mer; chacun s'empressa de répondre aux vœux du chef de cette entreprise; on éleva un autel sur le bord de la mer, & après les oblations ordinaires, le Prêtre répandit dessus de la fleur de farine, mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux dieux en l'honneur desquels

se faisoit le sacrifice, & les pria de leur être favorables pendant leur navigation.

Maxime de Tyr, en rapportant les raisons qui engagerent différens peuples à honorer les fleuves qui arrosoient leur païs, nous apprend en même tems l'universalité du culte qu'on leur rendoit. Les Égyptiens, dit-il, honorent le Nil, à cause de son utilité; les Thessaliens, le Pénée, pour sa beauté; les Scythes, le Danube, pour la vaste étendue de ses eaux; les Étoliens, l'Achéloüs, à cause de la fable de son combat avec Hercule; les Lacédémoniens, l'Eurotas, par une loi expresse qui le leur ordonnoit; les Athéniens, l'Ilissus par un statut de religion, *sacro instituto.*

Les Grecs & les Romains étoient trop superstitieux pour n'avoir pas adopté le culte rendu aux Eaux. Indépendamment de ce que l'Auteur, que nous venons de citer, dit des Thessaliens, des Étoliens, des Athéniens & des Spartiates, l'Antiquité nous fournit mille exemples des excès auxquels ils se porterent à cet égard. Leurs temples renfermoient les statues des fleuves & des fontaines, comme celles des autres Dieux. Il y avoit peu de rivières & de fontaines dans la Grece, auprès desquelles on ne trouvât de ces statues, un nombre infini d'inscriptions, & des autels consacrés à ces rivières & à ces fontaines; on y alloit régulièrement faire des libations, & offrir des sacrifices; ainsi que nous l'apprenons de Pausanias.

Les médailles nous représentent les fleuves comme des Dieux; entr'autres une de Posthume, où est le Rhin avec cette inscription, *Deus Rhenus.* Le Tibre de même paroît au revers d'un Vespasien, non seulement comme une divinité, mais encore comme le patron & le protecteur de Rome. Lorsqu'Énée fut arrivé en Italie, il rendit à ce fleuve des devoirs religieux, s'abandonna à sa protection & le pria de lui être favorable. Sibotus, roi de Messene, ne se contenta pas d'honorer le fleuve Pamise; il fit une loi qui obligeoit ses successeurs à aller tous les ans y offrir des sacrifices; mais, pour ne pas multiplier des exemples qui ne finiroient point, nous nous contenterons de rapporter ici d'après Pline le jeune, ce que la religion avoit consacré au Clitumne, fleuve d'Ombrie. » Près de la source » de ce fleuve, dit cet Auteur, » est un temple aussi respecté » qu'ancien; le Dieu du fleuve » lui-même y paroît vêtu d'une » robe; c'est un Dieu fort se» courable, & qui prédit l'a» venir, ainsi que le témoigne » tout l'appareil qu'on y voit, » & qui est propre à rendre les » Oracles. Autour de ce tem» ple sont répandues des cha» pelles en grand nombre; cha» cune a une statue du Dieu, » chacune est célebre, chacune » est distinguée par quelque dé» votion particulière. «

Si la grande utilité dont l'Eau est sur la terre, engagea les premiers Idolâtres à en faire une divinité, on peut dire que les merveilles qu'on en ressentoit y contribuerent aussi beaucoup. Dieu est admirable dans les Eaux, disent les Livres saints, & c'est dans cet élément sur-tout qu'il semble avoir prodigué ses merveilles. Le flux & le reflux de l'Océan, ce mouvement périodique, qui éleve & abaisse les Eaux de six heures en six heures, & leur perpétue un mouvement qui les empêche de se corrompre; l'irrégularité de ce mouvement, plus ou moins grand dans les différens quartiers de la Lune, comme dans les différentes saisons; le flux de l'Euripe, qui ne ressemble presque en rien à celui de l'Océan; la salure de la mer, seconde source de son incorruptibilité; le nombre prodigieux & la variété des monstres qu'elle enfante, & la grandeur énorme de quelques-uns de ses poissons, comme la Baleine, & quelques autres qui surpassent de beaucoup les plus grands animaux de la terre, tout y est merveilleux, tout y est surprenant. Ce qu'on racontoit de la propriété de quelques fontaines, dont quelques-unes ont un flux réglé comme l'Océan, d'autres qui sont périodiquement chaudes & froides; un grand nombre qui sont très-salutaires; les fables qu'on débitoit à l'occasion de quelques autres, dont les unes donnoient, quand on en buvoit, de l'horreur pour le vin, d'autres qui amollissoient le courage, & faisoient changer de sexe ceux qui s'y baignoient; d'autres, d'où, lorsqu'on s'y étoit baigné, on sortoit tout couvert de plumes; quelques-unes qui faisoient perdre l'esprit; d'autres qui en donnoient; ici c'étoit une source dont l'eau guérissoit d'une passion malheureuse, là en étoit une autre qui donnoit de l'amour; celle-ci augmentoit la mémoire, celle-là faisoit tout oublier; enfin on publioit de quelques Eaux, qu'elles avoient le don de prédire l'avenir, & celui de rendre des oracles. On pourroit s'étendre beaucoup sur cet article; mais on peut consulter les naturalistes, & en particulier le quatorzième livre des Métamorphoses d'Ovide, où ce Poëte fait débiter à Pythagore une infinité de choses sur les propriétés de quelques rivières & de quelques fontaines. Tout cela donne de l'admiration, & au lieu de rapporter à des causes naturelles, ou à des relations peu sûres, des effets si surprenans, on abrégea la Physique, & l'adoration de l'élément même qui produisoit ces merveilles, prit la place des recherches.

Enfin, les Poëtes, par leurs fictions, contribuerent infiniment à l'Idolâtrie qui avoit l'Eau pour objet. En effet, ils ne parloient des fleuves, des rivières & des fontaines, que comme d'autant de Dieux; ils les peignoient & les représen-

toient dans leurs ouvrages, comme si véritablement ils les avoient vus; ils les font sortir de leurs grottes humides pour apparoître à leurs héros, & leur prédire leurs destinées; ils en racontent les amours, les combats, &c. Là c'est l'Alphée qui poursuit Aréthuse, que Diane change en fontaine; ici c'est l'Achéloüs qui dispute Déjanire à Hercule, & qui est vaincu par son rival; tantôt ce sont de jeunes personnes qui, pour éviter les poursuites de quelque Dieu amoureux, se précipitent dans quelque fleuve, & sont sur le champ métamorphosées en Nymphes ou en Naïades; ou qui pleurant leur foiblesse, & fondant en larmes, deviennent des fontaines. Les charmes de la poësie animoient ces descriptions, & à force de les lire & d'en être touché, on les prit à la lettre, & on ne regarda plus les fleuves & les fontaines que comme des divinités animées.

De-là ce nombre prodigieux de Dieux & de Déesses des Eaux, nombre qui surpasse celui du ciel, & des autres parties de l'univers. En effet, outre qu'on croyoit que chaque fleuve, chaque rivière, chaque fontaine, & tout autre amas d'Eau étoit une divinité, ou du moins avoit un Dieu tutélaire, la mer en contenoit un nombre infini. L'Océan avoit eu de Tethys soixante-douze Nymphes, nommées Océanides; Nérée, cinquante Néréïdes, dont Hésiode rapporte les noms. Le nombre des Nymphes, si nous en croyons Hésiode, montoit à trois mille, & apparemment qu'il ne les avoit pas toutes comptées. Si on ajoûte aux Nymphes, les Naïades, les Napées, les Limniades, &c. on trouvera que les dieux des Eaux étoient innombrables.

Le sacrifice que les Perses & vraisemblablement plusieurs peuples de leur dépendance offroient à l'Eau, est des plus singuliers. Ce jour là, dit Strabon, on se rend auprès d'un lac, d'une rivière ou d'une fontaine; on y creuse un fossé où on immole la victime, prenant bien garde que l'Eau prochaine n'en soit ensanglantée; après quoi on range les chairs de la victime immolée sur des branches de myrthe & de laurier. Les Mages viennent ensuite y mettre le feu avec de petits bâtons; puis ils font des libations d'huile mêlée avec du lait & du miel, qu'ils répandent, non sur le feu ou sur l'Eau, mais sur la terre; ils terminent leurs sacrifices par de longues évocations, en tenant à la main un faisceau de bruyere.

Hérodote parle un peu différemment de ces sacrifices, parce que les cérémonies de la religion avoient varié chez les Perses; de sorte que celles qui s'y observoient dans le siècle de Strabon, n'étoient plus les mêmes que celles qui s'y étoient pratiquées du tems d'Hérodote.

EAU LUSTRALE, *Aqua Lustralis*. (*a*) C'étoit de l'Eau commune dans laquelle on éteignoit un tison ardent tiré du foyer des sacrifices. Cette Eau étoit mise dans un vase, qu'on plaçoit à la porte ou dans le vestibule des temples; & ceux qui y entroient s'en lavoient eux-mêmes, ou s'en faisoient laver par les prêtres, prétendant avoir, par cette cérémonie, acquis la pureté de cœur nécessaire pour paroître en présence des dieux. Dans certains temples il y avoit des officiers préposés pour jetter de l'Eau Lustrale sur tous les passans; & à la table de l'Empereur, ils en répandoient quelques gouttes sur les viandes. Dans toute maison où il y avoit un mort, on mettoit à la porte un vase d'Eau Lustrale, préparée dans quelque autre lieu où il n'y avoit point de mort; on en lavoit le cadavre; & tous ceux qui venoient à la maison du mort, avoient soin de s'asperger de cette Eau, pour se préserver des souillures qu'ils croyoient contracter par l'attouchement ou par la vue des cadavres.

Les Anciens, pour faire leur Eau Lustrale, n'employoient pas indifféremment toutes sortes d'Eaux. Les Romains en envoyoient querir ordinairement à la fontaine Juturne, proche le fleuve Numique; & les Athéniens, à celle qu'ils appelloient Callirrhoë; les Trœzéniens à la fontaine d'Hippocrene; & les Perses au fleuve Choaspes; se servant toujours des Eaux coulantes & claires, comme de celles des rivières les plus rapides, ou de la mer, qu'ils bénissoient à leur manière. Hospinien & Pontanus veulent que les Anciens se soient seulement servis de l'Eau toute pure sans aucun mêlange, pour faire leur Eau Lustrale, fondés sur ce passage du livre VI de l'Énéide, v. 229.

Idem ter socios purâ circumtulit undâ,
Spargens rore levi, &c.

Néanmoins du Choul, parlant de cette Eau Lustrale, dit qu'ils prenoient les cendres du bois qui avoit servi à brûler la victime, ou de quelques morceaux de cedre, d'hyssope & de cumin, qu'ils jettoient dans le feu du sacrifice, lorsqu'il venoit à s'éteindre, pour en faire leur Eau Lustrale ou sacrée, qu'ils mettoient, comme on l'a déjà dit, à l'entrée de leurs temples dans de grands vases, & dont ils se purifioient en y entrant.

Ils avoient aussi des vases plus petits, ou bénitiers, dans lesquels ils mettoient de cette Eau, dont ils arrosoient les assistans avec des goupillons assez semblables à ceux dont on se sert dans nos Églises,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 220. T. V. p. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 494. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 61, 62.

Ovide parle encore de l'Eau de Mercure, qui étoit auprès de la porte Capene, dont les marchands s'arrosoient, croyant effacer par-là les injustices & les tromperies commises dans leur commerce. Les Anciens avoient la superstition de vuider toute l'Eau d'une maison, & celle des voisins, lorsqu'une personne venoit à y mourir, estimant que l'Ange de la mort ou Satan, qui s'apparoît à tous les mourans, alloit laver dans cette Eau l'épée dont il avoit tué le mort.

EAU, *Aqua*, Ὕδωρ, (a) terme qui, dans l'Écriture, a différentes acceptions. Comme le pain se prend pour toute sorte de nourriture, ainsi l'Eau se prend pour toute sorte de boisson. On reproche aux Moabites & aux Ammonites de n'être pas venus au-devant des Israëlites dans le désert, *avec du pain & de l'Eau*, c'est-à-dire, avec les rafraîchissemens convenables. Nabal dit avec insulte aux gens de David : *Je prendrai mes pains & mes Eaux, & je les donnerai à des gens que je ne connois pas ?* Le faux prophete de Jéroboam vient dire au prophete du Seigneur : Un ange m'a dit : *Ramenez-le avec vous dans votre maison, afin qu'il mange du pain & qu'il boive de l'Eau.*

Eaux étrangères, Eaux furtives, & dérobées, marquent les plaisirs illicites avec des femmes étrangères. On reproche aux Israëlites d'avoir abandonné la source d'Eau vive, pour chercher à se désaltérer dans des citernes percées, &c. c'est-à-dire, d'avoir quitté le culte de Dieu, pour adorer des divinités ridicules.

Les Eaux marquent quelquefois les afflictions, les malheurs. *Inundaverunt aquæ super caput meum ;* & ailleurs : *Sauvez-moi, Seigneur, car les Eaux sont entrées jusqu'au fond de mon ame.*

Les Eaux marquent aussi quelquefois les larmes & la sueur : *Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis fontem lacrymarum ?* Et dans un autre endroit : *Per cuncta genua fluent aquæ.*

EAU DE CONTRADICTION, *Aqua contradictionis.* (b) Moïse raconte que les Israëlites étant arrivés à Cadès, & venant à manquer d'eau, se souleverent contre lui & contre Aaron son frere, en disant : » Plût à Dieu que nous fussions » morts avec nos freres devant » le Seigneur ! Pourquoi nous » avez-vous fait sortir de l'É» gypte, pour nous faire venir » dans ce désert, où l'on ne » peut, ni semer, ni moissonner, & où l'on ne peut avoir, » ni figues, ni amandiers, & » où l'on ne trouve pas même » d'Eau pour boire ? « Moïse & Aaron ayant renvoyé la multitude, entrerent dans le Tabernacle du Seigneur, & s'étant prosternés en terre, ils crierent

(a) Deuter. c. 23. v. 4. Reg. L. I. c. 25. v. 11. L. III. c. 13. v. 18. Psalm. 68. v. 1. Prov. c. 9. v. 17. Jerem. c. 2. v. 13. c. 9. v. 1. Thren. c. 3. v. 54. Ezech. c. 21. v. 7.

(b) Numer. c. 20. v. 1, 2, & seq.

au Seigneur & lui dirent: » Sei-» gneur, écoutez les cris de ce » peuple, & ouvrez leur votre » trésor, une fontaine d'Eau » vive, afin qu'ils soient désal-» térés, & qu'ils cessent de mur-» murer. « Alors le Seigneur dit à Moïse : » Prenez la ver-» ge, & assemblez le peuple, » vous & votre frere Aaron, » & parlez à la pierre devant » eux, & elle vous donnera de » l'Eau. «

Moïse ayant donc pris la verge, assembla le peuple devant le rocher, & leur dit: » Écou-» tez, rebelles & incrédules, » pourrons-nous tirer de l'Eau » de cette pierre? « Alors Moïse leva la main, & ayant frappé deux fois la pierre avec la verge, il en sortit de l'Eau en abondance, en sorte que le peuple & tout son bétail eurent à boire. En même tems, le Seigneur dit à Moïse & à Aaron: » Parce que » vous ne m'avez pas sanctifié » devant les enfans d'Israël, » vous ne ferez point entrer ce » peuple dans le païs que je leur » ai promis. « C'est là l'Eau de contradiction où les enfans d'Israël se mutinerent contre le Seigneur, & où il fut sanctifié au milieu d'eux. Au lieu d'Eau de contradiction, l'Hébreu lit, *Eau de meribah*, Eau de querelle, de contestation, de murmure du peuple contre Moïse & contre Dieu.

On demande en quoi consiste le péché que Moïse commit en cette occasion, & qui déplut si fort à Dieu, qu'il le priva de l'honneur de faire entrer son peuple dans la Terre promise? Le Psalmiste nous dit que Moïse fut aigri & troublé par les murmures du peuple, & qu'il témoigna du doute par ses paroles. *Irritaverunt eum ad Aquas contradictionis, & vexatus est Moïses propter eos, & distinxit labiis suis.* Il témoigna quelque doute aux promesses du Seigneur; Dieu lui avoit promis absolument qu'il tireroit de l'Eau du rocher; Moïse en douta en quelque sorte : *Pourrons-nous tirer de l'Eau de cette pierre?* Il frappe deux fois le rocher, & Dieu lui avoit dit simplement de lui parler; il craint que dans cette rencontre, Dieu irrité contre le peuple, ne lui refuse ce qu'il avoit promis. *Anima eorum variavit in me*, dit le prophete Zacharie; leur ame fut flottante, incertaine, douteuse.

Ils ne sanctifierent pas le Seigneur; c'est-à-dire, qu'ils ne lui rendirent pas l'honneur qui lui est dû, par une obéissance exacte, fidelle, ferme & constante à ses paroles. *Ils ne le sanctifierent pas devant le peuple;* c'est-à-dire, qu'ils donnerent à ce peuple une idée trop basse du pouvoir ou de la bonté de Dieu; ils déshonorerent en quelque sorte sa puissance par une conduite si peu assurée. Enfin, *le Seigneur fut sanctifié en eux*, pour dire qu'il fit éclater sur Moïse & Aaron sa justice & sa majesté. Il apprit au peuple en leur personne, & par le châtiment qu'il exerça contre eux, de

quelle manière il veut être servi. Et en effet, rien n'est plus propre à nous inspirer de la terreur, & à nous faire connoître jusqu'à quel point Dieu est jaloux de sa gloire, que la punition de Moïse & d'Aaron, dans une chose qui nous paroît si peu considérable.

EAUX D'AMERTUME *ou de* JALOUSIE. On faisoit boire de ces Eaux aux femmes qui étoient soupçonnées d'adultere. *Voyez* Adultere.

EAUX DE MÉRON, (*a*) *Aquæ Merom*, Ὕδωρ Μαρων. Il est parlé de ces Eaux dans Josué. Plusieurs croient que ce sont les Eaux du lac Séméchon, situées entre les sources du Jourdain & le lac de Tibériade; mais il est plus probable que Mérom, ou Méromé, étoit dans le Grand Champ, & comme dit Eusebe, à douze milles de Sébaste, vers Dothaïm. Débora dit que Zabulon & Nephthali combattirent contre Sisara dans le canton de Méromé. Or, il est certain qu'ils combattirent au pied du mont Thabor, & sur le torrent de Cison.

E B

ÉBAL, *Ebal*, Εὐαλ, (*b*) huitième fils de Jectan. La plûpart croient qu'il peupla une partie de l'Arabie. On y trouve un canton nommé Abalite, ou Avalite.

ÉBAL, *Ebal*, Γαιβὴλ. (*c*) le troisième des fils de Sobal, un des descendans de Séir le Horréen.

ÉBEN-ÉZER, *Eben-Ezer*, (*d*) c'est-à-dire, la pierre du secours, *lapis adjutorii.* C'est le nom du camp où étoient les Israëlites, quand ils furent défaits par les Philistins; & que l'Arche du Seigneur tomba entre les mains des Infideles, l'an 1112 avant J. C. sous le grand prêtre Héli.

ÉBODE, *Ebode, ou* ÉBODA, *Eboda*, Ἔβοδα, (*e*) ville de l'Arabie heureuse selon Pline, qui l'attribue aux Helmodenes. Ptolémée place cette ville dans l'Arabie Pétrée. Dom Calmet croit que c'est la même qu'Oboth, dont il est parlé dans le livre des Nombres.

ÉBON, *Ebon*, (*f*) nom de Neptune & principalement de Bacchus. Macrobe, en parlant de ce Dieu, dit : *Liberi patris simulacra partim puerili ætate, senili quoque uti Græci ejus quam Bacchopaan itemque Brisea appellant, & ut in Campania Neapolitani celebrant, Ebona cognominantes.* Capuccio, dans son histoire de Naples, rapporte cette inscription Grecque. ΗΒΟΝΙ ΕΠΙΦΑΝΕΣΤΑΤΩ ΘΕΩ : *A Ebon Dieu très-illustre.*

Le sçavant Mazocchi, dans ses *origines Pæstanæ*, prétend que

(*a*) Josu. c. 11. v. 5, 7. Judic. c. 5. v. 18.
(*b*) Genes. c. 10. v. 28.
(*c*) Genes. c. 36. v. 23.
(*d*) Reg. L. I. c. 4. v. 1.
(*e*) Plin. T. I. p. 340. Ptolem. L. V. c. 17. Numer. c. 21. v. 10. c. 33. v. 43, 44.
(*f*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. IV. p. 165.

cette figure de taûreau, que l'on trouve si communément sur les monnoies de Naples & de la Grande-Grece, sous les noms d'Ébona & de Bacchus Parthénopée, représente Neptune, qui dans Hésiode est appellé Ταυ εὶς. Taurinus.

ÉBOSIA. Stace nomme ainsi un lieu où l'on faisoit du sucre:

Et quas præcoquit Ebosia Caunas.

Sur quoi les Critiques ont rétabli ce mot, & lisent:

Et quas percoquit Ebosita Caunas.

La mesure du vers demande que la troisième syllabe d'Ébosia soit longue; ce qui favorise la correction. D'autres ont lu Ébusia, moins bien qu'Ébosita ou Ébusita, qui, en cet endroit, signifie un homme de l'isle d'Ébuse.

ÉBOZELMIUS, *Ebozelmius*, Ἐβοζέλμιος (*a*) interprete de Seuthès, roi de Thrace. Ce Prince l'envoya vers Xénophon, pour l'engager à rester auprès de lui, & le chargea de lui faire pour cet effet de grandes promesses.

Il y en a qui, au lieu d'Ébozelmius, lisent Abrazelme.

ÉBRANCUS, *Ebrancus*, fils de Memprécius, qu'on fait cinquième roi d'Angleterre, fut, à ce que prétendent ces Historiens, qui aiment à donner dans les fables, un Prince courageux, qui passa dans les Gaules, & y remporta d'illustres victoires. On dit qu'il fonda la ville de Caër-Ébranc, que les Romains appellerent Éboracum, & qui est Yorck d'aujourd'hui; que son règne fut de 40 années, & que Brutus lui succéda. Tout cela paroît fabuleux.

ÉBRE, *Iber*, *ou Iberus*. *Voyez* Ibérus.

ÉBRUS, *Ebrus*, fleuve de l'Illyrie, selon Diodore de Sicile. Théophraste en met un autre du même nom en Grece, près de Larisse.

ÉBURE, *Æbura*, ville de l'Espagne Tarragonoise, étoit située, selon Tite-Live, dans le païs des Carpétaniens. L'an 181 avant J. C., Q. Fulvius Flaccus vint camper auprès de cette ville, après y avoir jetté une légere garnison. Peu de jours après, les Celtibériens se camperent à deux milles de-là au-dessous d'une colline. Ils y furent bientôt attaqués & défaits par les Romains.

C'est aujourd'hui Talavera de la Reyna, sur le bord septentrional du Tage, & à l'occident du confluent de la petite rivière d'Alberche, dans la Castille nouvelle.

ÉBURONES, ÉBURONICES, ÉBURAICI, AULERCI, & AULERCI EBURONICES. (*b*) Tous ces noms, au sentiment de Sanson, sont corrompus d'Éburovicès, quoique Pline ait suivi la leçon de César. Ils faisoient partie du peuple *Aulerci*; car il dit, les

(*a*) Xenoph. p. 418.

(*b*) Plin. T. I. p. 225. Cæs. de Bell. Gall. L. III. p. 107. Ptolem. L. II. c. 8.

Aulerci, surnommés *Éburones*, & ceux qui sont nommés *Cenomani.* L'édition du P. Hardouin porte *Eburovices.* Sanson juge que le nom d'à présent Évreux demande plutôt la lettre *u*, à la terminaison du nom ancien, que la lettre *n.* Leur capitale étoit *Mediolanium Éburovicum*, que Ptolémée a très-mal placée sur la Loire, & quelques-uns de ses Interpretes l'expliquent par Orléans. Cette erreur semble en avoir attiré une autre; car il s'est trouvé des Géographes qui ont cherché le peuple des Éburovices dans l'Orléanois, & leur capitale à Melun. Le P. Briet les condamne avec justice.

ÉBURONS, *Eburones*, (*a*) Ἐϐουρῶνες, peuple de la gaule Belgique. César met les Éburons au nombre des nations Germaniques établies dans le nord de la Gaule, & quoiqu'ils occupassent des terres en-deçà de la Meuse, il leur en attribue encore davantage entre la Meuse & le Rhin.

Cette nation, joignant la perfidie à la force ouverte, détruisit entièrement une légion Romaine & cinq cohortes, qui avoient été envoyées en quartier d'hiver sur ses terres. César, apprenant cette nouvelle, résolut d'en tirer une vengeance éclatante; & Ambiorix; qui regnoit alors sur les Éburons, voyant la tempête qui alloit fondre sur son païs, prit l'unique parti convenable, qui fut d'ordonner aux Éburons de songer chacun à sa propre sûreté, parce qu'il n'étoit pas possible d'assembler un corps d'armée qui pût tenir contre toutes les forces de César. La chose fut ainsi exécutée. Les Éburons se retirerent les uns dans les bois, les autres dans des marais presque inaccessibles, quelques-uns dans des lieux proches de la mer, & qui deviennent des isles lorsqu'elle est haute. Ceux qui avoient des liaisons particulières dans les nations voisines, allerent y chercher un asyle; tout le plat-païs demeura abandonné. Le dessein de César étoit cependant d'exterminer les Éburons. La difficulté étoit de les trouver. Il résolut de partager ses troupes; & d'abord il commença par déposer tous les bagages dans le fort d'Atuatuca, situé au cœur du païs. Comme les ouvrages n'en étoient pas encore tout-à-fait ruinés, il comptoit épargner de la peine à la légion qu'il y laissoit, & dont il confia le commandement à Q. Cicéron. Il prit donc avec lui trois légions, en donna trois à Labiénus, trois à C. Fabius; & ces trois corps répandus en trois cantons différens, firent un horrible dégât dans tout le païs des Éburons.

Mais les habitans épars çà & là échappoient à sa vengeance.

(*a*) Strab. p. 194. Cæs. de Bell. Gall. L. II. p. 64. L. IV. p. 125. L. V. pag. 180. *& seq.* L. VI. pag. 249. *& seq.* Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 159. *& suiv.*

Pour aller à eux, il falloit pénétrer dans des lieux de diffile accès; & inconnus; enfiler des routes étroites, & exposées à des embûches à droite & à gauche. Si les Romains demeuroient en corps de légions, ils ne pouvoient arriver à l'ennemi; s'ils se séparoient en petits pelotons, ou si même des soldats s'écartoient seuls, comme il arrivoit souvent, par l'espérance du pillage, ils tomboient dans des pièges qui leur étoient tendus par tout, & périssoient eux-mêmes. Enfin, César s'avisa d'un expédient singulier; ce fut d'inviter tous les peuples du voisinage à venir piller & ravager les terres & les habitations des Éburons. Ces nouveaux ennemis connoissant parfaitement les lieux, étoient plus à portée de réussir; & s'ils périssoient, César s'en consoloit aisément. Tout fut détruit & ravagé; en sorte que ceux même d'entre les Éburons, qui, cachés dans leurs retraites, éviterent le fer des ennemis, furent réduits à périr de faim. Aussi n'est-il plus fait mention de cette nation dans l'histoire des siècles suivans. Ce sont les *Tungri* qui en ont pris la place.

Les Éburons occupoient l'ancien diocèse de Liege, qui a été premièrement établi à Tongres, puis à Mastrick, & enfin à Liege, où il est aujourd'hui. Il s'étendoit non seulement dans ce qui est aujourd'hui du domaine de l'évêché de Liege, mais aussi dans une bonne partie du Brabant, du Limbourg, du Luxembourg, & dans tout ce qui est du diocése de Namur, ce nouveau diocése ayant été tiré de l'ancien diocése de Liege.

EBUROVICES, *Eburovices*, peuple des Gaules. *Voyez* Eburones.

EBUSE, *Ebusus*, Ἔβουσος, (a) isle de la mer méditerranée, située auprès de celle d'Ephiuse, entre l'Espagne & les isles Baléares, à peu près à distance égale, c'est-à-dire, à environ quinze lieues. Strabon donne à cette isle quatre cens stades de circuit, & ajoûte que sa longueur & sa largeur sont presque égales; mais les Cartes de M. d'Anville la font beaucoup plus longue que large.

Du tems de Pomponius Méla, elle avoit une ville de même nom qu'elle. » Il n'y a, dit cet » Auteur, que le bled qu'elle ne » produit pas abondamment; » elle est plus fertile en d'autres » choses. Elle n'a aucun animal nuisible; & si on y en » porte, elle ne les souffre » point; il n'en est pas de même de l'isle Colubraria, dont » elle me fait souvenir; car, » comme cette dernière est » remplie de diverses sortes de » serpens qui la rendent inhabitable, cependant ceux qui

(a) Strab. pag. 123, 159, 167. Tit. Liv. L. XXII. c. 20. Plut. T. I. p. 158, 159, 484, 511, 747. T. II. p. 169, 720. Pomp. Mel. p. 154. Diod. Sicul. p. 206. Ptolem. L. II. c. 6.

» y descendent sont à couvert » de tout danger, dans une » enceinte qu'ils forment avec » de la terre de l'isle d'Ebuse, » parce que ces serpens si âpres » à s'élancer sur ceux qu'ils » rencontrent, prennent la fuite » à la vue de cette terre, qu'ils » craignent comme un poison, » dont ils n'osent approcher. « C'est ce que nous apprend Pomponius Méla de cette isle d'Ebuse. Ces mots, *elle est plus fertile en d'autres choses*, peuvent être expliqués par ce passage de Diodore de Sicile : » Elle est » assez fertile ; elle a un petit » canton propre au vignoble, » & a des oliviers sauvages » qui produisent des olives. « Ajoûtons-y le témoignage de Pline, qui dit que les figues de cette isle sont très-grosses & excellentes. On les faisoit bouillir & sécher, & on les envoyoit à Rome dans des caisses. Leur suc qui est comme du lait, quand elles commencent à mûrir, devient comme du miel en cuisant. On les laisse vieillir à l'arbre ; il en dégoutte une espèce de gomme, & elles se sechent. Les figues seches étoient nommées *Caunæ*, de la ville de Caunus, d'où l'on en apportoit. C'est assez l'usage dans toutes les langues, de donner aux fruits le nom des lieux qui les produisent ; c'est ainsi que nous appellons des *brignoles* certaines prunes, & *calvilles* certaines pommes, parce que ces prunes se trouvent aux environs de Brignoles, ville de Provence ; & ces pommes au village de Calville, au païs de Caux. C'est par rapport à ce nom de *Caunæ*, que Stace dit dans ses Saturnales :

Et quas præcoquit Ebosia Caunas,

Faute d'avoir sçu que *Caunæ* étoient des figues seches, quelques-uns ont lu *Cannæ*, & ont cru que l'isle d'Ébuse produisoit autrefois des cannes de sucre. Louis Nugnès [Nonnius] a été de ce nombre. Cela donne occasion au docte Bochart de trouver une étymologie Phénicienne du nom de cette isle. Il le dérive d'*Iebuso* ou *Ibuso* ; & ce mot signifie séchées, en sous-entendant des figues.

Silius Italicus dit :

Jamque Ebusus Phœnissa movet, jamque Artabrus arma.

D'où l'on conclut que la ville de cette isle avoit été bâtie par les Phéniciens. Pomponius Méla, comme on a vu, assure que l'isle & la ville portoient le même nom. Diodore de Sicile dit : » Il y a une ville nommée » Éréfus, colonie des Carthagi- » nois, accompagnée d'un port » commode. Les murs en sont » assez grands, & il y a beau- » coup de maisons bien bâties. » Elle est habitée par un ramas » de Barbares. La plûpart sont » des Phéniciens, dont la co- » lonie y fut conduite cent qua- » tre-vingts ans après la fonda- » tion de Carthage. « Cette époque tombe vers le règne de

Romulus ou de Numa, au plus tard. Quelques-uns ont voulu changer dans Diodore de Sicile le nom d'*Éréſus* en *Ebuſus*. Mais, Bochart s'y oppoſe par cette raiſon. Il ne doute point que l'iſle & la ville n'euſſent un nom Phénicien. Ce nom, pourſuit-il, répondoit apparemment à celui de Pityuſa, qui lui étoit commun avec l'iſle Colubraria; & comme elle étoit la plus grande des deux, elle eſt nommée Pityuſa par excellence, par Tite-Live, Plutarque, Dioſcoride, & autres. Ce nom lui fut donné ἀπὸ πιτύων, à cauſe des pins. Or les Hébreux comprenoient les pins comme une eſpèce de genre d'arbres qu'ils nommoient *Erez*; ainſi ce nom répond au Grec Pityuſa, & n'eſt pas une faute qu'il faille corriger dans l'Hiſtorien Grec, qui a parlé fort juſte.

Les Romains paſſerent dans l'iſle d'Ébuſe l'an 217 avant l'Ére Chrétienne; & après avoir inutilement employé deux jours, & fait de grands efforts pour ſe rendre maîtres de la ville capitale, craignant d'échouer dans cette entrepriſe, ils ſe mirent à courir la campagne; & après avoir pillé & brûlé quelques bourgs, où ils trouverent plus de butin que dans le continent, ils rentrerent dans leurs vaiſſeaux.

C'eſt aujourd'hui Iviça. Elle appartient aux Eſpagnols. L'archevêque de Tarragone en eſt Seigneur.

EBUSE, *Ebuſus*, (a) capitaine Latin, fut tué par le prêtre Chorinée. *Voyez* Chorinée.

EBUTIA, *Æbutia*, (b) étoit une femme âgée qui demeuroit ſur le mont Aventin. Elle eſt repréſentée dans Tite-Live, comme une femme d'honneur & digne des premiers tems de la République. On trouvera quelque choſe de plus détaillé de cette Dame ſous l'article de Bacchanales.

EBUTIA [la Loi], (c) *Lex Æbutia*. Cette loi fut ainſi nommée de celui qui l'avoit portée. Cicéron en fait mention dans ſon oraiſon ſur la loi agraire contre Rullus.

EBUTIUS [T.], *T. Æbutius*, (d) conſul avec C. Vétuſius, l'an 497 avant Jeſus-Chriſt. Cette année on aſſiégea Fidenes, on prit Cruſtumérie, & Préneſte quitta le parti des Latins, pour embraſſer celui des Romains. Alors on crut qu'il étoit tems d'entreprendre contre les Latins une guerre qu'on différoit depuis quelques années. T. Ebutius fut nommé maître de la cavalerie par le dictateur A. Poſtumius. Comme, au fort du combat, il alloit fondre ſur Octavius Mamilius, celui-ci lui épargna la moitié du chemin. Il vint au-devant de lui, la lance à la main; & la fureur avec laquelle ils ſe porterent

(a) Virg. Æneid. L. XII. v. 299. & ſeq.
(b) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 11, 12.
(c) Cicer. Orat. in Rull. c. 34.
(d) Tit. Liv. L. II. c. 19.

l'un contre l'autre, fut si grande, qu'Octavius Mamilius perça le bras gauche de T. Ébutius, & reçut lui-même un coup de lance dans la poitrine. Le Romain n'étant plus en état de se servir de ses armes, abandonna le combat.

EBUTIUS [L.], *L. Æbutius*, (a) fut créé consul avec P. Servilius, l'an 461 avant l'Ére Chrétienne. Ils entrerent en charge aux Calendes d'Août. C'étoit alors le commencement de l'année Consulaire. Il s'étoit joint à l'intempérie de la saison, une maladie contagieuse également funeste aux hommes & aux animaux, & qui règnoit dans la ville comme dans la campagne. Sa violence fut encore augmentée par la foule des païsans que la crainte du pillage avoit obligés de se réfugier à Rome avec leurs bestiaux. Les bourgeois & les campagnards étoient incommodés de ce mêlange; les premiers par une odeur désagréable à laquelle ils n'étoient point faits; & les autres, par la nécessité de se loger dans des lieux serrés, où ils étoient furieusement tourmentés par la chaleur & les insomnies. Les secours mutuels qu'ils se prêtoient, ne servoient qu'à communiquer le mal à un plus grand nombre de personnes. Il en périt beaucoup de cette contagion, & entr'autres L. Ebutius. Son collegue fut aussi emporté quelque tems après.

EBUTIUS (b) [Postumus] CORNICEN, *Postumus Ebutius Cornicen*, fut créé consul l'an 439 avant l'Ére Chrétienne, avec M. Fabius Vibulanus. Ces deux magistrats, considérant la gloire que leurs prédécesseurs avoient acquise, tant en paix qu'en guerre, sur-tout la réputation que leur avoit donnée parmi les ennemis autant que parmi les alliés, le secours qu'ils avoient porté avec tant de valeur & de promptitude aux Ardéates près de périr; pour les imiter, en effaçant entièrement dans l'esprit des hommes le souvenir d'un jugement infame porté contre cette nation; ils firent rendre par le Sénat un arrêt, qui ordonnoit que le nombre des habitans d'Ardée ayant été extraordinairement diminué par la guerre civile qui s'étoit élevée parmi eux, on y envoyât en colonie des citoyens Romains, qui, en repeuplant leur ville, les défendroient encore contre les incursions des Volsques. On créa Triumvirs pour établir cette colonie & faire la distribution des terres, Agrippa Ménénius, T. Clœlius Siculus, & M. Ebutius Elua. Ces Magistrats, chargés d'une commission peu populaire, ne manquerent pas de s'attirer l'indignation de la multitude, en partageant aux alliés un bien que le peuple Romain avoit jugé lui appartenir; les premiers même du Sénat ne furent pas

(a) Tit. Liv. L. III. c. 6.

(b) Tit. Liv. L. IV. c. 11.

contens de leur conduite, parce qu'ils n'avoient eu aucun égard à leur recommandation dans le partage qu'ils avoient été chargés de faire. Ainsi, pour éviter l'orage qui alloit fondre sur eux, dès qu'ils seroient de retour à Rome, les Tribuns les ayant déjà appellés au tribunal du peuple Romain, ils prirent le parti de rester à Ardée, pour y faire partie d'une colonie qui avoit été témoin de leur intégrité & de leur justice.

EBUTIUS [M.] ÉLUA, (a) *M. Æbutius Elua*, fut créé Triumvir l'an de Rome 313, & 439 avant Jesus-Christ. *Voyez* l'article précédent.

EBUTIUS [POSTUMUS], ELUA, (b) *Postumus Æbutius Elua*, fut choisi pour maître de la cavalerie par le dictateur Q. Servilius Priscus ou Structus, l'an 432 avant J. C.

EBUTIUS [P.], (c) *P. Æbutius*, fils d'un officier de cavalerie, découvrit tout le secret des mysteres de Bacchus, connus sous le nom de Bacchanales. On peut voir sous l'article de Bacchanales, de quelle manière la chose se passa. Nous ajoûterons ici que pour récompenser P. Ebutius, il fût ordonné par arrêt du Sénat, aux Questeurs de la ville de lui compter cent mille as, & au Consul de convenir avec les Tribuns du jour où ils demanderoient au peuple une loi en vertu de laquelle P. Ebutius seroit regardé comme Emérite, sans être obligé de porter les armes, si non volontairement. Pour la même raison, il étoit défendu au Censeur de lui fournir un cheval aux dépens de la République, ce qui auroit emporté la nécessité de servir.

EBUTIUS [T.] CARUS, *T. Æbutius Carus*, (d) fut créé Triumvir l'an 183 avant Jesus-Christ, avec M. Emilius Lépidus & L. Quintius Crispinus. Ces Triumvirs furent chargés d'aller établir une colonie de Romains à Mutine, & une autre à Parme. T. Ebutius Carus fut nommé Préteur cinq ans après, & eut la Sardaigne pour département.

EBUTIUS [M.], (e) *M. Æbutius*, tribun militaire de la seconde légion, l'an 178 avant Jesus-Christ.

EBUTIUS [M.] ELUA, *M. Æbutius Elua*, (f) étoit Préteur l'an de Rome 584, & 168 avant J. C. Il eut la Sicile pour département.

EBUTIUS [M.], *M. Æbutius*, (g) est loué par Cicéron comme un homme d'une grande constance, & d'une prudence achevée. C'est dans son oraison pour L. Flaccus, que Cicéron trace ce portrait de M. Ebutius.

(a) Tit. Liv. L. IV, c. 11.
(b) Tit. Liv. L. IV, c. 21.
(c) Tit. Liv. L. XXXIX, c. 9. *& seq.*
(d) Tit. Liv. L. XXXIX, c. 55.
(e) Tit. Liv. L. XLI. c. 1.
(f) Tit. Liv. L. XLIV, c. 17.
(g) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 72.

EBUTIUS [SEXT.], (a) *Sext. Æbutius*, celui contre qui Cicéron plaida en faveur d'A. Cécina. *Voyez* Cécina.

EBUTIUS, *Æbutius*, (b) un des plus sages & des plus braves généraux de Vespasien pendant la guerre contre les Juifs. Il investit Jotapat, & empêcha que Josephe, gouverneur de Galilée, qui s'y étoit jetté, ne sortît de cette place. Il fut tué à ce siège, l'an 67 de l'Ére Chrétienne, qui étoit le dernier de l'empire de Néron.

EBYSE, *ou* EBYSSE, *Ebysus*, *Ebyssus*, Ἔβυσος, Ἔβυσσος, est la même isle qu'Ébuse. *Voyez* Ebuse.

E C

ECASTOR, *Ecastor*, jurement des femmes, correspondant à Édepol, le jurement des hommes. Ecastor signifie par le temple de Castor, & Édepol, par le temple de Pollux.

ECATONTOROS, *Ecatontoros*, Ἑκατόντορος, (c) nom que les Grecs donnoient à un vaisseau à cent rames. C'étoit ce qu'on appelloit un vaisseau long.

ECBATANE, *Ecbatane*, (d) Ἐκβάτανα, ville capitale de la Médie, fut aussi celle de l'empire d'Asie, tant que les Medes en furent les maîtres.

Ctésias, cité par Étienne de Byzance, la nomme Αγβάτανα; & Jule César Scaliger approuvoit si fort cette orthographe, qu'il vouloit que l'on dît Egbatane. Elle devoit son origine à Déjocès, roi des Medes; & Pline se trompe, en l'attribuant à Séleucus. Comment ce Prince peut-il être le fondateur d'une ville, de laquelle Démosthène parle comme d'un lieu où les rois de Perse tenoient leur cour? Il y a aussi sujet de blâmer Diodore de Sicile, qui, à l'exemple de Ctésias, rapporte la fondation d'Ecbatane aux tems fabuleux de Sémiramis.

Cette Princesse, dit Diodore de Sicile, étant arrivée à Ecbatane, ville située dans la plaine, y bâtit un palais magnifique, & prit même un soin plus particulier de cette ville que des autres. Car, comme elle manquoit souvent d'eau, & qu'il n'y avoit point de sources dans son voisinage, elle fit venir avec des travaux immenses, une si grande abondance de la plus belle eau, que toute la ville en étoit arrosée. A douze stades d'Ecbatane étoit une

(a) Cicer. Orat. pro A. Cæcin. c. 1. & *seq.*

(b) Joseph. de Bell. Judaïc. L. III. p. 839. L. IV. p. 865.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 221.

(d) Xenoph. p. 284, 315. Strab. pag. 522, 524. Herod. L. I. c. 98. Ptolem. L. VI. c. 2. Diod. Sicul. p. 72, 81, 621. Just. L. XII. c. 1. Plin. Tom. I. p. 312, 334. Esdr. L. I. c. 6. v. 2. Judith. c. 1. v. 1. Tobi. c. 5. v. 8. Maccab. L. II. c. 9. v. 3. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 369, 370. T. IV. pag. 445. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 372, 373. T. VI. pag. 176. Tom. XXI. p. 48, 49.

montagne appellée Oronte, fort droite & si élevée, qu'elle avoit vingt-cinq stades de hauteur perpendiculaire. De l'autre côté étoit un grand lac qui se déchargeoit dans le fleuve. La Reine fit percer cette montagne vers le pied, pour y faire passer un canal auquel elle donna quinze pieds de largeur sur quarante de profondeur, & qui conduisoit l'eau depuis le lac jusqu'à Ecbatane.

Déjocès, qui, comme on l'a dit, passe pour le véritable fondateur de cette ville, la fit bâtir lorsque les Medes le choisirent pour leur Roi. Il désigna lui-même le lieu & le plan des murailles. Il fit faire sept enceintes de murs, disposées en telle sorte, que la première en dehors n'empêchoit pas qu'on ne vît le parapet de la seconde, & la seconde n'ôtoit pas la vue de celui de la troisième, & ainsi des autres. La situation du lieu étoit fort favorable pour un tel dessein; car, c'étoit une colline qui s'élevoit également de tous côtés. Dans la dernière & la plus petite des enceintes étoit le palais du Roi avec tous ses trésors; dans la sixième, qui joignoit celle-là, il y avoit plusieurs appartemens pour loger les officiers de la maison; & les entre-deux des cinq autres enceintes étoient destinés à loger le peuple. La première & la plus grande enceinte étoit à peu près de la grandeur d'Athènes, c'est-à-dire, de cent soixante-dix-huit stades, ou vingt-trois mille trois cens pas, qui font près de huit lieues.

L'aspect en étoit magnifique & brillant; car, outre que la disposition de ses murs faisoit une espèce d'amphitéâtre, les différentes couleurs dont on avoit peint les parapets formoient une très-agréable diversité. Les premiers, du côté de la campagne, étoient blancs, les suivans noirs, les troisièmes rouges, les quatrièmes bleus, la couleur des cinquièmes étoit celle de la sandaraque, l'argent brilloit dans les sixièmes, & l'or distinguoit les derniers.

Polybe fait une pompeuse description d'Ecbatane. Les richesses, dit-il, & la magnificence des édifices de cette ville passent tout ce que l'on voit dans les autres. Le palais du Roi a sept cens toises de tour. Quoique tout ce qu'il y avoit en bois fût de cedre & de cyprès, on n'y avoit rien laissé à nud. les poutres, les lambris, & les colonnes qui soutenoient les portiques & les péristiles, étoient revêtues les unes de lames d'argent, les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étoient d'argent. La plûpart de ces richesses furent enlevées par les Macédoniens, du tems d'Alexandre; Antigonus & Séleucus Nicator pillerent le reste.

Soit, comme le pourroit faire soupçonner un passage de Pline, que les magnifiques murailles d'Ecbatane eussent été détruites par Darius Nothus;

soit qu'après plusieurs siècles elles eussent souffert de l'injure du tems; soit enfin qu'elles ne fussent plus assez fortes pour la révolte que méditoit Arphaxad, ce Prince entreprit d'en élever de nouvelles. Mais, suivant toute apparence, il ne suivit pas le plan des anciennes, & il se borna à une seule enceinte; il la fit bâtir de pierres de taille toutes égales dans leur grandeur qui étoit prodigieuse; il lui fit donner 70 coudées de hauteur sur 30 d'épaisseur; elle étoit flanquée de tours carrées, hautes de 100 coudées, & saillantes de vingt pieds en avant sur le mur. La beauté des portes répondoit à celle des autres ouvrages.

Ceux qui ont traduit le livre de Judith dans les langues vulgaires, & la plûpart des critiques, ont presque tous fait dire à l'Auteur sacré, qu'Arphaxad fonda ou bâtit Ecbatane; cependant, le texte Grec porte seulement qu'il y bâtit des murailles; & l'expression dont l'édition Latine se sert, n'a pas le plus souvent une autre signification dans l'Écriture, que celle d'environner une ville de remparts, de la fortifier, de la réparer.

Ecbatane étoit située dans la Médie, & elle est souvent attribuée à la Perse. Les rois de Perse avoient coûtume d'y passer l'été, à cause de la fraîcheur de l'air. Il est dit dans le premier livre d'Esdras, que l'on trouva à Ecbatane de Médie, la copie de l'édit de Cyrus, qui permettoit aux Juifs de s'en retourner dans leur païs; mais plusieurs interpretes traduisent *Achmeta*, qui est dans l'original, par une cassette, une armoire, une cruche. On trouva cet édit dans l'armoire qui étoit dans les archives de la Médie. Le livre de Tobie met la ville de Ragès, dans les montagnes d'Ecbatane. Enfin, il est dit dans les Maccabées, qu'Antiochus Épiphane, étant à Ecbatane, apprit la déroute de ses armées dans la Palestine.

Beaucoup de voyageurs & de Géographes prétendent que la ville de Tauris est bâtie sur les ruines d'Ecbatane; mais si l'on fait attention à ce que les Anciens on dit de la situation de la Médie, & à la position d'Ecbatane, sa capitale, on verra que c'est une erreur. D'ailleurs, si Ecbatane avoit été dans la partie septentrionale de la Médie, où est la ville de Tauris, elle n'auroit pas été à portée d'envoyer du secours à Babylone, comme Xénophon le rapporte; elle ne se seroit pas encore trouvée sur la route d'Alexandre, qui alloit d'Opis aux portes Caspiennes. Ces particularités conviennent à la position d'Amadan. D'ailleurs, la version Syriaque de l'Écriture Sainte donne à Ecbatane le nom d'Amathan, mot qui approche beaucoup d'Amadan. Ptolémée met encore Ecbatane au milieu de la Médie, ce qui ne peut convenir qu'à Amadan;

'Amadan; il marque, dans la partie septentrionale de ce païs, une ville nommée Gabris, qui convient à la position de Tauris, que les Arabes appellent Tabris.

ECBATANE, *Ecbatana*, (*a*) Ἐκϐάτανα, ville de Syrie, située au pied du mont Carmel, du côté de Ptolémaïde. C'est le lieu où Cambyses mourut, s'étant blessé à la cuisse, avec son cimeterre, comme il montoit à cheval. On dit que ce Prince se voyant blessé, demanda le nom de la ville où il étoit, & on lui dit qu'elle s'appelloit Ecbatane. Quoique l'oracle de Bute, qu'il avoit auparavant consulté, lui eût répondu qu'il mourroit dans Ecbatane, il crut qu'il devoit entendre qu'il mourroit vieux dans Ecbatane de Médie, où étoient toutes ses affaires; & néanmoins il reconnut bientôt après que l'oracle parloit d'Ecbatane de Syrie.

Pline, faisant mention du promontoire nommé Carmélum, y met un bourg de même nom, lequel avoit été autrefois nommé Ecbatane; sur quoi le P. Hardouin avertit que les manuscrits portent Acbetana, & qu'Étienne de Byzance la nomme en un endroit Agbatana, petite ville de Syrie, & dans un autre Ecbatana, ville de Syrie.

ECBOLIMA, *Ecbolima*, ville des Indes. *Voyez* Embolima.

ECCÉTAN, *Eccetan*, (*b*) Ἀκκατὰν, pere de Johanan, qui ramena de la captivité de Babylone cent dix personnes.

ECCLÉSIASTE, *Ecclesiastes*, Ἐκκλησιαστὴς, nom d'un des livres de l'Ancien Testament. Ce livre a pour titre dans l'Hébreu *Coheleth*, qui est un nom féminin, dont la signification littérale est, *celle qui parle en public*, ou, *celle qui convoque l'assemblée*. Les Grecs & les Latins, sans avoir égard au genre, lui ont donné le nom d'Ecclésiaste, c'est-à-dire, un homme qui parle en public. Salomon, à qui l'on attribue ce livre, se désigne dès le premier verset par ces mots : *Paroles de Coheleth, fils de David, roi de Jérusalem.* Il parle de ses ouvrages, de ses richesses, de ses bâtimens, & en particulier, de ses proverbes, ou de ses paraboles. Il y déclare qu'il a été le plus sage, & le plus heureux de tous ceux qui l'ont précédé à Jérusalem; ce qui le caractérise d'une manière qui ne laisse point de doute sur son sujet.

Malgré ces raisons, il s'est trouvé des Critiques qui ont douté que Salomon ait écrit cet ouvrage. Grotius prétend que l'Ecclésiaste est postérieur à Salomon, & qu'il a été écrit après la mort de ce Prince, par de certains Auteurs, qui, pour donner plus de crédit à leur ouvrage, l'ont publié sous le nom de Salomon, en obser-

(*a*) Herod. L. III. c. 62. & *seq.* Plin. Tom. I. p. 263. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 498.

(*b*) Esdr. L. I. c. 8. v. 12.

vant d'y peindre & d'y faire parler ce Roi comme un homme touché & pénitent de ses désordres passés; & la preuve qu'il en apporte, c'est qu'on trouve dans ce livre des termes qui ne se rencontrent que dans Daniel, Esdras & les paraphrases Chaldéennes ; allégation bien frivole, car Grotius a-t-il prouvé que Salomon n'entendoit pas la langue Chaldéenne ? Ce Prince qui surpassoit tous les hommes en science, & qui avoit commerce avec tous les potentats voisins de ses États, & avec leurs sages, pouvoit très-bien entendre la langue d'un peuple aussi proche de lui que l'étoient les Chaldéens. D'ailleurs, la raison de Grotius iroit donc à prouver que Moïse n'est pas l'auteur de la Génèse, par ce qu'on trouve dans ce livre deux ou trois mots qui ne peuvent venir que de racines Arabes; & parce qu'on en trouve plusieurs dans le livre de Job qui sont dérivées de l'Arabe, du Chaldéen, & du Syriaque, il s'ensuivroit donc qu'un Arabe, un Chaldéen & un Syrien, feroient les Auteurs de ce livre, qu'on n'attribue constamment qu'à une seule personne. Pour revenir à ce mêlange si léger du Chaldaïque avec l'Hébreu dans l'Ecclésiaste, quelques-uns croient qu'il pourroit venir d'Isaïe, à qui l'on attribue d'avoir recueilli & mis en ordre les ouvrages de Salomon.

Un professeur de Wirtemberg prétend que la véritable raison qui empêchoit Grotius de reconnoître Salomon pour auteur de l'Ecclésiaste, c'est qu'il trouvoit que pour son tems il parloit trop clairement & trop précisément du jugement universel, de la vie éternelle & des peines de l'enfer ; comme si ces vérités ne se trouvoient pas aussi nettement énoncées dans le livre de Job, dans les Pseaumes & dans le Pentateuque, dont les deux derniers sont évidemment antérieurs à Salomon.

Les Hébreux, Saint Jérôme & la plûpart des commentateurs croient que cet ouvrage est le fruit de la pénitence de Salomon; qu'il le composa sur la fin de sa vie, lorsque détrompé de la vanité des choses du monde, il commença à détester ses égaremens, & à retourner au Seigneur. On trouve en effet dans ce livre des marques de son repentir. Il y dit qu'il a cherché tout ce qui pouvoit contenter ses sens, qu'il ne s'est refusé aucun plaisir, & qu'il n'a trouvé par-tout que vanité. Mais ces raisons n'ont pas empêché que l'on n'ait douté du salut de Salomon; & sa pénitence est encore aujourd'hui un grand problême dans l'Église.

Les Rabbins nous enseignent, & Saint Jérôme le confirme après eux, que ceux qui recueillirent les Écritures sacrées après la captivité, & qui les placerent dans le Canon, firent d'abord quelque difficulté sur le livre de l'Ecclésiaste. Ils dé-

libérerent s'ils ne le supprimeroient pas, à cause des sentimens dangereux qui s'y rencontrent, & des expressions capables d'inspirer des doutes sur l'immortalité de l'ame. Mais, l'affaire ayant été mise en délibération, il fut conclu qu'on le recevroit comme Écriture inspirée, en considération de ce qui est dit à la fin, touchant la crainte de Dieu, & l'observation de ses loix; & depuis ce tems ce livre a toujours passé pour Canonique, tant parmi les Juifs que parmi les Chrétiens. Il est vrai que Théodore de Mopsueste a cru que Salomon l'avoit composé sans aucune inspiration particulière; & Philastrius remarque que quelques hérétiques le rejettoient, comme favorisant l'Épicuréisme. Mais, ces sentimens n'ont jamais été ni suivis, ni approuvés. L'Église les a condamnés comme contraires à sa foi, & au respect dû aux Écritures Canoniques.

Salomon, dans cet ouvrage, propose les sentimens des Sadducéens & des Épicuriens dans toute leur force. Il prouve fort bien la vanité des choses du monde, l'inutilité des occupations des hommes, l'incertitude de leurs connoissances. Il propose les plus fortes objections que l'on puisse former contre l'immortalité de l'ame; mais, à la fin, il conclut par ces termes : *Écoutons tous la fin de ce discours : Craignez Dieu & observez ses commandemens; car c'est en cela que consiste tout l'homme.* Voilà à quoi se terminent toutes ses obligations ; voilà le seul moyen de devenir heureux.

ECCLÉSIASTIQUE, *Ecclesiasticus*, nom d'un autre livre de l'Ancien Testament. Le livre de l'Ecclésiastique est ainsi nommé en Latin, peut-être pour le distinguer de l'Ecclésiaste, ou pour marquer qu'il contient, de même que le premier, des préceptes & des exhortations à la sagesse & à la vertu. Les Grecs l'appellent la *sagesse de Jesus, fils de Sirach*, ou *la sagesse de Sirach*, ou *Panaretos de Jesus, fils de Sirach.* Ce terme *Panaretos* signifie un livre de toutes les vertus. L'Auteur y ramasse une infinité de maximes & d'instructions pour tous les états de la vie, & pour toutes sortes de conditions.

Quelques Anciens ont attribué cet ouvrage à Salomon. Mais, il est certain que l'Auteur est beaucoup plus récent que Salomon. Il y parle de plusieurs personnes qui ont vécu après ce Prince. Il se nomme lui-même au chapitre 50 v. 29. *Moi Jesus, fils de Sirach, j'ai écrit dans ce livre la doctrine de la sagesse & des instructions.* Le chap. 51 est intitulé : *Priere de Jesus, fils de Sirach.* L'interprete qui l'a rendu de Syriaque ou d'Hébreu en Grec, dit au commencement que son ayeul Jesus l'a composé en Hébreu.

Quant au traducteur, Saint Athanase, Saint Épiphane &

Saint Damascene ont cru que Jesus, fils de Sirach, avoit eu un fils de même nom que lui, & encore un petit-fils nommé Jesus, & surnommé fils de Sirach, lequel traduisit ce livre d'Hébreu en Grec. Ce qui est certain, c'est que nous ne sçavons le nom du traducteur par aucun monument authentique; car, le titre du prologue, qui l'appelle Jesus, ne porte pas ce nom dans le Grec de l'édition Romaine.

Quelques Rabbins croient que Ben-Sira, Auteur Juif, dont on a deux alphabets de proverbes, est le même que nôtre Jesus, fils de Sirach. Ce sentiment a été suivi par plus d'un Auteur Chrétien; & on remarque beaucoup de conformité entre les sentences de ces deux Écrivains. On peut voir le parallele qu'en a fait Cornélius à Lapide, à la tête de son commentaire sur l'Ecclésiastique. Mais, s'il est vrai, comme le veulent les Juifs, que Ben-Sira soit neveu de Jérémie, & pere d'un certain Uziel, on ne peut point dire qu'il soit le même que Jesus, fils de Sirach, qui a vécu long-tems après le retour de la captivité, & depuis la monarchie des Ptolémées en Égypte.

On ne sçait pas précisément en quel tems vivoit l'Auteur de cet Ouvrage. Il fait l'éloge du grand-prêtre Simon, comme d'un homme qui ne vivoit plus. Mais, comme il y a eu plus d'un grand-prêtre de ce nom, la difficulté subsiste toute entière. Il y a toute fois assez d'apparence qu'il veut marquer Simon II, après la mort duquel on vit arriver aux Juifs tous les maux qui ont pu faire dire à Jesus, fils de Sirach, ce qu'on lit dans les chapitres 36 & 50. Celui qui l'a traduit en Grec, vint en Égypte la trente-huitième année de Ptolémée VII, qui fut surnommé Évergetes, second du nom, ainsi qu'il nous le dit lui-même dans sa préface. Mais, pour l'Auteur de la traduction Latine, faite sur le Grec, il est entièrement inconnu. Saint Jérôme n'a point touché à ce livre. Nous l'avons encore tel que les anciens Peres l'ont connu & cité, & d'un Latin très-barbare.

Quant à la Canonicité de l'Ecclésiastique, elle a été autrefois assez contestée. Il y a plusieurs anciens catalogues des livres Canoniques, où il ne se trouve point. S. Jérome dit que l'Église le reçoit pour l'édification, mais non pas pour autoriser les dogmes de la religion. *Ad ædificationem plebis, non ad auctoritatem Ecclesiasticorum dogmatum confirmandam.* Mais, c'est aujourd'hui un sentiment reconnu dans toute l'Église Catholique, que ce livre est reçu dans le Canon des Saintes Écritures; & l'on peut montrer par le témoignage de plusieurs Peres de tous les siècles, & par la tradition de toutes les Églises Chrétiennes, qu'il a toujours été révéré & cité comme inspiré du Saint-Esprit, par un grand nombre d'Écrivains Ec-

cléfiaftiques. Et fi quelques Anciens ne l'ont pas reçu dans leur catalogue, c'eft qu'ils s'étoient bornés à n'y mettre que les écrits qui n'étoient point conteftés, & qui étoient admis unanimement par les Juifs & par les Chrétiens.

On trouve fouvent dans les manufcrits & dans les imprimés le livre de l'Eccléfiaftique cité par cette abréviation, *Eccli.* Pour le diftinguer de l'Eccléfiafte qu'on défigne par celle-ci, *Eccle.* ou *Eccl.*

ECCRITUS, *Eccritus*, (*a*) roi d'Œcalie, fut pere d'Omphale, felon quelques-uns.

ECDÉLUS, *Ecdelus*, Ἐκδήλος, (*b*) Arcadien, homme fort appliqué à la Philofophie qui enfeigne à agir; car, il avoit été à Athènes, difciple d'Arcéfilaüs l'Académicien. Ayant été banni de Mégalopolis fa patrie, il fe retira à Sicyone, & il fut un des premiers à qui Aratus communiqua le deffein où il étoit de fe défaire du tyran Nicoclès.

Plutarque le nomme ailleurs Ecdémus, & il nous apprend au même endroit, qu'il avoit eu part à l'éducation de Philopœmen. Dans Paufanias on ne trouve qu'Ecdélus.

ECDÉMUS, *Ecdemus*, Ἐκδήμος. *Voyez* Ecdélus.

ECDICUS, *Ecdicus*, Ἔκδικος. (*c*) capitaine Lacédémonien, fut mis à la tête d'une petite flotte de huit vaiffeaux, qu'on envoya à Rhodes.

ECDIQUES, efpèce de Magiftrats dont les fonctions dans les villes Grecques, n'étoient pas éloignées de celles qui font exercées dans nos villes, par les officiers qu'on y appelle Syndics. L'églife de Conftantinople avoit des Ecdiques; mais il ne nous refte aucune notion des emplois qu'ils y avoient. Nous fçavons feulement qu'ils étoient foumis à un chef appellé Protecdique.

ECDUSIES, *Ecdufia*. C'eft la même chofe qu'Ecdyfies. *Voyez* Ecdyfies.

ECDYSIES, *Ecdyfia*, Ἐκδύσια, (*d*) fête inftituée en l'honneur de Latone. On la célébroit à Phefte ville de Crete.

Un citoyen de cette ville, nommé Lamprus, fils de Landion, époufa Galatée, fille d'Eurytius. Lamprus voyant que fa fortune ne répondoit point à fa nobleffe, ordonna à fa femme qui étoit enceinte, de faire mourir l'enfant, fi c'étoit une fille. Après cela, il s'en retourna vifiter fon troupeau. Pendant ce tems-là, fa femme accoucha d'une fille; mais la tendreffe maternelle l'emportant fur l'obéiffance qu'elle devoit à fon mari, elle donna à cette fille le nom de Leucippe, & jura à fon mari que c'étoit un garçon. Cependant, la vérité ne pou-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 225.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 356, 1028. Pauf. p. 533.
(*c*) Xenoph. p. 539.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 215.

vant être long-tems cachée, elle alla au temple de Latone avec sa fille, & conjura la déesse de vouloir bien la changer en garçon. Sa priere fut exaucée. Les Phestiens consacrerent la mémoire de ce miracle par une fête qu'ils nommerent Φυτία, du verbe φύειν, *nascor*, parce que Leucippe avoit acquis la virilité; & Ἐκδύσια, du verbe ἐκδύειν, *exuere*, parce qu'elle avoit quitté les habits de son premier sexe, pour prendre ceux de l'autre.

ECÉTRA, *Ecetra*, (a) ville d'Italie, située dans le païs des Volsques. Les habitans en sont appellés, dans Tite-Live, Volsques Ecétrains. L'an de Rome 259, craignant pour eux, après la prise de Pométie, ils envoyerent à Rome des ambassadeurs pour demander la paix. Le Sénat la leur accorda; mais il leur retrancha une partie de leur territoire. Dans la suite, les Eques demanderent aux Volsques Ecétrains un secours contre les Romains; & ils le leur accorderent avec autant de joie que d'empressement, tant ces nations, dit Tite-Live, étoient animées d'une haine implacable contre les Romains.

La ville d'Ecétra étoit, selon Denys d'Halicarnasse, une des plus célebres villes des Volsques, & située dans un lieu avantageux. Le Consul Q. Fabius alla camper devant cette place, l'an de Rome 295, & y resta plusieurs jours dans l'espérance que les bourgeois se présenteroient pour livrer bataille. Enfin, lorsqu'il vit que personne n'osoit sortir, il ravagea leurs campagnes. Elles étoient pleines d'hommes & de bestiaux; car les Ecétrains, attaqués à l'improviste, n'avoient pas eu le tems de transporter les effets de la campagne dans un lieu de sûreté. Q. Fabius fit à ses troupes des largesses de ce butin, & après avoir employé plusieurs jours au pillage, il reprit le chemin de Rome à la tête de son armée.

ECÉTRAINS [LES VOLSQUES], *Ecetrani Volsci*. Tite-Live appelle ainsi les habitans d'Ecétra. *Voyez* Ecétra.

ECHAIA, *Echaia*, (b) l'un des chefs de famille qui signerent le serment solemnel que les Juifs firent au retour de la captivité de Babylone, de ne point transgresser la loi de Dieu.

ÉCHANSON, *Pocillator*, *Pincerna*, (c) officier qui présente à boire aux Rois, aux Princes. Philon, dans une belle description des festins des Romains, des Grecs & des Barbares, dit entre autres choses: » Les Échansons ou Ministres » de table sont de jeunes gar-

(a) Tit. Liv. L. II. c. 25. L. III. c. 4. L. VI. c. 31. Dionys. Halic. L. X. c. 5.

(b) Esdr. L. II. c. 10. v. 21.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 115, 121. T. V. p. 228.

» çons, qui sont moins là pour » servir que pour plaire aux » convives. Les uns versent du » vin ; les plus grands appor- » tent de l'eau & des liqueurs ; » ils ont le visage peint & far- » dé, les cheveux tondus en » cercle. Leurs tuniques sont » extrêmement déliées ; ceints » au milieu du corps avec des » rubans, ils relevent ces tu- » niques, & en laissent pendre » les plis de tous côtés, en » sorte qu'elles ne leur vont » que jusqu'au genou. En cet » équipage ils sont attentifs » aux ordres des convives. «

Les monumens nous présentent plusieurs figures d'échansons tels à peu près que les décrit Philon. Ils ont presque tous les cheveux coupés en rond, la tunique ceinte & relevée, en sorte qu'elle ne leur descend que jusqu'au genou. D. Bernard de Montfaucon en donne plusieurs dans son antiquité. Il y en a un qui est couronné de laurier. Il lui manque une jambe & un bras, duquel il tenoit apparemment un vaisseau pour verser à boire. Un autre a un ornement de tête extraordinaire ; un troisième est couronné de laurier, & tient d'une main un vaisseau qui a la forme d'une corne, terminée par la tête d'un bouc ; un quatrième est couronné de feuilles de vigne, & tient de même une corne terminée par une tête d'animal. Ces cornes servoient non seulement de pots à verser à boire, mais aussi de gobelets ; on en voit des exemples dans Xénophon. Le grand vaisseau qui est au-dessous, & qui se termine par la tête d'un monstre, paroît avoir servi de pot à verser du vin.

ÉCHÉCHIRIA, *Echechiria*, déesse des treves ou suspensions d'armes ; elle avoit sa statue à Olympie ; elle étoit représentée comme recevant une couronne d'olivier.

ECHÉCLÉUS, *Echecleus*, Ἐχεκλῆος, (a) étoit fils d'Actor. Ce Prince, n'ayant rien sçu du commerce de Polymele avec Mercure, l'épousa après lui avoir fait des présens de noces très somptueux.

ECHÉCLUS, *Echeclus*, (b) Ἔχεκλος, capitaine Troyen qui périt sous les coups de Patrocle.

ECHÉCLUS, *Echeclus*, Ἔχεκλος, (c) autre capitaine Troyen, fils d'Agénor, fut tué par Achille.

ECHÉCRATE, *Echecratès*, Ἐχεκράτης, (d) certain Thessalien, qui fut frappé de la beauté d'une jeune prêtresse de Delphes, au point qu'il l'enleva de force & abusa d'elle. A l'occasion de cet évènement, les habitans de Delphes réglerent qu'aucune jeune vierge ne rendit désormais les réponses, &

(a) Homer. Iliad. L. XVI. v. 189 190.
(b) Homer. Iliad. L. XVI. v. 694.
(c) Homer. Iliad. L. XX. v. 474. 475.
(d) Diod. Sicul. p. 524.

que cette fonction ne fût plus confiée qu'à une femme de cinquante ans, vêtue pourtant en jeune vierge, en mémoire de la première institution.

ECHÉCRATE, *Echecrates*, Ἐχεκράτης, (a) étoit grand-prêtre d'Apollon Tégyréen, pendant les guerres des Medes.

ECHÉCRATE, *Echecrates*, Ἐχεκράτης, (b) est un personnage que Lucien introduit dans son dialogue d'Hermotime ou des Sectes. Cet Auteur feint que cet Echécrate avoit une fille qui fut violée par un jeune homme.

ECHÉCRATE, *Echecrates*, Ἐχεκράτης. (c) Lucien, dans son dialogue du Navire ou des Souhaits, parle d'un Echécrate, qui avoit des coupes fort légeres.

ECHÉCRATIDE, *Echecratides*, Ἐχεκρατίδης, (d) sophiste, qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand. Comme il étoit retenu prisonnier dans la citadelle de Sardes, il fut mis en liberté à la priere de Phocion.

ECHÉCRATIDE, *Echecratides*, Ἐχεκρατίδης, (e) Athénien, qui étoit du quartier appellé Colyttus, fut pere de Timon fameux Misanthrope.

ECHÉDAMIE, *Echedamia*, Ἐχεδάμια, (f) ville de Grece dans la Phocide. Pausanias met cette ville au nombre de celles qui n'étoient point connues avant la guerre Phocique.

ECHÉDEME, *Echedemus*, (g) l'un des principaux d'entre les Acarnaniens, vivoit environ 200 ans avant J. C. *Voyez* Archélaüs, chef de la nation Acarnanienne.

ECHÉDEME, *Echedemus*, (h) le plus considérable des ambassadeurs qu'on envoya, l'an 190 avant J. C., au consul L. Cornélius Scipion & à son frere l'Africain, pour les prier, s'ils avoient sincerement dessein de donner la paix aux Étoliens, & non de les tromper par de vaines espérances, ou de leur remettre une partie de la somme qu'ils demandoient, ou de les assurer, que quand ils se seroient rendus, on n'exerceroit aucune cruauté sur leurs personnes. Mais, le Consul fut inexorable, & cette ambassade aussi inutile que les précédentes. Alors, Echédeme voyant que les Étoliens consternés de la rigueur excessive du Consul, déploroient le malheureux sort de la nation, & s'abandonnoient à des lamentations inutiles, leur donna un conseil qui leur rendit un peu l'espérance; ce fut de demander une trêve de six mois, pour envoyer des ambassadeurs à Rome, & avoir la réponse du Sénat.

(a) Plut. T. I. p. 286.
(b) Lucian. T. I. p. 614.
(c) Lucian. T. II. p. 679.
(d) Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6.
(e) Lucian. T. I. p. 62.
(f) Pauf. p. 613.
(g) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 16.
(h) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 7.

ECHÉDEME, *Echedemus*, Plutarque fait mention quelque part d'un Echédeme.

ECHÉDÉMIE, *Echedemia*, Ἐχεδημία, (*a*) nom que porta d'abord le lieu qui fut ensuite appellé Académie. Ce fut Echémus qui lui donna le nom d'Echédémie.

ECHÉDORE, *Echedorus*, (*b*) fleuve sur le bord duquel Hercule fut provoqué par Cygnus; mais la foudre sépara les combattans.

ECHELA, *Echela*, ville qu'on croit être la même que Céila dans la partie méridionale de Juda.

ECHELLE, *Scala*, (*c*) un des instrumens que les Anciens employoient aux siéges des villes. L'Echelle se levoit & se rabattoit promptement, comme on vouloit; on mettoit un homme au bout de l'Echelle, qu'on élevoit tout d'un coup; l'homme se trouvant plus haut que les murs de la ville, pouvoit considérer ce qui se passoit dedans.

ECHELLES [Les], (*d*) ville de Savoie, sur la frontière du Dauphiné, à deux lieues, au nord de la grande Chartreuse, selon Longuerue, dans sa description de la France. Elle a pris son nom d'un grand chemin taillé dans le roc. Quelques-uns croyent que c'est le lieu qu'Annibal ouvrit avec le feu & le vinaigre :

. . . . . *Et montem rupit aceto.*

Ce qu'un Moderne a traduit plaisamment par le mot *oxicrater*, en disant qu'Annibal avoit oxicraté les Alpes. Il y a une Commanderie de Malte, & un sépulcre de marbre des plus beaux qu'on puisse voir, fait pour une duchesse de Savoie, où sont représentées toutes ses alliances, avec des statues fort bien travaillées.

ECHÉMON, *Echemon*, (*e*) Ἔχεμων fils de Priam, & frere de Chromius. Comme ces deux Princes combattoient ensemble de dessus un même char, Diomede s'élança sur eux, les précipita de leur char, les dépouilla de leurs armes, & prit leurs chevaux, qu'il donna à ses compagnons, pour les conduire aux vaisseaux des Grecs.

ECHÉMUS, *Echemus*, (*f*) Ἔχεμος, fils d'Éropus, petit-fils de Céphée, & arrière-petit-fils d'Aléus, succéda à Lycurgue au royaume d'Arcadie. Sous le règne d'Echémus & sous ses ordres, les Achéens remporterent une grande victoire auprès de l'isthme de Corinthe, sur Hyllus, fils d'Hercule, qui, à la tête d'une armée de Doriens, vouloit rentrer dans le Péloponnèse. Echémus provoqué par

(*a*) Plut. T. I. p. 15.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 212.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 142.
(*d*) Juven. Satyr. 10. v. 153.
(*e*) Homer. Iliad. L. V. v. 160. *& seq.*
(*f*) Pauf. pag. 76, 84, 461, 508, 541.

Hyllus à un combat singulier, le tua de sa main ; ainsi le rapportent plusieurs Historiens, & ce sentiment, au rapport de Pausanias, est plus probable que celui de quelques autres, qui disent que ce fut du tems d'Oreste & sous son règne, qu'Hyllus tenta son entreprise sur le Péloponnèse. Mais, suivant la première opinion, il convient de croire aussi que Timandre, fille de Tyndare, étoit femme d'Echémus par qui Hyllus fut tué. Echémus eut pour successeur Agapénor, fils d'Ancée, & petit-fils de Lycurgue.

L'on voyoit à Tégée le tombeau d'Echémus, sur lequel il y avoit une colomne, où l'on avoit représenté le combat de ce Prince avec Hyllus.

ECHÉMUS, *Echemus*, (*a*) Ἔχεμος, Arcadien, qui fit partie de l'armée des Tindarides. On dit qu'il donna son nom à l'Echédémie, qu'on appella depuis Académie.

ECHÉNÉE, *Echeneus*, (*b*) Ἐχένηος, héros, qu'Homère nous représente comme le plus âgé des Phéaciens, & comme celui qui sçavoit le mieux parler, & de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens tems dont il étoit instruit. Le Grec dit : *Et qui sçavoit les choses anciennes & plusieurs autres.* Il n'y a rien de plus capable d'instruire les hommes que l'Histoire ; c'est pourtant une connoissance assez négligée. L'auteur du livre de la Sagesse en connoissoit bien le prix ; car, en parlant du Sage, il dit comme Homère : *Scit præterita & de futuris æstimat.* Voilà le portrait qu'Homère fait d'Échénée.

ECHÉPHRON, *Echephron*, Ἐχέφρων, (*c*) l'un des fils de Nestor, selon Homère.

ECHÉPHRON, *Echephron*, Ἐχέφρων, (*d*) fils d'Hercule & de Psophis, & frere de Promachus. Ces deux Princes donnerent à la ville de Phégée le nom de Psophis leur mere. Leurs tombeaux que l'on voyoit dans cette ville, subsistoient encore du tems de Pausanias, & ils étoient remarquables par leur beauté.

ECHÉPOLUS, *Echepolus*, Ἐχέπωλος, (*e*) fils d'Anchise, avoit donné à Ménélaüs une belle cavale nommée Éthé, pour s'exempter d'aller à la guerre & de le suivre à Ilium, & pour avoir la liberté de passer tranquillement ses jours au milieu des plaisirs dans la belle ville de Sicyone, où Jupiter l'avoit comblé de biens.

ECHÉPOLUS, *Echepolus*, Ἐχέπωλος, (*f*) fils de Thalsius, un des plus braves chefs des Troyens, & qui com-

(*a*) Plut. T. I. p. 15.
(*b*) Homer. Odyss. L. VII. v. 155. & *seq.* L. XI. v. 341. & *seq.* Sapient. c. 8. v. 8.
(*c*) Homer. Odyss. L. III. v. 413.
(*d*) Pauf. p. 491, 492.
(*e*) Homer. Iliad. L. XXIII. v. 295. & *seq.*
(*f*) Homer. Iliad. L. IV. v. 458. & *seq.*

battoit aux premiers rangs. Il fut renversé sur la poussiere par Antiloque, qui lui déchargea un coup d'épée sur l'aigrette de son casque. Le coup fut si rude & si violent, que la lame lui fendit le front, & brisa le crâne ; aussitôt les ténébres de la mort lui couvrirent les yeux ; il tombe comme une tour que de fortes batteries renversent. Il ne fut pas plutôt à terre, que le roi Éléphénor, fils de Chalcodon, & général des belliqueux Abantes, le prit par les pieds & le trainoit hors de la portée des traits, avide de le dépouiller de ses armes ; mais, il ne se flatta pas longtems de l'espérance d'un si glorieux butin ; car le brave Agénor l'ayant apperçu, lui plongea sa pique dans le côté, qu'il découvroit en se courbant sous son bouclier, & le renversa sur le mort.

ECHESTRATE, *Echestratus*, Ἐχέςρατος, (*a*) fils d'Agis, règna à Sparte, après la mort de son pere. Son règne, que l'on fait commencer l'an 1029 avant J. C., dura trente-cinq ans. De son tems, les Lacédémoniens chasserent de Cynure tout ce qu'il y avoit d'habitans en âge de porter les armes. Echestrate fut pere de Labotas ou Léobotas, qui lui succéda.

ECHETLE, *Echetla*, (*b*) Ἐχέτλα, ville de Sicile, située vers les sources du fleuve Achates. Les habitans en sont nommés *Echetlienses* dans Pline. Elle étoit autrefois très-forte. Étienne de Byzance, Polybe & Diodore de Sicile en font mention. Le dernier dit que Xénodicus, chef des Agrigentins, ayant pris Echetle, qui étoit une place bien fortifiée, rendit aux citoyens, le gouvernement démocratique, & épouvanta les Syracusains. Dans le tems de la première guerre Punique, elle étoit sur les frontières des Syracusains & des Carthaginois. Bochart croit que son nom vient de ces derniers, dont la langue Punique avoit beaucoup de conformité avec l'Hébreu. Selon lui, elle fut nommée Echetla par transposition de lettres, au lieu d'Etchela, c'est-à-dire, fortifiée.

On nomme présentement cette ville Ocula ou Aquila.

ECHETLÉ, *Echetle*, (*c*) Ἐχέτλη, nom que les Grecs donnoient au manche de l'*Aratrum*, ou charrue.

ECHÉTRA, *Echetra*, ville d'Italie, capitale des Volsques. Denys d'Halicarnasse en fait mention comme d'une ville placée en un lieu très-avantageux pour sa défense. Baudrand, qui écrit Echetta, dit qu'elle est si bien détruite qu'on n'en peut pas même montrer la place. Tite-Live la nomme Ecétra sans aspiration. M. de l'Isle, dans son Atlas, la met sur les fron-

(*a*) Pauf. p. 160. Herod. L. VII. c. 204.

(*b*) Diod. Sicul. p. 748. Plin. T. I. p. 163.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 559.

tières des Herniciens & des Eques.

ECHÊTUS, *Echetus*, Ἔχετος, (a) roi d'Épire, qu'Homère suppose avoir vécu du tems d'Ulysse. Ce Poëte nous représente Echétus comme le plus cruel de tous les hommes, & qui ne faisoit aucun quartier à ceux qui avoient le malheur de tomber entre ses mains.

On prétend en effet qu'il y avoit alors en Épire un Roi de ce nom, qui étoit fils d'Euchénor & de Phlogée; & pour marque de sa cruauté, on rapporte que sa fille s'étant laissé corrompre, il lui creva les yeux, & la condamna à moudre toute sa vie des grains d'orge qu'il avoit fait faire de fer ou d'acier, & ayant appellé le corrupteur à un festin, il lui coupa les extrêmités de toutes les parties du corps. Mais, comme nulle part ailleurs il n'est fait mention de ce prétendu Roi, & qu'il n'y a nulle apparence que s'il y en avoit eu un de ce naturel, les Historiens Grecs n'en eussent pas parlé, il vaut mieux ajoûter foi à la tradition, qui nous apprend que cet Echétus étoit un contemporain d'Homère, & que ce Poëte ayant eu quelque sujet de se plaindre de lui, se vengea par cette satyre, en le plaçant dans son poëme comme un monstre auquel on envoyoit tous ceux qu'on vouloit faire sévérement punir. On sçait que les Poëtes & les Peintres ont souvent pris de ces sortes de vengeances.

ECHÉVÉTHÉENS, *Echevethenses*, Ἐχευηθεῖς, (b) nation Tégéate. Les Echévéthéens habitoient un canton du païs occupé par les Tégéates.

ECHI, *Echi*, Ἀγχίς, (c) sixième fils de Benjamin. Les Septante font Achi fils de Bala, & seulement petit-fils de Benjamin. Echi est le même qu'Ahiram.

ECHIDNA, *Echidna*, (d) Ἔχιδνα, fille de Callirrhoé, étoit un monstre, qui ne ressembloit, ni aux dieux, ni aux hommes, ayant la moitié du corps d'une belle nymphe, l'autre moitié d'un serpent affreux & terrible. Quoique les dieux la tinssent enfermée dans un antre de la Syrie, cependant elle eut de Typhon, Orcus, le Cerbere, l'Hydre de Lerne, la Chimere que tua Bellérophon, le Sphinx, qui causa tant de ravages à Thebes, & le Lion de Némée auquel Hercule ôta la vie.

ECHIDNA, *Echidna*, (e) Ἔχιδνα, Princesse, dont on dit comme de la précédente, qu'elle étoit moitié femme & moitié serpent. Elle faisoit sa demeure dans un antre du païs d'Hylée, lorsqu'Hercule vint dans ce païs pour y chercher ses cavales. Ce héros fut étonné de voir un tel

(a) Homer. Odyss. L. XVIII. v. 115. L. XXI. v. 308.

(b) Pausi. p. 528.

(c) Genes. c. 46. v. 21. Numer. c. 26. v. 38.

(d) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 196, 197.

(e) Herod. L. IV. c. 9, 10.

monstre ; mais, après être revenu de son étonnement, il lui demanda si elle n'avoit point vu passer ses cavales ; elle lui répondit qu'elle les avoit chez elle ; mais qu'elle ne les lui rendroit point qu'il n'eût couché avec elle ; & Hercule lui donna la satisfaction qu'elle demandoit, comme pour la récompenser d'avoir conservé ses cavales. Cependant, elle différoit de jour en jour de les rendre, parce qu'elle vouloit qu'Hercule demeurât plus long-tems avec elle ; & au contraire, Hercule souhaitoit de s'en aller. Enfin, après lui avoir rendu ses cavales, elle lui tint ce discours : » Je n'avois gardé vos » cavales que pour vous les » rendre, & vous m'avez donné la récompense de vous les » avoir gardées; car j'ai conçu » de vous trois enfans, dites-» moi ce que j'en ferai lorsqu'ils seront devenus grands ? » Les laisserai-je en ce païs, » dont je suis souveraine, ou » voulez-vous que je vous les » envoie ? Quand ils seront » grands, répondit Hercule, » vous ferez ce que vous devez, si vous faites ce que je » vais vous apprendre. Retenez dans cette contrée celui » qui pourra tendre cet arc & » se servir de ce baudrier, & » faites-en sortir celui que vous » n'en trouverez pas capable. » Si vous exécutez ces choses, » vous en aurez de la satisfaction, & vous ferez ma volonté. « Après qu'Hercule lui eut fait cette réponse, il prit un de ses arcs, car il en avoit deux, & le donna à cette femme avec le baudrier d'où pendoit un petit vase d'or, & puis il prit congé d'elle. Quand ces enfans furent nés, elle en appella un Agathyrse ; le second Gélon ; & le troisième Scythe ; & lorsqu'ils furent devenus grands, elle exécuta l'ordre d'Hercule, fit sortir de son païs deux de ses enfans ; Agathyrse & Gélon, parce qu'ils ne purent faire ce qu'Hercule avoit ordonné, & retint auprès d'elle celui qu'elle avoit nommé Scythe, parce qu'il avoit accompli la volonté de son pere. C'est de ce Scythe, fils d'Hercule, que sont sortis les rois de Scythie ; & depuis ce tems-là les Scythes ont toujours porté de petits vases au bas de leurs baudriers. C'est ainsi que parlent les Grecs de l'origine des Scythes.

ECHINADES, *Echinades*, (a) Ἐχινάδες, isles de la mer Ionienne, situées à l'entrée du golfe de Corinthe, vis-à-vis l'embouchure du fleuve Achéloüs d'un côté, & le promontoire Araxe de l'autre. Elles avoient à l'Occident l'isle de Céphallénie. Strabon met l'isle de Dulichium au nombre des Echinades, & ajoûte que les

(a) Strab. pag. 59, 124, 335, 340, 351, 453, 458, 459. Plin. Tom. I. pag. 213, 207, 208. Thucid. pag. 170. Virg. Æneid. L. VII. v. 735. Tacit. Annal. L. IV. c. 67. Ovid. Metam. L. VIII. c. 14. Herod. L. II. c. 10. Pauf. p. 493.

autres Echinades font rudes & ftériles, & que la plus éloignée de l'embouchure de l'Achéloüs eft à quinze ftades & la plus proche, à cinq feulement. Ces ifles tiroient leur nom ou du devin Echinus, ou de ce que l'on y trouvoit beaucoup d'Hériffons de mer, appellés en Grec ἐχῖνοι.

Certains comprenoient fous le nom d'Echinades, les Taphiennes ou Téléboïdes qui étoient devant Leucade, fçavoir, Taphias, Oxies, & Prinœffa. Pline femble diftinguer les Taphiennes ou Téléboïdes des Echinades; il nomme entre les Echinades, Œgialia, Cotonis, Thyatira, Géoaris, Dionyfia, Cyrnus, Chalcis, Pinara & Myftus. Les *Teleboæ*, que l'on nommoit auffi *Taphii*, étoient un peuple de l'Acarnanie, que Strabon dit avoir été peuplée par trois nations, les Curetes, les Léleges & les Téléboëns. Ces derniers, ou une partie d'entre eux, pafferent en Italie, & s'établirent dans l'ifle de Caprée, au rapport de Virgile & de Tacite. Ce font eux qui nommerent Téléboïdes de leur nom, les ifles qui font voifines de l'Acarnanie. Étienne de Byzance dit que la Téléboïde eft une partie de l'Acarnanie, ainfi nommée à caufe de Téléboas, & qu'on la nommoit auparavant le païs des Taphiens; & le Scholiafte d'Apollonius dit que Taphos eft une ifle d'entre les Echinades, où habiterent les Téléboëns, qui avoient auparavant habité l'Acarnanie. Il dit ailleurs que les Téléboëns font les mêmes que les Taphiens. Si cela eft, conclut Cellarius, les Echinades étoient comprifes fous les Téléboïdes; & Strabon remarque que les Téléboïdes n'étoient pas tant diftinguées des autres par un intervalle qui les féparoit, que par les chefs qui les avoient gouvernées, & qui avoient été autrefois Taphiens & Téléboëns.

Nous ne fçavons pas au jufte le nombre des Echinades. Les Auteurs en mettent plus ou moins. Ovide n'en compte que cinq. Thucydide & Strabon remarquent que l'Achéloüs en a joint quelques-unes à la terre ferme, par les fables & le limon qu'il amaffe à fon embouchure. Le P. Hardouin ajoûte qu'elles font prefque toutes défertes, & qu'il n'y en a que cinq qui aient quelque nom. Nous les connoiffons fous celui de Curzolaires. Scylax, dans fon Périple, les qualifie ifles défertes.

Paufanias dit qu'autant qu'il en peut juger, fi les Echinades n'étoient pas encore de fon tems jointes au continent, c'étoit parce que les Étoliens, chaffés pour la plus grande partie de leur païs, avoient laiffé leurs terres incultes; car, l'Achéloüs ne chariant plus la même quantité de limon, n'avoit pu combler l'efpace qui étoit entre ces ifles & la terre ferme.

Les Echinades, felon Ovide, étoient autrefois des Naïades

ou Nymphes. Voici, selon lui, le sujet qui les fit changer de forme. Un jour, elles firent un sacrifice de dix jeunes taureaux, & y appellerent tous les Dieux champêtres. Mais, par mépris ou par oubli, elles n'inviterent point à cette fête le fleuve Achéloüs. Il se fâcha de cette injure, fit enfler ses eaux plus qu'elles ne s'étoient jamais enflées, & les fit passer dans des lieux où jamais on ne l'avoit craint; & comme il étoit fort, & par elles, & par sa colere, il arracha des forêts de leur place, entraîna de vastes campagnes, & emporta jusques dans la mer, & ces dédaigneuses nymphes qui se souvinrent alors de lui, & les lieux même qu'elles habitoient. Ainsi, par la violence du fleuve, & par l'effort des flots de la mer, la terre qui portoit ces nymphes fut divisée en cinq parties, qui leur servirent comme de tombeau, & ces isles sont les Echinades.

ECHINUS, *Echinus*, (*a*) Ἐχῖνος, ville de Grece dans l'Acarnanie, selon Étienne de Byzance. Pline en fait aussi mention. Selon Niger, c'est aujourd'hui Tolgus, lieu de la Carnia.

ECHINUS, *Echinus*, (*b*) Ἐχῖνος, autre ville de Grece dans la Phthiotide, au fond du golfe Maliaque, selon Scymnus de Scio, à l'embouchure du fleuve Sperchius, selon Pline. Cette ville a été épiscopale; ses Évêques, Théodore & Pierre, assisterent, le premier au Concile d'Éphese, le second à celui de Chalcédoine. On trouve encore Théodore d'Échinus, *Echiniensis*, dans le Concile de Boniface II. Sophien croit que c'est aujourd'hui Scarphia.

Démosthene, dans ses Philippiques, dit qu'Échinus est une colonie des Thébains, auprès de Thessalie, ainsi nommée d'un certain Echinus, l'un de ceux qui naquirent des dents du dragon, & qui s'appelloient Spartiates.

ECHION, *Echion*, Ἐχίων, (*c*) un des compagnons de Cadmus. Ce dernier avoit fait à Thebes, ce que Jason fit 200 ans après dans la Colchide. Il avoit semé les dents d'un dragon, & il en étoit sorti comme une moisson d'hommes, qui se séparerent en deux bandes, & qui se défirent. Il n'en resta que quatre avec Echion, qui fut gendre de Cadmus, & qui lui aida à bâtir Thebes, laquelle fut aussi appellée Echione; c'est pourquoi Horace a écrit *Echioniæve Thebæ*.

La femme d'Echion se nommoit Agavé, dont il eut Penthée, qui fut déchiré par les Bacchantes pour avoir voulu s'opposer aux infamies qui s'étoient mêlées dans leurs cérémonies.

(*a*) Plin. T. I. p. 189.
(*b*) Plin. T. I. p. 199. Strab. pag. 60, 433. Tit. Liv. L. XXXII. c. 33.
(*c*) Pauf. p. 549. Horat. L. IV. Ode. 3. v. 64. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 128, 142. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. p. 85.

Il y en a qui supposent un autre roi de Thebes du même nom, & ils donnent à ce Prince deux filles qui se laisserent immoler, pour appaiser les Dieux qui affligeoient la contrée d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés, qui célébrerent la mort généreuse de ces Princesses.

ECHION, *Echion*, Ἐχίων, (*a*) l'un des Argonautes. Il n'est pas difficile de déterminer quel a été l'Echion que tous les Anciens disent avoir accompagné Jason; c'étoit sans doute celui qu'on disoit être fils de Mercure & d'Antianire. Car celui qui vivoit du tems de Cadmus, & dont Penthée étoit fils, ne sçauroit être l'Argonaute dont il s'agit. Echion étoit un homme fin & rusé, & c'est ce qui avoit fait dire qu'il étoit fils de Mercure; aussi le fit-on servir d'espion pendant le voyage.

ECHION, *Echion*, Ἐχίων, dont parle Ovide. Cet Echion remporta souvent le prix de la course.

ECHION, *Echion*, Ἐχίων, (*b*) l'un de ceux qui s'assemblerent pour tuer le sanglier de Calydon. Il étoit si léger, que personne ne le surpassoit à la course. Il fut le premier qui lança un javelot contre le sanglier, mais ce fut inutilement; car, au lieu de frapper la bête, il alla frapper un arbre.

ECHION, *Echion*, Ἐχίων, (*c*) peintre Grec, & en même tems excellent sculpteur. On ne sçait pas quelle étoit sa patrie; mais, Pline assure qu'il vivoit sous la 107e. Olympiade, vers l'an 352 avant J. C. Ses ouvrages étoient très-estimés chez les Anciens.

ECHION, *Echion*, (*d*) maître de Guittare, dont il est fait mention dans Juvénal.

ECHIUS, *Echius*, Ἐχίος, (*e*) pere de Mécistée, l'un des capitaines Grecs qui allerent au siege de Troye.

ECHIUS, *Echius*, Ἐχίος, (*f*) capitaine troyen, qui tomba sous les coups de Patrocle.

ECHMÉ, *Æchme*, Αἰχμὴ, (*g*) nom d'un chien de chasse, selon Xénophon. Ce mot veut dire pointe.

ECHO, *Echo*, (*h*) nymphe, fille de l'Air & de la Terre, habitoit sur les bords du fleuve Céphise. Cette nymphe avoit autrefois un corps, & ce n'étoit pas une simple voix. Néanmoins, elle ne parloit pas mieux en ce tems-là, & de toutes les paroles qu'on lui disoit, elle ne pouvoit redire que les dernières. C'étoit une peine que Junon lui avoit imposée, parce que

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 386. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 84, 85.
(*b*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 7.
(*c*) Plin. T. II. p. 649, 689, 694.
(*d*) Juven. Satyr. 6. v. 76.
(*e*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 333.
(*f*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 416.
(*g*) Xenoph. p. 987.
(*h*) Ovid. Metam. L. III. c. 6. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 20. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 271.

que comme elle tâchoit bien souvent de surprendre des nymphes avec Jupiter, Echo l'amusoit toujours par les contes qu'elle lui faisoit, pour leur donner le tems de se retirer, & de n'être point surprises.

Un jour que Narcisse chassoit, Echo jetta les jeux sur lui; & il seroit mal aisé de dire si elle le regarda plutôt qu'elle n'en devint amoureuse. Elle le suivit en même tems, sans toutefois qu'il y prît garde, & à mesure qu'elle le suivoit, & qu'elle en approchoit de plus près, elle brûloit plus vivement, semblable aux flambeaux de soufre, qui attirent d'eux mêmes le feu, à mesure qu'on les en approche. Mais, comme elle étoit d'une nature qui répugnoit à son dessein, & qui ne lui permettoit pas de commencer à parler, au moins elle en attendit l'occasion, & se tenoit toujours prête à répondre aussi-tôt qu'il auroit parlé. Il arriva un jour par hazard qu'il s'égara de ses gens, & qu'il dit en les appellant : *Qui est ici avec moi ? Moi*, répondit aussi-tôt Echo. Narcisse s'étonne d'avoir entendu cette voix, & de ne voir personne à l'entour de lui. Il jette les jeux de tous côtés, & après avoir dit : *Venez donc*; la nymphe lui redit la même chose. Il regarde une autrefois, & ne voyant venir personne : *Quoi donc*, dit-il, *me fuyez-vous?* A quoi la nymphe répondit en autant de paroles : *Me fuyez-vous ?* Il s'arrête en la place où il étoit, & trompé par l'image & par l'apparence d'une autre voix : *Joignons-nous*, dit-il ; & la nymphe Echo, qui ne pouvoit répondre à une parole plus agréable, ne perdit point de tems, & lui répondit : *Joignons-nous.* Ainsi se flattant elle même, elle sort de la forêt pour aller embrasser Narcisse ; mais, il prit aussi-tôt la fuite, & comme elle pensoit l'embrasser, il se déroba de ses mains. *Je mourrai*, dit-il, *avant que tu me possedes ;* à quoi elle ne répondit autre chose, sinon, *tu me possedes.* Depuis, de honte qu'elle eut d'avoir été méprisée, elle se cacha dans les forêts, où elle se couvrit de feuilles, & n'avoit point d'autre séjour que les antres & les cavernes. Néanmoins, elle ne perdit pas son amour, en perdant Narcisse de vue ; au contraire, il s'augmenta par la douleur du refus. Comme cette nymphe ne dormoit jamais, & que sa peine devenoit plus violente de jour en jour, enfin les veilles & la douleur lui firent sécher tout le corps ; une épouvantable maigreur attacha ses os à sa peau, & l'humidité naturelle s'en évanouit en fumée; & il ne lui resta que la voix & les os, qui furent, dit-on, convertis en pierre. Ainsi, elle se cache dans les forêts, & ne paroît point sur les montagnes ; tout le monde l'entend, & personne ne la voit ; ce n'est plus qu'une voix qui vit en elle, comme elle ne vit qu'en une voix.

Voici, ce semble, une fable qui nous apprend à ne nous point embarrasser dans les affaires des grands Seigneurs. Écho favorise les amours de Jupiter, & en est punie, sans que Jupiter se mette en peine de la défendre quand on l'attaque; ni de la consoler quand on l'a rendu malheureuse. De même, les grands nous abandonnent librement, quand il est de leur intérêt de nous désavouer, même pour des choses que nous n'avons faites que par leurs ordres; comme il arrive aussi souvent qu'après beaucoup de soins, d'inquiétudes & de peines, qui accompagnent les services qu'on leur rend, & l'affection qu'on a pour eux, il ne nous reste bien souvent, comme à la misérable Echo, qu'un peu de voix pour nous plaindre.

On peut aussi croire que cette fable où cette nymphe est punie pour avoir voulu cacher les adulteres de Jupiter, nous enseigne à ne point favoriser les mauvaises actions; & que ceux qui les favorisent ne manquent jamais d'en être punis.

Au reste, on feint que cette nymphe se retira dans les bois & dans les cavernes, parce que c'est-là ordinairement que se forment les Echos, & qu'on en trouve rarement aux endroits où il n'y a point de cavernosités.

Il y en a qui prétendent que Pan devint amoureux de la nymphe Echo, & qu'il en eut une fille qu'il appella Irynge.

ÉCHO, sorte de poësie, dont le dernier mot ou les dernières syllabes forment en rime un sens qui répond à chaque vers; exemple:

Nos yeux, par ton éclat, sont si fort éblouis,

Louis,

Que lorsque ton canon, qui tout le monde étonne,

Tonne, &c.

Cela s'appelle un Écho; nous n'en sommes par les inventeurs, les anciens poëtes Grecs & Latins ont imaginé cette espèce de poësie, & la richesse ainsi que la prosodie de leur langue, s'y prêtoit avec moins d'affectation. On en peut juger par la piece de Gauradas, qu'on lit dans le Liv. IV. cap. 10. de l'Anthologie; l'épigramme de Léonides, Liv. III. ch. 6. de la même Anthologie, est encore une espèce d'Écho. Il y avoit des poëtes Latins, du tems de Martial, qui, à l'imitation des Grecs, donnerent dans cette bizarrerie puérile, puisque cet Auteur s'en mocque, & qu'il ajoûte qu'on ne trouvera rien de semblable dans ses ouvrages.

Lors de la naissance de notre Poësie, on ne manqua pas de saisir ces sortes de puérilités, & on les regarda comme des efforts de génie. L'on trouve même plusieurs Échos dans le Poëme moderne de la Ste. Baume du Carme Provençal; ce qui étonne, c'est que de pareilles inepties aient plu à des gens de

lettres d'un ordre au-dessus du commun. M. l'abbé Banier cite comme une pièce d'une naïveté charmante, le dialogue composé par Joachim du Bellay, entre un amant qui interroge l'Écho, & les réponses de cette nymphe ; voici les meilleurs traits de ce Dialogue ; on ne transcrira point ceux qui sont au-dessous.

Qui est l'auteur de ces maux avenus ?

Vénus.

Qu'étois-je avant d'entrer en ce passage ?

Sage.

Qu'est-ce qu'aimer, & se plaindre souvent ?

Vent.

Dis-moi quelle est celle pour qui j'endure ?

Dure.

Sent-elle bien la douleur qui me point ?

Point.

Mais, si ces sortes de jeux de mots faisoient sous les règnes de François I & de Henri II, les délices de la cour, & le mérite des ouvrages d'esprit des successeurs de Ronsard, ils ne peuvent se soutenir contre le bon goût d'un siécle éclairé. On sçait la manière dont Alexandre récompensa ce cocher, qui avoit appris, après bien des soins & des peines, à tourner un char sur la tranche d'un écu; il le lui donna.

ÉCLAIR, *Fulgur.* (*a*) Les Romains honoroient une divinité champêtre sous le nom de l'*Eclair;* & le culte qu'on lui rendoit étoit pour qu'il préservât les biens de la campagne.

ECLECTUS, *Eclectus*, (*b*) Ἔκλεκτος, affranchi de l'empereur Vérus. Après la mort de ce Prince, Marc-Aurele garda cet affranchi dans le palais, & congédia tous les autres. Eclectus ne valoit pourtant pas mieux qu'eux ; car, il avoit abusé comme eux de l'ascendant qu'il avoit pris sur l'esprit de Vérus. Mais, il étoit destiné à contribuer à délivrer l'univers des fureurs de Commode, qui l'avoit fait son chambellan.

Un jour, cet Empereur le manda avec Lætus, préfet du Prétoire, & leur ordonna de faire les préparatifs néçessaires afin qu'il pût aller coucher dans l'école des gladiateurs. Nos deux officiers furent fort étonnés d'une telle résolution, & ils oserent témoigner au Prince leur improbation. Commode renvoya ces importuns censeurs avec hauteur & dureté, & il entra dans sa chambre comme pour faire sa méridienne, selon sa coûtume. Étant seul, il prit des tablettes, sur lesquelles il écrivit les noms de ceux qu'il se proposoit de faire tuer la

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 461.

(*b*) Dio. Cass. pag. 819, 827. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 415, 508. *& suiv.* T. V. p. 3, 4, 16, 17.

nuit suivante. A la tête étoit le nom de Marcia, concubine de ce Prince, ensuite venoient Lætus & Eclectus; & il y avoit joint plusieurs des principaux du Sénat. Ces tablettes étant tombées par hazard entre les mains de Marcia, elle mande aussi-tôt Eclectus, qu'elle aimoit, dit-on, plus que Commode; & lui présentant les tablettes: » Voyez, lui dit-elle, quelle fête on nous prépare pour » cette nuit. « Eclectus étoit un Égyptien capable de tout oser. Il ne balança pas un moment. Il fait avertir Lætus, & tous deux ensemble ils vont tenir conseil chez Marcia, sous prétexte de préparer l'exécution des ordres que l'empereur avoit donnés pour la nuit. Le danger pressoit; il falloit prévenir Commode, ou périr. Marcia se chargea de l'empoisonner au sortir du bain; & elle le fit en effet.

Dès que Commode eut expiré, Lætus & Eclectus, qui sentirent la nécessité de se hâter, vinrent trouver Pertinax, le mirent au fait, & l'inviterent à s'emparer de la place vacante. Selon Hérodien, Pertinax, en les voyant entrer dans sa chambre, crut tout d'un coup qu'ils venoient pour le tuer par ordre de Commode, & il les prévint en leur disant que depuis long-tems il s'attendoit à n'être pas plus épargné que les autres amis de Marc-Aurele; & comptoit que chaque nuit seroit la dernière de sa vie; qu'ils pouvoient exécuter leur commission. Lorsqu'ils se furent expliqués, il balança s'il accepteroit leur offre, mais seulement jusqu'à ce qu'il se fût bien assuré de la mort de Commode. Il envoya un homme à lui pour examiner & visiter le cadavre, & sur sa réponse, conforme au discours du préfet du Prétoire & du chambellan, il se laissa conduire au camp des Prétoriens, où il fut proclamé Auguste. Ce Prince, comme la plûpart des autres Empereurs, périt de mort violente; & Eclectus qu'il avoit aussi fait son chambellan, fut le seul de ses officiers qui lui témoigna de la fidélité jusqu'au dernier moment. Comme il étoit plein de courage, il combattit contre les assassins, en blessa quelques-uns, & se fit tuer auprès de son maître.

ECLIPSE, *Eclipsis*, *Defectus*, (*a*) est une privation passagère, soit réelle, soit apparente, de lumière, dans quelqu'un des corps célestes, par l'interposition d'un corps opaque entre le corps céleste & l'œil, ou entre ce même corps & le soleil. Les Eclipses de soleil sont dans le premier cas; les Eclipses de lune & des satellites sont dans le second; car, le soleil est lumineux par lui-même, & les

(*a*) Plin. Tom. I. p. 77. Tit. Liv. L. XLIV. c. 37. Tacit. Annal. L. I. c. 28. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I, pag. 78, 79. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 569, 570. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVI. p. 219.

autres planetes ne le sont que par la lumière qu'elles en reçoivent.

L'ignorance de la physique a fait rapporter, dans tous les lieux & dans tous les tems, à des causes animées, les effets dont on ne connoissoit pas les principes; ainsi, les prêtres débiterent en Grece, que Diane étoit devenue amoureuse d'Endymion, & que les Eclipses devoient s'attribuer aux visites nocturnes que cette déesse rendoit à son amant dans les montagnes de la Carie; mais, comme ses amours ne durerent pas toujours, il fallut chercher, dit M. l'abbé Banier, une autre cause des Eclipses.

On publia que les sorcières, sur-tout celles de Thessalie, avoient le pouvoir, par leurs enchantemens, d'attirer la lune sur la terre; c'est pourquoi, on faisoit un grand vacarme avec des chaudrons & autres instrumens, pour la faire remonter à sa place. Les Romains entr'autres suivoient cet usage, & allumoient un nombre infini de torches & de flambeaux, qu'ils élevoient vers le ciel, pour rappeller la lumière de l'astre éclipsé. Juvénal fait allusion au grand bruit que faisoit à ce sujet le peuple de Rome sur des bassins d'airain, lorsqu'il dit d'une femme babillarde, qu'elle fait assez de bruit pour secourir la lune en travail:

Una laboranti poterit succurrere lunæ.

Si l'on vouloit remonter à la source de cette coûtume, on trouveroit qu'elle venoit d'Égypte, où Isis, symbole de la lune, étoit honorée avec un bruit pareil de chaudrons, de tymbales & de tambours.

L'opinion des autres peuples étoit, que les Eclipses annonçoient de grands malheurs, ou menaçoient la tête des Rois & des Princes. On a eu long-tems la même idée des cometes. Les Mexiquains effrayés jeûnoient pendant les Eclipses. Les femmes, durant ce tems-là, se maltraitoient elles-mêmes, & les filles se tiroient du sang des bras. Ces gens-là s'imaginoient que la lune avoit été blessée par le soleil, pour quelque querelle qu'ils avoient eue ensemble.

Les Indiens croient aussi par ce principe, que la cause des Eclipses vient de ce qu'un dragon malfaisant veut dévorer la lune; c'est pourquoi, les uns font un grand vacarme pour lui faire lâcher prise, pendant que les autres se mettent dans l'eau jusqu'au cou, pour supplier le dragon de ne pas dévorer entièrement cette planete. Lisez encore là-dessus, dans les mémoires du P. le Comte, les idées particulières des Chinois.

Anaxagore, contemporain de Périclès, & qui mourut la première année de la soixante-huitième Olympiade, fut le premier qui écrivit très-clairement & très-hardiment sur les diverses phases de la lune,

& sur ses Eclipses ; nous disons, comme Plutarque, *très-hardiment*, parce que le peuple ne souffroit pas encore volontiers les Physiciens. Aussi les ennemis de Socrate réussirent à le perdre, en l'accusant de chercher, par une curiosité criminelle, à pénétrer ce qui se passe dans les cieux, comme si la raison & le génie pouvoient s'élever trop haut. On n'a depuis que trop souvent renouvellé par le même artifice, des accusations semblables contre des hommes du premier mérite.

Séneque avoue que c'étoit depuis peu que l'on connoissoit certainement à Rome la cause des Eclipses de lune & de plusieurs autres phénomenes de la nature. Je ne sçais s'il a raison. Dans le siècle de Pline, il y avoit déjà long-tems que l'on prédisoit & le jour & l'heure des Eclipses ; & Cicéron assure que de son tems l'heure & la grandeur de toutes les Eclipses, tant de la lune que du soleil, avoient été annoncées pour tous les siècles à venir. On sçait que Sulpitius Gallus, la veille du combat que devoit donner Paul Emile contre Persée, prédit une Eclipse de lune qui devoit arriver la nuit suivante, & en découvrit la raison à l'armée. L'Eclipse arriva précisément à l'heure marquée ; ce qui le fit regarder comme un homme divin. *Editâ horâ luna cùm defecisset, Romanis militibus Galli sapientia prope divina videri.* Ce dernier exemple prouve que ces sortes de connoissances étoient fort rares alors parmi les Romains, & ils ne se sont jamais fortement appliqués à l'étude de la Physique, ni des autres sciences supérieures. . . .

Leurs généraux se sont servis quelquefois des Eclipses pour contenir leurs soldats, ou pour les encourager dans des occasions importantes. Tacite, dans ses Annales, parle d'une Eclipse dont Drusus se servit pour appaiser une sédition très-violente, qui s'étoit élevée dans son armée.

Aujourd'hui, non seulement les Philosophes, mais le peuple même est instruit de la cause des Eclipses ; on sçait que les Eclipses de la lune viennent de ce que cette planete entre dans l'ombre de la terre, & ne peut être éclairée par le soleil durant le tems qu'elle la traverse, & que les Eclipses de soleil viennent de l'interposition de la lune, qui cache aux habitans de la terre une partie du soleil, ou même le soleil tout entier.

S'il y a quelque chose dans l'astronomie qui puisse nous faire connoître les efforts dont l'esprit humain est capable, lorsqu'il s'agit de recherches subtiles & qui demandent une grande sagacité, c'est assurément la théorie des Eclipses, & la justesse avec laquelle on est parvenu depuis long-tems à les calculer & à les prédire ; cette justesse sert à nous convaincre de la certitude & de la précision des calculs astronomiques ; &

ceux qui s'étonnent qu'on puisse mesurer les mouvemens & les distances des corps céleştes malgré l'éloignement où ils sont, n'ont rien à répondre à l'accord si parfait qui se trouve entre le calcul des Eclipses & le moment où elles arivent.

Diogene Laërce dit que les Égyptiens avoient observé 373 Eclipses de soleil, & 832 Eclipses de lune, visibles dans leur païs. Ces deux nombres sont précisément ceux des Eclipses de soleil & de lune, qui peuvent être vues dans un même espace de tems, sous un même climat, & dans un païs où le ciel est toujours pur & sans nuages, comme l'Égypte ; rapport singulier, qui ne peut avoir été imaginé, & qui prouve qu'en cet endroit il s'agit d'une tradition assurée, & non pas d'une chose avancée au hazard. Il est vrai que, suivant Diogene Laërce, les Égyptiens faisoient remonter le commencement de ces observations, jusqu'à l'an 48863 avant Alexandre ; durée, qui surpasse toute croyance, & qui ne s'acorde pas même avec les deux nombres de 373 Eclipses de soleil, & de 832 Eclipses de lune. Car, dans un païs où le ciel est toujours découvert, comme l'Égypte, il ne faut qu'environ 1250 ans, pour donner un pareil nombre d'Eclipses visibles. Ces 48863 ans étoient, sans doute, une fiction des astrologues Égyptiens, qui avoient imaginé plusieurs périodes différentes, pour donner une plus grande antiquité à leurs observations. L'Astrologie judiciaire étoit en crédit dans l'Égypte, de même que dans la Chaldée ; mais elle n'y suivoit pas tout-à-fait les mêmes règles.

Diodore de Sicile, après avoir dit que les Égyptiens observoient exactement toutes les Eclipses, ajoûte qu'ils avoient aussi l'art de les prédire avec une grande justesse.

Le mot *Eclipse* vient du Grec Ἔκλειψις, de ἐκλείπω, *deficio.* Ainsi tous ces mots, *Eclipse*, *Eclipser*, *Ecliptique*, ne doivent pas s'écrire en François par deux *c*, & encore moins par un *y* Grec. Il y a des gens qui ne manquent jamais de mettre des *h*, & des *y* Grecs dans les mots qui viennent du Grec, comme s'il n'y avoit pas en Grec des esprits doux aussi-bien que des esprits âpres, & des *i* simples aussi-bien que des *y* Grecs, ou *v*. On commence, depuis quelque tems à retrancher l'*y* Grec, & l'*h*, dans bien des mots, dans lesquels on devroit les observer, pour marquer leur origine ; l'usage est le maître de ces sortes de choses, & quand il sera bien établi, il faudra nous y rendre. Mais l'usage de mettre des *h* & des *y* Grecs, dans les mots Grecs qui n'ont point en Grec d'aspiration, ni d'*v*, doit être toujours regardé comme un abus ; & il n'y a ni prescription ni autorité qui le puisse faire passer.

Dans ce dictionnaire, j'ai soin

d'écrire les mots François tirés du Grec, conformément à l'orthographe de cette dernière langue. On n'a guère cette attention dans les ouvrages de cette nature.

ECLOGUE. *Voyez* Eglogue.

ECNOME, *Ecnomus*, (*a*) Ε'κνομος, nom d'une colline de Sicile. Elle fut autrefois occupée, dit-on, par le tyran Phalaris ; car, on racontoit que c'étoit-là que ce barbare faisoit périr ses prisonniers dans un taureau d'airain, sous lequel on mettoit du feu ; cruauté qui avoit fait donner à ce fort le nom qu'il portoit. Car Ecnome signifie sans mœurs & sans loi. Plutarque parle d'Ecnome comme d'un lieu qui n'étoit pas éloigné d'Agrigente, puisqu'il dit qu'un jour deux cens cavaliers d'Agrigente, de ceux qui habitoient autour d'Ecnome, vinrent se joindre à Dién dans sa marche. Il y avoit à quelque distance de-là, un autre lieu nommé Phalarium. Ce dernier, au rapport de Diodore de Sicile, étoit un fort.

La colline d'Ecnome, que Cluvier croit être la même que les habitans nomment Monte di Alicata, ou di Licata, est située sur le rivage & à la droite du fleuve Himéra, aujourd'hui Salsi, si nous en croyons le même Cluvier. Il croit que ce château de Phalaris, nommé Phalarium, étoit le même que les Anciens appelloient Dædalium; il ajoûte que ce nom lui avoit été donné par Dédale qui en pouvoit être le fondateur. Selon lui, le mont Ecnomus court d'Occident en Orient, l'espace de cinq milles, le long de la mer, comme un promontoire, enfermant au midi, une plaine ronde, dont le diamètre est d'autant de milles. M. de l'Isle distingue beaucoup mieux cette montagne, & les deux châteaux. Selon lui, Ecnome est le nom de la montagne sur le sommet occidental de laquelle étoit le château Dædalium, distingué du château Phalarium. A la place du premier est aujourd'hui Castellazzo, & à la place du second est à présent Pogiolongo. Ce château & le sommet de la montagne sur lequel il est situé, est à l'orient du Salso, [M. de l'Isle nomme ainsi l'Himéra des Anciens,] qui le sépare de la partie occidentale de la montagne. Sur un troisième sommet, qui est entre ces deux, est Pugio Muciaco. Quant au promontoire dont parle Cluvier, dans sa partie orientale est la ville d'Alicata, au lieu où étoit la Phintia des Anciens.

ECOLE, *Schola*, lieu public, où l'on enseigne les Langues, les Humanités, les Sciences, les Arts, &c.

Ce mot vient du Latin *schola*, qui, selon du Cange, signifie discipline & correction. Le même Auteur ajoûte que ce mot étoit autrefois en usage pour si-

(*a*) Diod. Sicul. p. 729. Plut. T. I. p. 969. Roll. Hist. Anç. Tom. I. p. 170. Tom. V. p. 848.

gnifier tout lieu où s'assembloient plusieurs personnes, soit pour étudier, soit pour converser, & même pour d'autres usages. Ainsi, selon lui, on nommoit *scholæ palatinæ*, les différens postes où les gardes de l'Empereur étoient placés. On distinguoit aussi *schola sentariorum*, *schola gentilium*, comme nous distinguons aujourd'hui différentes cours ou salles des gardes chez les souverains ; ce nom passa même depuis jusqu'aux Magistrats civils ; c'est pourquoi, l'on trouve dans le Code *schola chartulariorum*, *schola agentium* ; & enfin aux Ecclésiastiques, car on disoit *schola cantorum*, *schola sacerdotum*, &c.

On dit aujourd'hui dans le même sens, une École de Grammaire, une École d'Écriture, une École de Philosophie, &c.

École se dit aussi d'une faculté, d'une université, d'une secte entière, comme l'École de Théologie de Paris, l'École de Salerne, l'École de Platon, l'École de Tibériade, si fameuse pour les Anciens Juifs, & de laquelle on tient que nous vient la Massore.

Dans la primitive Église, les Écoles étoient dans les Églises cathédrales, & sous les yeux de l'Évêque. Depuis, elles passerent dans les Monastères ; il y en eut de fort célebres ; telles que celles des abbayes de Fulde & de Corbie. Mais, depuis l'établissement des Universités, c'est-à-dire, depuis le douzième siècle, la réputation de ces anciennes Écoles s'est obscurcie, & ceux qui les tenoient ont cessé d'enseigner. De cet ancien usage viennent les noms d'écolâtre & de scholastique, qui se sont encore conservés dans quelques cathédrales.

L'usage des Écoles publiques pour l'éducation des enfans, est très-ancien. Si on en doit croire Xénophon, c'étoit chez les Perses un des principaux objets des soins du gouvernement. Là on alloit au fait, & on y travailloit dès la première enfance à former des hommes religieux, justes, tempérans, courageux, & non à en faire des marionettes qui fussent les victimes de la charlatannerie des maîtres, & de la vanité des parens.

La Grece, moins attentive aux mœurs, que passionnée pour les arts brillans, eut des Écoles célebres, où l'on apprenoit à raisonner sur les vertus & contre les vices ; mais, en même tems, elle en avoit d'autres où les vices en honneur faisoient mépriser la vertu. Il falloit qu'un jeune Grec sçut chanter, danser, jouer des instrumens, & qu'il fût assidu aux gymnases, au stade & au théâtre, où la morale de Socrate ne tenoit guère contre les images impies & obscenes d'un Aristophane, contre les chansons licentieuses d'un Anacréon, contre les accens voluptueux & passionnés de celles d'une Sapho, &c. car il falloit sçavoir tout cela.

A Rome, dans les beaux tems de la République, l'éducation des Écoles publiques fut toujours mâle, sérieuse, & relative à l'amour de la Patrie. On s'y appliquoit principalement à l'étude du Droit & de l'Éloquence, à quoi les jeunes Romains, joignant les exercices du champ de Mars, plus modestes & mieux entendus que ceux des Gymnases, devenoient ou des guerriers intrépides, ou de profonds jurisconsultes, ou de grands orateurs, & quelquefois tout cela ensemble. Dans la suite, les Romains ayant eu l'imprudence de confier leurs écoles à des Grecs, ceux-ci les corrompirent bientôt, en y introduisant avec leurs vices, le goût des talens frivoles.

ECPHANTUS, *Ecphantus*, Ἔκφαντος, étoit général des Thasiens.

ECPREPE, *Ecprepes*, (*a*) Ἐκπρεπὴς, Spartiate, qui, étant Éphore, coupa les deux cordes que le musicien Phrynis avoit ajoûtées aux sept dont la lyre étoit garnie.

Tout ce qui tendoit à rendre la musique plus molle & plus efféminée, étoit suspect à ces hommes sages, & l'expérience n'a que trop prouvé qu'ils avoient raison. Au reste, le Grec dit qu'il les coupa σκεπάρνῳ, que l'on a traduit *avec une hâche*. Mais, il faut que ce mot signifie autre chose qu'une hâche, & qu'il signifie une sorte de couteau; car, il est ridicule de prendre une hâche pour couper les cordes d'un instrument, à moins qu'on ne veuille dire que cet Éphore prit une hâche pour faire craindre qu'il alloit mettre la lyre en pièces.

ECREGMA, *Ecregma*, (*b*) Ἔκρηγμα, terme qui veut dire sortie ou précipice. C'étoit le nom d'un lieu d'Égypte, situé dans le voisinage de Péluse. Ptolémée se rendit en ce lieu, l'an 315 avant l'Ére Chrétienne, pour une conférence qu'Antigonus lui avoit demandée; & il en revint sans avoir pu amener Antigonus aux propositions qu'il lui fit.

ECREVISSE. *Voyez* Cancer.

ÉCRIRE. (*c*) L'on s'est servi autrefois de différentes choses pour Écrire; 1.° L'on a écrit sur des feuilles de palmes; 2.° Sur des feuilles de fleurs; 3.° Sur de l'écorce d'arbres, principalement du tilleul, du papier & du hêtre. 4.° Sur de petites pieces, ou planches, ou tablettes de bois très-minces, que l'on rabottoit, & qu'on polissoit avec soin. On les appelloit en Grec πινακίδια, en Latin *schedæ;* on les enduisoit de cire, & l'on écrivoit sur cet enduit. C'est ce qu'on appelloit *pugillares*.

Outre l'encre, les Anciens se servoient aussi d'une liqueur rouge pour Écrire les titres &

(*a*) Plut. T. I. p. 799.
(*b*) Diod. Sicul. p. 706.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 348. *& suiv.*

les grandes lettres ; Ovide dit qu'on se servoit pour cela de vermillon, & d'une certaine liqueur composée avec le cedre. Nous trouvons dans la lettre d'Ammonius à Carpien, qu'Eusebe nous a conservée, qu'on écrivoit les notes des livres avec du cinnabre. On se servoit aussi de la liqueur rouge ou du cinnabre pour la signature des Empereurs. Cette coûtume qui est autorisée par un grand nombre de passages des historiens de Constantinople, paroît être ancienne, puisque Dion Cassius nous dit que les noms des Empereurs étoient écrits sur les étendards en lettres rouges, φοινικείοις γράμμασιν.

L'écriture en lettres d'or pour les titres des livres & pour les grandes lettres, paroît encore d'un tems fort reculé ; les plus anciens manuscrits ont de ces sortes de dorures. Nous trouvons aussi dans l'histoire des empereurs de Constantinople, des Chrysographes, ou des Écrivains en lettres d'or. Ce métier paroît même avoir été fort honorable. Siméon Logothete dit de l'empereur Artémius, qu'avant que de parvenir à l'empire, il avoit été Chrysographe. Dans les anciens tems, on se plaisoit à mettre en figures les choses dont il étoit parlé dans les livres ; cela s'est encore fait dans des siécles postérieurs, mais plus rarement que vers le quatrième & le cinquième. Nous voyons ces figures représentées presque à chaque page dans les livres les plus anciens que l'on connoisse, dans la Bible de la Bibliotheque de l'Empereur, dans le Virgile du Vatican, qui a autrefois appartenu au monastère de Saint Denys en France, & dans les manuscrits de Dioscoride de l'Empereur, de la Bibliotheque du Roi, & de celle des Augustins de Naples.

On s'est servi anciennement pour Écrire avec de l'encre, du *calamus* qui étoit une canne ; c'étoit l'instrument le plus ordinaire. Dom Bernard de Montfaucon doute si la plume est aussi ancienne. On s'est autorisé d'un vers de Juvénal pour prouver que l'usage en étoit déjà de son tems ; mais, ce vers semble pouvoir se prendre plus naturellement en un autre sens ; la lettre seroit venue, dit-il, *præcipiti pennâ*, d'une plume légere ou d'une aîle legere. Cette expression est apparemment métaphorique, & veut dire que la lettre seroit venue fort vîte. Quoi qu'il en soit, la plume à écrire ne peut être guere moins ancienne que Juvénal, puisqu'Isidore, qui, comme chacun sçait, ne parle ordinairement que des anciens usages, dit que les instrumens des Écrivains étoient la canne & la plume ; que la canne étoit tirée d'un arbre, & la plume d'un oiseau, & qu'on la fendoit en deux pour écrire.

Saint Clément d'Alexandrie nous décrit les instrumens à Écrire, lorsque, parlant du

Scribe sacré des Égyptiens, il dit : » Ensuite venoit le Scribe » sacré, portant des plumes » sur la tête, un livre à la main ; » le canon, c'étoit un petit va- » se, dans lequel étoit la li- » queur noire ; & un jonc dont » on se servoit pour Écrire ; ce » jonc étoit apparemment une » espèce de canne. «

Les autres instrumens étoient un petit couteau ou canif, que les Italiens appellent *Temperino*. Ce mot vient de *temperare calamum*. Cicéron s'est servi de ce terme, *calamo & atramento temperato ;* après avoir aiguisé la canne, & éprouvé l'encre. Ils avoient encore un compas pour mesurer les lignes, & des ciseaux pour couper & pour égaler les feuillets. Tous ces instrumens sont encore décrits plus en détail dans une épigramme de l'Anthologie, où il est parlé d'un petit encrier de plomb, d'un tuyau pour conserver les cannes bien taillées & fendues en haut vers le milieu, d'une pierre à aiguiser, d'un large couteau ; c'étoit le canif qu'on faisoit anciennement plus large qu'aujourd'hui.

ÉCRITEAUX, (*a*) en Grec Γραμματεῖα. Plutarque, parlant des prodiges qui précéderent la désolation causée par les progrès d'Annibal en Italie, dit entr'autres choses, que le ciel ayant paru se fendre & s'entrouvrir au-dessus de la ville des Falériens, il en étoit tombé quantité d'écriteaux, dans l'un desquels on lut mot-à-mot, *Mars prépare ses armes.*

Plutarque ne paroît pas avoir bien pris le sens de Tite-Live, qui rapporte ici deux prodiges très-différens. Voici ses propres termes au commencement du Livre XXII. *Faleriis cœlum findi visum, velut magno hiatu, quaque patuerit, ingens lumen effulsisse ; sortes sua sponte attenuatas, unamque excidisse ita scriptam : Mavors telum suum concutit.* » On vit à » Faleres le ciel se fendre & » s'entrouvrir, & une grande » lumiere remplir ce grand » vuide. Les sorts diminuerent » & s'appetisserent d'eux-mê- » mes, & il en tomba un où il » étoit écrit : *Mars prepare ses* » *armes.* « Plutarque, de ces deux prodiges, n'en fait qu'un. Ces sorts ne tomberent pas du ciel ; Tite-Live parle des sorts qui étoient gardés avec grand soin à Préneste dans un coffre d'olivier. Ils parurent diminués, ce qui étoit déjà d'un très-mauvais augure, & il en tomba un où il étoit écrit, &c.

Quoiqu'il ny eût rien de plus frivole & de plus vain que cette divination, c'est pourtant une curiosité raisonnable de vouloir sçavoir comment elle se pratiquoit ; & ce que c'étoit proprement que ces sorts & ces écriteaux. Cicéron, dans le livre second de la Divination, sect. 85, nous en apprend toute l'histoire. Il dit que dans les

(*a*) Plut. T. I. p. 174, 175.

archives de Préneste, il étoit contenu qu'un homme des plus considérables de la ville, nommé Numérius Suffucius, fut averti par plusieurs songes réitérés & menaçans, d'aller entrouvrir un rocher dans un certain lieu; qu'il y alla, qu'il brisa ce rocher, & qu'il en sortit plusieurs sorts qui étoient de petits morceaux de bois de rouvre bien taillés, où étoient écrites des prédictions en caractères anciens; qu'on les mit dans un coffre de bois d'olivier, & que quand on les consultoit, on ouvroit ce coffre, on faisoit mêler & brouiller tous ces sorts par un enfant, qui ensuite en tiroit un, & c'étoit la réponse que l'on donnoit au consultant. Par le passage de Plutarque, il semble qu'on en tiroit plusieurs, & que des caractères qui étoient gravés sur tous ces petits morceaux, en les rassemblant, on en composoit ces prophéties. Mais cela est démenti par ce passage de Cicéron, & plus formellement encore par celui de Tite-Live, qu'on vient de rapporter, par lequel il paroît clairement que chacun de ces sorts contenoit une prophétie entière, comme celle-ci: *Mars prépare ses armes*. La friponnerie des Prêtres se servoit habilement de ces sorts selon l'occasion; car c'étoit une de leurs inventions pour tromper & pour attirer un grand profit à leur temple. *Tota res est inventa fallaciis ad quæstum, aut ad superstitionem*, dit fort bien Cicéron. Mais, que peut-on dire sur ses mêmes sorts, qui paroissent quelquefois diminués, appetissés, *sortes extenuatæ*, comme parle Tite-Live en plusieurs endroits, ce qui étoit d'un malheureux présage? Apparemment ces sorts étoient doubles; il y en avoit de grands & de petits, & les Prêtres faisoient tirer les uns ou les autres, selon qu'ils vouloient effrayer ou encourager. Le même Cicéron ajoûte que ces sorts étoient fort décriés de son tems, qu'on ne s'en servoit plus, & que ce nom des sorts de Préneste n'étoit plus connu que du vulgaire, toujours tenace dans la superstition. Cependant, par un passage remarquable de Suétone, il paroît qu'ils étoient encore en quelque considération du tems de Tibere; car, il dit que cet Empereur forma le dessein de ruiner tous les oracles voisins de Rome, mais qu'il en fut détourné par la majesté des sorts de Préneste; sur ce que s'étant fait apporter le coffre bien fermé & bien cacheté, les sorts ne s'y trouverent pas, & que ce coffre ne fut pas plutôt rapporté dans son temple, que les sorts s'y trouverent à l'ordinaire. Il n'est pas difficile de reconnoître-là l'adresse des Prêtres, qui voulurent conserver leur oracle & maintenir leur temple dans son ancienne réputation. Préneste n'étoit pas le seul lieu où il y avoit de de ces sorts; il y en avoit à Antium, à Tibur, & ailleurs.

ÉCRITEAUX. En Grece les

propriétaires qui avoient engagé leurs terres ou leurs maisons, étoient obligés de mettre des Écriteaux qui marquassent les sommes pour lesquelles ces terres ou ces maisons étoient engagées. Ces Écriteaux faisoient le même effet que font aujourd'hui les panonceaux qu'on met pour marquer qu'une terre est saisie réellement.

ÉCRITURE, (*a*) est, comme l'a dit un Poëte moderne,

Cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par des traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Nous avons deux manières de communiquer nos idées; la première à l'aide des sons; la seconde, par le moyen des figures. En effet, l'occasion de perpétuer nos pensées & de les faire connoître aux personnes éloignées, se présente souvent; & comme les sons ne s'étendent pas au-delà du moment & du lieu où ils sont proférés, on a inventé les figures & les caractères, après avoir imaginé les sons, afin que nos idées pussent participer à l'étendue & à la durée.

Cette manière de communiquer nos idées par des marques & par des figures, a consisté d'abord à dessiner tout naturellement les images des choses; ainsi, pour exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval, on a représenté la forme de l'un ou de l'autre. Le premier essai de l'Écriture a été, comme on voit, une simple peinture; on a sçu peindre avant que de sçavoir écrire.

Nous en trouvons chez les Mexiquains une preuve remarquable. Ils n'employoient pas d'autre méthode que cette Écriture en peinture, pour conserver leurs loix & leurs histoires.

Il reste encore aujourd'hui un modele très-curieux de cette Écriture en peinture des Indiens, composé par un Mexiquain, & par lui expliqué dans sa langue, après que les Espagnols lui eurent appris les lettres. Cette explication a été ensuite traduite en Espagnol, & de cette langue en Anglois. Purchas a fait graver l'ouvrage qui est une Histoire de l'empire du Mexique, & y a joint l'explication. On croit que l'exemplaire original est à la Bibliotheque du Roi.

Voilà la premiere méthode & en même tems la plus simple, qui s'est offerte à tous le hommes pour perpétuer leurs idées. Mais, les inconvéniens qui résultoient de l'énorme grosseur des volumes dans de pareils ouvrages, porterent bientôt les nations plus ingénieuses & plus civilisées à imaginer des méthodes plus courtes. La plus cé-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 380. *& suiv.* T. VI. p. 609. *& suiv.*

lebre de toutes eſt celle que les Égyptiens ont inventée, à laquelle on a donné le nom d'Hiéroglyphique. Par ſon moyen, l'Écriture qui n'étoit qu'une ſimple peinture chez les Mexiquains, devint en Égypte peinture & caractère ; ce qui conſtitue proprement l'Hiéroglyphe.

Tel fut le premier degré de perfection qu'acquit cette méthode groſſière de conſerver les idées des hommes. On s'en eſt ſervi de trois manières, qui, à conſulter la nature de la choſe, prouvent qu'elles n'ont été trouvées que par degrés & dans trois tems différens.

La première manière conſiſtoit à employer la principale circonſtance d'un ſujet, pour tenir lieu du tout. Les Égyptiens vouloient-ils repréſenter deux armées rangées en bataille ; les hiéroglyphes d'Horapollo, cet admirable fragment de l'antiquité, nous apprennent qu'ils peignoient deux mains dont l'une tenoit un bouclier, & l'autre un arc.

La ſeconde manière imaginée avec plus d'art, conſiſtoit à ſubſtituer l'inſtrument réel ou métaphorique de la choſe à la choſe même. Un œil & un ſceptre repréſentoient un monarque. Une épée peignoit le cruel tyran Ochus ; & un vaiſſeau avec un pilote déſignoit le gouvernement de l'univers.

Enfin, on fit plus. Pour repréſenter une choſe, on ſe ſervit d'une autre où l'on voyoit quelque reſſemblence ou analogie ; & ce fut la troiſième manière d'employer cette Écriture. Ainſi l'univers étoit repréſenté par un ſerpent roulé en forme de cercle ; & la bigarrure de ſes taches déſignoit les étoiles.

Le premier objet de ceux qui imaginerent la peinture hiéroglyphique, fut de conſerver la mémoire des évènemens, & de faire connoître les loix, les règlemens, & tout ce qui a rapport aux matières civiles. Par cette raiſon, on imagina des ſymboles relatifs aux beſoins & aux productions particulieres de l'Égypte. Par exemple, le grand intérêt des Égyptiens étoit de connoître le retour ou la durée du vent Étéſien, qui amonceloit les vapeurs en Éthiopie, & cauſoit l'inondation, en ſoufflant ſur la fin du printems du nord au midi. Ils avoient enſuite intérêt de connoître le retour du vent de midi, qui aidoit l'écoulement des eaux vers la Méditerranée. Mais comment peindre le vent? Ils choiſirent pour cela la figure d'un oiſeau ; l'épervier qui étend ſes aîles en regardant le midi, pour renouveller ſes plumes au retour des chaleurs, fut le ſymbole du vent Étéſien, qui ſouffle du nord au ſud, & la huppe qui vient d'Éthiopie, pour trouver des vers dans le limon, à la ſuite de l'écoulement du nil, fut le ſymbole du retour des vents de midi, propres à faire écouler les eaux. Ce ſeul

exemple peut donner une idée de l'Écriture symbolique des Égyptiens.

Cette Écriture symbolique, premier fruit de l'astronomie, fut employée à instruire le peuple de toutes les vérités, de tous les avis, & de tous les travaux nécessaires. On eut donc soin, dans les commencemens, de n'employer que les figures dont l'analogie étoit le plus à portée de tout le monde; mais, cette méthode fit donner dans le rafinement, à mesure que les Philosophes s'appliquerent aux matières de spéculation. Aussitôt qu'ils crurent avoir découvert dans les choses des qualités plus abstruses, quelques-uns, soit par singularité, soit pour cacher leurs connoissances au vulgaire, se plurent à choisir pour caractères, des figures dont le rapport aux choses qu'ils vouloient exprimer, n'étoit point connu. Pendant quelque-tems, ils se bornerent aux figures dont la nature offre des modeles; mais, dans la suite, elles ne leur parurent, ni suffisantes, ni assez commodes pour le grand nombre d'idées que leur imagination leur fournissoit. Ils formerent donc leurs hiéroglyphes de l'assemblage mystérieux de choses différentes, ou de parties de divers animaux; ce qui rendit ces figures tout-à-fait énigmatiques.

Enfin, l'usage d'exprimer les pensées par des figures analogues, & le dessein d'en faire quelquefois un secret & un mystère, engagerent à représenter les modes mêmes des substances par des images sensibles. On exprima la franchise par un lièvre, l'impureté par un bouc sauvage, l'impudence par une mouche, la science par une fourmi; en un mot, on imagina des marques symboliques pour toutes les choses qui n'ont point de forme. On se contenta dans ces occasions d'un rapport quelconque; c'est la manière dont on s'étoit déjà conduit, quand on donna des noms aux idées qui s'éloignent des sens.

Jusques-là l'animal ou la chose qui servoit à représenter, avoit été dessinée au naturel; mais, lorsque l'étude de la Philosophie, qui avoit occasionné l'Écriture symbolique, eut porté les sçavans d'Égypte à écrire sur beaucoup de sujets, ce dessein, ayant trop multiplié les volumes, parut ennuyeux. On se servit donc par degrés d'un autre caractère, que nous pouvons appeller l'Écriture courante des hiéroglyphes; il ressembloit aux caractères Chinois; & après avoir été formé du seul contour de la figure, il devint à la longue une sorte de marque.

L'effet naturel que produisit cette Écriture courante, fut de diminuer beaucoup de l'attention qu'on donnoit au symbole, & de la fixer à la chose signifiée; par ce moyen, l'étude de l'Écriture symbolique se trouva fort abrégée, puisqu'il n'y avoit

alors presque autre chose à faire qu'à se rappeller le pouvoir de la marque symbolique ; au lieu qu'auparavant, il falloit être instruit des propriétés de la chose ou de l'animal qui étoit employé comme symbole ; en un mot, cela réduisit cette sorte d'Écriture à l'état où est présentement celle des Chinois.

Ce caractère courant est proprement celui que les Anciens ont appellé hiéroglyphe, & que l'on a employé par succession de tems, dans les ouvrages qui traitoient des mêmes sujets que les anciens hiéroglyphes. On trouve des exemples de ces caractères hiéroglyphiques dans quelques anciens monumens ; on en voit presque à tous les compartimens de la table Isiaque, dans les intervalles qui se rencontrent entre les plus grandes figures humaines.

L'Écriture étoit dans cet état, & n'avoit pas le moindre rapport avec l'Écriture actuelle. Les caractères dont on s'étoit servi, représentoient des objets ; celle dont nous nous servons, représente des sons ; c'est un art nouveau. Un génie heureux, [on prétend que ce fut le secrétaire d'un des premiers rois de l'Égypte, appellé Thoït, Thoot, ou Thot,] sentit que le discours, quelque varié & quelqu'étendu qu'il puisse être pour les idées, n'est pourtant composé que d'un assez petit nombre de sons, & qu'il ne s'agissoit que de leur assigner à chacun un caractère représentatif. Il abandonna donc l'Écriture représentative des êtres, qui ne pouvoit s'étendre à l'infini, pour s'en tenir à une combinaison, qui, quoique très-bornée [celle des sons], produit cependant le même effet.

Si on y réfléchit [dit M. Duclos, le premier qui ait fait ces observations qui ne sont pas moins justes que délicates], on verra que cet art ayant été une fois conçu, dut être formé presque en même tems ; & c'est ce qui releve la gloire de l'inventeur. En effet, après avoir eu le génie d'appercevoir que les sons d'une langue pouvoient se décomposer, & se distinguer, on dut en faire bien-tôt l'énumération. Il étoit bien plus facile de compter tous les sons d'une langue, que de découvrir qu'ils pouvoient se compter. L'un est un coup de génie ; l'autre un simple effet de l'attention. Peut-être n'y a-t-il jamais eu d'alphabet complet, que celui de l'inventeur de l'Écriture. Il est bien vraisemblable que s'il n'y eût pas alors autant de caractères qu'il nous en faudroit aujourd'hui, c'est que la langue de l'inventeur n'en exigeoit pas davantage. L'orthographe n'a été parfaite qu'à la naissance de l'Écriture.

Quoi qu'il en soit, toutes les espèces d'Écritures hiéroglyphiques, quand il falloit s'en servir dans les affaires publiques, pour envoyer les ordres du Roi aux Généraux d'armée & aux Gouverneurs des provinces

éloignées, étoient sujettes à l'inconvénient inévitable d'être imparfaitement & obscurément entendues. Thoot, en faisant servir les lettres à exprimer des mots, & non des choses, évita tous les inconvéniens si préjudiciables dans ces occasions, & l'Écrivain rendit ses instructions avec la plus grande clarté & la plus grande précision. Cette méthode eut encore cet avantage, que comme le gouvernement chercha sans doute à tenir l'invention secrete, les lettres d'État furent pendant du tems portées avec toute la sûreté de nos chiffres modernes. C'est ainsi que l'Ecriture en lettres, appropriée d'abord à un pareil usage, prit le nom d'épistolique ; du moins il ne paroît pas, comme le pense M. Warburthon, qu'on puisse donner une meilleure raison de cette dénomination.

Le Lecteur apperçoit à présent que l'opinion commune, qui veut que ce soit la première Écriture hiéroglyphique, & non pas la première Écriture en lettres, qui ait été inventée pour le secret, est précisément opposée à la vérité ; ce qui n'empêche pas que dans la suite elles n'aient changé naturellement leur usage. Les lettres sont devenues l'Écriture commune, & les hiéroglyphiques devinrent une Écriture secrete & mystérieuse.

En effet, une Écriture qui, en représentant les sons de la voix, peut exprimer toutes les pensées & les objets que nous avons coûtume de désigner par ces sons, parut si simple & si féconde, qu'elle fit une fortune rapide. Elle se répandit partout ; elle devint l'Écriture courante, & fit négliger la symbolique, dont on perdit peu à peu l'usage dans la société, de manière qu'on en oublia la signification.

Cependant, malgré tous les avantages des lettres, les Égyptiens, long-tems après qu'elles eurent été trouvées, conserverent encore l'usage des hiéroglyphes ; c'est que toute la science de ce peuple se trouvoit confiée à cette sorte d'Écriture. La vénération qu'on avoit pour les hommes, passa aux caractères dont les Sçavans perpétuerent l'usage ; mais, ceux qui ignoroient les sciences, ne furent pas tentés de se servir de cette Écriture. Tout ce que put sur eux l'autorité des Sçavans, fut de leur faire regarder ces caractères avec respect, & comme des choses propres à embellir les monumens publics où l'on continua de les employer ; peut-être même les prêtres Égyptiens voyoient-ils avec plaisir que peu à peu ils se trouvoient les seuls avoir la clef d'une Écriture qui conservoit les secrets de la religion. Voilà ce qui a donné lieu à l'erreur de ceux qui se sont imaginés que les hiéroglyphes renfermoient les plus grands mystères.

On voit, par ces détails,

comment il eſt arrivé que ce qui devoit ſon origine à la néceſſité, a été dans la ſuite du tems employé au ſecret, & enfin cultivé pour l'ornement. Mais, par un effet de la viciſſitude continuelle des choſes, ces mêmes figures qui avoient d'abord été inventées pour la clarté, & puis converties en myſtères, ont repris à la longue leur premier uſage. Dans les ſiècles floriſſans de la Grece & de Rome, elles étoient employées ſur les monumens & ſur les médailles, comme le moyen le plus propre à faire connoître la penſée; de ſorte que le même ſymbole qui cachoit en Égypte une ſageſſe profonde, étoit entendu par le ſimple peuple en Grece & à Rome.

Tandis que ces deux nations ſçavantes déchiffroient ces ſymboles à merveille, le peuple d'Égypte en oublioit la ſignification; & les trouvant conſacrés dans les monumens publics, dans les lieux des aſſemblées de religion, & dans le cérémonial des fêtes qui ne changeoient point, il s'arrêta ſtupidement aux figures qu'il avoit ſous ſes yeux. N'allant pas plus loin que la figure ſymbolique, il en manqua le ſens & la ſignification. Il prit cet homme habillé en Roi, pour un homme qui gouvernoit le ciel, ou règnoit dans le ſoleil; & les animaux figuratifs, pour des animaux réels. Voilà en partie l'origine de l'idolâtre, des erreurs, & des ſuperſtitions des Égyptiens, qui ſe tranſmirent à tous les peuples de la terre.

Au reſte, le langage a ſuivi les mêmes révolutions & le même ſort que l'Écriture. Le premier expédient qui a été imaginé pour communiquer les penſées dans la converſation, cet effort groſſier dû à la néceſſité, eſt venu de même que les premiers hiéroglyphes, à ſe changer en myſtères, par des figures & des métaphores, qui ſervirent enſuite à l'ornement du diſcours, & qui ont fini par l'élever juſqu'à l'art de l'éloquence & de la perſuaſion.

ÉCRITURE SAINTE, nom que les Chrétiens donnent aux livres canoniques de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, inſpirés par le Saint-Eſprit. On l'appelle auſſi l'Écriture ſimplement, & par excellence, comme on dit la Bible, *Biblia*, les livres par excellence. *Voyez* Bible.

L'authenticité des Livres ſaints n'a beſoin d'autres preuves pour les Chrétiens, que le jugement & la déciſion de l'Égliſe, qui, en inſérant ces Livres dans le canon ou catalogue des Écritures, a déclaré, avec une autorité ſuffiſante pour les fideles, & ſur des motifs bien fondés, que ces livres avoient été inſpirés, écrits par les Auteurs dont ils portent le nom; & qu'ils n'avoient été ni ſuppoſés dans leur origine, ni interpolés ou corrompus dans la ſuite des ſiècles.

Les Interpretes diſtinguent

deux ſortes de ſens dans l'Écriture ; un ſens littéral & hiſtorique, & un ſens myſtique, ſpirituel & figuré.

1.° On entend par ſens littéral & hiſtorique, celui qui réſulte de la force des termes, dont les Auteurs ſacrés ſe ſont ſervis.

Le ſens littéral ſe ſoûdiviſe en ſens propre & en ſens métaphorique.

Le ſens littéral propre eſt celui qui réſulte de la force naturelle des termes, & qui conſerve aux expreſſions leur ſignification grammaticale. L'Écriture, par exemple, dit que Jeſus-Chriſt a été baptiſé par S. Jean dans le Jourdain. Le ſens littéral & propre de ce paſſage, c'eſt qu'un homme appellé Jean, a réellement plongé Jeſus-Chriſt dans le fleuve appellé Jourdain.

Le ſens littéral métaphorique eſt celui qui réſulte des termes, non pris dans leur ſignification naturelle & grammaticale, mais pris ſelon ce qu'ils ſignifient, ce qu'ils repréſentent, & ce qu'ils figurent dans l'intention de ceux qui s'en ſervent. L'Écriture nomme Jeſus-Chriſt Agneau; le terme *Agneau*, pris en lui-même, préſente à l'eſprit l'idée d'un animal propre à être tué & mangé. Or, il eſt viſible que cette ſignification ne convient pas au terme *Agneau*, appliqué à Jeſus-Chriſt; on doit donc le prendre dans un autre ſens. L'Agneau eſt le ſymbole & l'emblême de la douceur. Jeſus-Chriſt étoit la douceur par eſſence, & c'eſt préciſément à cauſe de cette prérogative, que les Auteurs ſacrés lui ont donné par métaphore, la dénomination d'Agneau.

On lit dans les Livres ſaints, que Dieu a des mains, des yeux, &c. Ces termes pris en eux-mêmes, repréſentent des membres compoſés d'os, de chair, de fibres, de tendons, &c. La raiſon découvre d'elle-même qu'ils ne peuvent avoir ce ſens lorſqu'ils ſont appliqués à Dieu, puiſqu'il eſt un être purement ſpirituel. Les yeux ſont l'emblême de la ſcience, & la main eſt celui de la toute-puiſſance. Or, c'eſt préciſément à cauſe de cette analogie, que l'Écriture donne à Dieu, par métaphore, des mains & des yeux.

2.° On entend par ſens myſtique, ſpirituel & figuré, celui qui eſt caché ſous l'écorce du ſens littéral qui réſulte de la force naturelle des termes. Un paſſage a un ſens myſtique, ſpirituel & figuré, quand ſon ſens littéral cache une peinture myſtérieuſe & quelqu'évenement futur ; ou, ce qui revient au même, quand ſon ſens littéral préſente à l'eſprit quelqu'autre choſe que ce qu'il préſente de lui-même & du premier coup d'œil.

Le ſens myſtique ſe ſoûdiviſe en allégorique, en tropologique ou moral, & en anagogique.

Le ſens myſtique allégorique

eſt celui, qui, caché ſous le ſens littéral, a pour objet quelque évenement futur qui regarde Jeſus-Chriſt & ſon Égliſe. L'Écriture nous apprend qu'Iſaac porta ſur ſes épaules le bois qui devoit ſervir à ſon ſacrifice. Ce fait, ſelon les figuriſtes, dans l'intention même du Saint-Eſprit, eſt une image parlante du myſtère de la Paſſion du Sauveur.

Le ſens myſtique tropologique, ou moral, eſt celui qui, caché ſous l'écorce de la Loi, a pour objet quelque vérité qui intéreſſe les mœurs & la conduite des hommes. C'eſt dans ce ſens que la Loi, qui défend de lier la bouche du bœuf qui foule le grain, marque, dans l'intention du Saint-Eſprit, l'obligation où les Chrétiens ſont de fournir aux miniſtres de l'Évangile, tout ce qui leur eſt néceſſaire pour leur ſubſiſtance.

Le ſens myſtique anagogique eſt celui qui, caché ſous le ſens littéral, a pour objet les biens céleſtes & la vie éternelle. Les promeſſes des biens temporels, ſelon les figuriſtes, ne ſont dans l'intention du Saint-Eſprit, que des images & des emblêmes des biens ſpirituels.

ÉCRIVAIN, AUTEUR. Ces deux mots s'appliquent aux gens de lettres, qui donnent au public des ouvrages de leur compoſition. Le premier ne ſe dit que de ceux qui ont donné des ouvrages de Belles Lettres, ou du moins il ne ſe dit que par rapport au ſtyle ; le ſecond s'applique à tout genre d'écrire indifféremment ; il a plus de rapport au fond de l'ouvrage qu'à la forme ; de plus, il peut ſe joindre par la particule *de* aux noms des ouvrages. Racine, M. de Voltaire, ſont d'excellens Écrivains ; Corneille eſt un excellent Auteur ; Deſcartes & Newton ſont des Auteurs célebres ; l'Auteur de la recherche de la Vérité, eſt un Écrivain du premier ordre.

ECTENES, *Ectenæ*, Ἐκτῆναι, (*a*) peuples de Grece. On croit qu'ils furent les premiers qui habiterent la Thébaïde, & qu'ils avoient pour roi Ogygus, qui étoit lui-même enfant de la Terre, c'eſt-à-dire, originaire du païs. Delà vient que la plûpart des Poëtes donnent à Thebes le ſurnom d'Ogygies. On dit que tout ce peuple périt de la peſte, & qu'aux Ectenes ſuccéderent les Hyantes & les Aoniens, peuples de la Béotie, & nullement étrangers au ſentiment de Pauſanias.

ECTHLIPSE, *Ecthlipſis*, figure de Grammaire Latine, qui ſe fait lorſqu'on retranche une *m* finale pour la meſure des vers. Il vient du mot Grec ἔκθλιψις, qui ſignifie *éliſion ;* de θλίϐω, *premo, elido ;* comme *multum ille*, en ſcandant le vers, on retranche l'*m* finale de *multum*, & on ne compte que trois ſyllabes dans ces deux mots. Au

(*a*) Pauſ. p. 548.

reste, cela ne doit pas s'appeller une licence poëtique dans la versification Latine. L'Ecthlipse ou l'élision de l'*m* finale, quand le mot suivant dans le même vers commence par une voyelle, est d'obligation, & non point de licence.

Scaliger dit qu'on avoit remarqué qu'Accius, le moderne n'avoit jamais fait une Ecthlipse, c'est-à-dire, une élision de l'*m* dans tous ses vers; mais que pour lui il en avoit trouvé une ou deux.

On retranchoit aussi anciennement l'*s* avant une consonne; comme *facundu suôque*, pour *facundus*. L'*s* & l'*m* sur-tout à la fin des mots étoient très-rudes dans la prononciation, à ce que témoigne Quintilien; & c'est ce qui fit que les Poëtes Latins, pour donner plus de douceur à leurs vers, s'obligerent à retrancher ces letres finales, comme dans la versification Françoise, nous faisons l'élision de *l'e* féminin, quand il se trouve avant un mot qui commence par une voyelle, & nous évitons avec soin l'hiatus, ou le concours de deux voyelles.

ECU, bouclier plus grand que les boucliers ordinaires, & plus long que large, de sorte qu'il couvroit un homme presque tout entier. Il falloit qu'il fût bien grand chez les Lacédémoniens, puisqu'on pouvoit rapporter dessus ceux qui avoient été tués. Delà cet ordre que donna une femme de Lacédémone à son fils qui partoit pour la guerre: *Ou rapportez ce bouclier, ou revenez dessus.* Ce bouclier différoit de celui qui étoit appellé *Clypeus*, en ce que ce dernier étoit rond & plus court, & que l'autre, ou l'Écu, formoit une espèce de quarré long.

ECUYER TRANCHANT. (*a*) C'étoit chez les Romains celui qui dépeçoit les viandes avec art, & souvent en cadence. Sénèque dit: *Alius pretiosas aves scindit, & per pectus & clunes certis ductibus circum ferens eruditam manum, in frusta excutit.* Et dans un autre endroit: *Quanta celeritate signo dato gladii ad ministeria decurrunt.*

Juvénal dit aussi:

Structorem interea, ne qua indignatio desit,
Saltantem spectas & cheironomounta volanti
Cultello, &c.

E D

EDDO, *Eddo*, (*b*) le premier Magistrat de la ville de Casphia, & des Nathinéens ou des Gabaonites. Le prophete Esdras lui fit dire par quelques-uns de la ville de Jérusalem, qu'il eût à envoyer & fournir des hommes pour travailler à charier des pierres, & à couper des bois pour rebâtir le

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 342, 343.

(*b*) Esdr. L. I. c. 8. v. 17.

Temple à quoi ils avoient été destinés par Josué.

EDEMA, *Edema*, (a) ville de Palestine, qui étoit située dans la tribu de Nepthali.

EDÉMON, *Ædemon*, (b) affranchi de Ptolémée, roi de Mauritanie. Après la mort de ce Prince, qui avoit été tué injustement par Caligula, Edémon voulut en tirer vengeance. Il souleva les peuples, & attira ainsi dans le païs les armes Romaines qui n'y avoient jamais pénétré.

EDEN, *Eden*, (c) païs d'Orient, où étoit le Paradis Terrestre. Il est fait mention du païs d'Eden en plusieurs endroits de l'Écriture. Isaïe parle des enfans d'Eden, ou des peuples de ce païs, qui étoient à Thalassar. On voit la même chose au quatrième livre des Rois, où les enfans d'Eden sont joints à Gozan, Haran & Reseph. Ézéchiel met aussi les marchands du païs d'Eden avec ceux de Haran & de Chéné. D. Calmet croit que le païs d'Eden s'étendoit dans l'Arménie, & qu'il renfermoit les sources de l'Euphrate, du Tigre, du Phasis & de l'Araxe.

Quelques-uns prétendent que le jardin d'Éden étoit aux environs du Jourdain, & que le nom même de Jourdain est dérivé de *jor*, ruisseau, & *Aden*, Jor-Aden, ruisseau d'Aden; que le lac de Génésareth, qui est à quelques lieues au-dessous de la source de cette rivière, dérive de *Gennat-Sara*, le jardin du Prince, ou le jardin principal. Enfin, l'Écriture dit que le païs du Jourdain, aux environs de Sodome & de Gomorrhe, étoit comme le Paradis du Seigneur. Les Musulmans, sous le terme de *Gennat-Adu*, jardin d'Eden, entendent le Paradis des Bienheureux, où ils croient qu'Adam fut transporté, & d'où ensuite il fut chassé. Ils disent que quand Dieu créa le Jardin d'Éden, il y créa ce que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme compris; que Dieu lui donna l'usage de la parole, à ce Paradis, & qu'il lui fit proférer ces mots: *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu même.* Ils ajoûtent que ce Paradis a huit portes, au lieu que l'enfer n'en a que sept; d'où ils concluent que la miséricorde de Dieu surpasse sa justice, & qu'il est plus aisé de se sauver que de se perdre.

EDEN, *Eden*, (d) fils de Joah, selon le second livre des Paralipomenes.

EDER, *Eder*, (e) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Elle étoit située vers l'extrêmité de cette tribu, le long des frontières d'Édom, du côté du midi.

(a) Josu. c. 19. v. 36.
(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 116.
(c) Genes. c. 2. v. 8. Reg. L. IV. c. 19. v. 12. Isaï. c. 37. v. 12. Ezech. c. 27. v. 23.
(d) Paral. L. II. c. 29. v. 12.
(e) Josu. c. 15. v. 21.

EDER [la tour d'], (*a*) ou la Tour du Troupeau, *Turris gregis*. Cette Tour, dont parle Michée, étoit près de Bethléem, selon plusieurs Interpretes. D'autres croient que Michée a voulu marquer par-là la ville même de Jérusalem. Le texte Hébreu porte : *Et vous, Tour du troupeau d'Ophel.* Il y avoit dans Jérusalem une tour d'Ophel.

EDER, *Eder*, Ἐδὲρ, (*b*) le second fils de Musi, de la famille de Levi.

EDESCON, *Edesco*, (*c*) l'un des plus illustres d'entre les Espagnols, vivoit du tems de la seconde guerre punique. Au commencement du printems de l'an 209 avant l'Ére Chrétienne, il alla trouver P. Scipion, parce que sa femme & ses enfans étoient au pouvoir des Romains. Mais, outre cette raison qui lui étoit particulière, il étoit comme entraîné par une disposition générale de tous les esprits, à préférer l'empire des Romains à celui des Carthaginois.

EDESE, *Ædesius*, Αἰδέσιος, (*d*) Cappadocien, succéda à Jamblichus dans la charge d'enseigner publiquement. Il étoit d'une très-illustre famille parmi les siens; mais il avoit peu de biens. Eunape a écrit sa vie fort au long, que l'on peut consulter.

EDESE, *Edesus*, Poëte Chrétien, qui vivoit dans les Gaules au cinquième siècle. On croit qu'il etoit de la ville d'Arles, ou au moins qu'il y faisoit sa demeure ordinaire. Il fut dans une liaison très-étroite avec St. Hilaire, évêque d'Arles, dont il célébra les vertus dans un poëme en vers hexametres, où il faisoit l'éloge de ce Saint Prélat. Saint Honorat, évêque de Marseille, appuie sur le témoignage d'Edese, auquel il donne toujours la qualité de Saint, ce qu'il rapporte des actions merveilleuses de Saint Hilaire. Le poëme d'Edese ne subsiste plus aujourd'hui. Il n'en reste que douze vers rapportés par Saint Honorat dans la vie de Saint Hilaire, & par Dom Rivet, dans son Histoire Littéraire de la France, à la suite de l'éloge du poëte Edese.

EDÉSIE, *Edesia*, Déesse. *Voyez* Bibésie.

EDÉSIE, *Edesia*, femme du philosophe Hermias, & parente du célebre Syrianus, qui enseigna à Athènes la philosophie de Platon dans le cinquième siècle, étoit une des plus belles & des plus vertueuses femmes de la ville d'Alexandrie. Elle vécut dans une grande union avec son mari, & eut tant de charité pour les pauvres, qu'elle engagea même son bien pour soulager leur indigence. Étant demeurée veuve avec deux enfans, Ammonius & Héliodore,

(*a*) Mich. c. 4. v. 8.
(*b*) Paral. L. I. c. 23. v. 23.
(*c*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 17.
(*d*) Eunap. p. 32. & *seq.*

qu'elle voulut faire héritiers de la science de leur pere, aussi bien que de son patrimoine, elle passa avec eux à Athènes, accompagnée d'Hiérax, frere de Synésius. La vertu de cette Dame fut louée de tous les Philosophes de la Grece, entre autres de Proclus, qui tenoit un rang considérable parmi eux.

EDESSE, *Ædessa*, *Edessa*, Αἴδεσσα, Ἔδεσσα, (*a*) ville de Macédoine, capitale de l'Emathie, étoit située sur le fleuve Erigonon, à huit lieues de Pella, du côté de l'occident, & à quatorze de Thessalonique. Justin dit que Caranus s'empara de cette ville, ayant pour guide un troupeau de chevres, que le mauvais tems faisoit retirer, & à la faveur d'un épais brouillard mêlé de pluie, qui cacha sa marche aux habitans. De-là vient qu'il nomma cette ville Égées, d'un mot Grec, qui signifie une chevre. Les Rois de Macédoine eurent long-tems leur sépulture dans cette ville, fondés sur un prétendu oracle, que tant que cette ville seroit le tombeau de ceux de la race de Perdiccas, roi de Macédoine, sa famille auroit toujours son royaume pour héritage. On prétend que cette famille s'éteignit en Alexandre le Grand, qui, comme chacun sçait, ne fut pas enseveli dans cette ville. On la nomme maintenant Vodena, & la riviere qui y passe, Wistrisa. *Voyez* Éges, ville de Macédoine.

Il convient d'observer que Ptolémée distingue Edesse d'Éges, autrement Égée ou Egées, quoique d'autres Auteurs n'en fassent qu'une seule ville.

EDESSE, *Edessa*, Ἔδεσσα (*b*) ville de Mésopotamie, située à la gauche de l'Euphrate, fut bâtie, selon Eusebe, par Séleucus, roi de Syrie. Si on en croit Isidore, elle avoit été fondée par Nemrod. Pline nous apprend qu'elle se nommoit autrefois Antioche, & qu'elle fut aussi appellée Callirhoé, à cause d'une fontaine qui y couloit.

Cette ville, qui devint la capitale de l'Osrhoëne, fut presque entièrement ruinée par un tremblement de terre, vers l'an de Jesus-Christ 525, sous l'empire de Justin, qui fournit de grandes sommes d'argent pour la réparer, & qui de son nom, la fit appeller Justinopolis. Elle est célebre dans l'Histoire ecclésiastique, sur-tout à cause d'Abgare, roi d'Edesse. Eusebe dit que l'on conservoit dans les archives de cette ville, une lettre que ce Prince avoit écrite à notre-Seigneur, avec la réponse qu'on prétendoit que Jesus-Christ lui avoit faite. Il rapporte ces deux lettres, & ajoûte qu'Abgare fut instruit à la foi, & baptisé par un des soixante-douze disciples, nom-

(*a*) Just. L. VII. c. 1. Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XLV. c. 29. Strab. p. 323.

(*b*) Ptolem. L. V. c. 18. Plin. T. I. p. 268. Tacit. Annal. L. XII. c. 12.

mé Thadée. Les Grecs ont aussi débité que le même Thadée y avoit laissé le portrait du Sauveur du monde. Le premier qui en a parlé, c'est Evagre, & il cite le témoignage de Procope, qui néanmoins ne parle que de la lettre de Jesus-Christ à Abgare, encore ne la croit-il pas fort authentique. Quoi qu'il en soit, on a attribué à cette lettre, selon Procope, ou à l'image, selon Evagre, la délivrance d'Edesse, lorsqu'elle fut assiégée par Cosroès, roi de Perse, sous l'empereur Justin.

Cette ville étoit épiscopale. Ibas, métropolitain d'Edesse, est nommé par Théodoret. Euloge d'Edesse souscrivit au premier concile de Constantinople. Nonus signa la lettre synodale de la province d'Osrhoëne à l'empereur Léon, & Amazonius est nommé dans le cinquième concile général.

Edesse est appellée Rhoas, Rhoasse, ou Rhoa, par divers Auteurs. Massius semble être de leur sentiment, lorsqu'il dit que les Arabes la nomment Rohai, ou, avec l'article, Orrhai. Pierre Gilles la nomme Orfa, & Baudrand Orpha. Ortélius doute si c'est la même ville d'Édesse, que Pline nomme Bambyx; car, dit-il, Guillaume de Tyr prétend que cette dernière est la même que Ragès, de laquelle il est fait mention au livre de Tobie. Les interpretes de Ptolémée n'en doutent point, & marquent cette ville d'Edesse, *Banbyca*, *Erech*, & *Rages*, comme divers noms d'un même lieu.

Une ville de Syrie fut nommée Edesse, selon Étienne de Byzance, du nom de celle de Macédoine, à cause d'un ruisseau. Cellarius prétend avec bien de la vraisemblance que le nom d'Edesse, pris pour une ville d'Orient, signifie toujours dans les Auteurs, la ville capitale de l'Osrhoëne. Cette dernière avoit donné le nom d'*Edessena Regio*, au païs dont elle étoit chef-lieu. Ce n'étoit qu'une toparchie, dont les Seigneurs prenoient la qualité de Rois.

EDILES, *Ædiles*, (*a*) magistrats Romains, ainsi appellés du mot Latin *Ædes*, qui signifie bâtimens, édifices. On verra bientôt le rapport de ce nom avec leurs fonctions.

Les premiers Ediles furent établis la même année que les Tribuns du peuple. C'étoient pour lors des officiers subalternes, destinés à exécuter les ordres des Tribuns, qui se déchargeoient sur eux du soin de quelques affaires moins importantes. Ils avoient l'intendance des édifices, tant publics que particuliers, d'où leur vint leur nom; celle des jeux qu'on donnoit au peuple, & celle de la police, qui les obligeoit de veiller à la sûreté & à la propreté de la ville, à ce qui con-

(*a*) Roll. Hist. Rom. T. I. p. 265. T. II. Avant-prop. p. XVII. *& suiv.* T. VIII. p. 23, 426. *& suiv.*

cerne les vivres, & à beaucoup d'autres soins pareils, dont on comprend que le détail devoit avoir beaucoup d'étendue. Il fut ordonné aussi dans la suite, que les décrets du Sénat, aussi-tôt après qu'ils auroient été arrêtés par la compagnie, seroient remis entre leurs mains, pour être déposés dans le temple de Cérès, afin que les Consuls ne fussent point maîtres d'y faire aucun changement. On élisoit les Édiles tous les ans au nombre de deux, dans la même assemblée que les Tribuns; & ils étoient toujours tirés du corps du peuple.

Les Plébeïens demeurerent seuls chargés des fonctions de l'Édilité pendant l'espace de cent vingt-sept ans, jusqu'à l'an de Rome 388. Le Sénat alors, qui venoit de se réconcilier avec le peuple, en accordant à ceux de ce corps une des deux places de Consuls, crut devoir marquer aux Dieux sa reconnoissance pour un évènement aussi considérable que celui-là, qu'il n'attribuoit qu'à un effet singulier de leur protection. Il ordonna donc qu'on célébrât les grands jeux, & qu'aux trois jours que duroient les féries Latines, qui étoient toujours accompagnées de ces jeux, on en ajoutât un quatrième. Les Édiles ayant refusé dans cette occasion de donner les grands jeux dont ils avoient peine à faire la dépense à leurs propres frais, les jeunes Patriciens offrirent de bonne grace & avec joie de s'en charger, à condition qu'on leur accorderoit les honneurs de l'Édilité. Leur offre fut acceptée avec de grandes marques d'approbation & de reconnoissance, & il fut ordonné par un décret du Sénat, que tous les ans on procéderoit à l'élection de deux Édiles, tirés du corps des Patriciens. Ainsi, il y eut depuis ce temslà deux sortes d'Édiles à Rome. Les uns furent appellés Édiles Plébeïens; les autres Édiles Curules, parce qu'ils avoient le droit de la chaise Curule ornée d'ivoire, qui se plaçoit sur le char dans lequel ils se faisoient porter, distinction attachée aux grandes charges de la République.

Jules César ajoûta, pour avoir l'inspection sur les bleds, deux Édiles, qui furent nommés pour cette raison *Cereales*. Mais ceux-ci, outre qu'ils ne sont venus que fort tard, sont moins connus dans l'Histoire. C'est pourquoi nous ne parlerons que des Édiles Plébeïens, & des Édiles Curules.

Il est difficile de définir au juste la différence des fonctions de ces deux sortes d'Édiles. Cicéron dans la dernière des Verrines, marque celles des Édiles Curules, au moins les principales; & il les réduit à l'intendance des jeux qu'on célébroit en l'honneur de différentes divinités, au soin des édifices sacrés, & à la police générale de la ville. Ensuite il rapporte les distinctions d'honneur ac-

cordées aux Édiles, telles qu'étoient le droit de dire son avis dans le Sénat, non suivant la date de sa réception dans la compagnie, mais dans un rang plus honorable; la robe bordée de pourpre, la chaise curule, le droit d'image, si propre à illustrer les familles dans la postérité; tous privileges attachés à l'exercice des grandes charges de l'État. Il est vraisemblable que les Patriciens n'avoient pris dans l'Édilité que ce qu'elle avoit de plus important pour le bien public, & de plus honorable pour eux; & les trois objets que nous présente le passage de Cicéron, les jeux solemnels, les édifices sacrés & publics, la police générale de la ville, paroissent assez de ce genre. Entre toutes ces fonctions, nous considérerons ici principalement celles qui regardent les jeux solemnels, parce que c'est la matière qui revient le plus souvent dans l'Histoire.

Pour commencer par les jeux du Cirque, il faut remarquer que les uns étoient ordinaires & réglés, d'autres extraordinaires, & célébrés pour différentes causes & différens besoins qui survenoient. Parmi les derniers, ceux qu'on appelloit votifs, *ludi votivi*, sont ceux dont il est parlé le plus souvent dans l'Histoire. Dans les malheurs publics, comme dans une maladie contagieuse, ou après la perte d'une bataille, on célébroit les jeux solemnels, pour appaiser la colère des Dieux, à laquelle on attribuoit ces malheurs. Souvent les Généraux, en partant pour la campagne, & quelquefois dans le feu même du combat, s'engageoient par vœu à faire célébrer des jeux en l'honneur des Dieux, s'ils leur accordoient la victoire; car, ils étoient intimement persuadés que c'étoit la divinité qui régloit tous les évènemens. Quand le peuple Romain eut arrêté qu'on feroit la guerre contre Antiochus, roi de Syrie, le Consul Acilius, à qui ce département étoit échu par le sort, fit par l'ordre du Sénat, le vœu suivant, dont le Grand-Pontife lui dictoit les paroles. » Si la guerre que le » peuple Romain a déclarée » à Antiochus, réussit, & se » termine selon les désirs du » Sénat & du peuple Romain; » alors, grand-Jupiter, le peu- » ple Romain fera célébrer les » grands jeux pendant dix jours » de suite; l'on offrira des pré- » sens à tous les grands Dieux; » & l'on emploiera pour ces » cérémonies, la somme d'ar- » gent qui sera fixée par le Sé- » nat. «

Dans ces jeux extraordinaires & votifs, c'étoit le public qui en faisoit les frais; & la somme qu'on y employoit étoit quelquefois réglée sur un nombre ternaire, fort respecté chez les Anciens, & regardé comme religieux & sacré. Après la défaite de Flaminius par Annibal, près du lac de Trasimene, les Romains, pour appaiser la

colere des Dieux, s'engagerent par vœu à faire célébrer les grands jeux, & à y employer la somme de trois cens trente-trois mille, trois cens trente-te-trois as, & un tiers. Les Généraux obligeoient les ennemis qu'ils avoient vaincus, & souvent même les alliés du peuple Romain, à contribuer pour la dépense de ces jeux. M. Fulvius avoit tiré de plusieurs villes pour cet usage, cinquante-cinq milles livres, *centum decem pondo auri.* Le Sénat qui trouvoit cette somme trop considérable, consulta les Pontifes, pour sçavoir s'il étoit nécessaire de l'employer toute entière à cet usage. Ils répondirent que non, & en conséquence, on permit à M. Fulvius d'en prendre ce qu'il voudroit, pourvu que cela ne passât pas la somme de quatre-vingt mille as, c'est-à-dire, quatre mille livres. Quelques années après, le Sénat fixa la même somme à Q. Fulvius sur celle qu'il avoit tirée des Espagnols. Ce qui avoit donné lieu à cette derniére fixation, c'étoient les dépenses extraordinaires qu'on avoit faites pour les jeux représentés par Ti. Sempronius Édile, & qui avoient été à charge, non seulement à l'Italie & aux alliés Latins, mais aux provinces même du dehors.

Dans ces jeux votifs, nous ne voyons point quelle étoit la part qu'y prenoient les Édiles, si ce n'est qu'il est vraisemblable qu'ils étoient chargés, en qualité de Magistrats de la police, d'y maintenir le bon ordre. Il n'en étoit pas ainsi des jeux dont la représentation étoit attachée à leur charge, c'est-à-dire, des jeux de Cérès, des jeux floraux & des grands jeux, ou jeux Romains. La célébration de ces jeux se faisoit aux frais & aux dépens des Édiles; & il en étoit de même des jeux Plébeïens pour les Édiles du peuple.

Comme les jeux étoient toujours précédés d'une procession solemnelle, où l'on portoit en pompe les images & les statues des Dieux, où les Pontifes, les Prêtres, les Augures, & tous les officiers attachés au culte des Dieux & de la religion, marchoient en habits de cérémonie; les Édiles étoient chargés de tenir les rues & les places par où devoit passer la procession, ornées le plus magnifiquement qu'il étoit possible, de tapis d'étoffes précieuses, de tableaux, de statues. Ils mettoient pour cela à contribution, pour ainsi dire, tous leurs amis, & les provinces même où ils avoient quelque crédit. C'étoit aussi aux Édiles à fournir les chars, les chevaux, les écuyers qui les conduisoient, les gladiateurs, les récompenses qu'on donnoit aux vainqueurs. Une de leurs grandes attentions étoit de ramasser le plus qu'ils pouvoient de bêtes rares & curieuses, comme des lions, des tigres, des pantheres, spectacle fort agréable au peuple.

Sylla attribuoit le refus qu'il avoit éprouvé la première fois qu'il demanda la Préture, au dessein qu'avoit le peuple de le forcer à prendre l'Édilité, parce que son amitié avec Bocchus faisoit espérer au peuple de beaux jeux, où l'on verroit des bêtes rares qui lui seroient envoyées d'Afrique. On peut voir dans les lettres de Cœlius, avec quelle vivacité il pressoit Cicéron, qui étoit dans son gouvernement de Cilicie, de se donner du mouvement pour lui procurer des pantheres. Tous ces soins & beaucoup d'autres que nous passons, entraînoient nécessairement de grandes dépenses.

Il en faut dire autant des jeux Scéniques. Il n'y avoit point à Rome de théâtre. Il falloit que les Édiles en fissent construire un nouveau tous les ans; & eu égard à la quantité du peuple qui devoit y trouver place, à quels frais un tel ouvrage ne montoit-il point? Il falloit l'orner & l'embellir de tout ce qu'il y avoit de plus précieux & de plus magnifique. C'étoient les Édiles qui payoient les acteurs ou comédiens, aussi-bien que la musique, car on n'exigeoit rien des spectateurs. C'étoient eux aussi qui payoient au Poëte le prix de la piece qui devoit être représentée. Suétone nous apprend que Térence eut pour la comédie intitulée l'*Eunuque*, huit mille pieces, *octo millia nummûm*, [ou *sestertium*, ce qui est la même chose], c'est-à-dire, mille livres; ce qui étoit en ce tems-là une somme fort considérable.

Quiconque aspiroit aux honneurs, ne pouvoit se dispenser de ces dépenses. L'Édilité étoit la première des dignités Curules de Rome; l'âge d'entrer dans l'exercice de cette charge étoit 37 ans. Deux ans après venoit la Préture; & après un pareil intervalle de deux autres années, le Consulat. Or, la manière dont on s'étoit conduit dans l'Édilité, & dans la représentation des jeux, contribuoit beaucoup à gagner ou à aliéner le peuple par rapport aux dignités qui devoient suivre. Mamercus, homme très-riche & très-puissant, dans la demande qu'il fit du Consulat, essuya un refus honteux, parce qu'il s'étoit dispensé de passer par l'Édilité, dans la crainte des dépenses que cette charge entraînoit nécessairement. Le peuple, comme nous l'avons déjà remarqué, étoit infiniment sensible au plaisir des spectacles, soit du Cirque, soit du théâtre, & il y passoit des journées entières sans s'ennuyer.

C'étoit donc un puissant moyen de lui plaire, & de se le rendre favorable dans la distribution des charges, que de lui procurer des jeux & des spectacles qui lui étoient si agréables. Les citoyens les plus sages & les mieux intentionnés étoient obligés de ménager sa délicatesse, qui sur ce point étoit extrême; mais, ils le faisoient avec re-

tenue & modération, évitant avec un égal soin les deux excès opposés d'une avarice sordide, & d'une prodigalité fastueuse; & réglant la quantité de leurs dépenses sur celle de leurs revenus. C'est ainsi que Cicéron se conduisit dans son Édilité. Il nous apprend lui-même que les frais qu'il y fit ne monterent qu'à une somme tres-médiocre, & que cependant la Préture & le Consulat lui furent déférés par le peuple avec des marques de distinction très-flatteuses pour lui. Julius Agricola se conduisit avec la même prudence dans les jeux que sa charge de Préteur l'obligea de donner au public. Il garda dans cette frivole cérémonie un sage tempérament entre une raison trop austère qui interdit tout, & une magnificence qui ne connoît point de bornes, évitant un luxe fastueux, mais employant pour ces jeux une noble dépense capable de lui faire honneur. Cicéron avoit sçu mériter l'estime & la faveur de ses concitoyens par des qualités plus solides & plus essentielles, dont le peuple même, tout léger qu'il paroît, marque dans l'occasion qu'il fait réellement plus de cas, que de l'appareil des jeux le plus superbe & le plus magnifique, qui ne le touche que pour des momens, & dont il perd le souvenir presque aussitôt que le spectacle a disparu.

Les petits esprits, dont tout le mérite consiste dans leurs richesses, font consister leur gloire à en faire parade, & à les donner en spectacle au peuple. C'est ce qui fit porter, dans les derniers tems de la République, la magnificence des jeux à des dépenses énormes & incroyables, auxquelles Tite-Live a raison de dire que le revenu des Princes les plus opulens auroit à peine suffi.

L'Édilité de M. Scaurus, que l'on peut placer l'an de Rome 694, nous en fournit un mémorable exemple. Le bâtiment qu'il construisit, étoit, selon Pline, le plus grand ouvrage qui eût été fait jusques-là de main d'homme; aussi solide que s'il eût dû subsister éternellement, & il ne devoit néanmoins durer qu'un mois tout au plus. C'étoit un théâtre. La scene avoit trois rangs de colomnes, dont le nombre montoit jusqu'à trois cens soixante. La partie inférieure de la scene étoit de marbre; celle du milieu, de verre ou de cristal; celle d'en-haut de planches dorées. Les colomnes d'en bas avoient trente-huit pieds de hauteur. Il y avoit trois mille statues d'airain placées entre les colomnes. Le parterre & l'amphitéâtre pouvoient contenir quatre-vingt mille hommes. Les étoffes précieuses, les tapis & tapisseries, les tableaux, en un mot, tout l'appareil & l'ornement du théâtre montoit à une somme si énorme, que ce qui resta après que M. Scaurus en eut employé une grande partie pour orner sa maison de la ville, ayant été trans-

porté à Tusculum dans sa maison de campagne, & entièrement brûlé dans un incendie, la perte fut estimée douze millions cinq cens mille livres. *HS millies*, c'est-à-dire, *sestertiûm millies centena millia.* Quand le tems du spectacle fut fini, M. Scaurus fit conduire toutes les colonnes dans sa maison. L'entrepreneur, chargé de l'entretien des égoûts, exigea de cet Édile qu'il s'engageât à payer le dommage que le transport de tant de colonnes si pesantes pourroit causer aux voutes, qui depuis Tarquin l'ancien, c'est-à-dire, depuis près de cinq cens ans, étoient toujours demeurées fermes sans aucune altération; & elles soutinrent encore une si violente secousse sans s'ébranler.

Pline a raison de s'écrier que l'Édilité de M. Scaurus acheva de ruiner & de renverser les mœurs publiques; *cujus nescio an Ædilitas maximè prostraverit mores civiles.* Croiroit-on qu'en si peu de tems le luxe eût pu faire de si rapides progrès? On avoit fait un crime à L. Crassus d'avoir fait porter dans sa maison six petites colonnes de marbre, qui n'avoient que douze pieds de hauteur; c'étoient les premieres qu'on eût vues à Rome; & trente ans après, ou environ, les Magistrats voient porter dans celle de M. Scaurus trois cens soixante colomnes d'une hauteur extraordinaire. Ils le voient, & le souffrent; & cela, dit Pline, à la vue & sous les yeux du Grand-Jupiter & des autres Dieux, dont les statues n'étoient que de terre ou d'argile. Mais, les Magistrats reconnoissent leur impuissance, & avouent que le luxe est plus fort que les loix, & ils aiment mieux ne point faire de règlemens, que de les voir violer avec hardiesse & impunité.

C'est une maxime quelquefois nécessaire dans la politique, dont Tibere fit usage dans une occasion assez semblable a celle-ci. Sur les plaintes des Édiles, au sujet du luxe porté à un point qui ne pouvoit plus se souffrir, le Sénat qui avoit été consulté, remit l'affaire à la prudence de l'Empereur. Tibere, après avoir long-tems délibéré de l'ordre qu'on y pourroit apporter, si le remede ne seroit point plus dangereux que le mal, combien il lui seroit honteux d'entreprendre une chose dont il ne pourroit venir à bout, ou dont l'exécution seroit fatale aux plus illustres familles, insinua au Sénat, dans une belle & longue réponse qu'il lui fit, que dans l'état où étoient les choses, il seroit peut-être plus sage de ne point toucher à des désordres, qui par une longue impunité, avoient pris le dessus, que d'entreprendre une réforme qui ne serviroit qu'à mettre en évidence la foiblesse & l'impuissance des réformateurs.

Voici un fait qui mérite bien d'être rapporté. Les Édiles, sur la fin de la République, donnoient des couronnes d'or aux acteurs, aux musiciens, aux

joueurs d'instrumens & aux autres artistes qui servoient aux jeux. Caton engagea Favonius à ne distribuer dans son édilité que des couronnes de branches d'olivier, suivant l'usage qui se pratiquoit aux jeux Olympiques ; cependant, Curion, le premier Édile, donnoit dans un autre théâtre, des jeux magnifiques & des présens proportionnés ; mais, comme Caton présidoit aux jeux de Favonius, les acteurs, les musiciens, les joueurs d'instrumens, en un mot, tout le peuple quitta les jeux magnifiques de Curion pour voler à ceux de son collegue, tant la seule présence de Caton influoit encore dans l'État.

Il y avoit encore des Édiles dans les villes municipales, qui y avoient la même autorité que les Édiles de Rome dans la capitale de l'Empire.

On apprend aussi par plusieurs inscriptions, qu'il y avoit un Édile alimentaire ; ce qui est marqué par ces commencemens de mots, *Ædil. Alim.* dont la fonction étoit, à ce qu'on croit, de pourvoir à la nourriture des personnes qui étoient à la charge de l'État, quoique quelques-uns leur en assignent une autre.

On a aussi trouvé sur une ancienne inscription les mots *Ædilis Castrorum*, Édile de camp ; soit que ce fût un officier chargé de la police du camp, soit qu'il ne dût se mêler que de ce qui concernoit la subsistance des troupes, comme nos munitionnaires généraux & nos intendans d'armée. On ne trouve plus d'Édiles dans l'Histoire depuis Constantin.

EDISSE, *Edissa*, (a) port de mer de Sicile, dont parle Cicéron dans une de ses harangues contre Verrès. Cluvier a cru qu'Edisse étoit pour Odyssée ou Odyssie, promontoire dont il est fait mention dans Ptolémée, & qui est aujourd'hui Capo ou Porto de Marzo. Mais, il y a des Sçavans qui pensent que le port d'Edisse est actuellement Porto de Paü, qui est assez éloigné de Porte de Marzo.

EDISSE, *Edissa*, (b) appellée autrement Esther. *Voyez* Esther.

EDITH, *Edith*. Les anciens Rabbins donnent ce nom à la femme de Loth, & celui de Plutith à une de ses filles. Edith en Hébreu signifie témoignage, parce que la femme de Loth changée en statue de Sel, est un monument qui rend témoignage de son incrédulité.

EDITION, *Editio*, terme qui, parmi les Romains, se disoit de ces spectacles que le peuple avoit imposés à certains Magistrats, qui les donnoient à leurs frais, qu'on désignoit par *munus editum*, *edere munus*, dont ils étoient appellés les éditeurs, *editores*, & qui en ruinerent un

(a) Cicer. in Verr. L. V. c. 86. Ptolem. L. III. c. 4.

(b) Esth. c. 2. v. 7.

si grand nombre. Les Questeurs, les Préteurs, &c. étoient particulièrement obligés à cette dépense. S'il arrivoit à un Magistrat de s'absenter, le fisc la faisoit pour lui, & en poursuivoit le remboursement à son retour. Ceux qui s'y soumettoient de bonne grace, indiquoient le jour par des affiches, le nombre & l'espèce des gladiateurs, le détail des autres jeux, & cela s'appelloit *munus ostendere*, *prænuntiare*. Cette largesse donnoit le droit de porter en ce jour la robe prétexte, de se faire précéder de licteurs, de traverser le cirque sur un char à deux chevaux, & quelque fois l'honneur de manger à la table de l'empereur. Si les spectacles étoient poussés fort avant dans la nuit, on étoit obligé de faire éclairer le peuple avec des flambeaux.

EDITUES, *Æditui*. *Voyez* Æditus.

EDNA, *Edna*, Ἐδνὲ, (*a*) Lévite, qui, au retour de la captivité de Babylone, quitta sa femme qu'il avoit épousée contre la loi.

EDNAS, *Ednas*, (*b*) nom de deux vaillans hommes de la tribu de Manassé, qui se détacherent de son parti, pour embrasser celui de David.

EDNAS, *Ednas*, Ἔδνας, (*c*) le premier des officiers de l'armée de Josaphat, roi de Juda.

EDO, *Edon*, *Ædo*, *Ædon*. *Voyez* Aëdo, & Aëdon.

EDOM, *Edom*, Ἐδώμ, (*d*) autrement Esaü, fils d'Isaac, & frere de Jacob. Le nom d'*Edom*, qui signifie roux, ou rouge, lui est donné à cause qu'il vendit son droit d'aînesse à Jacob, pour un mets de lentille qui étoit roux, ou à cause de la couleur de son poil & de son teint. On peut voir l'article d'Esaü. L'Idumée tire son nom d'Edom, & souvent dans l'Écriture elle est appellée païs d'Edom.

EDOMIA, *Edomia*, village de Palestine, situé à douze milles de Sichem, vers l'Orient, selon Eusebe de Césarée & S. Jérôme. Il étoit dans la tribu de Benjamin. Le premier dit que, de son tems, c'étoit un village de l'Acrabatene. Le P. Bonfrerius observe que l'Écriture ni de la Vulgate, ni de la version des Septante, ne place dans la tribu de Benjamin aucune ville de ce nom, ni même d'aucun nom qui en approche.

EDON, *Edon*, nom d'une montagne. *Voyez* Edonus.

EDONIDES, *Edonides*, (*e*) nom qu'on donna aux Prêtresses de Bacchus, parce qu'elles célébroient les mystères de ce dieu sur le mont Edon ou Edonus, où elles couroient les cheveux épars.

EDONIENS, *Edoni*, *Edonii*, Ἠδωνοί, (*f*) peuple de Thrace,

(*a*) Esdr. L. I. c. 10. v. 30.
(*b*) Paral. L. I. c. 12. v. 20.
(*c*) Paral. L. II. c. 17. v. 14.
(*d*) Genes. c. 25. v. 25, 30.

(*e*) Plut. T. I. p. 665.
(*f*) Herod. L. VII. c. 110, 114. Horat. L. II. Ode 5. v. 26. & *seq*. Plin. T. I. p. 203. Thucyd. p. 321.

ainsi nommé à cause d'Édonus, frere de Mygdon, selon Étienne de Byzance. Les Édoniens avoient leurs demeures le long du Strymon, comme il paroît par un passage d'Apollodore, où il est parlé de Druas, roi des Édoniens, qui habitoient autour du fleuve Strymon. Hérodote dit que Xerxès trouva des ponts tout faits sur le Strymon, auprès des neuf chemins des Édoniens. Théocrite, meilleur Poëte qu'habile Géographe, place assez mal les Édoniens vers l'Hebre. Il est vrai que Pline les y place aussi. Lycophron les place beaucoup mieux; mais son Scholiaste ne sçait ce qu'il dit, quand il distingue les *Edoni* des *Edones*; il met les derniers au bord de la mer, & les premiers plus avant dans les terres. Ils étoient braves; mais ils étoient aussi grands ivrognes. Horace parlant d'une réjouissance qu'il vouloit faire, au retour d'un de ses amis, dit qu'il ne témoignera pas ce jour-là moins de fureur que les Édoniens dans leurs débauches.

Non ego saniùs
Bacchabor Edonis; recepto
Dulce mihi furere est amico.

C'est le sens que M. Dacier donne à ce passage. Acron l'explique par les Bacchantes Édoniennes ou de Thrace. Suidas nomme Édonienne une sorte de robe, qu'il ne décrit point. Les Latins ont diversement nommé ce peuple *Edones*, *Hædones*, *Œdones*, *Odones*, *Udones*, *Edoni* & *Edonii*.

EDONIENS, *Edones*, (*a*) nation Scythe, qui habitoit au fond de l'Asie. Il ne faut pas confondre ces Édoniens avec ceux dont il est parlé dans l'article précédent.

EDONIS, *Edonis*, Ἠδωνίς, (*b*) contrée de la Thrace ou de la Macédoine; car elle étoit sur les frontières de ces deux païs, & les Macédoniens s'en rendirent maîtres. Ptolémée, qui la met entièrement dans la table ou chapitre dans lequel il traite de la Macédoine, y place au bord de la mer Néapolis, que ses Interpretes expliquent par *Christopoli* & *Œsima*, plus vers les terres Scotusa, Berga, Gasorus, Amphipolis & Philippes. Il donne deux noms à cette contrée, Edonis & Odomantice. Solin, traitant de la Macédoine, dit que ce qu'on appelloit autrefois les Edoniens, la terre de Mydon & l'Emathie, tout cela étoit réuni, de son tems, sous le nom uniforme de Macédoine; mais, après avoir mis les Edoniens dans la Macédoine, il ne devoit pas dire qu'elle étoit séparée de la Thrace par le fleuve Strymon, car la plus grande partie de l'Edonide étoit audelà, c'est-à-dire, à l'orient de ce fleuve.

EDONIS, *Edonis*, Ἠδωνίς, est un des noms que porta la ville d'Antandre. *Voyez* Antandre.

(*a*) Plin. T. I. p. 315.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 13.

EDONUS, *Edonus*, (a) épithete ou surnom que Virgile donne au vent Borée; sur quoi Servius remarque qu'Édon étoit quelque montagne de Thrace; cette montagne, dans Pline, est appellée Edonus.

Le P. de la Rue, sur le même passage, explique Edonus par Thrace, ou qui habite le païs de Thrace. Il cite à ce sujet Étienne de Byzance & Strabon, selon lesquels les *Edoni* étoient un peuple de Thrace, dont on ne sçait pas la demeure fixe. Le même Strabon appelle du surnom d'Edonus, ou Edonien, Lycurgue, roi de Thrace; & Stace dit les hivers Edoniens, pour dire un hiver de Thrace, c'est-à-dire, un rude hiver; car la Thrace a été regardée par les Grecs comme le siege de l'hiver & de la bise. En effet, le vend de nord, par rapport aux Grecs, venoit de Thrace. Plutarque le Géographe dit: » Le Strymon est un » fleuve de Thrace, proche la » ville Edonide, κατὰ πόλιν » Ἠδωνίδα. « Sur quoi Maussac, habile Critique, fait cette remarque: mais quelle étoit cette ville d'Édon? Je n'en connois point d'autre, poursuit-il, qu'Antandre, qu'Étienne de Byzance dit, sur l'autorité d'Aristote, avoir été nommée Edonis ou Edonide, & avoir été la demeure des Cimmériens. Maussac n'a garde de dire que ce soit la même; car, selon le même Étienne de Byzance, Antandre étoit au pied du mont Ida, près de la Mysie & de l'Éolide, au lieu que la ville, de laquelle parle Plutarque, étoit à l'autre bord de la mer Égée, dans la Thrace, auprès du fleuve Strymon. La conjecture qu'il donne ensuite est plus juste. La terre d'Édon, dit-il, c'est la Thrace, & peut-être que Plutarque a voulu dire γαῖαν pour πόλιν, la terre d'Edon, pour la ville d'Edon. Mais rien n'empêche que Plutarque n'ait dit πόλιν Ἠδωνίδα, pour signifier une ville de Thrace, de laquelle il ne donne point le nom propre.

EDONUS, *Edonus*, Prince qui donna son nom aux Edoniens. *Voyez* Edoniens.

EDRAI, *Edraï*, Ἐδραΐμ, (b) ville de Palestine, située dans le païs de Galaad. Saint Jérôme & Eusebe la nomment Esdraei. Ce fut auprès de cette ville, qu'Og, roi de Basan, fut défait avec son armée. Saint Jérôme dit, après Eusebe, que c'étoit la même qu'Adara, ville fameuse de l'Arabie, à vingt-quatre milles de Bostra; mais, par la négligence des copistes, on lit dans son livre *ab Ostra*, pour *à Bostra*, ou *Bosra*. Cette faute a été remarquée par le P. Bonfrerius & le Clerc. Cette ville est placée par le premier de ces deux Modernes, vers les

(a) Virg. Æneid. L. XII. v. 365. Strab. p. 470, 471. Plin. T. I. p. 207, 281.

(b) Numer. c. 21. v. 33. Deuter. c. 3. v. 1, 10. Paral. L. I. c. 5. v. 11.

confins méridionaux du royaume d'Og & de la demi-tribu de Manassé. C'est ce que semblent demander les passages cités du livre des Nombres & du Deutéronome, parce que, dans le même chapitre, elle est mise sur les mêmes limites que Selcha, dont la position est fixée par le premier livre des Paralipomenes.

EDRAI, *Edraï*, (*a*) autre ville de Palestine, qui étoit située dans la tribu de Nephthali. Eusebe la nomme Edraei. L'Hébreu porte Edrey ou Edrehi.

EDRAI, *Edraï*, ville de Palestine, la même qu'Eder. *Voyez* Eder.

EDRIS, *Edris*, nom que les Musulmans donnent à Enoch.

EDUCA, EDULIA, EDULICA, *Educa*, *Edulia*, *Edulica*, la même qu'Eduse. *Voyez* Eduse.

EDUCATION, *Institutio*. C'est le soin que l'on prend de nourrir, d'élever & d'instruire les enfans. Ainsi l'éducation a pour objets, 1.° La santé & la bonne conformation du corps; 2.° Ce qui regarde la droiture & l'instruction de l'esprit; 3.° Les mœurs, c'est-à-dire, la conduite de la vie, & les qualités sociales. Trois objets de la dernière importance, sur lesquels il y auroit bien des choses à dire; mais nous renvoyons le Lecteur aux excellens traités que nous avons sur cette matière, nous contentant de placer ici quelques réflexions générales.

I.

De l'Education en general.

Les enfans, qui viennent au monde, doivent former un jour la société dans laquelle ils auront à vivre; leur Education est donc l'objet le plus intéressant, 1.° pour eux-mêmes, que l'Education doit rendre tels, qu'ils soient utiles à cette société, qu'ils en obtiennent l'estime, & qu'ils y trouvent leur bien être; 2.° pour leurs familles, qu'ils doivent soutenir & décorer; 3.° pour l'État même, qui doit recueillir les fruits de la bonne Education que reçoivent les citoyens qui le composent.

Tous les enfans qui viennent au monde, doivent être soumis aux soins de l'Education, parce qu'il n'y en a aucun qui naisse tout instruit & tout formé. Or, quel avantage ne revient-il pas tous les jours à un État, dont le chef a eu de bonne heure l'esprit cultivé, qui a appris dans l'Histoire, que les Empires les mieux affermis sont exposés à des révolutions; qu'on a autant instruit de ce qu'il doit à ses sujets, que de ce que ses sujets lui doivent; à qui on a fait connoître la source, le motif, l'étendue & les bornes de son autorité; à qui on a appris le seul moyen solide de la conserver & de la faire respecter, qui est

(*a*) Josu. c. 19. v. 37.

d'en faire un bon usage? *Erudimini qui judicatis terram.* Quel bonheur pour un État dans lequel les Magistrats ont appris de bonne heure leurs devoirs, & ont des mœurs ; où chaque citoyen est prévenu qu'en venant au monde, il a reçu un talent à faire valoir ; qu'il est membre d'un corps politique, & qu'en cette qualité il doit concourir au bien commun, rechercher tout ce qui peut procurer des avantages réels à la société, & éviter ce qui peut en déconcerter l'harmonie, en troubler la tranquillité & le bon ordre ! Il est évident qu'il n'y a aucun ordre de citoyens dans un État, pour lesquels il n'y eût une sorte d'Education qui leur seroit propre ; Education pour les enfans des souverains, Education pour les enfans des grands, pour ceux des magistrats, &c. Education pour les enfans de la campagne, où, comme il y a des écoles pour leur apprendre les vérités de la religion, il devroit y en avoir aussi dans lesquelles on leur montrât les exercices, les pratiques, les devoirs & les vertus de leur état, afin qu'ils agissent avec plus de connoissance.

Si chaque sorte d'éducation étoit donnée avec lumière & avec persévérance, la patrie se trouveroit bien constituée, bien gouvernée, & à l'abri des insultes de ses voisins.

L'Education est le plus grand bien que les peres puissent laisser à leurs enfans. Il ne se trouve que trop souvent des peres qui, ne connoissant point leurs véritables intérêts, se refusent aux dépenses nécessaires pour une bonne Education, & qui n'épargnent rien dans la suite pour procurer un emploi à leurs enfans, ou pour les décorer d'une charge ; cependant, quelle charge est plus utile qu'une bonne Education, qui communément ne coûte pas tant, quoiqu'elle soit le bien dont le produit est le plus grand, le plus honorable & le plus sensible ? Il revient tous les jours. Les autres biens se trouvent souvent dissipés ; mais, on ne peut se défaire d'une bonne Education, ni, par malheur, d'une mauvaise, qui souvent n'est telle que parce qu'on n'a pas voulu faire les frais d'une bonne :

Sint Mæcenates, non deerunt, flacce, Marones.

Vous donnez votre fils à élever à un esclave, dit un jour un ancien Philosophe à un pere riche : *Hé bien, au lieu d'un esclave, vous en aurez deux.*

Il y a bien de l'analogie entre la culture des plantes & l'Education des enfans ; en l'un & en l'autre la nature doit fournir le fonds. Le propriétaire d'un champ ne peut y faire travailler utilement, que lorsque le terrein est propre à ce qu'il veut y faire produire ; de même un pere éclairé, & un maître qui a du discernement & de l'expérience, doivent observer leur éleve ; & après un certain

tems d'observations, ils doivent démêler ses penchans, ses inclinations, son goût, son caractère, & connoître à quoi il est propre, & quelle partie, pour ainsi dire, il doit tenir dans le concert de la société.

Ne forcez point l'inclination de vos enfans, mais aussi ne leur permettez point légèrement d'embrasser un état auquel vous prévoyez qu'ils reconnoîtront dans la suite qu'ils n'étoient point propres. On doit, autant qu'on le peut, leur épargner les fausses démarches. Heureux les enfans qui ont des parens expérimentés, capables de les bien conduire dans le choix d'un état! Choix d'où dépend la félicité ou le mal-aise du reste de la vie.

I I.

De la culture de l'Esprit.

On peut adoucir l'esprit le plus féroce, dit Horace, pourvu qu'il ait la docilité de se prêter à l'instruction.

Nemo adeo ferus est ut non mitescere possit,

Si modo culturæ patientem commodet aurem.

La docilité, condition que le Poëte demande dans le disciple, cette vertu, dis-je, si rare, suppose un fond heureux que la nature seule peut donner, mais avec lequel un maître habile mene son éleve bien loin. D'un autre côté, il faut que le maître ait le talent de cultiver les esprits, & qu'il est l'art de rendre son éleve docile, sans que son éleve s'apperçoive qu'on travaille à le rendre tel, sans quoi le maître ne retirera aucun fruit de ses soins. Il doit avoir l'esprit doux & liant, sçavoir saisir à propos le moment où la leçon produira son effet, sans avoir l'air de leçon; c'est pour cela que lorsqu'il s'agit de choisir un maître, on doit préférer au sçavant qui a l'esprit dur, celui qui a moins d'érudition, mais qui est liant & judicieux. L'érudition est un bien qu'on peut acquérir; au lieu que la raison, l'esprit insinuant, & l'humeur douce, sont un présent de la nature. *Docendi rectè sapere est principium & fons;* pour bien instruire, il faut d'abord un sens droit. Mais revenons à nos éleves.

Il faut convenir qu'il y a des caractères d'esprit qui n'entrent jamais dans la pensée des autres; ce sont des esprits durs & inflexibles, *dura cervice.... & cordibus & auribus.*

Il y en a de gauches, qui ne saisissent jamais ce qu'on leur dit dans le sens qui se présente naturellement, & que tous les autres entendent. D'ailleurs, il y a certains états où l'on ne peut se prêter à l'instruction; tel est l'état de la passion, l'état de dérangement dans les organes du cerveau, l'état de la maladie, l'état d'un ancien préjugé, &c. Or, quand il s'agit d'enseigner, on suppose toujours dans les élèves cet esprit de souplesse & de liberté, qui

met le disciple en état d'entendre tout ce qui est à sa portée, & qui lui est présenté avec ordre & en suivant la génération & la dépendance naturelle des connoissances.

Les premières années de l'enfance exigent, par rapport à l'esprit, beaucoup plus de soins qu'on ne leur en donne communément ; en sorte qu'il est souvent bien difficile dans la suite d'effacer les mauvaises impressions qu'un jeune homme a reçues par les discours & les exemples des personnes peu sensées & peu éclairées, qui étoient auprès de lui dans ces premières années.

Dès qu'un enfant fait connoître par ses regards & par ses gestes, qu'il entend ce qu'on lui dit, il devroit être regardé comme un sujet propre à être soumis à la jurisdiction de l'Education, qui a pour objet de former l'esprit, & d'en écarter tout ce qui peut l'égarer. Il seroit à souhaiter qu'il ne fût approché que par des personnes sensées, & qu'il ne pût voir ni entendre rien que de bien. Les premiers acquiescemens sensibles de notre esprit, ou pour parler comme tout le monde, les premieres connoissances ou les premières idées qui se forment en nous pendant les premières années de notre vie, sont autant de modeles qu'il est difficile de réformer, & qui nous servent ensuite de règle dans l'usage que nous faisons de notre raison ; ainsi, il importe extrêmement à un jeune homme, que dès qu'il commence à juger, il n'acquiesce qu'à ce qui est vrai, c'est-à-dire, qu'à ce qui *est*. Ainsi, loin de lui toutes les Histoires fabuleuses, tous ces contes puériles de fées, de loup-garou, de Juif-errant, d'esprits folets, de revenans, de sorciers, & de sortileges, tous ces faiseurs d'horoscopes, ces diseurs & diseuses de bonne aventure, interpretes de songes, & tant d'autres pratiques superstitieuses qui ne servent qu'à égarer la raison des enfans, à effrayer leur imagination, & souvent même à leur faire regretter d'être venus au monde.

Les personnes qui s'amusent à faire peur aux enfans, sont très-repréhensibles. Il est souvent arrivé que les foibles organes du cerveau des enfans en ont été dérangés pour le reste de la vie, outre que leur esprit se remplit de préjugés ridicules, &c. Plus ces idées chimériques sont extraordinaires, & plus elles se gravent profondément dans le cerveau.

On ne doit pas moins blâmer ceux qui se font un amusement de tromper les enfans, de les induire en erreur, de leur en faire accroire, & qui s'en applaudissent au lieu d'en avoir honte ; c'est le jeune homme qui fait alors le beau rôle ; il ne sçait pas encore qu'il y a des personnes qui ont l'ame assez basse pour parler contre leur pensée, & qui assurent d'insi-

gnes faussetés du même ton dont les honnêtes gens disent les vérités les plus certaines ; il n'a pas encore appris à se défier ; il se livre à vous, & vous le trompez. Toutes ces idées fausses deviennent autant d'idées exemplaires, qui égarent la raison des enfans. Je voudrois qu'au lieu d'apprivoiser ainsi l'esprit des jeunes gens avec la séduction & le mensonge, on ne leur dît jamais que la vérité.

On devroit leur faire connoître la pratique des arts, même des arts les plus communs; ils tireroient dans la suite de grands avantages de ces connoissances. Un ancien se plaint que lors que les jeunes gens sortent des écoles, & qu'ils ont à vivre avec d'autres hommes, ils se croient transportés en un nouveau monde : *Ut cùm in forum venerint, existiment se in alium terrarum orbem delatos.* Qu'il est dangereux de laisser les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe acquérir eux-mêmes de l'expérience à leurs dépens, de leur laisser ignorer qu'il y a des sectateurs & des fourbes, jusqu'à ce qu'ils aient été séduits & trompés ! La lecture de l'Histoire fourniroit un grand nombre d'exemples, qui donneroient lieu à des leçons très-utiles.

On sent bien que les enfans ne sont pas en état de saisir les raisonnemens combinés ou les assertions, qui sont le résultat de profondes méditations; ainsi, il seroit ridicule de les entretenir de ce que les Philosoph[es] disent sur l'origine de nos co[n]noissances, sur la dépendanc[e] la liaison, la subordination [&] l'ordre des idées, sur les fauss[es] suppositions, sur le dénombr[e]ment imparfait, sur la précip[i]tation, enfin sur toutes les so[r]tes de sophismes. Mais, il s[e]roit à propos que les perso[n]nes que l'on met auprès de e[n]fans, fussent suffisamment in[s]truites sur tous ces points, [&] que lorsqu'un enfant, par exe[m]ple, dans ses réponses ou da[ns] ses propos, suppose ce qui e[st] en question, il seroit à propo[s] dis-je, que le maître sçût q[ue] son disciple tombe dans u[ne] pétition de principe, mais qu[e] sans se servir de cette expre[s]sion scientifique, il fit sent[ir] au jeune élève que sa répon[se] est défectueuse, parce que c'e[st] la même chose que ce qu'on l[ui] demande. Avouez votre ign[o]rance ; dites, *je ne sçais pa[s]* plutôt que de faire une répo[n]se qui n'apprend rien ; c'e[st] comme si vous disiez que le s[u]cre est doux, parce qu'il a [de] la douceur, est-ce dire aut[re] chose, si non *qu'il est doux par[ce] qu'il est doux ?*

Nous avons déjà remarq[ué] d'après Horace, qu'il n'y a pa[r]mi les jeunes gens que ceux q[ui] ont l'esprit souple, qui pu[is]sent profiter des soins de l['é]ducation de l'esprit. Mai[s] qu'est-ce que d'avoir l'esp[rit] souple ? C'est être en état [de] bien écouter & de bien rép[on]dre ; c'est entendre ce qu

nous dit, précisément dans le ſens qui eſt dans l'eſprit de celui qui nous parle, & répondre relativement à ce ſens.

Si vous avez à inſtruire un jeune homme qui ait le bonheur d'avoir cet eſprit ſouple, vous devez ſur-tout avoir grande attention de ne lui rien dire de nouveau, qui ne puiſſe ſe lier avec ce que l'uſage de la vie peut déjà lui avoir appris.

Le grand ſecret de la didactique, c'eſt-à-dire, de l'art d'enſeigner, c'eſt d'être en état de démêler la ſubordination des connoiſſances. Avant que de parler des dixaines, ſçachez ſi votre jeune homme a idée d'*un;* avant que de lui parler d'armée, montrez lui un ſoldat, & apprenez-lui ce que c'eſt qu'un capitaine, & quand ſon imagination ſe repréſentera cet aſſemblage de ſoldats & d'officiers, parlez-lui du général.

Quand nous venons au monde, nous vivons; mais nous ne ſommes pas d'abord en état de faire cette réflexion, *je ſuis, donc je vis*, & encore moins celle-ci, *je ſens, donc j'exiſte.* Nous n'avons pas encore vu aſſez d'êtres particuliers, pour avoir l'idée abſtraite d'exiſter & d'exiſtence. Nous naiſſons avec la faculté de concevoir & de réfléchir; mais, on ne peut pas dire raiſonnablement que nous ayons alors telle ou telle connoiſſance particulière, ni que nous faſſions telle ou telle réflexion individuelle, & encore moins que nous ayons quelque connoiſſance générale, puiſqu'il eſt évident que les connoiſſances générales ne peuvent être que le réſultat des connoiſſances particulières. On ne pourroit pas dire que *tout triangle a trois côtés*, ſi l'on ne ſçavoit pas ce que c'eſt qu'un triangle. Quand une fois, par la conſidération d'un ou de pluſieurs triangles particuliers, l'on a acquis l'idée exemplaire de triangle, on juge que tout ce qui eſt conforme à cette idée eſt triangle, & que ce qui n'y eſt pas conforme n'eſt pas triangle.

Comment pourroit-on comprendre qu'*il faut rendre à chacun ce qui lui eſt dû*, ſi l'on ne ſçavoit pas encore ce que c'eſt que *rendre*, ce que c'eſt qu'être dû, ni ce que c'eſt que *chacun?* L'uſage de la vie nous l'a appris, & ce n'eſt qu'alors que nous avons compris l'axiome.

C'eſt ainſi qu'en venant au monde, nous avons les organes néceſſaires pour parler, & tous ceux qui nous ſerviront dans la ſuite pour marcher; mais, dans les premiers jours de notre vie, nous ne parlons pas & nous ne marchons pas encore; ce n'eſt qu'après que les organes du cerveau ont acquis une certaine conſiſtance, & après que l'uſage de la vie nous a donné certaines connoiſſances préliminaires; ce n'eſt, dis-je, qu'alors que nous pouvons comprendre certains principes & certaines vérités dont nos maîtres nous parlent. Ils les enten-

dent, ces principes & ces vérités, & c'est pour cela qu'ils s'imaginent que leurs éleves doivent aussi les entendre; mais les maitres ont vécu, & les disciples ne font que commencer à vivre. Ils n'ont pas encore acquis un assez grand nombre de ces connoissances préliminaires que celles qui suivent, supposent: » Notre ame, dit » le P. Buffier, dans son traité » des premières vérités, notre » ame n'opere, qu'autant que » notre corps se trouve en certaine disposition, par le rapport mutuel & la connexion » réciproque qui est entre notre ame & notre corps. La » chose est indubitable, poursuit ce sçavant Métaphysicien, » & l'expérience en est journaliere. Il paroît même hors » de doute, dit encore le P. » Buffier, au même traité, que » les enfans ont acquis par l'usage de la vie un grand nombre de connoissances sur des » objets sensibles, avant que » de parvenir à la connoissance » de l'existence de Dieu; c'est » ce que nous insinue l'Apôtre » S. Paul par ces paroles remarquables: (*a*) *Invisibilia* » *enim ipsius Dei à creatura mundi* » *per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur.* Pour moi, » ajoûte encore le P. Buffier, » je ne connois naturellement » le Créateur que par les créatures; je ne puis avoir d'idée de lui qu'autant qu'elles » m'en fournissent. En effet, » les cieux annoncent sa gloire; (*b*) *Cœli enarrant gloriam* » *Dei.* Il n'est guère vraisemblable qu'un homme, privé dès » l'enfance de l'usage de tous » ses sens, pût aisément s'élever jusqu'à l'idée de Dieu; » mais, quoique l'idée de Dieu » ne soit point innée, & que ce » ne soit pas une première vérité, selon le P. Buffier, il » ne s'ensuit nullement, ajoûte-t-il, que ce ne soit pas une » connoissance très-naturelle & » très-aisée. Ce même Pere très-respectable, dit encore, que » comme la dépendance où le » corps est de l'ame, ne fait pas » dire que le corps est spirituel, » de même la dépendance où » l'ame est du corps, ne doit » pas faire dire que l'ame est » corporelle. Ces deux parties » de l'homme ont dans leurs » opérations une connexion » intime; mais la connexion » entre deux parties ne fait pas » que l'une soit l'autre. « En effet, l'aiguille d'une montre ne marque successivement les heures du jour, que par le mouvement qu'elle reçoit des roues, & qui leur est communiqué par le ressort; l'eau ne sçauroit bouillir sans feu; s'ensuit-il de-là que les roues soient de même nature que le ressort, & que l'eau soit de la nature du feu.

» Nous appercevons clairement que l'ame n'est point le

(*a*) Ad Rom. Epist. c. 1. v. 20.

(*b*) Psalm. 18. v. 1.

» corps, comme le feu n'eſt » point l'eau, dit le P. Buffier. » Ainſi, nous ne pouvons raiſonnablement nier, ajoûte-t-il, que le corps & l'eſprit » ne ſoient deux ſubſtances » différentes. «

C'eſt d'après les principes que nous avons expoſés, & en conſéquence de la ſubordination & de la liaiſon de nos connoiſſances, qu'il y a des maîtres qui prétendent que pour faire apprendre aux jeunes gens une langue morte, le Latin, par exemple, ou le Grec, il ne faut pas commencer par les déclinaiſons Latines ou les Grecques, parce que les noms François ne changeant point de terminaiſon, les enfans en diſant, *muſa*, *muſæ*, *muſam*, *muſarum*, *muſis*, &c., ne ſont point encore en état de voir où ils vont; il eſt plus ſimple, diſent-ils, & plus conforme à la manière dont les connoiſſances ſe lient dans l'eſprit, de leur faire étudier d'abord le Latin dans une verſion interlinéaire, où les mots Latins ſont expliqués en François, & rangés dans l'ordre de la conſtruction ſimple, qui ſeule donne l'intelligence du ſens. Quand les enfans aſſurent qu'ils ont retenu la ſignification de chaque mot, on leur préſente ce même Latin dans le livre de répétition, où ils le trouvent à la vérité dans le même ordre, mais ſans François ſous les mots Latins. Les jeunes gens ſont ravis de trouver eux-mêmes le mot François qui convient au Latin, & que la verſion interlinéaire leur a montré. Cet exercice les anime & écarte le dégoût, & leur fait connoître d'abord par ſentiment & par pratique, la deſtination des terminaiſons, & l'uſage que les Anciens en faiſoient.

Après quelques jours d'exercice, & que les enfans ont vu tantôt *Diana*, tantôt *Dianam*, *Apollo*, *Apollinem*, &c. & qu'en François, c'eſt toujours *Diane*, & toujours *Apollon*; ils ſont les premiers à demander la raiſon de cette différence, & c'eſt alors qu'on leur apprend à décliner.

C'eſt ainſi que pour faire connoître le goût d'un fruit, au lieu de s'amuſer à de vains diſcours, il eſt plus ſimple de montrer ce fruit & d'en faire goûter; autrement, c'eſt faire deviner, c'eſt apprendre à deſſiner ſans modele, c'eſt vouloir retirer d'un champ ce qu'on n'y a pas ſemé.

Dans la ſuite, à meſure qu'ils voient un mot qui eſt ou au même cas que celui auquel il ſe rapporte, ou à un cas différent, *Diana Soror Apollonis*, on leur explique le rapport d'identité, & le rapport ou raiſon de détermination. *Diana Soror*, ces deux mots ſont au même cas, parce que Diane & ſœur, c'eſt la même perſonne; *Soror Apollinis*, *Apollinis* détermine *Soror*, c'eſt-à-dire, fait connoître de qui Diane étoit ſœur. Toute la ſyntaxe ſe réduit à ces deux rapports. Cette méthode de

commencer par l'explication, de la manière que nous venons de l'exposer, paroît la seule qui suive l'ordre, la dépendance, la liaison & la subordination des connoissances.

Nous avons déjà observé avec le P. Buffier, que notre ame n'opere qu'autant que notre corps se trouve en certaine disposition ; la chose est indubitable, & l'expérience en est journaliere, ajoûte ce grand Philosophe.

En effet, les organes des sens & ceux du cerveau ne paroissent-ils pas destinés à l'exécution des opérations de l'ame en tant qu'elle est unie au corps ? Et comme le corps se trouve en divers états selon l'âge, selon l'air des divers climats qu'il habite, selon les alimens dont il se nourrit, &c., & qu'il est sujet à différentes maladies, par les différentes altérations qui arrivent à ses parties ; de même, l'esprit est sujet à diverses infirmités, & se trouve en des états différens, soit à l'occasion de la disposition habituelle des organes destinés à ses fonctions, soit à cause des divers accidens qui surviennent à ces organes.

Quand les membres de notre corps ont acquis une certaine consistance, nous marchons, nous sommes en état de porter d'abord de petits fardeaux d'un lieu à un autre. Dans la suite, nous pouvons en soulever & en transporter de plus grands ; mais, si quelqu'obstruction empêche le cours des esprits animaux, aucun de ces mouvemens ne peut être exécuté.

De même, lorsque parvenus à un certain âge, les organes de nos sens & ceux du cerveau, se trouvent dans l'état requis pour donner lieu à l'ame d'exercer ses fonctions à un certain degré de rectitude, selon l'institution de la nature, ce que l'expérience générale de tous les hommes nous apprend ; on dit alors qu'on est parvenu à lâge de raison. Mais, s'il arrive que le jeu de ces organes soit troublé, les fonctions de l'ame sont interrompues; c'est ce qu'on ne voit que trop souvent dans les imbécilles, dans les insensés, dans les épileptiques, dans les apoplectiques, dans les malades qui ont le transport au cerveau, enfin dans ceux qui se livrent à des passions violentes.

Cette fiere raison, dont on fait tant de bruit,
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit.

Ainsi, l'esprit a ses maladies comme le corps, l'indocilité, l'entêtement, le préjugé, la précipitation, l'incapacité de se prêter aux réflexions des autres, les passions, &c.

Mais, ne peut-on pas guérir les maladies de l'esprit, dit Cicéron? On guérit bien celles du corps, ajoûte-t-il. *His nullane est adhibenda curatio ? An quòd corpora curari possint, animorum medicina nulla sit ?* Une multitude d'observations physi-

ques de médecine & d'anatomie, dit l'auteur de l'Économie animale, nous prouvent que nos connoissances dépendent des facultés organiques du corps. Ce témoignage joint à celui du P. Buffier & de tant de Sçavans respectables, fait voir qu'il y a deux sortes de moyens naturels pour guérir les maladies de l'esprit, du moins celles qui peuvent être guéries ; le premier moyen, c'est le régime, la tempérance, la continence, l'usage des alimens propres à guérir chaque sorte de maladie de l'esprit, la fuite & la privation de tout ce qui peut irriter ces maladies. Il est certain que lorsque l'estomac n'est point surchargé, & que la digestion se fait aisément, les liqueurs coulent sans altération dans leurs canaux, & l'ame exerce ses fonctions sans obstacle.

Outre ces moyens, Cicéron nous exhorte d'écouter & d'étudier les leçons de la sagesse, & sur-tout d'avoir un désir sincère de guérir. C'est un commencement de santé qui nous fait éviter tout ce qui peut entretenir la maladie. *Animi sanari voluerint, præceptis sapientium paruerint ; fiet ut sine ulla dubitatione sanentur.*

Quand nous sommes en état de réfléchir sur nos sensations, nous appercevons que nous avons des sentimens, dont les uns sont agréables, & les autres plus ou moins douloureux; & nous ne pouvons pas douter que ces sentimens de sensations ne soient excités en nous par une cause différente de nous mêmes, puisque nous ne pouvons ni les faire naître, ni les suspendre, ni les faire cesser précisément à notre gré. L'expérience & notre sentiment intime ne nous apprennent-ils pas que ces sentimens nous viennent d'une cause étrangère, & qu'ils sont excités en nous à l'occasion des impressions que les objets font sur nos sens, selon un certain ordre immuable établi dans toute la nature, & reconnu par-tout où il y a des hommes ?

Pour la même raison, chaque connoissance individuelle doit avoir sa cause particulière, ou son motif propre.

Ce motif doit avoir deux conditions, également essentielles & inséparables.

1.° Il doit être extérieur ; c'est-à-dire, qu'il ne doit pas venir de notre propre imagination, comme il en vient dans le sommeil ; *cogitare tuum nil ponit in re.*

2.° Il doit être le motif propre ; c'est-à-dire, celui que telle connoissance particulière suppose, celui sans lequel cette pensée ne seroit jamais venue dans l'esprit.

Quelques Philosophes de l'antiquité avoient imaginé qu'il y avoit des antipodes ; les preuves qu'ils donnoient de leur sentiment étoient bien vraisemblables, mais elles n'étoient que vraisemblables ; au lieu qu'aujourd'hui que nous allons aux

antipodes, & que nous en revenons ; aujourd'hui qu'il y a un commerce établi entre les peuples qui y habitent & nous, nous avons un motif légitime, un motif extérieur, un motif propre, pour assurer qu'il y a des antipodes.

Ce Grec, qui s'imaginoit que tous les vaisseaux qui arrivoient au port du Pirée, lui appartenoient, ne jugeoit que sur ce qui se passoit dans son imagination & dans le sens interne, qui est l'organe du consentement de l'esprit; il n'avoit point de motif extérieur & propre ; ce qu'il pensoit n'étoit point en rapport avec la réalité des choses ; *cogitare tuum nil ponit in re.* Une montre marque toujours quelque heure ; mais elle ne va bien que lorsqu'elle est en rapport avec la situation du soleil. Notre sentiment intime, aidé par les circonstances, nous fait sentir le rapport de notre jugement avec la réalité des choses. Quand nous sommes éveillés, nous sentons bien que nous ne dormons pas ; quand nous sommes en bonne santé, nous sommes persuadés que nous ne sommes pas malades ; ainsi, lorsque nous jugeons d'après un motif légitime, nous sommes convaincus que notre jugement est bien fondé, & que nous aurions tort de porter un jugement différent. Les ames qui ont le bonheur d'être unies à des têtes bien faites, passent de l'état de la passion, ou de celui de l'erreur & du préjugé, à l'état tranquille de la raison, où elles exercent leurs fonctions avec lumière & avec liberté.

Il seroit aisé de rapporter un grand nombre d'exemples, pour faire voir la nécessité d'un motif extérieur, propre & légitime dans tous nos jugemens, même ceux qui regargent la foi. *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi*, dit S. Paul. » Dans des points si sublimes, » dit le P. Buffier, on trouve un » motif judicieux & plausible, » certain, qui ne peut nous » égarer, de soumettre nos » foibles lumières naturelles » à l'intelligence infinie de » Dieu..... qui a révélé cer» taines vérités, & à la sage » autorité de l'Église, qui nous » apprend que Dieu les a ef» fectivement révélées. Si l'on » faisoit attention à ces pre» mières vérités dans la scien» ce de la Théologie, ajoûte » le P. Buffier, l'étude en de» viendroit beaucoup plus fa» cile & plus abrégée, & le » fruit en seroit plus solide & » plus étendu. «

Ce seroit donc une pratique très-utile de demander souvent à un jeune homme le motif de son jugement, dans des occasions même très-communes, sur-tout quand on s'apperçoit qu'il imagine, & que ce qu'il dit n'est pas fondé.

Quand les jeunes gens sont en état d'entrer dans des études sérieuses, c'est une pratique très-utile, après qu'on leur a

appris les différentes sortes de gouvernemens, de leur faire lire les gazettes, avec des cartes de Géographie & des Dictionnaires, qui expliquent certains mots que souvent même le maître n'entend pas. Cette pratique est d'abord désagréable aux jeunes gens; parce qu'ils ne sont pas encore au fait de rien, & que ce qu'ils lisent ne trouve pas à se lier dans leur esprit avec des idées acquises; mais, peu à peu cette lecture les intéresse, sur-tout lorsque leur vanité en est flattée, par les louanges que des personnes avancées en âge leur donnent à propos sur ce point.

Il y a des maîtres judicieux qui, pour donner aux jeunes gens certaines connoissances d'usage, leur font lire & leur expliquent l'état de la France & l'Almanach Royal; & nous croyons cette pratique très-utile.

ÉDUENS, *Ædui*, Αἰδοῦοι, (*a*) peuples de la Gaule Celtique, avoient pour voisins les Lingones au nord, les Séquanois à l'orient, les Ségusiains & les Arvernes au midi, & les Bituriges cubes à l'occident.

Pomponius Méla nous représente les Éduens comme les plus célebres d'entre les Celtes. César témoigne qu'ils avoient joui en tout tems de la plus grande autorité dans la Gaule, & qu'ils mériterent le titre de freres & d'alliés du peuple Romain. Ils furent les premiers admis dans le Sénat, en considération de l'ancienneté de leur alliance, & de cette prérogative de fraternité avec le peuple Romain, qui les distinguoit entre tous les autres peuples de la Gaule. Pline les qualifie confédérés.

La puissance des Éduens répondoit au rang qu'ils tenoient. Leur territoire comprenoit, avec le diocèse d'Autun, ceux de Challon, de Mâcon, & de Nevers, qui en sont autant de démembremens. Ils avoient dans leur dépendance, les Ségusiains, les Insubres, les Ambarres, les Aulerques Brannovices, les Mandubiens, & après la défaite des Helvétiens par César, ils reçurent chez eux les Boiens, & les incorporerent à leur cité. On peut encore remarquer que les Éduens sont distingués par leurs richesses; Tacite parlant de la révolte de Sacrovir: *Apud Æduos*, dit-il, *major moles exorta, quantò civitas opulentior.*

Il y eut de tout tems une rivalité très-vive entre les Éduens & les Arvernes. Ces deux nations se disputoient le premier

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. I. p. 11. *& seq.* L. II. p. 74. L. V. p. 161. *& seq.* L. VI. pag. 222. *& seq.* L. VII. p. 271. *& seq.* Strab. p. 186, 192. Plin. T. I. pag. 225. Tit. Liv. L. V. c. 34. Tacit. Annal. L. III. c. 40. *& seq.* Hist. L. I. c. 51, 64. L. II. c. 61. L. IV. c. 17. 57. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Crév. Hist. Rom. T. V. p. 274. T. VII. p. 7, 280. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 643. *& suiv.*

premier rang & la principale puiſſance dans les Gaules ; l'an 121 avant l'Ére Chrétienne, les Éduens attaqués d'un côté par les Allobroges, & de l'autre par les Arvernes, eurent recours aux Romains, qui les écouterent favorablement. On ſe prépara donc à la guerre, qui ſe fit vivement l'année ſuivante ; mais, les Allobroges & les Arvernes furent vaincus.

Lorſque Céſar entra depuis dans les Gaules, toute cette vaſte contrée étoit partagée en deux factions, dont l'une avoit pour chefs les Éduens. Ces peuples furent protégés par Céſar contre Arioviſte. Ce fut lui qui les tira de l'oppreſſion où les avoient réduits le roi des Germains, qui les rétablit dans leur ancienne ſplendeur, qui en un mot les combla de bienfaits & de témoignages de confiance. Mais ils oublierent ce qu'ils devoient à leur libérateur, & ſuivirent l'impreſſion de révolte qui entraîna en ce tems-là tous les Gaulois.

La choſe ne ſe fit pas tout d'un coup;les Éduens commencerent d'abord à donner lieu à Céſar de ſe défier d'eux. Ils ne l'aiderent enſuite que foiblement pendant le ſiège d'Avaricum. Cependant, il uſa à leur égard de ménagemens infinis ; autant ſans doute par politique, que par bonté. Avant qu'il vînt attaquer Gergovie, ayant été averti d'une conteſtation qui s'étoit émue entre deux aſpirans à la ſuprême magiſtrature, & qui partageoit toute la nation, comme leurs loix ne permettoient point que le premier magiſtrat ſortît de leur païs, Céſar eut la complaiſance de s'y transporter lui-même, & demander les contendans à Décétie, pour décider leur différend. Pendant le ſiège de Gergovie, les Éduens leverent le maſque, & commirent même d'horribles attentats contre les Romains. Les chefs de la nation, ſans en excepter celui à qui Céſar avoit adjugé la ſouveraine magiſtrature, gagnés par les ſollicitations & par l'argent de Vercingétorix, mirent tout en œuvre pour ſoulever les peuples, jusqu'à employer la plus noire calomnie, & répandre fauſſement le bruit de la mort de deux ſeigneurs Éduens, qu'ils diſoient avoir été égorgés par ordre de Céſar, pendant qu'ils étoient pleins de vie dans le camp Romain, & même bien traités par ce Général. Ce faux bruit fit un effet prodigieux, & parmi les troupes des Éduens, & dans leurs villes. Les citoyens Romains ſont arrêtés, maltraités, quelques-uns mis à mort, les biens de tous abandonnés au pillage.

De tels excès auroient ſans doute en toute autre occaſion attiré de la part de Céſar une prompte & ſévere vengeance. L'embarras où il ſe trouvoit le força de diſſimuler. Il travailla à calmer & à ramener les eſprits par les voies de douceur ; & il y réuſſit en partie.

Mais les Éduens en avoient trop fait pour ne pas aller jusqu'au bout. César apprit que sous une fausse apparence de réconciliation, ils se préparoient à une révolte déclarée, & sollicitoient même d'autres peuples à suivre leur exemple. Il craignit donc que toute la Gaule en armes ne vînt l'attaquer, pendant qu'il étoit embarqué dans une entreprise difficile & périlleuse; & il crut devoir songer à lever le siège, & aller rejoindre Labiénus, afin de réunir toutes ses forces eu un seul corps.

Cependant, la révolte des Éduens éclata ouvertement. Des députés de la nation allerent négocier avec Vercingétorix; l'association fut conclue, & ils la scellerent par une horrible perfidie contre les Romains. César avoit déposé dans la ville de Noviodunum, aujourd'hui Nevers, tous les ôtages de la Gaule, ses provisions de bled, sa caisse militaire, & une grande partie de ses bagages & de ceux de son armée. Il y avoit aussi envoyé un grand nombre de chevaux, qu'il avoit fait acheter en Italie & en Espagne pour le service de la guerre. Les Éduens, à qui la ville de Noviodunum appartenoit, massacrerent les gardes que César y avoit laissés, & tout ce qu'ils y trouverent de Romains; ensuite de quoi ils partagerent entre eux les chevaux & l'argent, firent conduire à Bibracte les ôtages des peuples Gaulois, brûlerent la ville, ne croyant pas être assez forts pour la défendre; enfin, pour ce qui est des bleds, ils en chargerent le plus qu'il leur fut possible dans le moment sur des barques, & jetterent le reste dans la rivière, ou le consumerent par le feu. En même tems, ils borderent la Loire de troupes d'infanterie & de cavalerie, espérant d'autant plus aisément en empêcher le passage, qu'elle étoit grossie considérablement par les fontes des neiges; & se proposant de contraindre ainsi César à retourner dans la province Romaine.

Il se trouvoit dans des circonstances très-embarrassantes. Se retirer dans la province, c'étoit une honte & une infamie; & quand il l'auroit voulu, la difficulté des chemins & les montagnes des Cévennes lui opposoient une obstacle presqu'invincible. Sa gloire & le bien des affaires lui conseilloient également de rejoindre Labiénus. Mais, pour cela, il falloit passer la Loire. S'il entreprenoit de rétablir les ponts sur cette rivière, outre que la chose n'étoit pas aisée à la vue des ennemis, il leur donnoit le tems d'accroître leurs forces. Il prit le parti de chercher un gué, & en ayant trouvé un, où néanmoins les soldats avoient de l'eau jusqu'aux épaules, il plaça plus haut sa cavalerie dans toute la largeur du fleuve, pour en rompre l'impétuosité. Les ennemis effrayés d'une telle

hardiesse, n'oserent défendre leur bord. L'armée Romaine passa heureusement.

La révolte des Éduens avoit entraîné plusieurs autres peuples de la Gaule. Outre que leur autorité étoit grande dans tout le païs, les ôtages qu'ils avoient pris à Nevers les mettoient à portée de forcer à les imiter ceux mêmes qui auroient été dans des dispositions plus pacifiques. Leur ardeur pour la guerre étoit si vive, qu'ils y sacrifierent même l'intérêt national & la jalousie du commandement. Ils prétendoient devoir être les chefs de la ligue, & il se tint à ce sujet un conseil des députés de tous les peuples confédérés. Mais les suffrages s'étant réunis en faveur de Vercingétorix, & lui ayant confirmé le titre & l'autorité de Généralissime, les Éduens se soumirent à cette décision, & consentirent, quoiqu'à regret, à prendre les ordres d'un Arverne.

Vercingétorix, à la tête de toute la Celtique & d'une partie des Belges, ne se laissa point enivrer d'une folle confiance dans les forces d'une ligue si puissante; il n'oublia pas que les Romains étoient invincibles dans les batailles, & il résolut de continuer la guerre suivant le plan qui lui avoit réussi jusqu'alors. Il ordonna donc aux Peuples qui lui obéissoient, de faire eux-mêmes le dégât dans leurs campagnes tout autour de l'armée de César; & pour matter plus sûrement l'ennemi par la famine, & se mettre en état de lui couper les vivres & les fourrages, il grossit sa cavalerie jusqu'au nombre de quinze mille maitres. Malgré cela, les Gaulois furent vaincus dans plusieurs combats consécutifs. Vercingétorix lui-même fut contraint de se rendre prisonnier. Alors, les Eduens eurent recours à la clémence du vainqueur, & en obtinrent des conditions favorables.

Dans Pline, le nom des Eduens, *Ædui*, se lit Héduens, *Hedui;* mais, il faut en croire le rhéteur Eumene, qui professoit l'éloquence à Autun, sur la manière dont ce nom doit être écrit; & on peut citer en même tems une inscription rapportée par Reinesius, sur laquelle on lit *apud Æduos & Lingonas.* Strabon auroit dû placer les *Ædui* entre l'Arar, ou la Saône, & la Loire, au lieu de les placer entre la Saône & le Doux. Cet Auteur écrit le nom de ces peuples *Ædui* dans un endroit, & *Edui* dans un autre.

EDUMA, *Eduma*, village de Palestine, le même qu'Edomia. *Voyez* Edomia.

EDUSE, *Edusa*, (a) déesse que les Payens s'imaginoient avoir soin du manger des petits enfans, lorsqu'ils commençoient

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 408. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 331, 341.

à ne plus pleurer. Son nom étoit pris d'*edere*, manger. Potine ou Potique, dont le nom est pris de *potare*, boire, étoit une autre déesse destinée à prendre le soin de la boisson de ces mêmes enfans. Cubine ou Cube, autre déesse, ainsi nommée du mot *cubare*, coucher, étoit honorée, afin qu'elle les conservât dans le lit, lorsqu'ils commençoient à ne plus coucher dans le berceau. Dans ce tems-là, les parens faisoient des sacrifices à ces divinités en faveur des enfans. C'est ce que nous apprenons de Nonius, d'Arnobe, & de Varron, cité par Donat; & cela nous sert à entendre ce vers de Virgile:

. . . . . *Cui non risere parentes,*

Nec deus hunc mensâ, dea nec dignata cubili est.

pour dire un enfant mal né, qui a été négligé par les divinités mêmes, dont l'unique emploi est d'avoir le soin des enfans. Il y a apparence que c'est la tendresse des meres qui avoit introduit cette multiplicité de divinités différentes pour veiller sur les enfans; ou plutôt que l'avarice des ministres de l'idolâtrie se servoit de cette invention, pour mutiplier les offrandes & les sacrifices.

EDYLIUM, *Edylium*, (*a*) Ἡδύλιον, montagne de Grece dans la Béotie. Le fleuve Assus la séparoit de la montagne où étoit anciennement la citadelle des Parapotamiens, & se jettoit dans le Céphise, tout auprès. Vélius, cité par le P. Lubin, la met dans la Phocide, sur les frontières de la Béotie. Mais, Pline qui nomme cette montagne Hadylius, l'attribue à la Béotie; dans les anciennes éditions, il y avoit Adylysis ou Adylisus. Suidas met aussi Ἡδύλειον dans la Béotie.

Un jour, Sylla ayant passé l'Assus, alla camper au pied du mont Edylium, vis-à-vis d'Archélaüs, qui avoit placé son camp, & s'étoit retranché entre le mont Edylium & le mont Acontium, près d'un lieu appellé *les Assiens*.

E É

EÉRIBÉE, *Eeribœa*, Ἠερίβοια, (*b*) belle-mere des deux géans, Otus & Ephialte, instruisit Mercure du sort de Mars, que ses deux petits-fils avoient enchaîné & enfermé dans une prison d'airain. Mercure vint aussitôt délivrer Mars, sans qu'Otus & Ephialte s'en apperçussent.

EÉTÈS, *Æetes*, Αἰήτης. (*c*) certain personnage dont parle Xénophon. Il fut pere d'un fils, qui, du tems de cet Historien, commandoit dans le païs situé le long du Phasis.

EÉTION, *Eetion*, Ἠετίων, (*d*) Prince qui règna sur les Ci-

(*a*) Plut. T. I, p. 462. Plin. Tom. I. p. 197.
(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 385. & seq.
(*c*) Xenoph. p. 362.
(*d*) Homer. Iliad. L. I. v. 366. L. VI. v. 416.

nciens dans la ville de Thebes, fut pere d'Andromaque qui épousa Hector.

EÉTION, *Eetion*, Ἠετίων, (*a*) fils de Mélas, fut pere de Cypsele, qui chassa les Bacchiades de Corinthe, & s'empara du gouvernement de cette ville.

EÉTION, *Eetion*, Ἠετίων, (*b*) commandant d'une flotte Athénienne de cent soixante-dix vaisseaux. Clitus, avec une flotte Macédonienne, qui étoit de deux cens quarante vaisseaux, ayant attaqué deux fois Eétion, demeura deux fois vainqueur, & coula chaque fois à fond un grand nombre de vaisseaux ennemis, à la vue des isles Echinades, l'an 323 avant Jesus-Christ.

EÉTIONÉE, *Eetionea*, (*c*) Ἠετιώνεια, surnom de la ville de Thebes, pris d'Eétion pere d'Andromaque.

Étienne de Byzance dit que l'on appelloit ainsi le second promontoire du Pirée. C'est sans doute le même lieu dont parle Démosthène dans sa harangue contre Théocrite. Ce lieu avoit été détruit, afin que Critias ne pût pas y recevoir les Lacédémoniens, avec lesquels ceux d'Athènes étoient alors en guerre. Thudydide parle aussi du promontoire d'Eétionée.

E F

EFFARI. (*d*) Chez les Romains on faisoit vœu de bâtir des temples pour plusieurs raison. Après le vœu fait, on marquoit les limites du temple, ce qu'ils appelloient *Effari*, ou *Terminare templum*.

EFFUSION. On faisoit dans les sacrifices des Payens différentes Effusions, qu'on nommoit libations.

EFFUSION DE LA FARINE. (*e*) C'est ainsi que les Anciens appelloient une de leurs danses burlesques, dont il ne nous est resté que le nom avec la connoissance du caractère.

E G

ÉGALÉON, *ou* ÉGALÉOS, *Ægaleon*, *Ægaleos*, Αἰγάλεων, Αἰγάλεως. (*f*) nom d'une montagne de Grece dans l'Attique. Elle étoit située vis-à-vis Salamine. C'étoit du haut de cette montagne que Xerxès regardoit le combat naval qui se livra sur la mer voisine de ce canton-là. Thucydide, Hérodote, & Pline parlent du mont Égaléon. On lit dans Pline *Ægaleus*.

Strabon fait mention d'une montagne du même nom, qu'il place dans la Messénie.

ÉGATES, *Ægatæ*, isles. *Voyez* Égathes.

(*a*) Pauf. p. 92.
(*b*) Diod. Sicul. p. 636.
(*c*) Demosth. Orat. in Theocr. pag. 859. Thucyd. p. 616, 617.
(*d*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 217.
(*e*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 311.
(*f*) Thucyd. p. 113. Herod. L. VIII. c. 90. Plin. T. I. p. 197. Strab. p. 359.

EGATHES, *Ægathæ*, (a) isles de la mer d'Afrique, situées à l'opposite du golfe de Carthage, au rapport de Pomponius Méla. Cet Auteur n'est pas le seul qui nomme ces isles en pluriel. Cornélius Népos, Tite-Live, Florus, Silius, les nomment aussi en pluriel. Il y en a qui lisent Egates; d'autres, Egades; d'autres, Eguse, ou Eguses.

Ces isles sont connues dans l'Histoire. C. Lutatius, consul, y donna un combat contre les Carthaginois, où il leur coula à fond cinquante navires, & en prit soixante-dix; ce qui obligea les vaincus de demander la paix, qui leur fut accordée, à condition qu'ils renonceroient à toutes leurs prétentions sur ces isles.

Virgile, qui les appelle *Saxa*, rochers, ajoûte que les Latins les appelloient *Aræ*, les autels. Ce dernier nom leur fut donné à cause du traité qui y fut juré par les Romains & les Carthaginois. Sisenna les nommoit *Propitiæ*, selon Servius. *Voyez* Eguse & Eguses.

E'ΓΧΟΣ. (b) Voici les réflexions qu'on lit sur la signification de ce mot dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

» Les observations de M. » Hardion sur les Phéniciennes » d'Euripide, imprimées dans » le cinquième volume de ces » Mémoires, donnerent lieu à » une contestation, dans laquel- » le M. l'abbé Sallier & M. » Fourmont l'aîné prirent parti. » M. Hardion, pour faire tom- » ber la critique de J. Barnès, » avoit cru qu'en prenant le » mot E'γχος pour égée, il ne » restoit aucune obscurité dans » le texte d'Euripide. M. Four- » mont soutint au contraire que » ce mot étoit clair, en laissant » au mot E'γχος sa signification » ordinaire de Lance, & que » c'étoit en effet la seule qui » lui convînt. La Lance d'Etéo- » cle, dit-il, étant émoussée » par le bout, & celle de Po- » lynice étant cassée par la moi- » tié du bois, les deux freres » ennemis s'approcherent de » plus près, & mirent l'épée à » la main; mais, Etéocle vou- » lant, à quelque prix que ce » fût, s'assurer la souveraineté » dans sa patrie, ὁμιλίᾳ χθονὸς, » employa un artifice de mau- » vaise foi, θεσσαλὸν σόφισμα; » car, s'étant débarrassé de ce » combat à l'épée, ἐξαμαγεὶς, γὰρ » τῦ παρεστῶτος πόνου, il porta » en arrière son pied gauche..... » & avançant son pied droit, » καθῆκεν E'γχος, il perça Poly- » nice de la lance, qu'il avoit » ramassée en faisant ce mouve- » ment. Ces derniers mots ne » se lisent pas dans le texte, » mais on doit les y suppléer,

(a) Pomp. Mel. p. 144. Corn. Nep. in Amilc. c. 1. Tit. Liv. L. XXI. c. 10, 40. L. XXII. c. 54. L. XXIII. c. 13. L. XXX. c. 32. Flor. L. II. c. 2. Virg. Æneid. L. I. v. 112, 113.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 193. & suiv.

» 1.° parce que le Poëte a dit » auparavant qu'Étéocle s'étoit » dégagé du combat à l'epée ; » & en second lieu, parce que » les gestes dont l'acteur ac- » compagnoit son récit, suffi- » soient pour donner aux spec- » tateurs une connoissance dis- » tincte de l'action d'Étéocle.

» M. Fourmont observa qu'il » interprétoit ces mots, ὁμιλία » χθονὸς, à peu près comme » avoit fait le Scholiaste, avec » lequel il étoit d'ailleurs par- » faitement d'accord par la ma- » nière d'expliquer le θεσσαλὸν » σόφισμα, que les nouveaux In- » terpretes ont rendu autre- » ment, mais contre l'autorité » formelle d'Hésychius, qui » assure que θεσσαλὸν σόφισμα se » disoit ἐπὶ τῶν σοφιζομένων καὶ μὴ » εὐθυμαχούντων, de ceux qui » trichoient, & qui ne combat- » toient pas selon les loix de » l'honneur. A l'égard de la » signification du mot Ε῎γχος, il » prouva, 1.° que l'auteur du » grand Étymologique s'est mé- » pris, lorsqu'il a assuré que ce » mot a dans Homère la même » signification que ξίφος & δόρυ, » puisque dans ce Poëte Ε῎γχος » ne signifie jamais qu'une lan- » ce, au lieu que ξίφος y signi- » fie toujours une épée.

» Il remarqua ensuite qu'au » vers 1390 des Phéniciennes, » Ε῎γχος étant employé dans sa » signification ordinaire de lan- » ce, il n'est pas croyable » qu'Euripide, à qui on ne re- » procha jamais l'obscurité, lui » ait fait signifier une épée qua- » rante vers plus bas, & dans » le même récit ; & pour faire » voir que le Scholiaste de ce » Poëte a eu tort de dire que » cette acception du mot Ε῎γχος » étoit ordinaire aux tragiques, » il montra qu'au moins cette » acception ne lui convient pas » dans un vers de l'Ajax de » Sophocle, où Henri Étienne » a cru trouver la preuve de » ce qu'avoit avancé le Scho- » liaste.

» La dernière observation » fit naître la contestation dont » on rend compte, sur la signi- » fication du mot Ε῎γχος. Comme » un grand nombre de Gram- » mairiens & de Scholiastes ont » assuré que ce mot a été quel- » quefois employé par les Poë- » tes tragiques, pour exprimer » une épée ; M. l'abbé Sallier » observa que les décisions de » ces Auteurs nés dans la Gre- » ce, & occupés de l'étude des » Anciens qu'ils ont expliqués, » paroissent devoir être d'un » grand poids, au moins dans » les contestations grammati- » cales qui peuvent s'élever » entre des gens de lettres sur » la force des termes ; qu'il est » vrai que ce ne sont pas des » guides infaillibles, mais que » des conjectures qui ne parois- » sent soutenues d'aucune au- » torité, ne suffisent pas pour » les abandonner ou les con- » damner ; & que si on ne veut » point s'écarter des règles » d'une sage critique, on doit » suivre, à l'égard de ces Écri- » vains, l'exemple des grands

» Hommes, dont la littérature a » fait dans les derniers tems » l'ornement de leur siècle; » c'est-à-dire, qu'afin de re- » jetter l'autorité des Gram- » mairiens & des Scholiastes, » il faut avoir pour garant quel- » que passage formel d'une bien » plus grande autorité que la » leur.

» M. l'abbé Sallier remarqua » ensuite, que M. Fourmont » s'étant contenté d'examiner » divers passages d'Homère, » avec un seul passage de So- » phocle où le mot Ἔγχος a la » signification de lance, il n'a- » voit pas été en droit d'en » conclure qu'il ne signifia ja- » mais une épée dans les Poë- » tes tragiques; que pour éta- » blir une proposition générale » négative comme celle-là, il » faudroit qu'il eût examiné » tous les passages des Poëtes » où ce mot se lit, & qu'au » contraire il suffisoit de pro- » duire contre elle un seul » passage. Après ces réflexions » générales, il rapporta deux » passages tirés de Sophocle, » dans lesquels il prétend que le » mot Ἔγχος est employé pour » épée. Personne n'ignore le » genre de mort que choisit » Ajax, fils de Télamon; tou- » tes les traditions s'accordent » sur ce point, qu'il est mort » en se penchant & se laissant » aller sur son épée, dont il » avoit tourné la pointe contre » son côté. Nul Auteur ne s'est » encore avisé de dire qu'il » mourut d'un coup de lance, » qu'il se donna lui-même; » mais, quand nous ne serions » pas assurés d'ailleurs du fait » autant que nous le sommes, » le témoignage de Sophocle » seul ne seroit pas moins favo- » rable à la signification du » mot Ἔγχος pris pour épée. » C'est au vers 826, que le » Poëte commence à parler de » la mort d'Ajax; dans un » assez long discours que fait » ce héros avant que de mou- » rir, il appelle l'épée dont il » va se percer lui-même, σφα- » γέα τομώτατον; au vers 839, » il l'appelle νεόῤῥαντον ξίφος; » & au vers 845, il l'appelle » φάσγανον. Après sa mort, Tec- » messe dit au vers 908:

Αἴας . . . . . νεοσφαγὴς
Κεῖται κρυφαίῳ φασγάνῳ περιπτυ-
χής.

» Ajax vient de mourir en s'ap- » puyant sur la pointe de son » épée. Au vers 916, le chœur, » composé de matelots, de- » mande par la main de qui » leur chef est mort. Tecmesse » répond que le fer dont Ajax » est percé, montre que lui- » même est l'Auteur de sa mort; » sa propre épée l'accuse, vers » 918. Τό δ' Ἔγχος περιπετὲς » κατηγορεῖ ce qui revient à ce » vers qu'on vient de citer.

Κεῖται κρυφαίῳ φασγάνῳ περιπτυ-
χής.

» Voici comment raisonne » M. l'abbé Sallier sur ces pas- » sages; l'Ἔγχος περιπετὲς, qui » accuse Ajax d'être lui-même

» auteur de sa mort, est l'instrument qu'il appelle σφαγέα τεμώτατον vers 826, ν ὀρραντον ξίφος vers 839, & φάσγανον vers 845. C'est celui que Tecmesse nomme φάσγανον vers 908. Or, cet instrument est incontestablement une épée; donc celui dont il est question vers 918, πηκτὸν Ἔγχος, est une épée; donc le mot Ἔγχος se prend quelquefois pour épée.

» Voici un autre passage de l'Antigone du même Poëte; il est dans le récit qu'un messager fait du malheur d'Antigone & d'Hæmon son amant. Il rapporte le discours de Créon à son fils, & marque avec quel courroux le fils rejettant les propositions du pere, tira son épée:

ξίφους
Ἕλκει διπλοῦς κνώδοντας.

Il la porta contre lui-même.

Αὐτῷ χολωθεὶς, ὥσπερ εἶχ' ἐπενταθεὶς,
Ἤρεισε, πλευραῖς μέσσον Ἔγχος.

» La même sorte d'arme que Sophocle appelle Ἔγχος au vers 1250, est appellée ξίφος vers 1246. Or, dans ce dernier endroit, c'est une épée dont il s'agit, par conséquent au vers 1250, Ἔγχος est pris pour épée; sur quoi le Scholiaste fait cette remarque, τὸ Ἔγχος οἱ τραγικοὶ καὶ ἐπὶ ξίφους λαμβάνουσι.

» Il n'en faut pas davantage pour détruire la proposition générale négative, & pour autoriser les Scholiastes & les Lexicographes qui expliquent le mot Ἔγχος par celui d'ἐγχειρίδιον & ce dernier par celui de ξίφος. «

Cette discussion donna lieu à M. l'abbé Sallier d'examiner encore dans un mémoire particulier, quelle doit être aujourd'hui l'autorité des anciens Grammairiens, & quel cas on en doit faire dans l'interprétation des mots Grecs. Cet examen est accompagné de réflexions, qui donnent une nouvelle force aux preuves dont cet Académicien s'étoit servi, pour prouver que le mot Ἔγχος peut signifier & signifie quelquefois une épée dans les Poëtes tragiques. Ceux qui seroient curieux de lire ces nouvelles observavions de M. l'abbé Sallier, les trouveront dans l'ouvrage cité au commencement de cet article.

EGE, *Æge*, Αἰγὴ, (*a*) l'une des villes, qui étoient situées dans la Pallene, selon Hérodote.

EGÉAS, *Ægeas*, proconsul pour les Romains dans l'Achaïe, lequel, après avoir fait souffrir le martyre à l'Apôtre saint André, ayant été possédé du malin esprit, mourut aussitôt, si l'on en croit les actes de la passion de saint André, qui sont supposés, aussi bien que

(*a*) Herod. L. VII. c. 123.

le nom & l'hiſtoire de ce gouverneur.

EGÉATES, *Ægeatæ*, (*a*) nom que Tacite donne aux habitans d'Eges, ville de l'Eolide. Juſtin donne le même nom aux habitans d'Eges en Macédoine. *Voyez* l'article de chacune de ces deux villes.

ÉGEE, *Ægæa*, Αἰγαία, (*b*) ville d'Emathie contrée de la Macédoine. Elle s'appelloit auparavant Edeſſe. *Voyez* Edeſſe.

M. de l'Iſle, dans ſa carte de l'ancienne Grece, dit *Ægæas poſtea Edeſſa.* Berkelius, commentateur d'Étienne de Byzance, lui donne encore les noms ſuivans, Bunomus, Bunoméa & Pella; & il ſe fonde ſur ce qu'Étienne de Byzance dit à l'article de Pella, que cette ville avoit été nommée Bunomus, Bunomia & Edeſſa. Il ne faut pas pour cela confondre cette ville avec Pella, qui étoit au ſud-eſt, & beaucoup plus proche de la mer. M. de l'Iſle diſtingue Ægea ſur l'Aliacmon d'Ægeas ou Edeſſa, qu'il met beaucoup plus au nord dans la même province, & qu'il arroſe d'une petite rivière, qui, coulant vers le midi, ſe perd un peu au-deſſous de cette ville, dans le fleuve Erigon. Berkelius renvoie à Tite-Live, où l'on trouve, dit-il, une agréable deſcription de cette ville; cet Hiſtorien ne parle point d'Ægée ni d'Edeſſe dans l'endroit cité, mais de Pella proprement dite. Cela ſe voit par ces paroles. *Conſul à Pydna profectus, cum toto exercitu die altero Pellam pervenit.* S'il étoit queſtion de Pella, nommée Ægea ou Ægeas, l'armée auroit fait du moins 50 milles Romains en deux jours, & paſſé deux rivières; au lieu que de Pydna à Pella, il n'y avoit que 25 milles Romains. Molet & Sophien, qui ne diſtinguent point Ægea d'Ædeſſa, ou Edeſſa différente de Pella, lui donnent pour nom moderne Vodena.

ÉGÉE [la Mer], *Ægeum Mare*, Αἰγαῖον πέλαγος. (*c*) Les Anciens entendoient par la mer Égée, cette partie de la Méditerranée qui étoit entre la Grece, la Thrace & l'Aſie mineure. La Grece étoit à l'occident, la Thrace au nord & l'Aſie mineure à l'orient. Strabon dit que la mer Égée baigne deux côtés de la Grece; l'un qui regarde le ſoleil levant, s'étend depuis le promontoire de Sunium vers le ſeptentrion juſqu'au golfe Thermaïque & la ville de Theſſalonique; l'autre qui eſt tourné vers le midi, s'étend depuis Theſſalonique juſqu'au Strymon. Quelques-uns même, ajoûte Strabon, attribuent à la Macédoine [que ce

(*a*) Tacit. Annal. L. II. c. 47. Juſt. L. VII. c. 1.

(*b*) Ptolém. L. III. c. 13. Juſt. L. VII. c. 1.

(*c*) Strab. pag. 125, 126. 129, 323, 386, 485, 615. Plin. Tom. I. p. 207, 508. Pomp. Mel. p. 22. Ptolem. L. III. c. 15. L. V. c. 2. Pauſ. pag. 39. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 280, 281.

Géographe prend ici pour une partie de la Grece] tous les païs qui sont entre le Strymon & le Nésus.

Il y avoit dans la mer Égée des isles sans nombre. C'étoient d'abord les Cyclades, dont certains font monter le nombre à cinquante. Elles étoient autour de l'isle de Délos, en forme de couronne ou de cercle ; ce qui leur fit donner le nom de Cyclades, du Grec κύκλος, qui veut dire un cercle. Devant les Cyclades étoient les Sporades, ainsi appellées du verbe σπείρειν, semer, parce que ces isles étoient éparses sans ordre entre la Crete & les côtes de l'Asie mineure. En avançant le long de ces mêmes côtes vers le nord, on trouvoit Cos, Patmos, Icarie, Samos, Chio, la presqu'isle de Clazomene, Lesbos, Ténédos, & une multitude d'autres moins connues. Du côté du nord, Lemnos, Imbros, Samothrace & Thasos, se faisoient principalement remarquer. Le long des côtes de la Grece, l'isle d'Eubée tenoit le premier rang. Les autres, beaucoup moins considérables, étoient Sciathos, Scopélos, Halonésos & Péparéthos. Ces quatre isles étoient rangées presque en ligne droite à l'entrée du golfe Thermaïque. L'isle de Skyros étoit vers le milieu de la mer Égée. Nous passerons sous silence une infinité d'autres isles que les Anciens ont placées dans la même mer. Il y avoit aussi un très-grand nombre de golfes. Le plus considérable de tous par son étendue en long & en large, étoit sans contredit le golfe Thermaïque dont nous venons de parler.

Quelques Auteurs prétendent que la mer Égée fut ainsi appellée d'Égée, roi d'Athènes, qui, dit-on, s'y précipita de désespoir, croyant mal à propos que son fils Thésée avoit été tué par le fameux Minotaure. D'autres tirent l'étymologie de ce nom d'Égéon, un des géans qui firent la guerre à Jupiter ; & d'autres d'une Égée, reine des Amazones. Le Scholiaste d'Apollonius prétend que cette mer a pris son nom d'une petite isle voisine de l'Eubée, & qui s'appelloit *Egæ*. Le même rapporte un autre sentiment qui le dérivoit de Cariste, ville de l'Eubée, qui s'appelloit *Egea*. Strabon rapporte l'origine de ce nom à une ville de l'Eubée, qui se nommoit *Egæ*, & ailleurs à un promontoire de l'Éolide, nommé Éga ; Pline à un rocher nommé Égé, qui est entre Ténédos & Scio. D'autres disent qu'Égée est un surnom de Neptune, qu'on a donné à cette mer. D'autres le font venir de je ne sçais quelle chevre, qu'ils surnomment *Perçania*. D'autres disent qu'on la donné à cette mer parce qu'elle s'agite & qu'elle bondit comme une chevre. Festus assure que ce nom vient du grand nombre d'isles dispersées sur cette mer, & qui de loin paroissent comme des

chevres ; c'est aussi le sentiment de Varron. Enfin, il en est qui conjecturent que les Phéniciens ont appellé cette mer d'un mot de leur langue, qui signifie forte, violente, à cause de ses agitations & de ses tempêtes, & que les Grecs confondant ce mot avec un autre qui veut dire une chevre, lui donnerent le nom de mer Égée, qui en Grec, signifie mer de la chevre ; c'est le sentiment du sçavant Bochart. Plutarque & Thucydide la nomment la mer de Grece Ἑλληνικὸν, d'autres l'ont nommée *Carikum Mare*, & Æthicus l'appelle mer des Cyclades. Les Romains la divisoient en des mers particulières. Ils appelloient *Macedonicum mare*, la partie qui bat la Macédoine ; & *Græcieuse*, celle qui court le long de la Grece.

Nous connoissons aujourd'hui la mer Egée sous le nom d'Archipel, qui a la Natolie à l'orient, l'isle de Candie au midi, la Morée, la Livadie & la Macédoine à l'occident, & la Romanie au nord.

L'air dans l'Archipel est extrêmement doux ; on ne s'y apperçoit presque point de l'hiver ; les chaleurs n'y sont point incommodes ; les arbres y sont toujours verds, quelques-uns mêmes ont des fleurs presque toute l'année. Il y a quantité d'orangers & de citronniers que les premières chaleurs font épanouir. On ne voit dans les montagnes que de la lavande & du thin, dont les abeilles qui y volent par nuées, tirent un miel aussi transparent que notre gélée. Les ruisseaux sont bordés de lauriers roses, qui viennent à l'aventure dans les prairies. On voit à Naxe des arbres hauts de douze ou quinze pieds, faire un berceau d'un quart de lieue de long. Les vins y sont si exquis, que les Anciens l'ont appellée l'isle de Bacchus. Les fruits y sont en abondance & des plus excellens. On y trouve toute sorte de gibier.

Les habitans de l'Archipel ont un fort mauvais goût pour la peinture ; la sculpture & l'architecture n'y sont plus en usage. Leur occupation la plus ordinaire est le commerce. Les mariages sont aisés à rompre chez les Grecs de ces isles ; pour dix écus, présentant requête au Patriarche, les deux parties peuvent se pourvoir ailleurs, sans qu'on y puisse trouver à redire. Cet usage & l'humeur jalouse des Grecs, obligent les femmes à une grande réserve. Dans les Églises elles sont séparées des hommes, & cachées sous de grands voiles. Leur habillement est assez bizarre, & elles l'ont changé depuis qu'elles ont vu les modes de France.

Tous les Grecs de ces isles, & sur-tout les femmes, ont une passion extraordinaire pour les danses publiques. La coûtume de pleurer les morts est demeurée parmi eux, quoiqu'ils regardent cette coûtume comme un reste de l'ancienne idolâtrie.

ÉGÉE, *Ægeus*, Αἰγεὺς. (a) fils de Pandion II, de la race d'Érechthée, fut le neuvième roi d'Athènes. Ce Prince n'ayant point d'enfans, & voyant se former toujours de nouveaux partis contre lui, alla à Delphes consulter l'oracle d'Apollon; & la Prêtresse lui ordonna de n'avoir aucun commerce avec aucune femme avant que d'être de retour à Athènes. Cet ordre fut mal exécuté; car Égée étant allé à Trœzene, le sage Pitthéus, à qui il apprit que les Pallantides, ses neveux, commençoient à former contre lui une conjuration, parce qu'ils le voyoient sans enfans, lui donna secrétement en mariage sa fille Ethra. Égée partit quelque tems après pour s'en retourner à Athènes; & Pitthéus qui ne vouloit point découvrir cette alliance, de peur de s'attirer pour ennemis les fils de Pallas, publia, pour sauver l'honneur de sa fille qui étoit grosse, que Neptune la grande divinité de Trœzene, en étoit devenu amoureux, ce qui fit passer Thésée, dont elle accoucha, pour le fils de ce Dieu.

Égée, en partant de Trœzene avoit mis son épée & ses souliers sous une grosse pierre, & avoit recommandé à Éthra, si elle accouchoit d'un enfant mâle, de ne point le lui envoyer, qu'il ne fût en état de la lever. Pitthéus, l'homme de son tems le plus recommandable par sa sagesse, prit grand soin de l'éducation du jeune Théśée. Lorsqu'Éthra vit son fils grand & robuste, elle le conduisit au lieu où son pere avoit caché son épée; il leva la pierre, prit l'épée, & résolut d'aller se faire reconnoître à Athènes. En y arrivant, il trouva Égée son pere qui se laissoit gouverner par Médée, laquelle lui promettoit que par ses remedes elle lui feroit avoir des enfans. Après y avoir demeuré quelques jours, il se fit connoître, dans le moment que Médée l'alloit empoisonner, ainsi que le raconte Plutarque; mais cela paroît peu conforme à la vérité; car, pour le dire en passans, Égée étoit mort, longtems avant l'arrivée de Médée en Grece.

On dit que Minos, roi de Crete, ayant envoyé son fils Androgée dans l'Attique, Égée le fit tuer dans le bourg d'Œnoé, parce qu'il favorisoit les Pallantides, & leur avoit promis du secours. Minos résolut de venger la mort de son fils; déjà il avoit mis à feu & à sang toute l'Attique; & les habitans étoient dans la dernière désolation. Pour mettre fin à une guerre si fâcheuse, ils envoyerent à Minos des ambassadeurs en état de supplians, chargés de lui demander la paix. Ce Prince la

(a) Plut. Tom. I. p. 2. *& seq.* Ovid. Metam. L. VII. c. 10. *& seq.* Pauf. p. 9, 27, 39, 73, 626. Diod. Sicul. pag. 183, 184. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 70. 262. *& suiv.* Tom. VII. p. 95. *& suiv.*

leur accorda, à condition que tous les neuf ans, ſelon Plutarque & Ovide, ou tous les ſept ans, ſelon Diodore de Sicile & Apollodore, les Athéniens lui enverroient ſept jeunes garçons & autant de filles pour être livrés au Minotaure. Cet article étant accepté de part & d'autre, Minos leva le ſiège & ſe retira en Crete, emmenant avec lui ceux que le ſort rendit les premières victimes du ſalut de leur patrie.

Le tems du troiſième tribut étant venu, les peres qui avoient des enfans, ſe voyant contraints de les livrer pour tirer au ſort, commencerent à murmurer contre Égée. Ils ſe plaignoient ouvertement, qu'étant ſeul la cauſe de tout le mal, il étoit le ſeul qui n'eût point de part à la peine; & que lorſqu'il faiſoit paſſer ſon royaume entre les mains d'un étranger, ou d'un bâtard, il les voyoit ſans doute privés de leurs enfans légitimes. Ces plaintes touchoient très-ſenſiblement Théſée, qui, reconnoiſſant qu'il étoit juſte de courir la même fortune que ſes ſujets, s'offrit volontairement lui-même, ſans vouloir tenter la fortune du ſort. Cette générosité remplit d'admiration tout le monde; & l'on fut charmé de voir qu'il s'égalât lui-même au peuple, & qu'il eût des ſentimens, non de Roi, mais de citoyen. Égée fit tous ſes efforts pour l'en détourner; mais voyant qu'il ne pouvoit le perſuader, & qu'il étoit inébranlable à ſes prieres & à ſes remontrances, il tira les autres enfans au ſort. Auparavant il n'y avoit aucune eſpérance que ces enfans puſſent ſe ſauver; c'eſt pourquoi, le vaiſſeau qu'on envoyoit, avoit toujours des voiles noires, pour marquer qu'ils alloient à un danger évident & certain. Théſée ſçut ſi bien raſſurer ſon pere par les grandes promeſſes qu'il lui fit de tuer le Minotaure, que déjà plein d'eſpérance, il donna au pilote une voile blanche, & lui enjoignit très-expreſſément de la mettre à ſon retour ſi ſon fils étoit réchappé, ſinon de revenir avec la noire, qui apprendroit de fort loin ſon malheur. Simonide aſſure que la voile qu'Égée donna, n'étoit pas blanche, mais rouge, & teinte en écarlate; & il convient que ce devoit être la marque de leur ſalut.

Théſée, comme on ſçait, triompha du Minotaure; mais quand ils approcherent de l'Attique, Théſée & ſon pilote eurent tant de joie, qu'ils oublierent tous deux de mettre la voile blanche, qui devoit avertir Égée de leur retour. Ce Prince qui vit venir de deſſus un rocher où ſon impatience l'avoit conduit, le vaiſſeau de ſon fils couvert de deuil, crut qu'il étoit mort, & ſe jetta de déſeſpoir dans la mer. Pauſanias ajoûte à cette hiſtoire, qu'on bâtit une chapelle à la Victoire, avec une ſtatue ſans aîles, pour marquer que la

nouvelle de la victoire remportée par Thésée sur le Minotaure, n'étoit pas arrivée assez à tems.

Les Grecs publierent que ce Prince avoit par cette mort donné le nom d'Égée à la mer qui est près d'Athènes; mais Bochart les réfute, & fait voir que c'étoit de l'âpreté des promontoire que cette mer a pris ce nom, comme qui diroit, la mer des chevres, *mare capræ, ab asperitate pilorum capræ, comparatione ducta à capris.* On donne encore une autre étymologie de cette dénomination, qui revient à peu près au même sens; c'est que les flots de cette mer bondissent au moindre vent, comme des chevres. Ces différentes étymologies n'ont pas empêché qu'on n'en imaginât d'autres, comme on peut le voir dans l'article précédent.

Égée passe pour avoir introduit à Athènes le culte de Vénus Uranie. Comme il se voyoit sans enfans, car il n'en avoit point encore, il attribuoit ce malheur à la colère de Vénus Uranie; sa statue, qui se voyoit encore du tems de Pausanias dans le temple de la déesse, étoit de marbre de Paros, & c'étoit un ouvrage de Phidias.

Ce Prince avoit règné pendant quarante-huit ans. Il mourut 1236 ans avant Jesus-Christ.

ÉGÉE, *Ægeus*, Αἰγεὺς, (*a*) fils d'Œolycus, selon Pausanias. On voyoit à Sparte un monument héroïque de cet Égée.

ÉGÉE, *Egeus*, (*b*) eunuque, qui avoit l'intendance de l'appartement des femmes d'Assuérus. Esther qu'on lui avoit remise entre les mains, pour qu'il en prît soin comme des autres femmes, trouva grace auprès de lui. *Voyez* Esther.

ÉGÉENS, *Ægæi*, peuples ainsi nommés, parce qu'ils habitoient les villes connues sous le nom d'Éges. *Voyez* Eges.

ÉGÉES, *Ægeæ*, *Ægææ*, Αἰγαῖαι, nom commun à quelques villes appellées aussi Éges. *Voyez* Éges.

ÉGÉIDE, *Ægeis*, Αἰγηΐς, (*c*) nom d'une tribu d'Athènes. Il est fait mention de cette tribu dans Plutarque.

ÉGÉLÉON, *Ægeleon*, (*d*) ville de Macédoine, au rapport de Tite-Live. Cet Auteur, qui dit qu'elle fut surprise par Attale, l'an 200 avant l'Ére Chrétienne, semble la mettre proche de la mer Égée.

ÉGÉLOCHUS, *Egelochus.* *Voyez* Hégélochus.

ÉGÉON, *Ægæon*, Αἰγαίων, (*e*) fameux géant, le même que Briarée, fils de Titan & de la Terre. *Voyez* Briarée.

Quoiqu'Homère ne regarde Egéon que comme un géant, cependant Ovide dit qu'il étoit

(*a*) Pauf. p. 189, 229.
(*b*) Esth. c. 2. v. 8, 9.
(*c*) Plut. T. I. p. 201, 531.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 46.

(*e*) Homer. Iliad. L. I. v. 404. Ovid. Metam. L. II. c. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 357.

sin des Dieux de la mer. Suivant Hésiode, il étoit fils du Ciel & de la Terre. Eumélus, dans son poëme de la Titanomachie, le fait fils de Pontus & de la Terre, & dit qu'il habitoit dans la mer, d'où il secourut les Titans. Conon assure que Neptune le vainquit, & le précipita dans la mer.

ÉGÉON, *Ægeon*, (*a*) nom de celui à qui Archimaque attribue l'invention des vaisseaux longs.

ÉGÉRIÆ LUCUS, (*b*) c'est-à-dire le bois de la nymphe Égérie. Servius dit qu'il étoit auprès d'Aricia. Ortélius croit au contraire qu'il étoit plus près de Rome, hors de la porte Capene. Il est même persuadé qu'il n'est pas différent du Bois des Muses, au milieu duquel étoit la fontaine d'Égérie, selon le témoignage de quelques anciens Auteurs.

ÉGÉRIE, *Ægeria*, (*c*) nymphe fort révérée des Romains. Numa Pompilius, second roi de Rome, voulant policer la ville, & y établir les cérémonies de la religion, fit accroire au peuple, que c'étoit par les conseils de cette nymphe, qu'il ordonnoit toutes choses, afin que ce nom extraordinaire autorisât ses desseins. Quelques Auteurs ont cru que cette Égérie étoit la femme de ce second roi des Romains, qui commença son règne l'an 40 de la fondation de Rome, 714 avant l'Ére Chrétienne.

Ovide a suivi cette opinion, & assure que la nymphe Égérie contribua par ses conseils à la félicité de Rome, & à la gloire de son mari. Après la mort de ce Prince, Égérie ressentit les plus grands maux de sa perte. Elle quitta la ville de Rome, & pour mieux pleurer son mari, elle se retira dans la forêt d'Aricia, où bien souvent, par ses sanglots & par ses plaintes, elle interrompit les sacrifices de la Diane d'Oreste. Combien de fois les nymphes des bois & des eaux tâcherent-elles de la consoler ? Combien de fois Hippolyte la voyant en larmes, s'efforça-t-il d'appaiser une douleur si violente ? » Cessez » enfin de vous affliger, lui » disoit-il ; non, non, vous » n'êtes pas la seule dont on » doive plaindre la fortune. » Jettez les yeux de tous côtés, » vous y verrez des maux sem» blables, & vous apprendrez » à souffrir les vôtres avec plus » de courage & de constance. « Néanmoins, les malheurs & les infortunes d'autrui ne purent servir de consolation à la douleur d'Égérie. On eût dit qu'à chaque instant elle venoit de perdre Numa Pompilius, & que

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 240.

(*b*) Virg. Æneid. L. VII. v. 763.

(*c*) Plut. Tom. I. p. 62. Tit. Liv. L. I. c. 19. Virg. Æneid. L. VII. v. 775. Juven. Satyr. 3. v. 17. Ovid. Metam. L. XV. c. 11, 12. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 248. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. p. 41.

le tems qui guérit les plus grands maux, ajoûtoit à ses douleurs ce qu'il ôtoit à celles des autres. Ainsi, s'étant assise au pied d'une montagne solitaire, elle se fondit toute en larmes, pour mieux pleurer un si grand Prince. Mais, enfin, Diane touchée d'une si grande amitié, & de l'affliction de cette Princesse, fit de son corps une fontaine, dont les eaux ne tarissent point, & lui laissa le nom d'Égérie. Toutes les nymphes du païs admirerent cette merveille.

L'on feint que Numa Pompilius avoit des conférences secretes avec la nymphe Égérie, touchant la conduite de son royaume, & que personne n'étoit admis dans les conversations qu'ils avoient ensemble. L'on feint qu'elle y étoit seule, & qu'elle étoit nymphe ; c'est-à-dire, quelque chose qui passoit l'ordinaire ; pour montrer que les conseils des Rois doivent être secrets, & qu'il faut même qu'ils y appellent peu de monde, mais que ce peu soit de personnes choisies, & dont on connoisse l'esprit & la probité.

Nous croirions aussi que par Égérie l'on peut entendre cette faculté qui est en nous, & qui nous excite à faire & à entreprendre quelque chose. En effet, ἐγείρω, signifie *j'excite*, & il y a de l'apparence que le mot d'Égérie vient de-là. D'où nous pouvons conclure, que quand la fable dit que Numa Pompilius avoit des conférences secretes avec la nymphe Égérie, elle veut apprendre que principalement les Rois doivent souvent se recueillir, & conférer souvent avec eux-mêmes. Ils apprennent ainsi ce qu'ils sont, & pour quoi Dieu les élève en un degré plus haut que les autres hommes ; & lorsqu'à l'exemple de Numa Pompilius, ils ont bien compris par les réflexions qu'ils font sur eux & sur leur condition, en quoi consiste le devoir d'un Roi, ils s'excitent d'eux-mêmes aux actions véritablement royales, & ne peuvent manquer d'être bons Rois, & les peuples d'être bien heureux.

Quant à la fable d'Égérie, métamorphosée en fontaine, elle est, ce semble, purement historique. En effet, comme on l'a dit dans l'article précédent, il y avoit auprès de Rome, dans un petit bois hors de la porte Capene, une fontaine appellée Égérie, en un lieu fort détourné, où Numa Pompilius alloit ordinairement tenir conseil, feignant qu'il y conféroit avec la nymphe Égérie, & parce qu'après sa mort on fut curieux d'aller voir ce lieu qui étoit auparavant peu connu aussi-bien que cette fontaine, l'on dit que la nymphe avec laquelle conféroit Numa Pompilius, avoit été changée en cette fontaine, ou que c'étoit la nymphe de cette fontaine.

Saint Augustin croit qu'Égérie étoit l'Hydromantie, ou

l'art de deviner par le moyen de l'eau, dont se servoit Numa Pompilius.

ÉGÉRIE, *Egeria*, (*a*) déesse des Romains, à laquelle les femmes grosses sacrifioient dans Rome, pour lui demander un accouchement facile, se persuadant que le pouvoir de cette Déesse étoit de faire sortir l'enfant sans peine; & de-là venoit le nom d'Égérie; car *egerere*, en Latin, signifie faire sortir. Quelques Auteurs prétendent que cette Déesse Égérie est la même que la nymphe Égérie, dont il est parlé dans l'article précédent. Mais on remarque que le nom de la nymphe est écrit par-tout en Latin par un *Æ*, *Ægeria*, & le nom de la Déesse ne peut être écrit qu'avec un *E* simple, à cause de l'étymologie d'*egerere*. Cette remarque pourroit souffrir des difficultés. Virgile, par exemple, écrit le nom de la nymphe Égérie par un *E* & non pas par un *Æ*. On en trouveroit encore d'autres qui l'écrivent de même; Tite-Live est de ce nombre.

ÉGÉRIE, *Egeria*, (*b*) surnom de Junon. Je ne crois pas que l'on doive distinguer Junon Égérie de la déesse Égérie.

ÉGÉRIUS, *Egerius*, (*c*) fils d'Aruns, frere de Tarquin l'ancien, roi des Romains, étoit né après la mort de son pere. Son ayeul Démarate avoit laissé tous ses biens au roi Tarquin, sans faire mention dans son testament du fils d'Aruns, qui n'avoit pas encore vu le jour. Ce fut sa pauvreté qui le fit nommer Égérius. Tarquin, ayant pris la ville de Collatie, en donna la garde à Égérius, qui fut depuis nommé Collatin, selon Denys d'Halicarnasse & Tite-Live. Lucius Tarquinius Collatinus, mari de Lucrece, étoit le fils ou le petit-fils de cet Égérius.

EGES, *Ægæ*, Αἰγαὶ, (*d*) ville du Péloponnèse dans l'Achaïe, étoit située à l'embouchure du Crathis; elle étoit déserte du tems de Pausanias, ses habitans ayant été obligés de l'abandonner, à cause, dit-on, de la foiblesse & de la misere où elle étoit réduite. Homère fait mention de cette ville dans le discours que Junon tient à Neptune. En effet, Neptune étoit particulièrement honoré dans cette ville. Strabon parle du temple qu'on y avoit élevé à ce dieu. Éges est comptée pour une des douze villes qui composoient anciennement tout le domaine des Achéens, & que ces peuples partagerent entr'eux par la voie du sort, après la transmigration des Ioniens.

EGES, *Ægæ*, Αἰγαὶ, (*e*)

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 344. T. V. p. 330.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 400.

(*c*) Tit. Liv. L. I. c. 34, 38. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 117.

(*d*) Pauf. pag. 407, 440, 450, 481. Strab. pag. 385. Herod. L. I. c. 145. Homer. Iliad. L. VIII. v. 203.

(*e*) Plin. T. I. p. 200, 201. Ptolem. L. III. c. 13. Athen. p. 155. Plut. T. I. p. 400. Just. L. VII. c. 1. Corn. Nep. in Reg. c. 2.

ville de Macédoine, qui étoit le lieu de la ſépulture des Rois du païs. Ce fut dans cette ville que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, fut maſſacré par Pauſanias, dans le tems qu'il ſe préparoit à aſſiſter à un ſpectacle, & qu'il étoit déjà arrivé près du théâtre. Le nom d'Eges s'écrit diverſement dans les Auteurs. Pline dit *Æge;* Juſtin *Ægeæ;* qui, ſelon lui, s'appelloit auparavant *Ædeſſa;* Ptolémée, *Ægæa;* Athénée & Étienne de Byzance, *Ægæ.* Ce dernier obſerve qu'on l'appelloit auſſi Meloboteira. Cette ville étoit dans l'Emathie, ſelon Ptolémée.

Pyrrhus, roi d'Épire, s'étant rendu maître d'Eges, traita fort durement ſes habitans, & laiſſa en garniſon dans leur ville, une partie des Gaulois qu'il avoit dans ſes troupes. Ces peuples, les plus avares & les plus avides de tous les hommes, ſelon Plutarque, n'eurent pas plutôt pris poſſeſſion de la ville, qu'ils commencerent à fouiller dans les tombeaux des Rois qui avoient là leur ſépulture, enleverent toutes les richeſſes qui y étoient enfermées, & par une inſolence ſacrilege, ils diſſiperent & jetterent au vent les oſſemens de ces Princes. Il paroît que Pyrrhus paſſa légèrement ſur cet attentat, & qu'il s'en mit fort peu en peine; ſoit que les grandes affaires qu'il avoit alors ſur les bras, l'obligeaſſent d'en differer la recherche; ſoit que craignant ces barbares, il n'oſât en faire une punition exemplaire; mais cette connivence le décria fort parmi les Macédoniens. *Voyez* Edeſſe.

EGES, *Ægæ*, Αἰγαὶ, (*a*) ville maritime de l'Aſie mineure, dans la Cilicie, proche d'Iſſus, entre cette ville & Serrepolis, à l'occident ſeptentrional de la dernière, & à l'orient de la ſeconde, ſelon Ptolémée. Strabon & Étienne de Byzance en font auſſi mention. Strabon lit Égées, *Ægææ*, & dit que cette ville avoit un port. Dans Tacite on trouve *Ægeæ.*

EGES, *Ægæ*, Αἰγαὶ, (*b*) ville de l'Aſie mineure dans l'Éolide, au rapport de Strabon. Seroit-ce l'Ægara de Ptolémée, qui étoit voiſine de Smyrne & de Magnéſie, ou plutôt entre ces deux villes ſur les frontières de l'Éolide? Suidas appelle la même ville Elis. Tacite dit qu'elle fut renverſée par un tremblement de terre, ſous Tibere. Il en nomme les habitans Egéates, *Ægeatæ.* La ville eſt appellée Egees. *Ægææ*, dans Hérodote. Cette ville ſervit autrefois de retraite à Thémiſtocle, qui n'y fut connu de perſonne que de ſon hôte, qui étoit, dit Plutarque, le plus riche de tous les Éoliens.

(*a*) Ptolem. L. V. c. 8. Strab. p. 676. Tacit. Annal. L. XIII. c. 8. Plin. T. I. p. 269.

(*b*) Strab. p. 621. Ptolem. L. V. c. 2. Tacit. Annal. L. II. c. 47. Herod. L. I. c. 149. Plut. Tom. I. p. 124. Plin. T. I. p. 280.

EGES, *Ægæ*, Αἰγαὶ, (*a*) isle située vis-à-vis de l'Eubée, selon Hésychius. On croit que ce pourroit être la ville d'Eges qui étoit dans l'Eubée, & dont Homère fait mention lorsqu'il dit que Neptune ayant vu du haut d'une montagne de Samos, la défaite des Grecs par les Troyens, fit trois pas, & qu'au quatrième il arriva à Eges.

On demande pourquoi Neptune, qui est assis sur le sommet de la montagne de Samos ou Samothrace, au lieu de prendre à gauche pour aller à Troye, prend à droite, & va par un chemin tout opposé à l'endroit où il a dessein d'aller. Il n'est pas difficile de répondre à cette objection. Jupiter est sur le mont Ida, les yeux tournés vers la Thrace, & par conséquent vers le lieu où est Neptune, qui ne pouvoit aller directement de Samothrace à Troye, sans être vu de Jupiter. Il prend donc un détour pour se cacher à ses yeux. D'ailleurs, la longueur du chemin fait beaucoup pour les hommes ; mais elle ne fait rien pour les Dieux, qui vont aussi vite que la pensée.

Étienne de Byzance nomme encore plusieurs autres villes de même nom; sçavoir, une dans la Locride ; une autre dans la Lydie ; une autre dans la Myrrhine, contrée de la Troade ; une autre dans la Chersonnèse de Thrace ; une autre dans l'Étolie. Strabon parle de cette dernière, & dit qu'elle se nommoit encore Olenus, mais que de son tems il n'en restoit plus que des ruines.

EGÉSARÉTUS, *Egesaretus*, (*b*) étoit un personnage de grand crédit en Thessalie sa patrie. Il étoit à la tête d'une des deux factions qui s'étoient formées dans ce païs, du tems de Pompée & de César. Egésarétus s'étoit déclaré pour le premier. Cicéron le nomme Hagéférétus, & dit qu'il étoit de Larisse.

EGÉSIAS, *Egesias*, (*c*) Auteur qui attribue à Paratus l'invention des vaisseaux longs.

EGÉSIMAQUE, *Ægesimachus*, (*d*) jeune officier dans l'armée d'Alexandre le Grand, étoit plein de hardiesse, & méprisoit tous les périls. Il y avoit dans la même armée un autre jeune officier, nommé Nicanor, qui ne le cédoit point à Egésimaque. Un jour, ces deux officiers prirent avec eux les plus déterminés de la jeunesse, & n'ayant que leurs javelots pour toutes armes, passerent à la nage dans une isle du fleuve Hydaspe, où étoient les ennemis ; & là, sans avoir presque rien pour eux que leur audace, ils en tuerent un grand nombre. Après un coup si hazardeux, ils pouvoient se retirer glorieuse-

(*a*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 21. Strab. p. 386, 405.

(*b*) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 612, 614.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 240.

(*d*) Roll. Hist. Anc. T. III. p. 748.

ment, si la témérité, quand elle est heureuse, pouvoit garder quelque mesure. Mais, comme ils attendoient avec mépris & avec une sorte d'insulte, ceux qui venoient au secours de leurs compagnons, ils furent enveloppés d'une troupe qui avoit passé à la nage dans l'isle, sans qu'ils s'en apperçussent, & accablés des dards qu'elle leur tiroit de loin.

EGESTE, *Egesta*, ou *Ægesta*, Α'ιγεστα, ville de Sicile, appellée aussi Ségeste. *Voyez* Ségeste.

EGESTE, *Egesta*, (*a*) fille d'Hippotès, prince Troyen, fut exposée dans un vaisseau sur la mer, par son pere même, de peur que demeurant à Troye, le sort ne tombât sur elle pour être dévorée par un monstre marin. Car l'oracle d'Apollon avoit ordonné que tous les ans on exposât sur le bord de la mer, une des plus considérables filles de la ville, pour expier le parjure de Laomédon. Le hazard, selon la fable, fit aborder Egeste en Sicile, où elle fut aimée du fleuve Crinisus, sous la figure d'un chien, ou selon d'autres, d'un ours, dont elle eut un fils nommé Aceste, roi de Sicile, si connu dans l'Enéide pour avoir reçu magnifiquement Enée & ses compagnons, comme ses alliés.

Voici de quelle maniere Denys d'Halicarnasse raconte cette histoire, dépouillée des fables des Poëtes. Laomédon, mécontent d'un noble Troyen, lui fit ôter la vie, ainsi qu'à tous ses fils, & fit vendre ses filles à quelques marchands, à condition qu'ils les transporteroient dans des païs éloignés. Cependant, un jeune homme de qualité, s'étant trouvé dans le vaisseau qui les conduisoit, devint amoureux d'une de ces jeunes filles, & l'ayant achetée, il la mena dans l'isle de Sicile, où il l'épousa. Quelque tems après, elle devint mere d'Aceste, qui après la mort de Laomédon, obtint de Priam la permission de revenir à Troye, où il se trouva pendant la guerre; mais voyant son païs ruiné par les Grecs, il s'en retourna en Sicile sur les vaisseaux qu'Achille avoit abandonnés près de quelques rochers où ils avoient touché. Énée, y étant arrivé quelque tems après, lui aida à bâtir deux villes, & y laissa les gens les plus inutiles de son équipage.

EGESTE, *Egestus*, (*b*) Prince Troyen, qui vint s'établir en Sicile.

EGESTE, *Egestus*, fils de Numitor, pere de Rhéa Sylvia, fut tué par ordre d'Amulius, afin qu'il ne restât aucun mâle de leur race.

EGESTÉENS, *Ægestæi*, ou *Ægestei*, Αἰγεσταῖοι, Α'ιγεστέαι, peuples de Sicile. Leur ville se

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 79. & *suiv.*

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 400.

nommoit Egeste. *Voyez* Egeste.

EGETE, (*a*) *Ægetes*, céda sa femme à Ariston son ami, roi de Sparte.

EGGIUS [L.], *L. Eggius*, (*b*) officier Romain, dont il est parlé dans Velleius Paterculus. Il étoit ce qu'on appelloit *Præfectus Castrorum*.

EGGYNE, *Eggyna*, (*c*) ville de Sicile, dont parle Cicéron dans une de ses harangues contre Verrès. Cet orateur la met au nombre de celles qui avoient été ruinées.

EGIALE, *Ægialus*, (*d*) Αἰγιαλὸς, ville de l'Asie mineure, qui étoit située dans la Paphlagonie, selon Homère. Ses habitans marcherent au secours des Troyens contre les Grecs.

EGIALE, *Ægialus*, (*e*) Αἰγιαλὸς, nom que porta l'Achaïe propre, avant qu'elle eût pris celui d'Achaïe. *Voyez* Egialéens.

EGIALE, *Ægiala*, (*f*) Αἰγιαλὴ, nom qui fut d'abord donné à la ville de Sicyone. *Voyez* Sicyone.

EGIALÉE, *Ægialeas*, Αἰγιαλέας, (*g*) nom d'une tribu de Sicyone, ainsi appellée d'Egialée, fils d'Adraste, selon Hérodote.

EGIALÉE, *Ægialeus*, (*h*) Αἰγιαλεὺς, originaire du païs de Sicyone, en fut le premier Roi. Sous son règne, cette partie du Péloponnèse, qui s'appelloit encore du tems de Pausanias l'Egiale, prit sa dénomination. Dans cette contrée, il bâtit en rase campagne la ville d'Égialée, avec une citadelle qui occupoit tout le terrein où l'on bâtit depuis un temple de Minerve. Egialée fut pere d'Europs, dont naquit Teschis, qui eut pour fils Apis. Voilà ce que dit Pausanias.

Selon Apollodore, Egialée étoit fils d'Inachus & frere de Phoronée. M. Le Clerc & quelques autres Sçavans croient que le nom d'Égialée, qu'Eusebe, après Castor, met à la tête des rois de Sicyone, paroît supposé. En effet, Egialée veut dire habitant du rivage, *Littoralis*; c'est Hérodote qui donne lieu à la conjecture de ces Auteurs. Les Ioniens, dit-il, qui habitoient le Péloponnèse avant Ion, fils de Xuthus, étoient appellés Pélasges-Egialées; par où il paroît que cet Historien distingue deux sortes de Pélasges dans le Péloponnèse, ceux qui habitoient du côté de la mer, & ceux qui demeuroient au milieu des terres, vers le mont Cyllene, où Pélasgus, suivant le témoignage d'Asius dans Pausanias, s'étoit établi.

Malgré ces autorités & ces

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 76.
(*b*) Vellei. Paterc. L. II, c. 119.
(*c*) Cicer. in Verr. L. V. c. 85.
(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 362.
(*e*) Pausf. p. 287, 396.
(*f*) Pausf. p. 96.
(*g*) Herod. L. V. c. 68.
(*h*) Pausf. p. 94, 396. Herod. L. VII. c. 94. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 40. *& suiv.*

preuves, on pourroit encore se rendre à l'autorité d'Eusebe & de Cédrene, qui ont adopté la liste de ces Rois donnée par l'historien Castor ; car, quand même le mot *Egialée* signifieroit un habitant des rivages de la mer, & que ce ne seroit pas le nom véritable du premier roi de Sicyone, ce Roi n'en seroit pas moins réel ; & on pourroit dire qu'on auroit seulement voulu marquer par-là qu'un fils d'Inachus avoit quitté l'Argolide qui s'étendoit jusqu'à la mer, pour venir établir une nouvelle domination près du golfe de Corinthe, dans un lieu peu éloigné de celui qu'il abandonnoit.

EGIALÉE, *Ægialeus*, (*a*) Α'ιγιαλεὺς, fils d'Adraste, roi d'Argos, avoit son tombeau à Peges dans le territoire de Mégare. La tradition du païs portoit que les Argiens étant venus pour la seconde fois devant Thebes, il y eut un grand combat entre les deux armées ; qu'Egialée fut tué dès le commencement auprès de Glissas, & que ses proches porterent son corps à Peges où il fut inhumé. Ce qui est de certain, c'est qu'ils n'appelloient point autrement ce tombeau, que l'Egialée.

EGIALÉE, *Ægialeus*, (*b*) Α'ιγιαλεὺς, fils d'Æétès & d'Hécate, au rapport de Diodore de Sicile. *Voyez* Egialius.

EGIALÉE, *Ægialea*, Α'ιγιάλεια, sœur de Phaëton. On dit que cette Princesse, à force de verser des larmes, à cause du malheur de son frere, fut métamorphosée avec ses sœurs en peuplier. On croit que c'est la même que Lampétie.

EGIALÉE, *Ægialea*, Α'ιγιάλεια, (*c*) fille d'Adraste, roi d'Argos, femme de Diomede, est fameuse par la lubricité que lui inspira, dit-on, la déesse Vénus, irritée d'avoir été blessée au siège de Troye par son mari. Ce Prince avoit laissé le gouvernement de son royaume à Cometes, fils de Sthénélus ; Egialée l'aima si fort, qu'elle se donna entièrement à lui & à plusieurs autres, & attenta sur la vie de son mari, dès qu'il fut de retour à Argos. Diomede se réfugia, selon les uns, dans un temple de Junon, ou se retira d'abord en Italie, selon les autres, & s'y établit, résolu de ne plus voir sa femme, à cause de ses indignes procédés.

Le nom d'Égialée fut, selon quelques-uns, celui d'une des graces.

ÉGIALÉENS, *Ægialenses*, Α'ιγιαλεῖς, (*d*) les premiers habitans de l'Achaïe, qui furent ainsi appellés d'Egialée, roi de Sicyone. Ils furent ensuite appellés Ioniens, à cause d'Ion, un de leurs Rois. Ce ne fut pourtant pas tant un changement de nom, qu'un nouveau nom ajoû-

(*a*) Pausf. pag. 80, 83. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 201, 214.
(*b*) Diod. Sicul. p. 173.
(*c*) Homer. Iliad. L. V. v. 412. & seq.
(*d*) Pausf. p. 396, 397.

té au leur ; car ils furent appellés Egialéens-Ioniens. Et même le païs conserva son ancienne dénomination, comme il paroît par le dénombrement des troupes d'Agamemnon, où Homère fait mention de l'Egiale. *Voyez* Achaïe & Egialée.

EGIALIE, *Ægialia*, Α'ιγιαλία, (*a*) isle située entre l'isle de Cythere & la pointe occidentale de l'isle de Crete. Pline, qui la nomme Ægila, suivant l'édition du P. Hardouin, la met à quinze mille pas de l'isle de Cythere, & à vingt-cinq mille de Phalasarna, ville de Crete. On trouve dans Hérodote Eglie & Égilée. M. de l'Isle, dans son Atlas, la nomme en Latin *Ægilia* ou *Epla*. C'est aujourd'hui l'isle de Cerigoto ; c'est ainsi que les derniers Géographes & Voyageurs la nomment, & non pas Cécérigo, comme écrivent Sophien, Ortélius, Baudrand & Corneille. Spon, dans ses voyages, dit qu'on n'y trouve que des chevres sauvages.

EGIALIE, *Ægialia*, (*b*) Α'ιγιαλία, autre isle qui étoit située dans la mer Ionienne, & l'une des Echinades, entre l'isle de Céphalénie & l'Etolie.

Le nom d'Egialie a été donné à un bourg de la tribu Antiochide, qui étoit renommé pour la bonté de ses figues.

EGIALIUS, *Ægialius*, (*c*) fils d'Æétès, selon Justin. C'est le même que d'autres appellent Absyrte. *Voyez* Absyrte.

EGIAS, *Ægias*, Α'ιγιας, banquier à Sicyone. *Voyez* Erginus.

EGIBOLES, *Ægibolia*, (*d*) nom que l'on donnoit à certains sacrifices offerts à Cybele. On les appelloit ainsi, parce qu'on y immoloit une chevre.

EGICORES, *Ægicores*, (*e*) Α'ιγικορεῖς, nom d'une tribu d'Athenes. Cette tribu comprenoit, comme le désigne son nom, ceux qui furent chargés du soin des troupeaux.

EGIDE, *Ægis*, Α'ιγὶς, (*f*) nom que l'on donne au bouclier de Minerve, sur lequel étoit représentée la tête de Méduse.

Quoique dans sa signification naturelle, ce mot signifie une chevre, & qu'on croye communément que l'Égide étoit la peau de cet animal ; cependant il y a des Auteurs qui sont persuadés que c'étoit celle d'un monstre nommé Egide, qui vomissoit du feu par la bouche, & qui fit autrefois, dit-on, beaucoup de ravages dans la Phrygie, dans la Phénicie, l'Égypte & la Libye. On dit que Minerve le tua, & en porta la peau sur son bouclier. Elle y avoit aussi fait graver la tête de la Gorgone Mé-

(*a*) Plut. T. I. p. 819. Plin. T. I. p. 209. Herod. L. VI. c. 107.

(*b*) Plin. T. I. p. 208.

(*c*) Just. L. XLII. c. 3.

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 172. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 478.

(*e*) Plut. T. I. p. 91.

(*f*) Homer. Iliad. L. II. v. 446. *& seq.* L. V. v. 738. *& seq.* Diod. Sicul. p. 142. Virg. Æneid. L. VIII. v. 354, 435. *& seq.* Herod. L. IV. c. 180. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. c. 4, 26. *& suiv.*

duse, environnée de serpens ; & ce terrible bouclier faisoit trembler ceux qui le regardoient.

Anciennement, tous les boucliers des dieux, sur-tout celui de Jupiter, couvert de la peau de la chevre qui l'avoit nourri, & dont il prenoit son nom, s'appelloient Egides ; mais depuis la victoire de Minerve, ce nom fut destiné pour son seul bouclier. Il y a apparence que Minerve fit périr quelque brigand fameux qui ravageoit le païs ; & c'est ce qui a donné lieu à la fable. Mais, comme les Grecs rendoient toujours des raisons fabuleuses de leurs anciennes cérémonies, nous croyons qu'il vaut mieux sur cet article s'en rapporter à Hérodote, qui dit que les Grecs ont emprunté des Libyens, l'habit & le bouclier dont ils ornent Minerve, qui est fort honorée en ce païs-là, sur-tout autour du Lac Triton, où l'on croyoit qu'elle avoit pris naissance. Le nom même d'Egide marque bien que cette sorte de bouclier est venue de Libye, où les habitans portent sur leurs habits des peaux de chevres corroyées, que les Grecs nomment des Egides. Mais, comme ils prétendoient que Minerve avoit pris naissance dans leur païs, pour obscurcir la tradition qui apprenoit que son culte étoit venu de l'Égypte & de la Libye, d'où Cécrops l'avoit apporté, ils inventerent la fable de ce monstre, & de la victoire de la déesse. Voici comme Homère peint cette redoutable Egide :

» Minerve, fille de Jupiter
» Ægiochus, prend ses armes ;
» elle couvre ses épaules de
» l'Egide, Egide terrible, au-
» tour de laquelle étoit la Ter-
» reur Φόβος, la Querelle ou la
» Dissension, Ἔρις ; la Force,
» Ἀλκή, l'Attaque Ἰωκή ; au mi-
» lieu étoit la tête de Gorgo,
» prodige de Jupiter, Αἰγιό-
» χοιο, le terrible. «

Virgile fidele imitateur d'Homère, en fait cette description :

Ægidaque horrificam, turbatæ Palladis arma,

Certatim squammis serpentum, auroque polibant ;

Connexosque angues, ipsamque in pectore divæ

Gorgona, desecto vertentem lumina collo.

EGIDE, *Ægis*, Αἰγὶς, (*a*) monstre horrible & tout-à-fait indomptable. Il étoit sorti de la terre, & sa gueule vomissoit une épouvantable quantité de flammes. Il parut d'abord dans la Phrygie, & il brûla toute la partie de ce païs qui avoit tiré son nom de ce désastre. Il alla ensuite vers le mont Taurus, & il réduisit en cendres tous les bois qui se trouverent entre cette montagne & les Indes. Retournant du côté de la mer, il entra dans la Phéni-

(*a*) Diod. Sicul. p. 142.

cie, & mit en feu la forêt du Liban. Ayant ensuite parcouru l'Égypte & traversé l'Afrique, il se rabattit du côté de l'occident; enfin, il s'arrêta vers les monts Cérauniens, sur lesquels il fit le même ravage. Ayant désolé toute cette contrée, il s'attaqua aux habitans mêmes, dont il fit périr les uns, & effraya tellement les autres, qu'ils abandonnerent leur patrie, & s'enfuirent en des païs éloignés. Mais, Minerve, qui surpassoit le commun des hommes en prudence & en courage, tua enfin ce monstre. Elle porta toujours depuis la peau de l'Egide sur sa poitrine, comme une arme défensive, & comme une marque de sa valeur & de sa victoire. La Terre, mere de ce monstre, irritée de sa mort, enfanta les Géans, qui furent enfin vaincus par Jupiter, avec l'aide de Minerve, de Bacchus & des autres dieux.

EGIDES, *Ægidæ*, Αἰγεῖδαι, (a) nom d'une tribu de Sparte. Hérodote dit qu'elle étoit très-grande, & qu'elle avoit pris son nom d'Egée, fils d'Œolycus. Ceux de cette tribu voyant qu'ils ne pouvoient conserver d'enfans, bâtirent un temple à Laïus & à Œdipe, suivant la réponse de l'oracle des Erinnyens; & depuis il demeura aux Théréens qui descendoient de cette famille.

EGIDES, *Ægidæ*, Αἰγεῖδαι, (b) nom que Démosthène donne aux descendans d'Egée, fils de Théfée.

EGIENS, *Ægienses*, Αἰγιεῖς, les habitans d'Egium. *Voyez* Egium.

EGIES, *Ægiæ*, Αἰγίαι, (c) ville du Péloponnèse dans la Laconie. Pausanias dit qu'on la trouvoit en se détournant à droite du chemin qui menoit de Crocées à Gythée. Il ajoûte que quelques-uns la prenoient pour la même ville qu'Homère a nommée Augée. Il y a dans cet endroit, poursuit Pausanias, un étang nommé l'étang de Neptune, au bord duquel il y avoit une chapelle & une statue de ce dieu. On n'osoit pêcher les poissons de cet étang, parce qu'on s'imaginoit que les hommes qui les prendroient feroient eux-mêmes changés en poissons. Gythée en étoit éloignée de trente stades. Strabon confirme ce que Pausanias dit de l'Augée d'Homère.

EGILE, *Ægila*. *Voyez* Egialie.

EGILE, *Ægila*, Αἴγιλα: (d) lieu du Péloponnèse dans la Laconie. Il étoit fort fréquenté à cause d'un temple de Cérès, qui étoit en grande vénération.

Un jour, Aristomene & un corps de Messéniens qu'il avoit à ses ordres, sçurent que les femmes des environs étoient assemblées en ce lieu, à cause d'une fête; aussitôt ils résolurent de les enlever. Mais, ces

(a) Herod. L. IV. c. 149.
(b) Demosth. Orat. Funeb. p. 245.
(c) Pauf. p. 203.
(d) Pauf. p. 247.

femmes inspirées & protégées apparemment par la déesse, dit Pausanias, se défendirent courageusement, les unes avec des couteaux, les autres avec des broches, d'autres avec des torches ardentes, toutes armes qu'elles trouverent dans l'appareil même du sacrifice; de sorte que non seulement bon nombre de Messéniens furent blessés, mais qu'Aristomene reçut plusieurs coups & fut fait prisonnier. Cependant, la nuit suivante, il se sauva & gagna la Messénie. On crut que la prêtresse de Cérès, qui se nommoit Archidamée, avoit elle-même favorisé son évasion, non qu'elle se fût laissé corrompre par ses présens, mais parce que dès long-tems auparavant elle avoit pris de l'amour pour lui. Quoi qu'il en soit, elle en fut quitte pour dire qu'il avoit rompu ses chaînes, & qu'il s'étoit enfui.

EGILE, *Ægila*, Αἴγιλα, (*a*) nom d'un lieu de la Libye. Hérodote dit qu'on appelloit ainsi une roche de sel, qui étoit habitée de part & d'autre. C'étoit-là que les Nasamones venoient cueillir des dattes, parce que les Palmiers y croissoient en abondance, & qu'ils y portoient tous du fruit.

EGILÉE, *Ægilea*, Αἰγίλεια, (*b*) isle, dont parle Hérodote. Il l'appelle l'isle des Styréens, nommée Egilée. On croit que c'est la même que d'autres appellent Egialie. *Voyez* Egialie.

EGILIPS, *Ægilips*, Αἰγίλιψ, (*c*) ville de Grece dans l'Acarnanie, selon Strabon. Ce Géographe cite un vers d'Homère, où elle est surnommée rude, raboteuse; & comme le Poëte nomme dans le même vers Crocylia, qui étoit en Epire, Etienne de Byzance juge qu'elle n'en étoit pas éloignée. Quoi qu'il en soit, les habitans d'Egilips partirent sous la conduite d'Ulysse, pour aller au siege de Troye.

EGILIUS [L.], *L. Egilius*, (*d*) fut nommé triumvir avec P. Elius & Cn. Sicinius, l'an de Rome 575, & 177 avant J. C. Ces triumvirs conduisirent à Luques une colonie de deux mille citoyens Romains, à chacun desquels ils distribuerent cinquante-un arpens & demi des terres, qu'on avoit confisquées aux Liguriens, qui eux-mêmes les avoient ôtées aux Toscans.

EGILIUS, *Egilius*, (*e*) certain plaisant dont parle Cicéron au second livre de l'Orateur.

EGIMÉUS, *Ægimæus*, Αἰγιμαῖος, le même qu'Egimius. *Voyez* Egimius.

EGIMIUS, *Ægimius*, (*f*) vieillard, qui vécut deux cens ans, comme l'assure Anacréon, cité par Pline.

EGIMIUS, *Ægimius*, Αἰγίμιος, (*g*) roi des Doriens, du

(*a*) Herod. L. IV. c. 172, 182, 183.
(*b*) Herod. L. VI. c. 107.
(*c*) Homer. Iliad. L. II, v. 140. Strab. p. 452.
(*d*) Tit. Liv. L. XLI. c. 13.
(*e*) Cicer. de Orat. L. II. c. 153.
(*f*) Plin. T. I. p. 402.
(*g*) Diod. Sicul. p. 169.

tems d'Hercule. *Voyez* Doride, contrée de Grece.

EGIMIUS, *Ægimius*, Αἰγίμιος, (*a*) fut pere de Pamphyle, qui épousa Orsobie, fille d'Hyrnétho.

EGIMURE, *Ægimurus*, (*b*) Αἰγίμουρος, isle de la mer d'Afrique. Pline emploie le nombre pluriel, & suppose deux isles du nom d'Egimure, qu'il appelle *Autels*, ou des écueils plutôt que des isles, à l'opposite du golfe de Carthage, entre la Sicile & la Sardaigne. Il y a, poursuit-il, des gens qui soutiennent qu'elles étoient autrefois habitées, & qu'elles se sont enfin affaissées. En ce cas, ce seroient les mêmes roches dont nous avons parlé sous le nom d'Egathes. Étienne de Byzance en fait une isle d'Egimure au singulier. Il ajoûte que deux hauteurs, qui peut-être ont été séparées par la mer, ont le nom d'autels, pour la raison qu'en donne Servius. Tite-Live dit qu'elle ferme, du côté de la mer, le golfe où est bâtie Carthage. Ptolémée la met entre la Sardaigne & l'Afrique, si nous en croyons Ortélius qui a sans doute pris l'Eginnus de cet Auteur pour Egimure mal-placée. Ces deux écueils n'étoient point entre la Sardaigne & la Sicile, dans la même latitude, mais beaucoup plus au midi, proche du golfe de Carthage, au nord occidental de cette ville, & au nord-est du promontoire d'Apollon, selon la carte de l'Afrique propre par Cellarius. Selon Strabon, l'isle d'Egimure étoit située entre la Sicile & l'Afrique, à quelque distance de Cossure.

EGINE, *Ægina*, Αἴγινα, (*c*) isle de la mer Égée, située sur le golfe Saronique, vis-à-vis de la ville d'Épidaure, entre l'Attique & l'Argollde. La partie méridionale & la partie orientale de l'isle étoient baignées par la mer de Crete, & cette autre mer que Strabon nomme Myrtoé. Du côté du continent elle étoit environnée de plusieurs petites isles. Son circuit étoit d'environ 150 stades.

Les habitans prétendoient que leur isle fut long-tems déserte, & que Jupiter y transporta Egine, fille d'Asopus, d'où cette isle prit son nom, au lieu de celui d'Œnone, qu'elle portoit auparavant. Ils ajoûtoient qu'Eacus, parvenu à l'âge de raison, pria Jupiter de vouloir bien peupler le lieu de sa naissance, & qu'en effet Jupiter lui envoya de terre ferme, des hommes qui cultiverent cette

(*a*) Pauf. p. 137.

(*b*) Plin. T. I. p. 251. Strab. p. 123, 277. 824. Tit. Liv. L. XXIX. c. 27. L. XXX. c. 24. Hirt. Pansf. p. 784.

(*c*) Strab. p. 369, 375. 376. Pauf. p. 93, 138. *& seq.* Pomp. Mel. pag. 145. Herod. L. III. c. 59. L. V, c. 79. *& seq.* L. VI. c. 49. *& seq.* L. VII. c. 144. *& seq.* Plin. T. I. p. 208, 209. Ptolem. L. III. c. 16. Thucyd. pag. 11, 43, 68. *& seq.* Tit. Liv. L. XXVII. c. 30, 33. L. XXXI. c. 14, 15. L. XXXVI. c. 42. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 351. Tom. XII. p. 218, 241, 274.

isle & s'y établirent; mais ils ne pouvoient nommer qu'Eacus qui y eût règné; car nous sçavons certainement, dit Pausanias, qu'aucun de ses fils ne resta dans l'isle d'Egine; Pélée & Télamon furent obligés de quitter le païs à cause du meurtre de Phocus, & les enfans de Phocus vinrent habiter cette contrée qui étoit vers le Parnasse, & que l'on appella depuis la Phocide.

Ovide nous apprend qu'Œnopie fut aussi un des noms que porta l'isle d'Égine. Étienne de Byzance dit qu'on l'appella encore Myrmidonie, & Strabon en nomme les habitans Myrmidons. Les Poëtes ont feint que les Eginetes furent ainsi appellés, parce que des fourmis appellées en Grec Myrmeces, furent changées en hommes, à la priere d'Eacus; mais ce nom leur fut donné, parce que fouissant la terre comme les fourmis, ils y mettoient ensuite leurs grains, & que n'ayant pas de briques, ils se logeoient dans des trous qu'ils creusoient en terre. Le terroir étoit fort pierreux par-dessus; sur-tout dans le plat païs, ce qui faisoit que la terre y étoit nue; elle produisoit cependant assez d'orge.

Dans la suite, ces Argiens qui avoient suivi la fortune de Déïphonte à Épidaure, passerent dans l'isle d'Egine, & par le commerce qu'ils eurent avec ces insulaires, ils leur firent insensiblement recevoir les mœurs & la langue des Doriens; & même avec le tems, les Eginetes se rendirent si considérables, qu'ils surpasserent les Athéniens en force maritimes, & ce furent eux qui, dans la guerre des Perses, armerent le plus grand nombre de vaisseaux après les Athéniens; mais cette grande puissance ne fut pas de longue durée; car, chassés de leur isle par les Athéniens, ils furent obligés de se transplanter à Thyrée, ville située sur les confins du royaume d'Argos, que les Lacédémoniens leur offrirent pour retraite; il est vrai qu'ensuite, lorsque l'armée navale d'Athènes eut été défaite sur l'Hellespont, ils reprirent leur isle; mais, ils ne purent cependant remonter au degré de gloire & de puissance dont ils étoient tombés. Au reste, de toutes les isles Grecques il n'y en avoit point qui fût d'un accès plus difficile que celle-là; car elle étoit toute environnée de grosses roches & d'écueils qui étoient cachés sous l'eau; & l'on dit que ce fut Eacus qui infesta exprès de ces roches tous les environs, afin d'assurer son isle contre les courses des Pirates, & contre les entreprises des ennemis. Vers le port le plus fréquenté, il y avoit un temple de Vénus, & dans le quartier le plus apparent de la ville, on trouvoit un lieu appellé l'Eacée; c'étoit une grande place quarrée autour de laquelle règnoit une espece de balustrade de marbre

blanc; en y entrant on voyoit les ſtatues de ces députés qui vinrent à Eacus de la part de tous les peuples de la Grece. Voici, ſelon Pauſanias, le ſujet de cette députation comme les Eginetes & comme tous les Grecs le racontoient.

La Grece étant affligée d'une horrible ſécheresſe, & non ſeulement cette partie de la Grece qui étoit hors de l'Iſthme, mais tout le Péloponnèſe ayant long-tems ſouffert faute d'eau, on envoya enfin à Delphes, pour apprendre de l'oracle la cauſe d'un ſi grand mal, & le remede; la Pythie répondit qu'il falloit appaiſer la colere de Jupiter, & employer auprès du dieu l'interceſſion d'Eacus, s'il vouloit bien l'accorder. Suivant cette réponſe, toutes les villes députerent à Eacus, pour le ſupplier d'être leur interceſſeur; il ſe rendit à leurs prieres, fit des ſacrifices & des vœux à Jupiter Panhellénien, & obtint de la pluie abondamment pour toute la Grece. Les Eginetes, voulant conſerver la mémoire de cet évènement, repréſenterent ces députés par autant de ſtatues.

L'enceinte du temple étoit plantée de vieux oliviers; au milieu étoit un autel fort peu élevé, qui cachoit, à ce que l'on croyoit, la ſépulture d'Eacus, mais on en faiſoit un myſtère. Auprès de l'Eacée on voyoit le tombeau de Phocus; c'étoit une petite éminence environnée d'une baluſtrade, & couverte d'une grande pierre toute brute. On dit que Pélée & Télamon ayant invité Phocus à diſputer le prix du Pentathle, ils ſe ſervirent de cette pierre comme d'un palet, & que Pélée venant à la jetter à ſon tour, en aſſomma ſon frere Phocus; ce qu'il fit, dit-on, à l'inſtigation de ſa mere. Cependant, après le meurtre de Phocus, ſes freres monterent ſur un bâtiment, & s'enfuirent. Lorſqu'ils furent un peu éloignés, Télamon envoya un héraut à ſon pere, pour l'aſſurer que s'il avoit tué Phocus, c'étoit par un pur malheur, & nullement de deſſein prémédité; mais Eacus lui fit dire qu'il n'eût jamais à remettre les pieds dans ſon iſle, & que s'il vouloit ſe juſtifier, il pouvoit plaider ſa cauſe de deſſus ſon vaiſſeau, ou bien ſur une éminence au bord de la mer. Télamon entra donc de nuit dans le port qu'ils appelloient ſecret; & là, ayant avec de la terre ſeulement fait une eſpece de tertre qui ſubſiſta long-tems, il voulut ſe juſtifier du meurtre de ſon frere; mais il perdit ſa cauſe, & ſe voyant condamné, il fit voile vers Salamine. A quelque diſtance de ce port, on trouvoit un théâtre, qui, ſoit pour la grandeur, ſoit pour la beauté, n'étoit pas fort inférieur à celui d'Épidaure. Derrière étoit un ſtade ſi bien pratiqué, qu'il ſoutenoit le théâtre par un de ſes côtés, & en étoit ſoutenu pareillement.

Dans la ville il y avoit trois temples fort près les uns des

autres, le temple d'Apollon, celui de Diane & celui de Bacchus. Dans le premier, Apollon étoit nu, c'étoit une ſtatue de bois, qui avoit été faite par un ſculpteur de l'école d'Égine. Diane & Bacchus étoient vêtus, & Bacchus étoit repréſenté avec de la barbe. Le temple d'Eſculape étoit dans un autre quartier; le Dieu étoit en marbre & aſſis; mais les Éginetes honoroient particulièrement Hécate, & ils célébroient ſa fête tous les ans; ils diſoient que c'étoit Orphée de Thrace qui avoit inſtitué ſon culte & ſes myſtères; le temple de la Déeſſe étoit dans une place fermée de murs; ſa ſtatue étoit de bois, c'étoit un ouvrage de Myron qui avoit repréſenté Hécate avec un ſeul viſage & un ſeul corps. Dans la même iſle, en allant au mont Jupiter Panhellénien, on trouvoit un temple conſacré à la déeſſe Aphéa, en l'honneur de laquelle Pindare a fait une ode pour les Eginetes.

Un jour, les Thébains, voulant ſe venger des Athéniens, envoyerent demander du ſecours aux Eginetes. Ceux-ci leur répondirent qu'ils leur enverroient les Eacides; & ils les leur envoyerent en effet. Les Thébains, appuyés de l'alliance & des forces des Eacides, donnerent bataille aux Athéniens, mais ils n'eurent point l'avantage; de ſorte qu'ils renvoyerent les Eacides, & demanderent un nouveau ſecours aux Eginetes. Les Eginetes, devenus orgueilleux par la grandeur de leurs richeſſes, & ne ſe ſouvenant plus de l'alliance qu'ils avoient autrefois contractée avec les Athéniens, ſe laiſſerent toucher à la priere des Thébains, & marcherent contre les Athéniens, ſans leur avoir déclaré la guerre. Ainſi, tandis que les Athéniens étoient occupés contre les Béotiens, les Eginetes s'embarquerent, vinrent deſcendre dans le païs d'Attique, pillerent quantité de bourgs & de villages ſur la côte maritime, ſaccagerent Phalere, & cauſerent un grand dommage aux Athéniens. La haine que les Eginetes portoient aux Athéniens n'eut point d'autre cauſe que celle-ci.

Les Epidauriens, voyant que leurs terres étoient devenues ſtériles, conſulterent l'oracle au ſujet de cette calamité; & la Pythie leur répondit qu'ils dreſſaſſent des ſtatues à Damias & à Auxéſias, & qu'auſſitôt qu'ils les auroient dreſſées, leurs affaires prendroient un autre cours. Alors, les Épidauriens ayant demandé s'ils feroient ces ſtatues de bronze ou de pierre, il leur fut répondu qu'elles ne devoient être faites ni de l'un ni de l'autre, mais du bois d'un olivier cultivé, & qui ne fût pas ſauvage. Après cette réponſe, les Épidauriens prierent les Athéniens de leur permettre de couper chez eux des oliviers, parce qu'ils eſtimoient qu'il n'y en avoit point ailleurs de plus ſaints & de plus

précieux; outre qu'on dit qu'en ce tems-là on n'en trouvoit point autre part qu'à Athènes. Les Athéniens promirent de leur en donner, à condition qu'ils viendroient sacrifier tous les ans à Minerve, protectrice de leur ville, & à Erechthée. Les Epidauriens accepterent cette condition, & obtinrent ce qu'ils demandoient. Ils firent donc ces statues d'oliviers, la fertilité revint dans leurs terres, & ils payerent aux Athéniens ce qui avoit été convenu entr'eux. En ce tems-là & même auparavant, les Eginetes relevoient des Epidauriens en toutes choses, & principalement en ce qui concernoit la justice, qu'ils alloient recevoir chez eux, soit qu'ils demandassent, soit qu'ils défendissent. Mais depuis, ayant bâti des vaisseaux, ils se révolterent contre les Epidauriens, sans dessein & sans raison; & s'étant déclarés leurs ennemis & rendus maîtres de la mer, ils leur causerent de grands dommages, leur enleverent les statues de Damias & d'Auxésias, & les ayant emportées, ils les placerent dans le milieu de leurs terres, en un lieu appellé Œe, qui étoit environ à vingt stades de leur ville. Quand ils les eurent mises en cet endroit, ils leur firent des sacrifices, où il y avoit des femmes qui se mocquoient de tout le monde, & établirent dix hommes pour chacun de ces simulacres, lesquels présidoient aux sacrifices. Il n'étoit pas permis dans ces sacrifices de dire des injures aux hommes, mais aux femmes du païs; & ces sortes de cérémonies avoient aussi été en usage chez les Épidauriens.

Quand on leur eut enlevé ces statues, ils cesserent de payer aux Athéniens ce qui avoit été accordé entr'eux; & aussi-tôt les Athéniens leur envoyerent demander pourquoi ils manquoient à leur parole. A quoi les Épidauriens répondirent qu'ils y avoient satisfait tant qu'ils avoient eu chez eux ces statues; mais qu'ils ne devoient plus rien payer, puisqu'ils ne les avoient plus en leur puissance, & que c'étoit aux Eginetes à qui il falloit demander cette espèce de tribut, puisqu'ils avoient en leur possession ces statues. Ainsi, les Athéniens envoyerent à Egine pour les demander; mais les Eginetes firent réponse qu'ils n'avoient rien à demêler avec eux. Les Athéniens disoient qu'après leur avoir demandé ces statues, ils leur envoyerent un vaisseau avec quelques-uns de leurs citoyens; que quand ils furent arrivés à Egine, ils firent effort pour emporter ces statues, comme étant faites d'un bois qui étoit à eux, & que voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout par ce moyen, ils les entortillerent de cordes, & tâcherent de les entraîner du lieu où elles étoient, mais qu'à l'instant même il se fit un tonnere horrible, & un grand tremblement de terre; que ceux qui s'efforçoient

çoient de les entraîner, en devinrent furieux; que cette fureur les aveugla de telle sorte, que comme s'ils fussent devenus ennemis, ils se tuerent les uns les autres, & qu'enfin il n'en resta qu'un seul qui se retira à Phalere. Les Athéniens contoient ainsi cette histoire.

Les Eginetes y ajoûtoient d'autres circonstances. Ils disoient entre autres choses, qu'aussi-tôt qu'ils eurent appris que les Athéniens leur venoient déclarer la guerre, ils engagerent les Argiens à leur envoyer du secours; que les Argiens ayant passé dans l'isle sans être apperçus par les Athéniens, se jetterent sur eux lorsqu'ils étoient éloignés de leurs vaisseaux, & que cependant il se fit un tonnerre effroyable, & un horrible tremblement de terre. Les Argiens & les Eginetes rapportoient ainsi cette histoire; & même les Athéniens avouoient qu'ils périrent tous, à l'exception d'un seul qui retourna à Athènes. Mais, les Argiens assuroient, comme faisoient aussi les Athéniens, que celui qui se sauva de l'armée qu'ils avoient défaite, périt dans la ville en cette manière. Lorsqu'il fut de retour à Athènes, & qu'il y eut annoncé la nouvelle de la défaite des Athéniens, qui étoient allés porter la guerre aux Eginetes, les femmes irritées qu'un seul fût resté de tant de monde, se jetterent sur lui, le piquerent avec les agraffes & les épingles qui tenoient leurs robes, & le tuerent de cette façon, en lui demandant ce qu'étoient devenus leurs maris. Cette action des femmes d'Athènes sembla aux Athéniens plus funeste & plus déplorable que leur défaite; & ne pouvant punir d'une autre sorte ce crime des femmes, ils changerent les habillemens qu'elles portoient, & les obligerent de se vêtir à l'Ionienne; car elles s'habilloient auparavant à la Dorienne, & leurs habits étoient fort semblables à ceux des femmes de Corinthe. Ils changerent donc les habits des femmes d'Athènes, en des habits de linge, afin qu'elles ne portassent plus d'agraffes ni d'épingles. Les Argiens & les Eginetes, au contraire, firent cette loi, que leurs femmes porteroient à leurs robes des agraffes & des épingles une fois & demie plus grandes que celles qu'elles avoient accoûtumé de porter. Il fut même ordonné que les femmes ne feroient point d'autres offrandes aux Dieux que d'épingles.

Strabon dit qu'Egine fut successivement habitée par les Argiens, les Crétois, les Epidauriens, par les Athéniens & par les Lacédémoniens qui, l'ayant reprise des Athéniens, la rendirent à ses anciens habitans. Il ajoûte que les Eginetes avoient envoyé des colonies à Cydonie, dans la Crete & chez les Umbrices, que l'on croit être une nation de l'Illyrie, dans le lieu où est aujourd'hui la Croatie.

Le même Auteur dit, après Éphore, que ce fut chez les Eginetes que le premier argent monnoié fut en usage ; ces insulaires ne pouvant se passer du trafic à cause de la stérilité de leur isle. Elien leur attribue aussi l'invention de la monnoie ; cependant, Hérodote en fait honneur aux Lydiens.

L'isle d'Egine conserve son ancien nom dans celui d'Engia, qu'elle prend aujourd'hui. On trouve dans cette isle une si prodigieuse quantité de perdrix rouges, que les habitans sont contraints de s'assembler au printems dans la campagne, pour y détruire leurs nids, & en casser les œufs, de peur que les perdreaux qui en naîtroient, ne mangeassent tout ce qu'ils auroient semé.

EGINE, *Ægina*, Αἴγινα, ville de l'isle de même nom. *Voyez* l'article précédent.

EGINE, *Ægina*, Αἴγινα, (*a*) fille d'Asopus, roi de Béotie, fut aimée de Jupiter. On dit que ce Dieu s'enveloppa d'une flamme de feu pour la venir voir, & qu'il eut d'elle Eacus & Rhadamanthe. On ajoûte que Jupiter, pour dérober sa maîtresse à la vengeance de son pere, qui la cherchoit de tous côtés, la changea en isle ; ce qui veut dire qu'il la cacha dans cette isle du golfe Saronique, aujourd'hui Lepante, qui s'appella depuis l'isle d'Egine.

EGINETE, *Æginetes*, (*b*) descendant d'Eacus ; ses victoires ont été célébrées dans une ode de Pindare.

EGINETES, *Æginetæ*, Αἰγινῆται, habitans de l'isle d'Egine. *Voyez* Egine.

EGINIUM, *Æginium*, (*c*) Αἰγίνιον, ville de Grece dont il est parlé dans plusieurs Auteurs. Tite-Live semble la mettre en Thessalie, ou du moins en Macédoine. César, dans son Commentaire des guerres civiles, prétend qu'elle étoit vis-à-vis de la Thessalie. Pline dit plus précisément qu'elle étoit dans la Piérie ; & Strabon la met sur les frontières des monts Tymphéens. M. de l'Isle, guidé par ces indices, la met au midi de la source de l'Ion, rivière qui se perd dans le Pénée, à l'occident de l'Estiæotide, contrée de Thessalie.

Quoi qu'il en soit de la véritable situation de cette ville, c'étoit une forte place. Elle étoit presque imprenable, ne fût-elle défendue que par une médiocre garnison. C'est ce qui fit que le consul T. Quintius Flamininus, y étant venu l'an 198 avant l'Ére Chrétienne, se contenta d'y faire jetter quelques traits contre ceux qui en défendoient les murailles, &

(*a*) Pausf. p. 93, 138. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 93. T. VII. p. 331. *& suiv.*

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 342.

(*c*) Strab. p. 327. Tit. Liv. L. XXXII. c. 15. L. XXXVI. c. 13. L. XLIV. c. 46. L. XLV. c. 27. Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 651, 652. Plin. T. I. p. 202.

mena ses troupes du côté de Gomphes. Dans la suite, Cn. Anicius eut ordre d'aller attaquer Eginium; les habitans, dans une sortie qu'ils firent sur lui, lui tuerent deux cens hommes. Les Romains, pour s'en venger, livrerent leur ville au pillage, quand ils eurent réduit entièrement le roi Persée.

EGIOCHUS, *Ægiochus*, (a) Αἰγίοχος, surnom de Jupiter, qui signifie porte-chevre. Il fut donné à ce Dieu, parce que Mélisse & Amalthée le nourrirent du lait d'une chevre, selon Lactance. Les Poëtes disent qu'après la mort de cette chevre, Jupiter en prit la peau, pour couvrir le bouclier qu'il portoit en faisant la guerre aux Titans; & que par reconnoissance, il la fit revivre, & la plaça dans le ciel parmi les astres.

Nous avons des médailles des empereurs Philippe & Valérien, sur le revers d'une desquelles on voit représentée une chevre, avec cette inscription: *Jovi conservatori Augusti*; & sur l'autre, une chevre qui porte sur son dos un Jupiter enfant, avec ces mots: *JOVI CRESCENTI*.

EGIPAN, *Ægipan*, (b) surnom que les Poëtes donnoient au dieu Pan, parce que, selon eux, il avoit des pieds de chevre; car, αἴξ, αἰγός, en Grec, signifie chevre. Ensuite, on appella Egipans les Sylvains ou Satyres, que les Anciens représentoient aussi avec des pieds de chevre, & auxquels le dieu Pan commandoit. D'autres disent que les Egipans étoient les Satyres, qui avoient une tête & un visage de chevre, avec une queue de poisson; & que le premier qui eut ce nom, étoit fils de Pan & de la nymphe Æga; qu'il inventa la trompette faite d'une conque marine; & que pour cette raison, on lui donna une queue de poisson. Dans les anciens monumens des Égyptiens, on voit quantité de ces Egipans, qui sont différens des Satyres ordinaires.

Le mot *Egipan* veut dire proprement Pan-chevre.

EGIRATES, *Ægiratæ*, Αἰγειρᾶται, nom donné par Pausanias aux habitans d'Egire. *Voyez* Egire.

EGIRE, *Ægira*, Αἴγειραι, (c) ville du Péloponnèse dans l'Achaïe, étoit située entre Egium & Sicyone, sur une colline roide & de difficile accès. Pausanias la met au nombre des douze villes qui composoient anciennement tout le domaine de la nation Achéenne, & que cette nation se partagea par la voie du sort, après la transmigration des Ioniens.

La côte d'Egire n'avoit rien de remarquable. Le port de

(a) Homer. Iliad. L. XI, v. 66. Diod. Sicul. p. 233.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 273.

(c) Pauf. p. 407, 450. & seq. Plin. Tom. I. pag. 192. Ptolem. L. III. c. 13. Herod. L. I. c. 145. Strab. p. 385, 386. Tacit. Annal. L. IV. c. 13.

même nom que la ville, en étoit éloigné de douze stades. Cette ville est appellée par Homère Hypéréſie; elle ne prit le nom d'Egire que depuis que les Ioniens vinrent s'y établir; voici, selon Pausanias, à quelle occasion elle changea de nom. Les Sicyoniens, ayant mis une armée sur pied, entrerent tout-à-coup dans le païs des Hypéréſiens; ceux-ci, n'étant égaux ni en force ni en nombre, s'aviserent de rassembler toutes les chevres du païs, & de leur attacher des fascines aux cornes. Ensuite, pendant une nuit fort obscure, ils mirent le feu à ces fascines. Les ennemis crurent que c'étoit du secours qui arrivoit aux Hypéréſiens, & s'en retournerent chez eux. Depuis cette aventure, la ville prit le nom d'Egire, d'un mot Grec qui signifie des chevres; & dans le lieu même où une belle chevre qui conduisoit le troupeau s'étoit couchée, les Hypéréſiens bâtirent un temple à Diane, sous le titre de Diane Agrotéra, persuadés que ce stratagême dont ils s'étoient servis pour tromper l'ennemi, leur avoit été inspiré par cette Déesse; cependant, le nom d'hypéréſie subsista quelque tems. Cette ville, selon Étienne de Byzance, fut aussi appellée Hypérie.

On lit dans Polybe de quelle manière elle fut surprise par les Étoliens, qui, faute de conduite, ne la garderent que quelques heures. Les détails de cette entreprise nous apprennent qu'au pied de cette colline il y avoit une rivière, & autour de la ville, des bois presqu'impraticables, où se cacherent les Étoliens, en attendant que le traître qui devoit leur livrer la ville, & qui s'y étoit glissé par un égoût, leur en ouvrît les portes, ce qu'il fit. Mais, ils se crurent trop assurés de leur conquête, & se débanderent pour piller; ce qui donna aux Egirates le tems de la réflexion, & l'occasion de profiter de cette imprudence; car, ceux d'entr'eux qui croyoient tout perdu, se sauverent dans la citadelle, & pendant que les ennemis s'affoiblissoient, en se dispersant pour piller, ils se trouverent rassemblés en assez grand nombre pour tomber sur eux, & se ressaisir du butin.

Les curiosités de la ville d'Egire consistoient, premièrement en un temple de Jupiter, où le Dieu étoit représenté assis; c'étoit une statue de marbre du mont Pentélique, faite par Euclidas. On voyoit dans le même temple une Minerve en bois, dont le visage, les mains & les pieds étoient d'ivoire; le reste de la statue étoit doré, & peint de diverses couleurs. Secondement, en un temple de Diane, avec une statue de la Déesse, qui étoit d'un goût fort moderne, dit Pausanias; ce temple étoit desservi par une jeune fille qui exerçoit le sarcerdoce jusqu'à ce qu'elle fût nubile. On y voyoit une autre statue d'un

goût très ancien, que les Egirates disoient être d'Iphigénie, fille d'Agamemnon; si cela est, on peut croire que ce temple avoit d'abord été dédié à Iphigénie. Celui d'Apollon étoit à voir pour son ancienneté, qui paroissoit sur-tout aux ornemens de la voûte; la statue du Dieu étoit fort ancienne; c'étoit une statue de bois, toute nue, & d'une grandeur prodigieuse. Les Egirates ne sçavoient pas eux-mêmes qui en avoit été l'ouvrier; mais, quiconque a vu l'Hercule de Sicyone, dit Pausanias, jugera aisément que ces deux statues sont de la même main, & par conséquent, de Laphaès, célebre sculpteur de Phliasie. On y voyoit aussi d'un côté quelques statues d'Esculape qui étoient toutes droites; de l'autre un Sérapis, & une Isis, les unes & les autres de ce beau marbre du mont Pentélique. Vénus la Céleste étoit en singulière vénération chez ces peuples; il n'étoit pas permis aux hommes d'entrer dans son temple; ils n'entroient même qu'à certains jours dans le temple de la Déesse de Syrie; car ainsi l'appelloit-t-on, & ce n'étoit qu'après s'être préparés par des purifications & par des jeûnes.

On trouvoit encore à Egire une petite chapelle où il y avoit une Fortune qui tenoit une corne d'abondance à la main, & auprès étoit l'Amour avec des aîles, apparemment pour donner à entendre qu'en amour la fortune fait plus que la beauté. C'est pourquoi, Pausanias assure qu'il n'a pas eu de peine à croire ce que dit Pindare dans une de ses odes, que la Fortune est une des Parques, & celle de toutes qui a le plus de pouvoir. On remarquoit dans la même chapelle un tableau qui représentoit un homme en cuirasse, déjà âgé, & qui jettoit les hauts-cris; près de lui trois femmes qui ôtoient leurs bracelets, & trois jeunes hommes qui paroissoient fort affligés; on disoit que c'étoit un citoyen d'Egire qui avoit été tué à la guerre, après avoir donné de grandes preuves de valeur; les trois jeunes hommes étoient ses freres, qui vinrent apporter la nouvelle de sa mort à Egire, & les trois femmes étoient ses sœurs, qui, pour marquer leur douleur, jetterent aussi-tôt leurs ornemens. Les gens du païs n'appelloient point autrement ce vieillard, que le pere pitoyable, parce qu'en effet la pitié étoit peinte sur son visage.

Niger, suivi par M. de l'Isle, nomme Xilocastro la ville bâtie sur les ruines d'Egire. Corneille dit Xilocastro ou Scolocastri, & écrit Egyre par un *y*.

EGIRE, *Ægira*, Αἴγειρα, (*a*) un des noms que les Anciens ont donnés à l'isle de Lesbos, suivant le témoignage de

(*a*) Strab. p. 617.

Pline. Le P. Hardouin soupçonne que ce nom pourroit bien venir de ce qu'elle portoit quantité de peupliers; car, Αἴγειρος, signifie un peuplier noir. Il y avoit au fond de la grande baye, qui est au nord de cette isle, un village nommé Egirus; & ce village pourroit aussi avoir donné lieu à ce nom. Strabon dit qu'il étoit dans le territoire de Méthymne.

EGIRE, *Egira*, (a) l'une des nymphes Hamadryades, que quelques-uns font filles d'Oxilus.

EGIRE, *Egirus*, sixième roi de Sicyone, succéda à Telxion, l'an du monde 2093, & 1942 avant Jesus-Christ. Il règna 34 ans, & Thurimaque lui succéda.

EGIROESSA, *Ægiroëssa*, (b) Αἰγιρόεσσα, ville de l'Asie mineure dans l'Eolïde, selon Hérodote. C'étoit une des onze villes du païs.

EGISTHE, *Ægisthus*, (c) Αἴγισθος, fils de Thyeste & de Pélopéïe, fille du même Thyeste, fut, dit-on, ainsi nommé, parce qu'il fut nourri du lait d'une chevre, que les Grecs appellent αἴξ, αἰγὸς.

L'oracle avoit prédit à Thyeste, que le fils qu'il auroit de sa propre fille, vengeroit les crimes d'Atrée. Thyeste, voulant éviter l'inceste dont il étoit menacé, envoya Pélopéïe à un temple de Minerve, pour y faire la fonction de prêtresse. Mais il arriva, qu'étant allé à ce temple, il rencontra sa fille dans le bois de cette déesse, & la viola sans la reconnoître; Pélopeïe lui arracha son épée, & la garda. Lorsqu'elle fut accouchée, elle exposa l'enfant, qui fut trouvé par des pasteurs, & nourri par une chevre, ce qui lui fit donner le nom d'Egisthe. Egisthe, étant devenu grand, reçut de Pélopéïe l'épée de Thyeste, & fut conduit à la cour d'Atrée, qui lui commanda d'aller tuer Thyeste. Celui-ci, ayant reconnu son épée au côté d'Egisthe, lui demanda de qui il l'avoit eue, & Egisthe lui répondit qu'il l'avoit reçue de Pélopéïe sa mere. Alors, Thyeste lui déclara qu'il étoit son pere, & l'instruisit des malheurs qu'Atrée avoit causés dans leur famille. Egisthe ne tarda point à s'en venger; & après avoir tué Atrée, il rétablit son pere sur le trône de Mycenes.

Pendant le siege de Troye, Egisthe, qui vivoit dans une lâche oisiveté, dans un coin du Péloponnèse, conçut une passion criminelle pour la femme d'Agamemnon, pour la reine Clytemnestre, qu'il sollicitoit tous les jours de répondre à ses désirs. La Reine résista longtems, & refusa de consentir à

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 386.
(b) Herod. L. I. c. 149.
(c) Pauf. p. 113. *& seq.* Vell. Paterc. L. I. c. 1. Homer. Odyss. L. I. v. 28. *& seq.* L. III. v. 194. *& seq.* Myth. pa. M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 312. *& suiv.*

une action si infame ; car, outre que son esprit étoit encore sain & entier, elle avoit auprès d'elle un chantre qu'Agamemnon lui avoit laissé en partant pour Troye, & qu'il avoit chargé particulièrement du soin de la garder & de veiller à sa conduite. Mais, quand l'heure marquée par les destins fut arrivée, où ce malheureux Egisthe devoit triompher de sa chasteté, il commença par éloigner d'auprès d'elle ce chantre, il le mena dans une isle déserte, & l'abandonna en proie aux oiseaux des cieux ; & retournant à Mycenes, il se vit enfin maître de la Reine, qui le suivit volontairement dans son palais. Alors, il offrit sur les autels une infinité de victimes, & consacra dans les temples les offrandes les plus précieuses, de l'or, de riches étoffes, pour remercier les dieux d'avoir réussi dans une entreprise si difficile, & dont il avoit toujours désespéré.

Cependant, le siege de Troye étant fini, Agamemnon reprit la route de ses États ; mais, Egisthe le fit assassiner la première nuit de son arrivée. Le peuple se soumit à ce meurtrier ; & le tyran règna sept années entières à Mycenes ; mais, la huitième année, Oreste revint d'Athènes pour le punir ; il tua le meurtrier de son pere, le traître Egisthe, & après l'avoir tué, il donna aux peuples d'Argos le festin des funérailles de son abominable mere & de ce lâche assassin.

» Je ne sçais pas bien, dit » Pausanias, parlant d'Egisthe & » d'Agamemnon, qui des deux » se porta le premier à offenser l'autre, si ce fut Egisthe, » ou s'il ne fit que se venger » du meurtre de Tantale fils » de Thyeste, lequel Tantale » avoit épousé Clytemnestre » fille de Tyndare. Pour moi » je ne puis croire qu'ils fussent nés l'un & l'autre assez » méchans pour commettre de » sang froid tant de cruautés. » D'un autre côté, s'ils ont » payé la peine du crime de » Pélops, & que les manes vengeurs de Myrtil les aient poursuivis jusqu'à ce point, il faut » avouer que rien ne montre » tant la vérité de ce que la » Pythie dit un jour à Glaucus » le Spartiate, fils d'Epicidas, » qui la consultoit sur un faux » serment; *que quiconque se parjure, attire la colère du ciel sur* » *ses enfans & sur leurs descendans.* «

Homère, au premier livre de l'Odyssée, donne à Egisthe une épithete, que Madame Dacier dit n'avoir pu ni dû conserver. » Le pere des dieux & » des hommes, dit le Poëte, » s'étant souvenu du sage Egisthe. « Ἀμύμονος, c'est-à-dire, irrépréhensible, à qui on ne peut rien reprocher. Comment ce Poëte peut-il dire cela d'un scélérat qui a assassiné son roi, pour en épouser la femme, & se rendre maître de ses États ? Il seroit difficile de rendre cela

supportable dans notre manière de penser & de nous exprimer. Ce n'est pourtant pas une raison de condamner Homère, qui sans doute n'a pas employé cette épithete légerement & sans quelque dessein de nous apprendre une vérité importante. Eustathe, pour le sauver, dit qu'il a grand soin de ne paroître ni médisant ni railleur dans son Odyssée, non plus que dans son Iliade; que pour cette raison, il donne cette épithete à Egisthe, épithete prise, non du mal qui étoit en lui, mais du bien; car, il étoit noble, bien fait, il avoit beaucoup d'esprit, & qu'ainsi il regarde Egisthe par le bon côté. Mais cela ne me satisfait point, dit Madame Dacier, & ne satisfera personne. Je crois, poursuit-elle, qu'il y a une raison plus profonde & plus digne d'un grand Poëte. Homère donne ici à Egisthe cette épithete, pour disculper Jupiter du crime que ce scélérat avoit commis; il veut faire voir que Dieu n'est point la cause des forfaits des hommes, & qu'il les a créés tous sages & capables de faire le bien; mais que par leur intempérance, par leurs débauches, & par le mauvais usage qu'ils font de leur liberté, ils corrompent ces semences de vertu, & se précipitent dans le mal. C'est comme s'il disoit. » Jupiter s'étant souvenu d'Egisthe, de cet Egisthe, qu'il avoit créé prudent & sage, & capable de se bien conduire. «

EGISTHENE, *Ægisthæna*, Αἰγίσθαινα, (a) ville de Grece dans la Mégaride, du côté où ce païs confinoit à la Béotie. Cette ville étoit célebre par le temple de Mélampus fils d'Amythaon. Dans ce temple, on voyoit sur une colomne, une statue qui représentoit un homme de taille médiocre. Les habitans du lieu faisoient des sacrifices à Mélampus, & célébroient sa fête tous les ans; du reste, ils ne lui attribuoient point la vertu de prédire l'avenir, ni par le moyen des songes, ni d'aucune autre manière.

Suivant plusieurs anciens Géographes, il faut lire Egosthene & non pas Egisthene.

EGITIUM, *Ægitium*, Αἰγίτιον, (b) ville de Grece, située à l'orient méridional, & à 35 milles Romains de Delphes. Cette ville étoit dans l'Étolie, sur les frontières des Locriens, surnommés Ozoles. Thucydide la place sur des hauteurs, à environ 80 stades de la mer.

EGIUM, *Ægium*, Αἴγιον (c) ville du Péloponnèse dans l'Achaïe, est comptée pour une des douze villes qui composerent anciennement tout le domaine des Achéens, & qui furent partagées entre cette nation par la voie du sort, après la trans-

(a) Pauf. p. 82, 83.
(b) Thucyd. p. 238.

(c) Pauf. p. 409, 442. & *seq.* Strab. p. 337, 385. & *seq.* Plin. T. I. p. 555.

migration des Ioniens. Cette ville étoit ſituée à trente ſtades de Rhypes, & à ſoixante du port d'Erinée. Mais, ſi de ce port on alloit par terre à Egium, le chemin étoit plus court d'environ quarante ſtades. Le païs étoit arroſé de deux fleuves, le Phœnix & le Méganite, qui tous deux alloient tomber dans la mer au-deſſous d'Egium, ſelon Pauſanias. Mais, ſelon Strabon, cette ville étoit ſituée ſur les bords du Sélinus ou Sélinunte, du même nom que le fleuve qui baignoit le temple de Diane d'Epheſe.

Près de la ville on voyoit un portique bâti par Straton, fameux athlete qui en un même jour remporta le prix du Pancrace & de la lutte à Olympie; on bâtit ce portique afin que ce fût pour lui un lieu d'exercice. Entre les diverſes curioſités de la ville d'Egium, il y avoit premièrement un vieux temple de Lucine; la déeſſe étoit couverte d'un voile fort fin depuis la tête juſqu'aux pieds. Sa ſtatue étoit de bois à la réſerve du viſage, des mains & des pieds, qui étoient de ce beau marbre du mont Pentélique; elle avoit une main étendue, & de l'autre elle tenoit un flambeau, apparemment pour ſignifier, ou que les douleurs de l'enfantement ſont cuiſantes comme le feu, ou que c'eſt la déeſſe elle-même qui fait jouir les enfans de la lumière du jour; cette ſtatue étoit un ouvrage de Damophon Meſſénien. Près du temple de Lucine étoit un lieu conſacré à Eſculape, où l'on voyoit une ſtatue d'Hygeia, & une autre d'Eſculape même; des vers iambes gravés ſur le piedeſtal apprenoient que ces ſtatues étoient encore de la main de Damophon.

En ſecond lieu, on voyoit à Egium un temple de Minerve, & un bois conſacré à Junon. Minerve avoit deux ſtatues de marbre blanc; pour la ſtatue de Junon, perſonne ne la voyoit, qu'une femme qui exerçoit le ſacerdoce de la déeſſe. Bacchus avoit ſon temple près du théâtre; il étoit repréſenté ſans barbe. Dans la place publique il y avoit un temple & tout un canton dédiés à Jupiter Sauveur; en entrant, on trouvoit à gauche deux ſtatues de bronze; l'une repréſentoit le dieu ſans barbe, & celle-là paroiſſoit la plus ancienne. Si on alloit tout droit, on trouvoit une chapelle où il y avoit un Neptune, un Hercule, un Jupiter & une Minerve de bronze; on appelloit ces dieux, les dieux d'Argos, ſoit parce qu'ils avoient été fabriqués à Argos, comme le diſoient les Argiens eux-mêmes, ſoit parce qu'ils n'étoient à Egium qu'à titre de dépôt, comme les habitans le prétendoient. Car ils racontoient que les Argiens dépoſerent ces divinités chez eux, en exigeant en même tems qu'ils leur fiſſent des ſacrifices tous les jours. Comme cela auroit été d'une trop grande dépenſe, ceux d'Egium

s'aviserent d'immoler plusieurs victimes à la fois, & d'en faire ensuite des repas publics; ainsi il n'y avoit rien de perdu, & ces sacrifices ne coûtoient pas beaucoup. Dans la suite, les Argiens redemanderent leur dépôt; ceux d'Egium dirent qu'ils étoient tout prêts à le rendre, mais qu'ils vouloient être payés de leurs frais; la somme qu'ils demandoient étant exorbitante, on aima mieux leur laisser les statues. Près de la place Apollon & Diane avoient un temple en commun, & dans la place même Diane avoit le sien en particulier, où la déesse étoit représentée tirant de l'arc. On y voyoit aussi le tombeau du héraut Talthybius, ce qui n'empêchoit pas que les Spartiates ne se vantassent de l'avoir chez eux sur une petite éminence; l'une & l'autre ville lui rendoit des honneurs funebres tous les ans.

Du côté de la mer il y avoit quatre temples consacrés, l'un à Vénus, l'autre à Neptune, le troisième à Proserpine, & le quatrième à Jupiter dit Homagyrius; dans ce dernier, Jupiter, Vénus & Minerve avoient des statues. Après le temple de Jupiter Homagyrius étoit celui de Cérès Panachéenne. Sur le même rivage de la mer, on voyoit une source abondante, dont l'eau étoit douce & fort bonne à boire. Près de-là étoit le temple de la déesse Salus, dont la statue n'étoit vue que de ses prêtres; dans les sacrifices qu'ils faisoient à la déesse, ils observoient entr'autres cérémonies de jetter dans la mer un morceau de pâte qu'ils envoyoient, disoient-ils, à Aréthuse en Sicile. On voyoit à Egium plusieurs autres statues de bronze, comme un Jupiter enfant, & un jeune Hercule qui n'avoit point encore de barbe; c'étoient des ouvrages d'Agéladas d'Argos. Tous les ans on nommoit à ces divinités des prêtres, qui avoient soin de garder leurs statues chez eux; on élisoit le plus bel enfant de tout le païs pour prêtre de Jupiter, & quand il avoit atteint l'âge de puberté, on lui donnoit un successeur. Tel étoit l'ancien usage de ces peuples. Les États généraux d'Achaïe se tenoient encore à Egium du tems de Pausanias. Il avoit plu aux Achéens de les y transférer, parce que de toutes leurs villes, depuis qu'Hélice avoit été submergée, Egium étoit la plus considérable & la plus riche.

Strabon dit que cette ville se forma des habitans de sept ou huit villages voisins, qui se rapprocherent les uns des autres, & que Jupiter fut nourri du lait d'une chevre en ce lieu-là. Il y a bien des variations dans la Mythologie sur le lieu où Jupiter naquit, & sur celui où il fut élevé. On tient cependant qu'il fut nourri en Crete, selon le plus grand nombre des Auteurs anciens. On croit qu'Egium est aujourd'hui Visita, bourgade de la Morée.

EGIUM, *Ægium*, Αἴγιον, (a) ville de Béotie, selon Natalis Comès. Cet Auteur parlant de la chevre qui nourrit Jupiter encore enfant : » Elle fut, dit-» il, appellée Olénienne, par-» ce qu'elle avoit été nourrie » auprès d'Olénus, ville de » Béotie, où Egium fut bâtie » après la destruction d'Eges. « Mais, ce qui fait douter de la bonté de cette remarque de Natalis Comès, c'est que les Géographes ne connoissent que deux Olénus dans toute la Grece, l'une dans l'Achaïe propre, l'autre dans l'Étolie. D'ailleurs, un passage de Strabon fait connoître qu'il falloit dire l'Achaïe au lieu de la Béotie ; car il y est fait mention de la décadence d'Eges. » Ege, dit-il, car on » nomme aussi Eges de cette » manière, n'est point à présent » habitée. Egium est assez peu-» plée. C'est-là, à ce qu'on pré-» tend, que Jupiter fut nourri » par une chevre. « Ce qui peut embarrasser, c'est qu'Olénus d'Étolie a été aussi nommée Eges ; mais il n'y a jamais eu d'Egium.

EGLA, *Egla*, Αἰγλὰ, (b) sixième femme de David, fut mere de Jéthraam. Plusieurs croient qu'Egla est la même que Michol, & qu'elle mourut en couches de Jéthraam. Mais, ce qui fait douter qu'Egla soit Michol, c'est qu'il est dit au second livre des Rois, que Michol n'eut point d'enfans. *Egla* signifie une génisse.

EGLÉ, *Ægle*, Αἴγλη, (c) nymphe d'une beauté charmante, étoit fille du Soleil & de Néere. Elle se plaisoit fort à faire des tours de malice aux bergers. Un jour, Chromis & Mnasile, que le vieux Silene avoit flattés de l'espérance de l'entendre chanter, trouverent ce vieillard endormi. Aussitôt ils se jettent sur lui & le lient avec des guirlandes. Eglé, se joignant aux deux bergers, les encourage ; & au moment que Silene commence à ouvrir les yeux, elle lui barbouille tout le visage de jus de mûres.

EGLÉ, *Ægle*, Αἴγλη, (d) autre nymphe, fille de Panopée. On dit que Théfée étant devenu éperdument amoureux de cette nymphe, voulut l'épouser, & qu'il quitta pour cet effet Ariadne.

EGLÉ, *Ægle*, Αἴγλη, (e) fille d'Esculape & d'Epione, au rapport de M. l'abbé Banier.

EGLÉ, *Ægle*, Αἴγλη, (f) l'une des trois Hespérides, filles d'Hespérus, roi d'Italie, & nièces d'Atlas. Elles sont célebres dans les écrits des Poëtes, à cause des jardins fertiles en pommes d'or qu'elles possédoient, selon eux, près du mont Atlas en Afrique, & qui étoient gardés par un dragon,

(a) Strab. p. 386, 387.
(b) Reg. L. II. c. 3. v. 5. c. 6. v. 23.
(c) Virg. Eclog. 6. v. 20. & *seq.*
(d) Plut. T. I. p. 8, 13.
(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 274.
(f) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 35.

qu'Hercule tua, pour témoigner sa complaisance à Eurysthée.

EGLÉ, *Ægle*, Αἴγλη, (*a*) fut mere des graces, selon quelques-uns, & elle les eut du Soleil.

EGLÉE, *Æglæa*, (*b*) est comptée par certains pour une des trois graces.

EGLÈS, *Ægles*, (*c*) fameux athlete de l'isle de Samos, étoit naturelllement muet; mais, voyant qu'on le frustroit du prix de la victoire, pour le donner à un autre, il en conçut tant de déplaisir, que sa langue se délia d'elle-même, pour en faire des reproches & en demander raison.

EGLIENS, *Ægli*, Αἴγλοι, (*d*) peuple d'Asie, selon Hérodote. Cet Auteur dit que la douzième Satrapie des Perses s'étendoit depuis les Bactriens jusqu'aux Egliens, & rendoit trois cens soixante talens.

EGLISE, *Ecclesia*, Ἐκκλησία, est, selon les Théologiens Catholiques, l'assemblée des Fidèles unis par la profession d'une même foi, & par la communion des mêmes sacremens, sous la conduite des légitimes Pasteurs; c'est-à-dire, des Évêques, & du Pape successeur de saint Pierre, & Vicaire de Jesus-Christ sur la terre.

La plûpart des Hérétiques ont défini l'Église conformément à leurs opinions, ou de manière à faire croire que leurs sociétés particulières étoient la véritable Église. Les Pélagiens disoient que c'étoit une société d'hommes parfaits, qui n'étoient souillés d'aucun péché; les Novatiens, qu'elle n'étoit composée que des justes qui n'avoient pas péché grievement contre la foi. Les Donatistes n'y admettoient que les personnes vertueuses & exemptes des grands crimes; Wiclef, que les prédestinés; Luther, que les Saints, qui croient & qui obéissent à Jesus-Christ. Calvin & ses sectateurs ont admis tantôt une Église extérieure & visible, tantôt une Église invisible, composée des Élus. Jurieu l'a composée de toutes les sectes Chrétiennes qui n'errent pas dans les articles fondamentaux. Tous se sont accordés à en exclure le gouvernement hiérarchique du Pape & des Évêques. L'Hérésie fut toujours ennemie de la subordination.

Les Anglicans conviennent pourtant avec nous de la nécessité d'un Chef visible dans l'Église. Mais, au lieu que nous reconnoissons le Pape en cette qualité, ils la déferent à leur Roi, qui en effet dans ses titres, prend celui de chef de l'Église Anglicane.

Le mot *Eglise* vient originairement du Grec ἐκκλησία, qu'on a dit en général pour une assemblée publique, quelle qu'elle fût, & quelquefois aussi pour

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 175.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 175.

(*c*) Valer. Max. p. 57, 58.

(*d*) Herod. L. III. c. 92.

le lieu même de l'assemblée. On le trouve employé en ce dernier sens par les Écrivains Sacrés & Ecclésiastiques, mais plus ordinairement ils le restreignent à l'assemblée des Chrétiens ; de même que le terme *Synagogue*, qui d'abord signifioit une assemblée en général, a été ensuite consacré par l'usage à signifier un assemblée de Juifs.

Ainsi, dans le Nouveau Testament, le mot *Eglise* n'est guere employé qu'en parlant des Chrétiens ; & il se prend tantôt pour le lieu où il s'assemblent pour prier, comme dans la première Épitre aux Corinthiens, ch. 14. v. 34, tantôt pour l'assemblée des Fidèles répandus par toute la terre, comme dans l'Épitre aux Éphésiens, ch. 5, v. 24 & 26 ; quelquefois pour les Fidèles d'une ville ou d'une province en particulier, comme dans la première Épître aux Corinthiens, ch. 1, v. 1 & 2 ; & dans la seconde aux Corinthiens, ch. 8, v. 1 ; quelquefois pour une seule famille, comme dans l'Épitre aux Romains, ch. 16, v. 5 ; & enfin, pour les Pasteurs & les Ministres de l'Église, comme dans Saint Matthieu, ch. 18, v. 17.

L'Église universelle est la société de toutes les Églises particulières unies par la même profession de foi, la participation aux mêmes Sacremens, & la même soumission à la voix des Pasteurs légitimes, c'est-à-dire, du Pape & des Évêques. On y distingue deux parties ; l'une extérieure & visible, qu'on nomme son corps ; l'autre intérieure & invisible, qu'on appelle son ame. Le corps est la profession extérieure de la foi & la communion des Sacremens. L'ame, ce sont les dons intérieurs du Saint-Esprit, la foi, l'espérance, la charité, &c. De cette distinction, l'on conclut que les Hérétiques qui font profession ouverte d'une doctrine contraire à celle de Jesus-Christ, les Infideles, les Schismatiques, les Excommuniés, ne sont ni de l'ame ni du corps de l'Église. Mais, les pécheurs, les méchans, les infideles & les hérétiques cachés, les réprouvés même sont de son corps. Les justes & les élus appartiennent seuls proprement à son ame ; les cathécumenes & les pénitens sont de son corps, mais imparfaitement, parce qu'ils aspirent ou à y être reçus, ou à y rentrer.

Les qualités ou caractères de l'Église marqués dans le symbole du Concile de Constantinople, sont qu'elle est *Une*, *Sainte*, *Catholique* & *Apostolique*. *Une*, par l'union de tous ses membres sous un même chef invisible qui est Jesus-Christ, & sous un même chef visible qui est le Pape, & par l'unité de sa doctrine qu'elle tient de Jesus-Christ & des Apôtres, & par la tradition des Peres. L'Église est *Sainte*, par la sainteté de sa doctrine, de ses Sacremens, & parce qu'il n'y a & ne peut y avoir de Saints

que dans sa société. *Catholique*, c'est-à-dire, qu'elle n'est bornée ni par les tems ni par les lieux, & qu'elle est plus étendue qu'aucune des sectes qui se sont séparées d'elle; & enfin *Apostolique*, tant parce qu'elle professe la doctrine qu'elle a reçue des Apôtres, que parce que ses Pasteurs sont, par une suite non interrompue, les légitimes successeurs des Apôtres. A quoi il faut ajoûter trois autres avantages fondés sur les promesses de Jesus-Christ; sçavoir, 1.° Sa visibilité, 2.° Son indéfectibilité ou sa perpétuité, 3.° Son infaillibilité dans ses décisions, soit qu'elle soit dispersée, soit qu'elle soit assemblée. Nos plus habiles Théologiens & controversistes, ont prouvé contre les Protestans, que ces caracteres & ces avantages convenoient parfaitement à l'Église Romaine, & ne convenoient qu'à elle seule. On peut en voir les preuves dans les sçavans ouvrages de MM. Bossuet, Nicole, &c.

Quoique toutes les Églises Catholiques aient toujours été considérées comme une seule & même Église, cependant les Eglises particulières ont eu leur dénomination propre, comme l'Église d'Orient, l'Église d'Occident, l'Église d'Afrique, l'Église Gallicane, &c.

L'Église d'Orient ou l'Église Grecque, signifioit autrefois simplement les Églises des Grecs ou d'Orient, & non pas une Église particulière & séparée de la communion de l'Église Latine, & elle comprenoit toutes les provinces qui étoient anciennement soumises à l'empire Grec ou empire d'Orient, & dans lesquelles on parloit Grec, c'est-à-dire, tout l'espace depuis l'Illyrie jusqu'à la Mésopotamie & la Perse, y compris l'Égypte. Le schisme commencé par Photius, consommé par Michel Cérularius, a séparé de l'Église Latine, cette partie de l'Orient, autrefois si féconde en grands hommes; & quoiqu'on en ait tenté la réunion en divers Conciles, elle n'a jamais réussi, à l'exception du patriarchat de Jérusalem; ceux d'Antioche & d'Alexandrie sont demeurés dans le schisme avec celui de Constantinople, que le Grand-Seigneur, confere ordinairement au plus offrant, & dont par cette raison les titulaires sont souvent destitués, soit par l'avarice des Turcs, soit par l'avidité du premier concurrent qui donne au grand visir ou autres ministres de la porte, des sommes plus considérables que celles qu'ils ont reçues du patriarche qui est en place.

L'Église d'Occident comprenoit autrefois les Églises d'Italie, d'Espagne, d'Afrique, des Gaules & du Nord, en un mot de toutes les provinces où l'on parloit la langue des Romains. La Grande-Bretagne, une partie des Païs-bas, de l'Allemagne & du Nord, s'en sont séparées depuis plus d'un siècle, &

forment des sociétés à part, que leurs sectateurs appellent Églises réformées, mais qui dans le vrai sont un schisme aussi réel que celui des Grecs. Cette Église réformée se divise elle-même en Église Luthérienne, Calviniste, & Anglicane; & ces trois Églises n'ont aucun point fixe de créance & de communion uniforme entre elles, que leur déchaînement contre l'Église Catholique. Tandis que celle-ci souffroit ces pertes en Europe, elle faisoit de nouvelles conquêtes dans les Indes, le Japon, la Chine, & le nouveau monde, où la religion a fait des établissemens très-considérables. Au reste, l'indéfectibilité n'est promise à aucune Eglise en particulier, même nationale. Les Églises d'Afrique & d'Angleterre n'en fournissent qu'une trop triste expérience.

L'Église Romaine est la société des Catholiques unis de communion avec le Pape, successeur de Saint Pierre. On l'a appellée *la mere & la maîtresse des autres Églises* dès le tems de Saint Irénée, au second siècle, parce qu'en effet presque toutes celles de l'Occident sont émanées d'elle, & qu'on l'a regardée comme le centre de l'unité Catholique. Quiconque ne communique pas avec l'Évêque de Rome, est comme séparé de cette unité; ç'a toujours été la marque distinctive du schisme, que de rompre avec l'Église de Rome, soit dans l'unité de doctrine, soit dans l'ordre de la hiérarchie ecclésiastique.

L'Église d'Afrique avoit un grand nombre de chaires Épiscopales, comme il paroît par l'histoire des Donatistes. Quelques-uns en comptent jusqu'à huit cens; elle a donné à l'Église des Docteurs illustres. Il suffit de nommer Saint Cyprien, Saint Augustin, Saint Fulgence, pour rappeller au lecteur l'idée du génie sublime réuni à celle de la plus éminente piété. L'irruption des Goths & des Vandales attachés à l'Arianisme, & chassés à leur tour de cette partie du monde par les Sarrasins, y a aboli la véritable religion. Dieu retranche à son gré les lumières, & permet les ténebres, sur-tout quand on rejette les unes, & qu'on appelle les autres.

L'Église Gallicane a de tout tems été une des portions les plus florissantes de l'Église universelle. Son attachement constant au Saint Siège, sans altérer celui qu'elle devoit à l'ancienne discipline de l'Église; son zele contre les hérésies, égal à celui qu'elle a témoigné contre les innovations, contraires à l'esprit des Conciles & des Canons; sa fidélité pour nos Rois; la protection qu'elle a accordée aux belles lettres, & le nombre infini d'hommes célebres par leur sçavoir & par leur piété, qu'elle a produits dans tous les tems, seront à jamais des monumens de sa gloire. Le P. de Longueval, Jésuite,

nous en a donné une histoire, continuée par les PP. de Fontenay, Brumoy, Berthier, ses confreres.

EGLOGE, *Ægloge*, (*a*) l'une des nourrices de l'empereur Néron.

EGLOGUE, *Ecloga*, (*b*) Ἐκλογὴ, autrement poësie bucolique, ou poësie pastorale, trois termes différens, qui ne signifient qu'une même chose, l'imitation, la peinture des mœurs champêtres.

Cette peinture noble, simple & bien faite, plaît également aux Philosophes & aux Grands; aux premiers, parce qu'ils connoissent le prix du repos & des avantages de la vie champêtre; aux derniers, par l'idée que ce genre de poësie leur donne d'une certaine tranquillité dont ils ne jouissent point, qu'ils recherchent cependant avec ardeur, & qu'on leur présente dans la conduite des Bergers.

C'est la peinture de cette condition, que les Poëtes toujours occupés à plaire, ont saisie pour un objet de leur imitation, en l'ennoblissant avec cet art qui sçait tout embellir. Ils ont jugé avec raison qu'ils ne manqueroient point de réussir par de petites pièces dramatiques, dans lesquelles introduisant pour acteurs des bergers, ils en feroient voir l'innocence & la naïveté, soit que ces personnages chantassent leurs plaisirs, soit qu'ils exprimassent les mouvemens de leurs passions.

Cette sorte de poësie est pleine de charmes; elle ne rappelle point à l'esprit les images terribles de la guerre & des combats; elle ne remue point les passions tristes par des objets de terreur; elle ne frappe & ne saisit point notre malignité naturelle par une imitation étudiée du ridicule; mais elle rappelle les hommes au bonheur d'une vie tranquille, après laquelle ils soupirent vainement.

Rien n'est plus propre que ce genre de poësie, à calmer leurs inquiétudes & leurs ennuis, parce que rien n'a plus de proportion avec l'état qui peut faire leur félicité. C'est pour cette raison que les Anciens voulant assigner un lieu où la vertu fût couronnée dans une autre vie, ont imaginé, non des palais superbes & éclatans par l'or & par les pierreries, mais simplement des campagnes délicieuses entrecoupées de ruisseaux, mais l'obscurité & la fraîcher des bois; en un mot, ils ont feint que les hommes vertueux auroient pour récompense, sous un soleil différent, ce que la plûpart des hommes méprisent sous celui-ci:

Nulli certa domus; lucis habitamus opacis,
Riparumque toros, & prata recentia rivis
Incolimus.

(*a*) Suet. in Ner. c. 50.

(*b*) Virg. Æneid. L. VI. v. 673.

Dit

dit Anchise à son fils Énée, dans le sixième livre de l'Énéïde.

Nous avons déjà développé d'après M. l'abbé Fraguier, le caractère de ce genre de poëme pastoral dont nous venons de faire l'éloge, le lieu de la scene, les acteurs, les choses qu'ils doivent dire, & la manière dont ils doivent les dire. C'est dans l'article de Bucolique, auquel nous renvoyons le lecteur. Nous ajoûterons seulement ici deux ou trois réflexions sur le mot *Eglogue*.

Ce mot est tout Grec; le Latin l'a adopté. Soit en Grec, soit en Latin, il ne signifie autre chose, qu'un choix, un triage, & il ne s'applique pas seulement à des pieces de poësie, il s'étend à toutes les choses que l'on choisit par préférence, pour les mettre à part comme les plus précieuses. On le dit des ouvrages de prose ainsi que des ouvrages de poësie, jusque-là que les Anciens l'ont employé en parlant des Œuvres d'Horace. Servius est peut-être le premier qui lui ait donné en Latin, le sens que nous lui donnons en François, & qui est appellé Églogue, les Idylles bucoliques de Théocrite.

Ainsi, le mot *Eglogue*, dont la signification étoit vague & indéterminée, a été restrainte parmi nous aux poësies pastorales, & n'a conservé dans notre langue que cette seule acception. Nous devons ce terme, de même que celui d'idylle, aux Grammairiens Grecs & Latins; car, les dix pieces de Virgile que l'on nomme Eglogues, ne sont pas toutes des pieces pastorales.

EGLON, *Eglon*, (*a*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Reland dit qu'Eusebe la donne pour la même qu'Odolla, mais que le texte sacré distingue clairement ces villes. C'est sans doute sur cette autorité d'Eusebe, que ceux qui ont procuré l'édition de la Bible, sous Sixte V, ont mis Odolla pour Eglon. Eusebe dit que ce n'étoit plus de son tems, qu'un très-gros village, à l'Orient d'Eleuthéropolis, à dix mille pas de cette ville; & à l'article de Béthalaïm, il met Agla, village que l'on trouve entre Eleuthéropolis & Gaza. Les Critiques ont bien remarqué qu'au lieu de Βεθαλαΐμ, il falloit lire, Βεθαγλαΐμ, Bethaglaïm. La Vulgate écrit Beth-Hagla. Nous croyons que c'est la même que Josephe nomme Agalla.

EGLON, *Eglon*, (*b*) nom d'une contrée de la Palestine, où règnoit un Roi particulier, l'un des cinq que Josué fit retirer de la caverne, où ils étoient cachés.

Après que ces Princes eurent été amenés en sa présence, il convoqua le peuple d'Israël, & s'adressant aux principaux of-

(*a*) Josu. c. 15. v. 6, 39.

(*b*) Josu. c. 10. v. 22. & *seq.*

ficiers de l'armée, qui étoient avec lui, il leur dit : » Allez & » mettez le pied sur le cou » de ces Rois. « Ils y allerent, & pendant qu'il leur tenoit le pied sur la gorge, Josué ajoûta : » N'ayez point de peur, » bannissez toute crainte, ayez » de la fermeté, & armez-vous » de courage ; car c'est ainsi » que le Seigneur traitera tous » les ennemis que vous avez à » combattre. « Après cela, Josué frappa ces Rois, les tua & les fit attacher à cinq potences où ils demeurerent jusqu'au soir. Et lorsque le soleil se couchoit, il commanda à ceux qui l'accompagnoient de les descendre de la potence ; & les ayant descendus, ils les jetterent dans la caverne, où ils avoient été cachés, & mirent à l'entrée de grosses pierres qui y demeurerent fort long-tems.

EGLON, *Eglon*, Ἐγλών, (a) roi de Moab, ou des Moabites. Ce Prince déclara la guerre aux enfans d'Israël, les vainquit en divers combats, & se les rendit tributaires. Il établit dans Jéricho le siège de sa domination, & les accabla de toutes sortes de maux. Ils passerent ainsi dix-huit ans. Mais enfin, Dieu touché de compassion de leurs souffrances, & fléchi par leurs prieres, résolut de les délivrer. Aod, fils de Géra, de la tribu de Benjamin, qui étoit jeune, vigoureux, hardi, & si adroit, qu'il se servoit égalemenr des deux mains, & étoit capable de tout entreprendre, demeuroit alors à Jéricho. Il trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes graces d'Eglon, par les présens qu'il lui fit, & se procura ainsi un accès facile dans son palais.

Un jour d'Été, environ l'heure de midi, il prit un poignard qu'il cacha sous son habit du côté droit, & alla accompagné de deux de ses serviteurs porter des présens à ce Prince. Les gardes dînoient alors, & la chaleur étoit si grande, que ces deux choses jointes ensemble, les rendoient plus négligens. Il offrit ses présens à Eglon qui étoit alors retiré dans une chambre fort fraîche, & l'entretint si agréablement, que ce Prince commanda à ses gens de se retirer. Aod, craignant de manquer son coup parce qu'il étoit assis sur son trône, le supplia de se lever afin qu'il pût lui rendre compte d'un songe que Dieu lui avoit envoyé. Il se leva dans le désir d'apprendre quel il étoit ; & en même tems Aod lui plongea son poignard dans le cœur, le laissa dans la plaie, sortit, & ferma la porte. Les officiers de ce Roi crurent qu'il l'avoit laissé endormi, & Aod sans perdre de tems alla dire en secret, dans la ville, aux Israëlites, ce qu'il venoit d'exécuter, & les exhorta à recouvrer leur liberté. Ils prirent aussi-tôt les armes, & en-

(a) Judic. c. 3. v. 12. & seq. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 151, 152.

voyerent dans tout le païs d'alentour sonner du cor pour faire assembler ceux de leur nation. Les officiers d'Eglon demeurérent long-tems sans se défier de rien; mais, lorsqu'ils virent le soir s'approcher, la crainte qu'il ne lui fut arrivé quelque accident, les fit entrer dans sa chambre, & ils le trouverent mort. Leur étonnement fut si grand, que ne sçachant quel parti prendre, ils donnerent le tems aux Israëlites de les attaquer, avant qu'ils fussent en état de se défendre. ils en tuerent une partie, & le reste au nombre d'environ dix mille, s'enfuit pour gagner le païs de Moab. Mais, les Israëlites qui avoient occupé les passages du Jourdain, les tuerent sur les chemins, principalement à l'endroit des gués; ensorte qu'il ne s'en sauva pas un seul.

EGNATIA [la Voie], *Egnatia Via.* Cette voie s'étendoit depuis *Ecæ* par les champs de Diomède, jusqu'à Egnatie, au bord de la mer; & prenoit son nom de la ville qui en étoit le terme.

La voie Egnatia aboutissoit à Brindes, aussi-bien que la voie Appia, mais elle étoit impratiquable aux chariots.

EGNATIA MAXIMILLA, *Egnatia Maximilla*, (*a*) femme de Glicius Gallus, accompagna son mari en exil, l'an de J. C. 65; & tant qu'on la laissa jouir des biens qu'elle possédoit en propre, elle les partagea avec lui. Ils lui furent ôtés dans la suite, & elle partagea la misere de son époux.

EGNATIE, *Egnatia*, (*b*) Ἐγνατία, ville d'Italie dans l'Apulie Peucétienne, au territoire des Salentins. Strabon, Pomponius Méla & autres la nomment Egnatie. Frontin en appelle le territoire *Ignatianus ager.*

Pline, qui fait mention d'Egnatie, dit dans son second livre, apparemment sur quelque tradition nationale, qu'il y avoit une pierre sacrée, sur laquelle on ne mettoit pas plutôt du bois, que le feu y prenoit. Horace qui nomme cette ville Gnatie, en fait une raillerie dans la description de son voyage. » Le » lendemain, dit-il, le tems » fut un peu plus beau, & le » chemin beaucoup plus mau» vais jusqu'à Barri, où la mer » qui baigne ses murs est fort » poissonneuse; nous côtoyâ» mes cette mer, & on nous » descendit à Gnatie, ville bâ» tie, pour ainsi dire, en dépit » de l'eau douce qui y est très» rare. Les habitans nous y » firent bien rire, en voulant » nous persuader que l'encens » se consume & se fond de soi » même à l'entrée de leur tem» ple, sans qu'on le jette dans » le feu. Les Juifs peuvent le » croire tant qu'il leur plaira;

(*a*) Tacit. Annal. L. XV. c. 71. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 435

(*b*) Strab. p. 283. Pomp. Mel. p. 128. Plin. Tom. I. p. 123, 167. Horat. L. I. Satyr. 5. v. 93. & *seq.*

» pour moi, je n'en crois rien. « Le miracle de Pline & celui d'Horace différent pour les circonstances.

Le P. Tarteron, dans sa traduction, dit Nazzi, qui n'est guere différent de Nazo ou Nazus, nom que Niger donne à ses ruines. Il la distingue d'Anaso, qu'il dit avoir été autrefois Ansa. Le P. Hardouin croit que c'est aujourd'hui Torre di Anazzo; en quoi il s'accorde avec Baudrand. Ligorius, cité par Ortélius, avoit expliqué Egnatie par Anazzo; au lieu que Collenutius & Pontianus, cités par le même l'appellent Jovenazzo. Celsus Citadinus & Volaterran, croient que Monopoli a été bâti des ruines d'Egnatie. Le P. Charles de Saint Paul écrit le nom moderne Gnazzo, qu'Holsténius écrit Ignazzo. On trouve Rufentius, Évêque de cette ville [Ignatinus], parmi ceux qui souscrivirent au Concile de Rome, tenu sous Symmaque.

Pline, dans son troisième livre, la donne aux Pédicules, peuples qui étoient situés entre les Salentins & les Apuliens, & qui faisoient partie de l'Apulie Peucétienne; & dans son second livre, il la met dans le territoire des Salentins.

EGNATIENS, *Egnatii*, (*a*) famille Romaine. Dans Tacite, on reproche à Auguste d'avoir fait périr, entr'autres illustres personnages, les Egnatiens. C'est sans doute parce que ce Prince avoit fait mourir M. Egnatius Rufus.

EGNATIUS [MÉTELLUS], *Metellus Egnatius*, (*b*) l'un des principaux de Rome. Un jour, ayant trouvé sa femme qui avoit bu du vin avec excès, & fondé sur la loi de Romulus, qu'un mari pouvoit tuer sa femme en quatre cas, il lui donna un si grand coup de bâton sur la tête, qu'il la tua. Il ne fut point recherché pour cela, parce qu'on supposa qu'il avoit fait une action de justice; car, une femme qui boit immodérément une liqueur si dangereuse, dit Valere-Maxime, s'expose à toutes sortes de désordres, & ferme la porte à toutes les vertus.

EGNATIUS [GELLIUS], (*c*) *Gellius Egnatius*, chef des Samnites. Pendant que les Romains remportoient de grands avantages dans le Sammium, l'an 296 avant J. C., Gellius Egnatius leur suscita dans l'Étrurie une guerre dangereuse par le soulèvement de plusieurs nations en même tems. Un jour qu'il étoit allé au fourrage avec quelques cohortes, le reste de ses troupes en vint tumultuairement aux mains avec l'ennemi, sans l'ordre d'aucun chef. Aussi furent-elles défaites, & obligées de se réfugier dans leur camp. Alors, le retour de Gellius Egnatius & de ses cohortes don-

(*a*) Tacit. Annal. L. I. c. 10.
(*b*) Valer. Maxim. L. VI. c. 3.
(*c*) Tit. Liv. L. X. c. 18. *& seq.* Roll. Hist. Rom. T. II. p. 321. *& suiv.*

na lieu à une nouvelle action. Mais, ces derniers venus ayant aussi été défaits en peu de tems, les vainqueurs attaquerent le camp, & s'y jetterent à l'envi en passant par-dessus la tranchée ou en sautant le fossé. Gellius Egnatius fut tué l'année suivante en combattant courageusement contre les Romains.

EGNATIUS [L.], *L. Egnatius*, (*a*) Chevalier Romain, grand ami de Cicéron, comme il l'assure lui même dans plusieurs de ses lettres. » J'ai, dit-» il en écrivant à Gallus, une » liaison & une familiarité si » grandes avec lui, que s'il s'a-» gissoit de mes propres inté-» rêts, je n'en serois pas plus » en peine. Ainsi, vous m'obli-» gerez très-sensiblement, si » vous lui faites connoître que » vous m'aimez véritablement » autant que je me le suis per-» suadé. Vous ne pouvez me » faire un plus grand plaisir; » je vous prie instamment de » vous en souvenir. «

EGNATIUS [CN.), *Cn. Egnatius*, (*b*) fut chassé du Sénat par les Censeurs, au rapport de Cicéron dans son oraison pour A. Cluentius.

EGNATIUS [M.] RUFUS, *M. Egnatius Rufus*, M. Eʼγνάτιος Ρʻοῦφος, (*c*) téméraire & petit esprit, qui, pour avoir dans son édilité bien servi le public dans les incendies, crut être devenu le premier homme de son siècle; & il fut assez vain pour afficher en sortant de charge un placard, par lequel il annonçoit & protestoit que la ville lui étoit redevable de son salut. Cette vanité puérile ne méritoit que la risée, & elle ne fut pas punie autrement. Mais, bientôt après, elle conduisit M. Egnatius Rufus à des projets audacieux & criminels, qu'il paya de sa tête.

L'an de J. C. 19, il se mit sur les rang pour briguer le Consulat, & enflé de la faveur du peuple, il prétendit envahir cette dignité contre les intentions connues d'Auguste, & s'en servir, lorsqu'il y seroit parvenu, pour troubler la République. Le consul C. Sentius Saturninus lui intima un ordre de se retirer; & M. Egnatius Rufus ne se rendant point, la chose en vint à une sédition, où il y eut du sang répandu, & des hommes tués. Le Sénat voulut donner une garde au Consul; mais, plein de courage, C. Sentius Saturninus se crut assez armé par l'autorité légitime, qu'il avoit en main, & il déclara que quand même M. Egnatius Rufus auroit la pluralité des suffrages, il ne le nommeroit pas. L'orage étoit pourtant trop violent, pour pouvoir être entièrement appaisé par C. Sentius Saturninus. Ce fut une nécessité de recourir à Auguste, à qui le Sénat envoya deux dé-

(*a*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 44. *& seq.*

(*b*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 106, 107.

(*c*) Vell. Paterc. L. II. c. 91, Dio. Cass. p. 513. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 40, 78, 85.

putés de son corps. Ce Prince désigna Consul l'un de ces deux députés.

M. Egnatius Rufus dut sçavoir fort mauvais gré à Auguste d'un tel choix, puisqu'il se voyoit par-là exclus d'une dignité qu'il ambitionnoit passionnément. Ce fut probablement ce qui le porta à tramer un complot, digne couronnement de toutes les folles entreprises par lesquelles il avoit signalé sa témérité. Il fut découvert, & puni de mort avec ses complices. Tel est le récit de Velleius Paterculus. Dion Cassius, qui, sans nommer M. Egnatius, semble néanmoins parler du même évènement, ne prononce point sur la réalité ou la fausseté du crime. Il remarque qu'il est difficile à des particuliers de pénétrer dans ces mystères de l'État, & il ne répond que des faits qui ont éclaté à la vue du public.

EGNATIUS [P.] CÉLER, *P. Egnatius Celer*, (a) Philosophe Stoïcien, sous l'empire de Néron. Étant client de Baréa Soranus, il se laissa gagner par argent, & trahit son patron par un faux témoignage qu'il porta contre lui; ce qui lui attira la haine & le mépris de tous les honnêtes gens. » Ce misérable, » dit Tacite, affectoit la gra» vité Stoïque; & à ne consi» dérer que l'air austere & com» posé de son visage, & la mo» destie qui règnoit dans ses » vêtemens & dans tout son ex» térieur, il n'y avoit person» ne qui ne le prît pour un hon» nête homme; mais, dans le » fond, c'étoit un perfide qui, » sous un dehors trompeur, ca» choit son avarice & ses au» tres déréglemens. Mais, dès » que la passion qu'il avoit pour » l'argent eut mis ces vices en » évidence, il apprit aux hom» mes à se défier non seulement » des voleurs & des meurtriers » de profession, mais encore » plus des faux sages & hypo» crites, ennemis d'autant plus » dangereux, qu'ils couvrent » la noirceur de leur ame sous » les apparences séduisantes de » la vertu & de l'amitié. » L'ancien Scholiaste de Juvénal ajoûte encore un nouveau degré de noirceur à la perfidie de P. Egnatius Céler, en disant que c'étoit lui qui avoit adressé Servilie aux magiciens, & qu'il se rendit ensuite délateur du crime qu'il lui avoit conseillé.

Quelque tems après, Musonius Rufus eut occasion de s'emporter contre P. Egnatius Céler, l'accusant d'avoir causé la mort de Baréa Soranus, par le faux témoignage qu'il avoit porté contre lui. Cette invective paroissoit devoir réveiller l'animosité qu'on avoit pour les délateurs. Mais, comme l'accusé étoit aussi méprisable qu'il étoit criminel, personne

(a) Tacit. Annal. L. XVI. c. 32. Hist. L. IV. c. 10, 40. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 465. T. III. p. 283, 287, 288.

ne se mit en devoir de le protéger. Car, la mémoire de Baréa Soranus étoit en vénération autant que la personne de P. Egnatius Céler étoit détestée; par ce que faisant profession d'enseigner la sagesse, il avoit servi de faux témoin contre Baréa Soranus dont il avoit été l'ami, & qu'il se vantoit d'avoir eu pour disciple. Son procès ne fut pas néanmoins terminé en cette occasion; mais, on ne tarda pas à le remettre sur le tapis, & la condamnation de P. Egnatius Céler appaisa enfin, dit Tacite, les manes offensés de Baréa Soranus. Tacite ajoûte que la sévérité dont usa ce jour-là le Sénat, fit beaucoup d'honneur à tout l'ordre; & Musonius Rufus en particulier n'en mérita pas moins, pour avoir poursuivi avec constance, une vengeance juste & légitime. Mais, Démétrius, Philosophe Épicurien, fut blâmé pour avoir défendu avec plus de faste que de raison, un homme dont le crime étoit évident; ce qui est si vrai que P. Egnatius Céler lui-même manqua de courage dans le danger, & n'osa pas ouvrir la bouche pour se défendre.

EGNATIUS MARCELLINUS, *Egnatius Marcellinus*, (*a*) jeune Romain, dont on cite un trait, qui lui fait beaucoup d'honneur. Comme il étoit allé dans une province, qui n'est pas nommée par Pline, en qualité de Questeur, le greffier qu'il avoit mené avec lui, mourut avant l'échéance de ses gages. Le jeune Questeur, qui avoit reçu du trésor public de quoi payer son greffier, comprit que cet argent ne devoit pas rester entre ses mains. Il consulta l'Empereur sur l'usage qu'il en devoit faire, & il fut renvoyé devant le Sénat. Là s'éleva une contestation qui fut plaidée & jugée en règle entre les héritiers du greffier & les intendans du trésor public. Le Sénat prononça en faveur de ces derniers. Mais, ce qui attira le plus son attention dans cet évènement, ce fut la noblesse du procédé d'Egnatius Marcellinus, qui fut universellement applaudi.

EGNATIUS, *Egnatius*, (*b*) fils de Valérien & de Mariniana, fut décoré du titre d'Auguste.

EGNATIUS NICÉPHORE, *Egnatius Nicephorus*, (*c*) dont on a une urne singulièrement ornée. Deux femmes aîlées occupent les angles, & ont à leurs pieds chacune une aigle qui tient un lièvre entre ses griffes. Ces femmes tiennent un grand feston qui descend en bas, & fait le tour de l'inscription. Au-dessus du feston on voit une chose toute mystérieuse; un jeune garçon entortillé d'un serpent tombe la tête en bas; une urne qu'il tient, lui

(*a*) Plin. L. IV. Epist. 12. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 207

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 421, 422.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 61.

échappe & se renverse. Un autre jeune garçon & une jeune fille regardent sa chûte avec effroi, & semblent vouloir prendre la fuite. Selon Dom Bernard de Montfaucon, l'homme entortillé d'un serpent marque le soleil & le circuit qu'il fait autour du zodiaque. Cette chûte de l'homme entortillé du serpent marque apparemment que quand l'homme est mort, le soleil tombe pour lui, & qu'il ne jouira plus de son cours ni de ses influences. Le couvercle de l'urne est aussi singulièrement orné. Devant un temple à quatre pilastres est Diogene le Cynique, qui sort de son tonneau, & qui a son chien devant lui, peut-être pour montrer qu'à l'exemple de ce Philosophe il faut tenir peu de compte de cette vie; peut-être aussi que cette représentation de Diogene avoit quelque rapport avec la vie du défunt; mais, comme l'inscription ne dit rien qui approche de cela, on ne peut s'arrêter à cette conjecture. Il y a encore sur cette urne plusieurs autres ornemens dignes de l'attention des curieux. On y remarque un de ces vaisseaux qu'on appelle *præfericules*, fort ordinaires dans ces urnes.

EGNATULEIUS [L.], (a) *L. Egnatuleius*, Questeur Romain, qui, avec la quatrième légion passa du parti de M. Antoine dans celui d'Octavien.

EGOCÉROS, *ÆGoceros*, autrement Capricorne *Voyez* Capricorne.

ÉGOLIUS, *Ægolius*, certain homme qui étant entré dans l'antre de Jupiter, consacré aux abeilles dans l'isle de Crete, pour en tirer du miel, fut changé en un oiseau de son nom.

EGON, *Ægon*, Αἴγων. (b) fameux Athlete. On avoit fait une chanson sur l'aventure du cap Lacinien, où l'Athlete Egon dévora lui seul quatre-vingts gâteaux, & où depuis il prit un taureau par un pied & l'entraîna par force du haut de la colline en bas, pour l'offrir à la belle Amaryllis; toutes les bergeres furent effrayées & poussèrent de grands cris; Egon rioit au contraire, & se divertissoit de leur frayeur.

Les Anciens nous ont conté tant d'histoires de la voracité des athletes, que cette prouesse d'Egon qui avoit donné lieu à la chanson, ne doit surprendre personne, non plus que la force avec laquelle Egon entraîna un taureau du haut d'une colline en bas; Astyanax de Milet en avoit fait autant, dit un Scholiaste, & le taureau s'étoit débattu de telle manière que son sabot étoit resté entre les mains d'Astyanax.

EGON, *Ægon*, Αἴγων. (c) est, dans une idylle de Théocrite, un maître qui a confié à

(a) Cicer. Philip. 3. c. 127.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 221, 240. *& suiv.* T. IV. p. 523. *& suiv.*

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 520. *& suiv.*

un berger nommé Corydon, le soin de ses bœufs, pour les garder, pendant qu'il va lui-même aux jeux Olympiques. Egon y courut inutilement, si nous en croyons un Scholiaste, qui nous apprend que le nom d'Egon ne se trouvoit point dans les catalogues qui avoient été faits des Olympioniques.

EGON, *Ægon*, Αἴγων. (a) est dans une églogue de Virgile, un autre maître, qui fait garder son troupeau par un berger que le Poëte nomme Damétas.

EGON, *Ægon*, premier roi des Argiens, après que la famille des Héraclides fut éteinte, d'où ces peuples avoient de tout tems tiré leurs Rois. Les Argiens ayant consulté l'oracle, pour sçavoir qui ils prendroient pour leur Roi, il leur fut répondu qu'une aigle le leur feroit connoître. Quelques jours après, une aigle vint se reposer sur la maison d'Egon, qui aussitôt, d'un consentement unanime, fut proclamé Roi.

EGONES, *Ægones*, peuple de la Gaule d'en-deçà le Pô, par rapport à Rome. Polybe en fait mention, & le met entre les Sénones, qui étoient au bord de la mer, & les Boiens en tirant vers Adria. Ce peuple n'est guère connu, comme le remarque Cellarius. Le P. Briet, qui parle de ces deux peuples voisins, ne fait point mention des Egones, quoiqu'ils en fussent limitrophes, selon Polybe.

EGONUM VICUS, lieu d'Italie, dans l'Emilie, selon Polybe, cité par Baudrand ; ce dernier croit que c'est aujourd'hui Vicovenza, village du Ferrarois, à seize milles de Ferrare.

EGOS POTAMOS, *Ægos Potamos*, Αἰγὸς ποταμὸς. *Voyez* Ægos.

EGOUT, (b) autrement Cloaque, du Latin *Cloaca*, est un canal destiné à recevoir & à emporter les eaux sales & les ordures.

Nous avons déjà fait mention des Égoûts de Rome, sous le mot *Cloaque* ; mais nous ajoûterons encore ici quelques réflexions pour donner une idée de la grandeur & de la magnificence de ces ouvrages.

Ce fut Tarquin l'Ancien qui forma le projet des Égoûts, & qui en un certain sens les acheva. Rome, comme tout le monde le sçait, avoit dans son enceinte plusieurs montagnes. Les eaux des pluies & des fontaines inondoient les rues & les places situées dans les bas lieux, & incommodoient fort les habitans par les boues & la fange qu'elles y formoient, & encore plus par les mares d'eaux croupissantes, d'où il sortoit des exhalaisons qui infectoient l'air, & causoient de fréquentes maladies. Tarquin, en grand Roi

(a) Virg. Eclog. 3. v. 2. *& seq.*

(b) Roll. Hist. Rom. T. II. Avant-Propos pag. XLIII. *& suiv.* Tom. VIII. p. 427.

leur paie, & tromperent même César, par qui ils se faisoient payer pour un plus grand nombre d'hommes qu'ils n'en avoient effectivement. Les plaintes en furent portées à César, qui ne jugea pas à propos de faire un éclat, mais réprimenda néanmoins les coupables dans le particulier. Ces fiers Gaulois, piqués de la diminution de leur crédit, & même de bien des railleries qu'il leur arrivoit souvent d'essuyer, résolurent de changer de parti, & ils passerent dans le camp de Pompée avec quelques-uns de leurs Cliens. Ce fut un triomphe pour ce Général que l'acquisition de ces deux officiers, non seulement à cause de leurs qualités personnelles, muis parce que jusques-là aucun cavalier, aucun fantassin de l'armée de César n'avoit déserté, pendant qu'il lui venoit tous les jours des déserteurs de celle de Pompée. On promena Roscillus & Egus avec ostentation par-tout le camp. Mais, outre cette satisfaction, plus fastueuse que solide, ils procurerent une utilité réelle à leurs nouveaux amis, en indiquant les endroits foibles des lignes de César.

EGUSE, *Ægusa*, Αἴγουσα, (*a*) isle de la mer d'Afrique, ou plutôt de la mer Tyrrhene. Polybe, Ptolémée & d'autres en font mention. C'est la plus méridionale des trois Egathes. On la nomme aujourd'hui Favagnana. Il ne faut point la confondre avec une autre isle de même nom, qui se nommoit aussi Ethuse, & qui étoit située plus avant dans la mer d'Afrique, à quelque distance & à l'occident de l'isle de Malte.

EGUSES, *Ægusæ*, nom qu'on a quelquefois donné aux isles Egathes, qui sont au nombre de trois, au couchant de la Sicile. La plus occidentale, & par conséquent la plus avancée dans la mer, étoit autrefois nommée *Maritima* ou *Sacra;* on l'appelle aujourd'hui Maretimo. La seconde qui est entre cellelà & la Sicile, étoit nommée Phorbantia, ou Bucinna; on la nomme à présent Levanzo; & la troisième, qui donnoit le nom d'Eguses aux deux autres, étoit la même qu'Eguse, isle de laquelle il est parlé ci-dessus.

M. de l'Isle les nomme Egades, orthographe que Cellarius rejette, fondé sur l'autorité de Varron, de Cornélius Népos, de Tite-Live, de Pomponius-Méla, de Florus & de Silius, qui écrivent Egathes. Ortélius distingue ces trois isles; sçavoir, Hiéra ou Sacra, Phorbantia & Eguse, des Egathes; il laisse les trois premières à l'orient du cap Lilybée, en quoi il les fait plus méridionales & plus orientales qu'elles ne sont en effet, & il va chercher les Egathes, qu'il croit être les *Aræ* ou *Saxa* de Virgile, au sud-ouest des trois isles dont il est

(*a*) Ptolem. L. III. c. 4. L. IV. c. 3. Plin. T. I. p. 164.

question dans cet article, sur la côte de Carthage, au nord oriental du promontoire d'Apollon, dans un lieu où nos meilleures cartes ne marquent aucune isle semblable.

EGYGE, *Egyge*, (*a*) étoit une des filles de Niobé, à qui les uns donnent Amphion pour mari, d'autres Zéthus, d'autres Alcamene.

ÉGYPTE, *Ægyptus*, (*b*) Αἴγυπτος, grande contrée d'Afrique, qui s'étendoit vers le midi, & qui, par les barrières que la nature lui avoit données, aussi-bien que par la beauté de ses campagnes, étoit, dit Diodore de Sicile, au-dessus de tous les royaumes du monde. Du côté du couchant, elle étoit défendue par les plaines désertes de la Libye, dont le passage étoit non seulement très-difficile, mais encore très-dangereux, tant par le manque absolu d'eau & de vivres, que par les bêtes féroces qu'on y rencontroit. Les cataractes & les montagnes qui les entouroient, en fermoient l'entrée du côté du midi; car, le fleuve du Nil n'étoit navigable qu'à vingt-cinq mille cinq cens stades en de-çà de la Troglodytique, & des confins de l'Éthiopie; & la terre même n'étoit praticable que pour les voyageurs qui pouvoient marcher avec un train & une dépense de Roi. L'Orient de l'Egypte étoit défendu par le Nil, par un désert, & par un terrein fangeux. Il y avoit sur-tout entre la Célé-Syrie & l'Égypte un marais appellé Serbonis, fort étroit dans toute sa longueur qui étoit de deux cens stades, mais prodigieusement profond & très-dangereux pour ceux qui ne le connoissoient pas. Voilà les bornes de l'Égypte par rapport au continent. Son quatrième côté, qui regardoit le septentrion, avoit pour rempart une vaste mer, & des côtes dont il ne falloit pas s'approcher; car, depuis le promontoire de Libye jusqu'à Joppé en Célé-Syrie, ce qui faisoit un espace de cinq mille stades, il n'y avoit de port assuré que le Phare. Tout le reste étoit une rade dangereuse pour ceux qui

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 107.

(*b*) Diod. Sicul. p. 6. *& seq.* Pomp. Mel. p. 46. *& seq.* Herod. L. II. c. 1. *& seq.* L. III. c. 1. *& seq.* L. IV. c. 159. L. VII. c. 1. *& seq.* Strab. pag. 785. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 251, 258. *& seq.* Just. L. I. *& seq. Lib.* Corn. Nep. in Pauf. c. 3. in Iphicr. c. 2. in Chabr. c. 2, 3. in Datam. c. 3. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 62, 69, 72, 172, 385, 528. *& seq.* Pauf. pag. 14, 15. *& seq.* Ptolem. L. IV. c. 5. Solin. p. 227. *& seq.* Tacit. Hist. L. I. c. 11, 76. L. II. c. 6. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 8. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. VI. pag. 392. *& suiv.* Tom. VIII. pag. 517. *& suiv.* l'Egypt. Anc. par M. d'Orig. T. I. p. 6. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 3, 4, 45. *& suiv.* T. II. p. 232. *& suiv.* T. III. pag. 21. *& suiv.* T. IV. pag. 599. *& suiv.* T. V. p. 391. *& suiv.* Tom. VI. p. 535. *& suiv.* T. VII. p. 441. *& suiv.* T. IX. p. 20. *& suiv.* T. X. p. 500. *& suiv.* Tom. XII. p. 13, 27. *& suiv.* T. XIV. p. 33. *& suiv.* Tom. XVI. pag. 82. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 1. *& suiv.* Tom. XXI. p. 559. *& suiv.*

ne l'avoient pas fréquenté. Il y en a, comme Pomponius-Méla, qui attribuent l'Égypte à l'Asie. Ce Géographe la compte pour la première partie de cette vaste région.

I.

Divisions de l'Égypte.

L'Égypte, en différentes circonstances, a été montrée sous différentes divisions. Dans les premiers tems, elle fut divisée en haute & basse Égypte. Le Nil, après avoir franchi les dernières cataractes, pour se joindre à la Méditerranée, coule presque en droite ligne, du midi au septentrion, l'espace d'environ deux cens lieues, qui comprennent la longueur de toute l'Égypte. Les terres les plus élevées, les premières que ce fleuve arrose, forment ce qu'on appelle la Thébaïde, ou la haute Égypte.

Cette province, resserrée entre deux chaînes de montagnes, n'a, en plusieurs endroits, que quatre à cinq lieues de largeur; elle n'en a pas plus de quinze dans toute autre partie. Sa longueur, en droite ligne, est de douze à quatorze journées de chemin, & elle confine au païs de Memphis, l'une des parties comprises sous le nom général de la basse-Égypte.

Le païs de Memphis est resserré entre les mêmes chaînes de montagnes qui bornent la Thébaïde; mais, ces montagnes ne se prolongent que jusqu'à quelque distance au-dessus de l'endroit où le Nil se partageant en plusieurs canaux, enferme ce qu'on appelle le Delta. Dans cette partie, la basse-Egypte commence à s'élargir, & elle occupe près de cent lieues sur les côtes de la mer. Sa longueur en remontant le Nil, jusqu'aux confins de la Thébaïde, est d'environ sept journées, & c'est toute cette seconde partie de l'Égypte, qu'Hérodote prétend avoir été un golfe de la Méditerranée.

D'autres divisent l'Égypte en trois parties; 1.° La haute-Égypte, ou la Thébaïde; 2.° L'Égypte du milieu, ou le païs de Memphis, qui s'étendoit jusque vers la hauteur du Delta; 3.° La basse-Égypte, qui comprenoit le Delta & les terres qui sont à la même hauteur, soit au levant ou au couchant. Chacune de ces parties fut encore sous-divisée, selon le nombre des divers petits États qui la partageoient; & lorsque l'Égypte entière fut réunie sous une seule domination, elle fut séparée en Nomes, ou petites Provinces, dont le nombre varioit, selon qu'il plaisoit au monarque d'en réunir plusieurs, ou d'en partager d'autres.

II.

Étendue de l'Égypte.

L'Égypte, cette partie de l'Afrique qui faisoit seule le domaine des premiers rois Égyptiens, ne doit point être considérée comme ces États resserrés dans leur origine, & qui, par

la suite des tems, devinrent de grands empires, parce que leurs Rois en rendoient les noms communs à toutes les provinces voisines dont ils faisoient la conquête.

Plusieurs d'entre les rois Égyptiens, dans l'espace d'environ dix-sept siècles, que le premier empire a subsisté, firent, en quelques circonstances, des conquêtes en Afrique & en Asie; mais, le nom d'Égypte ne fut jamais donné à aucune de leurs acquisitions, & il n'y eut dans tout cet intervalle de tems, que la partie arrosée par le Nil, & terminée par les limites que la nature avoit formées, qui portât le nom d'Égypte; ensorte qu'il est plus facile de reconnoître en quoi toute son étendue consistoit.

L'Égypte, bornée au septentrion par la Méditerranée, depuis le mont Casius, jusqu'au Palus Maréotis, l'est, au midi, par les rochers situés sous le tropique du cancer, & qui forment la cataracte du Nil. Le mot Casius, le marais Serbonis, l'extrêmité de la mer Rouge, & une chaîne de montagnes, dont le flanc ne présente que des rochers escarpés, & qui se joint aux cataractes, forment ensemble une ligne inclinée, qui la termine au levant; une autre ligne formée par le Palus Maréotis, le lac Mœris & une autre chaîne de montagnes, qui se joint de même aux rochers des cataractes, marque ses limites au couchant.

Les anciens Géographes regardoient comme autant d'isles, des parties de terrein très-fertiles, qui sont dispersées dans cet immense Océan de sables arides & brûlans, qui couvrent tous les déserts de la Libye. Ils les nomment des Anasis ou Oasis, & ils en connoissoient un assez grand nombre dans l'étendue de ces déserts. Trois de ces Oasis, les plus voisines de l'Égypte, étoient de sa dépendance. Les deux plus grandes semblent avoir fait partie de la haute-Égypte, & la troisième, qui est moins éloignée dans le désert, étoit vraisemblablement du domaine de Memphis, ou de l'Égypte du milieu. Quoique ces trois Oasis ne soient point renfermées dans les bornes que la nature a données à l'Égypte, il faut cependant les compter comme en faisant partie.

Ces isles, nous les nommons ainsi d'après les anciens Géographes, furent anciennement très-peuplées; & parce qu'elles sont arrosées par des sources d'eau très abondantes, on conçoit aisément qu'elles doivent être très-fertiles. Strabon dit qu'elles produisoient une très-grande quantité de vin, & qu'elles ne manquoient d'aucun des autres biens nécessaires à la vie. Le climat y est si tempéré, que les Grecs les nommoient les isles des Bienheureux. Telles sont les parties de l'Afrique connues, dès les premiers tems, sous le nom d'Égypte.

Mesurons maintenant les distances que les Géographes établissent entre les bornes qu'ils donnent à ces différentes parties.

III.

Les différentes parties que l'Égypte comprend, évaluées en lieues quarrées.

En réunissant le nombre de stades que les anciens Géographes comptent depuis les bords de la mer jusqu'à Memphis; de Memphis, à l'entrée de la Thébaïde, & successivement jusqu'aux cataractes, il se trouve, en évaluant le stade sur le pied de vingt-quatre pour une lieue commune de France, qu'il doit y avoir deux cens dix de nos lieues, de la mer aux cataractes; ce qui fait la longueur de l'Egypte du septentrion au midi. Ce calcul des Anciens est confirmé par les observations des Géographes modernes. Ils ont trouvé, des côtes de la mer, jusqu'à Syenne & les cataractes, sept degrés & demi de vingt-cinq lieues chacun. Ces degrés ne donnent cependant en ligne droite, que cent quatre-vingt-sept lieues & demie; mais parce qu'il se rencontre des montagnes qui forcent le fleuve & la vallée à faire plusieurs détours, on parcourt en effet, comme les Anciens le prétendent, en suivant le cours du Nil, deux cens dix lieues, de la mer jusqu'aux cataractes.

Nous avons remarqué que l'Égypte s'étend, en largeur, du levant ou couchant, depuis le mont Casius jusqu'au Palus Maréotis; c'est-à-dire, qu'elle occupe sur les bord de la mer l'espace de près de cent lieues; mais, il n'y a dans les extrêmités de cette partie, que les côtes d'habitées. Les déserts de l'isthme de Suès la resserrent considérablement au levant, & ceux de Nitrie au couchant. Les deux chaînes de montagnes, qui forment l'entrée de la vallée du Nil retrécissent encore cette partie, qui est la basse-Égypte proprement dite, de façon qu'elle n'a, près de Memphis, où elle se termine, que sept ou huit lieues de largeur; ainsi on ne peut lui donner, pour largeur réduite, que soixante lieues. Sa longueur, prise sur l'alignement du cours du Nil, du septentrion au midi, depuis la mer jusqu'à Memphis, est de trente-six lieues; & les deux côtés de ce parallélogramme, ou quarré long, multipliés l'un par l'autre, donnent, pour la surface de toute cette basse-Égypte, deux mille cent soixante lieues quarrées.

Le païs de Memphis & toute la Thébaïde, renfermés dans la vallée du Nil, s'étendent du septentrion au midi, & ont de longueur cent soixante-quatorze lieues. Ces deux parties qu'on parcourt successivement en remontant le cours du Nil, ont, dans certains endroits, comme le dit Strabon, jusqu'à trois cens stades de largeur; & dans

dans d'autres, elles n'en ont pas plus de cinquante, ensorte que, réduction faite, on ne doit compter de largeur moyenne sur toute cette longueur, qu'environ neuf de nos lieues communes ; ainsi cette longueur de cent soixante-quatorze lieues, avec la largeur de neuf, forment une autre parallélogramme de quinze cens soixante-six lieues quarrées en superficie.

Il ne reste plus, pour avoir l'étendue de toutes les terres habitables en Égypte, qu'à mesurer les trois Oasis dont nous avons parlé. La plus grande a trente lieues de longueur, sur huit à neuf dans sa plus grande largeur, & quatre à cinq dans sa partie la plus étroite. Il faut lui en compter sept pour largeur réduite, qui, multipliées par sa longueur, trente, produisent deux cens dix lieues quarrées.

Comme nous ne sçavons point ce que les deux autres Oasis contiennent, on peut leur supposer entr'elles le même emplacement qu'à la grande, ensorte que les trois Oasis doivent avoir ensemble quatre cens vingt lieues quarrées de superficie, qui, jointes aux deux mille cent soixante de la basse-Égypte, & aux quinze cens soixante-six de la vallée du Nil, donnent, pour toutes les terres qui ont été habitées par les anciens Égyptiens, quatre mille cent quarante-six lieues quarrées.

IV.

Du nombre des villes de l'Égypte.

Hérodote & Diodore de Sicile avoient entrepris le pénible voyage de l'Égypte, par le seul désir de mieux connoître ce païs, ainsi que la nation qui l'habitoit, & qui s'est toujours attiré l'admiration de tous les autres peuples. Ils racontent également ce qu'ils y ont vu, & ce qu'ils y ont appris. Plusieurs des historiens Grecs & Romains parlent sur le même ton de ce païs ; mais, il est sensible que ces derniers copient le plus ordinairement les deux voyageurs Grecs, auxquels, par cette seule raison, il est naturel de s'en rapporter de préférence.

Pendant le règne d'Amasis, dit Hérodote, il y avoit en Égypte vingt mille villes. Pour donner à cette surprenante assertion plus de vraisemblance, il s'attache à décrire tous les avantages dont l'Égypte jouissoit alors. Il avoit, en diverses occasions, dépeint Amasis comme un Prince, dont la douceur, la générosité, l'amour de la justice, étoient pour ses peuples la principale source de leur félicité ; & il observe, en parlant de ce nombre excessif de villes, qu'alors les travaux, faits successivement pour rendre les crues du Nil plus utiles, avoient été portés à un si haut point de perfection, que les terres, devenues plus fécondes, combloient les Égyptiens de toutes sortes de biens. Il montre enfin cet Empire dans toute sa force,

dans toute sa grandeur ; mais, il faut observer que ce moment étoit aussi celui de sa ruine prochaine. Il n'y avoit pas plus de six mois qu'Amasis, par sa mort, avoit laissé la couronne à son fils Psamménite, lorsque Cambyse, après avoir forcé ce jeune Roi dans sa capitale, & l'avoir fait périr, détruisit cet Empire qui avoit duré tant de siècles, avec un éclat si brillant & non interrompu.

Hérodote, comme on le voit, pour fixer le nombre des villes qui subsistoient en même tems dans l'Égypte, rappelle le siècle où ce païs étoit le plus florissant, & c'est encore celui où il fut le plus peuplé. Diodore de Sicile, qui parle d'après les Annales sacrées, & sans doute des tems antérieurs à ceux qu'Hérodote décrit, n'y compte que dix-huit mille villes ou bourgs dignes d'être remarqués; mais, il fait entendre, par cette façon de s'exprimer, qu'il y avoit encore des villages non compris dans ce nombre.

La différence, qui se rencontre entre ces deux Historiens, vient-elle de ce qu'Hérodote confondroit les villages avec les bourgs & les villes, ou de ce qu'il parle des derniers tems du grand Empire, au lieu que Diodore de Sicile, en citant les Annales sacrées, parleroit de tems plus reculés? Rien ne peut aider à juger cette question, qui d'ailleurs est assez indifférente. Néanmoins, comme Diodore de Sicile cite une autorité respectable, & que par la distinction qu'il paroît faire des villes & bourgs d'avec les villages, il met plus de précision dans sa narration, c'est son témoignage qu'il faut préférer. Nous compterons donc avec Diodore de Sicile dix-huit mille villes ou bourgs célebres en Égypte.

C'est ce nombre prodigieux que des Critiques trouvent entièrement contre la vraisemblance dans un païs d'environ quatre mille lieues quarrées. Ils se persuadent que ces villes devoient occuper une si grande partie de terrein, qu'il ne pouvoit en rester assez pour fournir à la subsistance des habitans, bien loin qu'ils pussent y faire des récoltes aussi abondantes, que celles dont les Historiens parlent. Mais, il est certain que cette réflexion n'a pour elle que la première apparence ; son principe vient d'un usage, qui n'est que trop familier. On est toujours disposé à douter de ce qui ne se fait pas sentir d'abord ; & comme on ne peut reconnoître, qu'après des recherches & des combinaisons, combien ces villes occupoient de terrein, on se dispense de ce travail, en niant qu'elles aient pu exister.

V.

De l'étendue du terrein occupé en Égypte par les villes.

Cependant, les Historiens sont positifs sur l'étendue de certaines de ces villes, en petit nombre à la vérité ; mais, il

ſuffit de juger des unes par les autres, pour découvrir ce que toutes enſemble elles embraſſoient de terrein.

Diodore de Sicile & Strabon parlent de l'étendue de Thebes & de Memphis. Caton, dans Étienne de Byzance, parle auſſi de la grandeur de ces villes. Strabon dit combien Péluſe avoit de circuit. Pline, qui pouvoit avoir des mémoires perdus pour nous, & qui de même qu'Hérodote, compte vingt mille villes en Égypte, prétend que le plus grand nombre n'étoient d'aucune conſidération, c'eſt-à-dire, que des bourgades, ainſi qu'on en juge par le texte de Diodore de Sicile & par différens paſſages de Strabon; enſorte que pour meſurer ces villes ſelon une proportion réglée, d'après ce que ces Auteurs en diſent, & ſuivant ce qu'elles devoient être naturellement, nous les diviſerons en quatre claſſes.

Thebes & Memphis ſeront celles de la première, avec Alexandrie & Ptolémaïde. Nous n'en compterons que mille dans le ſecond rang. Le troiſième qui comprendra les villes inférieures ou les petites villes, ſera de ſix milles; & les dix mille neuf cens quatre-vingt-ſeize, qui reſtent pour compléter le nombre dont Diodore de Sicile parle, ſeront toutes indiſtinctement placées au quatrième rang; elles devoient être ce que nous nommons des bourgs ou même des villages. Recherchons leur étendue, en obſervant le rang qu'elles tenoient dans l'Égypte.

Thebes a toujours été regardée comme la plus grande ville de toute l'Égypte. Strabon qui en a examiné les ruines, dit qu'elles s'étendoient, de ſon tems, ſur le bord du fleuve l'eſpace de quatre-vingts ſtades, qui font trois lieues un tiers; mais, cette partie couverte de ruines, ne doit point être priſe pour le diametre du cercle qui formoit l'enceinte de cette ville. Il y avoit ſur les bords de la rivière des fauxbourgs, des caſernes pour les troupes; & ces fauxbourgs, de même que ces caſernes, pouvoient s'étendre très-loin, ſans cependant garnir tous les dehors de l'enceinte de la ville.

Caton, ſelon Étienne de Byzance, veut que Thebes ait eu quatre cens ſtades de tour. Euſtathe lui en donne cent vingt. Ils parloient, du moins il faut en juger ainſi, d'un cercle qu'ils ſuppoſoient embraſſer, non ſeulement la ville de Thebes, mais encore celle de Memnonium, avec la partie du canal du Nil qui les ſéparoit. Ils ſuppoſoient encore ce cercle, comme paſſant à l'extrêmité des fauxbourgs; dans ce cas, il renfermoit des terreins vuides, qui ſe trouvent néceſſairement entre des rangs de maiſons, qui ne bordent que des chemins, comme ſont tous les fauxbourgs; & ces terreins, mieux cultivés que les plus éloignés des villes,

ne doivent point être regardés, comme s'ils en faisoient partie.

Mais, Diodore de Sicile, qui prouve particulièrement la connoissance qu'il avoit de cette ville, par la description qu'il en fait, & le soin qu'il prend d'instruire du nombre & de la magnificence des temples & des édifices publics qui la décoroient, mérite d'être cru préférablement sur ce qu'il rapporte de l'étendue de son enceinte. Thebes avoit, selon lui, cent quarante stades de tour. Il faut cependant observer qu'il ne mesure ici que la partie qui étoit du côté de l'Arabie, qui seule avoit le nom de Thebes, & non la seconde ville appellée Memnonium, bâtie sur la rive gauche du Nil, vers la Libye. Mais, pour nous conformer, à l'égard de Memnonium, à ce que l'antiquité paroît indiquer, nous supposerons que cette seconde ville, qui faisoit partie de Thebes, occupoit un emplacement égal à la moitié de Thebes, proprement dite ; ce qui donnera, compris Memnonium, deux mille trois cens trente-huit stades quarrés, & sept onzièmes.

Memphis, selon le même Diodore de Sicile avoit de circuit cent cinquante stades ; ce n'est que dix stades de plus qu'à la seule ville de Thebes, sans y comprendre Memnonium. Cependant, pour laisser dans notre calcul tout l'avantage à ceux qui doutent de l'existence de ce grand nombre de villes, nous supposons à Memphis autant de terrein en superficie, qu'aux villes réunies de Thebes & de Memnonium, comptant que ce qui excede, fait l'emplacement des fauxbourgs, dont le nombre & l'étendue ne sont point déterminés.

Alexandrie, que son fondateur vouloit rendre un monument éternel de ses victoires, devint bientôt la plus importante ville des bords du Nil. Ptolémaïde, dans la haute Égypte, fondée par l'un de ses successeurs, fut aussi considérable que Memphis ; Mais, ces nouvelles villes ne furent formées qu'aux dépens des deux anciennes, qui, d'abord affoiblies, furent enfin presqu'abandonnées. Cependant, comme il est nécessaire de compter les emplacemens de ces villes, ou ceux que leurs débris occupoient, & qui ne produisoient rien, nous les regardons toutes quatre, comme ayant eu en même tems le même emplacement, ce qui fait entr'elles neuf milles trois cens cinquante-qutre stades quarrés six onzièmes, lesquels réduits en lieues communes de France, en donnent environ seize un quart.

Hérodote ni Diodore de Sicile ne parlent point de l'étendue des villes du second ordre, comme Coptos, Tentytis, Bérénis, Panopolis, Arsinoé, Héliopolis, Diospolis, Tanis, Bubaste, Péluse & une infinité d'autres. Mais, Strabon nous apprend que Péluse, ville mari-

time, voisine du canal Bubaste, qui donnoit son nom à l'une des principales embouchures du Nil, qui avoit un port où il se faisoit un grand commerce, & qui par conséquent étoit une ville très-importante, avoit vingt stades de circuit, qui font trente-un stades, neuf onzièmes de superficie.

Nous avons déjà établi, sur ce que les Anciens donnent lieu d'en juger, qu'il n'y avoit en Égypte, qu'environ mille villes plus considérables que toutes les autres; nous en formons le second rang, & nous déterminons leur étendue sur l'emplacement que Strabon donne à la ville de Péluse. Comme dans ce nombre il doit naturellement y en avoir eu de plus grandes que les autres, il doit aussi y en avoir eu de plus petites; les plus grandes auront occupé plus de terrein, à proportion de ce que les plus petites en embrassoient de moins; & en les supposant toutes de la grandeur de Péluse, elles avoient de superficie, entr'elles toutes, trente-un mille huit cens dix-huit stades quarrés & deux onzièmes.

Pour suivre la proportion qu'on voit ordinairement entre les villes d'un même païs, après avoir compté en Égypte, mille villes plus considérables que les autres, il faut, relativement à la quantité qu'il y en avoit, en compter six mille d'un ordre inférieur, & elles formeront le troisième rang.

Les villes du troisième rang ne devoient pas être d'une grande étendue; cependant, nous leur donnons ici la moitié de l'emplacement que chacune des mille villes occupoit; elles auront eu quinze stades quarrés & dix onzièmes de superficie; & leur emplacement, entr'elles, aura été de quatre-vingt-quinze mille quatre cens cinquante-quatre stades quarrés six onzièmes.

Il restera encore pour completter le nombre de dix-huit mille villes ou bourgs, dont Diodore de Sicile parle, celui de dix mille neuf cens quatre-vingt-seize, qui forment le quatrième rang des villes ou bourgs. Il est à propos de ne point oublier que ceux des Anciens, qui parlent du nombre des villes de l'Égypte, font entendre que la plus grande partie étoient très-peu considérables, & ne formoient que des bourgades. De sorte que pour s'accorder avec eux, & suivre la proportion naturelle, toutes les villes de ce quatrième rang seront comptées ici, comme n'ayant eu que la moitié de l'emplacement des villes du troisième; elles auront chacune sept stades quarrés & vingt-un vingt-deuxièmes. Ainsi, elles devoient embrasser ensemble quatre-vingt-sept mille quatre cens soixante-huit stades quarrés & deux onzièmes.

Ces dix-huit mille villes, partagées en quatre rangs, & dans les proportions qui viennent d'être établies, couvroient, entr'elles toutes, deux cens

vingt-quatre mille quatre-vingt-seize ſtades quarrés & cinq onzièmes, leſquels diviſés par cinq cens ſoixante-ſeize, nombre des ſtades qui forment une lieue quarrée, nous trouvons que ces dix-huit mille villes ôtoient, de la ſomme totale des terres de l'Égypte, trois cens quatre-vingt-neuf lieues quarrées & quelques toiſes, à quoi il faut ajoûter pour l'emplacement du canal du Nil, qui a deux cens dix lieues de cours & un demi-quart de lieue de largeur, vingt-ſix lieues quarrées & un quart.

Toutes les villes de l'Égypte & le canal du Nil n'ôtoient donc aux laboureurs, ſur la ſomme entière des terres, que quatre cens quinze lieues quarrées & un quart, ce qui eſt environ la dixième partie du continent de l'Égypte, qui comprenoit en tout, comme il a été calculé, quatre mille cent quarante-ſix lieues quarrées, de vingt-cinq au degré.

Si ces calculs ennuyoient ou fatiguoient quelques-uns de nos Lecteurs, ils ne déplairont point à ceux qui, en plus grand nombre, aiment les démonſtrations. Ils y trouveront en effet, de quoi ſe convaicre que cette prodigieuſe quantité de villes, dont les Anciens parlent, n'eſt point exagérée ; & ils en conclurront qu'elles exiſtoient en Égypte, puiſque des Auteurs dignes de foi le diſent, & qu'effectivement la poſſibilité s'y trouve.

V I.

Du nombre en géneral des Égyptiens, & des habitans de chacune des villes.

On eſt convenu dans tous les tems, qu'on ne doit pas refuſer ſa confiance aux témoignages des Voyageurs & des Hiſtoriens, lorſqu'ils ſont d'accord entr'eux. Ainſi, l'opinion d'Hérodote, ſur le nombre des villes qu'il y avoit en Égypte, peu de tems avant la conquête de Cambyſe, prouve, malgré les conjectures des Modernes, la vérité des paſſages de Diodore de Sicile, lorſqu'il aſſure que, ſelon les annales ſacrées, on y comptoit dix-huit mille villes, avant l'époque citée par Hérodote ; & comme Joſephe nous apprend qu'il y avoit ſept millions cinq cens mille hommes en Égypte durant le règne de Vaſpaſien, il confirme le paſſage où Diodore de Sicile, d'après les annales ſacrées, fixe le nombre des habitans de ce païs, tandis que le grand empire ſubſiſtoit dans toute ſa force. » Il paroît, dit-il, dans un ancien dénombrement général, » qui ſe fit autrefois des Égyptiens, qu'on en compta juſqu'à ſept millions. «

Nous pouvons donc établir, d'après Diodore de Sicile, qu'il qu'il y avoit eu ſept millions d'hommes en Égypte, dans le même tems qu'on y voyoit dix-huit mille villes. Mais, comme il n'étend pas davantage ce qu'il dit ſur ce nombre, il devient

très-difficile de démêler dans quelle proportion ces villes étoient peuplées, & si ce nombre d'habitans n'est pas trop considérable, ou s'il est trop foible pour la quantité de villes qu'ils devoient peupler.

Il a fallu, pour connoître l'étendue occupée par les villes de l'Égypte, rapprocher le peu de passages, où divers auteurs parlent de la grandeur de ces villes. Quoiqu'ils n'aient pas eu l'intention de conserver ce détail, il s'est cependant trouvé chez eux, assez d'autorité pour juger combien elles pouvoient occuper de terrein; mais, il n'y a pas, à beaucoup près, autant de ressource pour déterminer le nombre des habitans que chacune contenoit. Le seul passage qui soit positif, est celui où Diodore de Sicile dit qu'on comptoit à Alexandrie, lorsqu'il y étoit, jusqu'à trois cens mille citoyens, sans y comprendre les esclaves. Mais, il cite des tems qui n'appartenoient point au grand Empire; ainsi, ce qu'il dit du nombre d'habitans de l'une des quatre principales métropoles de l'Égypte, ne suffit pas pour autoriser à le fixer dans tous les tems, & moins encore la quantité qui pouvoit se trouver dans les trois autres grandes villes, Thebes, Memphis & Ptolémaïde.

On ne doit point considérer ce prodigieux nombre d'hommes que Thèbes pouvoit faire sortir en armes, & en même tems de ses murs, comme ayant tous été habitans de cette capitale. Le domaine de ses Rois s'est presque toujours étendu sur toute la Thébaïde; & dans les tems où il y subsistoit quelques monarchies particulières, elles n'en occupoient que de très-petites parties; ensorte que les sujets des rois de Thebes, rassemblés de toute la Thébaïde, pouvoient former des armées innombrables, sans qu'ils fussent pour cela citoyens de la même ville. Les Romains, qui composoient les armées de l'Empire, n'étoient point tous citoyens de Rome.

N'ayant donc point trouvé chez les anciens Historiens, assez de secours pour découvrir le nombre d'habitans qu'il pouvoit y avoit dans chacune de ces villes, nous réglons ici la division des sept millions d'hommes, qui avoient été comptés selon l'ancien dénombrement cité par Diodore de Sicile, sur la proportion qui devoit naturellement se rencontrer entre ce nombre d'hommes, la grandeur de ces villes, & le besoin d'emplacement, que devoit avoir chacune des différentes conditions, dans lesquelles les Égyptiens étoient divisés.

Les quatre principales métropoles de l'Égypte, Thebes, Memphis, Alexandrie, Ptolémaïde, qui seules forment entr'elles le premier rang, auront eu, selon cette proportion, chacune trois cens vingt mille

habitans ; les mille villes du second rang pouvoient en avoir deux mille deux cens ; les six mille du troisième, qui devoient être les bourgs célebres, dont Diodore de Sicile parle, auront eu trois cens habitans ; & pour suivre toujours cette même proportion, les dix mille neuf cens quatre-vingt-seize villes, qui achevent le nombre des dix-huit mille de Diodore de Sicile, n'auront eu que cent cinquante habitans.

Les petits villages, que le même Auteur retranche du nombre des villes, & que peut-être Hérodote y confondoit, puisqu'il le porte à vingt mille, devoient être au nombre de deux mille ; ils étoient vraisemblablement, par rapport aux villes, bourgs & villages, ce que nous appellons les hameaux ; ils pouvoient n'avoir qu'environ vingt-cinq habitans chacun, & être des habitations isolées de quelques petites familles, ou même d'une seule plus nombreuse.

V I I.

Du degré de fécondité des terres de l'Égypte.

Les Auteurs nous représentent la nation Égyptienne comme la plus opulente de tout l'univers, quoiqu'elle ne possédât point de mines, & que les Égyptiens n'eussent point encore entrepris de fouiller les entrailles de la terre, pour y chercher des pierres précieuses. Mais, cette richesse, dont ils assurent que les Égyptiens jouissoient, & qui s'est toujours augmentée de siècles en siècles, avoit une source inépuisable, & qui n'exigeoit point les durs travaux des mines ; elle consistoit dans la fécondité des terres ; fécondité qui tient du prodige, à en juger par-tout ce que les Historiens en disent. Elle étoit particulièrement due aux débordemens régulier du Nil, à ces débordemens qui parurent pendant si long-tems aux Philosophes un phénomene que, malgré les efforts, dont le génie de l'homme peut être capable, ils tenterent envain, pendant long-tems, d'expliquer.

Hérodote, pour faire concevoir tout le bonheur que les Égyptiens devoient ressentir de l'extrême fertilité de l'Égypte, dit que ce païs est, de toute la terre, celui où les bleds & les fruits exigent le moins de culture, & ou aussi on les recueille avec le moins de travail. Diodore de Sicile, par le détail où il entre sur les différentes productions de l'Égypte, & en faisant voir que ces productions excédoient de beaucoup, en fruits & en grains, les besoins des nationnaux, rend un nouveau témoignage de l'extrême fertilité de leurs terres. Pomponius-Méla l'atteste de même, & Strabon qui s'attache à faire connoître quelles étoient les productions plus particulières aux territoires qu'il décrit, fait voir non seulement la quantité,

mais encore les différentes sortes de grains & de fruits qu'on y recueilloit.

Athénée prétend que le Nil mérite le nom de Chrysorrhoas ou Porte-or, plutôt que le Pactole, célebre rivière de Syrie, qui dans ses sables roule des paillettes d'or, parce que, dit-il, le Nil procure aux terres qu'il arrose, & sans qu'il soit besoin de travail, une telle fécondité, que ces terres peuvent fournir des vivres pour tous les mortels ; exagération trop ordinaire à cet Auteur ; mais elle prouve du moins l'excessive abondance des récoltes de l'Égypte.

Enfin Pline, plus précis sur ce qu'il rapporte de la fécondité de ce païs, assure que les terres de cette partie de l'Afrique, produisent régulièrement jusqu'à cent pour un. C'est ainsi que les anciens Historiens & les Géographes s'expriment, pour faire connoître la source de l'excessive richesse des Égyptiens ; mais, comme ils avoient aidé la nature, voyons quelle sorte de secours ils lui ont donné, en quelle circonstance ils ont entrepris des travaux si utiles, & en quels tems ils en ont joui.

La nature avoit sans doute favorisé ce païs ; mais elle avoit laissé quelque chose à faire aux habitans. Il falloit, par des canaux & des digues, étendre l'inondation fécondante du Nil. Les Rois qui possédoient le tiers des terres, avoient intérêt à l'exécution de ces travaux, ensorte qu'ils excitoient l'émulation ; & comme ces Rois se contentoient toujours de la part que la loi leur donnoit, & qu'ils faisoient jouir en paix leurs sujets de la portion qui leur étoit dévolue, ceux-ci se livroient aux travaux, avec un zele digne du succès qu'ils eurent. Le sage monarque, qui n'a que des vues dictées par la justice, & qui remplit sa charge de pere de son peuple, l'anime toujours de l'esprit qui le guide, & sans peine il fait naître le désir de seconder ses vues. C'est alors que chaque particulier ne voit en lui-même qu'un membre de la nation, & qu'il concourt d'autant plus volontiers à l'exécution des volontés du Prince, qu'il y trouve son propre bonheur. Si au contraire, ainsi qu'on en a vu de fréquens exemples dans la plûpart des monarchies, les Souverains, imitant les despotes, séparent leurs intérêts de ceux de la nation, ils rompent le lien qui leur attachoit leurs sujets, & détruisent par-la cet esprit de nation qui faisoit toute leur force; les sujets n'affectionnent point des intérêts toujours opposés aux leurs, & de-là s'ensuivent la dépopulation & la stérilité.

La nation Égyptienne éprouva successivement l'une & l'autre de ces situations. Tous les particuliers avoient travaillé à l'envi, à procurer à leur société le bonheur dont elle avoit joui sous la protection du plus

sage, du plus équitable de tous les gouvernemens. Cette félicité s'étoit toujours accrue pendant la durée du premier empire, & l'Égypte étoit plus florissante que jamais, durant le regne d'Amasis, le pénultieme des Rois nés Égyptiens. Ce grand Empire fut bientôt après détruit par Cambyse, qui ne regardoit ces nouveaux sujets que comme des esclaves. Ce conquérant ne reconnoissant de loix que celle du plus fort, gouverna les Égyptiens avec le tyrannique despotisme, que ses successeurs exercerent jusqu'au tems où Alexandre le Grand renversa l'empire des Perses; & tant que ce gouvernement subsista, l'émulation s'éteignit insensiblement dans toute la nation. On laissa périr les établissement faits par les bons Rois, quoique les avantages qu'on en retiroit, payassent de tous les travaux qu'ils avoient coûtés; parce que dans un gouvernement si différent, bien loin de pouvoir être utiles, ils étoient devenus des instrumens de peines infructueuses.

Ptolémée, fils de Lagus, compagnon des travaux du vainqueur de l'Asie, & son successeur en Égypte, avoit utilement travaillé à rendre à cette ancienne monarchie, à cette nation célebre, sa première splendeur avec sa liberté. L'amour du nouveau Roi pour ses sujets tenoit lieu de l'observation des anciennes loix, & l'Égypte étoit redevenue florissante, lorsque le luxe immodéré des successeurs des premiers Ptolémées, & le despotisme, qu'à l'exemple des Perses, ils introduisirent insensiblement, affoiblirent de nouveau dans le cœur de leurs sujets, l'amour pour la patrie. Ces Princes ne pensoient pas que les hommes, qui s'assujettissent volontiers aux loix, répugnent toujours à n'être gouvernés que par une volonté arbitraire; que l'ancienne loi, entre les mains du Prince, est la seule arme qui fasse en même tems respecter & chérir sa puissance, & qui lui donne les moyens de la maintenir, sans qu'il soit forcé de recourir à la violence.

Les Égyptiens, qui n'avoient pu se plier au despotisme, cesserent de nouveau de s'appliquer aux travaux publics, d'entretenir les canaux qui procuroient une abondance dont on ne les laissoit point jouir en paix; & lorsqu'auguste se fut emparé de l'Égypte, il se vit obligé de faire creuser encore ces canaux, & relever les digues, pour ranimer la fertilité des terres, & s'assurer par-là de tous les secours qu'il vouloit en tirer pour les greniers de Rome. Mais, ce n'étoit point pour l'utilité des Égyptiens, qu'Auguste avoit travaillé. On sçait assez, par l'histoire Romaine, que le bonheur des provinces intéressoit peu les Empereurs. La plus grande partie des récoltes étoient enlevées par les vainqueurs; ensorte que les nou-

veaux travaux, qui ne mettoient point les Égyptiens dans leur premier état d'opulence, furent également négligés.

La vie infâme & désordonnée de la plûpart des Empereurs, le mauvais usage qu'ils faisoient des revenus de l'Empire, & les troubles qui l'agiterent si fréquemment, interrompirent les soins nécessaires pour entretenir les réparations qu'Auguste avoit faites en Égypte; les inondations du Nil ne se portoient plus à la hauteur convenable, pour que toutes les terres en fussent arrosées; les plus voisines du fleuve ne recevoient pas même la quantité d'eau nécessaire pour qu'elles produisissent ce qu'elles donnoient anciennement; & Ammien-Marcellin assure que pendant le règne de Julien l'Apostat, [c'est le tems où ce militaire, Historien de son siècle, étoit en Égypte,] les laboureurs, qui travailloient leurs terres avec le plus d'attention, n'en retiroient qu'environ soixante-dix pour un.

Telles sont les différentes circonstances où les terres de l'Égypte produisoient plus ou moins abondamment, & les causes de cette grande différence. On apprend, par ces divers détails, où les Anciens sont entrés, que tandis qu'elles étoient cultivées avec la plus grande attention, elles produisoient jusqu'à cent pour un, & que négligées, elles donnoient encore soixante-dix pour un.

VIII.

Rois d'Égypte.

Il n'y a point dans toute l'antiquité, d'histoire plus obscure, ni plus incertaine que celle des premiers rois d'Égypte. Cette nation fastueuse, & follement entêtée de son antiquité & de sa noblesse, trouvoit qu'il étoit beau de se perdre dans un abîme infini de siècles qui sembloit l'approcher de l'éternité. Si on l'en croit, les dieux d'abord, ensuite les demi-dieux ou héros, la gouvernerent successivement pendant l'espace de plus de vingt mille ans. On sent assez combien cette prétention est vaine & fabuleuse.

Après les dieux & demi-dieux règnerent des hommes Égyptiens, dont Manéthon nous a laissé trente dynasties ou principautés.

L'histoire des rois d'Égypte contient 2158 ans, & elle se divise naturellement en trois parties.

La première, qui commence à l'établissement de la monarchie Égyptienne, fondée par Menès ou Mesraïm, fils de Cham, l'année du monde 1816, finit à la destruction de cette même monarchie par Cambyse, roi de Perse, l'an 3479; & cette première partie comprend 1663 ans.

La seconde partie est mêlée avec l'histoire des Perses & des Grecs, & s'étend jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, arrivée l'an du monde 3681, &

renferme par conféquent 202 ans.

La trofième eft celle où s'eft élevée en Égypte une nouvelle monarchie fous les Lagides, c'eft-à-dire, fous les Ptolémées, defcendans de Lagus, jufqu'à la mort de Cléopatre, dernière reine d'Égypte, l'an du monde 3974; & ce dernier efpace renferme 293 ans.

Les autres objets dont nous avons à parler touchant les Égyptiens, ne nous permettent pas d'entrer dnns un plus grand détail fur le chapitre de leurs Rois. On peut d'ailleurs recourir à l'article que nous donnons à chacun de ces Princes.

I X.

Nourriture & habitation des premiers Égyptiens.

On dit que dans les commencemens, les Égyptiens ne vivoient que d'herbes, mangeant des choux ou des racines qu'ils trouvoient dans les marais, fans autre principe de difcernment que le goût qu'ils y trouvoient. Ils ufoient fur-tout de l'herbe nommée agroftis. Lé fecond mets des Égyptiens étoit le poiffon, dont le Nil leur fourniffoit une quantité prodigieufe; ils mangeoient auffi de la chair de leurs beftiaux & fe fervoient de leurs peaux, pour fe vêtir. Ils fe faifoient des maifons de rofeaux entrelacés. Les traces de cette coûtume étoient reftées chez les pafteurs de l'Égypte, qui, du tems de Diodore de Sicile, n'avoient encore que cette habitation, dont ils fe contentoient. Les Égyptiens, après un affez long-tems, pafferent à l'ufage des fruits; le principal étoit le Lotos, dont ils faifoient du pain. Les unsprétendoient que cette invention leur venoit d'Ifis, & d'autres la rapportoient à un de leurs anciens Rois nommé Menès.

X.

Mœurs des Rois Égyptiens.

Dans les premiers tems, les Rois ne fe conduifoient point chez les Égyptiens comme chez les autres peuples, où ils faifoient tout ce qu'ils vouloient, fans être obligés de fuivre aucune règle, ni de prendre aucun confeil, Tout leur étoit prefcrit par les loix, non feulement à l'égard de l'adminiftration du Royaume, mais encore par rapport à leur conduite particulière. Ils ne pouvient point fe faire fervir par des efclaves achetés, ou même nés dans leurs maifons; mais, on leur donnoit les enfans des pricipaux d'entre les Prêtres, toujours au-deffus de vingt ans, & les mieux élevés de la nation; afin que le Roi, voyant jour & nuit autour de fa perfonne, la jeuneffe la plus confidérable de l'Égypte, ne fit rien de bas & qui fût indigne de fon rang. En effet, les Princes, dit Diodore de Sicile, ne fe jettent fi aifément dans toutes fortes de vices, que parce qu'ils trouvent des miniftres toujours prêts à fervir leurs paffions.

Il y avoit ſur-tout des heures du jour & de la nuit, où le Roi ne pouvoit diſpoſer de lui, & étoit obligé de remplir les devoirs marqués par les loix. Au point du jour, il devoit lire les lettres qui lui étoient adreſſées de tous côtés, afin qu'inſtruit par lui-même des beſoins de ſon royaume, il pût pourvoir à tout & remédier à tout. Après avoir pris le bain, il ſe revêtoit d'une robe précieuſe & des autres marques de la royauté, pour aller ſacrifier aux dieux. Quand les victimes avoient été amenées à l'autel, le Grand-Prêtre debout, & en préſence de tout le peuple, demandoit aux Dieux à haute voix qu'ils conſervaſſent le Roi, & répandiſſent ſur lui toutes ſortes de proſpérités, parce qu'il gouvernoit ſes ſujets avec juſtice. Il inſéroit enſuite dans la priere un dénombrement de toutes les vertus propres à un Roi, en continuant ainſi; parce qu'il eſt maître de lui-même, magnanime, bienfaiſant, doux envers les autres, ennemi du menſonge; ſes punitions n'égalent point les fautes, & ſes récompenſes paſſent les ſervices. Après avoir dit pluſieurs choſes ſemblables, il condamnoit les manquemens où le Roi étoit tombé par ignorance. Il eſt vrai qu'il en diſculpoit le Roi même; mais, il chargeoit d'exécrations les flatteurs, & tous ceux qui lui donnoient de mauvais conſeils. Le Grand-Prêtre en uſoit de cette manière, parce que les avis mêlés de louange, ſont plus efficaces que les remontrances ameres, pour porter les Rois à la crainte des Dieux & à l'amour de la vertu. Après cela, le Roi ayant ſacrifié & conſulté les entrailles de la victime, le lecteur des livres ſacrés lui liſoit quelques actions, ou quelques paroles remarquables de grands hommes, afin que le ſouverain de la République, ayant l'eſprit plein d'excellens principes, en fît uſage dans les occaſions qui ſe préſenteroient à lui.

Ce n'étoient pas ſeulement les tems de donner ſes audiences, & de rendre ſes jugemens, qui lui étoient marqués; il ne pouvoit auſſi ſe promener, prendre le bain, dormir avec ſa femme, ni faire quoique ce ſoit qu'à certaines heures. Il ne devoit ſe nourrir que de viandes ſimples. Il n'y avoit que la chair de veau & du canard, qui lui fuſſent permiſes; & on lui donnoit une meſure de vin, qui ne pouvoit l'enivrer, ni même affoiblir tant ſoit peu ſon jugement. Enfin, tout ce qui concernoit le régime, étoit ſi bien ordonné, qu'on eût pris plutôt ces reglemens pour les avis d'un Médecin, que pour les ſtatuts d'un légiſlateur. Mais, s'il eſt étonnant qu'un Roi ne pût ſuivre ſon appétit dans ſes repas, il étoit du moins très-beau & très-avantageux qu'il ne pût ſuivre ni ſa paſſion, ni ſa fantaiſie dans les affaires d'État; & que dans les jugemens qu'il rendoit, & les peines qu'il im-

posoit, il fut astreint à ce que les loix avoient ordonné pour toutes les circonstances qu'elles avoient prévues. Les Rois, bien loin de se sentir gênés par ces pratiques, trouvoient au contraire qu'elles leur procuroient une vie douce & heureuse. Car, ils étoient persuadés que les hommes dont rien n'arrête le caprice, font une infinité de choses qui leur nuisent & qui les perdent. L'amour & la haine les poussent malgré eux à des actions, dont ils éprouvent eux-mêmes les mauvaises suites; au lieu que ceux qui sont assujettis au conseil des sages, sont bien moins exposés au repentir.

Cette conduite du Prince à l'égard de ses sujets, leur donnoit pour lui une affection & une tendresse, que ne forme point la plus étroite parenté; car, non seulement, les Prêtres, mais tout ce qu'il y avoit d'hommes dans l'Égypte, ne s'intéressoient point avec tant d'ardeur à leurs femmes, à leurs enfans, & à leurs biens, qu'à la vie & à la sûreté du Roi. Tant que cette forme de gouvernement avoit subsisté, les Rois avoient conservé leur État dans son entier, & s'étoient procuré à eux-mêmes une vie tranquille. Ils avoient subjugué plusieurs nations & amassé de grandes richesses. Ils avoient fait faire dans l'Égypte toutes sortes de travaux utiles, & avoient rempli les villes d'ornemens & de commodités.

X I.

Deuil des Égyptiens à la mort des Rois.

Les monumens qu'on a dressés en leur mémoire, après leur mort, sont un témoignage certain de l'amour, que les peuples avoient pour eux. Car, rien n'est moins équivoque que les marques de reconnoissance, données à ceux qui ne peuvent plus les sentir. A la mort d'un Roi, toute l'Égypte entroit en deuil, on déchiroit ses habits, on fermoit les temples, on suspendoit les sacrifices, on cessoit les fêtes pendant soixante-douze jours. Des hommes & des femmes, au nombre de deux ou trois cens, la tête couverte de boue & ceints d'un linge sur la poitrine, faisoient deux fois par jour des lamentations en musique, qui contenoient les vertus & les louanges du mort. Ils ne mangeoient pendant tems-là, ni viande ni pain de froment, & ils s'abstenoient de vin & de tout ce qui peut flatter le goût. Personne n'eût osé prendre le bain, ni user de parfums, ni coucher mollement. On s'interdisoit tout commerce avec les femmes, & chacun passoit ce nombre de jours dans une affliction & une douleur semblables à celles, qui suivent la mort d'un fils tendrement chéri.

Ils préparoient pendant tout ce tems-là de magnifiques funérailles; & au dernier jour ayant porté le cercueil à l'entrée du tombeau, on tenoit, conformé-

ment à la loi, une audience publique, pour recevoir toutes les accusations & toutes les plaintes qu'on voudroit faire contre le Roi. Les Prêtres le louoient d'abord, en racontant les bonnes actions qu'il avoit faites ; & la multitude innombrable qui avoit suivi le convoi, répondoit aux Prêtres par des acclamations, si le Roi avoit bien vécu ; mais, il s'excitoit un grand murmure, s'il avoit mal gouverné. Il est arrivé à quelques Rois d'être privés d'une sépulture honorable, sur la décision du peuple ; comme au contraire il est arrivé à la plûpart d'entr'eux de se conduire sagement, non seulement par toutes les précautions que les loix avoient prises pour leur faire tenir la bonne voie pendant leur vie, mais encore par la seule vue de la honte, qu'ils avoient à craindre après leur mort, & l'infamie éternelle, que le jugement porté sur leur corps, pouvoit attacher à leur nom.

X I I.

Exercice de la justice chez les Égyptiens.

La vigilance des Égyptiens étoit extrême en matière de justice. Ils étoient persuadés que la manière de la rendre étoit le soutien ou la ruine de la société. L'exactitude à punir les crimes & la protection ouverte de l'innocence, sont les freins les plus forts pour contenir les scélérats ; mais dès que l'on peut éluder les menaces de la justices par les présens & par les brigues, il n'y a plus de sûreté dans un État. Ainsi, les Égyptiens choisirent les plus hommes de bien de leurs principales villes, comme d'Héliopolis, de Thebes & de Memphis, pour composer une cour de justice, qui ne cédoit point à l'aréopage d'Athènes, ou au Sénat de Lacédémone. Ils étoient au nombre de trente, & après avoir élu le plus vertueux d'entr'eux pour présider à leurs jugemens, ils appelloient un homme des villes que nous avons nommées, pour remplir toujours le nombre de trente, sans compter leur chef.

Le Roi fournissoit à ces juges tout ce qui étoit nécessaire pour leur entretien ; mais, la pension assignée au chef de la justice étoit beaucoup plus considérable que celle des autres. Il portoit à son col une chaîne d'or, d'où pendoit une figure, composée de plusieurs pierres précieuses, & qui représentoit la vérité. Les Juges n'alloient point aux avis, que leur chef n'eût pris en main cette figure. On ouvroit devant eux les huit volumes qui contenoient les loix ; & alors l'accusateur présentoit un écrit, dans lequel étoit exposée la nature du crime, qu'il dénonçoit aux Juges, ou la qualité de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue. L'accusé ayant pris & lu cet écrit, répondoit qu'il n'avoit pas fait la chose, ou que l'ayant faite,

il n'avoit pas commis une injustice, ou enfin que s'il en avoit commis une, elle ne méritoit pas la punition que l'accusateur demandoit. L'accusateur soutenoit par une réplique, ce qu'il avoit avancé, & l'accusé donnoit encore sa défense. Quand toutes les pieces avoient été remises aux trente Juges, il falloit qu'ils se communiquassent leurs avis. Ensuite de quoi, le chef de la justice touchoit avec la figure de la vérité, une des deux parties, pour marquer qu'elle avoit gagné sa cause.

C'est ainsi que tous les jugemens se rendoient chez les Égyptiens, parce qu'ils croyoient que les discours des avocats ne servent qu'à obscurcir la vérité. Les figures de rhétorique, ajoûte Diodore de Sicile, aussi bien que la contenance hypocrite ou les larmes de ceux qui plaident, ont fait souvent oublier les loix ; & les crimes les plus avérés ont échappé plus d'une fois à la justice, par les charmes trompeurs d'une déclamation touchante. Les Égyptiens évitoient ce piege, en faisant mettre tous les procès par écrit, & égaloient par-là l'homme simple & dénué des avantages de l'esprit & du corps, à l'orateur le mieux fait, le plus discret & le plus hardi. Afin que personne n'eût lieu de se plaindre, on donnoit un tems suffisant à l'accusateur & à l'accusé pour dresser leurs actes, aussi bien qu'aux Juges pour les examiner. Mais, à l'occasion des loix de l'Égypte, il ne sera pas hors de propos de rapporter ici celles, qui sont remarquables par leur antiquité, ou par leur singularité, ou par quelque'autre circonstance utile ou curieuse pour les lecteurs.

XIII.

Loix des Égyptiens en matière criminelle.

1.° Le parjure étoit irrémissiblement puni de mort, parce qu'ils y croyoient voir deux des plus grands crimes du monde ; l'un est celui d'insulter les Dieux, & l'autre celui de détruire le plus ferme fondement de la foi humaine.

2.° On punissoit de mort celui qui rencontroit en son chemin à la campagne, un homme qu'on vouloit tuer, ou à qui l'on faisoit quelque outrage, & qui ne le défendoit pas le pouvant faire. S'il étoit vrai qu'il n'eût pu le défendre, il devoit déclarer les voleurs, selon les indices qu'il en avoit eus, & les poursuivre en son propre nom, où bien il essuyoit un certain nombre de coups de fouet marqué par la loi, & on le faisoit passer trois jours sans manger.

3.° Les accusateurs convaincus de calomnies, subissoient la peine attachée au crime, qu'ils avoient faussement dénoncé.

4.° Il étoit enjoint à tous les Égyptiens de déclarer leur nom, leur profession & leurs

revenus aux Magistrats, & l'on condamnoit à la mort celui qui faisoit une fausse déclaration, ou qui exerçoit un métier illicite. On dit que Solon, étant venu en Égypte, y prit cette loi qu'il établit à Athènes.

5.° On étoit puni de mort pour avoir tué volontairement un homme ou libre ou esclave; les loix voulant que la vie des hommes dépendît de leur conduite, & non de leur condition, & souhaitant d'ailleurs que les citoyens s'accoûtumassent par les égards qu'ils auroient pour les esclaves, à ne point offenser les personnes libres. On ne faisoit pas mourir les parens, qui avoient tué leurs enfans; mais on leur faisoit tenir leurs corps embrassés pendant trois jours & trois nuits de suite, au milieu de la garde publique qui les environnoit. Les Égyptiens croyoient que les parens ayant donné la vie à leurs enfans, devoient être exempts de la punition commune des homicides; mais, en même tems, ils vouloient empêcher ces sortes d'actions par la crainte d'une peine également rude & honteuse. Ils avoient inventé un supplice extraordinaire pour les enfans, qui tueroient leurs peres; car, leur ayant fait entrer dans toutes les parties du corps des brins de chaume de la longueur du doigt, ils les faisoient brûler vifs sur des épines. Ils regardoient, avec raison, comme le plus grand des crimes, celui d'ôter la vie à ceux dont on l'avoit reçue.

6.° On attendoit que les femmes enceintes, convaincues de quelque crime, fussent accouchées, pour les conduire au supplice. La plûpart des Grecs avoient adopté cette loi, ne croyant point qu'il fût permis de punir deux personnes d'un crime commis par une seule, ni d'envelopper un enfant innocent & sans connoissance, dans la punition d'une mere volontairement coupable, ni enfin de priver le pere d'un fils qui lui appartient comme à la mere. En un mot, dit Diodore de Sicile, c'est être aussi mauvais juge de faire mourir, ceux qui ne l'ont pas mérité, que de sauver ceux dont la justice demande la mort. C'étoient-là les loix principales des Égyptiens en matière criminelle.

A l'égard de la discipline militaire, c'étoit la dernière infamie qu'on avoit attachée à la lâcheté ou à la désobéissance de ceux qui quitteroient leurs rangs, ou qui n'exécuteroient pas les ordres de leurs généraux. Cependant, s'ils réparoient leurs fautes par des actions de vigueur, la tache étoit aussitôt effacée. Le Législateur avoit voulu par-là faire entendre que la honte est pire que la mort; & il avoit cru en même tems qu'il valoit mieux exciter les mauvais soldats par l'envie de rétablir leur honneur, que de les rendre entièrement inutiles par la perte de leur vie.

On coupoit la langue à ceux,

qui découvroient aux ennemis quelque ſecret de l'État, & les deux mains à ceux qui avoient fait de la fauſſe monnoie, ou qui avoient uſé de faux poids & de fauſſes meſures, ou qui avoient contrefait le ſceau du Prince, ou des particuliers. On traitoit de même les écrivains publics, qui avoient ſuppoſé de fauſſes pieces, ou qui avoient inſéré ou ſupprimé quelques articles dans les actes qu'ils avoient copiés. Ainſi, chacun étoit puni par la partie, qui avoit été l'inſtrument de ſon crime; & l'exemple d'un châtiment, dont il ſe ſentoit toute ſa vie, détournoit tout le monde des actions, par leſquelles on ſe l'étoit attiré.

Les loix, qui concernoient les femmes, étoient extrêmement ſéveres. On rendoit Eunuque celui qui avoit violé une femme libre. Cette action leur paroiſſoit contraire à la ſociété par trois endroits. Elle enferme une grande inſulte; elle ouvre la porte à la corruption, & elle jette de la confuſion & de l'incertitude dans la naiſſance des enfans. Mais, ſi l'adultere s'étoit commis de plein gré de part & d'autre, on donnoit mille coups de verges à l'homme, & l'on coupoit le nez à la femme. Car, ils eſtimoient qu'il falloit détruire en elle la beauté, dont elle avoit abuſé pour le crime.

X I V.

Loix des Égyptiens en matière civile.

On croit que les loix qui regardoient le commerce, étoient de Bocchoris. Elles ordonnoient que celui qui nieroit devoir un argent, qu'il auroit emprunté ſans billet, ſeroit déchargé de ſa dette ſur ſon ſerment. Cette pratique avoit rendu le ſerment reſpectable. Il eſt à préſumer qu'un homme, perſuadé qu'il perdra toute créance en jurant faux, ne ſe fera point à lui-même un ſi grand tort. D'ailleurs, la penſée du Légiſlateur avoit été d'inviter les hommes à ſe donner, par leurs mœurs & par leur conduite, la réputation de probité, afin que leur ſerment eût plus de force. Car, enfin, on ne peut s'empêcher d'ajoûter foi à la proteſtation ſolemnelle d'un homme, qu'on n'a point trouvé menteur dans le commerce ordinaire de la vie.

A l'égard de ceux qui prêtoient par billet, il ne leur étoit point permis de faire monter les intérêts plus haut que le capital. On pouvoit faire ſaiſir les biens de ſes débiteurs pour ſe faire payer; mais, Il n'y avoit jamais de priſe de corps pour raiſon de dette. On croyoit que les biens appartenoient aux particuliers, qui en avoient hérité, ou qui les avoient gagnés; mais que les hommes appartenoient à la patrie, qui devoit ſeule les avoir en ſa diſpoſition pour les beſoins de la paix & de la guerre. Il ne paroiſſoit pas juſte qu'un ſoldat, par exemple, qui s'expoſe aux coups des ennemis, fût encore ſujet à

la poursuite d'un créancier ; & que l'avarice d'un seul citoyen prévalût sur l'utilité publique. Il semble que Solon avoit en vue cette loi, quand il établit à Athènes la *Seisactie*, qui ôtoit au créancier la contrainte par corps ; & l'on blâme avec raison la plûpart des autres Législateurs Grecs, qui avoient défendu de prendre en gage les armes ou la charrue d'un homme à qui l'on prêtoit, & qui permettoient de prendre l'homme même pour exiger son remboursement.

Pour empêcher que les emprunts ne devinssent trop fréquens, le roi Asychis avoit fait une ordonnance fort censée. Les États les plus sages & les mieux policés, comme Athènes & Rome, ont toujours été embarrassés à trouver un juste tempérament pour réprimer la dureté du créancier dans l'exaction de son prêt, & la mauvaise foi du débiteur qui refuse ou néglige de payer ses dettes. L'Égypte prit un sage milieu, qui, sans toucher à la liberté personnelle des citoyens, & sans ruiner les familles, pressoit continuellement le débiteur par la crainte de passer pour infâme, s'il manquoit d'être fidele. Il n'étoit permis d'emprunter, qu'à condition d'engager au créancier le corps de son pere, que chacun dans l'Égypte faisoit embaumer avec soin & conservoit avec honneur dans sa maison, & qui pouvoit par cette raison être aisément transporté. Or, c'étoit une impiété & une infamie tout ensemble, de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux ; & celui qui mouroit sans s'être acquitté de ce devoir, étoit privé des honneurs qu'on avoit coûtume de rendre aux morts.

Les Égyptiens avoient une loi très-singulière au sujet des voleurs. Elle ordonnoit que ceux, qui en voudroient faire le métier, se fissent inscrire chez leur capitaine, & que l'on portât chez lui sur le champ tout ce que l'on déroberoit. Ceux qui étoient volés, devoient aller trouver cet homme pour lui signifier la qualité & le nombre des choses, qu'on leur avoit prises, en lui marquant le lieu & le tems où le vol s'étoit fait. La chose perdue se retrouvoit immanquablement par cette voie, & l'on donnoit le quart de son prix pour la ravoir. Le Législateur pensoit que ne pouvant empêcher absolument le vol, il donnoit aux citoyens un expédient de recouvrer ce qui leur appartenoit pour une légere contribution.

La Polygamie étoit permise en Égypte, excepté aux Prêtres, qui ne pouvoient épouser qu'une femme. De quelque condition que fût la femme, libre ou esclave, les enfans étoient libres & légitimes.

Ce qui marque le plus les profondes ténebres, où étoient plongées les nations, qui passoient pour les plus éclairées, c'est de voir qu'en Égypte le

mariage des freres avec les sœurs étoit non seulement autorisé par les loix, mais fondé en quelque sorte sur leur religion même, & sur l'exemple des dieux le plus anciennement ou le plus généralement honorés dans le païs ; sçavoir, Osiris & Isis.

Les vieillards étoient fort respectés en Égypte. Les jeunes gens étoient obligés de se lever devant eux, & de leur céder par-tout la place d'honneur. C'est de-là que cette loi avoit passé à Sparte.

La principale vertu des Égyptiens étoit la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoissans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient aussi les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique & particulière. Qui reconnoît les graces, aime à en faire ; & en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. C'étoit surtout à l'égard de leurs Rois, que les Égyptiens se piquoient de reconnoissance. Ils les honoroient pendant leur vie comme des images vivantes de la divinité, & ils les pleuroient après leur mort comme les peres communs des peuples. Ce sentiment de respect & de tendresse venoit de la forte persuasion où ils étoient, que c'étoit la divinité même qui avoit placé les Rois sur le trône, en les distinguant si fort du reste des mortels ; & qu'ils en portoient le plus noble caractère, en réunissant en eux le pouvoir & la volonté de faire du bien aux autres.

X V.

Sépulture des morts chez les Égyptiens.

Dès qu'un homme étoit expiré, ses parens & ses amis, se couvrant la tête de boue, alloient pleurer dans toutes les rues, jusqu'à ce que le corps fût inhumé. Ils s'abstenoient cependant de vin & de toute nourriture délicate, comme aussi des bains & des ajustemens.

Ils avoient trois sortes de funérailles, les pompeuses, les médiocres & les simples. Les premières coûtoient un talent d'argent ; les secondes, vingt mines ; mais, les troisièmes se faisoient presque pour rien.

La fonction d'ensevelir étoit une profession particulière, qui avoit été apprise comme les autres, dès l'enfance. Ceux qui l'exerçoient, alloient porter chez les parens un état de ce qu'on pourroit dépenser à ce sujet, & leur demandoient à quoi ils jugeoient à propos de s'en tenir. Étant convenus de tout, ils prenoient le corps & le donnoient aux officiers, qui devoient le préparer. Le premier étoit l'écrivain ; c'étoit lui qui désignoit, sur le côté gauche du mort, le morceau de chair qu'il en falloit couper. Après lui venoit le coupeur qui faisoit cet office avec une pier-

re d'Éthiopie ; mais, il s'enfuyoit aussitôt de toute sa force, parce que les autres le poursuivoient à coups de pierre, comme un homme qui avoit encouru la malédiction publique. Car, ils regardoient comme un ennemi commun, celui qui avoit fait quelque blessure, ou quelque outrage que ce soit, à un corps de même nature que le sien. Ceux qui le saloient, venoient ensuite ; c'étoient des officiers très-respectés dans l'Égypte ; car ils avoient commerce avec les prêtres, & l'entrée des lieux sacrés leur étoit ouverte, comme à eux. Ils s'assembloient tous autour du mort, qu'on venoit d'ouvrir, & l'un d'eux introduisoit par l'incision sa main dans le corps, & en tiroit tous les visceres excepté le cœur & les reins. Un autre les lavoit avec du vin de palme & des liqueurs odoriférantes. Ils oignoient ensuite le corps pendant plus de trente jours avec de la gomme de cedre, de la myrrhe, du cinnamome, & d'autres parfums, qui non seulement contribuoient à le conserver dans son entier pendant très-long-tems, mais qui lui faisoient encore répandre une odeur très-agréable. Ils rendoient alors aux parens le corps revenu à sa première forme, de telle sorte que les poils même des sourcils & des paupières étoient démêlés, & que le mort sembloit avoir gardé l'air de son visage & le port de sa personne. Plusieurs Égyptiens, ayant conservé par ce moyen toute leur race dans des cabinets faits exprès, trouvoient une consolation qu'on ne pourroit exprimer, à voir leurs ancêtres dans la même attitude, & avec la même physionomie que s'ils eussent été encore vivans.

Quand le corps devoit être inhumé, on en alloit annoncer le jour, premièrement aux juges, & ensuite à toute la famille & à tous les amis du mort. Cette indication se faisoit en exprimant son nom, & en disant qu'il alloit passer le lac. Aussitôt quarante juges s'assembloient, & alloient s'asseoir dans un tribunal formé en demi cercle, & placé à l'autre bord du lac. Des ouvriers préposés à cette fonction mettoient sur le lac une marque qu'ils avoient construite, & qui étoit gouvernée par un pilote, que les Égyptiens nommoient Charon en leur langue. On dit qu'Orphée, étant venu en Égypte, & ayant vu cette cérémonie, bâtit sur elle la fable de l'enfer, en ajoûtant quelques circonstances à ce qu'il avoit vu pratiquer.

Avant qu'on plaçât le cercueil dans cette barque, la loi permettoit à tout le monde de venir faire ses plaintes contre le mort. Si quelqu'un le convainquoit d'avoir mal vécu, les juges portoient la sentence, & privoient le mort de la sépulture qu'on lui avoit préparée. Mais, si celui qui avoit intenté l'accusation, ne la prouvoit pas, il étoit sujet à de grandes

peines. Quand aucun accusateur ne se présentoit, ou que ceux qui s'étoient présentés, étoient convaincus eux-mêmes de calomnie; tous les parens quittoient le deuil, louoient le défunt, sans parler néanmoins de sa race, comme faisoient les Grecs, parce que tous les Égyptiens se croyoient également nobles. Ils commençoient son éloge par son éducation; & parcourant ensuite tous les âges de sa vie, ils relevoient sa piété, sa justice, son courage, & prioient les dieux infernaux de le recevoir dans le séjour des bienheureux. Toute l'assistance applaudissoit à cette oraison funebre; elle y mêloit de nouvelles louanges, & félicitoit le mort de ce qu'il devoit passer l'éternité dans la paix & dans la gloire.

Ceux qui avoient des tombeaux à eux, y mettoient leurs morts dans les places qui les attendoient; ceux qui n'en avoient pas, les gardoient dans leurs maisons, en des lieux préparés pour cela, & posoient leurs cercueils de bout contre la muraille. Ils retenoient aussi chez eux les corps de ceux qui étoient exclus de la sépulture, pour raison de crime ou de dette; & il arrivoit quelquefois que leurs descendans, devenus riches ou puissans, satisfaisoient leurs créanciers, ou poursuivoient leur justification, & les faisoient enfin ensevelir honorablement. Car, les Égyptiens s'étoient fait de tout tems une religion d'honorer particulièrement leurs parens morts.

Ils donnoient, comme nous avons déjà dit dans l'article précédent, assez souvent leurs corps pour sûreté de leurs dettes; & ceux qui ne les retiroient pas, étoient déclarés infâmes pendant leur vie, & privés de sépulture après leur décès. C'étoit au fond, comme le remarque Diodore de Sicile, une précaution très-estimable dans ceux qui avoient institué ces cérémonies, d'avoir fait dépendre la bonté & la politesse des mœurs, non seulement des égard que l'on auroit pour les vivans, mais encore des honneurs qu'on rendroit aux morts, chacun selon ses facultés. Les Grecs, ajoûte Diodore de Sicile, avoient corrompu par leurs fictions & par leurs fables, ce que l'on devoit croire de la récompense des bons & de la punition des méchans; & par-là ils avoient livré aux railleries des libertins, un des plus puissans motifs, qu'on puisse proposer aux hommes pour les engager à bien vivre. Mais, chez les Égyptiens, le discernement du vice & de la vertu n'étoit pas renvoyé à un tribunal invisible; il se faisoit à la mort en présence de tout le monde; les peuples en étoient témoins tous les jours, & l'attente d'un jugement semblable retenoit chaque particulier dans l'exacte observation de ses devoirs. Les plus belles loix ne sont pas celles, qui tendent à

rendre les hommes plus riches ; mais, ce sont celles, qui peuvent les rendre plus sages & plus propres à former entr'eux une société, qui leur soit à tous également avantageuse.

XVI.

De la médecine chez les Égyptiens.

Ils prévenoient les maladies par des remedes rafraîchissans, par les purgatifs, par les diettes, par les vomissemens. Ils employoient ces remedes plusieurs jours de suite à l'égard des uns, & ils ne les faisoient prendre à d'autres que par intervalle. Ils croyoient que toute nourriture contenoit un superflu, dont s'engendrent les maladies, & qu'ainsi tout ce qui tend à évacuer le corps, ôtoit le principe du mal, & étoit le moyen le plus sûr d'entretenir ou de ramener la santé. Il n'en coûtoit rien aux Égyptiens pour se faire traiter, quand ils étoient à la guerre ou en voyage dans leur païs ; car, les médecins étoient gagés du public, & ils exerçoient la médecine selon les règles qui leur avoient été transmises par le plus grand nombre & les plus illustres de leurs anciens maîtres. S'ils ne pouvoient sauver le malade en suivant cette méthode, qu'ils trouvoient écrite dans les livres sacrés, on ne leur imputoit rien ; mais, s'ils s'en étoient écartés, ils étoient punis de mort. Le Législateur avoit cru que peu de gens seroient capables de trouver une meilleure route, que celle qui avoit été tracée & suivie de tout tems par les plus habiles dans cet art.

XVII.

Provinces ou Nomes de l'Égypte. Distribution de ses revenus entre le Roi, les Prêtres & les Soldats.

Toute l'Égypte avoit été distribuée en plusieurs provinces, que les Grecs ont appellées Nomes dans leur langue, & dont chacune étoit régie par un Nomarque ou gouverneur particulier. Mais, par un autre partage, tout étoit divisé en trois portions.

La première appartenoit au college des prêtres, qui étoient dans une vénération singulière, soit par le respect que l'on portoit aux dieux, dont ils étoient les ministres, soit par la sagesse & par les lumières qu'ils avoient puisées dans une éducation très-distinguée.

La seconde part de l'Égypte appartenoit aux Rois. Ils en tiroient tout ce qui leur étoit nécessaire pour la guerre, & pour soutenir leur dignité ; elle leur suffisoit même pour récompenser ceux, qui s'étoient distingués par leur mérite & par leurs services, de sorte qu'ils n'avoient jamais besoin d'accabler le peuple d'impôts.

La troisième étoit pour l'état militaire, & pour tous ceux qui étoient sujets aux convocations en tems de guerre, afin qu'étant liés à la patrie par leur propre bien, ils s'exposassent

plus volontiers aux périls & aux travaux attachés à leur profession. En effet, il ne paroît pas y avoir de la prudence à confier la garde & la sûreté du pais, à des gens qui n'ont aucun intérêt personnel à le défendre.

XVIII.

Le Peuple partagé en trois classes, les Laboureurs, les Pasteurs & les Artisans.

Les laboureurs, les pasteurs, les artisans, qui formoient les trois conditions du bas étage en Égypte, ne laissoient pas d'y être fort estimés, sur-tout les laboureurs & les pasteurs. Il falloit qu'il y eût des emplois & des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps; mais, leur éclat ne fait pas mépriser les bras, les mains, les jambes, ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Égyptiens, les prêtres, les soldats, les sçavans avoient des marques d'honneur particulières; mais, tous les métiers, jusqu'aux moindres, étoient en estime, parce qu'on ne croyoit pas pouvoir sans crime, mépriser des citoyens, dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient au bien public.

Une autre raison supérieure leur avoit pu d'abord inspirer ces sentimens d'équité & de modération, qu'ils conserverent long-tems. Comme ils descendoient tous d'un même pere, qui étoit Cham, le souvenir de cette origine commune encore récente, étant présent à l'esprit de tous dans les premiers siècles, établit parmi eux une espèce d'égalité, qui leur faisoit dire que toute l'Égypte étoit noble. En effet, la différence des conditions, & le mépris qu'on fait de celles qui paroissent les plus basses, ne viennent que de l'éloignement de la tige commune, qui fait oublier que le derniers des roturiers, si l'on veut remonter à la source, descend d'une famille aussi noble que les plus grands Seigneurs.

Quoi qu'il en soit, en Égypre nulle profession n'étoit regardée comme basse & sordide. Par ce moyen, tous les arts parvenoient à leur perfection. L'honneur qui les nourrit, se mêloit par-tout. La loi assignoit à chacun son emploi, qui se perpétuoit de pere en fils. On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profession. On faisoit mieux ce qu'on avoit toujours vu faire, & à quoi on s'étoit uniquement exercé dès son enfance; & chacun, ajoûtant sa propre expérience à celle de ses ancêtres, il avoit bien plus de facilité à exceller dans son art. D'ailleurs, cette coûtume salutaire, établie anciennement dans la nation & dans le païs, éteignoit toute ambition mal entendue, & faisoit que chacun demeuroit content dans son état, sans aspirer par des vues d'intérêt, de vanité, ou de légereté à un plus haut rang.

C'étoit-là la ſource d'une infinité d'inventions ſingulières, que chacun imaginoit dans ſon art, pour le conduire à ſa perfection, & pour contribuer ainſi aux commodités de la vie & à la facilité du commerce.

XIX.

De l'état militaire chez les Égyptiens.

La profeſſion militaire étoit en grand honneur dans l'Égypte. Après les familles ſacerdotales, celles qu'on eſtimoit les plus illuſtres, étoient, comme parmi nous, les familles deſtinées aux armes. On ne ſe contentoit pas de les honorer, on les récompenſoit libéralement. Les ſoldats avoient douze *arures*, exemptes de tout tribut & de toute impoſition. L'*arure* étoit une portion de terre labourable, qui répondoit à peu près à la moitié d'un de nos arpens. Outre ce privilege, on fourniſſoit par jour à chacun d'eux, cinq livres de pain, deux livres de viande & une pinte de vin. C'étoit de quoi nourrir une partie de leur famille. Par-là, on les rendoit plus affectionnés & plus courageux, & l'on trouvoit, dit Diodore de Sicile, que c'eût été manquer contre les regles, non ſeulement de la ſaine politique, mais du bon ſens, que de confier la défenſe & la ſûreté de l'État, à des gens qui n'auroient eu aucun intérêt à ſa conſervation.

Quatre cens mille ſoldats, que l'Égypte entretenoit continuellement, étoient ceux de ſes citoyens qu'elle exercoit avec le plus de ſoin. On les préparoit aux fatigues de la guerre par une éducation mâle & robuſte. Il y a un art de former le corps auſſi bien que les eſprits. Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre, étoit bien connu des Anciens, & l'Égypte l'avoit trouvé. La courſe à pied, la courſe à cheval, la courſe dans les chariots, ſe faiſoient en Égypte avec une adreſſe admirable; & il n'y avoit point dans tout l'univers de meilleurs hommes de cheval que les Égyptiens. L'Écriture vante en pluſieurs endroits leur cavalerie.

Les loix de la milice ſe conſervoient aiſément parmi eux, parce que les peres les apprenoient à leurs enfans; car, la profeſſion de la guerre paſſoit de pere en fils comme les autres. On attachoit ſeulement une note d'infamie à ceux qui prenoient la fuite dans le combat, ou qui faiſoient paroître de la lâcheté, parce qu'on aimoit mieux les retenir par un motif d'honneur, que par la crainte du châtiment.

Ce n'eſt pas à dire pour cela que l'Égypte ait été guerrière. On a beau avoir des troupes réglées & entretenues; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires, & parmi les images des combats; il n'y a jamais que la guerre & les combats effectifs, qui faſ-

ſent les hommes guerriers. L'Égypte aimoit la paix, parce qu'elle aimoit la juſtice, & n'avoit de ſoldats que pour ſa défenſe. Contente de ſon païs, où tout abondoit, elle ne ſongeoit point à faire des conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre ſorte, en envoyant ſes colonies par toute la terre, & avec elles la politeſſe & les loix. Elle règnoit par la ſageſſe de ſes conſeils ; & cet empire d'eſprit lui parut plus noble & plus glorieux, que celui qu'on établit par les armes. Elle a cependant formé d'illuſtres conquérans, comme on le peut voir dans l'hiſtoire de ſes Rois.

X X.

Des ſciences & des arts chez les Égyptiens.

Les Égyptiens avoient l'eſprit inventif; mais, ils le tournoient aux choſes utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Égypte d'inventions merveilleuſes, & ne lui avoient preſque rien laiſſé ignorer de ce qui pouvoit contribuer à perfectionner l'eſprit, & à rendre la vie commode & heureuſe. Les inventeurs des choſes utiles recevoient, & de leur vivant, & après leur mort, de dignes récompenſes de leurs travaux. C'eſt ce qui a conſacré les livres de leurs deux Mercures, & les a fait regarder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples, où l'on voie des bibliotheques, eſt celui d'Égypte. Le titre qu'on leur donnoit, inſpiroit l'envie d'y entrer, & d'en pénétrer les ſecrets. On les appelloit, *le Tréſor des remedes de l'ame.* Elle s'y guériſſoit de l'ignorance, la plus dangereuſe de ſes maladies, & la ſource de toutes les autres.

Comme leur païs étoit uni, & leur ciel toujours pur & ſans nuage, ils ont été des premiers à obſerver le cours des aſtres. Ces obſervations les ont conduits à règler le cours de l'année ſur celui du ſoleil. Car, chez eux, comme le remarque Diodore de Sicile dans les tems les plus reculés, l'année étoit compoſée de trois cens ſoixante-cinq jours & ſix heures. Pour reconnoître leurs terres, couvertes tous les ans par le débordement du Nil, les Égyptiens ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur a bientôt appris la Géométrie. Ils étoient grands obſervateurs de la nature, qui, dans un païs ſi ſérein, & ſous un ſoleil ſi ardent, étoit forte & féconde.

C'eſt auſſi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la médecine. On n'abandonnoit point au caprice des Médecins, la manière de traiter les malades. Ils avoient, ainſi que nous l'avons obſervé ci-deſſus, des règles fixes, qu'ils étoient obligés de ſuivre; & ces règles étoient les obſervations anciennes des habiles maîtres, qui étoient conſignées dans les livres ſacrés. En les ſuivant, ils ne répondoient point du ſuccès. Autrement, on les en rendoit

responsables, & il y avoit contr'eux peine de mort. Cette loi étoit utile pour réprimer la témérité des charlatans; mais, elle pouvoit être un obstacle aux nouvelles découvertes & à la perfection de l'art. Chaque médecin, si l'on en croit Hérodote, se renfermoit dans la cure d'une espèce de maladie, les uns pour les yeux, d'autres pour les dents, & ainsi du reste.

Ce que l'on rapporte des pyramides, du labyrinthe, de ce nombre infini d'obélisques, de temples, de palais, dont on admire encore les précieux restes dans toute l'Égypte, & dans lequels brilloient à l'envi la magnificence des Princes qui les avoient construits, l'habileté des ouvriers qui y avoient été employés, la richesse des ornemens qui y étoient répandus, la justesse des proportions & des symmétries, qui en faisoient la plus grande beauté; ouvrages dans plusieurs desquels s'est conservée jusqu'à nous la vivacité même des couleurs, malgré l'injure du tems, qui amortit & consume tout à la longue; tout cela, dis-je, montre à quel point de perfection l'Égypte avoit porté l'architecture, la peinture, la sculpture, & tous les autres arts.

Ils ne faisoient pas grand cas, ni de cette partie de la gymnastique ou palestre, qui ne tendoit point à procurer au corps une force solide & une santé robuste, ni de la musique, qu'ils regardoient comme une occupation, non seulement inutile, mais dangereuse & propre seulement à amollir les esprits.

XXI.

Établissement de la religion Égyptienne.

M. d'Origny, dans son excellent traité sur l'Égypte ancienne, nous donne Ménès pour le fondateur de la religion des Égyptiens. Le long séjour, dit-il, & les fréquentes marches de la colonie de Mezraïm ou Ménès, dans les désert de l'Arabie, les avoient familiarisés avec la vie la plus dure. Peut-être avoient-ils éprouvé de funestes inconvéniens, pour s'être livrés à des alimens, qu'ils ne connoissoient point; & ils ne jouissoient qu'avec crainte, des biens que les bords du Nil leur offroient; mais, Ménès qui les avoit fixés dans ce nouveau séjour, dans ce païs, le plus abondant de l'univers, désirant de se les attacher, saisissoit toutes les occasions de leur être utile. Il s'appliqua à reconnoître les meilleurs fruits & les plus sains, & leur enseignoit à les préférer; il faisoit même distinguer ceux, qui avoient l'avantage d'être plus agréables.

La nécessité de se mettre à l'abri des injures du tems, lorsqu'ils étoient dans les déserts, leur avoient fait imaginer de construire des cabanes de branches d'arbres ou de roseaux. De pareilles habitations furent, sur les bords du Nil, la ressource de ceux qui ne purent se résou-

dre à habiter les cavernes creusées par la nature dans les rochers; mais, Ménès imagina des demeures plus solides, fit connoître les avantages de la société, & rassembla plusieurs familles dans un même lieu. C'est-là sans doute l'origine des villes de Thèbes, de Memphis & autres.

Les devoirs d'un chef ne sont point bornés à une simple défense de ses sujets, & moins encore à des fonctions de vaine représentation. Sa charge l'oblige également à remédier à tous les inconvéniens, & à prévenir les besoins de la société. Ménès, sans attendre qu'on eût recours à son génie, aussi fécond que bienfaisant, tendoit une main secourable à ceux, que la foiblesse disposoit à succomber sous les maux, plutôt que de travailler à s'en défendre; il remplissoit enfin, avec une constance inébranlable, tous les devoirs de la royauté, & on la lui déféra.

Le nouveau monarque n'avoit point à défendre la société naissante, dont il étoit le chef. Il n'avoit point à craindre d'invasions de la part des peuples voisins. Quand il eût voulu être conquérant, il n'eût point trouvé d'ennemis à combattre; il devoit donc borner ses soins à examiner, résoudre & faire exécuter des travaux utiles, & à introduire des usages, qui contribuassent à adoucir les maux inévitables dans les établissemens encore informes. Ces usages, qui, dans la suite, devinrent des loix, développent bien le génie vaste & prudent de ce premier législateur des Égyptiens. Il jetta par ce moyen, les fondemens du repos & de la félicité, dont cette célebre nation a joui durant le cours de tant de siècles. Mais, il essuya un malheur inévitable dans sa position; ses sujets ne penserent pas tous de même. Il se trouva, dans leur nombre, des esprits inquiets, & qui, peu touchés du besoin que les hommes ont de leurs semblables, vouloient secouer le joug de la dépendance; il y en eut d'autres qui crurent trouver mieux partout ailleurs, & ces imaginations furent la cause d'une grande désertion. Quelques-uns des mécontens pénétrerent bien avant dans l'Afrique, particulièrement en Libye, tandis que d'autres retournoient en Asie; & la colonie s'affoiblit ainsi considérablement.

Ménès, assujetti, comme tous les hommes en général, aux chimeres de l'humanité, étoit moins flatté de commander aux sujets fideles, qu'il ne regrettoit la perte des autres. Il n'avoit point en main la force, le soutien le plus sûr de l'autorité. Il n'avoit ni troupes à opposer à l'entiere défection, ni frontières qu'il pût garder; & devant craindre que le mauvais exemple ne fût imité, pour se conserver le spécieux avantage, qu'il s'étoit acquis, il eut recours à un expédient, dont son

génie pénétrant lui fit prévoir l'utilité. Mais, pour ne point compromettre la confiance qu'il avoit acquise, & se donner le tems de préparer les esprits, il cacha d'abord son intention.

N'étant encore que chef de colonie, il avoit gagné les cœurs, en faisant connoître une façon de vivre plus commode, plus agréable, & en enseignant les moyens de se défendre des injures des saisons. Devenu Roi, il avoit fait sentir le grand avantage de rendre utile au public l'inondation du Nil; ce phénomene, qui effrayoit autant ces hommes sans expérience, qu'il leur étoit à charge. Il avoit persuadé de creuser des canaux, d'élever des digues; ensorte que les eaux du fleuve étoient devenus une source inépuisable de fécondité.

Comme pere de famille, le plus respectable de ses titres, dans ces tems où la voix de la nature étoit encore écoutée, il prenoit soin d'instruire. Il avoit fait admirer cette nature, en général & en particulier, dans ces astres brillans qui en font l'ornement le plus distingué. Ces soins toujours utiles qui lui avoient attiré la confiance universelle, ayant disposé à regarder selon ses vues & avec la plus grande vénération, les chefs-d'œuvres de la nature, il les fit enfin envisager comme dignes d'adoration. Alors, il ne fut plus nécessaire, pour remplir ses intentions, que d'établir le culte qu'on devoit rendre en commun aux nouveaux Dieux.

Tout conspiroit pour l'aider dans cette seconde opération. Comme toute la colonie étoit occupée pour l'intérêt public & particulier, elle souffrit que Ménès instituât ce culte à son gré, & chacun des particuliers l'adopta à l'envi. C'étoit où sa politique vouloit les mener; alors, ses sujets unis par un lien, dont il s'étoit rendu le maître, lui étoient aussi attachés, qu'ils l'étoient entr'eux par le même motif.

Le feu fut le premier & le principal objet du culte, que Ménès institua. Pour déterminer les Égyptiens à lui décerner des adorations, il n'importoit pas qu'ils vissent cet élément, avec ces yeux qui lui ont attiré les attentions des Physiciens. Il suffisoit de faire appercevoir que le feu rendoit plus agréables les alimens que la terre offroit; que plusieurs des dons de la nature devenoient inutiles sans ce secours; & qu'ils lui devoient enfin leurs succès dans les travaux les plus difficiles & les plus pénibles. Ce Dieu si bienfaisant, ce Dieu qui, dans tous les instans de la vie, faisoit ressentir les avantages, dont il étoit le dispensateur, obtint le premier rang, & fut adoré sous le nom de Vulcain. Comme on n'en connoissoit point l'origine, il étoit jugé éternel, & toute la colonie s'employa avec zele à lui ériger un temple dans Memphis,

ville située, en quelque façon, dans le centre de l'Égypte.

Ménès prescrivit le culte qu'on devoit lui rendre, enseigna la manière de lui offrir des sacrifices, & institua des Prêtres auxquels la garde du temple étoit confiée, & qui ayant encore la direction du culte & des sacrifices, furent exemptés de la contribution aux travaux & aux autres charges publiques.

Ces Prêtres furent dès-lors intéressés comme Ménès, au progrès & à l'affermissement de la nouvelle religion. La nature & tout ce qu'elle étale avec tant de pompe & de majesté, devoient, selon Ménès, en être les principaux objets; & ses ministres concourant à ces vues, firent regarder le soleil & la lune, non seulement comme les gouverneurs du monde en général, & de toutes les parties qui le composent, mais encore comme les uniques principes des élémens. Ils persuaderent que le monde entier avoit pris sa forme par le concours de ces deux divinités, & qu'elles y avoient employé les élémens, l'esprit, le feu, la terre, l'eau & l'air qu'ils déïfierent aussi. Ces corps célestes, ouvrage le plus frappant de Créateur, devoient naturellement attirer les premières attentions des hommes ignorans, des hommes qui avoient oublié celui dont ils tiroient l'être. Aussi ces prétendues divinités furent-elles toujours illustrées par les noms de grands Dieux, de Dieux célestes, de Dieux éternels.

Jusques-là la nature, dans ce qu'elle offre de plus admirable, étoit le seul objet de la religion, que Ménès introduisoit en Égypte; & les Égyptiens naturellement superstitieux, aimoient à lui rendre un culte, & à s'y attacher, de façon que leur chef ne pouvoit plus craindre leur inconstance. Mais, non content de s'assurer des sujets, il voulut encore exciter pour lui d'autres sentimens, que ceux de la reconnoissance. Pour se rendre plus respectable aux yeux des Égyptiens, il leur proposa ses ancêtres, son pere même, comme des divinités tutélaires, & dignes de quelques sortes d'adorations. Il construisit dans la haute Égypte un temple qu'il dédia à ses ancêtres. Ce temple étoit merveilleux par sa grandeur; & il s'éleva dans cette ville, qui, considérablement accrue, devint la célebre Thebes. Il en dédia d'autres à des divinités choisies dans sa famille, & particulièrement à son propre pere, sous le nom de Jupiter, surnommé Ammon.

Peut-être Ménès eût-il porté plus loin ses établissemens religieux, si la mort ne l'eût surpris. Cet évènement changea un peu la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Il occasionna le partage des sujets, & donna naissance à divers petites principautés; mais, les sociétés de Prêtres, qui se for-

merent dans chacune de ces principautés, quoiqu'indépendantes les unes des autres, resterent toujours constamment attachées aux mêmes maximes générales. Elles avoient toutes un égal intérêt à conserver la religion; & elles ne laissoient à la connoissance des peuples, que le culte extérieur, dont cependant, pour leur propre intérêt, elles conserverent avec la plus grande attention, le souverain ministère, qui les rendoit les arbitres de toute la nation.

Les Prêtres ne parloient jamais des Dieux, que sous le voile de l'allégorie; & ils étoient si persuadés que le culte extérieur n'intéressoit point la religion, que, soit pour entretenir la superstition des peuples, ou pour captiver la bienveillance des Princes, ils souffroient qu'on y fît des changemens, qui ordinairement imaginés par la politique, procuroient toujours l'embellissement des fêtes. Ils avoient eux-mêmes donné cet exemple, & porté plus loin les innovations. Ils ne prétendoient pas, il est vrai, qu'il leur fût permis d'ajoûter des Dieux au rang des Dieux célestes; mais, soit pour montrer toute l'étendue des droits de la Prêtrise, soit par reconnoissance des biens que Ménès leur avoit faits, & pour les rendre sacrés, ou pour plaire à la reine & à ses enfans, ils placerent Ménès au rang des Dieux terrestres, & lui décernerent un culte.

Les peuples, qui voyoient dans la nouvelle divinité leur Patriarche, leur premier Roi, leur premier Législateur, celui qui leur avoit appris à distinguer les meilleurs alimens; présent, qui, dans l'enfance du genre humain, a toujours fait regarder ceux dont on le tenoit comme les plus grands des Dieux, rendirent unanimement, avec autant de reconnoissance que d'empressement, à Ménès, le culte qu'on instituoit en son honneur.

Le surnom d'Osiris, qu'il avoit donné à son pere, & que les Prêtres lui donnerent de même, parut à la nation le désigner plus parfaitement, puisqu'il lui avoit, pour ainsi dire, distribué de ses propres mains tous les biens qu'elle se persuadoit qu'Osiris, cette divinité céleste & éternelle, avoit préparés. Toute la nation signala de même sa reconnoissance pour l'attachement que la digne compagne du nouveau Dieu lui avoit marqué, & pour la part qu'elle avoit eue à ses établissemens, en lui décernant des honneurs divins sous le nom d'*Isis*.

Athotès & Tosorthrus, fils de Ménès, qui lui succéderent, le premier à Thèbes, le second à Memphis, & qui, indépendamment des découvertes particulières qu'ils avoient faites, avoient aidé leur pere dans tous ses travaux, furent encore à leur mort mis au rang des mêmes Dieux terrestres, Atho-

tès fous le nom de *Mercure*, & Toforthrus, font ceux d'*Orus* & d'*Efculape*.

Mais, cet ufage de l'apothéofe des Rois fut bientôt interrompu. Orus eft le dernier des hommes mis par les Égyptiens au rang des Dieux; & la fociété des Prêtres, qui avoit donné le nom général des *Cabires*, aux plus diftingués d'entre les Dieux terreftres, ou plutôt à ceux qui étoient révérés dans leur temple, ne comprenoit point fous ce nom générique, le fecond fils de Ménès. Il n'eft nommé que *le frere des Cabires*. Néanmoins, fi les Égyptiens n'ont plus augmenté leur panthéon, par l'apothéofe des Rois, ils ont ajoûté une foule innombrable d'autres divinités, qui leur a attiré, même dans les tems plus reculés, la rifée de toutes les nations, & qui devoient contrebalancer la vénération, qu'ils s'étoient acquife d'ailleurs.

Les chefs de ces petites principautés, formées à la mort de Ménès, connoiffoient toute leur foibleffe, & tout leur faifoit ombrage. Ils craignoient que le nombre de leurs fujets ne fût un obftacle à leur autorité. Ils redoutoient même l'union qui regnoit entr'eux; cette union que Ménès, pour fonder fa puiffance, avoit cimentée avec les plus grandes attentions. Ces Rois, qui connoiffoient fi peu les avantages dont ils jouiffoient, qui ne fentoient point que le nombre des fujets fait la force & la gloire des chefs; que l'union entre les chefs eft un gage de l'attachement pour les bons Rois, prenant une conduite entièrement oppofée à celle de Ménès, s'appliquerent fans relâche à rompre le lien, dont ce fage Légiflateur s'étoit fervi pour réunir tous les Égyptiens en une feule & même fociété.

Ils introduifirent dans chacune des provinces, qui partageoient leurs petits États, des ufages particuliers, & des fêtes qui avoient des objets différens; & les fuperftitieux Égyptiens donnant dans le piege, s'y attacherent avec tant de zele, que bientôt ils regarderent comme ennemis ceux de leurs voifins, qui avoient pris d'autres ufages, ou qui célébroient d'autres fêtes que les leurs. Ils en venoient même fouvent aux mains, & ces combats étoient prefque toujours auffi funeftes aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que le défordre y regnoit univerfellement.

On fçait que les Rois, les chefs de ces armées tumultueufes, s'aviferent enfin, pour y mettre de l'ordre, de porter au haut d'une lance la repréfentation d'un animal; efpèce d'étandard, qui, en ralliant les combattans, donnoient la victoire à ceux qui s'en fervoient, & fit fentir la néceffité de ne fe jamais commettre en préfence de l'ennemi fans ce fecours. Le peuple, qui jamais n'approfondit les caufes des évènemens,

crut

crut que la protection ou la haine de l'espèce de l'animal dont il suivoit la représentation, décidoit toujours du succès.

Comme cette erreur populaire favorisoit le dessein que les Princes avoient de faire naître parmi les Égyptiens, des affections opposées, ils l'appuyerent de tout leur pouvoir, & sans doute même, de l'aveu des Prêtres, qui, ne craignant rien pour les dogmes, voyoient avec plaisir des nouveautés qui étendoient les fonctions de leur ministère. Alors, les Égyptiens, dont les folles extravagances étoient généralement approuvées, s'y livrerent sans réserve. Tous les habitans d'une même ville s'accordoient à porter une haine implacable à toute l'espèce dont ils avoient suivi la représentation le jour d'une défaite ; & ils adoroient au contraire celle que leurs étendards représentoient, lorsqu'ils avoient vaincu les ennemis.

Ce fut-là le principal motif de l'apothéose des animaux ; mais il ne fut pas le seul. La première fausse démarche applanit le chemin pour toutes les autres. Toujours guidés par les vues aussi timides qu'intéressées des Princes, les Égyptiens adorerent par la suite tous ceux des animaux dont ils tiroient quelque utilité, & détestoient par le même principe tous ceux qui leur nuisoient.

Ces motifs de l'apothéose des nouvelles divinités, en mettant de l'émulation entre les habitans des différentes principautés, & même des villes, & en rappellant les motifs qui y avoient donné naissance, entretenoient la nation dans cet esprit de discorde, que les Princes s'étoient proposé de faire naître ; mais, si cette fausse politique avoit rendu leurs sujets plus dépendans, par le besoin qu'ils avoient de leur appui, elle les mit hors d'état de se défendre contre les armées étrangères, qui, en différens tems, ravagerent leur païs, particulièrement les pasteurs Phéniciens.

Les Prêtres, pour ne point déplaire aux Princes, avoient souffert ces attentats contre les droits de leur charge. Contens de ne point confondre avec leurs dogmes secrets ces honteuses apothéoses, & profitant de l'aveuglement des peuples, ils ne leur parloient de la divinité, que d'une manière détournée. C'étoit le plus ordinairement au nom de ces animaux, dieux tutélaires, qu'ils rendoient les oracles ; expédient qui contribua peut-être plus qu'aucun autre à leur assurer la confiance universelle.

Il seroit heureux sans doute, pour l'honneur de l'humanité, que l'histoire de ce culte infame eût été dès long-tems enseveli dans un éternel oubli ; mais, comme il comprend une des plus considérables parties de l'histoire mythologique, il est indispensablement nécessaire de nous y arrêter.

Nous ferons connoître le respect & les soins, que les Égyptiens rendoient à ces animaux divinisés, après avoir donné une idée de la distribution de leurs temples, & des fêtes les plus distinguées entre celles que ces peuples superstitieux célébroient avec tant d'appareil, & qui les ont fait regarder comme les premiers qui en ont institué en l'honneur des Dieux.

XXII.

Temples & fêtes des Égyptiens ; respect & culte qu'ils rendoient aux animaux sacrés.

Les temples des Égyptiens, où ils célébroient, indépendamment des cérémonies du culte ordinaire, ces fêtes annuelles, qu'ils vouloient rendre communes à toute la nation, étoient d'une étendue immense & appropriés à cet objet. Quoique les Égyptiens soient les premiers, qui aient construit des temples, sans avoir eu aucun modele, ni à imiter ni à surpasser; ils porterent cependant ces édifices à un si haut degré de magnificence, qu'aucune autre nation n'a pu en approcher. On voit enfin, dans le plan & dans l'exécution de ces édifices, toute cette élévation de génie dont les autres nations leur faisoient honneur.

On abordoit à ces temples, par un parvis, qui étoit une longue & vaste avenue, ornée de colonnes & de statues colossales, terminée par un vestibule d'une grandeur prodigieuse, & d'une élévation proportionnée. On entroit de-là dans une place immense, environnée d'un grand nombre d'édifices isolés, dont les décorations, toujours plus recherchées, étoient variées à l'infini. De cette place on passoit, en traversant d'autres vestibules, dans une seconde & souvent dans une troisième ; & la fécondité du génie Egyptien y présentoit, par l'espèce ou la distribution des édifices, autant de spectacles différens. On pénétroit enfin, par un vestibule plus vaste, plus élevé que tous les autres, dans le parvis intérieur du sanctuaire. L'architecte ne travailloit point à inspirer, par des décorations plus frappantes, du respect pour ce saint lieu ; tout, au contraire, y étoit d'une extrême simplicité. On comptoit que la présence de la divinité, & la vénération due aux sacrés mystères qu'on y célébroit, suffisoient pour rendre cette partie la plus respectable, & elle étoit en effet la plus respectée.

Les plus anciens de ces temples, moins somptueux sans doute d'abord, & qui furent insensiblement augmentés, avoient été consacrés par Ménès & par ses successeurs, aux Dieux immortels & aux Dieux terrestres ; & les Prêtres, qui y étoient attachés, y observoient les anciens rits pour le culte intérieur ; mais, ils avoient souffert, comme nous l'avons déjà

remarqué, que les Princes & les peules mêlassent des cérémonies nouvelles aux fêtes qu'on célébroit dans des tems fixes de l'année.

Soit que ces fêtes, dans la haute-Égypte, aient été peu intéressantes, ou que les voyageurs Grecs, qui ont moins connu cette partie que la basse Égypte, n'y en aient point vu célébrer, ils n'en décrivent aucune. On voit cependant que le bélier, consacré à Jupiter Ammon, étoit l'objet principal de la grande fête, qu'on célébroit dans le temple de ce Dieu terrestre à Thèbes, & que les fêtes instituées en l'honneur de Ménès, dans le temple qui lui fut érigé dans cette même ville, avoient été abolies, après avoir subsisté l'espace de près de quatorze siècles. Quoiqu'ils ne décrivent point les fêtes qu'on célébroit en l'honneur de Ménès-Osiris aux rochers de Phyles; ils semblent vouloir nous faire juger qu'elles étoient d'une extraordinaire magnificence, & que ce temple étoit le plus généralement révéré par les Égyptiens; mais, nous trouvons des détails assez circonstanciés des fêtes de la basse Égypte.

Héliopolis, l'une des plus anciennes capitales de cette partie, étoit consacrée au soleil; & les Héliopolitains avoient construit un temple à cette divinité céleste. Ils célébroient tous les ans, en son honneur, une fête où un grand nombre d'étrangers se rendoient de toutes les parties de l'Égypte. On n'y étoit occupé, tant que la fête duroit, qu'à offrir des vœux & des sacrifices au dieu, qui, par ses influences, rendoit la terre féconde, ou à suivre les pompeuses processions en usage dans toutes ces assemblées, & qui, variées par de nouvelles cérémonies, conservoient cependant l'esprit de la première institution.

On ne voyoit à cette fête, de même qu'à celle de la ville de Butte, où le culte de Latone étoit établi, que ceux des Égyptiens qu'un zele religieux y conduisoit; mais, les fêtes de Bubaste & de Saïs, en l'honneur de Diane & de Minerve, étoient instituées dans des vues toutes différentes.

Les hommes & les femmes, qui vouloient se rendre à la fête de Bubaste, s'embarquoient indistinctement dans les mêmes vaisseaux, & ne s'occupoient, dans tout le tems qu'ils restoient sur le Nil, qu'à chanter, jouer des instrumens, provoquer par des propos plaisans, & souvent par des invectives, les habitans des villes ou des bourgs qui étoient sur le rivage. Enfin, arrivés à Bubaste, ils immoloient des hosties pour servir à des festins, où, le seul jour de la fête, il se faisoit une plus grande consommation de vin, que dans tout le reste de l'année.

La fête de Minerve, à Saïs, étoit de même célébrée par des

feftins qui duroient tout le jour & toute la nuit fuivante. L'obfcurité étoit diffipée par une quantité innombrable de lampes, dont toute la ville étoit éclairée, & qui offroient aux yeux un fpectacle également agréable & brillant.

Des obfcénités, fans doute même les plus révoltantes, puifqu'Hérodote affecte de dire qu'il auroit honte de les détailler, étoient les principaux objets des fêtes célébrées à Mendes, & dans les temples où l'on rendoit un culte à Bacchus.

La ville de Bufiris, fituée au milieu du Delta, particulièrement confacrée à la déeffe Ifis, lui avoit érigé un temple également vafte & magnifique; & comme cette déeffe étoit adorée de toute la nation, & qu'à la faveur des canaux du Nil, on fe rendoit facilement à ce temple, le concours aux fêtes qu'on y célébroit étoit général, & les affemblées plus nombreufes qu'à aucune autre. On voyoit dans cette fête la repréfentation des faits, qui avoient procuré l'immortalité à cette déeffe. On faifoit une proceffion, dans laquelle on portoit avec pompe toutes fes ftatues, tous les vafes d'or & d'argent, & les précieufes offrandes dont ce temple étoit rempli. Elle étoit fuivie de cérémonies myftérieufes, dont les Hiftoriens n'ont pas cru devoir nous tranfmettre le détail; & cette fête fe terminoit par des combats entre tous les affiftans; les hommes & les femmes s'y mêloient indiftinctement.

On jugera facilement que les fêtes célébrées à Paprime, en l'honneur de Mars, étoient accompagnées de femblables cérémonies. Le premier jour fe paffoit à offrir des facrifices, à faire des proceffions ou d'autres religieux exercices; le lendemain étoit deftiné à livrer plufieurs combats. Les Prêtres du dieu, traînant fa ftatue fur un chariot, & fuivis d'une foule d'affiftans armés de maffues & de bâtons, fe préfentoient à la porte de tous les temples de la ville, dont les gardes refufoient l'entrée. Alors, il fe livroit de rudes combats, qui étoient ordinairement enfanglantés.

Chaque fociété de Prêtres, fans fe rien communiquer, avoit imaginé les fêtes qu'on célébroit dans leurs temples. Auffi elles avoient pour la plûpart des vues différentes. La piété feule, comme on a pu le remarquer, pouvoit conduire aux unes; l'amour du plaifir honnête raffembloit à d'autres; & ceux qui fe livroient aux voluptés mêmes les plus honteufes, en trouvoient de conformes à leurs intentions. Mais, la politique des Princes avoit ajoûté, même aux fêtes inftituées par Ménès, des ufages que nous pouvons diftinguer. Ces combats, quoique réglés par de pieufes intentions, devoient naturellement dégénérer en querelles perfonnelles, qui auront occafionné

une partie de ces guerres, où, pour étendards, on portoit des représentations d'animaux, qui sont devenus les divinités protectrices des États.

Toutes les villes s'étoient choisi des étendards particuliers, & regardant l'animal qu'ils représentoient comme leurs dieux tutélaires, elles ne mirent aucunes bornes au respect qu'elles leur portoient. Elles instituerent en leur honneur, des fêtes qu'elles confondirent avec celles des divinités de Ménès, à qui elles étoient consacrées. Elles confondirent de même insensiblement les deux divinités.

C'est ainsi que Thebes, consacrée de tout tems à Jupiter, adoroit le bélier, que ses habitans s'étoient accoûtumés à regarder comme Jupiter lui-même; que les Memphites adoroient le bœuf Apis, en qui ils croyoient qu'Osiris renaissoit; qu'en une chatte on adoroit Diane à Bubaste, Mercure en un chien, Vénus de Momemphis en une vache, &c. En sorte que tous les particuliers, qui, dans la fureur de ces institutions, alloient célébrer les fêtes des autres villes, étant rentrés chez eux, étoient exposés aux reproches de leurs compatriotes, de préférer des dieux étrangers souvent ennemis des leurs, parce qu'ils avoient servi d'étendards le jour de leur défaite; reproches d'ailleurs d'autant mieux placés, que ces dieux étoient plus méprisables; & ces reproches étoient si amers, qu'ils contribuoient au moins à entretenir les dissensions si conformes aux vues des Princes.

Les villes, qui ne s'étoient point vouées d'avance à l'une des divinités célestes ou terrestres, prodiguoient sans partage leurs adorations à l'animal qu'elles avoient adopté. Les Mendésiens adressoient les leurs au bouc; les Hermopolitains, au singe; les Athribites, au rat; les Cynopolitains, au chien; les Latopolitains, au latus, poisson du Nil; ceux de Paprime, à l'hippopotame; les Lycopolitains, au loup, &c.

Enfin, presque toutes les villes indistinctement avoient choisi leurs dieux sur la terre, dans les airs, ou dans les eaux. D'autres rendoient les mêmes honneurs aux créatures inanimées, aux ouvrages de leurs mains, aux productions de la terre. Le serment fait sur les oignons étoit inviolable. Ce respect s'étendoit encore jusques sur les objets auxquels la seule imagination donnoit une sorte d'existence. Le phénix, cet oiseau chimérique, qu'on assuroit n'entrer en Égypte que tous les cinq cens ans, pour y déposer à Héliopolis, dans le temple du soleil, le corps de son pere, étoit de même tenu pour sacré, &c.

Ce sont-là les dieux que la politique des Princes introduisit dans la religion établie par Ménès & par les anciens prêtres. Ce sont-là les dieux dont ils augmenterent le Panthéon

des Égyptiens, & les motifs avec les circonſtances de cette nouveauté. Parmi ce grand nombre d'animaux conſacrés, il n'y en avoit qu'une petite partie qui fût ſacrée pour toute la nation, tels que le bœuf, le chien & le chat, les oiſeaux, l'épervier & l'ibis, les deux poiſſons, le lépidote & l'oxyrynque.

Ceux qui ne devoient point leur Apothéoſe aux anciens étendards, la devoient à l'utilité dont ils étoient. L'ibis étoit un dieu, parce qu'en ſe nourriſſant de ſerpens, il délivroit les hommes d'un ennemi dangereux. Le crocodile, qui inquiete la navigation ſur le Nil, étoit le dieu protecteur de ceux qui craignoient des débarquemens. L'ichneumon, ennemi naturel des crocodiles, & qui, par inſtinct, en caſſe les œufs, étoit adoré par les Égyptiens, qui ſouffroient quelques dommages des crocodiles, &c.

Comme ſuivant les anciennes Annales, il y avoit dix-huit à vingt mille villes en Égypte, il ne s'y rencontroit aucune eſpèce des animaux domeſtiques, ainſi que des animaux ſauvages, qui ne reçût des adorations; & l'homme, conſidéré comme l'un des animaux que la terre nourrit, étoit la divinité protectrice d'une ville de la haute Égypte.

Pluſieurs provinces & un grand nombre de villes n'avoient point d'autre nom, que celui de l'animal qu'elles adoroient. Crocodilopolis, ou la ville des Crocodiles, portoit le nom de ce cruel animal, ſon dieu tutélaire. Les villes d'Oxyrynque & de Latopolis avoient pris leurs noms des deux poiſſons, l'oxyrynque & le latus. Léontopolis s'étoit ainſi nommée du nom du lion; Lycopolis, de celui du loup, &c.

C'étoit toute l'eſpèce en général, qu'on adoroit; mais, un animal choiſi dans chaque eſpèce, étoit l'objet ſenſible de la divinité; & les habitans de chaque ville conſacroient des terres, dont le produit étoit deſtiné à l'entretien du dieu, à ſa nourriture, en un mot, à fournir à tous ſes beſoins, de quelque eſpèce qu'ils puſſent être. Chacun de ces dieux avoit un temple, dont la magnificence montroit le degré d'opulence de la ville; c'eſt ce qui a fait dire à Lucien, *qu'ils étoient précieux au dehors, mais que leur intérieur ne renfermoit que des monſtres*. Le patron, dans toutes ces circonſtances, univerſellement chéri autant que révéré, il recevoit en toute occaſion les premières attentions du public; & le plus grand de tous les crimes parmi les Égyptiens, crime impitoyablement puni de la mort la plus cruelle, conſiſtoit à tuer un de ces animaux, même ſans deſſein.

L'Hiſtoire obſerve encore, comme une particularité digne d'être tranſmiſe à la poſtérité, que dans les diſettes univerſelles, lorſque toute la nation ſe

trouvoit réduite à la plus grande misère, il n'y avoit jamais d'exemple que perſonne attentât à la vie des dieux, & qu'au contraire, chacun à l'envi leur ſacrifioit le morceau qui faiſoit ſa dernière reſſource pour ſauver ſa vie ou celle de ſon fils.

Les ſoldats de chacune des villes étoient dans l'uſage de porter à la guerre leurs dieux, dont ils comptoient être protégés dans quelque ſituation que ce pût être ; & ils étoient toujours plus occupés de pourvoir à ſa ſûreté, qu'à celle de toute l'armée.

Dans l'abſence du dieu, la conſternation, les craintes, les frayeurs même s'emparoient des vieillards, des femmes & des enfans, qui étoient reſtés dans la ville ; & ils ne ſoupiroient qu'après le moment où le dieu tutélaire y rameneroit la tranquillité. La joie éclatoit par mille fêtes différentes, au premier avis de ſon retour. On alloit avec empreſſement & très-loin à ſa rencontre. On le ramenoit dans ſon temple ou dans ſon parc ſacré, où on le ſervoit avec les plus grandes attentions ; & le calme étoit rétabli dans tous les eſprits.

Le ſoin d'aider les Prêtres pour procurer la nourriture au dieu, n'étoit confié qu'aux plus conſidérables d'entre les habitans, que cette charge rendoit encore plus reſpectables. Ils lui ſervoient eux-mêmes les viandes les plus délicates, qu'ils avoient préparées de leurs propres mains, ſelon qu'elles convenoient à l'eſpèce dont étoit le dieu ; ou bien ils lui faiſoient des gâteaux avec la fleur de farine, le lait ou le miel. Le dieu enfin ne marchoit que ſur de riches tapis ; les parfums délicieux lui étoient prodigués ; & lorſqu'il mouroit, les regrets éclatoient généralement par des pleurs & par un deuil univerſel.

Des loix, obſervées dans toute l'Égypte, régloient la forme & l'ordre des funérailles pour tous les animaux en général ; les chats devoient être ſalés & portés à Bubaſte ; les chiens avoient des tombeaux dans toutes les villes ; on tranſportoit les éperviers à Buth ; on enterroit les ours & les loups au lieu même où ils avoient été trouvés, &c. Des coffres ou des vaſes ſacrés ſervoient de tombeaux à pluſieurs ; & le cérémonial des funérailles de ceux qui avoient été adorés dans les temples, où l'on dépenſoit de plus grandes ſommes qu'à celles des Rois, varioit ſelon les eſpèces.

Enfin, le peuple groſſier, qui n'eſt jamais affecté que par les objets qui le frappent ſenſiblement, ne voyoit la divinité que dans les animaux. C'eſt, n'en doutons point, cette fauſſe, cette extravagante idée, qui a fait dire à ſaint Clément d'Alexandrie, d'après l'auteur du Lévitique, que l'Égypte doit être regardée comme le ſigne & le ſymbole du déſordre de l'ame.

Cependant, il n'eſt pas douteux que les prêtres des premières claſſes avoient ſur les dieux animaux des idées toutes différentes. Ils n'entretenoient le peuple dans ces ridicules pratiques; ils ne donnoient plus d'éclat, plus de brillant aux fêtes, que pour l'y attacher & détourner ainſi ſon attention des myſtères qu'ils réſervoient pour eux.

Telle étoit la religion des peuples Égyptiens, & leur culte ſuperſtitieux, que le nom de *Mythologie* caractériſe parfaitement.

ÉGYPTE, *Ægyptus*, (*a*) Αἴγυπτος, nom très-commun dans l'Écriture. Ce nom en Hébreu eſt Mezor, ou Mezraïm, ou Mizraïm. On ſçait que Mezraïm étoit fils de Cham.

L'Égypte a été, à proprement parler, le berceau de la nation des Hébreux. Joſeph y ayant été amené, & vendu comme eſclave, fut bientôt, par un effet ſenſible de la ſageſſe & de la providence de Dieu, établi intendant & comme vice-roi de toute l'Égypte. Il y fit venir ſon pere, & toute ſa famille, au nombre d'environ ſoixante-dix perſonnes; & après deux cens quinze ans, ils en ſortirent au nombre de ſix cens trois mille cinq cens cinquante hommes, capables de porter les armes, ſans compter les femmes ni les enfans. Ce ne fut qu'à force de miracles & de châtimens, que le roi d'Égypte permit aux Hébreux de ſortir de ſon païs. Moïſe frappa l'Égypte de dix plaies, avant que ce Prince endurci pût ſe réſoudre à relâcher un grand peuple qu'il avoit aſſervi, & dont il tiroit de grands ſervices; & après même les avoir congédiés, & contraints de ſe retirer, il s'en repentit, les pourſuivit avec ſon armée; & étant entré inconſidérément après eux dans le lit de la mer Rouge, il y périt avec tous les ſiens.

Depuis Mezraïm, l'Écriture nomme toujours les Rois de ce païs du nom de *Pharao*. Elle ne nous a conſervé les noms propres que de quatre de ces Princes; *Seſac*, *Nechao*, *Sua* & *Ephrée*. Seſac eſt peut-être Seſonchis; Nechao eſt le Nechos d'Hérodote; Sua eſt le même que Sabacon ou Sethon; & Ephrée eſt Apriès, marqué dans le même Auteur. Seſac vivoit du tems de Roboam, fils de Salomon; Néchao, du tems de Joſias, roi de Juda; Sua, du tems d'Oſée roi d'Iſraël; & Ephrée, du tems de Jérémie & de Sédécias. Hérodote le fait fils de Pſammis, & petit-fils de Néchos.

ÉGYPTE, *Ægyptus*, Αἴγυπτος, (*b*) nom qu'emploie Homère pour déſigner le fleuve du Nil.

ÉGYPTIENNE [la Sybille], *Ægyptia Sibylla*. (*c*) Les Anciens reconnoiſſoient pluſieurs Sibyl-

(*a*) Geneſ. c. 10. v. 6. Reg. L. III. c. 11. v. 40. L. IV. c. 17. v. 4. c. 23. v. 29. Jerem. c. 44. v. 30.

(*b*) Homer. Odyſſ. L. IV. v. 477.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II, p. 27.

les, & entr'autres, une Egyptienne. *Voyez* Sibylle.

EGYPTIENS, *Ægyptii*, Αἰγύπτιοι, peuples qui habitoient l'Égypte. *Voyez* Égypte.

EGYPTIUS, *Ægyptius*, (*a*) l'un des surnoms qui furent donnés à Jupiter.

EGYPTUS, *Ægyptus*, (*b*) Αἴγυπτος, fils, selon quelques-uns, de la fille du fondateur de Memphis, & selon les Grecs, de Bélus. Les Mythologues le font fils de Neptune & de Libye. Quoi qu'il en soit, ce fut un Prince recommandable par ses vertus. Étant devenu roi d'Égypte, sa justice, sa sagesse & sa bonté le rendirent si cher à ses sujets, qu'il eut la gloire de donner son nom à tout le païs; douze règnes après le sien, la couronne passa à Mœris, appellé Myris par Hérodote.

L'époque du règne d'Égyptus est connue, 1.° Par celle de Danaüs son frere, que l'histoire Grecque fait passer d'Égypte en Grece un peu plus 300 ans avant la guerre de Troye; 2.° Par l'époque de Mœris même. Egyptus, en effet, étoit le douzième avant Mœris; douze règnes donnent environ 240 ans plus ou moins, sur le pied de 20 par chaque règne; ainsi, Egyptus aura vécu 240 ans avant Mœris; mais, comme de Mœris à la guerrre de Troye il y avoit moins de 100 ans, il faudra placer Egyptus 320 ans ou 330 ans avant cette même guerre; ce qui est justement l'intervalle que nous donne la chronologie Grecque depuis Danaüs son frere.

On dit qu'Egyptus fut pere de cinquante fils, & que ces jeunes Princes ayant appris des nouvelles de leur oncle, qui étoit passé dans la Grece, s'embarquerent pour l'y aller trouver, dans le dessein d'épouser leurs cousines qui étoient aussi au nombre de cinquante. Mais, Danaüs, à qui tout faisoit ombrage, & qui craignoit de se voir dépouillé d'un bien qu'il venoit d'usurper, après les avoir reçus avec toutes les apparences d'une véritable amitié, & leur avoir donné ses filles en mariage, frappé de la réponse d'un oracle qui lui avoit prédit qu'il seroit détrôné par un de ses gendres, exigea d'elles qu'elles tueroient leurs maris la première nuit de leurs noces, & elles lui obéirent toutes, à l'exception d'Hypermnestre, qui sauva Lyncée son mari. On voyoit à Argos, sur le chemin qui menoit à la citadelle, le tombeau de ces malheureux Princes. C'est-là en effet que leurs têtes furent apportées & mises en terre; car, leurs corps étoient demeurés à Lerna, où ils avoient été égorgés; les femmes de ces jeunes

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I, p. 53.

(*b*) Diod. Sicul. p. 33. Pauf. p. 128, 149. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 198, 199. Tom. VI. pag. 48, 49. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 70. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIX. p. 2, 3.

hommes, après avoir tué leurs maris, leur couperent la tête, & la porterent à Danaüs leur pere, pour lui prouver tout à la fois leur obéissance & leur hardiesse. Ceux de Patra prétendoient qu'Egyptus se réfugia à Aroé, inconsolable de la mort de ses fils, & ne pouvant plus souffrir le séjour, ni même le nom d'Argos, où il avoit tout à craindre de Danaüs.

EGYPTUS, *Egyptus*, (*a*) Αἴγυπτος, le dernier d'entre les vingt rois d'Égypte, que Manéthon nomme dans un fragment qui nous a été conservé par Josephe, est appellé Séthosis; & Manéthon lui donne un frere nommé Armaïs. Il ajoûte que ces deux frères sont ceux qu'on surnommoit Egyptus & Danaüs. Mais, soit que Manéthon se soit trompé, soit que le nom d'Egyptus & de Danaüs ait été donné à plusieurs Princes, cet Egyptus de Manéthon n'est point celui de Diodore de Sicile, & il y a une grande preuve de différence entr'eux; c'est que l'Egyptus dont parle Diodore de Sicile, étoit, comme il dit, le fils ou petit-fils du fondateur de Memphis; au lieu que Memphis subsistoit plus de 350 ans avant celui de Manéthon; aussi Marsham & Perizonius ont-ils également soutenu, quoique par d'autres raisons, que l'Égyptus de Manéthon ne pouvoit être celui des Grecs. En effet, ils prouvent que le Prince à qui Manéthon attribue ce nom, vivoit aux environs de la guerre de Troye, c'est-à-dire, plus de 300 ans après l'Egyptus des Grecs; il est donc constant que l'Egyptus de Diodore de Sicile ne peut pas être celui à qui Manéthon applique ce nom dans le fragment.

EGYPTUS, *Ægyptus*, (*b*) Αἴγυπτος, fut pere de Timon, fameux Athlete.

EGYPTUS, *Ægyptus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

EGYS, *Ægys*, Αἶγυς, (*c*) ville du Péloponnèse, située sur les frontières de la Laconie. Sous le règne d'Achélaüs, les Lacédémoniens assiégerent cette ville; & l'ayant prise, ils la détruisirent entièrement, de crainte qu'elle ne se liguât avec les Arcadiens.

EGYTIDE, *Ægytis*, Αἰγυπτις, nom d'un canton du Péloponnèse dans l'Arcadie. Il y en a qui lisent Epytide. *Voyez* Epytide.

E I.

EJAZIUS, *Ejazius*, (*d*) un des surnoms que l'antiquité a donnés à Jupiter.

EICOSORE, *Eicosoros*, (*e*) Εἰκόσορος, nom que l'on donnoit

(*a*) Joseph. Contra Apion. p. 1041. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIX. p. 6, 7.
(*b*) Pauf. p. 365.
(*c*) Pauf. p. 161.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.
(*e*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 220.

à une sorte de vaisseau à vingt rames. Il y en avoit dix d'un côté, & dix de l'autre.

EIDOTHÉE, *Eidothea*, Εἰδοθέη, Nymphe. *Voy.* Idothée.

EILAPINISTE, *Eilapinistes*, (*a*) surnom donné à Jupiter. Ce surnom veut dire le dieu des festins.

EILESIUM, *Eilesium*, (*b*) Εἰλέσιον, lieu de la Grece, dont parle Homère. Il étoit quelque part dans la Béotie. Strabon dit qu'Elos fut aussi appellée Eléon & Eilesion ou Eilesium, parce qu'elle étoit située près des lacs.

EIMARMENÉ, *Eimarmene*, (*c*) l'une des filles d'Uranus. Cronos son frere la mit au nombre de ses concubines.

EIMARMENÉ, *Eimarmene*, (*d*) déesse, qui étoit chez les Grecs la même que le destin ou la destinée.

EION, *Eion*, Ηϊών, (*e*) ville de Thrace, située sur la rive gauche du Strymon, près de l'embouchure de ce fleuve, à quatre mille pas d'Amphipolis, à laquelle elle servoit de marche. Le Strymon, à cause de la position de cette ville sur ses bords, en prenoit le nom de fleuve Eionien. C'étoit une colonie des Mendéens, selon Thucydide.

Cimon, sur la nouvelle que quelques Perses des plus considérables, & parens même du Roi, s'étoient emparés de la ville d'Eion; que de-là ils incommodoient fort les Grecs qui habitoient dans ces quartiers-là, s'embarqua avec une armée assez considérable pour passer en Thrace. En arrivant, il battit les troupes des Perses dans un grand combat, & les obligea de se renfermer dans la ville. Il se jetta ensuite dans la Thrace qui étoit au-dessus du Strymon, & d'où la ville tiroit ses convois; il en chassa les habitans, se rendit maître de tout le païs, & réduisit par ce moyen les assiégés à une si grande extrêmité, que le commandant désespérant de ses affaires, mit le feu à la ville, & se brûla avec tous ses amis & toutes ses richesses.

Cimon ne profita donc pas beaucoup à la prise de cette ville, tout ayant presque péri dans l'embrasement avec les barbares; mais, comme le païs étoit très-beau & très-fertile, il la donna à habiter aux Athéniens, qui, pour lui marquer leur reconnoissance, lui permirent de dresser dans la ville trois Hermès de marbre, avec des inscriptions, pour conserver la mémoire de ce grand exploit. Sur le premier on lisoit

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 53.

(*b*) Strab. p. 406.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 165.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 258.

(*e*) Plut. T. I. p. 482, 483. Xenoph. p. 442. Pauf. p. 468. Demosth. Orat. de Repub. Ordinand. pag. 126. Herod. L. VII. c. 25, 113. Thucyd. pag. 65, 252, 321.

en vers élégiaques : *Célébrons à jamais la patience & le courage de ces braves Grecs, qui, dans la ville d'Eion & sur les bords du Strymon, ont fait sentir aux fiers enfans des Medes les sanglantes fureurs de Mars, & toutes les horreurs de la famine, & les ont enfin réduits au désespoir.*

Sur le second, il y avoit :

Tels sont les honneurs que les Athéniens ont faits à leurs Généraux, pour reconnoître les services signalés & les grands biens qu'ils en ont reçus. Ceux qui, jusques dans la postérité la plus reculée, verront ces glorieuses récompenses, en seront encore plus excités à imiter leur vertu ; & entrant dans une noble émulation, ils tâcheront de rendre à leurs païs d'aussi grands services, pour s'attirer d'aussi grands honneurs.

Et sur le troisième, on lisoit :

Jadis partit de cette ville, à la tête de ses belliqueuses bandes, pour suivre les Atrides aux champs d'Ilium, le vaillant Mnesthée, à qui Homère a donné ce grand éloge, que de tous les Grecs il etoit le plus habile à ranger en bel ordre de bataille une nombreuse armée. Les Athéniens, dans tous les siecles, ont soutenu cette réputation, & ont mérité d'être regardés comme les premiers des hommes pour bien ranger des troupes & les faire agir.

Quoique le nom de Cimon ne paroisse point dans ces inscriptions, cependant il n'y avoit alors personne qui ne sçût qu'elles le regardoient, & que c'étoit pour lui le comble de l'honneur ; car, jamais ni Thémistocle ni Miltiade n'en avoient reçu un pareil.

La ville d'Eion est la même qu'Étienne de Byzance appelle Égiale, & qui est aussi nommée Eon. Ces trois mots, *Eion*, *Eon*, *Egiale*, ne signifient qu'une même chose ; sçavoir, la rive, le rivage, le bord, selon la remarque d'Eustathe, à l'occasion de cette ville. On la nomme aujourd'hui Stramona, nom que prend aussi à présent le Strymon.

EIONE, *Eione*, (*a*) est comptée au nombre des nymphes Néréïdes.

EIONÉE, *Eioneus*, Ἠϊονεύς, (*b*) l'un des capitaines Grecs qui partirent pour le siège de Troye. Hector, d'un coup de pique, lui perça le cou entre la cuirasse & le casque, & l'abattit à ses pieds.

EIONÉE, *Eioneus*, Ἠϊονεύς, (*c*) Prince qui règna sur les Thraces, fut pere de Rhésus, à qui il laissa la couronne, & qui mena ses sujets au secours des Troyens contre les Grecs.

EIONÉE, *Eioneus*, Ἠϊονεύς, (*d*) capitaine Troyen, qui fut tué par Néoptoléme, étoit représenté dans un tableau que l'on voyoit dans le temple de Delphes. Le peintre l'avoit

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 71.
(*b*) Homer. Iliad. L. VII. v. 11, 12.
(*c*) Homer. Iliad. L. X. v. 435.
(*d*) Pauf. p. 661.

peint ayant encore ſa cuiraſſe.

EIONÉE, *Eioneus*, Ἠϊονεὺς, ou plutôt Deionée, beau-pere d'Ixion. *Voyez* Deionée.

EIONES, *Eiones*, Ἠϊόνες, (*a*) ville du Péloponnèſe dans l'Argolide. Elle exiſtoit du tems de la guerre de Troye, & ſes habitans ſont mis par Homère au nombre de ceux qui allerent à cette guerre. Strabon dit qu'Eiones n'étoit qu'un village, dont ceux de Mycenes firent leur port, parce qu'il n'y avoit point d'habitans; il ajoûte que ce lieu, dans la ſuite, fut entièrement détruit, en ſorte que de ſon tems ce n'étoit plus même un port.

EIRÉNÉ, *Eirene*, Εἰρήνη, nom que les Grecs donnoient à la déeſſe Paix. *Voyez* Paix.

EISÉTÉRIES, *Eiſeteria*, (*b*) Εἰσιτήρια, fêtes que l'on célébroit à Athènes, lorſque les Magiſtrats entroient en charge. On s'aſſembloit dans le temple de Jupiter & de Minerve *de bon conſeil*, & l'on y faiſoit des prieres & des vœux pour la conſervation de la République.

EISUYS CHRESTUS. (*c*) Ces mots, qui ſont en lettres, partie Grecques, partie Latines, ſe liſent ainſi ſur quelques Abraxas. C'eſt le nom de Jeſus-Chriſt altéré.

E L

ELA, *Ela*, Ἠλὰς, (*d*) ſuccéda à Oolibama dans le gouvernement de l'Idumée, & eut lui-même pour ſucceſſeur Phinon.

ELA, *Ela*, Ἀδὰ, (*e*) fils de Caleb, fils de Jéphoné, fut pere de Cénès.

ELA, *Ela*, Ἠλὰ, (*f*) fut pere de l'inſolent Séméï, qui, pour contenter ſa rage, accabla David de malédictions, & inſulta à ce Roi malheureux qui fuyoit la perſécution d'un fils révolté; il étoit de la tribu de Benjamin, & parent de Saül.

ELA, *Ela*, Ἠλὰ, (*g*) fils de Baaſa, roi d'Iſraël, ſuccéda à ſon pere vers l'an 930 avant l'Ére Chrétienne. Ce fut la vingt-ſixième année d'Aſa, roi de Juda, qu'Ela fils de Baaſa, règna ſur Iſraël à Therſa, & ſon règne ne dura que deux ans; car, Zambri ſon ſerviteur, qui commandoit la moitié de ſa cavalerie, ſe révolta contre lui; & pendant qu'il buvoit à Therſa, & qu'il étoit ivre dans la maiſon d'Arſa, gouverneur de Therſa, Zambri ſe jettant ſur lui tout d'un coup, le frappa & le tua la vingt-ſeptième année du règne d'Aſa, roi de Juda, & il règna en ſa place. Lorſqu'il fut établi roi, il détruiſit toute la maiſon de Baaſa, ſelon la parole que le Seigneur avoit fait dire à Baaſa

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 68. Strab. p. 373.
(*b*) Antiq. expl. pa[illegible]. Bern. de Montf. Tom. II. p. 215.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 370.
(*d*) Geneſ. c. 36. v. 41.
(*e*) Paral. L. I. c. 4. v. 15.
(*f*) Reg. L. III. c. 4. v. 18.
(*g*) Reg. L. III. c. 16. v. 6. *& ſeq.* L. IV. c. 15. v. 30. Joſeph. de Antiq. Judaïc. L. VIII. p. 284.

par le prophete Jehu, à cause de tous les péchés de Baasa & de son fils Ela, qui avoient péché & fait pécher Israël en irritant le Seigneur le Dieu d'Israël, par le culte de leurs idoles impuissantes. Le reste des actions d'Ela & tout ce qu'il fit étoit écrit au livre des Annales des rois d'Israël.

Josephe nous apprend qu'Ela, lorsqu'il fut tué, n'avoit point de gardes, parce qu'il avoit envoyé tous ses gens de guerre assiéger une ville des Philistins, nommée Gabath. Ce Prince, laissa un fils, appellé Osée, qui tua Phocée usurpateur de sa couronne, & qui se remit sur le trône.

ELAD, *Elad*, Ἐλεάδ, (*a*) fils de Suthala, fut tué avec quelques autres par les habitans de Geth, parce qu'ils étoient venus pour enlever leurs troupeaux.

ELADA, *Elada*, Ἐλαδά, (*b*) fils de Thabath, fut aussi tué par les habitans de Geth, parce qu'il étoit un des compagnons d'Elad.

ELÆOTHÉSIUM [L'], (*c*) L'ALIPTÉRION, *ou* L'UNCTUARIUM, étoient dans les Gymnases, des lieux destinés aux onctions qui précédoient ou qui suivoient l'usage des bains, la lutte, le pancrace, &c.

ELAGABALE. *Voyez* Héliogabale.

ELAI, *Elaï*, (*d*) fils de Jamnor, l'un des ancêtres de Judith.

ELAM, *Ælam*, Ἐλάμ, (*e*) l'un des fils de Sem. *Voyez* Elamites.

ELAM, *Ælam*, (*f*) l'un des Prêtres qui revinrent de Babylone à Jérusalem avec Zorobabel.

ELAM, *Ælam*, Αἰλάμ, (*g*) fut le quatrième des enfans de Séfac.

ELAMITES, *Elamitæ*, (*h*) Ἐλαμῖται, peuple d'Asie. Elam, fils de Sem, eut son partage à l'orient du Tigre & de l'Assyrie, au nord & à l'orient des Medes. La capitale de ce païs étoit Elymaïs. L'Écriture joint Elam, Assur & les Medes, comme peuples voisins; il paroît par Isaïe & par Jérémie que l'arc & les flèches étoient les principales armes des Elamites. Dès le tems d'Abraham, nous voyons Codorlahomor, roi des Elamites, dans l'armée des Rois ligues contre Sodome & les villes voisines. Isaïe, parlant d'une manière prophétique du siege de Babylone, y met le Mede & l'Elamite, comme assiégeans. Cyrus étoit Perse ou Elamite; Darius étoit Mede; leur armée étoit compo-

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 21.
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 20.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 94, 228.
(*d*) Judith. c. 8. v. 1.
(*e*) Genes. c. 10. v. 22.
(*f*) Esdr. L. II. c. 12. v. 41.
(*g*) Paral. L. I. c. 8. v. 24.
(*h*) Genes. c. 10. v. 22. c. 14. v. 1, 9. Isaï. c. 22. v. 6. Jerem. c. 49. v. 34. *& seq.* Dani. c. 8. v. 2. Plin. T. I. p. 329, 334, 335.

sée des Medes & des Perses.

Jérémie fait de terribles menaces contre Elam : » Parole » que le Seigneur dit au pro» phete Jérémie contre Elam, » au commencement du règne » de Sédécias roi de Juda. Voi» ci ce que dit le Seigneur des » armées. Je vais briser l'arc » d'Elam qui fait sa principale » force. Je ferai venir contre » Elam les quatre vents des qua» tre coins de la terre, je le » disperserai par tous ces vents, » & il n'y aura point de peu» ples chez qui les fugitifs d'E» lam n'aillent chercher leur » retraite. Je ferai tomber Elam » devant ses ennemis, devant » ceux qui chercheront à lui » ôter la vie ; je ferai tomber » sur eux les maux & l'indigna» tion de ma fureur, dit le Sei» gneur ; & j'enverrai après » eux l'épée qui les poursuivra » jusqu'à ce que je les aie con» sumés. J'établirai mon trône » dans Elam, & j'en extermi» nerai le Roi & les Princes, » dit le Seigneur ; mais, dans » les derniers jours, dit le Sei» gneur, je ferai revenir les » captifs d'Elam. « D. Calmet croit que ces prophéties eurent leur exécution, lorsque Nabuchodonosor assujettit ce royaume.

Josephe pense que les Perses étoient les mêmes que les Elamites, ou du moins qu'ils en étoient une branche. Dans la prophétie de Daniël, Suse est comptée pour une place forte de la province d'Elam, ou d'Elymaïde ; ce qui prouve que cette province étoit la même que la Susiane, dont au moins elle occupoit une partie. Cependant, si nous en croyons Pline, le fleuve Eulœus qui baignoit les murs de Suse, servoit de borne entre la Susiane & l'Elymaïde. Saint Jérôme dit qu'Elam étoit un païs de la Perside, au-delà de Babylone. Perside est pris ici pour la Perse en général, quoiqu'ordinairement il signifie la Perse propre.

ELAPHÉBOLIE, *Elaphebolia*, surnom de Diane. *Voyez* l'article suivant.

ELAPHÉBOLIES, *Elaphebolia*, (*a*) fêtes qui étoient célébrées en l'honneur de Diane par les habitans de la Phocide, & en mémoire d'une action dans laquelle ils avoient eu l'avantage sur les Thessaliens, & où ils avoient dû en partie la victoire aux secours qu'ils avoient reçus de leurs femmes. Les Athéniens avoient aussi des fêtes du même nom ; c'étoient des espèces d'Agapes, pendant lesquelles ils se régaloient particulièrement avec des gâteaux paîtris de graisse, de miel & de sesame. D'autres prétendent qu'on y sacrifioit à Diane des cerfs, parce qu'elle se plaisoit particulièrement à la chasse de cet animal.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 215. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 526.

ELAPHÉBOLION, *Elaphebolion*, nom que les Athéniens donnoient à leur neuvième mois. C'est un mot composé d'ἔλαφος, cerfs, & de βάλλω, je frappe; parce qu'on faisoit alors particulièrement la chasse du cerf, ou plutôt parce qu'on le sacrifioit à Diane; ou même, selon d'autres, parce qu'on mangeoit dans cette saison une sorte de gâteaux, qu'on appelloit Élaphes. Quoi qu'il en soit, ce mois avoit vingt-neuf jours, & il étoit précédé de l'Anthestérion & suivi du Munychion.

ELAPHONNESE, *Elaphonnesus*, Ἐλαφόννησος, (*a*) isle de la Propontide, vis-à-vis de la ville de Cyzique. Pline dit qu'on en tiroit le marbre dont on trafiquoit à Cyzique, & qu'on l'appella aussi Neuris & Proconnese. Étienne de Byzance donne les noms de Νευρὶς & Προκόννη, comme Synonymes d'Ἀλώνη; il se trompe. Un passage de Scylax pourroit faire plus de difficulté; car, il semble contredire Pline, en distinguant Proconnese d'Elaphonnese. Il y a, dit-il, auprès de la ville de Cyzique l'isle de Proconnese, avec un bourg; & outre cela une autre isle nommée Elaphonnese, qui a un bon port, & dont la campagne est labourée par les habitans de Proconnese. Mais, Strabon lève la difficulté, en reconnoissant qu'il y avoit une ancienne Proconnese & une nouvelle; qu'elles n'étoient séparées que par un petit bras de mer; du reste qu'elles étoient semblables quant au nom. Car, πρὸξ & Ἔλαφος signifient des cerfs, dont cette isle étoit remplie. Elle étoit alors distincte & isolée; mais, le canal qui la séparoit d'Elaphonnese, s'étant comblé, elle lui a été jointe; de-là vient que l'isle formée des deux, a été indifféremment nommée Proconnese par quelques-uns, & Elaphonnese par d'autres. Le P. Hardouin, de qui sont ces remarques, observe que πρόκες sont des biches qui ont mis bas pour la première fois.

ELAPHUS, *Elaphus*, Ἔλαφος, (*b*) nom d'un ruisseau du Péloponnèse dans l'Arcadie. On laissoit ce ruisseau à gauche au sortir du village de Paliscius. Pausanias remarque qu'il étoit souvent à sec. Pline parle aussi de ce ruisseau, qu'il nomme Elatum; & le P. Hardouin assure qu'il l'a trouvé écrit ainsi dans tous les manuscrits.

ELAPHUS, *Elaphus*, (*c*) montagne d'Asie dans l'isle d'Arginussa. C'est-là que mourut Alcibiade, selon Aristote; ce qui ne s'accorde guère avec Plutarque, qui dit que ce héros mourut dans un bourg de la Phrygie. Quoi qu'il en soit, Aristote observe que les biches de ce lieu avoient l'oreille coupée, à quoi on les reconnoissoit, quand on les transportoit.

(*a*) Plin. T. I. p. 292. Strab. p. 588.
(*b*) Pauf. p. 513. Plin. T. II. p. 548.

(*c*) Arist. T. I. p. 991. Plin. Tom. I. pag. 484.

Pline

Pline en parle aussi, & comme dans les manuscrits, ce nom étoit écrit *Elasus*, les éditeurs avoient substitué *Elatus*. Le P. Hardouin a rétabli *Elaphus*.

ELAPTONIUS, *Elaptonius*, (*a*) l'un de ceux qui entrerent dans la conjuration d'Hermolaüs contre Alexandre le Grand.

ELARA, *Elara*, (*b*) fille d'Orchomene. On dit que Jupiter étant devenu amoureux de cette Princesse, elle fut obligée, pour se dérober à la jalousie de Junon, de se cacher dans les entrailles de la terre, où elle accoucha de Tityus fameux géant.

ELASA, *Elasa*, Ἐλεασὰ, (*c*) fils de Hellès, fut pere de Sisamoï.

ELASA, *Elasa*, Ἐλασὰ, (*d*) fils de Rapha ou Raphaia, fut pere d'Asel.

ELASA, *Elasa*, Ἐλεασὰν, (*e*) fils de Saphan, fut envoyé de Jérusalem par Jérémie, pour porter une lettre de sa part à ce qui restoit d'Anciens parmi les captifs qu'on avoit transférés à Babylone.

ELASA, *Elasa*, Ἠλασὰ, (*f*) de la race de Phesbur, est un des Prêtres qui, au retour de la captivité de Babylone, quitterent les femmes étrangères qu'ils avoient épousées contre la loi du Seigneur.

ELASUS, *Elasus*, Ἔλασος, (*g*) capitaine Troyen, qui fut tué par Patrocle.

ELATÉE, *Elatea*, *Elatia*, Ἐλάτεια, (*h*) ville de Grece dans la Thessalie, étoit située assez près de Gonnus, à l'entrée du défilé, qui conduisoit à Tempé. Persée, l'an 171 avant l'Ére Chrétienne, se saisit de cette ville, dont il surprit les habitans par sa diligence & son arrivée imprévue. C'est Tite-Live qui nous fournit toutes ces circonstances.

M. de l'Isle, dans sa Carte de l'ancienne Grece, place une bourgade nommée *Elatia* sur la droite du Pénée, au Sud-ouest du mont Ossa; & il met Gonnus à l'autre côté du fleuve, au-dessous de son confluent, avec le fleuve Titarésius.

ELATÉE, *Elatea*, *Elatia*, (*i*) Ἐλάτεια, autre ville de Grece, dans la Phocide, étoit la plus grande des villes de cette province, au rapport de Strabon. mais, selon Pausanias, elle ne tenoit le premier rang qu'après Delphes.

Elle étoit à quelques vingt stades d'Amphicée, & à son opposite. Le chemin qui y menoit étoit assez uni, si ce n'est qu'en approchant de la ville, on

(*a*) Q. Curt. L. VIII. c. 6.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 187.
(*c*) Paral. L. I. c. 2. v. 39.
(*d*) Paral. L. I. c. 8. v. 37. c. 9. v. 43.
(*e*) Jerem. c. 29. v. 3.
(*f*) Esdr. L. I. c. 10. v. 22.
(*g*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 696.
(*h*) Tit. Liv. L. XLII. c. 54.
(*i*) Strab. p. 407, 417, 424. Plin. T. I. p. 198. Ptolem. L. III. c. 15. Tit Liv. L. XXVIII. c. 7. Pausf. pag. 35, 435, 459, 677. Plut. T. I. p. 854.

montoit un peu. Le Céphisse passoit dans la plaine & nourrissoit sur ses bords une grande quantité de ces oiseaux que l'on nomme des outardes. Les Elatéens, ayant été assiégés par Cassandre, roi de Macédoine, se défendirent avec tant de courage, qu'ils lui firent lever le siège; & quand Taxile, général de l'armée de Mithridate, voulut entrer dans leur ville, ils lui en fermerent les portes. Action dont les Romains leur sçurent si bon gré, qu'ils les laisserent jouir de leur liberté, & ne mirent aucune imposition sur leurs terres.

Quant à leur origine, c'est un sujet de dispute, dit Pausanias. Ils se disoient étrangers & sortis d'Arcadie; car, ils prétendoient que lorsque les Phlégyens vinrent pour piller le temple de Delphes, Elatus, fils d'Arcas, marcha au secours du dieu, & qu'il demeura ensuite avec ses troupes dans la Phocide, où il fonda Elatée. Quoi qu'il en soit, cette ville est du nombre de celles qui furent brûlées par les Perses. A cette calamité presque générale, il faut ajoûter ses malheurs particuliers, qui lui furent causés par les surprises des Macédoniens. Véritablement Olympiodore l'empêcha d'être prise, & rendit tous les efforts de Cassandre inutiles; mais Philippe, fils de Démétrius, ayant gagné les principaux de la ville par ses largesses, fit trembler la multitude. Ensuite, Titus Flamininus, envoyé de Rome avec une armée pour tirer les Grecs de l'esclavage, fit dire aux Élatéens, que s'ils vouloient quitter le parti des Macédoniens, il rétabliroit l'ancienne forme de leur gouvernement. Mais, soit séduction ou accoûtumance au joug, ils demeurerent fideles à Philippe, & soutinrent un siege contre les Romains. Quelque tems après, Taxile s'étant présenté devant la place, ils en soutinrent un autre contre les Barbares de Pont. Par-là ils se réconcilierent avec les Romains, & recouvrerent leur liberté.

Du tems de Pausanias, les Costoboces, troupe de bandits, après avoir couru toute la Grece, voulurent s'approcher d'Elatée. Mnésibule, ayant rassemblé quelques troupes, combattit ces barbares & les tailla en pièces, mais il y périt. C'est ce même Mnésibule qui avoit été plusieurs fois vainqueur à la course, & qui, en la deux cent trente-cinquième Olympiade, remporta le prix du stade simple, & du stade doublé avec son bouclier. Une statue de bronze qu'on lui avoit érigée sur le grand chemin, près de la ville, attestoit ses victoires.

La place publique d'Elatée étoit fort belle; dans le milieu il y avoit un cippe avec une statue d'Elatus au-dessus. On ne sçait pas si les habitans avoient voulu l'honorer comme leur fondateur, ou si cette colonne étoit là seulement pour

marquer sa sépulture. Près delà on voyoit un temple d'Esculape où le dieu étoit représenté avec une grande barbe. Sa statue étoit un ouvrage de deux Athéniens, Timoclès & Timarchidès. Au bout de la ville, à main droite, on voyoit un théâtre & une Minerve de bronze qui paroissoit fort ancienne. Les habitans disoient que cette divinité les secourut contre l'armée de Taxile.

Strabon remarque que la ville d'Elatée n'a point été connue d'Homère, parce qu'elle n'a été bâtie que depuis ce Poëte. Le même remarque encore qu'elle étoit avantageusement située contre les incursions qu'on pouvoit faire de Thessalie, & que cette circonstance n'a pas manqué d'être relevée par Démosthène, quand il parle du trouble qui se répandit tout à coup à Athènes lorsqu'on vint annoncer aux Prytanes que la ville d'Elatée avoit été prise.

ELATÉE [la Plaine d'], (*a*) *Elaticus Campus*, Ἐλάτικον Πεδίον. Plutarque, dans la vie de Sylla, parle de cette plaine, où il place une éminence très-fertile, couverte d'arbres, & au pied de laquelle couloit un ruisseau appellé Philobœoton. Sylla, ajoûte Plutarque, vante extrêmement sa situation & la bonté de son terroir.

ELATH, *Ælath*, Αἰλώθ, *ou* *Elath*, Ἠλάθ, (*b*) ville d'Asie située sur la mer Rouge. Eusebe ne la met qu'à dix milles de Pétra, vers l'orient. David, ayant vaincu les Iduméens, se rendit maître d'Elath. Les Iduméens s'étant remis en liberté, sous le règne de Joram, fils de Josaphat, demeurerent indépendans jusqu'au tems d'Ozias, ou Azarias, qui reprit sur eux la ville d'Elath. Mais, il ne conserva pas long-tems cette conquête. Razin, roi de Syrie, reprit cette place sur Ozias, en chassa les Juifs, & y établit une colonie de Syriens.

Elath se trouve dans les Anciens sous le nom d'Elane, d'Elath, d'Elas, d'Ælan, ou d'Elon. Strabon la met à douze cens soixante stades de Gaza; ce qui fait environ cent cinquante sept mille pas. Pline n'y compte que cent cinquante mille pas. Cette différence est peu de chose pour une si grande distance. Saint Jérôme dit que la ville d'Elath étoit à l'extrêmité de la Palestine. Procope la met aussi à l'extrêmité orientale de la Palestine. Dans les conciles, on trouve quelques évêques d'Elath parmi ceux de la troisième Palestine.

Voici ce qu'Abulféda dit de cette ville, qui se nomme présentement Aila : » Ailat, ou » Ælat, ou Elath, ou Elan, » étoit autrefois une petite vil» le, avec quelques terres fer» tiles aux environs. Ce n'est

(*a*) Plut. T. I. p. 460.

(*b*) Rég. L. IV. c. 14. v. 22. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 321.

» plus aujourd'hui qu'une tour, » qui sert de demeure à un gou- » verneur, qui dépend de celui » du grand Caire. Il n'y a plus » là de champs semés. Autre- » fois, il y avoit une forteresse » bâtie dans la mer; mais, à » présent, elle est toute rui- » née. Le commandant loge » dans la tour dont nous avons » parlé, laquelle est bâtie sur » le rivage. Elath est située » vis-à-vis Colzum. Elath est » à l'orient, & Colzum au cou- » chant. Le mont Sina est en- » tre deux. «

ELATION, *Elatio*, Ἐλατίων, (a) célebre danseur. Son habileté dans cet art lui mérita une statue de la part du peuple.

ELATRÉE, *Elatreus*, Ἐλατρεὺς, (b) jeune homme des mieux faits & des plus dispots d'entre les Phéaciens, se présenta pour un combat de course que donnna le Roi Alcinoüs.

ELATUS, *Elatus*, Ἔλατος, (c) fils d'Arcas & de la nymphe Erato, eut en partage le mont Cyllene, qui étoit alors sans nom. Mais, dans la suite, il passa dans la Phocide, où il fonda la ville d'Elatée, comme on peut le voir sous l'article de cette ville. On donne à Elatus cinq fils, Egyptus, Péréus, Cyllen, Ischys & Stymphale.

ELATUS, *Elatus*, Ἔλατος, (d) Prince qui règna dans la ville de Pédase sur les bords du fleuve Satnion. Ce Prince, étant allé au secours des Troyens contre les Grecs, fut tué par Agamemnon.

ELATUS, *Elatus*, Ἔλατος, (e) l'un des poursuivans de Pénélope, fut tué par Eumée.

ELATUS, *Elatus*, Ἔλατος, (f) pere de Cénis. C'est pour cela qu'Ovide nomme celle-ci *Proles Elateia*.

ELATUS, *Elatus*, Ἔλατος, (g) Spartiate, qui fut le premier Ephore que l'on nomma, environ cent trente ans après Lycurgue.

ELAVER, *Elaver*, (h) nom que César donne à un fleuve de la gaule Celtique. Il dit que ce fleuve n'est guéable d'ordinaire qu'en automne. La ville qu'il nomme Gergovie, n'en devoit pas être fort éloignée, puisqu'il y conduisit six légions en côtoyant ce fleuve. *Ad oppidum Gergoviam secundum flumen Elaver duxit.* On lit Elauris dans Sidoine Apollinaire, & Aleris & Alerius dans des Ecrivains postérieurs.

C'est aujourd'hui l'Allier, rivière de France dans l'Auvergne & le Bourbonnois. Elle sort de la montagne de Losere, la plus haute du Gevaudan, & entrant dans l'Auvergne, tra-

(a) Lucian. T. I. p. 917.
(b) Homer. Odyss. VIII. v. 111.
(c) Pauf. p. 459, 460. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 34.
(d) Homer. Iliad. L. VI. v. 33, 34.
(e) Homer. Odyss. L. XXII. v. 267.
(f) Ovid. Metam. L. XII.
(g) Plut. T. I. p. 43.
(h) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. p. 304. Notic. de la Gaul. par M. d'Anville.

verse toute cette province. Elle arrose Langeac, Brioude, Usson, Issoire, &c. Puis, entrant dans le Bourbonnois, elle passe à Moulins, & va se perdre dans la Loire, au bec d'Allier, au-dessous de Nevers.

ELBE, *Albis*, fleuve. *Voyez* Albis.

ELBO, *Elbo*, Ἐλϐῶ, (*a*) nom d'une isle dont parle Étienne de Byzance. Il en est aussi fait mention dans Hérodote, qui dit qu'elle avoit dix stades de grandeur en tout sens; qu'elle s'étoit accrue par le soin qu'avoit eu un homme d'y faire apporter de la cendre, ce qui l'avoit augmentée; mais, ni l'un ni l'autre de ces Auteurs ne disent point en quelle mer elle étoit. On peut pourtant conjecturer qu'elle étoit dans le voisinage de l'Égypte ou de l'Éthiopie.

ELCANA, *Elcana*, Ἐλκανὰ, (*b*) fils de Jéroham, étoit de la tribu de Levi, & demeuroit à Ramathaïm-Sophim. Cet homme avoit pour femmes Anne & Phénenna. Cette dernière lui avoit donné des enfans; mais il n'en avoit point d'Anne qu'il aimoit extrêmement. Un jour qu'il étoit avec toute sa famille à Silo où étoit le Tabernacle, Anne voyant les enfans de Phénenna assis à table auprès de leur mere, & Elcana partager entre ses deux femmes & eux les viandes qui restoient du sacrifice; sa douleur d'être stérile lui fit répandre des larmes, & son mari fit inutilement ce qu'il put pour la consoler. Elle s'en alla dans le Tabernable, y pria dieu avec ardeur de vouloir la rendre mere, & fit vœu, s'il lui donnoit un fils, de le consacrer à son service. Comme elle ne se lassoit point de faire toujours la même priere, Héli, souverain sacrificateur, qui étoit assis devant le Tabernacle, crut qu'elle avoit trop bu de vin, & lui commanda de se retirer. Elle lui répondit qu'elle ne buvoit jamais que de l'eau; mais que dans l'affliction où elle étoit de n'avoir point d'enfans, elle prioit Dieu de lui en donner. Il lui dit de ne se point attrister, & l'assura que Dieu lui donneroit un fils. Elle s'en alla trouver son mari dans cette espérance, & mangea alors avec joie. Ils s'en retournerent en leur païs; elle devint grosse & accoucha d'un fils qu'ils nommerent Samuël, c'est-à-dire, demandé à Dieu. Ils revinrent à Silo pour en rendre graces par des sacrifices, & pour payer les décimes. Anne, pour accomplir son vœu, consacra l'enfant à Dieu, & le mit entre les mains d'Héli.

ELCANA, *Elcana*, Ἐλκανὰ, (*c*) fils d'Asir, de la famille de Caath, fut pere d'Abiasaph.

Le premier livre des Paralipomènes *c.* 6. *v.* 25, 26. semble distinguer plusieurs El-

(*a*) Herod. L. II. c. 140.
(*b*) Reg. L. I. c. 1. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. L. V. p. 165.
(*c*) Paral. L. I. c. 6. v. 23.

cana de la même famille.

ELCANA, *Elcana*, Ἐλκανὰ, (*a*) officier d'Achas roi de Juda. Cet officier tenoit le second rang après le Roi. Il fut tué par Zéchri, général des armées de Phacée, roi d'Israël.

ELCÉSI, *Elcesi*, (*b*) village de Palestine, situé dans la Galilée, illustré par la naissance du prophete Nahum. On montroit ce village presque ruiné encore du tems de saint Jérôme. Théophylacte dit qu'il est au-delà du Jourdain.

ELCHANAN, *Elchanan*, (*c*) Ἐλεανὰν, fils de Dodo de Bethléhem, étoit un des plus braves de l'armée de David.

ELCIAS, *Elcias*, Ἐλκίας, (*d*) surnommé le Grand, d'une des premières familles de Jérusalem, accompagna Aristobule, frere du roi Agrippa, lorsque ce Prince alla supplier Pétrone, gouverneur de Syrie, de ne pas contraindre les Juifs à permettre qu'on posât la statue de l'empereur Caligula dans le temple de Jérusalem; ce qu'ils obtinrent.

ELDAA, *Eldaa*, Ἐλδαδὰ, (*e*) fils de Madian & petit-fils d'Abraham & de Cétura.

ELDAD, *Eldad*, Ἐλδὰδ, (*f*) que l'Écriture joint à Médad. Ces deux hommes ayant été désignés par Moïse, pour être du nombre des soixante-dix anciens d'Israël, qui devoient l'aider dans la conduite du peuple, & ne s'étant pas trouvés avec leurs collegues dans l'assemblée, ne laisserent pas d'être remplis comme eux de l'esprit de Dieu, & ils commencerent à prophétiser au milieu du camp. Josué l'ayant sçu, & craignant que cela ne portât préjudice à la gloire de Moïse, lui dit : *Seigneur, empêchez-les.* Mais, Moïse lui répondit : *Pourquoi vous piquez-vous de jalousie pour moi? Plût à Dieu que tout le peuple prophétisât, & que Dieu repandît sur lui son esprit!* Il y en a qui croient qu'Eldad & Médad étoient freres de Moïse ; mais ce sont des traditions sans aucun fondement.

ELÉALE, *Eleale*, Ἐλεαλὴ, (*g*) ville de Judée, dans la tribu de Ruben. Elle fut bâtie, ou, comme lisent d'autres, rebâtie par les enfans de cette tribu.

Cette ville appartenoit aux Amorrhéens, & étoit de la province de Galaad. Il paroît par deux passages d'Isaïe & par un de Jérémie, que les Moabites s'en rendirent maîtres. Ces deux prophetes joignent comme voisines Eléale & Hésébon, qu'Eusebe nomme Esébus, & saint Jérôme Esbus. Ces peres n'y mettent en effet que mille pas de distance, & disent que de

(*a*) Paral. L. II. c. 28. v. 7.
(*b*) Nahu. c. 1. v. 1.
(*c*) Paral. L. I. c. 11. v. 26.
(*d*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XVIII. p. 640.
(*e*) Paral. L. I. c. 1. v. 33.
(*f*) Numer. c. 11. v. 26. *& seq.*
(*g*) Numer. c. 32. v. 3, 37. Isaï. c. 15. v. 4. c. 16. v. 9. Jerem. c. 48. v. 34.

leur tems, Eléale étoit un gros village.

ELÉASA, *Eleasa*, Ἐλεασὰ, (*a*) ville de Palestine. C'est ainsi qu'on lit ce nom dans le premier livre des Maccabées, selon les septante. La Vulgate porte Laisa.

ELÉATIDE, *Elæatis*, (*b*) Ἐλαίατις, nom que Thucydide donne à un canton de la Thesprotie. C'étoit dans ce canton qu'étoit située la ville d'Éphyre, selon le même Thucydide.

ELÉATIQUES, *Eleatici*, (*c*) nom d'une secte de Philosophes. Les Eléatiques furent ainsi appellés d'Elée, ville de la grande Grece, où naquirent Parménide, Zénon, & Leucippe, trois célebres défenseurs de la philosophie Eléatique.

Xénophane de Colophon passe pour le fondateur de l'Eléatisme. On dit qu'il succéda à Télauge, fils de Pythagore, qui enseignoit en Italie la doctrine de son pere. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Eléatiques furent quelquefois appellés Pythagoriciens.

Il se fit un grand schisme dans l'école Eléatique, qui la divisa en deux sortes de Philosophes, qui conserverent le même nom, mais dont les principes furent aussi opposés qu'il étoit possible qu'ils le fussent; les uns, se perdant dans des abstractions, & élevant la certitude des connoissances métaphysiques aux dépens de la science des faits, regarderent la physique expérimentale & l'étude de la nature comme l'occupation vaine & trompeuse d'un homme qui, portant la vérité en lui-même, la cherchoit au dehors, & devenoit de propos délibéré le jouet perpétuel de l'apparence & des phantômes; de ce nombre furent Xénophane, Parménide, Mélisse, & Zénon. Les autres, au contraire, persuadés qu'il n'y a de vérité que dans les propositions fondées sur le témoignage de nos sens, & que la connoissance des Phénomenes de la nature est la seule vraie Philosophie, se livrerent tout entiers à l'étude de la Physique; & l'on trouve à la tête de ceux-ci les noms célebres de Leucippe, de Démocrite, de Protagoras, de Diagoras, & d'Anaxarque. Ce schisme a divisé l'histoire de la philosophie Eléatique en histoire de de l'Eléatisme métaphysique, & en histoire de l'Eléatisme physique.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (*d*) troisième fils d'Aaron & d'Elisabeth, fille d'Aminadab, succéda à son pere dans la dignité de Grand-prêtre, & il eut lui-

(*a*) Maccab. L. I. c. 9. v. 5.
(*b*) Thucyd. p. 32.
(*c*) Cicer. Acad. Quæst. L. IV. c. 129. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 3, 4.

(*d*) Exod. c. 6. v. 23, 25. c. 28. v. 1. Lévit. c. 10. v. 6. Numer. c. 3. v. 2, 4, 32. c. 4. & seq. Capit. Deuter. c. 10. v. 6. Josu. c. 24. v. 33.

même pour successeur Phinéès son fils. Après la mort de Moïse, Eléazar entra dans la terre promise avec Josué ; & on croit qu'il y vécut vingt-trois ou vingt-cinq ans. Le souverain pontificat demeura dans la famille d'Eléazar jusqu'au tems du grand-prêtre Héli, qui étoit de la famille d'Ithamar. Eléazar fut enterré à Gabaath de Phinéès, dans la tribu d'Ephraïm.

Il avoit épousé une des filles de Phutiel, & ce fut d'elle qu'il eut Phinéès. Il vivoit vers l'an 1452 avant J. C.

ÉLÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (*a*) fils d'Abinadab, fut chargé de la garde de l'Arche du Seigneur, lorsqu'elle eut été renvoyée par les Philistins. On croit qu'Eléazar étoit prêtre, ou au moins lévite, quoique son nom ne se trouve pas dans les Dénombremens des enfans de Lévi. Il demeuroit à Cabaa qui étoit apparemment le lieu le plus élevé de la ville de Cariathiarim ; Gabaa en Hébreu signifie une hauteur. L'Écriture dit qu'on consacra Eléazar, pour être le gardien de l'Arche du Seigneur; soit que cette consécration fût une simple destination à cet emploi, où qu'on lui donnât l'onction sacerdotale, ou qu'on l'obligeât à se purifier, pour recevoir chez lui ce sacré dépôt.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (*b*) Ahohite, fils de Dodi, fut un des trois braves qui traverserent avec impétuosité le camp des ennemis du peuple de Dieu, pour aller chercher au roi David de l'eau de la citerne qui étoit proche la porte de Bethléem. Il rafraîchit par ce moyen ce Prince extrêmement altéré, par les fatigues du siège de Jérusalem. Une autrefois, les Israëlites étant sur le point de donner bataille aux Philistins, furent saisis d'une si grande frayeur, à cause du grand nombre d'ennemis qu'ils avoient à combattre, qu'ils prirent la fuite, & abandonnerent lâchement David à la merci de ses ennemis. Il n'y eut qu'Eléazar, fils de Dodi, qui fit ferme avec le Roi, arrêtant la fureur des ennemis, dont il fit un tel carnage, que le sang dont son épée étoit teinte, se cola à sa main. Ce vaillant homme ramena par sa valeur les troupes de David, qui, ayant honte de leur peu de courage, voulurent effacer leur honte en se jettant à travers les bataillons des ennemis déja ébranlés, si bien qu'ils les enfoncerent & remporterent cette mémorable victoire, dans laquelle une partie des soldats fut assez long-tems occupée à dépouiller les morts qu'Eléazar avoit tués de sa propre main. Cela arriva environ l'an du monde 2988 &

(*a*) Reg. L. I. c. 7. v. 1.

(*b*) Reg. L. II. c. 23. v. 9, 10. *& seq.* Paral. L. I. c. 11. v. 12. *& seq.*

1047 avant Jesus-Christ.

ÉLÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (*a*) fils d'Eliud, fut pere de Mathan. Il est mis par saint Matthieu au nombre des ancêtres de Jesus-Christ.

ÉLÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (*b*) fils de Moholi, & frere de Cis, mourut sans avoir de fils; il ne laissa que des filles qui furent mariées aux fils de Cis leurs cousins germains.

ÉLÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (*c*) frere de Simon, surnommé le juste, à cause de sa probité, succéda à son frere dans la souveraine sacrificature des Juifs; parce qu'Onias, fils de Simon, étoit encore trop jeune pour l'exercer. Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, lui renvoya six vingt mille Juifs qui étoient captifs dans son royaume, & le pria, par des lettres très-obligeantes & accompagnées de riches présens, qu'André, capitaine des gardes, portoit, de lui communiquer les loix des Juifs. On dit que ce pontife envoya, environ 277 ans avant J. C., soixante-douze Sçavans de sa nation, qui traduisirent la Bible d'Hébreu en Grec; & c'est la version qu'on nomme ordinairement des Septante. Josephe marque en particulier tout ce qui se passa dans cette occasion. Nous n'en rapporterons que la lettre que Ptolémée Philadelphe écrivit à Eléazar, & la réponse de ce dernier à ce Prince, comme deux pièces curieuses & intéressantes.

» Le roi Ptolémée, à Eléa-» zar, grand sacrificateur, sa-» lut. Le feu Roi notre pere » ayant trouvé dans son royau-» me plusieurs Juifs que les » Perses y avoient amenés cap-» tifs, les traita si favorable-» ment, qu'il en employa une » partie dans ses armées avec » une grande solde, en mit » plusieurs en garnison dans » ses places, & leur en confia » même la garde; ce qui les » rendit redoutables aux Égyp-» tiens. Nous ne leur avons pas » témoigné moins de bonté de-» puis notre avènement à la » couronne, & particulière-» ment à ceux de Jérusalem; » car, nous en avons mis en » liberté plus de cent mille, » après avoir payé leur rançon » à ceux de qui ils étoient es-» claves, tant nous sommes per-» suadés que nous ne pouvons » rien faire de plus agréable à » Dieu, pour reconnoître l'obli-» gation que nous lui avons de » nous avoir mis en main le scep-» tre d'un si grand royaume. » Nous avons aussi fait enrôler » dans nos troupes ceux que » leur âge rend les plus propres » à porter les armes, & en avons » même retenu quelques-uns

(*a*) Matth. c. 1. v. 15.
(*b*) Paral. L. I. c. 23. v. 21, 22.
(*c*) Joseph. de Antiq. Judaic. L. XII, p. 391. & *seq*. Roll. Hist. Anc. T. IV, p. 163.

» pour servir auprès de notre » personne, par la confiance que » nous avons en leur fidélité. » Mais, pour faire voir encore » plus particulièrement quelle » est notre affection pour les » Juifs répandus par tout le » monde, nous avons résolu » de faire traduire vos loix » d'Hébreu en Grec, & de mettre » cette traduction dans notre » bibliotheque. Ainsi, vous » ferez une chose qui nous sera » fort agréable, de choisir » dans toutes vos tribus, des » personnes qui aient acquis, » par leur âge & par leur sagesse, » une si grande intelligence » de vos loix, qu'ils soient » capables de les traduire » avec une exacte fidélité; & » nous ne doutons point que » cet ouvrage réussissant de la » manière que nous l'espérons, » ne nous apporte une grande » gloire. Nous vous envoyons, » pour traiter avec vous de » cette affaire, André, capitaine » de nos gardes, & Aristée, » qui sont deux de nos serviteurs » les plus affidés; ils » vous portent de notre part » cent talens d'argent pour être » employés à des oblations, à » des sacrifices, & à d'autres » usages du temple. Nous attendons » votre réponse, & » elle nous donnera beaucoup » de joie. «

Eléazar, pour répondre à cette lettre le plus respectueusement qu'il se pouvoit, écrivit au Roi en ces termes. » Le grand » sacrificateur Eléazar, au roi » Ptolémée, salut. J'ai reçu » avec le sentiment que je dois » avoir de votre royale bonté, » la lettre qu'il a plu à votre » majesté de m'écrire; & l'ayant » lue en présence de tout le » peuple, nous y avons vu avec » une extrême joie les marques » de votre piété envers Dieu; » nous avons aussi reçu & fait » voir à tout le monde les » vingt vases d'or, les trente » vases d'argent, les cinq coupes » & la table, qui doivent » être consacrés & employés » pour les sacrifices & pour le » service du temple, comme » aussi les cent talens qui nous » ont été apportés de la part » de votre majesté par André » & Aristée, que leur mérite » rend si dignes de l'affection » dont elle les honore. Vous » pouvez, Sire, vous assurer » qu'il n'y aura rien que nous ne » fassions pour vous témoigner » notre reconnoissance de tant » de graces dont il vous plaît » de nous combler. Nous avons » aussitôt offert des sacrifices à » Dieu pour votre majesté, » pour la Princesse votre sœur, » pour les Princes vos enfans, » & pour toutes les personnes » qui vous sont cheres; & tout » le peuple lui a demandé dans » ses prieres d'exaucer vos » vœux, de conserver votre » royaume en paix, & de faire » que cette traduction de nos » loix donne à votre majesté » toute la satisfaction qu'elle » sçauroit souhaiter. Nous avons » choisi, Sire, six hommes de

» chacune de nos tribus pour » vous porter ces saintes loix; » & nous espérons de votre » bonté & de votre justice, » que lorsque vous n'en aurez » plus besoin, il vous plaira de » nous les renvoyer avec ceux » qui vous les présenteront.«

ÉLÉAZAR, (*a*) *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, vieillard vénérable de Jérusalem, qui souffrit la mort sous la persécution d'Antiochus Épiphane. Ce saint vieillard étoit un des principaux docteurs de la loi. Saint Grégoire de Nazianze, & Saint Ambroise, après Josephe, croient qu'il étoit de la race sacerdotale. Il fut présenté à Antiochus Epiphane, & on voulut le forcer à manger de la viande de pourceau, même en lui ouvrant la bouche par force; mais, préférant la mort à une vie qu'il ne pouvoit conserver que par une lâcheté criminelle, il alla volontairement & de lui-même au supplice. Ceux qui étoient présens, touchés d'une injuste compassion, à cause de l'ancienne amitié qu'ils lui portoient, le prirent à part, & le supplierent de trouver bon qu'ils lui apportassent des viandes dont il étoit permis de manger, afin qu'on pût dire qu'il avoit obéi aux ordres du Roi, en mangeant des viandes du sacrifice, & qu'on le garantît ainsi de la mort. Mais, considérant son âge, ses cheveux blancs, la vie innocente qu'il avoit menée jusqu'alors, il répondit qu'il aimoit mieux descendre au tombeau, que de faire ce qu'on demandoit de lui; *car il n'est pas digne*, dit-il, *de l'âge où nous sommes, d'user de cette feinte, qui seroit cause que plusieurs jeunes hommes, s'imaginant qu'Eléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix-ans, auroit passé de la vie des Juifs à celle des Payens, seroient portés à l'imiter. Ainsi, j'attirerois sur moi une tache honteuse, & l'exécration des hommes sur ma vieillesse; car, quoique je me délivrasse des supplices dont je suis menacé, toutefois je ne pourrois éviter la main du tout-puissant, ni pendant ma vie, ni après ma mort.*

A ces mots, ceux qui le conduisoient au supplice, entrerent tout d'un coup dans une grande colère contre lui, attribuant à orgueil les paroles qu'il venoit de prononcer; & comme il étoit près de mourir sous les coups dont on l'accabloit, il jetta un grand soupir, & dit: *Seigneur, vous sçavez qu'ayant pu me délivrer de la mort, je souffre dans mon corps les plus sensibles douleurs; mais, dans mon ame, j'ai la joie de mourir pour votre crainte.* Il mourut après avoir dit ces paroles. C'est tout ce que nous apprend le second livre des Maccabées, que nous tenons pour canonique.

Mais Josephe, dans le livre

(*a*) Maccab. L. II. c. 6. v. 18. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 688, 689.

de l'Empire de la raison, raconte la chose avec plus d'étendue ; il dit qu'Antiochus , étant venu à Jérusalem , & voyant que le peuple méprisoit ses ordonnances , monta au lieu le plus haut de la ville , accompagné des pricipaux de sa cour & de ses soldats en armes ; & que ce Prince ayant commandé qu'on contraignît les Juifs à manger de la chair de porc , & de tout ce qui avoit été immolé aux idoles , sinon qu'on les fît mourir sur la roue ; Eléazar fut le premier qui lui fut présenté. Antiochus lui parla, & essaya de lui persuader d'obéir à ses ordres ; mais Eléazar lui répondit d'une manière pleine de fermeté & de sagesse, & refusa constamment de se soumettre à ses ordres impies. Aussitôt les gardes du Roi se jetterent sur Eléazar, l'entraînerent au lieu du supplice, le dépouillerent , lui lierent les mains derrière le dos, & le déchirerent à grands coups de fouet, pendant qu'un héraut lui crioit : *Obéissez aux ordres du Roi.* Mais , il demeura inébranlable au milieu des coups , jusqu'à ce que, épuisé par la perte de son sang , & par les coups dont tout son corps étoit déchiré, il tomba par terre , sans rien perdre de la vigueur de son ame. Alors , un soldat lui sauta sur le ventre, pour l'obliger à se relever ; mais , il n'opposa à tout cela que son invincible patience. Quelques-uns de ses anciens amis voulurent lui persuader de faire au moins semblant de manger des viandes immolées aux idoles ; mais il le refusa constamment; son refus les mit en colère ; ils le jetterent dans le feu, le tourmenterent avec des instrumens de fer , & lui coulerent des liqueurs puantes dans les narines. Il mourut au milieu de ces supplices , priant le Seigneur de recevoir son sang & sa vie , comme une victime d'expiation pour ses freres. Il souffrit environ l'an du monde 3837.

Il est hors de doute d'après le second livre des Maccabées & d'après Josephe, qu'Eléazar fut tourmenté en présence d'Antiochus Epiphane , de même que les sept freres Maccabées ; mais, il n'est pas si clair si ce fut à Antioche ou à Jérusalem. L'ancien Traductenr du livre de Josephe , que nous venons de citer , dit que ce fut à Antioche ; mais le texte Grec de Josephe ne le dit pas ; il suppose au contraire que les sept freres souffrirent à Jérusalem. Il dit la même chose au livre 12. c. 7. des Antiquités. D'autres prétendent que les sept freres souffrirent à Antioche ; on y montroit autrefois leurs tombeaux. Quoi qu'il en soit , il paroît certain qu'Eléazar souffrit au même lieu que les sept freres Maccabées ; tous les Auteurs qui en ont parlé, joignent son martyre à celui de ces Généreux freres.

ELÉAZAR , *Eleazar* , *Eleazarus* , Ἐλεάζαρ , Ἐλεάζαρος.

(*a*) surnommé Abaron, ou Auran, le dernier des cinq fils de Mathathias, seconda ses freres nommés Maccabées & Asmonéens, pour la défense de leur religion. Dans la bataille que son frere Judas Maccabée donna vers l'an 163 avant Jesus-Christ, contre l'armée d'Antiochus Eupator, Eléazar signala son courage; & s'appercevant qu'entre tous les Eléphans de l'armée des Syriens, il y en avoit un plus grand & plus superbement enharnaché que les autres, il crut que le Roi étoit dessus. Alors, sans considérer la grandeur du péril où il s'exposoit, il se fit jour à travers ceux qui environnoient cet animal, en tua plusieurs, mit le reste en fuite, vint jusqu'à l'éléphant, se coula sous son ventre, & le tua à coups d'épée; mais, il fut accablé de son poids, reçut la mort en la lui donnant, & selon l'expression de Saint Ambroise, il fut enseveli sous son propre triomphe.

Dans le premier livre des Maccabées, il est dit qu'Eléazar étoit fils de Saura.

ELÉAZAR, *Eleazor*, *Elazarus*, Ε'λεάζαρ, Ε'λεάζαρος, (*b*) esprit turbulent & séditieux, vivoit vers l'an 108 avant J.C. Jean Hyrcan, ayant invité un jour les chefs des Pharisiens à un repas magnifique, leur fit un discours bien capable de toucher des esprits raisonnables. Aussi toute l'assemblée y applaudit-elle. Eléazar seul se levant, prit la parole, & lui dit. » Puisque vous souhaitez qu'on » vous dise la vérité librement, » si vous voulez montrer que » vous êtes juste, quittez la » souveraine sacrificature, & » contentez-vous du gouver- » nement civil. « Jean Hyrcan surpris lui demanda quelles raisons il avoit de lui donner ce conseil. Eléazar répliqua qu'on sçavoit, sur le témoignage de personnes âgées & dignes de foi, que sa mere étoit une captive; & qu'en qualité de fils d'une étrangère, il étoit incapable par la loi de posséder cette charge. Si le fait eût été véritable, Eléazar auroit eu raison, car la loi étoit expresse sur cet article; mais, c'étoit une fausse supposition, & une pure calomnie, & tous les assistans blâmerent extrêmement celui qui l'avoit avancée, & en marquerent fortement leur indignation.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ε'λεάζαρ, Ε'λεάζαρος, célebre magicien, dont parle Josephe, & qu'il dit avoir vu. Il sembloit délivrer les possédés de l'esprit malin par ses charmes & par ses enchantemens. Il attachoit, dit-on, au nez du possédé, un anneau où étoit enchassée une racine dont le roi Salomon se servoit à cet usage;

(*a*) Maccab. L. I. c. 6. v. 43. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XII. p. 420. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 162.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XIII. p. 453. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 218, 219.

& dès que le démon l'avoit flairée, il jettoit le possédé par terre & l'abandonnoit. Il récitoit ensuite les mêmes paroles que Salomon avoit laissées par écrit; & en faisant mention de ce Prince, il défendoit au démon de revenir dans le corps du possédé. Il en avoit fait l'expérience en présence de l'empereur Vespasien, de ses fils & de plusieurs capitaines & soldats. Mais, pour faire encore mieux voir l'effet de ses conjurations, il remplissoit une cruche d'eau, & commandoit au démon de la jetter par terre, afin que l'on connût par ce signe qu'il avoit abandonné le possédé, & il obéissoit.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (a) fils de Bœtus. L'Ethnarque Archélaüs, après son retour de Rome, l'établit souverain sacrificateur des Juifs. Il fut le soixante-cinquième depuis Aaron, & le troisième après la naissance du Sauveur. Il succéda à son frere Joazar, & n'exerça cette charge que trois ans, ayant été obligé de la remettre à Jesus, fils de Sié ou Sias.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (b) fils d'Ananus, fut honoré de la dignité de souverain sacrificateur des Juifs, par Valérius Gratus, gouverneur de Judée, qui l'ôta à Ismaël, fils de Phabus. Il ne la garda qu'une année; il en fut dépossédé, & la remit à Simon, fils de Camith, l'an de Jesus-Christ 18. Il fut le soixante-neuvième souverain sacrificateur, & le septième après la naissance du Messie.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (c) Juif de la ville de Babylone, d'une taille gigantesque, puisqu'on dit quil avoit sept coudées de haut, qui font dix pieds & demi. Artabane, roi des Parthes, le donna à l'empereur Tibere.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (d) Juif zélé & très-instruit des choses de sa religion. Ayant appris qu'Izate, roi des Adiabéniens, avoit embrassé la religion des Juifs, sans avoir reçu la circoncision, il lui dit librement: » Ignorez-vous, Prince, » quelle est l'injure que vous » faites à la loi, & par la loi » à Dieu même? Croyez-vous » donc qu'il suffise de sçavoir » ses commandemens sans les » pratiquer? Et voulez-vous » toujours demeurer incircon» cis? Que si vous ne sçavez » pas encore que la loi ordonne » de se faire circoncire, lisez» là, & vous y verrez que l'on » ne peut y manquer sans im» piété. « Le Roi fut si touché de ces paroles, que sans différer davantage, il se retira dans une

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XV. p. 613.
(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XVIII. p. 619.
(c) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XVIII. p. 625.
(d) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XX. p. 685, 686.

chambre, envoya chercher un chirurgien & se fit circoncire, quoiqu'il fût dans un âge à ne pouvoir souffrir une telle opération, sans exposer sa vie.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (*a*) fils de Dinéus, de la province de Galilée, étoit un insigne voleur, qui ravageoit & désoloit entièrement les bourgs des Samaritains par ses voleries & ses brigandages. Il leur fit encore de plus grands maux lorsqu'il fut élu chef du parti de ceux de sa nation contre ceux de Samarie, dans la guerre qu'ils se firent les uns contre les autres, pour les raisons que nous allons dire. Les Juifs de la Galilée, qui alloient à Jérusalem les jours des fêtes solemnelles, avoient coûtume de passer par les terres des Samaritains. Quelques Galiléens entrerent en contestation avec les habitans de Naïs, qui étoit un village qui en dépendoit, & qui étoit situé dans le grand champ. La querelle s'échauffa si fort, que plusieurs y furent tués. Les principaux de Galilée en portèrent leurs plaintes au Gouverneur Cumanus, pour en avoir justice. Mais, comme il avoit été prévenu par les Samaritains, & gagné par leur argent, ils n'en reçurent aucune satisfaction. Un procédé si déraisonnable les irrita au point, qu'ils résolurent de se faire justice par les armes, disant que la servitude étoit assez rude par elle-même, sans que les injustices & les outrages la rendissent encore plus insupportable. Comme ils n'avoient point de chef, ils appellerent Eléazar, fils de Dinéus, qui se mit à leur tête avec ses troupes, attaqua par plusieurs fois les Samaritains, les battit & les pilla; & si Cumanus ne se fût mis en marche avec sa cavalerie de Sébaste, quatre cohortes, & grand nombre de ceux qu'il favorisoit, le mal auroit été beaucoup plus grand. Cumanus tua plusieurs Galiléens, prit Eléazar, & le fit mourir.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (*b*) fils d'Ananias, grand sacrificateur des Juifs, étoit un homme fort téméraire & fort insolent. Il se mit à la tête d'une compagnie de gens aussi méchans que lui, se saisit des portes du temple de Jérusalem, & dit tout haut, qu'il ne falloit recevoir de présens ni d'offrandes que de ceux de sa nation, & nullement des étrangers, ce qui étoit directement contraire à l'ancienne coûtume. Les autres sacrificateurs, les anciens, les grands de Jérusalem, & tous ceux qui avoient du zele pour la gloire de Dieu, & de l'amour pour la conservation du peuple, virent bien que tout cela ne se faisoit que pour choquer les

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XX. p. 691. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 219.

(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. pag. 809, 810. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 283. *& suiv.*

Romains, & allumer le feu d'une guerre civile, qui ne pourroit s'éteindre que dans leur sang. Ils s'y opposerent par leurs remontrances, par leurs prieres, & enfin par la force. Tout cela fut inutile, il en fallut passer par-là, & Eléazar continua dans cette pratique jusqu'à l'entière ruine du temple.

Manahem, qui étoit devenu le chef des factieux, étoit enflé d'un orgueil qui le rendoit insupportable ; & Eléazar regardoit d'un œil jaloux un faste qui l'obscurcissoit. Celui-ci exhorta ses amis à secouer un joug honteux ; & lorsque Manahem entroit au temple environné de ses gardes, Eléazar suivi aussi d'un gros de gens armés l'attaqua subitement. Il fut aidé par le peuple, qui croyoit en détruisant le tyran détruire la tyrannie. La troupe de Manahem fut accablée sous le nombre. Plusieurs demeurerent sur la place ; Manahem lui-même fut pris, & on le fit mourir dans les supplices.

Le peuple ne tarda pas à s'appercevoir qu'il s'étoit trompé dans ses espérances. Ceux qui avoient tué Manahem, ne vouloient pas mettre fin à la guerre, mais en avoir seuls le commandement. Ainsi, quoique le très-grand nombre des citoyens les suppliât de ne point pousser les Romains qui s'étoient renfermés dans trois tours, ils n'en furent que plus ardens à les assaillir avec furie ; & en peu de tems, ils les réduisirent à se trouver heureux, s'ils pouvoient obtenir la vie sauve, & la liberté de sortir de Jérusalem. Métilius commandant de ces troupes assiégées, en fit la proposition, qui fut reçue avidement par des ennemis perfides, & résolus de ne point tenir ce qu'ils promettoient. En effet, les Romains étant sortis de leurs tours sur la foi jurée, & ayant quitté, suivant la convention, leurs boucliers & leurs épées, Eléazar & les siens se jetterent sur eux, & les massacrerent tous, hors Métilius, qui promit de se faire Juif, jusqu'à souffrir la circoncision.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (*a*) fils de Jaire, étoit parent de ce Manahem, dont il est parlé dans l'article précédent. Voyant que son parent étoit pris, & sur le point d'être puni comme il le méritoit, il se retira à Masada, où, par le moyen de cette place, il exerça sa tyrannie. On croit avec quelque fondement que c'est le même qui suit.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (*b*) petit-fils de Judas le Galiléen, & chef des Sicaires. Après la ruine de Jérusalem, il se jetta dans Masada, où il fut assiégé par Flavius Silva. Quoique vi-

(*a*) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. p. 813. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 386.

(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. L. VII. p. 986. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 492. *& suiv.*

vement

vement pressé, Eléazar ne pensoit, ni à prendre lui-même la fuite, ni à la permettre à ses gens. Déterminé depuis long-tems à une résolution qu'il regardoit comme plus digne de son courage, sa ressource étoit la mort volontaire, & le carnage de tous ceux qui se trouvoient enfermés dans Masada avec lui. Pour parvenir à l'exécution de son funeste dessein; il assemble les plus braves, & il leur représente que depuis long-tems résolus à périr plutôt que de reconnoître aucun autre maître que Dieu seul, le tems est venu pour eux de vérifier par les effets une si noble façon de penser. » Nous avons » jusqu'ici, ajoûta-t-il, rejetté avec indignation une servitude exempte de danger. » Quelle honte ne seroit-ce » pas à nous d'accepter maintenant avec la servitude les » supplices cruels, que nous » devons attendre des Romains, si nous tombons » vivans sous leur pouvoir ? » Profitons plutôt de la grace » que Dieu nous accorde d'être » les maîtres de notre sort. » Il nous prive de tout moyen » de conserver en même tems » notre liberté; sa juste colère » contre toute la nation, se » manifeste par les rigueurs » que nous éprouvons depuis » plusieurs années. Nous n'a» vons pas néanmoins lieu de » nous plaindre, non seule» ment par ce que nous sommes » coupables, mais parce qu'il » nous laisse encore une porte » pour prévenir la captivité. » Saisissons l'ouverture que » nous offre la bonté divine. » Qu'une mort honorable & » procurée par des mains amies » préserve nos femmes des » outrages que leur préparent » d'insolens vainqueurs, & » nos enfans de la servitude. » Rendons-nous ensuite ce » noble service les uns aux » autres, persuadés que la li» berté conservée jusqu'au der» nier soupir est pour des gens » de cœur le plus glorieux » tombeau. Mais auparavant; » frustrons l'avidité de nos en» nemis en détruisant par le feu » tout ce qui pourroit devenir » leur proie. Ne laissons sub» sister que les vivres, qui » nous serviront de témoignage » qu'une résolution généreuse, » & non la nécessité de la faim, » aura terminé nos jours. »

Ce discours d'Eléazar ne fut pas reçu d'une même sorte de tous ceux qui l'entendirent; les uns en furent si touchés qu'ils brûloient d'impatience de finir leurs jours par une mort qui leur paroissoit si glorieuse; mais, d'autres, étonnés par la compassion qu'ils avoient de leurs femmes, de leurs enfans, & d'eux-mêmes, s'entreregardoient, & faisoient assez connoître par leurs larmes qu'ils n'étoient pas de ce sentiment. Eléazar, craignant que leur foiblesse n'amollît le cœur de ceux qui témoignoient avec tant de courage d'approuver

sa proposition, reprit son discours avec encore plus de force; & il fit une telle impression sur les esprits, que tous l'interrompirent pour le presser d'en venir à l'exécution. Ils étoient si transportés de fureur qu'ils ne pensoient qu'à se prévenir les uns les autres. La mort de leurs femmes, de leurs enfans, & la leur propre paroissoit la chose du monde non seulement la plus généreuse, mais la plus désirable; & leur seule appréhension étoit que quelqu'un d'eux ne survécût. Un si violent mouvement ne se ralentit point, mais continua avec la même chaleur jusques à la fin, parce qu'ils étoient persuadés que c'étoit le plus grand témoignage d'affection, qu'ils pouvoient donner aux personnes qu'ils aimoient le plus. Ils embrasserent leurs femmes & leurs enfans, leur dirent en fondant en pleurs les derniers adieux, leur donnerent les derniers baisers; & comme s'ils eussent ensuite emprunté des mains étrangeres, ils exécuterent cette funeste résolution, en leur représentant la nécessité qui les contraignoit de s'arracher ainsi le cœur à eux-mêmes en leur arrachant la vie pour les délivrer des outrages que leur auroient fait souffrir leurs ennemis. Il ne s'en trouva pas un seul qui se sentît affoibli dans une action si tragique, tous tuerent leurs femmes & leurs enfans; & dans la persuasion où ils étoient que l'état où ils se trouvoient réduits les y obligeoit, ils considéroient cet horrible carnage comme le moindre des maux qu'ils devoient appréhender. Mais, ils ne l'eurent pas plutôt achevé, que la douleur de s'y être vus contraints leur étant insupportable, & croyant ne pouvoir, sans manquer à ce qu'ils devoient à des personnes qui leur étoient si cheres, leur survivre d'un moment, ils coururent assembler tout ce qu'ils avoient de biens, y mirent le feu, & tirerent au sort dix d'entr'eux qui furent ordonnés pour tuer les autres. Alors chacun se rangea auprès des corps morts de ses plus proches, & en les tenant embrassés présenterent la gorge à ceux qui avoient été choisis pour un ministère si effroyable. Ils s'en acquitterent sans témoigner d'en avoir la moindre horreur, jetterent ensuite encore le sort afin que celui sur qui il tomberoit tuât les autres, & les neuf qui devoient être tués s'offrirent à la mort avec la même constance que les premiers. Celui qui resta seul après avoir regardé de tous côtés pour voir s'il n'y en avoit point quelqu'un qui eût besoin de son assistance pour être délivré de ce qui lui restoit de vie, & reconnu que tous étoient morts, mit le feu dans le palais, & s'étant approché des corps de ses proches, acheva par un coup qu'il se donna de son épée cette sanglante tragédie. Ainsi ils périrent dans la créance que de

tout ce qu'ils étoient il n'en tomberoit pas une seule personne sous la puissance des Romains. Mais, une vieille femme, & une cousine d'Éléazar qui étoit très-sage & très-habile, s'étoient avec cinq jeunes enfans cachées dans les aquéducs; & le nombre des morts, y compris les femmes & les enfans, fut de neuf cens soixante. Cette action se passa le quinzième jour du mois d'Avril, de l'an de Jesus-Christ 72.

Le lendemain dès la pointe du jour les Romains firent des ponts avec des échelles pour aller à l'assaut ; personne ne paroissant, mais le feu étant la seule chose qui faisoit du bruit, ils ne pouvoient s'imaginer la cause de ce grand silence. Ils firent jouer le bélier, & jetterent de grands cris pour voir si quelqu'un ne répondroit point. Aussitôt ces deux femmes sortirent des aquéducs & leur rapporterent tout ce qui s'étoit passé. Ils eurent peine à y ajoûter foi, tant une action si extraordinaire leur paroissoit incroyable, travaillerent à éteindre le feu, & arriverent jusques au palais. Alors voyant cette grande quantité de morts, au lieu de s'en réjouir en les considérant comme ennemis, ils ne pouvoient se lasser d'admirer que par un si grand mépris de la mort tant de gens eussent pris & exécuté une si étrange résolution.

ÉLÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (*a*) fils d'un certain Simon. Quoiqu'il se fût enrichi des dépouilles des Romains, qu'il eût pris l'argent qui appartenoit à Cestius, & qu'il eût beaucoup tiré du trésor public ; néanmoins parce que l'on voyoit qu'il aspiroit à la tyrannie & se servoit comme de gardes de ceux qui lui étoient les plus affidés, on ne lui donna aucune charge. Mais, il gagna peu à peu de telle sorte le peuple par son adresse & par la manière dont il se servit de son bien, qu'il lui persuada de lui obéir en tout. C'est sous ses ordres que les Zélateurs s'étoient emparés du temple, & qu'ils y avoient soutenu un siege contre le pontife Ananus. Ils s'étoient toujours depuis conduits par ses conseils, & il jouissoit dans ce parti de l'autorité de chef, jusqu'à ce que Jean de Giscale fut venu s'y associer. Celui-ci, effaçant totalement Eléazar, lui fit perdre son crédit parmi les Zélateurs, & prit sur eux toute l'autorité.

Mais, Eléazar, aussi ambitieux que Jean de Giscale, quoiqu'il eût moins de talens & de ressource, souffroit avec impatience de se voir obligé de plier sous un nouveau venu, qui lui avoit enlevé la première place. Mais, cachant avec soin ces sentimens, il ne montroit que de l'indignation contre un tyran

(*a*) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. pag. 822. Tacit. Hist. L. V. c. 12. Crévi Hist. des Emp. T. III. p. 391, 392, 435.

cruel & déteſtable. Il gagna par ſes diſcours quelques chefs de bandes, & avec eux il s'empara de la partie intérieure du temple, qui étoit plus élevée que le reſte. Au moyen de la continuation des ſacrifices, des libations & de tout le culte, ils jouiſſoient de l'abondance, parce que n'ayant aucun reſpect pour les loix ni pour les choſes ſaintes, ils tournoient à leur uſage & les offrandes & les prémices.

Cette troupe ayant ouvert les portes du temple pour la ſolemnité de Pâques, qui arriva en ce tems-là, Jean de Giſcale mêla parmi le peuple qui entroit en foule quelques-uns des ſiens armés ſecrétement ſous leurs robes. Ils ſe gliſſerent ainſi ſans être reconnus; & dès qu'ils furent entrés, ils ôterent leurs habillemens de deſſus, & montrerent leurs armes. La confuſion fut horrible. Le peuple crut qu'il alloit être attaqué, & que la fureur des meurtriers ne feroit aucune diſtinction; & il n'eut d'autre reſſource que de ſe ſerrer & de s'entaſſer autour de l'autel & du Lieu ſaint. Les Zélateurs, qui ſçavoient bien que c'étoit à eux qu'on en vouloit, allerent ſe cacher dans les ſouterreins. Les partiſans de Jean de Giſcale ne trouverent donc aucune réſiſtance; & après le premier moment de tumulte & de déſordre, dont furent les victimes ceux qui avoient le moins dintérêt à la querelle, ils demeurerent maîtres de la place. Jean de Giſcale ſatisfait de ſa conquête, laiſſa ſortir le peuple en liberté, & invita les Zélateurs à ſe joindre à lui en le reconnoiſſant pour chef. Ils y conſentirent, & Eléazar continua de commander cette troupe, mais ſous les ordres de Jean de Giſcale.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος. (a) On lit dans Joſephe que pendant la guerre des Juifs contre les Romains, on choiſit pour commander les gens de guerre dans l'Idumée Jéſus, fils de Sapphas, l'un des grands ſacrificateurs, & Eléazar, fils du nouveau grand ſacrificateur. Il y en a qui font cet Eléazar, fils de Matthias fils de Théophile.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, capitaine de l'armée de Simon, fils de Gioras, qui alla au château d'Hérodion, pour perſuader à la garniſon de remettre cette forteresſe entre les mains de Simon; mais, il n'eut pas plutôt déclaré ſa commiſſion, qu'on ſe mit en état de le tuer; & comme les portes étoient fermées, & qu'il ne pouvoit s'enfuir, il ſe jetta d'une fenêtre en bas, où il ſe briſa tout le corps, & mourut ſur le champ.

ELÉAZAR, *Eleazar*, (b) *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος,

(a) Joſeph. de Bell. Judaïc. L. II. p. 822.

(b) Joſeph. de Bell. Judaïc. L. VII. pag. 982, 983. Crév. Hiſt. des Emp. T. III. p. 490, 491.

jeune officier très-brave, qui, après la ruine de Jérusalem & du temple, se retira dans le château de Machéron, où il soutint avec une valeur incroyable le siege contre Lucilius Bassus. Il étoit l'ame de toutes les sorties, toujours le premier quand il s'agissoit d'attaquer; toujours le dernier quand il falloit faire retraite, & couvrant les autres par son audace. Il arriva que dans une de ces occasions, tous étant rentrés, Eléazar, plein de confiance, demeura quelque tems hors de la porte, s'entretenant d'en bas avec ceux qui étoient sur le mur, & occupé tout entier de ce qui faisoit l'objet de la conversation. Un soldat Romain épia ce moment, & s'approchant à petit bruit, il le saisit par le milieu du corps, & l'enleva tout armé dans le camp Romain. Lucilius Bassus ordonna sur le champ qu'on le dépouillât; & qu'on le frappât cruellement de verges vis-à-vis de la place. Ce spectacle excita les larmes & les gémissemens des assiégés, de qui Eléazar étoit estimé & chéri, & parmi lesquels il avoit une nombreuse & honorable parenté. Lucilius Bassus, voulant tirer avantage de cette disposition des esprits, fit planter une croix comme pour y attacher sur le champ son prisonnier. Les Juifs ne purent tenir contre la crainte de voir crucifier Eléazar sous leurs yeux. Sensibles par eux-mêmes, & attendris encore par les cris lamentables de cet infortuné, qui les conjuroit de lui épargner une mort infâme & cruelle, ils députerent au général Romain, offrant de lui rendre la place, s'il vouloit leur remettre Eléazar, & leur accorder toute liberté de se retirer. Lucilius Bassus accepta leur offre, & la capitulation fut exécutée de bonne foi de part & d'autre.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ἐλεάζαρ, Ἐλεάζαρος, (*a*) fils de Saméus, fit une action extraordinaire de valeur pendant le siege de Jotapate. Il jetta avec tant de violence une très-grosse pierre sur la tête du bélier des Romains, qu'il la rompit, sauta ensuite en bas au milieu des ennemis, prit cette tête avec une hardiesse inconcevable & la porta jusques au pied du mur, où n'étant point armé il fut blessé de cinq coups de flèches; mais, rien n'étant capable de l'étonner, il remonta sur le mur & y demeura exposé à la vue de tout le monde, chacun admirant son courage, jusqu'à ce que la douleur de ses plaies le fit tomber avec cette tête de bélier, qu'il ne voulut jamais quitter.

ELECTE, *Electa*, Ἐκλεκτὴ, (*b*) étoit, à ce que l'on croit, une dame de qualité, à qui saint Jean l'Évangéliste adresse sa se-

(*a*) Joseph. de Bell. Judaic. L. III. p. 844.

(*b*) Joann. Epist. 2. v. 1.

conde Epître. Elle demeuroit aux environs d'Éphese, & saint Jean lui écrit, & à ses enfans, pour les précautionner contre les Hérétiques de ce tems-là, qui nioient la divinité de Jesus-Christ & la vérité de son incarnation.

Quelques-uns croient que le nom d'Electe, qui signifie choisie, n'est pas un nom propre, mais une épithete honorable donnée à cette dame, dont le nom propre n'est pas exprimé dans l'Epître de saint Jean. D'autres veulent que son nom propre soit Kyria; d'autres, que ce ne soit point à une personne, mais à une Eglise entière que l'Epître est adressée. S. Clément d'Alexandrie, dans son commentaire sur les Epîtres canoniques, dit qu'Electe étoit une dame de Babylone, à qui saint Jean écrivoit.

ELECTE, *Electa*, Ἐκλεκτὴ (*a*) Saint Jean salue Electe, dont nous venons de parler, au nom de sa sœur Electe, & de ses fils. Ce qui est aussi embarrassant que ce que nous venons de voir de la première Electe. On ne sçait si celle-ci est une dame, ou une Eglise.

ELECTRA, *Electra*, Ἠλέκτρα, (*b*) petite ville du Péloponnèse, située dans la Messénie sur la route d'Andanie à Cyparissie. Elle étoit traversée par deux fleuves, l'un de même nom que la ville, l'autre nommé le Cœus. Ces noms peuvent se rapporter à Electre, fille d'Atlas, & à Cœus le pere de Latone, si l'on n'aime mieux dire que c'étoient les noms de quelques héros du païs. Au-delà d'Electre étoit la fontaine Achéa, & l'on y appercevoit quelques restes de l'ancienne ville de Dorium, où Homère nous apprend que Thamyris perdit la vue pour s'être glorifié de chanter mieux que les muses.

ELECTRA, *Electra*, Ἠλέκτρα, fleuve. *Voyez* l'article précédent.

ELECTRE, *Electra*, Ἠλέκτρα, (*c*) l'une des Atlantides, c'est-à-dire, fille d'Atlas, fut, selon virgile, mere de Dardanus, qui fonda la ville de Troye. Ce n'est point une fiction du Poëte, qui s'appuie toujours sur l'Histoire ou sur la tradition. En effet, Denys d'Halicarnasse dit qu'Electre, fille d'Atlas, fût mere de Dardanus.

Le nom de la petite ville d'Electra dans la Messénie, peut, selon Pausanias, se rapporter à Electre, fille d'Atlas.

ELECTRE, *Electra*, Ἠλέκτρα, (*d*) fille d'Agamemnon, & sœur d'Oreste. Lorsque son pere partit pour le siege de Troye, il la confia elle, son frere & leur mere Clytemnestre aux soins d'Egisthe son cousin. Celui-ci ayant conçu une forte pas-

(*a*) Joann. Epist. 2. v. 13.
(*b*) Pauf. p. 279.
(*c*) Virg. Æneid. L. VIII. v. 135. *& seq.* Pauf. p. 279. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 452, 453.
(*d*) Pauf. p. 114. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 316. *& suiv.*

son pour Clytemnestre, cette Princesse ne résista point à ses sollicitations; & le jeune Oreste auroit été la victime de cette malheureuse intrigue, si sa sœur Electre ne l'eût fait secrétement retirer chez son oncle Strophius roi de Phocide, qui avoit épousé la sœur d'Agamemnon. Pour Electre elle-même, Egisthe la maria à un homme de basse naissance, pour n'avoir rien à craindre de son ressentiment. Cependant, Agamemnon revint du siege de Troye; mais, il fut tué avec tous ceux qu'il en avoit ramenés. Oreste, quelques années après, forma le dessein de venger la mort de son pere; & ayant pour cela levé quelques troupes, il sortit de la cour de Strophius avec Pylade, entra secrétement dans Mycenes, & se cacha chez sa sœur Electre. Celle-ci fit d'abord courir dans Mycenes le faux bruit de la mort d'Oreste, dont Egisthe & Clytemnestre eurent tant de joie, qu'ils allerent incontinent dans le temple d'Apollon pour rendre graces aux dieux de cette agréable nouvelle. Oreste, y étant entré avec ses soldats, & ayant fait arrêter les gardes, tua de sa propre main sa mere & son malheureux amant. Dans la suite, Electre épousa Pylade, dont selon Hellanicus, cité par Pausanias, elle eut deux enfans, sçavoir, Strophius & Médon.

Homère nomme cette princesse Laodice; sur quoi les Commentateurs remarquent que le surnom d'Electre ne lui fut donné que pour marquer qu'elle n'avoit été mariée que fort tard; il y a même apparence qu'il ne lui fut donné que longtems après par les Poëtes tragiques, & qu'Homère ne l'a jamais connu.

ELECTRE, *Electrà*, Ἠλέκτρα, (a) fille de l'Océan & de Téthys, épousa Thaumas, dont elle eut Iris & les Harpyes Aëllo & Ocypete.

ELECTRE, *Electra*, Ἠλέκτρα, (b) sœur de Cadmus, donna son nom à une des portes de Thebes.

ELECTRE, *Electra*, Ἠλέκτρα, (c) l'une des femmes d'Hélene, étoit représentée à Delphes, attachant la chaussure à cette Princesse.

Il y eut une des filles d'Œdipe, qui porta le nom d'Electre; elle étoit sœur d'Antigone.

ELECTREI NUMMI. (d) Alexandre Sévère, qui fit faire des médailles d'or d'Alexandre le Grand, dont il vouloit honorer la mémoire, en fit faire aussi d'Ambre, *Electreos Nummos*.

ELECTRIDES, *Electridæ*, Ἠλεκτρίδαι, (e) isle de l'Ilyrie,

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 196.
(b) Pauf. p. 555, 558.
(c) Pauf. p. 658.
(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 162.
(e) Plin. T. I. p. 181. Strab. p. 215. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 106.

située près des Absyrtides, selon Scymnus & Pline. Ce dernier n'en parle que sur le rapport des Grecs, qui les avoient nommées ainsi, parce qu'ils croyoient qu'il y croissoit de l'Ambre; & il n'en parle, que pour marquer le peu de fonds que l'on peut faire sur ce que disent les Grecs; puisque, dit-il, on n'a jamais sçu quelles isles ils ont désignées par ce nom. Strabon se moque aussi de ces isles Eléctrides du golfe Adriatique, que l'on plaçoit, selon lui, devant le Pô.

Les Argonautes, si nous en croyons Apollonius de Rhodes, relâcherent par le conseil d'Orphée dans l'isle Electride; mais, comme il ne raconte aucune aventure à ce sujet, cette circonstance ne nous rend pas plus sçavans sur le fait de cette isle.

ELECTRIDES, *Electridæ*, Ἠλεκτρίδαι, (a) isles de la mer de Germanie, selon le même Pline. Cet Auteur, ayant parlé de quelques isles qui sont au couchant de la Grande Bretagne, dit qu'à l'opposite, vers la mer de Germanie, sont éparses les Glessaries, que les Grecs modernes ont nommées Electrides, parce que l'Ambre, appellé en Grec Ἤλεκτρον, en Latin *Electrum*, y naît ou s'y trouve au bord de la mer. Ortélius a soupçonné que ce que pouvoit être les isles de Hetland, Schetland & Fare, qui sont au nord de l'Ecosse, & comme à l'opposite de l'isle de la Grande Bretagne. Le P. Hardouin explique autrement ce mot *à l'opposite*, & prétend que Pline venant de parler de plusieurs isles situées à l'ouest de cette isle, le mot *à l'opposite* s'y rapporte, & signifie des isles situées à l'orient, dans la mer de Germanie, c'est-à-dire, dans cette partie de la mer Baltique, qui baigne l'Allemagne au nord, & où sont les isles d'Œland & de Gotland. Cellarius semble partager le différend par la moitié, & reconnoître deux sortes d'isles Electrides, les Orientales, dans la mer Baltique, & les Occidentales, à l'opposite des isles Britanniques, si pourtant elles existent, ajoûte-t-il, *sicubi sunt*.

On sçait que les Anciens ne connoissoient presque point tout ce qui est au-delà de l'Elbe. Cela se voit par le témoignage de Strabon. Tacite est le premier d'entr'eux, qui nous en ait donné quelque connoissance un peu distincte; encore ne l'est-elle pas assez, pour nous déterminer la plûpart du tems.

ELECTRYON, *Electryon*, Ἠλεκτρύων, (b) fils de Persée & d'Andromede, épousa sa niece Anaxo, fille d'Alcée. D'autres nomment Eurymede la femme d'Electryon. Quoi qu'il en soit, de ce mariage naquit Alcmene, qui fut mere d'Hercule.

(a) Plin. T. I. p. 223.
(b) Diod. Sicul. pag. 151. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 51. Tom. VII. p. 3. & suiv.

Après la mort de Mestor, qui étoit aussi fils de Persée & d'Andromede, Electryon envahit sa part du royaume de Mycenes. Ses petits neveux étant venus dans la suite la redemander, ce Prince refusa de les satisfaire; ce qui fut cause qu'ils ravagerent ses campagnes, & emmenerent ses troupeaux. Les fils d'Electryon rassemblerent leurs troupes, & leur ayant livré un combat, les uns & les autres y perdirent la vie. Lycimnius, fils naturel d'Electryon, Prince encore fort jeune, resta seul pour en porter la nouvelle à son pere. Le roi de Mycenes, avant que d'entreprendre de venger la mort de ses enfans, laissa le gouvernement de son royaume, avec sa fille Alcmene, à Amphitryon son neveu, lui promettant de la lui donner en mariage à son retour. Comme il revenoit victorieux, & ramenoit ses vaches, Amphitryon voulut en arrêter une qui s'étoit échappée, & jetta après elle sa massue qui tomba sur Electryon & le tua. Ce meurtre, quoiqu'involontaire, fit perdre à ce jeune Prince le royaume de Mycenes; car, Sthénélus, frere du défunt, profitant de la haine publique que cet accident avoit attirée sur Amphitryon, le chassa de tout le païs des Argiens, & se rendit maître de Mycenes, où son fils Eurysthée regna après lui.

ELECTRYON, *Electryon*, Ἠλεκτρύων, (a) fils d'Itonus, & petit-fils de Bœotus, fut pere de Leitus.

ELECTRYONE, *Electryone*, fille du Soleil & de la nymphe de Rhodes, eut pour sœurs les Héliades. Étant morte pendant sa virginité, elle reçut de la part des Rhodiens, des honneurs héroïques.

ÉLÉE, *Elea*, Ἠλεία, nom donné par quelques Auteurs à la province d'Élide. *Voyez* Élide.

ÉLÉE, *Elæa*, Ἐλαία, (b) ville maritime de l'Asie mineure, dans l'Éolide. Étienne de Byzance dit que ceux de Pergame y avoient leurs vaisseaux; qu'elle s'appelloit anciennement Cidænis, & qu'elle avoit été bâtie par Mnesthée; mais, il lui associe les Athéniens qui partirent avec lui pour le siège de Troye. Ce Géographe y met un port & une rade pour les vaisseaux, & ajoûte que cette ville appartenoit aux Rois du nom d'Attale. On blâme Frontin de l'avoir appellée *Cælia*. Elle étoit à quelque distance & en de-çà de l'embouchure du Caïcus.

Thersandre ayant été tué par Téléphus dans un combat naval, où il s'étoit extrêmement distingué, on lui éleva un monument dans la ville d'Élée; & l'on voyoit encore du tems de

(a) Diod. Sicul. p. 188.

(b) Strab. pag. 622. Pom. Mel. p. 80. Plin. T. I. p. 281, 283. Ptolem. L. V. c. 2. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 18. Pausf. p. 551. Plut. T. I. p. 750.

Pausanias, dans la place publique de cette ville, une tombe de pierre exposée à l'air, sur laquelle les habitans alloient tous les ans honorer sa mémoire.

ÉLÉE, *Elæa*, Ἐλαία. ville de Phénicie entre Tyr & Sidon, selon Étienne de Byzance; c'est apparemment la même que Denys le Périégete nomme Elais, qu'il place aussi dans le voisinage de ces villes, aussi bien que Priscien & Aviénus, ses traducteurs Latins.

ÉLÉE, *Elea*, Ἐλέα, ville d'Italie, appellée par d'autres Vélie. *Voyez* Vélie.

Il y a eu plusieurs autres lieux qui ont porté le nom d'Elée, qui en Grec veut dire un olivier. Cet arbre se trouvoit sans doute en abondance dans ces lieux-là, puisqu'ils en avoient pris le nom.

ÉLÉEN, *Eleus*, Ἀλεῖος, surnom de Jupiter, pris d'un temple très-riche, que ce dieu avoit à Elis dans le Péloponnèse.

ELÉENS, *Elei*, Ἠλεῖοι nom commun aux habitans de l'Élide en général, & en particulier aux habitans d'Élis, capitale de l'Élide. Il est important de faire attention à cette distinction dans la lecture des Auteurs anciens.

ELEGIAQUE, *Elegiacus*, terme qui se dit de ce qui appartient à l'Élégie, & s'applique plus particulièrement à l'espèce de vers qui entroient dans l'élégie des Anciens, & qui consistoient en une suite de distiques formés d'un hexametre & d'un pentametre.

Cette forme de vers a été en usage de très-bonne heure dans les Élégies. Mais, on en ignore l'Auteur. *Voyez* Élégie.

ÉLÉGIE, *Elegia*, Ἐλέγεια, (*a*) ville d'Arménie, située sur l'Euphrate, selon Étienne de Byzance. Ortélius impute à cet ancien Géographe d'en avoir fait une contrée; Berkelius traduit beaucoup mieux le χωρίον de cet Auteur par *oppidulum*, bourgade. Pline dit qu'elle étoit dant l'Arménie, au lieu où l'Euphrate rencontre le mont Taurus. Ce nom se trouve diversement écrit dans les anciennes éditions de Pline & de Solin, *Elegea*, *Eulegea*, *Eligea*, *Eligia*. Xiphilin dit que la ville *Eligia*, fut prise par Trajan.

Un jour, Sévérien étant venu camper près d'Élégie, y fut investi par l'armée des Parthes, que commandoit Osroès. Il y souffrit lui & ses gens, pendant trois jours les horreurs d'une faim cruelle; & ne voulant point se rendre, il fut taillé en pièces avec toutes les troupes qu'il avoit amenées.

ELÉGIE, *Elegia*, (*b*) espèce de poësie qui s'employe ordinairement dans les sujets tristes & plaintifs. Nous ajoûtons *ordi-*

(*a*) Plin. T. I. p. 267. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 238, 382.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 277. & *suiv.* T. VII. p. 335. & *suiv.* T. XVI. p. 399. & *suiv.*

nairement, parce que l'Élégie ne se borne pas uniquement aux objets lugubres, comme on le verra ci-après.

On a vu dans tous les tems des génies du premier ordre faire leurs délices de ce genre de poësie. Sans parler de Mimnerme, de Philétas, de Callimaque, & de tant d'autres Anciens qui ont été, pour le dire ainsi, Élégiaques de profession, Euripide & Sophocle ne crurent point, en s'y appliquant, déshonorer les lauriers qu'ils avoient cueillis sur la scene.

Entre les Poëtes modernes, il en est peu qui ne se soient exercé sur ce même genre; & plusieurs s'y sont consacrés par choix & par inclination.

Nous nous bornerons dans cet article à faire connoître l'origine & le caractère de l'Élégie; mais, nous rechercherons auparavant l'étymologie de ce mot. Nous ne dirons rien que d'après M. l'abbé Souchay.

I.

De l'étymologie du mot Élégie.

Les Grammairiens, moins heureux d'ordinaire que féconds en étymologies, rapportent différentes origines du terme d'Élégie. Diomede le fait venir de εὐλογεῖν, louer, & fonde son opinion sur le premier usage de ce poëme destiné, comme il le pense, à faire l'Éloge des morts. Ceux-ci tirent le mot d'Élégie du verbe ἐλεγαίρειν, être en démence, être en fureur; ceux-là, de ἐλεεῖν, avoit compassion, ou d'ἐλεγολέγειν, se plaindre d'une maniere qui excite la pitié, ou du mot ἐλελεῦ, qui, selon eux, faisoit le refrein ordinaire de ces chansons tendres & plaintives, que les amans chantoient pendant la nuit à la porte de leurs maîtresses; d'autres encore, cités par Scaliger, dérivent ce terme de celui d'ἐλεός, oiseau nocturne, & qu'à cause de son cri lugubre, les Latins appellerent *Ulula*.

Mais, sans insister davantage sur ces sortes d'étymologies, qui étant purement arbitraires, pourroient se multiplier à l'infini; nous adopterons avec Vossius, celle de Didyme, comme la plus simple & la plus propre à faire connoître la nature de l'Élégie. Ce mot donc, selon Didyme, vient de ἒ ἒ λέγειν, dire hélas; & l'Élégie fut ainsi nommée, parce qu'elle étoit remplie de l'exclamation lugubre ἒ ἒ, si familiere aux Poëtes tragiques, & qui échappe si naturellement aux personnes affligées. Ovide semble adopter la même origine; il ne donne guere à l'Élégie d'autre Épithete, que celle de plaintive; & pleurant la mort de Tibulle: » Ah! triste Élégie, s'écrie-t-» il, jamais tu ne méritas mieux » qu'aujourd'hui, le funeste » nom qui te fut imposé.

Ah! nimis ex vero nunc tibi nomen erit.

Terentianus Maurus & Boëce en ont eu la même idée qu'O-

vide, & l'ont peinte des mêmes couleurs; elle est donc suivant sa véritable étymologie, un Poëme consacré aux gémissemens & aux larmes.

II.

De l'origine de l'Élégie.

Didyme définit l'Élégie : *Un air triste & qui se chante sur la flûte.* Des témoins non suspects, je veux dire des monumens publics, attestent l'usage de chanter ainsi l'Élégie. Plutarque nous apprend que telle fut la pratique des premiers Élégiaques, & que ce fait est garanti par les registres ou les tables des jeux Pythiens.

Or, la circonstance d'être chantée sur la flûte, détermine à croire que l'Élégie a commencé par les plaintes ou lamentations usitées aux funérailles dans tous les tems, & chez tous les peuples de la terre. La flûte, en effet, accommodée aux sanglots de ces femmes gagées qui possédoient l'art de pleurer sans affliction, faisoit parmi les Anciens la musique des funérailles. A celles du jeune Archémore, fils de Lycurgue, c'est la flûte qui donne le signal, & le ton des lamentations. Dans les fêtes d'Adonis on se servoit aussi de la flûte, & l'on y ajustoit ces mots lugubres, *αἶ, αἶ τὸν Ἄδωνιν*, hélas, hélas, Adonis; mots qui convenoient parfaitement à la tristesse de ces fêtes, & qui ne répondent pas moins bien à l'idée que Didyme nous donne de l'Élégie. Les Romains, en vertu d'une loi très-ancienne, & que Cicéron nous a conservée, employerent la flûte au même usage ; c'est pour cela qu'ils disoient en proverbe : *Jam licet ad tibicines mittas*, envoyez d'avance chercher les joueurs de flûte, pour marquer qu'un malade étoit désespéré, & qu'il n'avoit plus qu'un moment à vivre.

Ces plaintes ou lamentations auxquelles on ajustoit la flûte, s'appelloient ainsi que l'Élégie, *θρῆνοι*, des airs tristes & lugubres. On en voit des vestiges dès le tems de Jacob; les Égyptiens pleurerent ce Patriarche, comme Diodore de Sicile rapporte qu'ils pleuroient leurs Souverains. toute la face de l'Égypte étoit changée alors, & l'on n'entendoit de toutes parts que des lamentations. Elles avoient aussi lieu à l'égard des particuliers, dont le trépas étoit annoncé par les cris que faisoient les femmes dans tous les carrefours. Nous voyons dans Strabon la même coûtume de bonne heure établie chez les Assyriens. On sçait assez quelles furent les lamentations de Thétis sur la mort de son fils Achille, & à quel excès les Grecs porterent les lamentations en général ; l'usage, au reste en étoit si respecté, que les matelots qui précipiterent Arion dans la mer, gens d'ailleurs sans foi & sans humanité, lui permirent auparavant de chanter une Élégie sur sa propre mort.

Maintenant, où trouver plus de ressemblance & plus de conformité, qu'entre ces lamentations & l'Élégie? Même définition, même caractère, même instrument, même usage enfin. En effet, Proculus dit nettement que l'Élégie n'eut point d'autre emploi dans son institution que de pleurer les morts La plûpart des Grammairiens ont embrassé le même sentiment, & le Scholiaste de Lycophron est encore, s'il est possible, plus précis sur cet article, puisque c'est par-là qu'il caractérise les Poëtes Elégiaques. Et voilà sans doute ce qui a fondé chez les Grecs cette espèce de tradition, que les Muses elles-mêmes se rendoient en habit de dueil à Lesbos, pour y assister aux funérailles, & qu'elles avoient accoûtumé d'y faire leurs lamentations.

Il est naturel de présumer qu'au commencement ces plaintes furent sans ordre, sans liaison, sans étude; simples expressions de la douleur, qui ne laissoient pas de consoler les vivans, en même tems qu'elles honoroient les morts. Comme elles étoient tendres & pathétiques, elles remuoient l'ame; & par les mouvemens qu'elles lui imprimoient, elles la tenoient tellement occupée, qu'il ne lui restoit plus d'attention pour l'objet même dont la perte l'affligeoit. De-la vient que l'on fit un art de ces plaintes, & qu'elles furent bientôt aussi liées & aussi suivies que le permettoit l'occasion qui les faisoit naître, ou plutôt, le sujet à l'occasion duquel elles étoient composées; témoin ce beau cantique de David sur la mort de Saül & de Jonathas: » Quels » hommes, ô Israël, ont péri » sur tes collines! Comment » sont tombés ces héros? Gar» dez-vous de publier dans » Geth ou dans Ascalon, une » si funeste nouvelle; les filles » des Philistins en triomphe» roient de joie. Montagnes de » Gelboë, que la rosée & la » pluie ne tombent jamais sur » vous! Puissiez-vous être frap» pées d'une éternelle stérili» té! Vous avez vu tomber sur » votre sommet l'élite & l'orne» ment de Juda. Filles de Sion, » versez des torrens de lar» mes; Saül & Jonathas ne » sont plus. Comment les forts » sont-ils tombés? Comment » ont péri ces Princes, la gloi» re des guerriers? «

Ces sortes de cantiques ou d'Élégies eurent tant de charmes pour les Hébreux, qu'ils en firent des recueils, & que long-tems après la mort de Josias, ils répéterent encore les plaintes du prophete Jérémie sur la fin tragique de ce Roi. Le même attrait put engager les femmes d'Égypte & celles de Phénicie à instituer ces fêtes lugubres, où les unes pleuroient leur dieu Apis, & les autres Adonis.

Quoique par leur matière, ces lamentations appartiennent de droit à l'Élégie, on n'o-

seroit assurer qu'elles en eussent la forme, telle que nous la voyons dans Mimnerme & dans ceux qui l'ont suivi. Pour être en état de prononcer sur cette question, il faudroit connoître précisément, & l'Auteur du vers Élégiaque ou pentametre, & le siècle où il a vécu; mais, les Grammairiens ne furent jamais si partagés que sur ce point de littérature, & leur querelle étant encore indécise au tems d'Horace, il n'est guere possible de la décider aujourd'hui.

Si nous en croyons Suidas, c'est ou l'insensé Théoclès, ou le célebre Midas qui trouverent le vers élégiaque; Théoclès, dans le tems même de sa démence, ou de sa fureur, & Midas lorsqu'il rendoit les derniers devoirs à sa mere. Si nous aimons mieux nous en rapporter à Térentianus Maurus, la gloire de cette invention est due à Callinoüs, ou plutôt Callinus, car Strabon ne le nomme jamais que Καλλῖνος. Achille-Stace, après en avoir donné l'honneur à Archiloque, semble balancer entre Clonas & Terpandre, & se déterminer ensuite pour Clonas. Herméfianax enfin prétend que c'est Mimnerme, dont Smyrne & Colophon se disputent la naissance, qui a inventé le vers Élégiaque.

Il seroit, à la vérité, difficile de choisir entre des opinions si diverses & si opposées, mais peut-être est-il aisé de les réfuter. Elles n'ont d'autre fondement, la plûpart, que des traditions incertaines, ou des passages mal entendus. Suidas n'allégue aucun témoignage en sa faveur. Achille-Stace cite bien l'opuscule de la musique attribué à Plutarque; mais on y lit que Clonas, qui composa les loix de la flûte, fit aussi des vers Élégiaques, & non pas qu'il en fut l'inventeur. On ne dira rien ni de Terpandre, parce que l'Auteur du même traité n'en fait point un poëte Élégiaque; ni d'Archiloque, parce que celui-ci est certainement postérieur à Callinus. Pour Térentianus Maurus, il ne décide point, il rapporte seulement l'opinion de quelques Grammairiens, qui déféroient sans difficulté à Callinus l'invention du vers pentametre. Mais, est-il vraisemblable que Strabon ait ignoré cette découverte de Callinus; ou que la connoissant, il ne lui en ait point fait honneur, lui qui parle si souvent de ce poëte, & presque toujours avec éloge?

M. l'abbé Souchay pencheroit plus volontiers vers l'opinion d'Herméfianax. Il étoit poëte Élégiaque lui-même, & si ancien qu'il n'a point vu ruiner par Lysimaque, la ville de Colophon sa patrie. Il n'eût pas manqué, comme le remarque Pausanias, d'en déplorer le malheur dans ses Élégies. Néanmoins, M. l'abbé Souchay ne sçauroit croire que Mimnerme soit à proprement parler l'inventeur du vers Élégiaque. Contemporain des sages, il a

vu Pittacus & Solon, qui, dans la composition de leurs loix, avoient déjà employé des vers de ce caractère, & comme on l'a déjà montré, leur premier usage fut de pleurer les morts. D'ailleurs, il est certain que ceux qui perfectionnerent les arts, passerent communément pour en être les inventeurs; c'est donc en ce sens que l'on rapporte à Mimnerme l'invention du vers Élégiaque, il lui donna sa perfection, & pour l'avoir rendu plus doux & plus harmonieux, il mérita le surnom de Ligystade.

Peut-être est-il encore le premier qui ait transporté l'Élégie des funérailles à l'amour; on ne voit du moins aucun Poëte avant lui, qui l'ait employée à cet usage. Passionné dans sa vieillesse, pour une joueuse de flûte, il dut en essuyer bien des rigueurs; & pour les vaincre, il composa des Élégies aussi tendres que douloureuses; c'est pour cela que Properce lui donne sur ce point la préférence sur Homère, qui n'auroit pas eu le même talent:

Plus in amore valet Mimnermi versus Homero.

Bientôt après Mimnerme, l'Élégie désormais consacrée à l'amour, ne servit plus guere qu'à peindre les déplaisirs des amans. Hermésianax écrivit pour Léontium trois livres d'Élégies, & Battis fut l'objet de de celles de Philétas; ils conserverent pourtant à ce poëme quelque air de sa première origine, en mêlant, pour le dire ainsi, les funérailles avec l'amour, dont ils chanterent les plus tragiques effets. Hermésianax mit en vers Élégiaques l'histoire de Leucippus, qui descendoit de Bellérophon, & qu'un commerce incestueux avec sa propre sœur, engagea dans un parricide; & Philétas déplora l'infortune de Polymele, à qui son amour pour Ulysse pensa coûter la vie.

Telle fut à peu près chez les Anciens la matière le l'Élégie, avant que Tibulle, Ovide, & Properce l'eussent presque réduite aux seuls intérêts des amans. Horace nous a marqué les différens usages auxquels ce poëme fut employé; & ces mêmes usages sont expliqués d'une manière encore plus détaillée dans l'art poëtique François.

La plaintive Élégie en longs habits de dueil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil,
Elle peint des amans, la joie & la tristesse,
Flatte, menace, irrite, appaise une maîtresse.

Au reste, qu'après avoir gémi sur un cercueil, l'Élégie ait ensuite pleuré les disgraces de l'amour, ce passage fut naturel. Les plaintes continuelles des amans, ne sont-elles pas une espèce de mort? ou pour parler leur langage, *privés d'eux-mêmes,*

ne vivent-ils pas uniquement *dans l'objet de leur passion ?* Il étoit naturel encore, que s'étant servis de l'Élégie à se plaindre de leurs malheurs, ils l'employassent par un sorte de reconnoissance, à faire éclater leur joie, & à chanter leurs triomphes.

Les Latins, excepté Ovide, ne connurent guere d'autres usages de ce poëme. Soit qu'ils louassent les plaisirs de la vie champêtre, soit qu'ils déplorassent les maux que la guerre entraîne avec elle, c'étoit toujours par rapport à leur amour qu'ils louoient ces plaisirs, ou qu'ils déploroient ces maux. Tibulle a-t-il peint les délices de la campagne, l'ombre d'un peuplier qui le défend de l'ardente canicule, & la fraîcheur d'une eau vive & pure, il vient à Délie : » Pour vu, dit-il, que » j'aye le bonheur d'être au- » près de vous, à ce prix je » deviens laboureur, & je con- » duis des troupeaux sur une » montagne déserte. «

Cette règle, que la pratique des Anciens sembloit devoir rendre inviolable, les Modernes, l'ont communément négligée. Quelque sujet qu'ils aient traité la plûpart, ils lui ont donné le titre d'Élégie, dès qu'ils lui en avoient donné la forme ; comme si la forme suffisoit toute seule pour caractériser un poëme, sans la matière qui lui est propre ; ou que ce fût la nature des vers, & non pas celle de l'imitation, qui distinguât les Poëtes. Peu de ceux qui, parmi nous, ou chez nos voisins, ont écrit en langue vulgaire, sont exempts de ce défaut ; en quoi ils méritent sans comparaison moins d'indulgence. Comme ils n'avoient point de mesure affectée à l'Élégie, il leur étoit plus indispensable, puisqu'ils vouloient s'y appliquer par préférence, de choisir au moins des sujets qui convinssent à ce poëme. Pouvoient-ils, après cela, n'en pas manquer le caractère ?

III.

Du caractère de l'Élégie.

Il n'est point de genre de poësie, qui n'ait son caractère particulier ; & cette diversité que les Anciens observerent si religieusement, est fondée sur la nature même des sujets imités par les Poëtes. Plus leurs imitations sont correctes & variées, & mieux ils ont rendu les caractères qu'ils avoient à exprimer ; car, le talent du Poëte ne se mesure pas à la noblesse des images, mais à leur convenance avec les objets représentés ; comme la capacité du peintre ne se prend pas absolument de l'élégance des contours, mais de l'élégance qui convient aux figures qu'il introduit. Chaque genre a donc ses loix ; & ces loix lui sont tellement propres, qu'elles ne peuvent être appliquées à un autre genre ; ainsi, l'églogue ne quit-

re pas ses pipeaux pour entonner la trompette, & l'Élégie n'emprunte point les sublimes accords de la lyre.

Destinée dans sa première institution aux gémissemens & aux larmes, l'Élégie ne s'occupa que de ses infortunes; elle n'exprima d'autres sentimens, elle ne parla d'autre langage, que celui de la douleur; négligée comme il sied aux personnes affligées, elle cherchoit moins à plaire qu'à toucher; elle vouloit exciter la pitié, & non pas l'admiration. Elle retint ce même caractère dans les plaintes des amans, & jusques dans leurs chants de triomphe, elle se souvint de sa première origine. Ses pensées furent toujours vives & naturelles, ses sentimens tendres & délicats, ses expressions simples & faciles, & toujours elle conserva cette marche inégale, dont Ovide lui fait un si grand mérite, & qui, pour le dire en passant, donne à la poësie Élégiaque des Anciens tant d'avantage sur la nôtre.

On s'imagine communément que, pour faire des Élégies, il suffit d'être passionné, & que l'amour seul en inspire de plus belles, que l'étude jointe au talent sans l'amour. A entendre les Poëtes eux-mêmes, ce n'est ni à Calliope, ni à Apollon, qu'ils doivent leurs succès; ils en sont uniquement redevables à leurs Cynthies, ou à leurs Corinnes:

Non hæc Calliope, non hæc mihi cantat Apollo;
Ingenium nobis ipsa puella facit.

Mais, s'ils n'avoient point eu d'autre Muse, ni d'autre Apollon, comme ils affectent de le dire, ils n'auroient certainement pas atteint à cette perfection, qui leur a mérité les suffrages de tous les siècles. La passion toute seule ne produira jamais rien qui soit achevé, quelques traits brillans au plus, quelques pensées vives & naturelles, mais qui, pour n'être pas à leur place, ou pour n'être pas exprimées d'une manière convenable, perdront infiniment de leur prix. La passion, à la vérité, doit fournir les sentimens; mais, c'est à l'art de les mettre en œuvre, & d'y ajoûter les graces de l'expression.

Ce n'est pas que l'art soit nécessaire à l'Élégie pour arranger ses idées, ni qu'elle demande un discours bien suivi; son caractère n'admet point la méthode géométrique, & la scrupuleuse exactitude représente mal la situation des personnes que la tristesse abat, ou que la joie transporte; car voilà proprement les passions que peint l'Élégie; mais, l'art lui devient nécessaire pour mettre dans ses pensées un certain désordre si conforme à la nature, & que les grands maîtres seuls ont si bien connu. Oui, s'il est permis de détourner à l'Élégie ce qu'un de nos meilleurs Poëtes applique à un autre genre:

Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

C'est par-là sur-tout que Tibulle paroît admirable; ses Élégies sont pleines d'écarts ingénieux, qui tour-à-tour lui font quitter & reprendre son sujet. S'il déteste la guerre après avoir donné les noms les plus odieux à quiconque inventa l'art de forger des épées, il ajoûte incontinent, que l'avarice est le flambeau de toutes les guerres & de toutes les divisions; il envie ensuite le bonheur de ceux qui ont vécu sous le règne tranquille de Saturne; puis, comme s'il voyoit entre les mains de l'ennemi, le trait mortel qui doit le percer, il conjure les Dieux de le secourir en des périls si pressans. Après une nouvelle digression sur la frugalité des premiers hommes, il revient sur ses pas, déteste encore la guerre, décrit aussitôt les enfers, où elle précipite les guerriers avant le tems, & finit par les louanges de la paix.

Si le même Poëte se plaint d'une maladie qui le retient dans une terre étrangère, & l'empêche de suivre Messala, il regrette bientôt le siècle d'or, cet heureux siècle, où les maux qui depuis affligerent les hommes, étoient absolument ignorés; puis, revenant à sa maladie, il demande à Jupiter la guérison. Il décrit ensuite les champs Elysées, où Vénus elle-même doit le conduire, si la Parque tranche le fil de ses jours. Enfin, sentant renaître l'espérance dans son cœur, il se flatte qne les Dieux, toujours propices aux amans, lui accorderont de revoir Délie, que son absence rend inconsolable.

Il semble que si l'on étoit dans la situation que le Poëte représente, on auroit les mêmes pensées que lui, on les arrangeroit, on les exprimeroit comme lui. Quoiqu'il y ait un art infini dans ces petites digressions, on ne voit que la nature, & l'art est absolument caché.

Aussi rien n'est-il plus opposé au caractère de l'Élégie, que l'affectation. Celle-ci s'accorde mal avec la douleur, & bien loin d'exciter la pitié, elle n'est propre qu'à la détourner. Desportes devoit-il espérer d'attendrir beaucoup sa maîtresse, en lui disant dans une de ses Élégies: » Pour m'accabler à » la fois de tous ses traits, le » ciel a permis que je vous aie » vue. Il fut cependant en quel» que sorte sensible aux maux » qu'il me préparoit, puisque » le jour malheureux où je » vous vis si belle, il ne cessa » de pleuvoir; à quoi il ajoûte cette réflexion aussi touchante qu'ingénieuse:

Soit qu'il le fit d'ennui de ma perte prochaine,
Soit qu'il portât le deuil de ma mort inhumaine.

Il est vrai qu'il y a des ré-

flexions qui conviennent à l'Élégie, sçavoir, celles qui naissent du fond même de la pensée, & qui sont plutôt, à proprement parler, un sentiment qu'une réflexion. C'est à des traits de ce caractère, que la supériorité du talent se fait connoître. Qu'un Poëte ordinaire fasse l'éloge de la campagne, il pourra bien dire que l'Amour naquit en ces beaux lieux, qu'il y prit naissance parmi les troupeaux, & que c'est-là qu'il apprit à tirer de l'arc; mais, il faut être Tibulle pour ajoûter cette ingénieuse réflexion, ou, pour le dire mieux, ce sentiment vif & délicat: » Hélas, » que sa main est devenue sûre » pour mon malheur! «

Hei mihi! Quam doctas habet ille manus.

Le Poëte épique déploie à son gré tout ce qu'il a reçu de génie; il emprunte le secours des plus nobles fictions, des figures les plus hardies; il dispose en souverain des hommes, des élémens, des dieux mêmes. Pour le Poëte Élégiaque, il n'a point ces grandes ressources; après le choix des pensées & des expressions propres, c'est en de petits traits heureux que consistent presque tout son mérite & toute sa gloire.

Nous disons, après le choix des pensées & des expressions propres; car, ce choix est toujours ce qu'il y a de plus important & de plus essentiel. L'Élégie ne s'accommode point des pensées recherchées, ni même de celles qui seroient seulement ingénieuses & brillantes; ces dernières pourroient faire honneur au Poëte dans un autre genre, mais l'esprit n'est point à sa place, où il ne faut que du sentiment. Ovide, si estimable d'ailleurs, & par la beauté & par la facilité de son génie; Ovide n'a pas toujours sçu éviter le défaut que nous blâmons ici; on croiroit qu'il affecte de dire tout avec esprit, & qu'il se soucie peu de paroître touché. Pétrarque encore, parmi les modernes, n'est pas exempt du même défaut. Bien différent des amans heureux, qui souhaitent les ombres de la nuit, ce Poëte ne soupire qu'après le jour, parce qu'il voit alors deux soleils, si ressemblans en lumière & en beauté, que le Ciel devient encore amoureux de la Terre, ou, suivant l'explication de Vellutello, qu'Apollon encore sensible pour une mortelle, devient amoureux de Laure, comme il l'avoit été de Daphné, changée en laurier. Ces pensées si recherchées sont d'ordinaire fausses; & quoiqu'il soit toujours indispensable de penser juste, le vrai doit principalement règner dans l'Élégie.

Nous en avons une qui passe pour un chef-d'œuvre, laquelle peut nous fournir un exemple de ces pensées fausses & recherchées tout ensemble. Lisidor, accablé de la perte d'Amarante, & ne pouvant expirer de

douleur, invoque la mort en ces termes :

Lance un trait dessus moi ; je ne demande pas
Un de ceux dont les Rois reçoivent le trépas.

Comme si la mort avoit des traits particuliers pour les têtes couronnées, ou, pour le dire avec Racan, comme si les jours des bergers & des Rois n'étoient pas coupés des mêmes ciseaux.

Le même Poëte est rempli de pensées sublimes & d'images pompeuses. Après avoir dit qu'ici-bas tout est périssable, que les trônes & les Rois sont rongés par les vers ; que tout paye tribut au tyran des années, l'Auteur ajoûte :

Et nos peres ont vu son bras audacieux
Renverser nos autels, & foudroyer leurs Dieux.

Ce n'est pas sur ce ton que Marcellus est pleuré dans une Élégie Latine. Le Poëte ne représente, ni *autels renversés*, ni *Dieux foudroyés ;* ces pompeuses images convenoient peut-être au fils d'Auguste, par adoption, l'héritier de l'Empire & les délices des Romains ; mais, le Poëte sçavoit trop que de telles images sont réservées à l'Ode ou à l'Epopée. Il se contente de dire tout simplement : » Une » mort prématurée nous a ravi » Marcellus ; il ne lui a servi » de rien d'avoir Octavie pour » mere, & de réunir en sa per» sonne tant de vertus héroï» ques. Rien ne garantit de la » commune loi, ni la force, ni » la beauté, ni les richesses, ni » les triomphes ; de quelque » rang que vous soyez, il fau» dra qu'un jour vous appaisiez » le Cerbere, & que vous pas» siez la barque de l'inexora» ble vieillard. « Aussi quand Properce invoquoit les manes de Callimaque & de Philétas, il ne leur demandoit pas où les Muses leur avoient inspiré des vers pompeux ; mais en quel antre ils avoient trouvé, l'un & l'autre, la simplicité propre de l'Élégie.

Les images funebres conviennent parfaitement au caractère Élégiaque ; de-là vient dans les Anciens cette affectation de ramener souvent l'idée de leur propre mort, & d'ordonner quelquefois la pompe de leurs funérailles, ou bien encore de finir leurs Élégies par des inscriptions sur des tombeaux. Tibulle a-t-il déclaré qu'il ne peut survivre à la perte de Néæra qui lui avoit été promise, & qu'un rival lui avoit enlevée ; il règle à l'instant l'ordre de ses funérailles. Il veut, quand il ne sera plus, qu'une ombre légere, que cette même Néæra, les cheveux épars, pleuré devant son bûcher ; mais, il veut qu'elle soit accompagnée de sa mere, & que toutes deux également affligées, & vêtues de robes noires, elles recueillent ses cendres ; qu'elles les arrosent de vin & de lait ; qu'elles les en-

ferment dans un tombeau de marbre avec les plus riches parfums ; & que pénétrées de douleur, elles versent des larmes sur ce tombeau. Il veut encore que cette inscription fasse connoître que c'est la perte de Néæra qui a causé sa mort.

Lygdamus hîc situs est. Dolor huic & cura Neæræ

Conjugis ereptæ, causa perire fuit.

Sarasin, dont nous n'avons qu'une Élégie, est peut-être le seul de nos François qui ait connu le mérite de ces fictions. Pour fléchir Orante, il lui rappelle d'abord l'exemple des Déesses qui ont aimé ; il ajoûte ensuite, que si ses rigueurs lui ôtent la vie, l'amour le vengera, en faisant soupirer Orante pour quelque ame volage. *Alors*, continue-t-il :

Alors, s'il vous souvient de ma fidélité,

Vous vous plaindrez en vain de m'avoir maltraité ;

Quand cet amant trompeur méprisera vos charmes,

Vous viendrez arroser mes cendres de vos larmes ;

Et les yeux tout en pleurs, vous direz foiblement :

Alcidon, tu fus seul qui m'aimas tendrement.

Les images riantes ont aussi leurs graces particulières, quand elles forment un contraste avec la situation du Poëte, ou de ses personnages. Qui pourroit, sans être touché, entendre ces plaintes de Pétrarque ?» Le doux Zéphyre ramene » à sa suite la verdure & les » beaux jours ; les bois retentissent du chant des oiseaux, » les prairies se parent de mille couleurs ; mais hélas ! ce » renouvellement de toute la » nature ne fait qu'accroître » mon tourment. Depuis le jour » infortuné où j'ai perdu Laure, je n'entends qu'à regret » le ramage des oiseaux ; & » les plaines fleuries ne sont » pour moi que d'affreux déserts. « Ces sortes d'images, au reste, doivent être employées avec beaucoup de retenue ; il s'agit moins ici de peindre des objets gracieux, que d'exprimer des sentimens tendres & délicats. Les sentimens sont l'unique langage de la passion ; mais, il y a un écueil à éviter, écueil contre lequel ont échoué la plûpart de nos Élégiaques.

Rien encore n'est plus insipide, ni d'un plus mauvais goût, que les louanges qu'ils donnent à leurs maîtresses. Tantôt elles ont un esprit adorable, qui ne pouvoit dignement habiter que dans un aussi beau corps, ou bien dans le firmament ; tantôt leurs yeux, vraies lampes du jour, font honte aux astres mêmes ; l'amour y tient son céleste empire, & la gloire de brûler à leurs flammes contente les plus ambitieux ; quelquefois leur bouche divine est en merveilles féconde, & leurs char-

mans discours pourroient retirer les morts des monumens. Il y a dans toutes ces expressions une affectation qui décele une imagination plus libre qu'on ne voudroit le persuader; ce n'est point ainsi que le cœur s'exprime; les louanges qu'inspire la passion, sont infiniment plus simples & plus naturelles; & Tibulle ne peint-il pas Sulpicie d'une manière plus agréable, lorsqu'il dit, ce semble, avec tant de naïveté: » Les graces » président à toutes ses actions, » & sont toujours attachées à » ses pas, sans qu'elle daigne » s'en appercevoir. Elle plaît, » si elle arrange ses cheveux » avec art; si elle les laisse flotter, cet air négligé lui donne un nouvel éclat. Soit » qu'elle soit vêtue de pourpre, ou qu'elle préfere à la » pourpre une autre couleur, » elle ravit tous les cœurs. » Tel dans l'Olympe, l'heureux Vertumne prend mille » formes différentes, & plaît sous » toutes également. «

Nous terminerons ces réflexions sur l'Elégie, en disant d'après le P. Gallutius, que cette espèce de poëme a sa proposition & sa narration, ainsi que l'Épopée; mais avec cette différence, que l'Élégie enveloppe avec art sa proposition, & que sa narration est resserrée; au lieu que la proposition de l'Épopée est distincte, & que sa narration est très-étendue.

ELÉLÉIDES, *Eleleïdes*, surnom que l'on donnoit aux Bacchantes. Il étoit pris de celui d'Éléléus. *Voyez* Éléléus.

ELÉLÉUS, *Eleleus*, (a) l'un des surnoms que les Bacchantes attribuoient à Bacchus, Le mot *Eleleus* signifie *celui qui exhorte au combat.* Il est pris du Grec Ἐλελεῦ, dont on se servoit pour exciter les combattans à bien faire.

Les Anciens ont donné la même épithete d'Eléléus au Soleil, d'un autre mot Grec, qui signifie *tourner*; parce qu'il tourne incessamment au tour de la terre, selon l'opinion commune & le systême de Ptolémée.

ELENCHUS, *Elenchus*, (b) Ἔλεγχος, certain personnage, que Lucien introduit dans un de ses dialogues. M. d'Ablancourt traduit par le mot *raison*, & il ajoûte cette remarque: » Il y a au Grec, *Elenchus*; » mais, cela n'eût point eu de » grace, & la raison fait le » même effet parmi nous, selon » notre façon de parler. »

Dans un autre Dialogue, Lucien parle d'Elenchus comme d'un Dieu des comédies de Ménandre, & il le qualifie Dieu de liberté & de vérité.

ELENES, *Eleni*, sorte de vases. *Voyez* Elénopories.

ELÉNOPORIES, *Elenopo-*

(a) Ovid. Metam. L. IV. c. 1.

(b) Lucian. Tom. I. pag. 397. Tom. II. p. 566, 587.

riæ. (*a*) Les Elénopories étoient des fêtes ainsi appellées, parce qu'on y portoit certains vases de jonc & d'osier, qu'on appelloit Elenes.

ELÉON, *Eleon*, Ἐλεών, (*b*) ville de Grece dans la Béotie, étoit connue du tems de la guerre de Troye, puisque ses habitans furent du nombre de ceux qui partirent pour cette guerre. Strabon n'en parle que comme d'un village, qui, de son tems, appartenoit à ceux de Tanagre, & qui étoit ainsi nommé à cause des marais, qu'on appelle en Grec Ἕλεα.

ELÉON, *Eleon*, Ἐλεών, (*c*) autre ville de Grece dans la Phocide. Ce n'étoit qu'une petite ville, située au mont Parnasse, selon Strabon. Il est fait mention dans Homère d'une armée qu'Autolycus avoit enlevée dans la ville d'Eléon à Amyntor fils d'Orménus. Scepsius, cité par Strabon, dit qu'il n'y a au mont Parnasse aucun lieu du nom d'Eléon, mais de celui de Néon, & que ce lieu fut bâti après la guerre de Troye.

ELÉON, *Elæon*, Ἐλαιῶν, (*d*) nom d'une montagne de Palestine, située à un stade de Jérusalem, du côté de l'orient, au rapport de Josephe. C'est cette même montagne où Notre Seigneur Jesus-Christ fut pris par les Juifs après sa dernière cene, & d'où il monta au Ciel après sa Résurrection. Les Evangélistes la nomment *la Montagne des Oliviers*. Et dans les anciennes traductions, elle est appellée *le Mont d'Olivet*, par une version trop littérale du Latin *Mons Oliveti*.

ELÉONE, *Eleone*, nom d'une campagne, située entre la Macédoine & l'Épire. Il en est fait mention dans Tite-Live.

ELÉONTE, *Eleus*, Ἐλεὸς, (*e*) nom d'un lieu dont parle Freinshémius dans le second livre de ses supplémens sur Quinte-Curse. Voici ce qu'il en dit: » Lorsqu'Alexandre fut arrivé » à Seste, il envoya la plus » grande partie de ses troupes » à Abyde, de l'autre côté du » rivage, sous la conduite de » Parménion; & de plus il lui » donna cent soixante vaisseaux » de guerre, & plusieurs autres » de charge. Quant à lui, il » alla avec le reste à Éleonte, » qui est consacrée à Protésilaüs, dont on voit la sépulture sous un petit tertre environné d'ormes d'une nature merveilleuse. Car, les » feuilles qui naissent aux branches qui sont tournées du » côté de Troye, tombent en » même tems qu'elles sont ouvertes, quoique toutes les » autres conservent leur verdeur; comme pour faire sou-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 7. Strab. p. 404.

(*c*) Homer. Iliad. L. X. v. 266. Strab. p. 439.

(*d*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 908.

(*e*) Pauf. p. 64, 165. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 3.

» venir de la funeste aventure » de ce héros qui passa en Asie » avec les Grecs dans une flo» rissante jeunesse, & qui fut la » première victime de la guer» re des Troyens. Au reste, » Alexandre lui fit des sacrifi» ces mortuaires, & le pria de » permettre qu'il entrât dans » une terre ennemie sous des » auspices plus heureux qu'il » n'y étoit entré lui-même. «

ELÉONTE, *Eleus*, Ἐλεὸς, (*a*) isle de la mer Égée, voisine de Milet, au rapport de Thucydide.

ELÉOTHÉSION, *Elæothesion*, (*b*) chambre aux parfums, où l'on les conservoit dans des pots. Dom Bernard de Montfaucon parle ainsi de l'Eléothésion; » Derrière la chambre » froide ou le frigidarium est » l'Eléothésion, c'est-à-dire, » la chambre aux parfums, tou» te pleine de pots, comme une » boutique d'apotiquaire. On » prenoit là des parfums & des » onguens pour ceux qui vou» loient s'oindre & se parfu» mer le corps. Le P. Noris » depuis cardinal a donné la » coupe ou le profil intérieur » de cette partie des anciens » bains de Pise, qu'il appelle » le *Laconicum*; ce Laconicum » a, dit-il, trente-un palmes » & demi de hauteur, & trente» quatre & demi de longueur; » le palme fait environ les trois » quarts du pied. «

ELEPH, *Eleph*, (*c*) ville de Palestine dans la tribu de Benjamin.

ELÉPHANTIDE, *Elephantis*, (*d*) femme Grecque qui faisoit des vers. Elle avoit composé un poëme, dont le sujet étoit peu honnête. Martial en fait menton:

Nec molles Elephantidis libelli.

On ne sçait en quel tems elle a vécu.

ELÉPHANTINE, *Elephantina*, Ἐλεφαντίνη, (*e*) ville, selon Hérodote, & isle, selon d'autres, de la haute Egypte; c'est-à-dire, sans doute, qu'il y avoit une ville & une isle de même nom. Cette isle étoit formée par le Nil auprès de la petite cataracte, vis-à-vis la ville de Syene. Hérodote dit que la ville d'Eléphantine étoit éloignée de Saïs de vingt journées de navigation, & de Thebes, de huit cens vingt stades. Il dit dans un autre endroit, qu'étant allé à Eléphantine, pour être témoin des choses qu'on lui avoit dites, on ne lui fit qu'un conte qu'il sçavoit déjà. On lui raconta qu'au sortir de la ville en montant le Nil il y avoit un endroit qui alloit en pente, de

(*a*) Thucyd. p. 573.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 204.
(*c*) Josu. c. 18. v. 28.
(*d*) Marti. L. XII. Epigr. 43.
(*e*) Herod. L. II. c. 9, 17, 28. & seq. Plin. Tom. I. p. 257. T. II. p. 16, 352. Pomp. Mel. p. 50, 63. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 166, 167. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 320.

telle sorte qu'il étoit nécessaire, si on vouloit aller sur le Nil, que le bateau, comme un bœuf qui seroit attaché par chaque corne, fût tiré avec une corde des deux côtés de la rivière, & que si la corde se rompoit, il étoit emporté par l'impétuosité de l'eau. On lui dit encore que ce lieu étoit éloigné d'Eléphantine de quatre journées, & que le Nil y étoit tortueux, & qu'il y faisoit tant de tours & de détours qu'il occupoit douze Schœnes de chemin.

Ceux qui demeuroient aux environs d'Eléphantine, ne regardoient point les crocodiles comme des animaux sacrés ; ils les mangeoient même. Il est vrai qu'ils ne les appelloient pas non plus crocodiles, mais champses.

Dioclétien, considérant que l'étendue de païs que possédoient les Romains au-dessus d'Eléphantine sur le Nil jusqu'à sept journées de distance, leur étoit plus onnéreuse qu'utile, & que le revenu qu'ils en tiroient ne suffisoit pas pour la dépense des garnisons qu'il falloit y entretenir, abandonna ces sept journées de païs aux Nobates, peuples qui habitoient les déserts d'Oasis ; & en leur faisant don de cette contrée bien plus riche & plus abondante que la leur, il les chargea de la défendre contre les Blemmyes & d'arrêter leurs courses importunes.

On prétend qu'Eléphantine prit son nom des Eléphans qu'on y trouvoit. On dit que c'est un païs agréable & fertile ; que les arbres & les vignes n'y sont jamais sans feuilles. Les Égyptiens y finissent leur navigation sur le Nil, & y font leur commerce avec les Ethiopiens. Ortélius croit que c'est la même isle que celle de Tabenne, de laquelle les Écrivains de la primitive Église font mention. Il ajoûte qu'Eléphantine semble aussi avoir été le nom d'un quartier de la ville de Constantinople.

ÉLÉPHANTIS, *Elephantis*, Ἐλεφαντίς, la même que d'autres appellent Eléphantine. *V.* Eléphantine.

ÉLÉPHANTOPHAGES, *Elephantophagi*, Ἐλεφαντόφαγοι, (*a*) nom d'un peuple Ethiopien. Ce mot signifie mangeurs d'éléphans. Les Éthiopiens, qu'on nommoit ainsi, vivoient en effet d'éléphans.

Le païs, que les Eléphantophages habitoient, n'étant plein que de chênes & de grands arbres, ils montoient sur les plus hauts pour découvrir les routes & les retraites des éléphans. Ils n'attaquoient point ces animaux quand ils alloient par bandes, parce qu'alors ils n'espéroient pas d'en venir à bout. Mais, quand ils étoient séparés, les Eléphantophages se jettoient sur eux avec une audace merveilleuse. Lorsque l'é-

(*a*) Ptolem. L. IV. c. 8. Diod. Sicul. p. 112, 113.

léphant paſſoit du côté de l'arbre où étoit caché celui qui le guettoit, l'Eléphantophage, empoignant la queue de cet animal, appuyoit auſſitôt ſes pieds ſur ſa cuiſſe gauche. Enſuite, prenant ſur ſon épaule de la main droite une hâche fort tranchante, & aſſez légere pour s'en pouvoir ſervir utilement d'une ſeule main, il en donnoit des coups ſur le jarret de l'éléphant, juſqu'à ce qu'il lui eût coupé les nerfs. Au reſte, ils apportoient à cet exercice une vigueur & une attention extrêmes, puiſqu'il y alloit de la vie de l'un ou de l'autre; car, il falloit, ou que l'animal fût vaincu, ou que l'homme fût tué, ce combat ne finiſſant jamais autrement. Quand donc l'éléphant avoit ainſi les nerfs coupés, quelquefois ne pouvant plus ſe remuer, il tomboit dans la place même où il avoit été bleſſé & étouffoit ſon homme ſous lui. D'autrefois il le pouſſoit contre une pierre ou contre un arbre juſqu'à ce qu'il l'eût écraſé. D'autrefois auſſi l'éléphant ſurmonté par la douleur ne ſongeoit point à ſe venger de celui qui l'attaquoit. Mais, il s'enfuyoit à travers les plaines, juſqu'à ce que celui qui s'étoit attaché à lui le frappant continuellement au même endroit lui eût coupé les nerfs, & l'eût mis par terre. Quand l'animal étoit tombé, alors tous ces Eléphantophages ſe jettoient deſſus, & quoiqu'il fût encore en vie, ils en coupoient les chairs & en mangeoient les parties de derrière.

Quelques-uns de leurs voiſins alloient à la chaſſe des éléphans ſans courir le moindre riſque pour leur vie; & leur adreſſe même avoit ordinairement plus de ſuccès que la force des autres. Après que l'éléphant avoit mangé, ſa coûtume étoit d'aller dormir, ce qu'il ne faiſoit pas comme les autres animaux à quatre pieds. Ne pouvant plier le genou, ni par conſéquent ſe coucher par terre, il étoit contraint de s'appuyer contre un arbre pour pouvoir prendre du repos. Comme l'éléphant s'appuyoit ſouvent contre un même arbre, il le rendoit remarquable par les branches qu'il briſoit, & par la fiante dont il l'environnoit. D'ailleurs, les traces de leurs pas étoient ſi viſibles, que les chaſſeurs étoient aiſément conduits à l'arbre contre lequel l'éléphant avoit dormi. Quand ils l'avoient trouvé, ils le ſcioient au niveau de terre juſqu'à ce qu'il ne tînt preſque à rien. Effaçant enſuite toutes les traces de leurs pas & de leur ouvrage, ils s'enfuyoient au plus vîte, avant que l'éléphant revînt. Le ſoir quand cet animal s'étoit rempli de nourriture, il alloit chercher ſon lit ordinaire. Mais, il ne s'y étoit pas plutôt appuyé que ſon poids le faiſoit tomber avec l'arbre. Se trouvant ainſi ſur le dos ou ſur le côté il y paſſoit toute la nuit; l'énorme peſanteur de ſon

corps ne lui permettant point de se relever. Au point du jour, ceux qui avoient coupé l'arbre, revenoient & tuoient l'éléphant. Ils dressoient leurs tentes en cet endroit, & ils y demeuroient jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement consumé leur proie.

ELÉPHÉNOR, *Elephenor*, Ἐλεφήνωρ, (a) fils de Chalcodon de la race de Mars, conduisoit au siege de Troye les Abantes d'Eubée, qui n'avoient de cheveux que par-derrière, & qui étoient si vaillans, que méprisant l'art de lancer le javelot, ils joignoient toujours l'ennemi, & à grands coups de pique, ils perçoient les boucliers & les cuirasses; ils avoient quarante vaisseaux.

ELÉUS, *Elæus* ou *Eleus*, (b) Ἐλαιοῦς, Ἐλεοῦς. ville de la Chersonnèse de Thrace. Ptolémée, Strabon, Pomponius Méla & d'autres font mention de cette ville. Philippe, au rapport de Tite-Live, la reçut à composition, l'an 200 avant J. C. Dix ans après, les habitans d'Eléus envoyerent des députés à C. Livius Salinator qui les reçut à Ilium; comme ils venoient pour lui livrer leur ville, ils furent acueillis avec beaucoup de bienveillance.

Niger croit que le nom moderne de cette ville est Critéa.

ÉLÉUS, *Eleus*, Ἐλεὸς, (c) ville dont parle M. Crévier dans son histoire des Empereurs. Ce fut à la rade de cette ville que se retirerent un jour les amiraux de Constantin, après un combat naval contre la flotte de Licinius. La nuit avoit séparé les combattans, sans qu'il y eût eu de décision bien marquée. Cette ville doit être la même que le précédente.

ELÉUS, *Elæus*, Ἐλαιοῦς, (d) ville de l'Épire, selon Ptolémée. Elle étoit différente du port d'Eléés, & plus occidentale & plus méridionale que ce port. On croit que c'est aujourd'hui Docna, village d'Albanie.

ELÉUS, *Elæus*, Ἐλειοῦς, ville de la Calydonie, selon Polybe. Comme la Calydonie étoit une province de Grece, voisine de l'Epire, ces deux dernières villes ne sont peut-être pas différentes l'une de l'autre.

ELÉUS, *Eleus*, Ἐλεὸς, (e) isle de la mer Égée, située dans le voisignage de Milet. Il est fait mention de cette isle dans Thucydide. D'autres lisent Eléonte.

ELÉUS, *Eleus*, Ἠλεῖος, roi d'Elide. *Voyez* Elide.

ELÉUS, *Eleus*, Ἠλεῖος, autre roi d'Elide. *Voyez* Elide.

ELÉUS, *Eleus*, Ἠλεῖος, (f) l'un des fils de Cimon l'Athénien, étoit né d'une femme de

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 47. & seq.
(b) Plin. T. I. p. 207. Strab. p. 331. Ptolem. L. III. c. 12. Pomp. Mel. pag. 104. Tit. Liv. L. XXXII. c. 16. L. XXXVII. c. 9. Herod. L. VII. c. 21.
(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 301.
(d) Ptolem. L. III. c. 14.
(e) Thucyd. p. 573.
(f) Plut. T. I. p. 168, 488.

la ville de Clitor en Arcadie. Il y en a cependant qui prétendent qu'il eut pour mere une Athénienne.

ELEUSINE, *Eleusina*, (a) Ἐλευσῖνα, village d'Égypte. Strabon dit qu'il étoit située près d'Alexandrie & de Nicopolis, dans le canal de Canope. Il ajoûte qu'il y avoit des chambres ou des lieux, où les hommes & les femmes se faisoient initier aux Capyries, sorte de festins, qu'il appelle une préparation, & comme un avant-goût des usages, & des débauches des Canopiens.

ELEUSINE, *ou* ELEUSINIE, *Eleusinia*, nom donné aux fêtes ou aux mystères d'Eleusis. *Voyez* Eleusis [Mystères d'].

ELEUSINE, *Eleusine*, (b) qui, selon les Argiens, avoit épousé Trochilus, dont elle eut Triptoleme.

ELEUSINIENS, *Eleusinii*, Ἐλευσίνιοι. peuple de l'Attique. On nommoit ainsi les habitans d'Eleusis. *Voyez* Eleusis.

ELEUSINIES, *Eleusinia*, *Eleusina*, nom donné aux fêtes ou aux mystères d'Eleusis. *Voyez* Eleusis [Mystères d'].

ELEUSIS, *Eleusis*, Ἐλευσὶς, (c) bourg ou ville de Grece, dans l'Attique. Elle étoit au couchant de cette province, & à quinze milles Romains de la ville d'Athènes & de celle de Mégare. on est dans l'usage de lire Eleusis ; cependant, Strabon dit Eleusin, Ἐλευσὶν ; Pline dit aussi Eleusin. Quoi qu'il en soit, Eleusis fut ainsi nommée du héros Eleusis.

Cette ville est célebre par le temple qu'on y avoit bâti à Cérès Eleusine, & par les mystères qu'on y célébroit en l'honneur de cette Déesse. Ces mystères étoient si superstitieusement révérés des Anciens, que la plûpart des Auteurs leur donnent le nom de Mystères par excellence, sans y ajoûter d'autre épithete. Il y avoit dans ce temple plusieurs ornemens sacrés, que l'on n'exposoit que séparément & en divers tems ; d'où est venu le proverbe dont Séneque fait mention : *Eleusina servat, quod ostendat revisentibus*, contre tous ceux qui dans une lettre, ou un discours, veulent dire & montrer tout ce qu'ils sçavent, sans rien réserver pour une autre occasion ; & parce que dans la célébration de ces mystères, les femmes montées sur des chariots avoient accoûtumé de se dire des railleries d'un chariot à l'autre, [ce qui se pratique aujourd'hui en Hollande entre le menu peuple, quand deux chariots chargés de païsans viennent à se rencontrer], de-là est aussi venu un autre proverbe des Anciens, *de plaustro loqui*, c'est-à-dire, *parler de dessus le chariot* ; lors-

(a) Strab. p. 800.
(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Bell. Lett. Tom. I. pag. 92.
(c) Just. L. II. c. 6, 8. Strab. p. 395. T. I. p. 197. Pauf. pag. 71. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 649.

qu'on vouloit parler de ceux qui étoient enclins à la satyre, & à médire des autres.

On dit que lorsque la ville d'Eleusis a été assiégée, elle ne s'est jamais rendue aux ennemis, qu'à condition, qu'elle demeureroit toujours en possession du temple de Cérès & de ses mystères. Ce temple, selon Strabon, étoit fort grand, & pouvoit contenir une multitude innombrable de peuple. Aux tems de la célébration des mystères, on s'y rendoit d'Athènes en grande pompe; mais, cette pompe n'y alloit pas d'une traite; elle se reposoit quelquefois en chemin; & à chaque pause on chantoit des hymnes, & l'on faisoit quelques sacrifices, ce que Plutarque nous apprend dans la vie d'Alcibiade. On s'arrêtoit ordinairement au pont du Céphise, & c'étoit-là qu'ils se disoient des injures les uns aux autres; au retour ils faisoient les mêmes pauses. Quelquefois, lorsque les chemins étoient mauvais, ou que pour quelqu'autre empêchement on ne pouvoit aller par terre à Eleusis; ils y alloient par mer, & alors le voyage se faisoit avec moins de cérémonie.

Pausanias y met trois temples qui étoient dédiés l'un à Triptoleme, l'autre à Diane Propyléa, & le troisième à Neptune le pere.

La ville d'Eleusis est aujourd'hui ruinée, & ses masures conservent encore l'ancien nom dans celui d'Éleffi, selon la manière des Grecs modernes qui prononcent l'*v* comme *f*, & disent *Efropa*, *Efcharistia* pour *Europa*, *Eucharistia*. Spon dit qu'elle est nommée aujourd'hui Lepsina; c'étoit, dit-il, une ville assez considérable pendant qu'Athènes florissoit; elle est déchue avec elle, & maintenant les Corsaires Chrétiens beaucoup plus inhumains que les Turcs, l'ont si maltraitrée que tous les habitans généralement ont déserté, & qu'on n'y voit plus que des ruines. Le temple de Cérès & de Proserpine, n'est plus qu'un amas informe de colomnes, de frises, & de Corniches de marbre. La ville peut avoir deux milles de tour, une partie étoit près de la mer, & une partie sur la colline, au pied de laquelle étoit le temple. La rade peut servir partout de port, étant à couvert par l'isle de Coulouri, qui est l'ancienne Salamine.

ELEUSIS, *Eleusis*, Ἐλευσὶς, (*a*) autre ville de Grece dans la Béotie. *Voyez* Céphissis.

ELEUSIS, *Eleusis*, Ἐλευσὶς, (*b*) héros qui donna son nom à la ville d'Eleusis. Quelques-uns croient qu'il étoit fils de Mercure & de Daïre, fille de l'Océan; d'autres disent hardiment qu'il étoit fils d'Ogygus. Car, ces anciens peuples, qui ne pouvoient rapporter leur origine à aucune époque certaine, dé-

(*a*) Pausf. p. 577.

(*b*) Pausf. p. 71.

bitoient bien des fables sur plusieurs points, mais particulièrement sur la filiation de leurs héros.

ELEUSIS [Mystères d']. (*a*) Rien n'est plus fameux dans l'antiquité Grecque, que les Mystères qui se célébroient en l'honneur de Cérès à Eleusis. L'origine s'en perd dans les tems les plus reculés. Cette fête, particulière d'abord aux habitans de l'Attique, devint dans la suite commune à tous les Grecs, & fut enfin regardée comme la plus grande & la plus auguste des fêtes du paganisme. Quoiqu'il y eût d'autres Mystères consacrés à plusieurs divinités, comme il paroît par un nombre infini de passages & d'inscriptions, ceux de Cérès Eleusine portoient le nom de Mystères par excellence. Son temple étoit un des plus riches de la Grece; les Payens zélés accouroient de toutes parts s'y faire initier comme dans le sanctuaire de leur religion. Les guerres les plus sanglantes avoient toujours respecté le territoire d'Eleusis; & la célébration des Mystères ne fut interrompue qu'une seule fois; ce fut à l'occasion de la ruine de Thebes. Xerxès, l'ennemi déclaré des dieux de la Grece, & le destructeur de leurs temples, épargna celui de Cérès. Lacédémone & Thebes, Philippe, Alexandre, enfin tous les ennemis d'Athènes, si l'on en excepte le pere de Persée, eurent toujours la même vénération pour cette déesse & pour son culte. Les Grecs étoient persuadés qu'elle avoit combattu pour eux à Salamine; ils attribuoient au voisinage de deux de ses temples, les victoires de Mycale & de Platée. En un mot, on trouve par-tout des traces du respect excessif que les Anciens ont témoigné de tout tems pour ce culte, dont le fond nous est cependant peu connu.

I.

Établissement du culte de Cérès à Eleusis,

C'est un point sur lequel les Anciens sont très-partagés. Si l'on en croit Hésychius, Suidas & le Scholiaste de Sophocle, il en faut reconnoître pour auteur un certain Eumolpe, originaire de Thrace, & dont les descendans établis à Athènes, ont été, pendant une longue suite de siècles, en possession de présider à ces Mystères, & d'initier les Candidats. Le Scholiaste ajoûte que cet Eumolpe étoit fils du poëte Musée, petit-fils d'Antipheme, & arrière-petit-fils d'un autre Eumolpe.

Le Scholiaste d'Euripide, dans son Alceste, prétend qu'Orphée fut l'instituteur des mystères d'Eleusis; mais, cette opinion n'est pas soutenable. On convient que le personnage historique connu sous le nom d'Orphée, étoit contemporain des

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 83. *& suiv.*

Argonautes, & vivoit dans la génération qui précéda la guerre de Troye ; or, l'institution des mystères d'Eleusis précede le voyage à Colchos de plusieurs générations.

Les Athéniens, qui se qualifioient inventeurs de l'agriculture, rapportoient l'origine de ce culte à Cérès elle même. Cette déesse, selon Apollodore, ayant appris que Pluton étoit le ravisseur de sa fille, quitta le ciel, outrée contre Jupiter, qu'elle soupçonnoit d'être complice de l'enlevement. Sous la figure & sous l'habit d'une simple mortelle, elle vint à la maison de Céléus, roi d'Eleusis ; ce Prince, sans doute aussi pauvre, mais aussi religieux que L'Evandre de l'Énéïde, lui donna l'hospitalité. Cérès l'en récompensa pour le soin qu'elle prit d'élever Triptolème son fils, & de lui apprendre à cultiver la terre. Les Eleusiniens éleverent des autels à leur bienfaitrice. Elle agréa leur hommage, régla les cérémonies de son culte, & chargea quatre d'entr'eux d'y présider. Pausanias cite le fragment d'un hymne très-ancien en l'honneur de Cérès, où sont conservés leurs noms ; ce sont Triptoleme, Eumolpe, Céléus & Dioclès. Rien n'étoit mieux établi dans Athènes, que cette tradition presqu'aussi ancienne que la ville même. Outre le merveilleux, qui pour le peuple est une raison de croire, elle étoit confirmée par le culte de Triptoleme qui avoit une chapelle héroïque à Eleusis, en qualité d'inventeur de l'agriculture. D'ailleurs, toutes les cérémonies observées dans cette fête, étoient une imitation de ce qu'avoit fait Cérès dans la recherche de sa fille ; nous l'apprenons des premiers Apologistes Chrétiens. Les campagnes d'Eleusis étoient semées de monumens de cette histoire prétendue. On y voyoit une pierre sur laquelle Cérès s'étoit assise accablée de douleur, & qu'on nommoit *la pierre triste*. Callimaque, dans un hymne à cette déesse, parle du puits près duquel elle se reposa. En un mot, tout sembloit annoncer que cette fête étoit née dans l'Attique ; les Athéniens en consacroient par-tout le souvenir ; & les bas-reliefs du tombeau découvert, le siècle passé, dans les ruines d'Athènes, sont une preuve incontestable que la croyance du voyage de Cérès étoit fortement établie dans l'esprit du peuple.

Cependant, quelque générale que fût cette opinion, elle n'en étoit pas mieux fondée ; nous ne la rapportons que parce qu'elle rend raison de la continuation du sacerdoce de Cérès dans la famille des Eumolpides, & du respect que la Grece avoit pour eux.

C'est dans l'Histoire qu'il faut chercher la source d'un pareil établissement. Consultons Diodore de Sicile ; il en fait auteur Erechthée, ou Erechtho-

nius, quatrième roi d'Athènes, qui, venu d'Égypte avec une flotte chargée de bled, délivra l'Attique d'une famine alors universelle, & qui, placé sur le trône par la reconnoissance des habitans, leur enseigna le culte de Cérès.

Tout semble favoriser cette opinion. En effet, la plûpart des cérémonies & des objets même de la religion Grecque, tiroient leur origine d'Égypte. Les mystères de Cérès, suivant Lactance, étoient presque semblables à ceux d'Isis. La Cérès Attique est la même divinité que l'Isis Égyptienne. Hérodote le dit, & nous devons en croire un Grec instruit par les prêtres d'Égypte. Enfin, le sacerdoce de cette déesse héréditaire dans une seule famille, contre l'usage des villes Grecques, est un dernier trait de vraisemblance avec les sacerdoces Égyptiens.

De plus, le récit de Diodore de Sicile, ne renferme rien que de très-conforme à l'Histoire. Les premiers habitans de la Grece, aussi sauvages que ceux du Canada, vivoient dispersés dans les bois. Sans connoissances, sans arts, sans loix, ils se nourrissoient de glands & des herbes que produit la terre inculte. Les colonies étrangères les tirerent insensiblement de cette barbarie; elles adoucirent leurs mœurs en se mêlant avec eux; elles les instruisirent, les rassemblerent, en formerent des sociétés. L'Attique en particulier est un païs sec, qui n'est bon que pour l'olivier. Cécrops, en s'y établissant à la tête d'une troupe d'Égyptiens, y porta du bled; mais, découragé par l'inspection du terrein, il n'essaya pas d'en semer; il le tiroit de l'Égypte, avec laquelle les besoins de sa colonie l'obligeoit d'entretenir un commerce étroit. Erechthée, conducteur de la seconde, s'étant aussi fixé dans l'Attique, voulut mettre les Athéniens en état de ne plus recourir aux étrangers; il fit défricher une partie du terrein, & jugeant les campagnes d'Eleusis plus propres au labourage que les autres, il y sema du bled. Les Égyptiens qu'il amenoit, mêlés avec les habitans, leur apprirent à le cultiver. C'est ainsi que la religion Égyptienne passa dans la Grece avec l'agriculture.

Cette explication, si contraire à la prétention des Athéniens, en la détruisant, laisse entrevoir le rapport de la tradition populaire avec la véritable origine. Qui ne reconnoît des traces visibles de cette Histoire, dans ce que les Athéniens publioient du voyage de Cérès? La recherche que fit cette Déesse de sa fille enlevée par Pluton, la mort d'Iacchus, en un mot tout les traits de cette fable, offrent, avec la seule différence des noms, la fable d'Isis & d'Osiris, le meurtre de ce dernier & d'Horus par Typhon, & tout ce que fit

Isis désolée pour retrouver le corps de son mari ; fictions qui cachoient aux yeux du peuple, sous les noms de personnages prétendus, les principaux dogmes de la Théogonie Égyptienne, & les mystères d'une métaphysique sublime, connue des seuls prêtres & de ceux qu'ils daignoient en instruire, ignorée dans la suite de la plûpart des Prêtres mêmes, & dont les différentes branches, ou les diverses explications, ont produit les systêmes de Pythagore, de Platon, d'Aristote & des Philosophes les plus célebres de l'Antiquité.

Isis & les autres personnages de cette fable, en changeant de séjour, perdirent leur ancien nom ; & toutes les idées des peuples de l'Attique, s'étant tournées du côté de la culture de la terre, on leur chercha des explications relatives à cet art utile. Les aventures allégoriques d'Osiris & de Typhon furent oubliées, & la fiction de Proserpine, habitante des enfers pendant six mois, & compagne de sa mere pendant les six autres, ayant une espèce de ressemblance avec le bled caché une partie de l'année dans la terre, dont il fait l'ornement & la richesse dans l'autre saison, fut insensiblement adoptée, avec toutes les circonstances dont il plut aux Prêtres & aux Poëtes de la revêtir. Les Poëtes, qu'on regarde comme les seuls Théologiens du paganisme, mais qui n'étoient en effet que les Théologiens du peuple, firent bientôt disparoître Erechthée & la colonie Égyptienne. Une Déesse, honorant l'Attique de sa présence, parut infiniment plus propre à relever la gloire des Athéniens, dont l'orgueil superstitieux ne se rendoit pas difficile sur ce qui le flattoit.

Isis, arrivée dans l'Attique avec le bled, dut conséquemment y recevoir le titre de Déesse de l'agriculture ; comme elle y avoit, quelques générations auparavant, acquis le nom de Minerve, Déesse de l'olivier, parce que Cécrops, venu de Saïs à Athènes, y avoit le premier cultivé cet arbre. De-là vient l'opinion commune que la fête d'Eleusis doit sa naissance à l'invention de l'agriculture ; opinion fausse, mais dont on découvre aisément la source dans la méprise des Auteurs qui ont fait dépendre l'un de l'autre deux établissemens d'une égale ancienneté.

Celui du labourage poliça par degré les anciens habitans de l'Attique. La société se forma ; les loix naquirent avec la société, dont elles sont les liens & les garans. De-là Cérès fut regardée comme la législatrice d'Athènes, & honorée sous ce nom, tant dans la fête dont il s'agit ici, que dans celle des Thesmophories. Ainsi, nous ne devons pas être étonnés de voir presque tous les Auteurs rapporter à la même divinité, l'agriculture & les loix. Ces deux

objets n'étoient point séparés dans l'idée des hommes, parce qu'en effet, la main qui leur apporta le bled les retira de leurs forêts. *De tous les présens qu'Athènes a faits à l'univers*, dit en substance Cicéron ; *il n'en est point de plus grand que ces mystères augustes qui ont civilisé les hommes. . . . . C'est à vous Cérès & Proserpine*, dit-il ailleurs, *que nous devons, avec une nourriture plus douce, tous les avantages que donnent les loix*. Triptoleme, regardé comme l'inventeur de l'agriculture, passoit en même tems pour le premier législateur de l'Attique. On conservoit même dans le temple d'Eleusis trois de ses loix, que Xénocrate, cité par Porphyre, rapporte, & dont la dernière est une défense expresse de faire aucun mal aux animaux.

Voici, selon M. de Bougainville, à quoi tout cela se réduit. Le culte d'Isis, l'agriculture & les loix qui ont policé les Sauvages de l'Attique, ont la même origine, & sont également dus aux Égyptiens, adorateurs de cette Déesse, habiles dans la culture des terres, depuis long-tems gouvernés par des loix, & qui, se mêlant avec les originaires du païs, leur apprirent tout ce qu'ils sçavoient. Tel est l'Historique de cette fable. En effet, outre que le labourage a dû nécessairement obliger à fixer par des loix le partage des terres, cette loi de Triptoleme, que nous venons de rapporter, ressemble trop à celle qui défendoit en Égypte de tuer les animaux, & qui condamnoit même à mort leur meurtrier volontaire, pour ne lui pas donner une origine Égyptienne.

Ce n'est pas qu'on prétende que le culte d'Isis se soit conservé sans altération dans les mystères de Cérès Eleusine. La poësie, la superstition, les fausses explications données aux cérémonies, l'envie de les rendre plus augustes, en ont augmenté la pompe, en y mêlant plusieurs choses étrangères. Mais, ces changemens, qui n'ont rien de surprenant, ne doivent pas nous empêcher d'en chercher en Égypte la véritable origine, aussi bien que celle de Céléus, de Triptoleme & d'Eumolpe.

II.

Origine des petits Mystères.

Il y avoit deux sortes de Mystères ; les grands, célébrés à Eleusis en l'honneur de Cérès, dans le mois Attique Boëdromion, & les petits, consacrés particulierement à Proserpine. On célébroit ceux-ci près d'Athènes, sur les bords de l'Ilissus, dans le mois Anthesphorion. Nous venons de développer l'origine des premiers ; celle des seconds est moins ancienne. Quelques Auteurs soutiennent qu'ils furent établis en faveur d'Hercule. Nous n'examinerons point ici la vérité de cette opinion. Quoi qu'il en soit, il paroît constant qu'ils furent institués pour les étrangers exclus

dans les premiers tems de la participation aux mystères d'Eleusis, réservée pour lors aux seuls citoyens. Cette grace ne s'accordoit même que rarement; il falloit que le vice de la naissance fût couvert par un mérite éclatant. On compte parmi ceux qui la reçurent, Castor & Pollux, Esculape, Hippocrate & le Scythe Anacharsis.

Mais, dans la suite, l'entrée aux grands Mystères fut indifféremment accordée à tous les Grecs; bientôt après les Romains, vainqueurs de la Grece, y furent admis; enfin, le temple d'Eleusis s'ouvrit à tous les peuples. *Je ne parle point*, dit Cicéron, *de la fête d'Eleusis, de cette fête auguste à laquelle les habitans des régions les plus lointaines viennent se faire initier.* Ce passage paroît décisif.

Quoique les petits Mystères eussent été, dans l'origine, institués en faveur des étrangers, ils avoient encore une autre destination; ils préparoient aux grands Mystères dont ils étoient l'image, comme le sommeil l'est de la mort, suivant l'expression d'Euripide. On ne les employa plus même qu'à ce dernier usage, depuis que les premiers furent devenus accessibles à toutes les nations. Ils étoient précédés de vœux, de sacrifices, de purifications & d'abstinences de toute espèce. Après ces préliminaires, les Candidats étoient admis; c'est-à-dire, selon saint Clément d'Alexandrie, qu'on leur faisoit entrevoir de loin les cérémonies auxquelles ils se destinoient, & qu'on jettoit dans leur esprit les semences de cette doctrine, en leur donnant des connoissances générales, en sorte qu'ils n'avoient presque rien à apprendre quand on les introduisoit dans le temple d'Eleusis; il ne leur restoit plus alors que l'optosie ou la contemplation. L'intervalle étoit au moins d'une année, selon Plutarque, qui rapporte comme un fait jusques-là sans exemple, la liberté que prit Démétrius Poliorcete de se faire initier à la fois aux petits & aux grands Mystères; c'étoit traiter avec la Déesse en conquérant; la conduite de ce Prince répondoit à son surnom. Tertullien fait l'espace de cinq ans; peut-être étoit-ce l'ordinaire, & celui d'une année n'étoit-il que pour les citoyens, & pour ceux qu'on vouloit favoriser. Pendant cet intervalle plus ou moins long, ils portoient le nom de novices; ce tems expiré, on les admettoit aux grands Mystères, ils devenoient Epoptes ou Ephores, c'est-à-dire, contemplateurs.

Les Anciens aspiroient à ce dernier état comme à celui de la perfection. La cérémonie se faisoit pendant la nuit. Ceux qu'on devoit initier, s'assembloient près du temple, dans une enceinte assez vaste pour contenir un peuple nombreux. Ils portoient des couronnes de

myrthe, & se lavoient les mains à l'entrée du portique. Après divers préparatifs, on les instruisoit de ce qui avoit rapport aux Mystères; le principal ministre de la Déesse leur faisoit diverses interrogations, auxquelles ils répondoient par une formulent que rapportent Arnobe & saint Clément d'Alexandrie. Après cette réponse, on les faisoit passer rapidement par des alternatives continuelles de lumière & de ténebres; ils appercevoient une multitude confuse d'objets divers; plusieurs voix se faisoient entendre; enfin, on terminoit la cérémonie en exposant à leurs yeux l'objet de leur attente, & ils se retiroient après des acclamations qu'Hésychius nous a conservées.

Les Initiés ne quittoient jamais la robe dans laquelle ils avoient reçu cet honneur, à moins qu'elle ne fût usée de vieillesse; alors, ils la consacroient à Cérès & à Proserpine. C'est de cet usage que plaisante Aristophane, dans la première scene du quatrième acte de son Plutus.

III.

Ministres des Mystères.

Quatre Ministres présidoient à cette fête. Le premier d'entre eux, toujours choisi dans la famille des Eumolpides, portoit le nom d'Hiérophante. Sa principale fonction étoit d'initier aux Mystères [c'est ce que signifie proprement le titre de sa dignité], & de marcher à la tête des Initiés dans l'espèce de procession solemnelle qui suivoit cette cérémonie. Il représentoit le Créateur de l'univers, le *Demiourgue*, dont il est si souvent & si magnifiquement parlé dans les ouvrages des Mystiques Platoniciens. Son front étoit ceint du diadême, & sa chevelure avoit la forme d'une couronne. Un passage d'Arrien nous donne lieu de croire que ce Pontife souverain d'Eleusis devoit avoir un âge & une voix convenables. *Vous n'avez* dit-il à Epictete, en lui reprochant d'avoir fait le personnage de ce ministre de Cérès, *vous n'avez ni l'habit d'un Hiérophante, ni sa chevelure, ni son diadême; vous n'avez pas même son âge ou sa voix.* Philostrate remarque que l'Hiérophante Apollonius n'avoit pas la voix si belle qu'Héraclide, Logimus & plusieurs autres de ses prédécesseurs. On observoit donc cette particularité; le souvenir s'en conservoit par une sorte de tradition parmi les Initiés. Il étoit naturel en effet qu'on attendît une voix grave & sonore, un ton majestueux de la part d'un homme qui parloit au nom de la divinité même. Une belle voix est un avantage sûr de frapper le peuple dans bien des circonstances; mais sur-tout dans des cérémonies religieuses du genre de celle-ci, où le silence & l'obscurité de la nuit, où ce mêlange de voix peu distinctes, ce passage rapide des

ténebres à la lumière, tout contribuoit à jetter une horreur respectueuse dans les esprits. Cependant, nous n'assurerions pas que cette qualité fût une condition exigée rigoureusement; nous croirions même le contraire.

Nous avons dit que ce sacerdoce étoit héréditaire, ajoûtons qu'il étoit perpétuel, & que l'Hiérophante ne pouvoit se marier. Il étoit astreint au célibat le plus exact, & forcé même de se mettre hors d'état d'y donner atteinte; ce qu'il faisoit en se frottant avec de la cigue, suivant l'ancien interprete de Perse, ou même en buvant de cette liqueur, si l'on en croit saint Jérôme. Une telle loi scrupuleusement observée, doit rendre la durée du sacerdoce dans la famille d'Eumolpe bien surprenante, du moins au premier coup d'œil. On peut s'étonner que cet arbre qui produisoit tant de branches stériles, ait subsisté pendant un si grand nombre de siècles; & les gens dévots à Cérès attribuoient sans doute cette espèce de merveille à la protection particulière de la déesse. Cependant, la merveille n'est pas si grande, les Hiérophantes ne pouvoient pas se marier; mais, ils pouvoient apparemment l'avoir été avant leur élection, & selon toute apparence encore, on ne les choisissoit pas à la fleur de leur âge.

Au reste, la famille des Eumolpides tenoit un rang distingué dans Athènes, comme dépositaire de ce que la République avoit de plus sacré. Cette place étoit incompatible avec toute autre fonction religieuse.

Après cette dignité, les deux plus considérables étoient celles du Lampadophore ou porte-flambeau, & de l'Hiérocéryce ou Héraut sacré. Elles étoient l'une & l'autre attachées à la même famille, qui est connue sous le nom de Céryces, dont on peut voir l'article.

Le Dadouque, ou chef des Lampadophores, portoit le flambeau sacré. C'est à lui qu'appartenoit le soin de purifier les adeptes avant l'initiation; cérémonie dont un des préliminaires étoit de couvrir le sol du temple avec la peau des victimes immolées à Jupiter. On craignoit que sans cette précaution le temple ne fût profané par les pas de quelque assistant souillé de crimes, s'il s'en trouvoit quelqu'un dans le nombre. Le Dadouque marchoit à la tête de tous les Lampadophores, la cinquième nuit de la fête solemnelle; cette nuit étoit consacrée à la représentation des courses de Cérès errante par toute la terre avec un flambeau allumé dans les feux de l'Etna. Le lendemain, les fonctions de ce Ministre étoient les mêmes dans le transport pompeux d'Iacchus à Eleusis. On en voit un exemple dans les bas-reliefs de la base, sur laquelle étoit autrefois la statue de Cérès découverte dans les

ruines du temple d'Eleusis, & décrite par Spon & Wheler. Autour de cette base étoit représentée une troupe de Prêtres marchant en ordre deux à deux, & portant des torches extrêmement hautes. L'inscription porte que Numilius Nigrinus, Ministre de Cérès, avoit fait ériger cette statue.

Les ornemens portés par le Dadouque étoient magnifiques; image vivante du soleil, on le décoroit de tous les attributs sous lesquels cet astre étoit représenté. Il avoit aussi le droit de ceindre le diadême, non seulement lorsqu'il étoit en fonction, mais dans des circonstances qui n'avoient nul rapport à son ministère. Un soldat Perse, fuyant avec les autres dans les plaines de Marathon, rencontra Callias, Dadouque de ce tems-là; & le prenant pour un Roi, dit Plutarqe, à cause de son diadême, il embrassa ses genoux & lui découvrit un trésor caché dans un puits voisin. Il espéroit que cette découverte lui sauveroit la vie; Callias le tua pour en profiter seul, & ce crime l'enrichit avec toute sa postérité.

La dignité de Dadouque étoit perpétuelle comme celle d'Hiérophante, mais n'exigeoit pas comme elle le célibat; un passage de Pausanias en fournit la preuve. » C'est dans le bourg » de Sciros, dit cet Auteur, » qu'est le tombeau de Thémistocle, petit-fils du vainqueur » de Xerxès. Entre ses descen» dans, je ne parlerai que d'A» cestia. Fille de Xénoclès, » petite-fille de Sophocle, ar» rière-petit-fille de Léon, elle » les a tous vus chefs des Lam» padophores d'Eleusis. Après » leur mort ce sacerdoce a pas» sé de son vivant entre les » mains de Sophocle son frere, » de celui-ci à Thémistocle son » mari, après lequel son fils » Théophraste en a été revê» tu. « Nous pouvons pousser sa généalogie plus loin, en consultant la vie de Lycurgue le législateur, par Plutarque. Nous y verrons que Thémistocle, fils de Théophraste, posséda cette dignité après lui; & qu'ayant épousé Nicostrate, descendante de Lycurgue, il y joignit la souveraine sacrificature de Neptune Eréchthée; ce qui montre, en passant, que la place de Dadouque n'étoit pas incompatible avec d'autres.

Passons à l'Hiérocéryce ou chef des Hérauts sacrés, dont la fonction étoit d'écarter les profanes, & tout ceux qui étoient exclus par les loix; d'avertir les Initiés, de ne prononcer que des paroles convenables à l'objet de la cérémonie, ou de garder un silence respectueux; de réciter avant eux les formules de l'initiation. Il représentoit Mercure ayant le Caducée, la verge, en un mot, tout l'attirail que les Poëtes donnent à ce Dieu. Ce sacerdoce étoit perpétuel comme les précédens, mais, on ne trouve

nulle part qu'il ait imposé la loi du célibat ; on peut même présumer le contraire ; l'exemple du Dadouque en est une forte de preuve. Selon toute apparence, la loi ne contraignoit que l'Hiérophante seul, à cause de l'excellence de son ministère.

Le quatrième Ministre de Cérès se nommoit l'assistant de l'autel. Ses fonctions ne nous sont pas bien connues. On sçait seulement qu'il avoit aussi un habillement allégorique qui représentoit la lune ; peut-être son ministère y avoit-il quelque rapport. Au reste, nous n'entreprenons point d'expliquer les ornemens mystérieux dont les prêtres d'Eleusis étoient revêtus ; ce sont des énigmes dont l'interprétation regarde les Sçavans qui prétendent deviner en quoi consistoient les mystères mêmes de Cérès Eleusine, & nous développer la doctrine renfermée sous ces voiles & ces allégories.

L'Archonte Roi étoit le surintendant de la fête d'Eleusis, ayant pour adjoints quatre administrateurs nommés par le peuple. On choisissoit toujours les deux premiers dans les familles sacerdotales ; les deux autres étoient indifféremment tirés du reste des citoyens.

Outre les quatre principaux ministres dont nous avons parlé ci-dessus, il y en avoit un grand nombre de subalternes distribués en plusieurs classes, subordonnées chacune à l'un des quatre premiers, & toutes ensemble à l'Hiérophante. Pollux en fait l'énumération ; il parle en même tems de Prêtresses, & c'est avec raison. En effet, outre la Reine des sacrifices, qui présidoit aux cérémonies les plus mystérieuses, Suidas fait mention d'une Prêtresse dont le ministère particulier regardoit l'initiation, & qui tenoit un rang distingué dans le temple d'Eleusis. Elle étoit toujours, selon cet Auteur, tirée de la famille des Philides, qui descendoit peut-être des filles de Céléus, dont la race étoit consacrée à ce culte.

Indépendamment de la vénération figulière que le peuple avoit pour l'Hiérophante & les autres ministres de Cérès, ils jouissoient d'un grand nombre de prérogatives. On peut l'assurer, quoique peu soient connues. M. de Bougainville a recueilli toutes celles qui sont parvenues jusqu'à nous.

1.° Quand on vouloit obtenir une grace, on la demandoit au nom des prêtres d'Eleusis comme au nom des divinités mêmes de ce temple.

2.° Il étoit défendu de prononcer leur nom sous des peines très-graves. Dès l'instant de leur consécration à Cérès, ils n'en avoient plus d'autre que celui de leurs fonctions. Cette coûtume superstitieuse s'étendoit jusqu'à la Déesse même,

qu'on adoroit à Eleusis sous un nom mystérieux. Tout étoit mystère dans ce temple.

3.° Ils étoient les seuls à qui la vue de certains objets cachés dans l'intérieur du sanctuaire, fût réservée.

4.° Enfin, quoique les Prêtres ne fussent point juges en matière de religion, les Eumolpides formoient cependant une espèce de tribunal, devant lequel on portoit les affaires de moindre importance, qui intéressoient le culte de leurs divinités. L'intérieur du temple leur étoit soumis. Dépositaires, selon Lysias, de certaines loix religieuses, loix plus anciennes que Solon, desquelles même on ignoroit l'auteur, mais qu'une tradition constamment suivie rendoit inviolables, ils avoient seuls le droit de les interprêter; & Périclès exhortoit les Athéniens à s'en rapporter sur cet article à leur décision; ce qui marque que dans certains cas ils étoient consultés par les Juges. Nous avons dit les Eumolpides en général; car il paroît que l'Hiérophante n'avoit pas seul cette prérogative, & qu'elle pouvoit appartenir à quelque autre de la famille, qui n'auroit pas été revêtu de la souveraine sacrificature d'Eleusis. Tel étoit l'Eumolpide Médius, à qui Plutarque donne la qualité d'interprete dans la vie de Lycurgue.

Entre les droits utiles attachés aux ministres d'Eleusis, on doit compter celui qu'ils avoient de se nourrir seuls des poissons de deux petites rivières qui arrosoient ce territoire, toutes deux consacrées à Cérès & à Proserpine.

Si les privileges dont ils jouissoient furent considérables, d'une autre côté, la faute la plus légere de leur part contre les loix du temple, étoit un crime. Archias, Hiérophante, fut séverement puni pour avoir reçu une victime des mains d'une courtisanne, & l'avoir immolée dans un jour qui n'étoit pas destiné pour des sacrifices; sa qualité de citoyen, d'Eumolpide, l'éminence de son sacerdoce, ses services, ceux de ses ancêtres, rien ne put le soustraire à la rigueur des loix.

I V.

Autres observations sur le culte & les ministres d'Eleusis.

Nous finissons par quelques observations que nous n'avons pu placer dans les articles précédens, parce que quelques-unes tombent à la fois sur le culte & sur les ministres.

Les grands Mystères se célébroient tous les ans. Vandale l'a fort bien prouvé contre Meursius & Scaliger, qui, fondés sur un endroit de Tertullien mal entendu, ne les font revenir que tous les cinq ans. Il leur oppose des passages formels d'Hérodote, d'Isocrate & d'Aristide, Auteurs qui vivoient dans des tems éloignés les uns des autres, & dont le témoigna-

ge uniforme démontre par conséquent que cet usage fut constamment suivi. Ajoûtons une nouvelle preuve tirée de Pausanias. Cet Auteur parle de deux peuples chez lesquels on célébroit la fête de Cérès à l'imitation de celle d'Eleusis, les Phliasiens & les Céléens. Les premiers, qui se conformoient exactement à leur modele, célébroient les grands Mystères tous les ans; chez les autres, au contraire, on remarquoit plusieurs differences. 1.° Cette fête, au lieu d'être anniversaire, revenoit tous les quatre ans; 2.° L'Hiérophante n'étoit pas perpétuel; 3.° Il pouvoit se marier. Peut-on rien de plus positif que ces comparaisons?

Recueillons à présent quelques vestiges de la vénération profonde que les Anciens témoignoient pour le culte d'Eleusis. Pendant les neuf jours que duroit la fête de Cérès, il n'étoit permis d'arrêter qui que ce fût; les tribunaux étoient fermés, les affaires suspendues; on ne s'occupoit que de la solemnité. C'étoit un crime puni de mort sur le champ, de présenter une requête dans le temple d'Eleusis. Une loi formelle, défendoit aux femmes, même du premier rang, de se faire mener au temple dans des chariots. La peine de cette prévarication étoit une amende considérable; & Démosthène reproche à Midias, comme une preuve de luxe & d'arrogance, d'y avoir conduit sa femme sur un char attelé de chevaux blancs de Sicyone.

Cette superstition étoit si généralement répandue, que l'on accouroit en foule de tous côtés pour avoir part aux Mystères. Les Athéniens y faisoient initier leurs enfans dès le berceau; c'étoit un devoir de l'être au moins avant la mort, & la négligence à cet égard passoit pour un sacrilege. Ce fut un des chefs de l'accusation intentée contre Socrate & depuis contre Démonax.

Les personnes de tout âge, de tout état, y étoient admises après les préliminaires usités, pourvu qu'elles n'eussent aucun crime à se reprocher. On excluoit avec rigueur les homicides, même involontaires, les enchanteurs, les scélérats, les impies, & sur-tout les Épicuriens. Le Héraut sacré leur ordonnoit à haute voix de sortir. Néron respecta cet ordre; il n'osa prendre part aux mystères d'Eleusis pendant son voyage en Grece; & ce Prince que tous les colleges sacerdotaux avoient adopté par ordre du Sénat, qui joignoit la dignité de souverain pontife à la puissance suprême, craignit de profaner le temple de Cérès par sa présence. Étoit-ce politique, étoit-ce superstition de sa part? Ce fut peut-être l'un & l'autre à la fois. L'impiété souvent est superstitieuse; on en a mille exemples. D'ailleurs, Néron, tyran dans Rome, ménageoit les peuples de l'Empire; il vou-

lui paroître plein d'égards pour les usages de la Grece. Aussi fut-il autant regretté des provinces & des soldats, qu'il étoit avec raison haï des Romains mêmes. Tant de faux Nérons qui parurent après sa mort, montrent assez combien il avoit conservé de partisans. Les imposteurs de ce genre n'auroient garde de se montrer sous des noms généralement détestés.

Atticus, Auguste, Adrien, Marc Aurele, Gallien se firent initier aux mystères d'Eleusis; Claude entreprit, mais en vain, de les transporter à Rome.

Les récompenses promises aux Initiés étoient trop grandes pour ne pas attirer la foule, & quelques politiques avec la foule. On leur faisoit envisager une félicité sans bornes. Les déesses auxquelles ils étoient consacrés devenoient leur appui, souvent même les inspiroient à propos. Du moins, Périclès le croyoit ou feignoit de le croire. Tout leur réussissoit pendant la vie; après la mort, ils étoient assurés des premières places dans les champs Elysées, tandis que la troupe impure des profanes devoit gémir dans la nuit du Tartare. Diogene ne pouvoit se persuader que tant de vils mortels fussent heureux au préjudice d'Épaminondas. Pour adopter son sentiment, il ne falloit pas être cynique; il suffisoit d'être sensé.

Rien n'étoit plus expressément défendu que de divulguer les Mystères. Révéler le secret ou l'entendre étoient deux crimes égaux. Aristagore fut traité d'impie, Diagoras proscrit & condamné à mort pour l'avoir révélé; Eschyle courut risque de la vie, parce qu'on l'accusoit d'en avoir laissé transpirer quelque chose dans une de ses pièces. On ne vouloit avoir aucun commerce avec ceux dont l'indiscrétion avoit trahi des secrets si respectables; ils étoient bannis de la société; on évitoit de se trouver avec eux dans le même vaisseau, d'habiter dans la même maison, de respirer le même air. L'entrée du temple étoit rigoureusement interdite aux profanes; & la mort funeste de deux jeunes Acarnaniens, qui furent tués sur le champ, pour avoir osé s'y glisser sans être initiés, étoit bien capable de retenir la curiosité dans les bornes prescrites par les loix.

Un silence, qu'il étoit si dangereux de rompre, a couvert de voiles presqu'impénétrables l'intérieur des Mystères. Cicéron, qui de tous les Auteurs anciens en parle le plus clairement, dit en général que, *ramenés à leur véritable sens, ils nous instruisent plutôt de la nature des choses que de celle des dieux.* Il résulte de ce passage que les objets de ce culte, divinisés dans les tems postérieurs, n'étoient que des emblêmes qui présentoient originairement sous une image sensible, quelque point de la Théogonie Egyptienne, relatif à la formation

de l'univers & des êtres qui le peuplent.

Un trait de l'histoire de Julien fortifie cette conjecture. Ce Prince, après avoir puisé dans les conversations d'Edésius, de Chrysante & de Maxime, les principes du Platonisme moderne, que les philosophes de son tems opposoient aux progrès rapides de la religion Chrétienne, apprit qu'il trouveroit là-dessus de nouvelles lumières chez l'Hiérophante d'Eleusis. Il l'alla trouver en conséquence, & s'entretint plusieurs fois avec lui. Or, il est constant, par les écrits d'Iamblique & de Porphyre, que ce nouveau Platonisme n'étoit autre chose que l'ancien systême Égyptien qu'ils tâchoient de faire revivre, tel qu'il fut dans l'origine, & dégagé de ce culte grossier & monstrueux dont l'avoient chargé l'ignorance & la superstition. Puis donc que Julien alla chercher sur cette doctrine des éclaircissemens dans le sanctuaire d'Eleusis, on peut croire qu'il s'en étoit conservé quelques dogmes défigurés sans doute par les emblêmes qui les représentoient, dont le peuple des initiés n'avoit pas l'intelligence, mais que l'Hiérophante & les gens instruits pouvoient aisément reconnoître. Après tout, ceci n'est qu'une vue qu'on pourroit peut-être justifier par quelques réflexions, & sur-tout par un commentaire sur la scene de Prométhée d'Eschyle, qui le fit traiter d'indiscret.

Quoi qu'il en soit, les Initiés eux-mêmes étoient intéressés à garder le secret. Il y a grande apparence que de si longs préparatifs devoient leur faire envisager un grand objet; le voile une fois levé, peut-être étoient-ils biens surpris de ne rien voir qui répondît à leur attente ; mais c'étoit pour eux une nouvelle raison de se taire. L'amour propre trompé rougiroit d'un repentir public; & d'ailleurs un tel aveu eût exposé ceux qui l'eussent fait aux railleries de l'incrédule, qui n'auroit pas manqué d'insulter à des soupirs si constans & si mal récompensés. Tout contribuoit donc à la sûreté du secret ; de-là viennent peut-être ces éloges pompeux des mystères d'Eleusis dans la bouche d'Auteurs trop sensés pour en faire grand cas. Caton s'étonnoit qu'un Haruspice pût en regarder un autre sans rire ; ne pourroit-on pas dire la même chose de deux Initiés ?

C'est cependant à de tels Mystères que Prétextat, proconsul de la Grece, donnoit le nom de cérémonies sacrées dont la conservation intéressoit l'univers. Valentinien les toléra, quoique Chrétien zélé ; mais, ils furent détruits sous l'empire de Théodose le Grand, après avoir subsisté environ dix-huit siecles, suivant le calcul des marbres d'Arondel, qui fixent l'époque de leur établissement par Erechthée, à l'an 1408 avant l'Ére Chrétienne.

ELEUSIUS, *Eleusius*,

(*a*) épousa Hyone, selon les uns, Cothonée selon d'autres. Mais, quel qu'ait été le nom de sa femme, il en eut, dit-on, Triptoleme.

ELÉUSSE, *Elæussa*, Ἐλαιοῦσσα, (*b*) isle de la mer de Cilicie, vis-à-vis de cette partie du continent, qui a été nommée Sébaste par les Grecs, & Auguste par les Latins, proche Corycos, selon Étienne de Byzance. Strabon, parlant de la Cilicie, surnommée par les Grecs τραχεῖα, par les Latins *aspera*, à cause de ses montagnes, par opposition à celle que l'on appelloit champêtre, à cause qu'elle étoit toute en plaines, dit que dans cette Cilicie montagneuse, Archélaüs fit bâtir parfaitement bien l'isle d'Eléusse qui n'étoit pas fort grande, mais assez fertile, & qu'il y fit presque toujours sa résidence.

ELÉUSSE, *Elæussa*, Ἐλαιοῦσσα, (*c*) isle de la mer Égée, située auprès de Smyrne, selon Pline. Tite-Live en parle, & la nomme Elée. Elle ne doit pas être confondue avec celle de l'article précédent.

ELEUTHER, *Eleuther*, (*d*) Ἐλευθὴρ, fils d'Apollon & d'Ethuse, fille de Neptune, donna son nom à une ville de Béotie. On dit qu'il fut déclaré vainqueur aux jeux Pythiques à cause de sa belle & grande voix, quoiqu'il eût chanté une hymne qui n'étoit pas de sa façon.

ELEUTHER, *Eleuther*, Ἐλευθὴρ, l'un des Curetes, donna aussi son nom à une ville de Crete.

ELEUTHERA CILICIA, *Eleuthera Cilicia*, (*e*) nom qu'Étienne de Byzance donnne à une partie de la Cilicie. Cicéron fait mention des habitans de ce païs, qu'il nomme Eleuthérociliciens, & leur donne une ville, appellée Pindénissus.

Ces mots *Eleuthera Cilicia* ne signifient autre chose que la Cilicie libre, c'est-à-dire, qui ayant conservé sa liberté, sans se soumettre aux Rois ses voisins, fut toujours ennemie déclarée des autres Ciliciens, qui s'étoient soumis aux Romains. Ce même païs est nommé Pamphylie par Ptolémée, si nous en croyons Ortélius, qui peut-être n'a voulu dire autre chose, sinon qu'une partie de la Cilicie est décrite par cet Auteur, dans le chapitre de la Pamphylie, quoique la Cilicie en ait encore un à part. Mais, les Eleuthérociliciens étoient bien éloignés de la Pamphylie propre, puisqu'ils habitoient l'angle que forment le mont Taurus & le mont Amanus, dans le voisinage de la Cappadoce & de la Syrie.

ELEUTHERE, (*f*) ELEU-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 92.
(*b*) Strab. p. 535, 537.
(*c*) Plin. T. I. p. 287.
(*d*) Pauf. p. 571, 620.
(*e*) Cicer. ad Amic. L. XV. Epist. 4. ad T. Pomp. Attic. L. V. Epist. 20.
(*f*) Pauf. p. 545, 546. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 527. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 250.

THÉRIEN, EHEUTHÉRIUS, *Eleutherius*, Ε'λ:υ ἰμιος, terme qui signifie libérateur dans le langage des Grecs. Ils donnèrent ce nom à Jupiter en mémoire de la victoire qu'ils remporterent pres du fleuve Asope sur Mardonius, général des Perses, dont trois cens mille furent exterminés dans cette journée. Les vainqueurs attribuerent à Jupiter le succès de cette bataille, qui assura la liberté de la Grece, & donnerent au dieu le titre d'*Eleutherios*, parce qu'il les avoit délivrés de la servitude qui les menaçoit. Ils instituerent aussi en son honneur des fêtes nommées Eleuthéries. *Voyez* Eleuthéries.

ÉLEUTHERES, *Eleutheræ*, Ε'λεύθεραι, (*a*) ville de Grece dans la Béotie, fut, dit-on, ainsi nommée d'Eleuther fils d'Apollon. C'étoit autrefois cette ville qui séparoit l'Attique de la Béotie; mais, depuis qu'elle fut soumise aux Athéniens, l'Attique ne fut plus bornée de ce côté-là que par le mont Cithéron. Les Eleuthériens s'étoient rangés sous les loix de la République d'Athènes, non par force, mais de leur propre mouvement, parce que la forme de gouvernement établie à Athènes leur plaisoit, & qu'ils haïssoient mortellement les Thébains. Ils avoient un temple dédié à Bacchus, dont on avoit autrefois transporté la statue à Athènes, car celle qui se voyoit du tems de Pausanias à Eleutheres, n'étoit qu'une copie de l'autre. Un peu au-delà du temple il y avoit une caverne qui n'étoit pas grande, & auprès une fontaine d'eau froide; on dit qu'Antiope exposa dans cete caverne les deux gemeaux qu'elle avoit mis au monde, & qu'un berger les ayant trouvés, les démaillota & les lava dans la fontaine. Par les ruines qui subsistoient à Eleutheres du tems de Pausanias, soit des murs, soit des maisons, il étoit aisé de juger que la ville dominoit sur la plaine qui regardoit le mont Cithéron.

Strabon dit que les Anciens ne sçavoient si la ville d'Eleutheres devoit appartenir aux Platéens ou à la Béotie.

ELEUTHERES, *Eleutheræ*, Ε'λεύθεραι, (*b*) ville de Crete, selon Ptolémée. Elle étoit dans le païs, & non au bord de la mer. Elle avoit son nom d'Eleuther, l'un des Curetes, & étoit aussi nommée Saorus ou Aorus, de la nymphe Saora ou Aora, au rapport d'Étienne de Byzance.

ELEUTHERI, Ε'λεύθεροι, (*c*) épithete que César donne aux Cadurces & aux Suessiones. Cette épithete signifie libres.

ÉLEUTHÉRIE, *Eleutheria*, Ε'λευθερία, la déesse Liberté, ainsi appellé chez les Grecs. *Voyez* Liberté.

(*a*) Plut. T. I. p. 14. Strab. p. 375, 412. Pauf. p. 72.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 17.
(*c*) Cæf. de Bell. Gall. L. VII. p. 350, 351.

ELEUTHÉRIENS, *Eleutherenses*, Ἐλευθερεῖς, les habitans de la ville d'Eleutheres en Béotie. *Voyez* Eleutheres.

ELEUTHÉRIES, *Eleutheria*, Ἐλευθέρια, (*a*) fête qui fut établie par les Platéens en l'honneur de Jupiter, comme Meursius l'a démontré. On la célébroit tous les cinq ans; ce que nous apprenons de Plutarque & de Pausanias. Il est bon d'observer, avec le sçavant P. Corsini, que l'on célébroit cette fête le quatrième jour du mois Boëdromion, qui répond à notre mois d'Août. Étant instituée en l'honneur de Jupiter Libérateur ou Eleuthérien, elle en prit le nom; mais, comme ce Jupiter avoit encore le surnom de *Soter*, elle fut aussi appellée ΣΩΤΗΡΙΑ, *Soteria*, selon Hésychius.

Les Athéniens adopterent cette fête, & la célébrerent avec le plus grand appareil.

L'exercice de la course faisoit un des objets des Eleuthéries; mais, ce n'étoit pas le seul, & il ne faut, pour le prouver, que la couronne qui est représentée dans un des monumens du sixième volume du Recueil d'Antiquités par M. le Comte de Caylus; le mot ΠΑΛΑΝ, qui s'y trouve, marque qu'elle a été remportée par un homme qui avoit vaincu à la lutte, ΠΑΛΑΝ, pour ΠΑΛΗΝ, selon le langage dorique que l'on parloit à Sparte. Le mot ΑΝΔΡΑΣ, renfermé dans la même couronne, signifie que le vainqueur avoit remporté le prix dans les combats des hommes faits. On sçait qu'il y avoit des combats séparés pour les enfans ΠΑΙΔΕΣ, & pour les hommes faits ΑΝΔΡΕΣ c'est ce que nous apprenons de plusieurs monumens.

ELEUTHÉRIS, *Eleutheris*, (*b*) avoit fait pour sa fille nommée Spurinnia, une urne que nous avons encore, & dont l'inscription est *Spurinnia filia Eleutheridis*.

ELEUTHÉROCILICIENS, *Eleutherocilices*. *Voyez* Eleuthera Cilicia.

ELEUTHÉROLACONS, *Eleutherolacones*, Ἐλευθερολακῶνες, (*c*) terme qui désigne un peuple libre de Lacédémoniens. On appelloit ainsi les habitans d'un canton maritime de la Laconie, que l'empereur Auguste affranchit de la domination de Sparte.

Les villes que les Eleuthérolacons occupoient du tems de Pausanias, étoient au nombre de dix-huit; la première étoit Gythée, qu'on rencontroit en descendant d'Egies vers la mer; on voyoit ensuite Touthrone, Las & Pyrrhique; d'un autre côté, on trouvoit près du Ténare Cénépolis, Œtylos, Leuctres,

(*a*) Pauf. p. 545, 546. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 215. Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. VI. p. 187. & *suiv.*

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 58.

(*c*) Pauf. p. 203, 204.

Thalames, Alagonie, & Gérénie; fur le bord de la mer au-delà de Gythée, on rencontroit Afope, Acries, Boée, Zarax, Epidaure, autrement nommée Liméra, Brafies, Géronthre & Marios; c'étoit tout ce qui reftoit aux Eleuthérolacons, car autrefois ils avoient vingt-quatre villes.

ELEUTHÉROPOLIS, *Eleutheropolis*, ville épifcopale de Paleftine, fituée dans la tribu de Juda.

Il n'en eft fait aucune mention dans les Livres facrés, parce qu'elle ne fubfiftoit ni durant le premier temple, ni durant le fecond. Ammien Marcellin, qui vivoit fous Gratien & Valentinien, c'eft-à-dire, dans le quatrième fiècle, en parle comme d'une ville bâtie dans le fiècle précédent, *ævo fuperiore extructam.* Saint Jérôme croyoit que fon nom venoit des Chorréens, peuple qui avoit autrefois habité ce lieu. Il explique le nom *Horraei* par *liberi*, libres, ce que fignifie auffi le nom d'Eleuthéropolis. Reland ne trouve pas vraifemblable que l'ancien nom des peuples qui habitoient les montagnes de Séïr ait été renouvellé & traduit après tant de fiècles, ni que les Romains qui donnerent les noms Grecs de Nicopolis, de Néapolis & autres femblables, aient été chercher à cette ville le nom d'une nation barbare, & dont il n'étoit fait alors mention que dans quelques livres affez rares. De plus, Eleuthéropolis n'étoit pas dans les montagnes de Séïr, ni dans l'Idumée propre, mais dans l'Idumée prife dans un fens très-étendu. Il y a plus d'apparence que le nom d'Eleuthéropolis fut donné à cette ville, ou par les Céfars, ou à quelque occafion, pour marquer fa liberté.

Elle étoit fort célebre du tems d'Eufebe & de Saint Jérôme; mais, ce qu'il y a de fingulier, c'eft que cette ville fi fameufe, & qui fert de point fixe à Eufebe & à Saint Jérôme, pour déterminer les diftances & la pofition des villes méridionales de Juda, eft elle même affez difficile à fixer dans la carte. Nous fçavons d'Antonin qu'elle étoit à vingt-quatre milles d'Afcalon, & à dix-huit milles de Lidda. Eufebe la met à cinq milles de Geth, à fept milles de Lachis, à vingt-cinq milles de Gérare, à vingt milles de Jéther, & à dix-fept milles de Ceila; Saint Jérôme ne met que huit milles d'Eleuthéropolis à Ceila. L'évêché de cette ville étoit des premiers, s'il en faut croire Dorothée, évêque de Tyr, qui fouffrit, dit-on, le martyre fous l'empire de Licinius & de Conftantin. Il dit que l'un des foixante-douze difciples du Seigneur fut évêque d'Eleuthéropolis, & que Saint Simon Apôtre y prêcha l'Évangile; mais, Reland ne croit pas fon ouvrage d'un affez grande autorité, pour mériter qu'on s'y arrête; & il affure que fi Eleu-

théropolis eût dès-lors été une ville épiscopale, Josephe n'auroit pas manqué d'en faire mention. D. Calmet prétend cependant que Josephe en parle, & assure qu'il la met à vingt milles de Jérusalem.

Plusieurs Écrivains ont confondu mal à propos Chebron avec Eleuthéropolis. Le P. Pétau dans ses remarques sur St. Épiphane, dit: On croit communément que Chebron est la même chose qu'Eleuthéropolis. Cédrene avoit dit la même chose. Sara, dit-il, fut ensevelie à Chebron, qui est maintenant appellée Eleuthéropolis; mais il ne faut qu'ouvrir l'Onomasticon d'Eusebe; on y verra que ces villes étoient éloignées, & il y est fait mention du chemin qui conduisoit de l'une à l'autre.

Dans l'Itinéraire du martyr Antonin, ouvrage bien différent de l'Itinéraire d'un Auteur de même nom, souvent allégué dans ce Dictionnaire, cette ville est nommée par corruption Eliotropolis. Voici ce qu'on y lit. Nous vîmmes dans une ville appellée Eliotropolis, au lieu même où Sanson tua mille hommes avec une mâchoire d'âne, de laquelle à sa priere il sortit de l'eau; cette fontaine coule encore présentement, & nous avons été au lieu d'où elle sort. Cela est conforme aux annales de Glycas. Cette fontaine, y est-il dit, qui sortit du lieu où Sanson avoit jetté la mâchoire, se voit encore à présent dans les fauxbourgs d'Eleuthéropolis, & on l'appelle la fontaine de la mâchoire. Corneille dit qu'Eleuthéropolis étoit la patrie de St. Epiphane; ce qui n'est pas vrai, quoiqu'on lise dans l'Epître d'Acace, mise à la tête des ouvrages de ce pere, touchant les hérésies, qu'il étoit Eleuthéropolitain. Il n'étoit pas de la ville, mais du païs qui en prenoit le nom; il étoit né à Bésanduc, bourgade à trois lieues d'Eleuthéropolis, dans le territoire de cette ville, & son pere étoit laboureur.

La ville d'Eleuthéropolis étoit le chef-lieu d'une contrée qui en portoit le nom; ce fut dans ce diocèse, qu'au quatrième siècle, furent découverts les tombeaux des deux prophetes Habacuc & Michée le jeune, dit le Morasthite. Le premier étoit dans un lieu appellé Céla, qu'on croit avoir été la ville de de Ceila, si connue par l'histoire du roi David; l'autre étoit à Bérethsat, ou Bérétase, qui n'étoit qu'à dix stades, ou une demi-lieue d'Eleuthéropolis.

Quelques-uns écrivent en François Eleuthérople, comme on dit Andrinople, Constantinople.

ELEUTHÉRUS, *Eleutherus*, Ἐλεύθερος, (*a*) fleuve d'Asie dans la Syrie. Les voyageurs François

(*a*) Ptolem. L. V. c. 15. Joseph. de Antiq. Judaïc. L. I. c. 742. Maccab. L. I. c. 11. v. 7. c. 12. v. 30.

çois le nomment Eleuthere, & les Géographes modernes s'accordent presque tous à dire que c'est le Kasemich, fleuve qui a sa source dans les montagnes de l'Antiliban, & qui coule entre Tyr & Sidon.

De la Roque, dans son voyage de Syrie & du mont Liban, dit l'avoir passé en allant de Seyde à Tyr. L'Auteur du voyage nouveau de la Terre Sainte dit que ce fleuve est fort remarquable par sa profondeur & par sa rapidité, par les détours infinis des montagnes, au fond desquelles il serpente, parce qu'il divise les terres de Sion d'avec celles de Tyr, d'où on le nomme aujourd'hui Kasemich, c'est-à dire, partage & séparation, enfin parce qu'il est célebre dans le premier livre des Maccabées. Car, poursuit le même Auteur, ce fut jusques-là que l'illustre Jonathas, frere du vaillant Maccabée, & son successeur, dans le gouvernement des États du peuple de Dieu, accompagna le roi Ptolémée, dit Evergete, lorsqu'Alexandre, roi d'Asie & de Syrie, le prenant pour ami, lui fit rendre par-tout les mêmes honneurs qu'à sa propre personne, & ce fut jusques-là aussi que ce grand capitaine poursuivit les généraux des troupes de Démétrius, qui n'éviterent la force de ses armes, qu'à la faveur de cette profonde rivière, auprès de laquelle ils se retirerent.

Paul Lucas, dans son troisième voyage, après avoir dit qu'il passa la rivière de Jesel-Caraon, sur un beau pont de douze arches, ajoûte: C'est apparemment le fleuve Eleuthere des Anciens. C'est ce qu'il appelle une découverte. Et dans la Carte dressée pour l'intelligence de son livre, l'embouchure du Jesel-Caraon, est entre Tyr & Seyde. Homan, dans sa carte de la Terre Sainte, & quantité d'autres, mettent l'embouchure de l'Eleuthérus, entre Tyr & Sidon, après l'avoir fait couler de la tribu de Nephthali dans celle d'Aser. Corneille, qui lui donne la même position pour son embouchure, lui fait arroser l'Iturée & la Galilée. Cependant, malgré ces autorités, l'Eleuthérus des anciens ne peut-être aucune des rivières qui sont entre Tyr & Sidon, puisqu'il étoit au Nord de cette dernière. Ptolémée lui donne un degré vingt minutes de latitude plus qu'à Sidon; & Josephe, parlant du don que M. Antoine fit à Cléopâtre, dit que cet amant prodigue lui donna toutes les villes situées entre l'Égypte & l'Eleuthérus, à la réserve de Tyr & de Sidon. Ces deux villes étoient donc entre l'Eleuthérus & l'Égypte, c'est-à-dire, au midi de ce fleuve.

La difficulté est plus grande sur sa source; Bertius & Villanovanus, dans leurs cartes de Ptolémée, la mettent au côté méridional du Liban, à l'opposite de l'Antiliban. Magin la met dans la contrée d'au-delà du Jourdain, près de Bosor ou

Bosra, qui est au midi de l'Antiliban; Aldricome la met au côté méridional de l'Antiliban. Son sentiment s'accorde mieux que les autres, avec ce qui est dit au premier livre des Maccabées, que les troupes de Démétrius qui étoit dans la contrée d'Amath, fuyant Jonathas, passerent en une nuit l'Eleuthérus, & que pour cette raison il ne put les atteindre. Si la source de ce fleuve eût été au-delà du mont Liban, ces troupes n'auroient pu le passer si promptement, puisque de la contrée d'Amath où elles étoient, jusqu'aux lieux de la Syrie, qui sont au-delà du Liban, il y a plus de vingt milles d'une heure de chemin, y ayant plus d'un degré de distance. Le P. Bonfrerius, qui paroît avoir le plus judicieusement examiné ces difficultés, dit qu'il seroit peut-être plus conforme à la vérité de mettre la source de ce fleuve au côté septentrional de l'Antiliban.

On ne sçait quel est le nom moderne de ce fleuve; car, ce ne peut être le *Fleuve Saint*, comme le P. Hardouin le dit avec la modification du mot *aiunt*. Le Fleuve Saint est le Kadischa, qui a sa source à l'endroit du Liban, où sont les Cedres, & son embouchure à l'orient de Tripoli qu'il traverse. Or, Pline qui nomme Tripolis & ensuite Orthosia, nomme l'Eleuthérus après la seconde, au lieu qu'il l'auroit nommé après la première. Ptolémée le fait plus septentrional que Tripolis de six minutes; & plus méridional qu'Orthosia de quatorze.

ELEUTHO, *Eleutho*, déesse qui présidoit aux accouchemens. Ce nom ne se trouve que dans Pindare, où le Scholiaste de ce Poëte lui donne pour synonyme Ε'ιλείθυια, *Illithyia;* ce qui montre qu'Eleutho est la même chose que la déesse Illithyie, qui est Lucine. Aussi Pindare n'en parle-t-il que pour marquer qu'elle présidoit aux couches. C'est Apollon, selon lui, qui l'envoie à celles d'Evadné avec les Parques. Le Scholiaste remarque que ce ne fut pas seulement pour procurer à la mere un heureux enfantement, mais encore pour donner à l'enfant de nobles inclinations, de belles qualités.

Ce mot vient d'ἔρχομαι, *ou* d'ἐλεύθω, verbe inusité, qui signifie venir, parce que cette déesse étoit censée venir à propos pour secourir les femmes en couches. C'est apparemment la mesure du vers qui a forcé le Poëte à forger ce mot, & à l'employer au lieu d'*Illithyia;* car on ne voit point qu'il fût en usage, ni qu'il se trouve ailleurs. Quoi qu'il en soit, il est heureusement formé, & Eleutho présida sans doute à sa production.

Au reste, on doit dire Eleutho, & non pas Eleuthon, parce que nous n'ajoûtons point d'*n* à la fin des noms Grecs féminins en ω, & que nous disons Clio, Sapho, Erato, Clo-

tho, Calipſo, &c. & non pas Clion, Saphon, Clothon, Calipſon, &c. Si nous l'y ajoûtons quelquefois, c'eſt qu'alors le mot François n'eſt pas formé du Grec, mais d'un mot Latin différent du Grec, comme Latone, de *Latona*, & non pas de Λητώ; Didon, de *Dido*, *Didonis*, & non pas de Διδώ.

ELI, *Eli*, Ἠλί, (*a*) c'eſt-à-dire, mon Dieu. Jeſus-Chriſt étant ſur la Croix, s'écria: *Eli, Eli, Lamma Sabacthani*, ou plutôt, *Lamma Sabadetani*. » Mon » Dieu, mon Dieu, pourquoi » m'avez-vous abandonné? « Ce qui eſt pris du Pſeaume XXI.

ÉLIA, *Elia*, (*b*) nom d'un lieu du Péloponnèſe dans la Laconie. Tite-Live le met au-deſſus de *Leucæ* & d'*Acriæ*, qui étoient des lieux maritimes à l'Orient de l'embouchure de l'Eurotas; & Polybe nomme l'Elia, la plus belle partie de la Laconie.

Il faut remarquer que M. Crévier, dans ſon édition de Tite-Tive, lit *Pleiæ*, au lieu d'*Elia;* & il dit dans une note, que ce mot eſt corrompu, & qu'il lui ſemble qu'on devroit lire Bœas, ville qui, ſelon lui, étoit voiſine d'Acries & de Leuces.

ÉLIA, *Ælia*, (*c*) nom qui a été donné par quelques Auteurs à la ville d'Andrinople, à cauſe de l'Empereur Adrien, dont le nom de famille étoit Elius.

L'on comptoit trois autres villes du nom d'Élia, deux en Eſpagne, & Jéruſalem, après qu'Adrien l'eut rebâtie; ces villes n'ont porté que très-peu de tems le nom que ce Prince leur avoit donné.

ÉLIA, *Elia*, Ἠλία, (*d*) de la race de Harim, eſt un de ceux qui, au retour de la captivité de Babylone, renvoyerent les femmes étrangeres qu'ils avoient épouſées contre la loi du Seigneur.

ÉLIA, *Elia*, Ἠλία, (*e*) de la race d'Elam, eſt auſſi un de ceux qui pendant la captivité de Babylone, avoient pris des femmes étrangeres contre la loi de Dieu, & qui, à leur retour, conſentirent à les renvoyer.

ÉLIA, *Elia*, Ἐρμά, (*f*) fut l'avant-dernier des enfans de Jéroham.

ÉLIA, ÉLIUS, *Ælia*, *Ælius*, nom d'une famille Romaine. Cette famille étoit Plébéienne, mais fort ancienne & illuſtrée par les plus grandes charges. Elle étoit partagée en pluſieurs branches, comme les Ligus, les Gallus, les Pætus, les Tuberons, &c. Les Antonins étoient auſſi de la famille Élia, d'où vient qu'ils prennent le nom d'Élius ſur leurs médailles. On cherchera par leurs noms particuliers, les Élius dont on ne trouvera pas l'hiſtoire ci-après aux articles d'Elius. *Voyez* Elius.

(*a*) Matth. c. 27. v. 46.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 27.
(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 285.
(*d*) Eſdr. L. I. c. 10. v. 21.
(*e*) Eſdr. L. I. c. 10. v. 26.
(*f*) Paral. L. I. c. 8. v. 27.

ÉLIA, *Ælia*, Α'ιλία, (*a*) l'une des femmes de L. Sylla. Ce fut la seconde femme qu'il épousa.

ÉLIA LUCIA, *Elia Lucia*, femme d'Aurélius Mucianus. *Voyez* Aurelius Mucianus.

ELIA SENTIA [la Loi], *Lex Ælia Sentia.* (*b*) Il est fait mention de cette Loi dans Cicéron. *Cùm lex Ælia Sentia*, dit-il, *Assiduo vindicem assiduum esse jubeat*, &c.

ÉLIA [la Loi], *Lex Ælia.* (*c*) Il étoit donné pouvoir à tout Magistrat curule par cette Loi, de s'opposer à quelque autre loi que ce fût, qu'on voulût établir; & ordonné en même tems, qu'on observât les augures toutes les fois qu'on en proposeroit quelqu'une, afin de sçavoir si elle étoit agréable aux Dieux. Cette cérémonie de l'observation des augures demandoit un nombre infini de circonstances pour être faite comme il falloit, & étoit sujette à mille incidens divers qui la rendoient nulle, ou de mauvais présage; & en ce cas il étoit défendu de passer outre à l'affaire sur laquelle on délibéroit; ainsi, c'étoit une source intarissable de prétextes, pour empêcher tout ce qu'on ne vouloit pas laisser faire.

ELIA, *Ælia*, nom d'une Tribu Romaine. *Voyez* Tribu.

ELIAB, *Eliab*, Ἐλιάβ, (*d*) fils d'Hélon, & Prince de la tribu de Zabulon, fut nommé pour travailler au dénombrement du peuple. Il est compté pour le troisième qui fit son offrande au tabernacle. Il offrit un plat d'argent du poids de de cent trente sicles, & un bassin d'argent de soixante-dix sicles au poids du sanctuaire, tous deux pleins de fine farine paîtrie avec de l'huile, pour l'oblation qui devoit accompagner les sacrifices; un petit vase d'or du poids de dix sicles, plein d'encens; un jeune bœuf, un bélier & un agneau d'un an pour l'holocauste; un jeune bouc pour le péché; & pour hosties pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs, & cinq agneaux d'un an; ce fut-là l'offrande d'Eliab, fils d'Hélon. Ses deux fils Dathan & Abiron furent engloutis dans la terre tout vivans, après s'être révoltés contre Dieu.

ELIAB, *Eliab*, Ἐλιάβ, (*e*) l'aîné des fils d'Isaï, étoit un jeune homme de très-bonne mine & d'une taille très-avantageuse. Cependant, le prophete Samuel déclara qu'il n'étoit pas celui que Dieu avoit choisi pour être roi d'Israël. Il suivit le roi Saül à la guerre contre les Philistins, & se trouva au combat de son frere contre Goliath. Il admira sa force & sa victoire, & en eut de la joie,

(*a*) Plut. T. I. p. 455.
(*b*) Cicer. ad Trebat. Topic. c. 6.
(*c*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. I. Epist. 16.
(*d*) Numer. c. 1. v. 9. c. 7. v. 24. *& seq.* c. 16. v. 1. *& seq.*
(*e*) Reg. L. I. c. 16. v. 6, 7. c. 17. v. 13. *& seq.*

quoiqu'un peu auparavant il l'eût accusé de présomption & de témérité.

ELIAB, *Eliab*, Ἐλιάβ (a) fils de Nahath & pere de Jéroham, fut du nombre des Lévites que David choisit pour servir devant l'Arche du Seigneur, pour le glorifier & lui rendre de continuelles actions de graces de toutes ses merveilles, & pour chanter les louanges du Seigneur, le Dieu d'Israël. Ces Lévites jouoient de toutes sortes d'instrumens de musique, comme de la lyre, de la guittare, des timbales, afin de faire retentir bien haut le bruit de leur joie.

ELIAB, *Eliab*, Ἐλιαβ, (b) l'un de ces vaillans hommes, qui se joignirent à David, quand il fuyoit la persécution de Saül. Il rendit à ce Prince affligé des services considérables dans toutes ses guerres. Eliab est nommé ailleurs Eliaba de Salaboni.

ELIABA, *Eliaba*, Ἐλιαβὰ, de Salaboni. *Voyez* l'article précédent.

ELIACHIM, *Eliachim*, le même qu'Eliacim, fils d'Helcias. *Voyez* Eliacim.

ELIACHIM, *Eliachim*, (c) de la race des Prêtres, revint de la captivité de Babylone avec Zorobabel.

ELIACIM, *Eliacim*, (d) Ἐλιακὶμ, Ἐλιακείμ, fils d'Helcias, étoit intendant de la maison du roi Ezéchias. Il se trouva à Jérusalem, lorsque Sennachérib vint mettre le siège devant cette ville, & que l'Ange exterminateur lui défit toute son armée.

Eliacim fut député de la part de son maître pour aller parler à Rabsacès, général des armées du roi d'Assyrie, qui étoit venu investir la ville, & sommer le Roi & les habitans de se rendre. Il n'oublia rien pour appaiser ce Général, & le détourner de son dessein; & comme il vit que Rabsacès, qui étoit de Lachis, entendoit & parloit très-bien l'Hébreu, continuoit ses discours & ses emportemens dans ce langage, il le pria de vouloir parler Syriaque, pour n'être pas entendu du peuple. Ce Général n'en voulut rien faire, & croyant imprimer de la terreur dans l'esprit du peuple, ou le porter à la sédition, il ne cessa de parler la langue du païs. Eliacim & ses compagnons, Joahé fils d'Asaph, & Sobna secrétaire, voyant cela, se retirerent très-mécontens, non seulement à cause des menaces de Rabsacès, mais encore plus des injures qu'il avoit proférées contre Dieu. Ezéchias les envoya vers le prophete Isaïe, pour le prier d'implorer le secours du Seigneur; & ce

(a) Paral. L. I. c. 6. v. 27. c. 15. v. 18. c. 16. v. 5.

(b) Reg. L. II. c. 23. v. 32. Paral. L. I. c. 11. v. 32. c. 12. v. 9.

(c) Esdr. L. II. c. 12. v. 40.

(d) Reg. L. IV. c. 18. v. 18. *& seq.* c. 19. v. 2. *& seq.* Judith. c. 4. v. 5. *& seq.* Isaï. c. 22. v. 15. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaic. p. 328, 329.

ſaint Homme les chargea de dire au Roi de ne point s'abandonner à la crainte, mais de l'aſſurer que Sennachérib perdroit ſon armée devant Jéruſalem, & à ſon retour la vie, par la main de ſes enfans. En effet, l'Ange lui tua pendant la nuit, cent quatre-vingt-cinq mille hommes, en punition de ſes blaſphêmes, l'an du monde 3324 & 202 ans après la fondation du temple.

Eliacim étoit un homme d'une vertu très-éminente; auſſi dieu le récompenſa par la dignité de ſouverain ſacrificateur, ainſi qu'il le lui avoit promis par ſon prophete Iſaïe : » Allez » trouver, dit ce Prophete, » celui qui a la garde du tré» ſor, ce Sobna qui eſt l'in» tendant du palais, & vous » lui direz : Que faites vous » ici, ou qui êtes-vous ici, » pour vous y être préparé un » monument, comme font ceux » qui ſe dreſſent un ſépulcre » dans les lieux les plus éle» vés, & qui ſe taillent dans la » pierre un lieu de repos. Le » Seigneur va vous faire tranſ» porter d'ici, comme on tranſ» porte un coq; & il vous cou» vrira d'ignominie. Il vous agi» tera & vous fera tourner com» me une balle; il vous jettera » dans une terre vaſte & ſpa» cieuſe; vous mourrez là, & » c'eſt à quoi ſe réduira le char » & la pompe de votre gloire, » vous qui êtes la honte de la » maiſon de votre Seigneur. Je » vous chaſſerai du rang où » vous êtes, & le Roi vous » dépoſera de votre miniſtère. » Et en ce jour-là j'appellerai » mon ſerviteur Eliacim, fils » d'Helcias. Je le vêtirai de » votre tunique, je l'honore» rai de votre ceinture, je lui » remettrai entre les mains tou» te la puiſſance que vous avez; » & il ſera comme le pere des » habitans de Jéruſalem & de » la maiſon de Juda. Je mettrai » ſur ſon épaule la clef de la » maiſon de David; il ouvrira » ſans qu'on puiſſe fermer, & » il fermera ſans qu'on puiſſe » ouvrir. Je le rendrai inébran» lable comme un bois qu'on » enfonce dans un lieu ferme; » & il ſera la gloire du trône » de la maiſon de ſon pere. » Toute la gloire de la maiſon » de ſon pere repoſera ſur lui; » il aura ſoin de tout ce qui » naîtra de l'un ou de l'autre » ſexe, & de tous les vaſes, » même des plus petits, depuis » les coupes juſqu'aux vaiſſeaux » où l'on enferme les liqueurs.« Sobna fut mené en captivité avec le roi Manaſſé, fils d'Ezéchias, vingt-huit ans après la défaite de Sennachérib. Il y perdit ſa charge, & Eliacim fut choiſi en ſa place, & mis le vingt-huitième dans l'ordre des ſouverains Pontifes.

Lorſque Nabuchodonoſor fut monté ſur le trône d'Aſſyrie, & qu'il eut défait Arphaxad, roi des Medes, il envoya Holoferne, général des armées, pour ſoumettre tout l'univers à ſa puiſſance. Tout le monde, effrayé & conſterné par le bruit

de ses armes & de ses victoires, ne prit d'autre parti que de plier sous le joug ; il n'y eut que les Juifs qui aimerent mieux éprouver le sort de la guerre, que de se rendre en gens lâches & de peu de cœur ; ils s'appuyoient plus sur l'assistance de Dieu que sur leurs propres forces. Il leur fallut donc se mettre en état de défense, & à ce sujet, Eliacim, pour lors grand Pontife, visita toutes les places de la Judée, écrivit aux Magistrats des provinces & des villes du royaume, de lever des troupes, de réparer leurs fortifications, de rétablir leurs machines, & enfin de résister courageusement à l'ennemi ; il s'imagina bien que Béthulie seroit la première attaquée ; il la fit fortifier, & y établit Ozias pour prendre le gouvernement du peuple & de la ville ; & cela ainsi disposé, il s'en retourna à Jérusalem, où il ordonna des prieres publiques, pour demander à Dieu un prompt secours contre l'ennemi de son nom. Ces prieres furent exaucées ; Béthulie fut délivrée miraculeusement, & le général Holoferne fut tué par la sainte veuve Judith. On dit que c'est lui qui écrivit l'histoire de ce siege, & de la vie de cette illustre Dame.

On n'est pas bien d'accord si Eliacim, souverain Pontife, est le même que celui qui étoit intendant de la maison d'Ezéchias, & qui fut député par ce Prince pour ménager quelque accommodement avec Rabsacès général des armées de Sennachérib. Ceux qui assurent qu'il n'est pas le même, s'appuient sur ce que Josephe ne dit point qu'il ait été souverain Pontife, & sur ce que, dans le quatrième livre des Rois, chapitre 18, & ailleurs, il est appellé simplement *præpositus domûs*, intendant ou maître-d'hôtel. Il n'y a point d'inconséquence à embrasser le sentiment de ceux qui soutiennent que c'est le même ; car les deux charges d'intendant & de grand-prêtre qu'on donne à Eliacim, ne nous forcent point à en faire deux. D'ailleurs, l'exercice de ces deux charges, & les deux sieges, sçavoir, celui de Jérusalem par Sennachérib, & celui de Béthulie par Holoferne, se rapportent à des tems différens ; outre que Dieu promit ouvertement par la bouche d'Isaïe à Eliacim, intendant du roi Ezéchias, de le récompenser de la souveraine sacrificature, à cause de son mérite & de sa vertu, ainsi que nous l'avons rapporté.

ELIACIM, *Eliacim*, Ἐλιακίμ, (*a*) roi de Juda, dont le nom fut changé en celui de Joakim. *Voyez* Joakim.

ELIACIM, *Eliacim*, Ἐλιακεὶμ, (*b*) fils d'Abiud, & pere d'Azor, fut un des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair.

ELIADA, *Eliada*, Ἐλιαδὰ,

(*a*) Rég. L. IV. c. 23. v. 34.

(*b*) Matth. c. 1. v. 13.

(*a*) l'un des fils du roi David.

ELIADA, *Eliada*, (*b*) fut pere de Razon ennemi du roi Salomon.

ELIADA, *Eliada*, Ἐλιαδὰ, (*c*) l'un des généraux des armées du roi Josaphat, étoit redoutable dans les combats. Il commandoit deux cens mille hommes armés d'arcs & de boucliers.

ELIAM, *Eliam*, Ἐλιὰβ, (*d*) fut pere de Bethsabée femme d'Urie, laquelle devint après cela femme de David & mere de Salomon.

ELIAM, *Eliam*, Ἐλιὰβ, (*e*) fils d'Achitophel de la ville de Gélon, & l'un des trente braves de l'armée de David.

ELIANUS, *Ælianus*, chef des Bagaudes, du tems de l'empereur Dioclétien. *Voyez* Bagaudes.

ELIAQUES, *Eliaca*, (*f*) nom donné aux Mithriaques. Ce nom est pris d'Elios ou Hélios, qui signifie le soleil.

ELIASAPH, *Eliasaph*, (*g*) Ἐλισὰφ, fils de Duel, étoit prince des enfans de Gad. Il fut le sixième qui fit son offrande au tabernacle. Il offrit un plat d'argent du poids de cent trente sicles, & un bassin d'argent de soixante-dix sicles, au poids du sanctuaire, tous deux pleins de fine farine, paîtrie avec de l'huile, pour l'oblation qui devoit accompagner les sacrifices; un petit vase d'or du poids de dix sicles, plein d'encens; un jeune bœuf, un bélier, & un agneau d'un an pour l'holocauste; un jeune bouc pour le péché; & pour hosties pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs, & cinq agneaux d'un an; ce fut-là l'offrande d'Eliasaph fils de Duel.

ELIASIB, *Eliasib*, Ἐλιασὶβ, Ἐλιασοὺβ, (*h*) fils de Joacim, fut le trente-cinquième souverain sacrificateur depuis Aaron, & le troisième depuis le retour de la captivité de Babylone; il remplit cette dignité vingt-deux ans; sçavoir, depuis la douzième année jusqu'à la trente-troisième du règne d'Artaxerxe surnommé Longue-main. Sous le pontificat d'Eliasib, Néhémie, de la famille sacerdotale, obtint d'Artaxerxe Longue-main, dont il étoit échanson, la permission de venir en Judée, & des ordres pour rétablir les murailles de Jérusalem, & pour défendre les Juifs des vexations continuelles qu'ils souffroient de la part de leurs voisins. Eliasib & les prêtres ses freres s'appliquerent à l'ouvrage, & ils bâtirent la porte du troupeau. Ils la consacrerent après y avoir mis les deux battans, & ils en consa-

(*a*) Paral. L. I. c. 3. v. 7.
(*b*) Reg. L. III. c. 11. v. 23.
(*c*) Paral. L. II. c. 17. v. 17.
(*d*) Reg. L. II. c. 11. v. 3.
(*e*) Reg. L. II. c. 23. v. 34.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 17.
(*g*) Numer. c. 1. v. 14. c. 7. v. 42. & *seq.*
(*h*) Paral. L. I. c. 24. v. 12. Esdr. L. II. c. 3. v. 1, 2, 20, 21. c. 12. v. 10. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 370.

creremt tout l'efpace, jufqu'à la tour des cent coudées, jufqu'à la tour d'Hananiel. Ceux de Jéricho bâtirent d'un autre côté auprès de lui, & de l'autre Zachur fils d'Amri. Son fils Joiada lui succéda. La famille d'Eliafib étoit la onzième dans l'ordre des vingt-quatre familles sacerdotales. Elle descendoit de celle d'Éléazar.

Je ne fçais fi cet Eliafib ne feroit pas le même qui fuit.

ELIASIB, *Eliafib*, Ἐλιασὶβ, (*a*) prêtre, qui avoit l'intendance du tréfor de la maifon de Dieu. Comme il étoit allié de la maifon de Tobie, il lui avoit fait faire une grande chambre dans le lieu du tréfor, où l'on portoit avant l'arrivé de Néhémie, les préfens, l'encens, les vafes, les dixmes du bled, du vin & de l'huile, la part des Lévites, des chantres & des portiers, & les prémices qu'on offroit aux Prêtres. Pendant tout ce tems-là, Néhémie n'étoit point à Jérufalem, parce que la trente-deuxième année du règne d'Artaxerxe, roi de Babylone, il l'étoit allé retrouver; & il obtint enfin fon congé du Roi. Étant revenu à Jérufalem, il reconnut le mal qu'Eliafib avoit fait en faveur de Tobie, de lui faire une chambre dans le veftibule de la maifon de Dieu. Le mal lui parut extrêmement grand; c'eft pourquoi, il jetta les meubles de la maifon de Tobie hors du tréfor. Il donna ordre qu'on purifiât le tréfor, ce qui fut fait; & il y apporta les vafes de la maifon de Dieu, les oblations & l'encens.

ELIASIB, *Eliafib*. (*b*) Il eft parlé au premier livre d'Efdras, de deux Prêtres de ce nom, l'un de la race de Zéthua, l'autre de celle de Bani. Les Septante appellent le premier Ἐλιασοὺβ, & le fecond Ἐλιασίφ. Ils avoient époufé l'un & l'autre des femmes étrangères contre la loi du Seigneur, & ils confentirent à s'en féparer à leur retour de Babylone à Jérufalem.

ELIASUB, *Eliafub*, Ἐλιασι-βὼν, (*c*) le fecond des fils d'Élioënaï.

ELIATHA, *Eliatha*, Ἐλιαθὰ, (*d*) huitième fils d'Héman. Son emploi étoit de chanter devant l'Arche du Seigneur. Il étoit dans la vingtième claffe des Lévites.

ELICA, *Elica*, (*e*) de Harodi, un des trente braves de l'armée de David.

ELICE, *Elice*. *Voyez* Hélice.

ELICIENS, *Elici*, (*f*) nom d'un peuple, dont il eft parlé dans le livre de Judith. Leur Roi y eft nommé Érioch. Les Septante lifent Élyméens. Selon les mêmes, on trouve au livre de la Génefe un Arioch, roi d'Ellafar. D. Calmet penfe que

(*a*) Efdr. L. II. c. 13. v. 4. *& feq.*
(*b*) Efdr. L. I. c. 10. v. 27, 36.
(*c*) Paral. L. I. c. 3. v. 24.
(*d*) Paral. L. I. c. 25. v. 4, 27.
(*e*) Reg. L. II. c. 23. v. 25.
(*f*) Genef. c. 14. v. 1, 9. Judith. c. 1. v. 6.

le païs d'Ellasar pourroit bien être le même que celui des Éliciens.

ELIDAD, *Elidad*, Ελδὰδ, (*a*) fils de Chasélon, de la tribu de Benjamin, fut un des députés pour faire le partage de la terre de Chanaan.

ÉLIDE, *Elis*, Ἦλις, (*b*) contrée maritime du Péloponnèse, située entre l'Achaïe & la Messénie; elle avoit la première au nord, & la seconde au midi. L'Arcadie la bornoit à l'orient, & la mer à l'occident. On lit dans Pausanias, que les Éléens confinoient aux Messéniens du côté d'Olympie vers l'embouchure du fleuve Alphée, & aux Achéens du côté de Dymes.

I. Les Éléens, s'il en faut croire le même Pausanias, étoient sortis de Calydon & d'autres endroits de l'Étolie, pour venir s'établir dans le Péloponnèse. On croit qu'Aëthlius est le premier qui ait règné sur ces peuples. Il fut pere d'Endymion. La fable dit qu'Endymion fut aimé de la Lune, & qu'il en eut cinquante filles. Mais, une opinion plus probable, c'est qu'il épousa Astérodie, d'autres disent Chromie, fille d'Itonus, & petite fille d'Amphictyon; d'autres, Hypéripné, fille d'Arcas, & qu'il eut trois fils, Péon, Epéus, & Etolus, & une fille nommée Eurycyde. Endymion proposa dans Olympie un prix de la course aux trois Princes; ce prix étoit le royaume; Epéus remporta la victoire, règna après son pere, & ses sujets furent appellés Épéens. On dit que son frere Étolus demeura avec lui dans le païs; mais que Péon, inconsolable d'avoir été vaincu dans une occasion de cette importance, alla chercher fortune loin de sa patrie, & que s'étant arrêté sur les bords du fleuve Axius, il donna son nom à cette contrée, qui depuis s'appella la Péonie.

Les Éléens & les Héracléotes ne s'accordoient pas sur la mort d'Endymion; car, les Éléens montroient son tombeau dans la ville d'Olympie, & les Héracléotes qui étoient voisins de Milet, disoient qu'Endymion se retira sur le mont Latmus. En effet, il y avoit un endroit de cette montagne que l'on nommoit encore du tems de Pausanias la grotte d'Endymion. Epéus épousa Anaxiroé, fille de Coronus; il en eut une fille qui fut nommée Hyrmine, & il ne laissa point d'enfans mâles. Ce fut de son tems que Pélops Lydien, venu d'Asie, tua Œnomaüs, roi de Pise, que la fable

(*a*) Numer. c. 34. v. 21.
(*b*) Strab. p. 336, 337. *& seq.* Pauf. p. 287. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 193. Homer. Iliad. L. II. v. 122. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 16. Pomp. Mel. pag. 110. Corn. Nep. in Alcib. c. 4. Plut. T. I. pag. 52, 198, 360, 530. Tit. Liv. L. XXVII. c. 31. *& seq.* L. XXVIII. c. 7. L. XXXVI c. 5, 31. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 3. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 25, 84.

& les Poëtes font fils de Mars, & que Pausanias croit plutôt fils d'Alxion. Pélops, s'étant emparé du royaume de Pise, y joignit Olympie, ville voisine, qu'il avoit conquise sur Epéus. Les Éléens disoient que Pélops fut le premier qui bâtit un temple à Mercure dans le Péloponnèse, & qui y sacrifia pour appaiser ce Dieu qu'il avoit irrité par le meurtre de Myrtil.

Epéus étant mort, son frere Etolus lui succéda; mais, peu de tems après, se voyant poursuivi en justice par les enfans d'Apis, il fut obligé de quitter le Péloponnèse. Eléus prit aussitôt sa place, & fut roi des Épéens. On dit qu'il étoit fils de Neptune, & d'Eurycyde, fille d'Endymion. Quoi qu'il en soit, Eléus donna son nom aux Épéens, qui depuis n'ont pas été nommés autrement qu'Éléens. On croit qu'il fut pere d'Augée. Cependant, ceux qui veulent faire honneur à Augée, dit Pausanias, abusant du nom, le disent fils, non d'Eléus, mais d'Elius, c'est-à-dire, du Soleil.

Augée attira contre lui les armes d'Hercule. Celui-ci, après avoir conquis toute l'Élide, la donna à Phylée. Il lui rendit aussi tous les prisonniers qu'il avoit faits, & voulut bien lui sacrifier son ressentiment en pardonnant à Augée. Les femmes des Éléens, voyant tout leur païs dépeuplé d'hommes, firent un vœu à Minerve, pour obtenir de la déesse qu'elles pussent concevoir dès la première fois qu'elles auroient commerce avec leurs maris. Elles furent exaucées, & bâtirent un temple qui fut dédié pour cette raison à *Minerve mere des hommes*. Ensuite, les hommes & les femmes, pour conserver la mémoire d'un évenement si heureux, donnerent le nom de *Badu*, non seulement au lieu où ils s'étoient rencontrés, mais encore au fleuve qui passoit auprès; car *Badu* étoit un mot de leur païs qui marquoit le plaisir qu'ils avoient eu de se trouver ensemble.

Phylée, après avoir mis ordre aux affaires de l'État, alla s'établir à Dulichium; & Augée étant mort de vieillesse, Agasthène, son second fils, prit possession du royaume conjointement avec Amphimaque & Thalpius. Homère, dans le dénombrement des Éléens, dit que toute leur flotte étoit de quarante navires, dont vingt étoient commandés par Amphimaque & par Thalpius; dix par Diorès, fils d'Amaryncée, & les dix autres par Polyxénus, fils d'Agasthène. Polyxénus, à son retour de Troye, eut un fils qu'il nomma aussi Amphimaque, à cause, selon Pausanias, de la liaison qu'il avoit eue avec un Amphimaque, fils de Ctéatus, qui avoit péri devant Troie. Amphimaque, fils de Polyxénus fut pere d'Eléus. Ce fut sous le règne d'Eléus que les Doriens avec les fils d'Aristomaque, ayant équipé une flotte, tente-

rent de revenir au Péloponnèſe.

Oxylus, leur ayant rendu de grands ſervices, leur demanda pour récompenſe l'Élide; & ils convinrent de la lui céder; mais, lorſqu'il crut s'en rendre maître ſans combat, il ſe trompa; car, Dius, qui en étoit le poſſeſſeur, ne jugea pas à propos de la lui abandonner. Cependant, au lieu d'expoſer toutes leurs forces aux riſques d'une bataille, ils convinrent de choiſir un Étolien & un Éléen, qui, par un combat ſingulier, terminaſſent la querelle des deux Princes. Leur réſolution ayant été approuvée, Degmenus, archer, fut choiſi de la part des Éléens, & Pyrechmès, frondeur de la part des Étoliens. Pyrechmès remporta la victoire, & auſſitôt Oxylus fut reconnu pour Roi. Il épargna les anciens Épéens qui en furent quittes pour recevoir les Étoliens, & pour partager leurs terres avec eux. Oxylus étant mort, la couronne paſſa à ſon fils Lacias. Pour celui-ci, on ne voit pas que ſes enfans lui aient ſuccédé.

Dans la ſuite, Iphitus, un des deſcendans d'Oxylus, & contemporain de Lycurgue, qui a donné des loix aux Lacédémoniens, rétablit les jeux Olympiques, & indiqua des jours d'aſſemblée avec une eſpèce de foire franche pour la célébration de ces jeux; car, tout cela avoit été interrompu. Si l'on s'en rapporte à une inſcription qui étoit à Olympie, Iphitus étoit fils d'Hémon; mais la plûpart des Grecs l'ont cru fils de Proxonidas, à la réſerve des Éléens, qui, par d'anciens monumens, prétendoient prouver que ſon pere portoit le même nom que lui.

Quant aux Éléens, ils allerent à la guerre de Troye, & contribuerent enſuite à chaſſer les Perſes qui avoient fait une invaſion dans la Grece. Nous ne rapporterons point ici toutes les guerres qu'ils eurent avec les Arcadiens & avec Piſe, au ſujet des jeux Olympiques, dont ils vouloient toujours avoir la direction. Nous dirons ſeulement avec Pauſanias, qu'obligés de ſuivre le parti des Lacédémoniens, ils firent avec eux une irruption dans l'Attique; mais, peu de tems après, s'étant ligués avec les Athéniens, les Argiens & ceux de Mantinée, ils ſe déclarerent contre Sparte; & Agis étant entré avec une armée dans l'Elide, par la trahiſon de Xénias, ils remporterent ſur lui une grande victoire auprès d'Olympie, diſſiperent ſon armée, & chaſſerent de l'enceinte du temple, bon nombre de Lacédémoniens qui s'y étoient réfugiés; enſuite ils firent la paix.

Durant les troubles que Philippe ne ceſſa de cauſer à la Grece, les Éléens qui pour lors étoient fort affoiblis par leur propre diviſion, ne purent s'empêcher de ſe joindre aux

Macédoniens ; cependant, ils ne voulurent jamais combattre contre les Grecs à la bataille de Chéronée ; ils agirent seulement de concert avec Philippe, lorsqu'il attaqua les Lacédémoniens, en quoi ils ne firent que suivre la haine invétérée qu'ils avoient contre Sparte ; mais, après la mort d'Alexandre, ils se réunirent avec les Grecs contre Antipater & contre les Macédoniens.

Quelques années après, Aristotime, fils de Damarete, & petit-fils d'Etymon, soutenu d'Antigonus, fils de Démétrius, roi de Macédoine, se fit tyran de l'Élide. A peine avoit-il joui six mois de sa domination, que Chilon, Hellanicus, Lampis, & Cylon souleverent le peuple contre lui. Il se réfugia à l'autel de Jupiter Sauveur ; mais Cylon, sans aucun respect pour le lieu, l'y poignarda. Voilà une légere mention des principaux exploits de ces peuples, qui passerent depuis sous la domination des Romains.

Dans l'Élide étoit un temple que les Éléens avoient bâti au Dieu, qui, dans un combat qu'ils livroient aux Arcadiens, voulut bien se mettre à la tête de leurs troupes, sous la figure d'un jeune homme, se changer ensuite en dragon, & par cette étrange métamorphose, jetter la frayeur dans l'armée ennemie.

Il faut maintenant parler de quelques singularités du païs. La plus considérable étoit cette plante qui portoit de la soie ; car, elle ne croissoit point dans tout le reste de la Grece. Une autre merveille, c'est que les jumens qui étoient couvertes par des ânes, n'engendroient point en Élide, quoiqu'elles engendrassent dans les païs voisins, ce que l'on attribuoit à l'horreur que les Éléens avoient pour le mélange de ces deux espèces. Quant à leur soie, elle n'étoit pas moins fine que celle des Hébreux, mais elle étoit moins jaune. L'Élide étoit un païs gras & fertile. Il y venoit toutes sortes de fruits. On y semoit aussi différentes graines, & en particulier du chanvre & du lin.

II. L'Élide, selon Strabon, fut d'abord partagée en plusieurs États ; mais, dans la suite, elle n'en forma plus que deux, celui des Épéens & celui de Nestor, fils de Nélée ; & c'est à cette seconde division que Strabon rapporte la manière dont Homère s'exprime, en parlant des Épéens & de leur ville, & en nommant Pylos celle qui obéissoit à Nestor.

Il faut bien distinguer dans les Anciens, lorsqu'ils parlent de l'Élide ; car, ils prennent quelquefois ce nom pour tout le païs renfermé dans les limites que nous avons marquées au commencement de cet article ; quelquefois ils n'entendent par ce même nom que le tiers de ce même païs, & qu'ils nommoient autrement l'Élide propre ; la seconde partie étoit la Pisatide ;

& la troisième, la Triphylie, ou Triphalie. Voici les villes & bourgs de cette contrée.

Dans l'Élide propre, étoient Cyllene, port de mer, Ephyre, Élis, capitale, Pylos Ælæus.

Dans la Pisatide, Olympie, ou Pise, Salmone, Héraclée, Épine, & quatre autres dont Strabon ne daigne pas dire les noms.

Dans la Triphylie, Samicum, Pylos Triphyliacus, Lépréum, Hypana, Crypansa, Typanæa, Pyrgus, Epium, Bolax, Styllagium, Phrixa.

Les promontoires de cette contrée, selon le P. Briet, étoient Chelonites, aujourd'hui Cabo-Tornese, selon Sophien, selon Thevet, Cabo Torice, & Clémoutzy, dans la langue des habitans, au rapport du même Sophien; Ichtys, aujourd'hui Jardan, selon Thevét.

Ses principales rivières étoient l'Alphée, l'Énipée, & le Pénee.

Sa montagne la plus remarquable, Erimanthe, aujourd'hui Dimizana.

Ce païs est présentement la partie septentrionale du Belvedere, dans la Morée.

ÉLIDE, *Elis*, Ἦλις, nom que certains donnent à la ville d'Élis. *Voyez* Élis.

ÉLIE, *Elias*, Ἠλίας, (*a*) prophete du Seigneur, naquit à Thesbe, ville située au-delà du Jourdain, dans le païs de Galaad. Quelques-uns le font prêtre de la race d'Aaron, & lui donnent pour pere un nommé Sabacha; mais, ces particularités, qui ne sont point marquées dans l'Écriture, ni dans les Anciens, ne sont pas d'une grande autorité. Plusieurs Peres ont cru qu'il avoit gardé une virginité perpétuelle. Cette circonstance est plus vraisemblable que ce que dit Saint Épiphane au sujet de sa naissance. Il rapporte une vision de Sabacha, pere d'Élie, & prétend qu'après ques sa femme fut accouchée, il crut voir des hommes vêtus de blanc, qui saluerent le nouveau-né, le couvrirent de feu, & lui firent avaler de la flamme; tels furent les langes dont ils envelopperent le petit Élie; tel fut le lait dont ils le nourrirent; que Sabacha s'en alla consulter l'oracle à Jérusalem, & apprit ce que la vision signifioit; que l'on lui assura que son fils habiteroit dans la lumière; & qu'il jugeroit Israël par le feu & l'épée. Cela a tout l'air de rêveries Judaïques, & ne mérite aucune créance.

Lorsqu'Élie fut devenu grand, il fut suscité de Dieu, pour s'opposer comme un mur d'ai-

(*a*) Reg. L. III. c. 17. v. 1. *& seq.* c. 18. v. 1. *& seq.* c. 19. v. 1. *& seq.* c. 21. v. 1. *& seq.* Reg. L. IV. c. 1. v. 2. *& seq.* c. 2. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 21. v. 12. *& seq.* Isaï. c. 40. v. 2. Jerem. c. 17. v. 18. Ecclesiastic. c. 48. v. 1, *& seq.* Malach. c. 4. v. 5, 6. Matth. c. 11. v. 14. c. 16. v. 14. c. 17. v. 3. *& seq.* Marc. c. 6. v. 15. c. 9. v. 3. Luc. c. 9. v. 8, 30. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 285. *& seq.*

rain à l'idolâtrie, & sur-tout au culte de Baal, que Jézabel & Achab avoient introduits dans Israël. La première fois que l'Écriture nous parle d'Élie, elle nous le représente qui vient dire à Achab : » Vive le » Seigneur le Dieu d'Israël, » en la présence duquel je suis » présentement. Il ne tombera » pendant ces années, ni rosée » ni pluie, que selon la parole » qui sortira de ma bouche. « Le Seigneur s'adressa ensuite à Élie & lui dit : » Retirez-vous » d'ici ; allez vers l'orient, » & cachez-vous sur le bord » du torrent de Carith, qui est » vis-à-vis le Jourdain. Vous » boirez là de l'eau du torrent, » & j'ai commandé aux cor- » beaux de vous nourrir en ce » même lieu. « Élie partit donc selon l'ordre du Seigneur, & alla demeurer sur le bord du torrent de Carith, situé vis-à-vis le Jourdain. Les corbeaux lui apportoient le matin du pain & de la chair, & le soir, encore du pain & de la chair, & il buvoit de l'eau du torrent. Quelque tems après, le torrent se sécha ; car il n'avoit point plu sur la terre ; & alors le Seigneur lui parla en ces termes : » Allez à Sarepta qui est » une ville des Sidoniens, & » demeurez-y ; car j'ai com- » mandé à une femme veuve de » vous y nourrir. « Élie aussitôt s'en alla à Sarepta.

Lorsqu'il fut venu à la porte de la ville, il apperçut une femme veuve qui ramassoit du bois ; il l'appella & lui dit de lui donner un peu d'eau dans un vase, afin qu'il bût. Lorsqu'elle s'en alloit lui en chercher, il lui cria derriere elle, qu'elle lui apportat aussi une bouchée de pain. Elle lui répondit : » vive le Seigneur votre Dieu, » je n'ai point de pain, j'ai » seulement dans un pot autant » de farine qu'on en peut pren- » dre avec trois doigts, & » un peu d'huile dans un pe- » tit vase ; je viens ramasser » ici deux morceaux de bois, » afin d'aller apprêter à man- » ger pour moi & pour mon » fils, afin que nous mangions, » & que nous mourions ensui- » te. Élie lui dit : Ne crai- » gnez point, faites comme » vous avez dit ; mais, faites » pour moi auparavant de ce » petit reste de farine un petit » pain cuit sous la cendre, & » apportez-le moi ; & vous en » ferez après cela pour vous & » pour votre fils. Car voici ce » que dit le Seigneur le Dieu » d'Israël : La farine qui est » dans ce pot, ne manquera » point, & l'huile qui est dans » ce petit vase ne diminuera » point jusqu'au jour auquel le » Seigneur doit faire tomber » la pluie sur la terre. « Cette femme s'en alla donc, & fit ce qu'Elie lui avoit dit. Élie mangea & elle aussi avec sa maison ; & depuis ce jour-là, la farine du pot ne manqua point, selon que le Seigneur l'avoit prédit par Élie.

Il arriva ensuite que le fils

de cette femme devint malade d'une maladie si violente, qu'il ne pouvoit respirer. Cette femme dit donc à Élie : » Qu'y-a-» t-il entre vous & moi, hom-» me de Dieu? Êtes-vous venu » chez moi pour renouveller la » mémoire de mes péchés, & » pour faire mourir mon fils? « Élie lui dit de lui donner son fils; & l'ayant pris d'entre ses bras, il le porta dans la chambre où il demeuroit, & il le mit sur son lit. Il cria ensuite au Seigneur, & il lui dit: » Sei-» gneur mon Dieu, avez-vous » aussi affligé cette bonne veu-» ve, qui a soin de me nourrir » comme elle peut, jusqu'à » faire mourir son fils? « Après cela il se mit sur l'enfant par trois fois, en se mesurant à son petit corps, & il cria au Seigneur, & lui dit : » Seigneur » mon Dieu, faites je vous » prie, que l'ame de cet enfant » rentre dans son corps. « Et le Seigneur exauça la voix d'Élie; l'ame de l'enfant rentra en lui, & il recouvra la vie. Élie, ayant pris l'enfant, descendit de sa chambre au bas de la maison, le mit entre les mains de sa mere & lui dit: » Voilà votre fils » en vie. « La femme répondit à Élie : » Je reconnois mainte-» nant après cette action, que » vous êtes un homme de Dieu, » & que la parole du Seigneur » qui est dans votre bouche est » très-véritable. «

Trois ans après, Dieu envoya Élie dire au roi Achab, qu'il donneroit de la pluie. La famine étoit alors si grande, & le manquement de toutes les choses nécessaires à la vie si extraordinaire, que même les chevaux & les autres animaux ne trouvoient point d'herbe, tant cette extrême sécheresse avoit rendu la terre aride. Ainsi, Achab, pour éviter l'entière ruine de son bétail, commanda à Obdias, qu'il avoit établi sur tous ses pasteurs, de faire chercher du fourrage dans les lieux les plus humides, & d'envoyer en même tems chercher de tous côtés le prophete Élie. Voyant qu'on ne le trouvoit point, il résolut d'aller lui-même aussi le chercher, & dit à Obdias de le suivre, mais de prendre un autre chemin. Cet Obdias étoit un homme de bien & craignoit si bien Dieu, que dans le tems qu'Achab & Jézabel faisoient tuer les Prophetes du Seigneur, il en avoit caché cent dans des cavernes, où il les nourrissoit de pain & d'eau. Il n'eut pas plutôt quitté le Roi, que le Prophete vint à sa rencontre. Obdias lui demanda qui il étoit; & lorsqu'il le sçut, il se prosterna devant lui : » Avertissez » le Roi de mon arrivée, lui » dit le Prophete. Mais quel » mal vous ai-je fait, lui ré-» pondit Obdias, pour vous » porter à me vouloir procu-» rer la mort? Car le Roi vous » ayant fait chercher par-tout, » afin de vous faire tuer, si » après que je lui aurai dit que » vous venez, l'esprit de Dieu » vous emporte ailleurs, &

» qu'ainsi

» qu'ainsi il trouve que je l'aurai trompé, il me fera sans » doute mourir. Vous pouvez » néanmoins, si vous le voulez, » me sauver la vie ; & je vous » en conjure par l'affection que » j'ai témoignée à cent Prophetes, vos semblables, que j'ai » comme arrachés à la fureur » de Jézabel, & cachés dans » des cavernes où je les nourris encore maintenant. « Élie lui repartit qu'il pouvoit aller en toute sûreté trouver le Roi, puisqu'il lui promettoit avec serment de paroître ce jour-là même devant lui. Abdias y alla donc.

Achab, sur cet avis, vint au-devant d'Élie, & lui dit avec colère : » Êtes-vous donc celui » qui avez causé tant de maux » dans mon royaume, & particulièrement cette stérilité qui » le réduit dans une telle misere ? « Le Prophete lui répondit sans s'étonner, que c'étoit à lui-même qu'il devoit attribuer tous les maux dont il se plaignoit, puisqu'il les avoit attirés par le culte sacrilege qu'il rendoit aux faux dieux des nations, en abandonnant le Dieu véritable. Il lui dit ensuite de faire venir tout le peuple sur la montagne du Carmel, & de commander que ses prophetes, ceux de la Reine sa femme, & les quatre cens prophetes des hauts Lieux s'y trouvassent tous. Après que cela eut été exécuté, il parla en ces termes à toute cette grande multitude : » Jusques » à quand votre esprit demeurera-t-il flottant dans l'incer» titude du parti que vous de» vez prendre ? Si vous croyez » que notre Dieu soit le seul » Dieu éternel, pourquoi ne » vous attachez-vous pas à lui » par une entière soumission de » cœur, & n'observez-vous pas » ses commandemens ? Et si » vous croyez au contraire que » ce soient ces dieux étrangers » que vous devez adorer, que » ne les prenez-vous donc pour » vos dieux ? « Personne ne répondant, le prophete ajoûta : » Pour connoître par une preu» ve indubitable lequel est le » plus puissant, ou le Dieu que » j'adore, ou ces dieux que » l'on vous porte à adorer ; & » lequel, ou de moi, ou de ces » quatre cens prophetes, est » dans la véritable religion, je » vais prendre un bœuf que je » mettrai sur le bois préparé » pour le sacrifice ; mais, je ne » mettrai point le feu à ce bois. » Que ces 400 prophetes fas» sent la même chose ; qu'ils » prient ensuite leurs dieux, » comme je prierai mon Dieu, » de vouloir mettre le feu à ce » bois, & alors on connoîtra » quel est le vrai Dieu. « Cette proposition ayant été approuvée, Élie dit à ces prophetes de choisir le bœuf qu'ils voudroient, de commencer les premiers à sacrifier & d'invoquer tous leurs dieux. Ils le firent, mais inutilement. Élie, pour se moquer d'eux, leur dit de crier plus haut, parce que leurs dieux étoient peut-être allés se pro-

mener, ou bien s'étoient endormis. Ils continuerent jusques à midi, & se découpoient la peau selon leur coûtume avec des rasoirs & des lancettes, mais sans en tirer aucun avantage.

Quand Élie fut obligé de sacrifier à son tour, il leur commanda de se retirer, & dit au peuple de s'approcher pour prendre garde s'il ne mettroit point secrétement le feu dans le bois. Chacun s'approcha. Le Prophete prit douze pierres selon le nombre des tribus; on éleva un autel qu'il enferma d'un profond fossé, arrangea le bois sur l'autel, & mit la victime sur ce bois. Il répandit ensuite dessus quatre grandes cruches toutes pleines d'eau de fontaine; & cette quantité d'eau ne trempa pas seulement la victime & tout ce bois, mais coula dans le fossé, & le remplit. Alors, il invoqua Dieu, & le pria de faire connoître sa puissance à ce peuple qui étoit depuis si long-tems dans l'aveuglement. A l'instant même, on vit descendre du ciel sur l'autel un feu qui consuma entièrement la victime & toute cette eau, sans que la terre demeurât moins seche qu'elle n'étoit auparavant. Le peuple, épouvanté d'un si grand miracle, se prosterna contre terre, & adora Dieu, en criant qu'il étoit le seul grand, le seul véritable; que tous ces autres dieux n'étoient que des noms vains & imaginaires, des idoles sans vertu & sans puissance, des objets dignes de mépris, & à qui on ne pouvoit sans folie rendre de l'honneur. Ils prirent & tuerent ensuite par le commandement du prophete ces quatre cens faux prophetes; & Élie dit au Roi d'aller manger en repos, & qu'il l'assuroit que Dieu donneroit bientôt de la pluie.

Après que ce Prince fut parti, il monta sur le sommet de la montagne du Carmel, s'assit à terre, mit sa tête entre ses genoux, & le ciel étant très-clair & très-sérein, commanda à son serviteur de monter sur un rocher & de regarder vers la mer, pour lui dire s'il n'appercevoit point quelque petite nuée s'en élever. Il y monta, & lui dit qu'il ne voyoit rien; mais, étant retourné jusques à sept fois, enfin il lui rapporta qu'il avoit vu dans l'air une petite noirceur d'environ un pied de long. Alors, le Prophete manda au Roi de se hâter de retourner à Jezraël, s'il ne vouloit se trouver enveloppé d'un grand orage. Achab s'en alla à toute bride dans son chariot, & le Prophete, porté par l'esprit de Dieu, n'alla pas moins vîte. Aussitôt qu'ils furent arrivés à la ville, d'épaisses nuées couvrirent tout l'air, un vent impétueux se leva, & une très-grande pluie tomba sur la terre.

Cependant, Jézabel ayant appris de quelle manière tous les prophetes de Baal avoient été tués, envoya un homme à

Élie pour lui dire: » Que les » dieux me traitent dans toute » leur sévérité, si demain à la » même heure je ne vous fais » perdre la vie, comme vous » l'avez fait perdre à tous ces » Prophetes. « Élie eut donc peur, & s'en alla aussitôt partout où son désir le portoit; & étant venu à Bersabée en Juda, il renvoya son serviteur. Il fit dans le désert une journée de chemin; & étant venu sous un génievre, il s'y assit, & souhaitant la mort, il dit à Dieu: » Seigneur, c'est assez; retirez » mon corps, car je ne suis pas » meilleur que mes peres. « Après quoi, il se jetta par terre, & s'endormit à l'ombre du génievre. En même tems, un ange le toucha & lui dit de se lever & de manger. Élie regarda, & il vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre & un vase d'eau. Il mangea donc & but, & il s'endormit encore. L'ange du Seigneur revenant une seconde fois le toucha encore, & lui dit de se lever & de manger, parce qu'il lui restoit un grand chemin à faire. S'étant donc levé, il mangea & but; & s'étant fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours & quarante nuits jusqu'à Horeb la montagne de Dieu. Étant arrivé-là, il demeura dans une caverne; & le Seigneur lui adressant la parole lui dit: » Que faites-vous-là, Élie? » Élie lui répondit: je brûle de » zele pour vous, Seigneur » Dieu des armées, parce que » les enfans d'Israël ont aban» donné votre alliance, qu'ils » ont tué vos Prophetes par » l'épée, & qu'étant demeuré » seul, ils cherchent encore à » m'ôter la vie. Le Seigneur lui » dit, sortez, tenez-vous sur » la montagne devant le Sei» gneur. « En même tems, le Seigneur passa; & on entendit devant le Seigneur un vent violent & impétueux, capable de renverser les montagnes & de briser les rochers; & le Seigneur n'étoit point dans ce vent. Après le vent, il se fit un tremblement de terre, & le Seigneur n'étoit pas dans ce tremblement. Après le tremblement, il s'alluma un feu, & le Seigneur n'étoit point dans ce feu. Après le feu, on entendit le souffle d'un petit vent. Ce qu'Élie ayant entendu, il se couvrit la visage de son manteau, & étant sorti, il se tint à l'entrée de la caverne; & en même tems une voix se fit entendre & lui dit: » Que » faites-vous là, Élie? Je brû» le de zele pour vous, Seigneur » Dieu des armées, parce que » les enfans d'Israël ont aban» donné votre alliance, qu'ils » ont détruit vos autels, qu'ils » ont tué vos Prophetes par » le fer, & qu'étant demeuré » seul, ils cherchent encore à » m'ôter la vie. Et le Seigneur » lui dit, allez retournez par » le chemin par où vous êtes » venu le long du désert vers » Damas; & lorsque vous y » serez arrivé, vous sacrerez » d'huile Hazaël, pour être roi

» de Syrie. Vous sacrerez aussi » Jehu fils de Namsi, pour être » roi d'Israël ; & vous sacrerez » Élisée fils de Saphat, qui est » d'Abelmeula, pour être Pro- » phete en votre place. Qui- » conque aura échappé à l'é- » pée d'Hazaël, sera tué par » Jehu ; & quiconque aura » échappé à l'épée de Jehu, » sera tué par Élisée. Je me » suis réservé dans Israël sept » mille hommes qui n'ont point » fléchi le genou devant Baal, » & qui ne l'ont point adoré » en portant la main à leur » bouche pour la baiser. « Élie étant donc parti de-là, trouva Élisée fils de Saphat, qui labouroit avec douze paires de bœufs, & conduisoit lui-même une des charrues des douze paires de bœufs. Élie s'étant approché d'Élisée mit son manteau sur lui. Élisée aussitôt quitta ses bœufs, courut après Élie & lui dit : » Permettez-moi, je vous prie, » d'aller embrasser mon pere » & ma mere, & après cela je » vous suivrai. » Élie lui répondit : » Allez & revenez ; » car j'ai fait pour vous ce qui » dépendoit de moi. « Élisée, après avoir quitté Élie, prit une paire de bœufs qu'il tua, il en fit cuire la chair avec le bois de la charrue dont il avoit labouré, & la donna au peuple qui en mangea ; il s'en alla aussitôt après, & se mit à suivre Élie & à le servir.

Quelques années après, Achab pria Naboth, possesseur d'une vigne qui joignoit ses terres, de la lui vendre à tel prix qu'il voudroit, ou de l'échanger contre quelque autre, parce qu'il en avoit besoin pour augmenter son parc. Mais, Naboth ne put jamais s'y résoudre, disant que nuls autres fruits ne lui pouvoient être aussi agréables que ceux que portoit une vigne que son pere lui avoit laissée. Ce refus offensa tellement Achab, qu'il ne vouloit ni manger, ni aller au bain ; & Jézabel lui en ayant demandé la cause, il ne la lui laissa point ignorer ; cette Princesse fit écrire aussitôt au nom du Roi aux principaux officiers de la province d'ordonner un jeûne ; & quand le peuple seroit assemblé, de donner la premiere place à Naboth, à cause de la noblesse de sa race ; mais de faire ensuite déposer, par trois hommes qu'ils auroient gagnés, qu'il avoit blasphêmé contre Dieu & contre le Roi, afin de le perdre par ce moyen. Cet ordre ayant été exécuté, Naboth fut lapidé par le peuple ; & aussitôt que Jézabel en eut reçu la nouvelle, elle alla dire au Roi, qu'il pouvoit, quand il voudroit, se mettre en possession de la vigne de Naboth, sans qu'il lui en coûtât rien. Il en eut tant de joie, qu'il sortit du lit & s'y en alla à l'heure même. Mais Dieu, ému de colere, envoya Élie lui demander pourquoi il avoit fait mourir le possesseur légitime de cet héritage, afin de s'en emparer injustement. Lorsqu'Achab sçut qu'il venoit, il alla au

devant de lui ; & pour éviter la honte du reproche qu'il jugeoit bien qu'il lui venoit faire, il lui avoua qu'il avoit usurpé cet héritage ; mais il lui dit en même tems, qu'il n'avoit pas tenu à lui qu'il ne l'eût acheté. » Votre sang, lui ré-» pondit le Prophete, & celui » de votre femme seront ré-» pandus dans le même lieu où » vous avez fait répandre celui » de Naboth & donné son corps » à manger aux chiens ; & tou-» te votre race sera extermi-» née, en punition d'un aussi » grand crime qu'est celui de » violer la loi de Dieu, en » faisant mourir un citoyen » contre toute sorte de justice.« Ces paroles firent une si forte impression sur l'esprit d'Achab, qu'il confessa son péché, se revêtit d'un sac, alla nus pieds, & ne vouloit pas même manger, afin d'expier sa faute. Dieu, touché de son repentir, lui fit dire par Élie, que puisqu'il avoit tant de regret d'avoir commis un aussi grand crime, il en différeroit la punition jusques après sa mort ; mais que son fils en recevroit le châtiment. Ce dernier est connu sous le nom d'Ochosias.

Un jour que ce Prince descendoit d'une galerie de son palais, il tomba, & s'étant fort blessé il envoya consulter l'oracle du dieu d'Accaron, pour sçavoir s'il guériroit de cette blessure. Dieu commanda au prophete Élie d'aller au-devant de ses Envoyés, pour leur demander si le peuple d'Israël n'avoit donc point de dieu qu'il reconnût pour son dieu, puisque leur Roi envoyoit ainsi consulter un dieu étranger. Après qu'Élie se fut acquitté de sa commission, il leur commanda d'aller dire à leur maître qu'il mourroit de cette blessure, & ainsi ils s'en retournerent sur leurs pas. Ochosias, étonné de les voir revenir si promptement, leur en demanda la cause ; & ils lui répondirent qu'ils avoient rencontré un homme qui leur avoit défendu de passer outre, & leur avoit ordonné de lui rapporter de la part de Dieu, que sa maladie iroit toujours en augmentant. Surquoi le Roi leur ayant demandé comment cet homme étoit fait, ils lui dirent qu'il étoit tout couvert de poil, & ceint d'une ceinture de cuir. Il connut alors que c'étoit Élie, & envoya un capitaine, avec cinquante soldats, pour le prendre & le lui amener. Cet officier le trouva assis sur le haut de la montagne, & lui dit de le suivre, pour venir trouver le Roi ; & que s'il ne le faisoit volontairement, il l'y meneroit par force. Élie lui répondit qu'il lui feroit voir par des effets qu'il étoit un véritable Prophete ; & en achevant ces paroles, il pria Dieu de faire descendre le feu du Ciel pour brûler ce capitaine & tous ses soldats. Et aussitôt on vit paroître dans l'air un tourbillon enflammé qui les réduisit tous en cendre. La nouvelle en ayant été apportée au

Roi, il envoya un autre capitaine, avec un pareil nombre de ſoldats, qui menaça auſſi le Prophete de l'amener de force, s'il ne vouloit venir de bon gré. Élie renouvella ſa priere, & le feu du Ciel conſuma ce capitaine & ceux qui l'accompagnoient, comme il avoit fait les premiers. Le Roi envoya un troiſième capitaine & cinquante autres ſoldats; mais, comme celui-ci étoit fort ſage, lorſqu'il approchoit du Prophete, il le ſalua très-civilement ; & lui dit : » Vous n'ignorez pas ſans » doute que c'eſt contre mon » déſir, & ſeulement pour obéir » au commandement du Roi, » que je viens vous trouver » comme ont fait les autres. » C'eſt pourquoi, je vous prie » d'avoir compaſſion de nous, » & de deſcendre volontaire» ment pour venir trouver le » Roi. « Élie, touché de la manière ſi reſpectueuſe dont ce capitaine en uſoit, deſcendit & le ſuivit. Lorſqu'il fut arrivé auprès du Roi, Dieu lui inſpira ce qu'il devoit dire, & il parla ainſi à ce Prince : » Le Seigneur » dit : Puiſque vous n'avez pas » voulu me reconnoître pour » votre Dieu, & ne m'avez » pas cru capable de juger & » de prédire ce qui arriveroit » de votre mal; mais que vous » avez envoyé conſulter le dieu » d'Accaron, je vous déclare » que vous mourrez. « Peu de tems après, cette prophétie fut accomplie.

Élie, ayant appris par révélation, que Dieu devoit bientôt le tranſporter hors de ce monde, voulut cacher le miracle de ce tranſport à Éliſée, ſon compagnon inſéparable. Mais, Dieu l'avoit découvert non ſeulement à Éliſée, mais auſſi aux autres prophetes de Béthel & de Jéricho. Élie dit donc à Éliſée : » Demeurez ici, parce que » le Seigneur m'a envoyé à » Béthel. « Éliſée lui répondit : » Vive le Seigneur, je ne vous » abandonnerai point. « Lorſqu'ils furent à Béthel, Élie lui dit : » Demeurez ici, parce que » le Seigneur m'a envoyé à Jé» richo. « Mais Éliſée lui répondit qu'il ne le quitteroit point. Étant à Jéricho, il dit à Éliſée d'y demeurer parce que le Seigneur l'envoyoit vers le Jourdain. Mais Éliſée lui jura comme auparavant, qu'il ne ſe ſépareroit point de lui. Ils allerent donc enſemble vers le Jourdain; & cinquante des enfans des Prophetes les ſuivirent de loin. Élie & Éliſée étant arrivés ſur le bord du fleuve, Élie prit ſon manteau, & l'ayant plié, il en frappa les eaux, qui ſe diviſerent en deux parts; & ils paſſerent toux deux à ſec.

Lorſqu'ils furent paſſés, Élie dit à Éliſée : » Que voulez-vous » que je vous donne, avant que » je ſois enlevé d'avec vous ? « Éliſée lui dit : » Je vous prie que » votre double eſprit ſe repoſe » ſur moi; « c'eſt-à-dire, obtenez-moi de Dieu le don de prophétie, dans la même meſure que vous le poſſédez. Le *double* peut

marquer *le semblable*, ou donnez-moi le double lot dans votre succession ; le double de votre esprit ; le don de prophétie, celui des miracles au double de ce que vous en possédez. Ou enfin le double peut marquer l'abondance, comme dans ces passages : *Il a reçu le double de la main de Dieu ;* & *affligez les d'une double douleur.*

Élie lui répondit : » Vous » me demandez une chose bien » difficile ; néanmoins, si vous » me voyez lorsque je serai en- » levé d'avec vous, vous aurez » ce que vous avez demandé ; » mais, si vous ne me voyez » point, vous ne l'aurez pas. « Lorsqu'ils continuoient leur chemin, un char de feu & des chevaux de feu les séparerent tout d'un coup l'un de l'autre, & Élie monta au ciel élevé dans un tourbillon. En même tems, Élisée s'écria : » Mon pere, qui » êtes le chariot d'Israël, & » son conducteur. « Après cela, il ne le vit plus ; & ramassant le manteau qu'Élisée avoit laissé tomber en montant, il s'en revint au bord du Jourdain, prit le manteau d'Élie, en frappa les eaux du fleuve, qui du premier coup ne furent pas divisées ; mais, comme il les eut frappées une seconde fois, elles se partagerent, & il passa au travers.

Alors, les Prophetes de Jéricho & des environs reconnurent que l'esprit d'Élie s'étoit reposé sur Élisée ; & venant au devant de lui, ils le prierent de trouver bon que l'on envoyât cinquante hommes robustes, pour chercher Élie, croyant que l'esprit de Dieu l'auroit peut-être jetté dans quelque lieu désert & écarté. Élisée leur dit que cela étoit inutile. Ils ne laisserent pas d'y aller ; mais ils revinrent, après l'avoir cherché inutilement pendant trois jours. Cela arriva l'an du monde 3108 & 896 avant la naissance de Jesus-Christ.

Huit ans après l'enlevement d'Élie, on apporta à Joram, roi de Juda, des lettres du prophete Élie, où il étoit écrit : » Voici ce » que dit le Seigneur, le Dieu » de votre pere David : parce » que vous n'avez point mar- » ché dans les voies de votre » pere Josaphat, ni dans celles » d'Asa, roi de Juda ; mais » que vous avez suivi l'exem- » ple des rois d'Israël, & que » vous avez fait tomber Juda » & Jérusalem dans la fornica- » tion de la maison d'Achab, » & que de plus, vous avez fait » tuer vos freres de la maison » de votre pere, & qui étoient » meilleurs que vous ; le Sei- » gneur va aussi vous frapper » d'une grande plaie, vous & » votre peuple, vos enfans, » vos femmes, & tout ce qui » vous appartient. Vous serez » frappé d'une dyssenterie lon- » gue & maligne, qui vous fera » jetter peu à peu vos entrail- » les. « Il y en a qui croient que cette lettre fut écrite du lieu où est à présent le prophete Élie ; d'autres, qu'elle avoit été

écrite avant le transport du Prophete ; & d'autres, que ceci n'arriva qu'en songe au roi Joram.

On voyoit autrefois un livre intitulé *la Prophétie*, ou *l'Apocalypse*, ou *l'Ascension d'Élie* ; d'où l'on croyoit que Saint Paul avoit tiré ces paroles, qu'il cite, 1. Cor. 11. 9. *L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, & le cœur de l'homme n'a point compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* Les Rabbins, dans leur *Seder Olam*, ou la suite des siècles, disent qu'Élie est à présent occupé à écrire les actes & les évènemens de tous les âges du monde.

On croit qu'Élie & Énoch sont encore aujourd'hui en vie, & qu'ils doivent venir à la fin du monde pour combattre l'Antechrist. Les Juifs & les Chrétiens ont embrassé ce sentiment; & on explique d'ordinaire de cet avenement ces paroles de l'Apocalypse : *Je susciterai mes deux Témoins, & ils prophétiseront couverts de sacs, pendant mille deux cens quarante jours.*

Enfin, les Juifs attribuent à un certain Élie, que quelques-uns ont pris pour le prophete Élie, dont nous venons de parler, une fameuse prophétie, qui porte : *C'est une tradition de la maison d'Élie, que le monde durera six mille ans ; sçavoir, deux mille sans loi, deux mille sous la loi, & deux mille sous le Messie. Mais, les années du Messie qui sont écoulées, sans qu'il ait paru, se sont écoulées à cause de nos péchés.* Il y a beaucoup plus d'apparence que cette tradition vient d'un Élie plus récent qu'Élie de Thesbe ; de même que trois livres dont on nous parle, & qui sont intitulés, 1.° *Le Grand Ordre d'Élie* ; 2.° *Le Petit Ordre d'Élie* ; 3.° *La Caverne d'Élie.*

L'Auteur de l'Ecclésiastique a consacré un éloge à la mémoire d'Élie, où il fait le précis de sa vie, & où il donne son vrai caractere : *Elie s'est élevé comme un feu, & ses paroles brûloient comme un flambeau ardent. Il frappa le peuple de famine, & il le réduisit à un petit nombre. Par la parole du Seigneur, il ferma le Ciel, & il fit tomber le feu par trois fois. Quelle gloire, ô Elie, vous êtes-vous acquise par vos miracles! Qui, par la parole du Seigneur, avez fait sortir un mort des enfers, & l'avez arraché à la mort.* [Il parle du fils de la veuve de Sarepta]. *Vous avez fait tomber les Rois dans le dernier malheur, & vous les avez fait descendre de leur lit dans le tombeau.* [Il entend Achab, Ochosias, Jézabel, à qui il a prédit les derniers malheurs.] *Vous qui entendez sur le mont Sina le jugement du Seigneur, & sur le mont Horeb les arrêts de sa vengeance ; vous qui oignez les Rois pour la vengence,* [Jehu & Hazaël] *& qui prenez des Prophetes, pour les laisser pour vos successeurs après vous.* [Élisée fut le successeur d'Élie.] *Vous qui avez été enlevé au Ciel dans un tourbillon de feu, & dans un char traîné par des chevaux ardens.*

Vous qui avez été destiné pour adoucir la colere du Seigneur, par les jugemens que vous exercerez au tems prescrit, pour réunir les cœurs des peres à leurs enfans, & pour rétablir les tribus d'Israël.

L'Ecclésiastique, en cet endroit, fait allusion à ce passage de Malachie : *Je vous enverrai le prophete Elie avant le Grand & le terrible jour du Seigneur, & il convertira le cœur des peres envers leurs fils, & le cœur des fils envers leurs peres; de peur que je ne vienne, & que je ne frappe la terre d'anatheme.* C'est ce qui doit s'exécuter à la fin des siècles, avant le Jugement dernier. Mais le Sauveur, dans l'Évangile, nous avertit que le prophete Élie est déjà venu en esprit en la personne de Jean Baptiste; & les Évangélistes nous apprennent que dans la transfiguration du Sauveur, Élie & Moïse parurent, & s'entretinrent avec lui touchant sa passion future. Enfin plusieurs Juifs, du tems de Notre-Seigneur, croyoient qu'Élie étoit ressuscité en sa personne, ou que l'ame d'Élie étoit passée dans le corps de Jesus-Christ.

Plusieurs Juifs ont cru qu'Élie étoit le même que Phinéès, fils d'Éléazar, & petit-fils d'Aaron, à cause du grand zele que l'un & l'autre ont témoigné pour la gloire de Dieu; opinion qui est fondée sur le dogme de la métempsycose, qui est commune parmi les Mahométans, parmi plusieurs Juifs, & même parmi quelques Chrétiens Orientaux; car, on sçait que Phinéès a vécu plusieurs siècles avant Élie.

Les Musulmans racontent qu'un nommé *Kheder*, ou *Khizir*, général des troupes d'Alexandre le Grand, & plus ancien que lui, eut le bonheur de trouver la fontaine de vie, qu'Alexandre avoit long-tems cherchée inutilement. Kheder en but à longs traits, & devint par-là immortel. On lui donne le nom de Kheder, qui signifie verdoyant, à cause que depuis ce tems-là il jouit d'une vie florissante & immortelle. Kheder est selon eux Élie, qui vit dans un lieu de retraite, dans un jardin délicieux, où coule la fontaine de vie, & où se trouve l'arbre de vie, par le moyen duquel il entretient son immortalité; c'est-là où il attend le second avenement de J. C., auquel Élie doit de nouveau paroître dans le monde.

Les Mages de Perse prétendent que Zoroastre leur maître, a été un des disciples du prophete Élie; du moins que leurs ancêtres ont été instruits par les disciples des deux prophetes Élie & Élisée. Cette fiction est fondée sur ce qu'Élie fit tomber le feu du ciel, & sur ce qu'il fut enlevé sur un chariot de feu, élément que les disciples de Zoroastre regardent comme le principal objet de leur culte.

ELIÉE, *Eliæa*, Ἡλιαία, (*a*) nom d'un Sénat, dont il est fait

(a) Lucian. Tom. I, pag. 1036.

mention dans un dialogue de Lucien. Ce Sénat n'eſt guere connu.

ELIEL, *Eliel*, Ἐλιὴλ, (*a*) de la tribu de Manaſſé, étoit chef de famille, & très-vaillant homme du tems de Joathan, roi de Juda, & de Jéroboam II, roi d'Iſraël.

ELIEL, *Eliel*, Ἐλιὴλ, (*b*) Lévite, qui étoit de la famille de Caath.

ELIEL, *Eliel*, Ἐλιὴλ, (*c*) chef des deſcendans d'Hébron, avoit ſous lui quatre-vingts de ſes freres. Il vivoit ſous le règne de David.

ELIEL, *Eliel*, Ἐλιαζ, (*d*) un des hommes très-forts & très-braves de la tribu de Gad, qui vinrent ſe retirer près de David, lorſqu'il étoit caché dans la fortereſſe du déſert. Ils étoient très-vaillans dans le combat, ſe ſervant du bouclier & de la lance; ils avoient un viſage de lion, & ils égaloient à la courſe les chevres des montagnes.

ELIEL, *Eliel*. (*e*) Nous trouvons encore deux hommes de ce nom parmi les braves qui accompagnerent David dans ſa diſgrace, pendant la perſécution de Saül. Les ſeptante nomment le premier Ἐλιὴλ, & le ſecond Δαλιὴλ.

ELIEL, *Eliel*, Ἐλιηλὶ, (*f*) le ſixième des fils de Séméï.

ELIEL, *Eliel*, Ἐλεὴλ, (*g*) fut le troiſième des fils de Seſac.

ÉLIEN [CLAUDIUS], (*h*) *Claudius Ælianus*, Κλαύδιος Αἰλιανὸς, Auteur de quelques ouvrages, étoit Sophiſte. Nous ne ſçavons de lui que ce que nous en apprennent Philoſtrate & Suidas. Celui-ci le fait naître à Prénefte, l'autre le dit citoyen Romain; & lui-même aſſure que Rome étoit ſa patrie. Cependant, il a écrit en Grec, & avec tant de pureté, qu'on le prendroit pour un Athénien. C'eſt qu'il avoit bien lu Platon, Ariſtote, Iſocrate, Plutarque, & les autres Écrivains Grecs les meilleurs, ſur-tout les Poëtes. Philoſtrate lui donne le titre de Sophiſte, & Suidas y joint celui de Pontife ou de Prêtre. Il avoit compoſé, ſelon lui, un livre ſur la Providence, contre Épicure & tous ceux qui nioient cet attribut de la divinité.

Il nous reſte trois ouvrages ſous le nom d'Élien, la Tactique, ou l'art de ranger des troupes en bataille; l'Hiſtoire diverſe, & celle des animaux. La plûpart les attribuent à un ſeul & même Élien qui vivoit, ſelon eux, ſous l'empire d'Adrien. Mais, le ſçavant Périzonius ſoutient que l'Hiſtorien

(*a*) Paral. L. I. c. 5. v. 24.
(*b*) Paral. L. I. c. 6. v. 34.
(*c*) Paral. L. I. c. 15. v. 9.
(*d*) Paral. L. I. c. 12. v. 8, 11.
(*e*) Paral. L. I. c. 11. v. 46.
(*f*) Paral. L. I. c. 8. v. 20.
(*g*) Paral. L. I. c. 8. v. 22.
(*h*) Suid. Tom. I. p. 802. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 261, 262. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VIII. p. 186. Tom. IX. p. 125.

vivoit un siècle plus tard. Pour Élien, auteur de la Tactique, il est certain qu'il vivoit sous Adrien, à qui il a dédié son ouvrage. D'ailleurs, il étoit Grec de nation; il le dit lui même, & convient qu'il avoit appris des Grecs l'art militaire. Élien l'Historien, au contraire, étoit Romain & vivoit sous l'empire d'Alexandre Sévère, vers l'an de Jesus-Christ 222. Philostrate, qui a écrit sa vie, range entre les Sophistes qui ont vécu sous Commode & Septime Sévère, Pausanias dont Élien fut disciple, & Athénodore contemporain de Pausanias; & il place aussi sous Alexandre Sévère, Aspasius qui fut condisciple d'Élien, sous Pausanias. Philostrate de Lemnos, oncle de celui dont nous parlons, étoit ami particulier d'Élien; or, ce Philosophe étoit en grande considération sous Alexandre Sévère, & il paroît qu'il étoit du même âge qu'Élien, ce qui marque qu'ils étoient contemporains. Enfin, Élien, dans son Histoire diverse, n'est souvent que le copiste ou l'abréviateur d'Athénée, qui, par conséquent avoit publié son ouvrage le premier. Or, Athénée n'a écrit qu'après l'empire de Caracalla, puisqu'il parle du poëte Oppien comme d'un homme déjà mort, & que ce Poëte avoit dédié ses ouvrages à cet Empereur. Athénée a donc écrit les siens sous Héliogabale, ou pendant les premières années d'Alexandre Sévère. Qu'Élien ne soit souvent que le copiste ou l'abréviateur d'Athénée, c'est ce qu'il est aisé de voir par la lecture de leurs ouvrages, ou par la dissertation de Périzonius. A l'égard de l'Élien, auteur de l'Histoire des animaux, il y a apparence qu'il est encore le même que l'auteur de l'Histoire diverse. On voit le même génie dans l'un & l'autre ouvrage, la même variété de lecture, le même goût pour cette espèce de multiplicité. Cette distinction de deux Éliens, l'auteur de la Tactique, & l'auteur de l'Histoire diverse, & de celle des animaux, avoit été faite avant Périzonius par Tristan de saint Amant, dès l'an 1644, dans ses commentaires historiques sur l'histoire Romaine.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ἐλιέζερ, (*a*) intendant de la maison d'Abraham, fut envoyé par son maître dans la Mésopotamie, pour en ramener une épouse à son fils Isaac. Eliézer étoit de Damas; & il y a beaucoup d'apparence qu'il avoit un fils de même nom que lui, qu'Abraham avoit eu quelque envie de faire héritier de ses biens, avant la naissance d'Isaac. Voyez Genes. XV. 1, 2, 3, & les Commentateurs sur cet endroit.

Lorsqu'Abraham voulut envoyer Éliézer dans la Mésopotamie, il lui dit : « Mettez

(*a*) Genes. c. 15. v. 2. c. 24. v. 2. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 24.

» votre main sous ma cuisse, » afin que vous me promettiez » avec serment de ne prendre » jamais aucune Chananéenne » pour femme à mon fils; mais » que vous irez au païs où » sont mes parens, afin d'y » prendre une femme pour mon » fils Isaac. Que si la fille ne » veut pas venir, vous ne se- » rez plus tenu à votre parole. » Mais gardez-vous bien de ra- » mener jamais mon fils en ce » païs-là. » Eliézer fit ce que son maître demandoit; & étant parti avec plusieurs chameaux & de riches présens, il alla à la ville de Haran en Mésopotamie.

Étant arrivé sur le soir près d'un puits, hors de la ville, il fit plier les genoux à ses chameaux, pour les faire reposer, & il pria le Seigneur de lui faire connoître par quelque signe la personne qu'il destinoit pour femme à Isaac. « Je vous » prie, Seigneur, dit-il, que » la fille à qui je dirai: abaissez » votre cruche, & donnez- » moi à boire, & qui me ré- » pondra : buvez, & je don- » nerai aussi à boire à vos cha- » meaux, soit celle que vous » avez destinée pour femme à » Isaac votre serviteur. » A peine eut-il achevé sa priere, que Rebecca, fille de Bathuel, & cousine germaine d'Isaac, parut avec une cruche pleine d'eau sur sa tête. Eliézer lui en demanda. Aussitôt elle abaissa sa cruche, lui donna à boire, & s'offrit d'en donner aussi à ses chameaux. Eliézer, charmé d'une si heureuse rencontre, lui fit un présent de deux pendans d'oreille, & de deux brasselets d'or, lui demanda qui elle étoit, & s'il pouvoit loger chez son pere. Rebecca lui dit qu'elle étoit fille de Bathuel, & qu'il y avoit chez son pere tout ce qu'il falloit pour lui & pour sa suite. Eliézer s'inclina profondément, rendit graces à Dieu, & déclara qu'il appartenoit à Abraham.

Aussitôt Rebecca courut en donner avis à sa mere; & Laban son frere alla trouver Eliézer, pour l'amener dans la maison. Lorsqu'on fut près de se mettre à table, Eliézer dit qu'il ne mangeroit point, qu'il n'eût exposé le sujet de sa députation. Il leur raconta son voyage, & ce qui lui étoit arrivé à la porte de la ville avec Rebecca, & conclut par leur demander Rebecca en mariage pour Isaac. Laban & Bathuel, freres de Rebecca, répondirent : « Le Seigneur a assez » marqué sa volonté dans cette » affaire; nous ne pouvons nous » y opposer. Rebecca est de- » vant vous; prenez-là, & » l'emmenez, & qu'elle soit » l'épouse du fils de votre maî- » tre. » Eliézer s'inclina profondément, fit de grands présens à Rebecca, à sa mere, & à ses freres; après quoi on se mit à table.

Le lendemain, les freres & la mere de Rebecca prierent

Eliézer que la fille demeurât au moins dix jours avec eux; mais, Eliézer répondit qu'il ne pouvoit différer son retour. Ils dirent donc qu'il falloit appeller la fille, & lui demander son sentiment. Lorsqu'elle fut venue, ils lui dirent : « *voulez-* » *vous bien partir à présent avec* » *cet homme?* » elle répondit: « je le veux bien. » Ils la laisserent donc aller; & Eliézer partit le jour même, pour se rendre à Bersabée, où demeuroit alors Abraham.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ἐλιέζερ, (*a*) fut le quatrième fils de Béchor, second fils de Benjamin.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ἐλιέζερ, (*b*) fils de Moïse, n'eut qu'un fils nommé Rohobia. Il naquit dans la terre de Madian, du tems que Moïse s'étoit réfugié chez Jéthro son beau-pere. Sa mere se nommoit Séphora. Il eut celui d'Eliézer, qui signifie *le Dieu fort est mon secours*, parce que Dieu avoit sauvé Moïse de la persécution & des mains de Pharaon. Lorsque David distribua les offices du temple à Jérusalem, il mit dans la famille de Lévi, c'est-à-dire, dans le rang des Lévites, les deux fils de Moïse, sçavoir, Gerson & Eliézer, leur donna par un avantage singulier, la garde du trésor sacré, & leur rendit tous les honneurs possibles.

Quelques-uns ont cru que ce qui est raconté d'un ange qui vint à la rencontre de Moïse, lorsqu'il retournoit de Madian en Egypte, devoit s'entendre comme si cet Ange eût voulu tuer Eliézer, parce qu'il n'étoit pas circoncis. L'Écriture ne dit pas bien clairement qui étoit celui à qui l'Ange en vouloit; les uns croient que c'étoit à Moïse, d'autres à Eliézer.

ÉLIÉZER, *Eliezer*, Ἐλιέζερ, (*c*) Lévite qui sonnoit du cors devant l'Arche, lorsque David la transporta à Jérusalem.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ἐλιέζερ, (*d*) fils de Zéchri de la tribu de Ruben, étoit chef de vingt-quatre mille hommes de sa tribu, sous le regne de Salomon.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ἐλιέζερ, (*e*) fils de Dodaü, prophete qui prédit à Josaphat, roi de Juda, que les vaisseaux qu'il avoit équipés avec l'impie Ochosias roi d'Israël, seroient brisés au port d'Asiongaber, sans pouvoir faire le voyage projetté à Tarse.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ἐλιέζερ. (*f*) Lévite, qui, au retour de la captivité de Babylone, répudia sa femme, parce qu'il l'avoit épousée contre la disposition de la Loi.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ἐλιέζερ, (*g*) autre Lévite, qui se trou-

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 8.
(*b*) Exod. c. [illegible] v. 22. Paral. L. I. c. 23. v. 17. c. 26. v. 21. *& seq.*
(*c*) Paral. L. I. c. 15. v. 24.
(*d*) Paral. L. I. c. 27. v. 16.
(*e*) Paral. L. II. c. 20. v. 37.
(*f*) Esdr. L. I. c. 10. v. 23.
(*g*) Esdr. L. I. c. 10. v. 18.

va dans le même cas que le précédent.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ἐλεάζαρ, (*a*) l'un de ceux qu'Esdras envoya vers Eddo pour le prier de lui envoyer des Ministres du temple du Seigneur.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ἐλιέζερ, (*b*) fils de Jorim & pere de Jesus, est mis au nombre des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair.

ELIHOREPH, *Elihoreph*, (*c*) Ἐλιάφ, l'un des Conseillers du roi Salomon.

ELIM, *Elim*, Ἀιλὶμ, (*d*) septième campement des Israëlites dans le désert. Ce lieu leur avoit paru de loin assez avantageux, parce qu'ils y voyoient des palmiers; mais, ils n'y en trouverent que soixante-dix, encore étoient-ils petits & très peu chargés de fruit, à cause de la stérilité de la terre. Ils y trouverent aussi douze fontaines, mais si foibles, qu'au lieu de couler, elles ne faisoient que distiller. Ils firent de petites rigoles pour en ramasser les eaux, & lorsqu'ils creusoient ces sources, ils n'y trouvoient que de la bourbe au lieu de sable, & presque point d'eau. L'extrême soif que souffroit le peuple, jointe au manquement de vivres, ceux qu'ils avoient apportés ayant été consumés en trente jours, les mit dans un tel désespoir, qu'ils oublierent toutes les faveurs dont ils étoient redevables à Dieu, & l'assistance qu'ils avoient reçue de Moïse. Ils l'accuserent avec de grands cris d'être la cause de tous leurs maux, & prirent des pierres pour le lapider. Cet homme admirable, à qui sa conscience ne reprochoit rien, ne s'étonna point de les voir si animés contre lui; mais mettant sa confiance en Dieu, il se présenta à eux avec ce visage dont la majesté imprimoit du respect, & leur fit un discours qui les appaisa, & les pierres mêmes leur tomberent des mains. Josephe nomme ce lieu Ilyn.

ELIMÉE, *Elimea*, ville de Macédoine. D'autres lisent Elyme. Voyez Elyme.

ELIMÉLECH, *Elimelech*, Ἐλιμέλεχ, (*e*) de la ville de Bethléem, & mari de Noëmi, dont il eut deux fils, Mahalon & Chélion. Une grande famine étant survenue dans la Judée, Elimélech fut obligé de quitter sa patrie, & de s'en aller avec sa femme & ses deux enfans, au païs de Moab, où il mourut au bout de dix ans, aussi bien que Mahalon & Chélion, qu'il avoit mariés à deux femmes Moabites, nommées Orpha & Ruth, dont on parlera sous leur article.

Les Hébreux expliquent d'E-

(*a*) Esdr. L. I. c. 8. v. 16.
(*b*) Luc. c. 3. v. 29.
(*c*) Reg. L. III. c. 4. v. 3.
(*d*) Exod. c. 15. v. 27. c. 16. v. 1. Joseph. de Antiq. Judaïc. L. III. p. 71.
(*e*) Ruth. c. 1. v. 1. *& seq.* Paral. L. I. c. 4. v. 22.

limélech ce qui est dit dans les Paralipomenes : *& Joakim, & les hommes de Cosba & de Joas, qui se sont mariés dans Moab, & qui demeurerent à Léhem.* Ce que St. Jérôme a ainsi exprimé dans la Vulgate : *Qui stare fecit solem, virique mendacii, & securus & incendens, qui Principes fuerunt in Moab, & qui reversi sunt in Léhem.* Joakim est Elimélech. Son nom signifie *il a fait arrêter.* Les Hébreux racontent que Joakim, voyant ceux de Bethléem ses compatriotes plongés dans le désordre, essaya de les en retirer par ses remontrances & par ses miracles. Il fit arrêter le Soleil, comme avoit fait Josué. Mais, ce prodige n'ayant rien produit sur l'esprit de ceux de Bethléem, il leur prédit une famine, qui l'obligea lui-même à se retirer au païs de Moab, avec ses deux fils, nommés, dit-on, dans les Paralipomenes, les hommes de mensonge, parce qu'ils n'y eurent point d'enfans. Ils s'y marierent & demeurerent à Bethléem, non eux-mêmes en personnes, puisqu'ils moururent chez les Moabites, mais en la personne de Noëmi leur mere, & de Ruth sa bru qui épousa Booz, dont elle eut Obed ayeul de David. Mais nous mettons tout cela au rang des fables Rabbiniques.

ELIMIOTIDE, *Elimiotis*, (*a*) contrée de Macédoine, au rapport de Tite-Live. L'an 167 avant l'Ere chrétienne, toute la Macédoine ayant été divisée en quatre parties, l'Elimiotide fut comprise dans la quatrième. Tout ce canton, ajoûte Tite-Live, est froid, âpre & stérile; mais, le caractère des peuples ressemble assez à la terre qu'ils habitent. Car, ils sont féroces, & le deviennent encore davantage par le voisinage des Barbares, qui ou pendant la guerre, les obligent d'avoir toujours les armes à la main, ou pendant la paix, leur communiquent leurs mœurs & leurs coutumes. Voyez Elymiotes.

ELIMUS, *Elimus*, (*b*) prince Troyen, qui vint s'établir en Sicile.

ELIODA, *Elioda*, Ἐλιδάε, (*c*) fils de David & d'une des concubines de ce Prince, naquit à Jérusalem.

ELIOENAI, *Elioënaï*, (*d*) Ἐλιθενάν, fils de Naarias, fut pere d'Oduia, d'Eliasub, de Pheleia, d'Accub, de Johanan, de Dalaïa & d'Anani.

ELIOENAI, *Elioënaï*, (*e*) Ἐλιωναί, étoit de la Tribu de Siméon.

ELIOENAI, *Elioënaï*, (*f*) Ἐλιθενάν, de la Tribu de Benjamin, étoit fils de Béchor.

ELIOENAI, *Elioënaï*, (*g*)

(*a*) Tit. Liv. L. 45. c. 30.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 400.
(*c*) Reg. L. II. c. 5. v. 16.

(*d*) Paral. L. I. c. 3. v. 23, 24.
(*e*) Paral. L. I. c. 4. v. 36.
(*f*) Paral. L. I. c. 7. v. 8.
(*g*) Paral. L. I. c. 26. v. 3.

Ἐλιωναΐ, de la famille de Coré, fut un de ceux que l'on choisit pour garder la porte du temple.

ELIOENAI, *Elioënaï*, (*a*) Ἐλιωναΐ, l'un des enfans de Phesbur, consentit, au retour de la captivité de Babylone, à quitter la femme étrangere qu'il avoit épousée contre la loi de Dieu.

ELIOENAI, *Elioënaï*, (*b*) Ἐλιανὰ, fils de Zaréhé, de la race de Phabath-Moab, revint de la captivité de Babylone avec deux cens hommes.

ELIOENAI, *Elioënaï*, (*c*) Ἐλιωναΐ, le quatrième des fils de Séméï.

ELION, *Elion.* (*d*) Il y avoit, selon Sanchoniathon, aux environs de Byblos un certain Elion, nom qu'on peut rendre en Grec par celui d'*Hypsistus*, *le plus haut*, qui avoit pour femme, Béruth. Ils eurent un fils nommé Epigée, qui fut dans la suite appellé Uranus, & une fille qui porta le nom de Gé; & c'est le nom de ces deux enfans que le Grecs ont donné au ciel & à la terre.

Hypsistus étant mort à la chasse, on l'honora comme un dieu, & on lui fit des libations & des sacrifices. Uranus s'empara du royaume de son pere, & ayant épousé Gé sa sœur, il en eut plusieurs enfans, Ilus, qui fut appellé Cronos ou Saturne, Bétylus, Dagon & Atlas. Tel est le récit de Sanchoniathon.

ELIONÉE, *Elionæus*, (*e*) Ἀλιωναῖος, fils de Cithéus, fut le soixante-cinquième grand Sacrificateur des Juifs; il succéda à Matthias qui fut dépouillé de cette charge, l'an troisième de la passion de J.C. il s'en démit au bout d'un an en faveur de Canthara, fils de Simon Boëthus. Ce fut par le commandement du grand Agrippa, qui l'en avoit revêtu. Suivant le texte Grec, on devroit lire Alionée & non pas Elionée.

ELIOS, *Elios*, autrement le Soleil, un des huit grands dieux des Egyptiens.

ELIPHAL, *Eliphal*, (*f*) fils d'Ur, étoit un des braves de l'armée de David.

ELIPHALET, *ou* ELIPHALETH, *Eliphalet*, *Eliphaleth*, (*g*) Ἐλιφαλά, Ἐλιφαλὰτ, fils de David & d'une concubine de ce Prince, naquit à Jérusalem.

ELIPHALET, *Eliphalet*, (*h*) Ἐλιφαλὲτ, fut le troisième des fils d'Esec.

ELIPHALU, *Eliphalu*, (*i*) Ἐλιφαλοῦ, Ἐλιφενὰ, l'un de ceux qui chantoient des chants de victoire & d'actions de graces sur des guittares à huit cordes,

(*a*) Esdr. L. I. c. 10. v. 22.
(*b*) Esdr. L. I. c. 8. v. 4.
(*c*) Paral. L. I. c. 8. v. 20.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 159.
(*e*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 678.
(*f*) Esdr. L. I. c. 11. v. 35.
(*g*) Reg. L. II. c. 5. v. 16. Paral. L. I. c. 14. v. 7.
(*h*) Paral. L. I. c. 8. v. 39.
(*i*) Paral. L. I. c. 15. v. 18, 21.

lorsque

lorsque David fit transporter l'Arche à Jérusalem.

ELIPHAZ, *Eliphaz*, Ἐλιφάς, (a) fils d'Esaü & d'Ada, fut pere de Théman, d'Omar, de Sépho, de Gatham & de Cénez. Eliphaz eut pour femme du second rang, Thamna, qui lui enfanta Amalec. Comme l'aîné, il succéda à son pere dans la souveraineté de l'Idumée.

Plusieurs croient que cet Eliphaz étoit ce grand ami de Job, qui alla le visiter avec Baldad & Sophar. Mais la plûpart des Peres & des Docteurs disent que le fils d'Esaü étoit ayeul de celui qui alla consoler Job dans son affliction.

ELIS, *Elis*, Ἦλις, (b) ville du Péloponnèse dans l'Elide, dont elle étoit la capitale. Elle se forma, selon Strabon, de plusieurs villages d'alentour, dont il se fit une ville arrosée par le Pénée. Ce Géographe place cet évènement après la guerre de Perse. Dans un autre endroit, il attribue la fondation d'Elis à Oxylus. Quoi qu'il en soit, cette ville n'existoit pas encore du tems d'Homère; mais, le païs étoit habité & partagé en cantons ou villages, & on l'appelloit Cœlé, ou Creux, parce que la plus grande & la meilleure partie étoit en effet un païs crèux. Etienne de Byzance dit qu'Elis étoit proche d'Olympie. Il y a eu même des Ecrivains qui ont confondu Elis, Pise & Olympie; Cellarius les blâme, & cite le vieux Scholiaste de Pindare, qui dit que d'Elis à Pise, il y avoit cinquante stades, c'est-à-dire, six mille deux cens cinquante pas. Strabon compte près de trois cens stades, depuis le temple d'Olympie jusqu'à Elis. Selon Pausanias, Elis étoit éloignée de Pylos de quatre-vingts stades, & de Létrins d'environ cent quatre-vingts.

Cette ville, bâtie comme on l'a dit, après la guerre de Troye, n'eut point de murailles au commencement, au rapport de Strabon; mais, Pausanias dit qu'elle en eut ensuite. Démosthene, dans sa troisième Philippique, parle d'Elis comme d'une ville de très-haute importance. Il semble même qu'elle appartenoit à Philippe; car Démosthene dit qu'il la possédoit. Mais, Toureil, dans ses remarques sur sa traduction, observe que ce n'étoit pas par la voie des armes qu'il en étoit devenu le maître, mais par la voie de la confédération. Elis, dit-il, entra dans la ligue des Amphictyons, qui reconnoissoient Philippe pour leur chef, & se maintint libre jusqu'après la mort d'Alexandre.

Les Messéniens, joignant la ruse à la force, se rendirent maîtres d'Elis. Les Eléens, durant long-tems, avoient sur-

(a) Genes. c. 36. v. 10. *& seq.* Job. c. 2. v. 11. *& seq.*

(b) Strab. p. 336, 337, 463. Paus. p. 269, 270, 318, 388. *& seq.* Plin. T. I. p. 193. Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XXXVI. c. 31. L. XXXVIII. c. 32.

passé tous les peuples du Péloponnèse en justice & en modération. Mais, outre les autres maux que Philippe, fils d'Amyntas, causa au reste de la Grece, il corrompit aussi les Eléens, en sémant l'or & l'argent parmi-eux, ce qui fit naître pour la première fois des divisions entre leurs principaux citoyens. De sorte que prenant les armes, & la faction des Lacédémoniens voulant avoir le dessus, ils en vinrent les uns & les autres à une guerre civile. Sparte, informée de ce qui se passoit à Elis, résolut aussitôt d'y envoyer des troupes, pour fortifier son parti; mais, tandis qu'elle perd du tems à choisir ces troupes & à les ranger dans un certain ordre, mille Messéniens, tous hommes d'élite, prennent les devants, & arrivent à Elis, couverts de boucliers marqués à la marque de Lacédémone. Les partisans des Lacédémoniens, trompés par ces boucliers, crurent que c'étoient des troupes auxiliaires qui leur arrivoient; ils leur ouvrirent les portes & les reçurent. Mais, dès que les Messéniens furent entrés, ils commencerent par chasser tous ceux qui étoient de la faction de Sparte, & rendirent ensuite les autres maîtres de la ville. Ainsi, ils se servirent fort à propos d'une ruse de guerre qu'Homère n'a pas oubliée; car, il raconte dans l'Iliade, que Patrocle prit l'armure d'Achille pour aller au combat, & que les Troyens croyant que c'étoit Achille qui combattoit en personne, lâcherent le pied & regagnerent leurs remparts.

Ce qu'il y avoit de plus curieux à voir à Elis, c'étoit un ancien lieu d'exercice, où les Athletes, avant que de paroître aux jeux Olympiques, s'exerçoient, & observoient durant un certain tems tout ce qui étoit prescrit par les loix & par la coûtume; en-dedans, tout le long de la lice, il y avoit des platanes fort hauts qui donnoient de l'ombre. Toute cette enceinte se nommoit le Xyste, parce qu'Hercule, fils d'Amphitryon, pour s'endurcir au travail, nettoyoit tous les jours ce lieu, & en arrachoit les ronces & les épines. Cette grande enceinte étoit partagée en plusieurs pièces, dont l'une étoit destinée à l'exercice de la course, on la nommoit le lieu sacré. Dans une autre, on s'exerçoit à la course & au Pentathle. Il y en avoit une troisième appellée l'Arpent, parce qu'elle contenoit un arpent de terre; c'étoit là que les directeurs des jeux mettoient eux-mêmes aux mains les athletes qui se présentoient, suivant leur âge & les différens exercices auxquels ils étoient propres. Dans ce lieu d'exercice, on voyoit plusieurs autels consacrés à quelques divinités, l'un à Hercule Idéen, surnommé le Dieu de bon secours, l'autre à l'Amour, un autre à cette

divinité que les Éléens aussi-bien que les Athéniens nommoient Anthéros, un autre à Cérès, un autre enfin à Proserpine. On avoit érigé à Achille, non un autel, mais un Cénotaphe, en conséquence d'un certain oracle ; & dans le tems de la célébration des jeux à jour marqué & à l'heure que le soleil se couche, les femmes du païs venoient honorer Achille sur ce tombeau, où l'une de leurs pratiques étoit de se frapper la poitrine en pleurant ce héros.

Près de la plus grande enceinte, il y en avoit une plus petite qui étoit contigue, & qui, à cause de sa figure quarrée, se nommoit le Tétragone. C'étoit là que les jeunes athletes s'exerçoient au pugilat, particulièrement ceux qui n'en pouvant pas encore soutenir tout le poids, avoient permission de se servir de gantelets plus minces & plus délicats. On voyoit en ce lieu une de ces statues que l'on consacra à Jupiter, de l'amende à laquelle furent mis Sosandre de Smyrne, & Polyctor d'Élis.

Il y avoit une troisième enceinte, qui parce que le terrein en étoit plus doux & plus moux, s'appelloit *Maltho*. Ce lieu étoit ouvert aux enfans pendant tout le tems que duroient les jeux à Olympie. Dans un des coins, on voyoit un buste d'Hercule, & le modele d'une de ces écharpes dont les athletes couvroient leur nudité. Sur ce modele étoient représentées les deux divinités Eros & Anthéros ; le premier tenoit une branche de palmier, & le second vouloit la lui arracher. Des deux côtés par où l'on entroit dans cette dernière enceinte, on voyoit la figure d'un jeune athlete qui avoit été vainqueur au pugilat. Selon un de ces Magistrats qui avoient le titre de conservateurs des loix, ce jeune athlete étoit Sérapion d'Alexandrie au-dessus du Phare ; on lui avoit fait cet honneur, parce que dans une année de stérilité, en venant aux jeux Olympiques, il avoit amené avec lui une grande quantité de bled. Le service qu'il rendit aux Éléens en cette occasion, & la couronne qu'il mérita à Olympie, tombent en la deux cent dix-septième Olympiade.

Dans le même Gymnase, ou lieu d'exercice, les Éléens avoient leur Sénat, où leurs sçavans venoient donner des preuves de leur capacité, soit par des discours faits sur le champ, soit par tout autre genre de littérature ; ce lieu d'assemblée étoit appellé Lolichmium, du nom de celui qui l'avoit consacré à cet usage ; il étoit orné de boucliers qui n'étoient là que pour servir de parade. Du Gymnase on pouvoit aller aux bains publics, par la rue appellée du Silence, & en laissant le temple de Diane Philomeirax à côté ; cette déesse étoit ainsi nommée, à cause de cette école de la jeunesse qui étoit dans le voisinage de son

temple. Pour la rue du Silènce, voici, suivant Pausanias, d'où l'on dit qu'elle avoit tiré sa dénomination. Des espions, qu'Oxylus envoyoit à Élis, après s'être exhortés mutuellement à bien exécuter leurs ordres, approchant des murs, résolurent de garder le silence & d'écouter seulement; ils se glisserent dans la ville, observerent tout ce qu'ils voulurent, sans dire mot, & s'en retournerent au camp des Étoliens. Depuis cette aventure, la rue par laquelle ils étoient entrés, fut nommée la rue du Silence.

Le Gymnase avoit une autre issue, qui conduisoit à la place publique, & à un endroit où les directeurs des jeux tenoient conseil. Cet endroit étoit au-dessus du tombeau d'Achille ; c'étoit par-là que les directeurs venoient au Gymnase; ils s'y rendoient tous les jours avant le lever du soleil, pour voir les jeunes gens s'exercer à la course, & sur le midi ils assistoient au pentathle, & aux autres exercices plus violens. La place publique n'étoit point faite comme celle des villes d'Ionie, ni même des villes voisines; elle étoit bâtie à l'ancienne mode. Les portiques en étoient distans les uns des autres & séparés par des rues de traverse. Les Éléens appelloient cette place l'Hippodrome, parce qu'en effet ils y dressoient leurs chevaux. Le portique le plus exposé au midi étoit d'une architecture dorique. Trois rangs de colomnes le partageoient en trois, les directeurs des jeux y passoient une bonne partie du jour. On élevoit à Jupiter des autels qui étoient adossés contre ces colomnes, de manière qu'ils étoient à couvert, & qu'ils donnoient dans la place. On les faisoit & on les défaisoit en très-peu de tems, selon le besoin. En allant dans la place tout le long de ce portique, on trouvoit au bout sur la gauche, le logis des directeurs, lequel n'étoit séparé de la place que par une rue. Ils l'habitoient dix mois de suite, & pendant ce tems-là ils étoient instruits par les conservateurs des loix, de tout ce qui concernoit les jeux Olympiques.

Entre le premier portique où les directeurs se tenoient durant le jour, & un autre que les Éléens nommoient le portique des Corcyréens, il n'y avoit que la rue entre deux. Celui-ci étoit ainsi appellé, parce que les Corcyréens ayant fait une descente en Élide & enlevé beaucoup de butin, les Éléens ravagerent leurs terres à leur tour, & remporterent des dépouilles beaucoup plus considérables, dont la dixième partie fut employée à bâtir ce portique. C'étoit un édifice d'ordre dorique, avec deux rangs de colomnes, dont l'un regardoit la place, & l'autre regardoit un quartier plus éloigné. Le plat-fond de l'édifice portoit, non sur des colomnes, mais sur deux murs qui étoient ornés

de ſtatues. Du côté de la place, on voyoit la ſtatue de Pyrrhon fils de Piſtocrate, ce fameux Sophiſte qui doutoit de tout & n'affirmoit jamais rien. Son tombeau étoit près d'Élis, dans un lieu dit la Roche, & qui paroiſſoit avoir été autrefois une bourgade.

Dans la place il y avoit pluſieurs choſes dignes de remarque, entr'autres le temple & la ſtatue d'Apollon Acéſius, ſurnom qui répond à celui de préſervateur, que les Athéniens donnoient à la même divinité. On voyoit d'un autre côté deux belles ſtatues de marbre, l'une du Soleil, l'autre de la Lune; il ſortoit des cornes de la tête de la Lune, & des rayons de celle du Soleil. Les Graces y avoient auſſi leur temple & étoient repréſentées en bois avec des habits dorés; elles avoient le viſage, les mains & les pieds de marbre blanc; l'une tenoit une roſe, & la ſeconde un dé, & la troiſième un bouquet de myrte. Il n'eſt pas mal aiſé, dit Pauſanias, de voir la raiſon de ces ſymboles; car, on ſçait que le myrte & la roſe étoient conſacrés à Vénus, & qu'à cauſe de ſa beauté, les Graces ſe plaiſoient plus en ſa compagnie qu'avec toute autre déeſſe. Pour le dé, ajoûte-t-il, il ſignifie le badinage & les jeux, qui ne ſeyent pas mal à la jeuneſſe. L'Amour étoit ſur le même piedeſtal à la droite des Graces. Là on voyoit encore un temple de Silene, mais un temple qui lui étoit propre & particulier, ſans que Bacchus en partageât l'honneur. Méthé lui verſoit du vin dans une coupe.

Les Éléens avoient dans leur place publique, un autre temple d'une eſpèce ſingulière; ce temple étoit d'une hauteur médiocre & n'avoit point de murs; il étoit ſoutenu par des piliers de bois de chêne. On croyoit à Élis que c'étoit la ſépulture de quelque grand perſonnage, mais on ne ſçavoit pas de qui; s'il en faut croire quelques-uns, c'étoit le tombeau d'Oxylus. Les ſeize matrones qui étoient chargées de faire le voile de Junon, avoient auſſi leur logis dans la place.

Près de cette place étoit un vieux temple. C'étoit un périſtyle, dont le toit étoit tombé, & où il ne reſtoit plus aucune ſtatue; il étoit conſacré aux empereurs Romains. Derrière le portique qui avoit été bâti des dépouilles des Corcyréens, on trouvoit un temple de Vénus, & auprès un monceau de terre qui en dépendoit; cette Vénus avoit le nom de Céleſte, elle étoit d'or & d'ivoire, & c'étoit un ouvrage de Phidias; la déeſſe avoit un pied ſur une tortue. Le morceau de terre qui étoit de la dépendance du temple, étoit entouré d'un petit mur. Au-dedans il y avoit une baluſtrade ſur laquelle on avoit poſé une ſtatue de la Vénus vulgaire; cette ſtatue étoit de bronze & aſſiſe ſur un bouc de même métal, l'ouvrage étoit de Sco-

pas. On voyoit encore à Élis, du tems de Pausanias, un temple & une enceinte dédiés à Pluton. L'un & l'autre ne s'ouvroient qu'une fois l'an, & même alors il n'étoit permis qu'au seul sacrificateur d'y entrer. De tous les peuples connus, dit Pausanias, les Éléens sont les seuls qui honorent le dieu des enfers d'un culte si particulier. Voici, selon lui, la raison de ce culte ; Hercule, à la tête d'une armée, vint assiéger Pylos en Élide ; dans cette expédition Minerve le protégeoit. Pluton, à qui les Pyliens avoient toujours rendu de grands honneurs, prit leur défense, & par amour pour eux, & par haine contre Hercule. Les Éléens, pour preuve de cet évènement, alléguoient des vers d'Homère où il est dit, qu'au siege de Pylos, Hercule atteignit le dieu des enfers d'un coup de flèche, qui lui fit souffrir de grandes douleurs. Que si dans la guerre d'Agamemnon & de Ménélaüs contre les Troyens, Neptune, comme le dit Homère vint au secours des Grecs, suivant les idées du même Poëte, il n'est pas hors de vraisemblance que Pluton ait aussi défendu les Pyliens. Ce dieu avoit donc un temple chez les Éléens, comme leur protecteur & comme l'ennemi d'Hercule ; & son temple ne s'ouvroit qu'une fois l'année, pour marquer que l'on ne descendoit qu'une fois dans les lieux souterreins où il tenoit son empire.

On voyoit encore à Élis un temple de la Fortune ; dans le vestibule il y avoit une statue de la déesse d'une grandeur étonnante ; c'étoit une statue de bois, mais toute dorée, à la réserve du visage, des pieds & des mains, qui étoient de marbre blanc. A la gauche du temple étoit une petite chapelle où l'on rendoit les honneurs divins à Sosipolis ; il étoit représenté d'après une apparition en songe, sous la forme d'un enfant, avec un habit de plusieurs couleurs & semé d'étoiles, tenant d'une main une corne d'abondance. Dans le lieu le plus fréquenté de la ville, on voyoit une statue de bronze grande comme nature ; c'étoit un jeune homme sans barbe, qui avoit les mains appuyées sur sa pique, & les pieds l'un sur l'autre ; on lui mettoit un habit, tantôt de laine, tantôt de lin, & tantôt de soie. Quelques-uns croyoient que c'étoit un Neptune, qui étoit autrefois à Samique en Triphylie, & qui, apporté à Élis, étoit encore plus honoré des Eléens qu'il ne l'étoit de ces autres peuples. D'autres nommoient cette figure *le Satrape*, du nom d'une statue qui étoit à Patras ville voisine d'Élis. Il y a eu un Corybante que l'on surnommoit aussi *le Satrape*.

Entre la place publique & le temple de Diane étoit un vieux théatre, & un peu plus loin le temple de Bacchus, avec une statue du dieu faite par Praxitele. Les Éléens avoient une

dévotion particulière à Bacchus ; ils disoient que le jour de la fête appellée Thyia, il daignoit les honorer de sa présence, & se trouver en personne dans le lieu où elle se célébroit, qui étoit à huit stades d'Élis. En effet, les prêtres du dieu apportoient trois bouteilles vuides dans sa chapelle, & les y laissoient en présence de tous ceux qui y étoient, Éléens ou autres ; ensuite, ils fermoient la porte de la chapelle & mettoient leur cachet sur la serrure ; permis à chacun d'y mettre le sien. Le lendemain, on revenoit, on reconnoissoit son cachet, on entroit, & l'on trouvoit les trois bouteilles pleines de vin. Plusieurs Éléens dignes de foi, & même des étrangers assuroient en avoir été témoins. Ceux d'Andros prétendoient aussi que chez eux, durant les fêtes de Bacchus, le vin couloit de lui-même dans son temple. Mais, si sur la foi des Grecs, dit Pausanias, nous croyons ces merveilles, il ne restera plus qu'à croire les contes que les Éthiopiens, qui sont au-dessus de Syene débitent au sujet de la table du Soleil.

Dans la citadelle d'Élis il y avoit un temple de Minerve, & dans ce temple une Minerve d'or & d'ivoire, que l'on disoit être un ouvrage de Phidias. Sur le casque de la déesse l'ouvrier avoit représenté un coq, parce que de tous les oiseaux c'est le plus courageux, peut-être aussi parce qu'il étoit spécialement consacré à Minerve Ergané.

ÉLIS, *Elis*, (*a*) ville de l'Asie mineure, dont il est parlé dans le troisième livre des commentaires de César sur la guerre civile. On y lit que César étant arrivé en Asie, apprit qu'au temple de Minerve, qui étoit à Elis, l'image de la Victoire, qui étoit tournée vis-à-vis la déesse, se retourna vers la porte du temple le jour de la bataille de Pharsale. Cette ville doit être la même que d'autres appellent Élée, & qui étoit dans l'Éolide. *Voyez* Élée.

ELIS, *Elis*, Ἦλις, (*b*) ville des Étoliens, au rapport d'Hérodote. Les Doriens, dit-il, ont plusieurs villes illustres ; mais, les Étoliens n'ont que la seule ville d'Elis.

ELISA [les isles d'], *Insulæ Elisa*, (*c*) Νῆσοι Ἐλισαί. Il est parlé de ces isles dans le prophete Ezéchiel ; & on dispute fort pour sçavoir où elles sont ; les uns disent qu'il a entendu parler de l'Éolide ; d'autres, de la Grece ; d'autres, de l'Italie ; & d'autres, des Canaries, nommées par les Anciens *Elysiæ* & *Fortunatæ*. Il y apparence qu'elles étoient dans la Méditerranée ou dans la mer Égée.

ELISA, *Elisa*, Ἐλισσὰ, (*d*) fils de Javan. Il y en a qui

(*a*) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 678.
(*b*) Herod. L. VIII. c. 73.
(*c*) Ezech. c. 27. v. 7.
(*d*) Genes. c. 10. v. 4.

croient qu'Elisa a peuplé l'Elide dans le Péloponnèse. On y trouve la province d'Elis, & une contrée nommée Alisium, par Homère. Ézéchiel parle de la pourpre des isles d'Elisa, que l'on apportoit pour vendre à Tyr. Or, on pêchoit beaucoup de ce poisson dont on teignoit la pourpre, à l'embouchure de l'Eurotas; & les Anciens parlent souvent de la pourpre de la Laconie. On pêchoit aussi de ces poissons dans le golfe de Corinthe.

ÉLISABETH, *Elisabeth*, (*a*) Ἐλισαβὲθ, fille d'Aminadab, sœur de Nahasson, & femme d'Aaron. Elle fut mere de Nadab, d'Abiu, d'Eléazar, & d'Ithamar.

ÉLISABETH, *Elisabeth*, (*b*) Ἐλισάβετ, épouse de Zacharie, & mere de Jean Baptiste. Saint Luc dit qu'elle étoit des filles d'Aaron, c'est-à-dire, de la race des Prêtres. Mais, tout ce que l'on dit de son pere & de sa mere, n'est nullement certain. Zacharie & Elisabeth avoient vécu sans enfans, jusqu'à un âge auquel la nature leur ôtoit toute espérance d'en avoir; mais Dieu avoit permis cette stérilité pour la manifestation de sa gloire. Un jour que Zacharie servoit dans le temple, l'Ange du Seigneur lui apparut, & l'assura que sa femme concevroit un fils; & en effet, Zacharie étant de retour dans sa maison, Elisabeth conçut Saint Jean-Baptiste. L'Église Grecque fait une fête de cette conception de Saint Jean-Baptiste dans le sein d'Elisabeth, le 23 de Septembre; & les plus anciens Martyrologes des Latins la marquent le 24 du même mois. Elisabeth cacha pendant cinq mois la grace que Dieu lui avoit faite; mais l'Ange Gabriel la découvrit à la Sainte Vierge, & lui annonça cette conception miraculeuse, comme un gage & une assurance de la naissance du Messie, dont elle devoit devenir mere, sans avoir commerce avec aucun homme.

Aussitôt Marie se hâta d'aller à Hébron, pour visiter sa cousine Sainte Élisabeth. Dès qu'elle entra dans la maison de Zacharie, & qu'elle l'eut saluée, l'enfant que portoit Élisabeth, tressaillit dans son sein; & Élisabeth remplie du Saint-Esprit, s'écria: *Soyez bénie entre toutes les femmes, & béni soit le fuit de votre ventre. D'où me vient ce bonheur, que la mere de mon Seigneur vienne vers moi? Car aussitôt que votre voix a frappé mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie. Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que tout ce qui vous a été prédit par le Seigneur, arrivera.* Marie demeura avec Elisabeth pendant trois mois; & elle fut apparemment témoin des merveilles qui arriverent à la naissance du Saint Précurseur; car, lorsqu'on vint le hui-

(*a*) Exod. c. 6. v. 23.

(*b*) Luc. c. 1. v. 5. & *seq.*

tième jour pour circoncire l'enfant, comme on lui donnoit le nom de Zacharie, sa mere répondit que son nom étoit Jean. On fit signe à Zacharie, qui étoit devenu muet depuis l'apparition de l'Ange; & ayant demandé des tablettes, il écrivit: *Jean est son nom.* Aussitôt le lien de sa langue fut délié, & il commença à louer Dieu.

Les Orientaux croient qu'Hérode ayant résolu de faire mourir le fils de Zacharie, avec les enfans de Bethléem, Elisabeth mere de l'enfant le porta dans les montagnes pour le cacher; mais, comme elle ne pouvoit monter, elle s'adressa à la montagne, & lui dit: *Montagne de Dieu, recevez-moi avec mon fils.* Aussitôt, la montagne s'ouvrit, les reçut dans son sein & les cacha. L'Ange du Seigneur étoit avec eux pour les garder, & ils étoient environnés de lumiere. Cependant, Hérode fit demander à Zacharie où étoit son fils; Zacharie n'ayant pas voulu le lui déclarer, ce Prince le fit tuer dans le temple même, entre l'autel des holocaustes & le vestibule du temple. C'est ce qu'on lit plus au long dans le Protévangile de Saint Jacques, & dans d'autres anciens monumens qui ne sont pas reconnus pour authentiques dans l'Église.

Quant à la parenté de la Sainte Vierge & de Sainte Elisabeth, elle ne peut faire aucune difficulté; car, quoiqu'Elisabeth fût de la tribu d'Aaron, & Marie de celle de Juda, elles pouvoient fort bien être parentes, soit qu'un parent de Marie de la tribu de Juda eût épousé, par exemple, la mere d'Elisabeth; ou que le pere d'Elisabeth eût épousé une fille de Juda, parente de Marie. Aucune loi n'obligeoit les prêtres Juifs de n'épouser que des filles de leurs tribus, ni ne défendoit aux filles de la race des Prêtres d'épouser des hommes d'une autre tribu que de celle de Lévi. Il n'y avoit qu'un seul cas où les filles étoient contraintes de se marier dans leurs tribus; c'est lorsqu'elles étoient héritieres dans leurs familles, au défaut de freres.

ELISAMA, *Elisama*, (a) Ἐλισαμὰ, Prince des enfans d'Éphraïm, étoit fils d'Ammiud. On le compte pour le septième qui fit son offrande au tabernacle. Il offrit un plat d'argent de cent trente sicles, & un bassin d'argent de soixante-dix sicles au poids du sanctuaire, tous deux pleins de fine farine, paîtrie avec de l'huile, pour l'oblation qui devoit accompagner les sacrifices; un petit vase d'or du poids de dix sicles, plein d'encens; un jeune bœuf, un bélier, & un agneau d'un an pour l'holocauste; un jeune bouc pour le péché, & pour hosties pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs, &

(a) Numer. c. 1. v. 10. c. 7. v. 48. *& seq.*

cinq agneaux d'un an ; ce fut-là l'offrande d'Elisama, fils d'Ammiud.

ELISAMA, *Elisama*, (*a*) Ἐλισαμὰ, fut fils d'Icamia, & petit-fils de Sellum.

ELISAMA, *Elisama*, (*b*) Ἐλισαμὰ, un des fils que David eut à Jérusalem. Ce Prince y en eut encore un autre du même nom, que les septante appellent Ἐλισὰ, Elisa.

ELISAMA, *Elisama*, (*c*) Ἐλισαμὰ, pere de Nathanias & ayeul d'Ismahel. Celui-ci tua Godolias, que Nabuchodonosor avoit laissé pour gouverner le reste du peuple de la Palestine, après la prise & la ruine de Jérusalem.

ELISAMA, *Elisama*, (*d*) Ἐλισαμὰ, de la race sacerdotale, fut envoyé avec quelques autres par Josaphat, roi de Juda, pour exhorter les Israëlites à renoncer à l'idolâtrie.

ELISAMA, *Elisama*, (*e*) Ἐλισαμὰ secrétaire du roi Joakim. Ce fut dans sa chambre que l'on mit en dépôt le livre des Prophéties de Jérémie.

ELISAPHAN, *Elisaphan*, (*f*) Ἐλισαφὰν, étoit fils d'Oziel, oncle d'Aaron & de Moïse. Ce dernier commanda à Elisaphan & à Misaël son frere, d'ôter les corps de Nadab & d'Abiu de devant la porte du sanctuaire & de les mettre hors du camp, après que ces misérables eurent été frappés & brûlés par le feu du ciel. Elisaphan fut établi Prince & chef des Caathites, qui étoient au nombre de huit mille six cens, ne comptant que les mâles au-dessus d'un mois. Lorsqu'ils campoient, ils dressoient leurs tentes du côté du midi, près du tabernacle ; ils avoient la garde de l'arche, de la table, du chandelier de l'autel, des vases sacrés, du voile, & de tous les ornemens qui étoient nécessaires pour le tabernacle.

ELISAPHAN, *Elisaphan*, (*g*) Ἐλισαφὰν, fils de Pharnach, de la tribu de Zabulon, fut un des députés que l'on nomma pour faire le partage de la terre promise.

ELISAPHAT, *Elisaphat*, (*h*) Ἐλισαφὰν ; fils de Zéchri, aida de ses conseils & de ses armes le souverain pontife Joïada à déposer l'impie Athalie, & à établir Joas sur le trône ; il commandoit une compagnie de cent hommes.

ELISARNE, *Elisarne*, (*i*) Ἐλίσαρνη, ville de l'Asie mineure dans la Troade. Il est parlé de cette ville dans Xénophon. Il y en a qui aiment mieux lire Alisarne avec Étienne de By-

(*a*) Paral. L. I. c. 2. v. 41.
(*b*) Paral. L. I. c. 3. v. 6, 8.
(*c*) Reg. L. IV. c. 25. v. 25.
(*d*) Paral. L. II. c. 17. v. 8.
(*e*) Jerem. c. 36. v. 12. *& seq.*
(*f*) Levit. c. 10. v. 4. Numer. c. 3. v. 30, 31.
(*g*) Numer. c. 34. v. 25.
(*h*) Paral. L. II. c. 23. v. 1. *& seq.*
(*i*) Xenoph. pag. 426. Plin. Tom. I. p. 283.

zance. On trouve Haliferne dans Pline.

ELISE, *Elisa*, la même que Didon. *Voyez* Didon.

ELISÉE, *Eliseus*, ou *Elisæus*, Ἐλισαιὲ, Ἐλισσαῖος, (*a*) fils de Saphat, de la ville d'Abelméula, fut disciple d'Élie & son successeur dans le ministère de la Prophétie. Élie ayant reçu de Dieu l'ordre de donner l'onction prophétique à Élisée, fils de Saphat, vint à Abelméula; & ayant trouvé Elisée qui labouroit avec douze paires de bœufs, il s'approcha de lui, & lui jetta son manteau sur les épaules. Elisée aussitôt quitta ses bœufs, courut après Élie, & lui dit : *Permettez-moi, je vous prie, que j'aille embrasser mon pere & ma mere; & après cela je vous suivrai.* Elie lui répondit : *Allez & revenez; car pour moi j'ai fait tout ce que j'avois à faire.* Après cela, Elisée prit une paire de bœufs qu'il tua; il en fit cuire la chair avec le bois de la charrue, & la donna à manger au peuple. Ensuite, il s'en alla & suivit Élie.

Lorsque le Seigneur voulut enlever ce dernier au Ciel par le moyen d'un tourbillon, il arriva qu'Élie & Elisée venoient de Galgala. Élie dit à Elisée : » Demeurez ici, parce que le » Seigneur m'a envoyé à Bé- » thel. « Élisée lui répondit : » Vive le Seigneur, vive votre » ame; je ne vous abandonne- » rai point. « Ils allerent donc à Béthel; & les enfans des prophetes qui y étoient, vinrent dire à Elisée : » Ne sçavez-vous » pas que le Seigneur vous » enlevera aujourd'hui votre » maître? « Elisée leur répondit : » Je le sçais, n'en dites mot. « Élie dit encore à Elisée : » Demeurez ici, parce que le » Seigneur m'a envoyé à Jéri- » cho. « Elisée lui répondit : » Vive le Seigneur, vive vo- » tre ame, je ne vous abandon- » rai point. « Lorsqu'ils furent arrivés à Jéricho, les enfans des prophetes qui y étoient vinrent dire à Elisée : » Ne » sçavez-vous pas que le Sei- » gneur vous enlevera aujour- » d'hui votre maître? « Il leur répondit : » Je le sçais, n'en di- » tes mot. « Élie dit encore à Elisée : » Demeurez ici, parce » que le Seigneur m'a envoyé » jusqu'au Jourdain. « Elisée lui répondit : » Vive le Sei- » gneur, vive votre ame, je » ne vous abandonnerai point. « Ils allerent donc tous deux ensemble. Cinquante des enfans des prophetes les suivirent, & s'arrêterent bien loin vis-à-vis d'eux; & ils se tinrent tous deux au bord du Jourdain. Alors Élie prit son manteau, & l'ayant plié, il en frappa les eaux, qui se diviserent en deux parts, & ils passerent tous deux à sec.

(*a*) Reg. L. III. c. 19. v. 16. *& seq.* L. IV. c. 2. v. 1. *& seq.* c. 3. v. 9. *& seq.* c. 4. v. 1. *& seq.* c. 5. v. 1. *& seq.* c. 6. v. 1. *& seq.* c. 7. v. 1. *& seq.* c. 8. v. 1. *& seq.* c. 9. v. 1. *& seq.* c. 13. v. 14. *& seq.* Ecclesiastic. c. 48. v. 13. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 288. *& seq.*

Lorſqu'ils furent paſſés, Élie dit à Eliſée : » Demandez-moi » ce que vous voulez que je » faſſe pour vous, avant que je » ſois enlevé d'avec vous. « Élie lui répondit: » Je vous prie » que j'hérite une double por- » tion de votre eſprit. » Élie lui dit : » Vous me demandez » une choſe bien difficile ; » néanmoins ſi vous me voyez » lorſque je ſerai enlevé d'avec » vous, vous aurez ce que vous » avez demandé ; mais ſi vous ne » me voyez pas, vous ne l'au- » rez point. « Lorſqu'ils conti- nuoient leur chemin, & qu'ils marchoient en s'entretenant, un chariot de feu & des che- vaux de feu les ſéparerent tout d'un coup l'un de l'autre, & Élie monta au ciel par le moyen d'un tourbillon. Eliſée le voyoit monter & diſoit : *Mon pere, mon pere, vous teniez lieu à Iſraël de chariots de guerre & de cavalerie.* Après cela, il ne le vit plus, & prenant ſes vêtemens, il les déchira en deux. Il leva de ter- re en même tems le manteau qu'Élie avoit laiſſé tomber, & Éliſée s'en revenant, s'arrêta ſur le bord du Jourdain. Il prit le manteau qu'Élie avoit laiſſé tomber ; il en frappa les eaux, & elles ne furent point diviſées. Alors Eliſée dit : *Où eſt mainte- nant le Dieu d'Elie ?* Et lorſqu'il eut frappé les eaux une ſeconde fois, elles ſe partagerent d'un côté & d'un autre, & il paſſa au travers. Ce que voyant les en- fans des Prophetes qui étoient dans Jéricho, vis-à-vis de ce lieu là, ils dirent : » L'eſprit » d'Elie s'eſt repoſé ſur Eli- » ſée : « Et venant au-devant de lui, ils ſe proſternerent à ſes pieds, & lui dirent : Il y a entre vos ſerviteurs cinquante hommes forts, qui peuvent aller chercher votre maître ; car, peut-être que l'eſprit du Sei- gneur l'aura enlevé & jetté quelque part ſur une montagne ou dans une vallée. Eliſée leur répondit qu'il ne falloit point y envoyer. Mais, ils le contrai- gnirent par leurs inſtances à y condeſcendre enfin. Ils envoye- rent donc cinquante hommes qui, l'ayant cherché pendant trois jours, ne le trouverent point.

Ils revinrent enſuite trouver Eliſée, qui demeuroit à Jéri- cho, & il leur dit : » Ne vous » avois-je pas dit qu'on n'y » allât point ? « Les habitans de la ville dirent auſſi à Eliſée : » Seigneur, la demeure de » cette ville eſt très-commode, » comme vous le voyez vous » même ; mais les eaux y ſont » très mauvaiſes & la terre ſté- » rile. « Eliſée leur répondit : » apportez-moi un vaiſſeau » neuf, & mettez-y du ſel. « Lorſqu'ils le lui eurent apporté, il alla à la fontaine, & ayant jetté le ſel dans l'eau, il dit : » Voici ce que dit le Seigneur, » j'ai rendu ces eaux ſaines, » & elles ne cauſeront plus à » l'avenir ni mort ni ſtérilité. « Ces eaux devinrent donc ſaines, ſelon la parole qu'avoit pronon- cée Eliſée. Ce Prophete ſortit

de-là pour aller à Béthel ; & comme il se fut mis en chemin, de petits enfans étant sortis de la ville, se railloient de lui en disant : *Monte chauve, monte chauve*. Elisée, se retournant, jetta les yeux sur eux & les maudit au nom du Seigneur. En même tems, deux ours sortirent du bois ; & s'étant jettés sur cette troupe d'enfans, ils en déchirerent quarante-deux. Elisée alla de Béthel sur la montagne du Carmel d'où il revint à Samarie.

Joram, roi d'Israël, Josaphat, roi de Juda, & le roi d'Edom, s'étant mis en campagne contre le roi de Moab, qui s'étoit révolté contre celui d'Israël, arriverent dans des lieux déserts, où il n'y avoit point d'eaux, & où leur armée étoit en danger de périr. Comme Joram étoit d'un naturel impatient, il demandoit à Dieu, en murmurant contre lui, quel mal il lui avoit fait pour livrer ainsi trois rois, sans combattre, entre les mains de leurs ennemis. Josaphat, au contraire, qui étoit un Prince fort religieux, le consoloit, & envoya demander s'il n'y avoit point dans l'armée quelque prophete de Dieu qu'ils pussent consulter sur ce qu'ils devoient faire dans une telle extrêmité. Un des serviteurs de Joram dit qu'il avoit vu Elisée, fils de Saphat, qui étoit disciple d'Élie ; aussitôt ces trois Rois, par l'avis de Josaphat, l'allerent trouver dans sa cabane, qui étoit hors du camp, & le prierent, particuliérement Joram, de leur dire quel seroit l'évènement de cette guerre. Il répondit à ce Prince qu'il le laissât en repos, & qu'il allât plutôt consulter les Prophetes de son pere & de sa mere, qui étoient si véritables. Joram le pressa & le conjura de vouloir parler, puisqu'il y alloit de leur vie à tous. Sur quoi Elisée prit Dieu à témoin, & assura avec serment, qu'il ne lui auroit point répondu, sans la considération de Josaphat, qui étoit un Prince juste & craignant Dieu. Il dit ensuite que l'on fît venir un joueur d'instrumens ; & aussitôt qu'il commença de jouer, ce Prophéte, rempli de l'esprit de Dieu, dit à ces trois Rois de faire faire quantité de fosses dans le torrent, & qu'ils verroient que, sans que l'air fût agité par aucun vent, ni qu'il tombât du ciel une seule goutte d'eau, ces fossés en seroient remplis, & leur fourniroient, & à toute l'armée, de quoi désaltérer leur soif. » Mais, ce ne » sera pas, ajoûta le Prophete, » la seule grace que vous re» cevrez de Dieu ; vous de» meurerez victorieux de vos » ennemis par son assistence ; » vous prendrez les plus belles » & les plus fortes de leurs » villes ; vous ravagerez leur » païs ; vous couperez leurs » arbres ; vous boucherez leurs » fontaines ; & vous détourne» rez leurs ruisseaux. « Le Prophete ayant parlé de la sorte, on vit le lendemain avant le

lever du soleil, le torrent tout rempli de l'eau qui étoit venue de l'Idumée, distante de trois journées de-là, où Dieu avoit fait tomber de la pluie; & ainsi toute cette grande armée eut de l'eau en abondance. Le Roi des Moabites, ayant sçu que ces trois Rois marchoient contre lui à travers le désert, assembla toutes ses forces pour aller à leur rencontre sur les frontières de ses États, afin de les empêcher d'y entrer. Malgré cela, les trois Rois pénétrerent dans ses États, prirent & ruinerent plusieurs villes, répandirent le gravier du torrent sur les terres les plus fertiles, couperent les meilleurs arbres, boucherent les fontaines, détruisirent tout, & assiégerent le Roi même dans la place où il s'étoit retiré.

Vers le même tems, la veuve d'un des Prophetes, que Josephe dit être Abdias, maître d'hôtel du roi Achab, vint représenter à Elisée, que n'ayant pas le moyen de rendre l'argent que son mari avoit emprunté pour nourrir les cent Prophetes qu'il sçavoit sans doute qu'il avoit sauvés de la persécution de Jézabel, ses créanciers prétendoient l'avoir pour esclave elle & ses enfans; que dans une telle extrêmité, elle avoit reçours à lui, & le conjuroit d'avoir compassion d'elle. Elisée lui demanda si elle n'avoit rien du tout. Elle lui répondit qu'il ne restoit autre chose qu'un peu d'huile dans une phiole. Il lui dit d'emprunter de ses voisins quantité de vaisseaux vuides, de fermer ensuite la porte de sa chambre, & de verser l'huile de sa phiole dans ces vaisseaux, avec une ferme confiance que Dieu les rempliroit tous. Elle exécuta ce qu'il avoit ordonné & la promesse du Prophete ayant été suivie de l'effet, elle alla lui en rendre compte. Il lui dit de vendre cette huile, d'en employer une partie du prix à payer ses dettes, & de garder le reste pour se nourrir elle & ses enfans. C'est ainsi qu'il sauva cette pauvre femme, & la délivra de la persécution de ses créanciers.

Comme Elisée alloit souvent à Sunam, ville de la tribu d'Issachar, une femme fort considérable, l'obligea de prendre un logement chez elle, lui prépara une chambre & quelques petits meubles, & n'épargna rien pour le recevoir & le traiter honnêtement. Il fut touché de son honnêteté, & eût bien voulu pouvoir user de retour; il lui demanda même ce qu'il pourroit faire pour reconnoître sa charité & mériter la continuation de ses soins; elle l'en remercia, se contentant de découvrir en passant au serviteur du Prophete, qu'elle étoit dans un déplaisir mortel de n'avoir point d'enfans. Elisée l'ayant sçu, consola cette femme, & lui promit que dans un an elle verroit la honte de sa stérilité effacée, quoique son mari fût déjà vieux, & qu'elle

accoucheroit d'un fils. Cette prédiction eut son effet. Cette femme ressentit une grande joie du présent que le Ciel lui avoit fait; mais cette même faveur lui coûta, quelques années après, beaucoup de larmes, & peu s'en fallut qu'elle ne mourût de douleur, parce que ce fils déjà devenu grand, étant allé trouver son pere qui faisoit faire la moisson, fut surpris d'un si grand mal de tête, qu'il en mourut dans l'espace de deux ou trois heures; sa mere désolée le couche sur le lit du Prophete, part promptement & va le trouver en sa retraite sur le mont Carmel, dans l'espérance d'en recevoir de la consolation & du remede dans l'extrêmité de son affliction. Elle ne fut pas plutôt au pied de la montagne, qu'Elisée lui envoya son serviteur Giézi pour sçavoir ce qu'elle souhaitoit. Dieu lui avoit voulu céler la mort de ce fils; elle se jetta à ses pieds, lui dit, les larmes aux yeux, le malheur qui lui étoit arrivé, le pria d'avoir compassion de sa disgrace, & de vouloir redonner la vie à ce fils qu'il avoit obtenu de Dieu par ses prieres. Elisée consola le mieux qu'il put cette mere affligée, lui fit connoître que la chose n'étoit point encore désespérée, & pour la tirer de peine, envoie son serviteur Giézi, lui donne son bâton, & lui commande de le mettre sur le corps mort de cet enfant. Un tel expédient ne contentant pas le désir de la mere, elle le conjure d'y venir lui-même, & ne le quitte point qu'il ne lui eût accordé cette faveur. Le Prophete ne put résister à des invitations si pressantes; il vient dans la maison de cette femme, entre dans la chambre qu'elle lui préparoit d'ordinaire, & trouvant cet enfant étendu mort sur son lit, fait ses prieres, se jette sur son corps, & se retrécissant pour s'y mieux joindre, il se cole à lui bouche à bouche, & de cette manière l'échauffe, le ranime, & le rend plein de vie & de santé à sa mere.

Au sortir de-là, il passa par Galgala, & guérit un grand nombre de Prophetes, qui avoient été empoisonnés par l'imprudence d'un cuisinier, lequel, au tems d'une grande famine, leur avoit donné à manger une soupe toute pleine de coloquintes. Elisée ne fit que prendre un peu de farine, & la mêler parmi ces coloquintes, & par-là il ôta toute l'amertume du pot, & préserva ces serviteurs de Dieu du danger qu'ils appréhendoient. En ce même tems, un homme du bourg de Baalsalisa lui apporta vingt pains d'orge, & un peu de froment nouveau. Il les fit distribuer au peuple, & Dieu exauçant les prieres du Prophete, il y répandit si bien sa bénédiction, qu'il y en eut suffisamment pour plus de cent personnes, & même au-delà.

Naaman, général des troupes du roi de Syrie, étant cou-

vert de lepre, on lui conseilla d'aller trouver Elisée, pour en obtenir la guérison. Elisée, sans sortir de sa maison, lui fit dire de s'aller baigner sept fois dans le Jourdain, & qu'il seroit guéri. Naaman, tout fâché, vouloit s'en retourner; mais, ses gens lui dirent que ce que le Prophete lui ordonnoit, étant si aisé, il devoit au moins essayer si les eaux du Jourdain le guériroient. Il alla donc, & se baigna sept fois, & il fut parfaitement guéri. Après cela, il revint trouver Elisée, & lui offrit de très-grands présens; mais, Elisée les refusa constamment. Naaman le pria donc de lui permettre d'emporter la charge de deux mulets de la terre du païs d'Israël, protestant qu'il n'auroit point à l'avenir d'autre dieu que le Seigneur. Il ajoûta: » Je vous » supplie de demander pour » moi pardon au Seigneur, si, » lorsque mon maître entrera » dans le temple de Remmon, » pour y adorer, en s'appuyant » sur ma main, j'y entre avec » lui, & si j'y adore. « Le Prophete répondit: *Allez en paix;* & Naaman s'en retourna. Quelques interpretes traduisent par le passé la demande de Naaman: » Je vous supplie de prier le » Seigneur pour moi, si, lorsque le Roi mon Seigneur, » est entré dans le temple de » Remmon, pour y adorer, en » s'appuyant sur ma main, j'ai » adoré dans ce temple lorsqu'il » y adoroit, que le Seigneur me » le pardonne. « En sorte que Naaman demanderoit pardon d'une faute passée, & non pas permission pour une action future; ce qui paroît bien plus probable.

Giézi, serviteur d'Elisée, n'imita pas le désintéressement de son maître. Il courut après Naaman, & lui demanda un talent & deux habits au nom d'Elisée. Naaman lui donna deux talens & deux habits, & les fit porter par ses gens jusqu'auprès de la ville. Alors Giézi les prit, & les cacha dans sa maison. Mais, Elisée, à qui Dieu avoit fait connoître l'action de Giézi, lui en fit des reproches, & lui dit que la lepre de Naaman demeureroit pour toujours attachée à lui & à toute sa famille. En effet, dès ce moment, Giézi fut frappé de lepre, & se retira d'avec Elisée.

Un jour, les enfans des Prophetes dirent à Elisée: » Vous » voyez que ce lieu-ci où nous » demeurons avec vous est trop » petit pour nous. Permettez-» nous d'aller jusqu'au Jour-» dain, afin que chacun de nous » prenne du bois de la forêt, » & que nous bâtissions-là un » logement où nous puissions » demeurer. « Elisée leur permit d'y aller. L'un d'eux lui dit de venir aussi avec eux, & il y alla. Lorsqu'ils furent venus jusqu'au Jourdain, ils commencerent à couper du bois. Mais, il arriva que comme l'un d'eux abattoit un arbre, le fer de sa coignée tomba dans l'eau. Aussitôt il s'écria & dit à Elisée, hélas!

las! J'avois emprunté cette coignée. Elisée lui dit, où le fer est-il tombé? Il lui montra l'endroit. Elisée coupa donc un morceau de bois & le jetta au même endroit, & le fer revint & nagea sur l'eau. Elisée lui dit, prenez-le. Il étendit sa main & le prit.

Bénadad, ou simplement Adad, roi de Syrie, ayant mis des gens en embuscade pour tuer Joram roi d'Israël, lorsqu'il iroit à la chasse, Elisée l'en envoya avertir, & l'empêcha ainsi d'y aller. Adad se mit dans une telle colère de ce que son entreprise avoit manqué; qu'il menaça ceux à qui il l'avoit confiée de les faire mourir, parce que n'en ayant parlé qu'à eux, il falloit qu'ils l'eussent trahi & en eussent donné avis à son ennemi. Sur quoi l'un d'eux lui protesta qu'ils étoient tous fort innocens de ce crime; mais qu'il devoit s'en prendre à Elisée à qui nul de ses desseins n'étoit caché, & qui les découvroit tous à Joram. Adad, touché de cette raison, lui commanda de s'informer en quelle ville ce Prophete se retiroit; & ayant sçu que c'étoit à Dothaïm, il envoya grand nombre de gens de guerre pour le prendre. Ils investirent de nuit la ville, afin qu'il ne pût leur échapper; & le serviteur d'Élisée en ayant eu avis dès le point du jour, courut tout tremblant le rapporter à son Maître. Le Prophete qui mettoit sa confiance dans le secours d'enhaut, lui dit de ne rien appréhender, & pria Dieu de le vouloir rassurer, en lui faisant connoître la grandeur de son pouvoir infini. Dieu l'exauça, & fit voir à ce serviteur un grand nombre de gens à cheval & de chariots armés pour la défense du Prophete. Elisée pria aussi Dieu d'aveugler de telle sorte les Syriens, qu'ils ne pussent le reconnoître; & Dieu le lui ayant promis, il s'en alla au mileu d'eux leur demander ce qu'ils cherchoient. Ils lui répondirent qu'ils cherchoient le prophete Elisée. Si vous me voulez suivre, leur dit-il, je vous conduirai dans la ville où il est; & comme Dieu ne répandoit pas moins de ténebres dans leur esprit que dans leurs yeux, ils le suivirent, & il les mena dans Samarie. Le roi Joram, par son avis, les fit environner de toutes ses troupes, & fermer les portes de la ville. Alors, le Prophete pria Dieu de dissiper le voile dont leurs yeux étoient couverts, il l'obtint, & on peut juger quelles furent leur surprise & leur frayeur de se voir ainsi au milieu de leurs ennemis. Joram demanda à Elisée s'il vouloit qu'il les fît tous tuer à coups de flèche. Il lui répondit qu'il le lui défendoit expressément, parce qu'il n'étoit pas juste de faire mourir des prisonniers qu'il n'avoit pas pris à la guerre, & qui n'avoient fait aucun mal dans son païs, mais que Dieu avoit livrés entre ses mains par un miracle; qu'il devoit au con-

traire les bien traiter, & les renvoyer à leur roi. Joram suivit son conseil, & Adad entra dans une telle admiration du pouvoir de Dieu, & des graces dont il favorisoit son Prophete, que tant qu'Elisée vécut, il ne voulut plus user d'aucun artifice contre le roi d'Israël, mais seulement le combattre à force ouverte.

Il entra dans son païs avec une puissante armée; & Joram, ne se croyant pas capable de lui résister en campagne, s'enferma dans Samarie, sur la confiance qu'il avoit en ses fortifications. Adad, jugeant bien qu'il ne pourroit emporter la place de force, résolut de l'affamer, & ainsi il commença le siege. Le manquement de toutes les choses nécessaires à la vie se trouva bientôt si grand, que la tête d'un âne se vendoit quatre-vingts pièces d'argent, & un septie de fiente de Pigeon, dont on se servoit au lieu de sel, en valoit cinq. Une mere même mangea son propre enfant. Joram, transporté de colère contre le prophete Elisée, résolut de le faire mourir, parce que pouvant obtenir de Dieu par ses prieres la délivrance de tant de maux, il ne vouloit pas la lui demander. Ainsi, il commanda qu'on allât à l'heure même lui couper la tête; & on partit pour exécuter cet ordre. Le Prophete, qui se tenoit en repos dans sa maison, l'ayant appris par une révélation de Dieu, dit à ses disciples; » Le Roi, » comme étant fils d'un homi- » cide, envoie pour me couper » la tête; tenez-vous auprès de » la porte pour la fermer à ces » meurtriers, lorsque vous les » verrez approcher; il se re- » pentira d'avoir fait ce com- » mandement, & viendra bien- » tôt ici lui-même. « Ils firent ce qu'il leur avoit commandé, & Joram, touché de repentir du commandement qu'il avoit fait, & craignant qu'on ne l'exécutât, vint en grande hâte pour l'empêcher. Il fit des plaintes au Prophete de ce qu'il étoit si peu touché de son malheur & de celui de son peuple, qu'il ne daignoit pas demander à Dieu de les vouloir delivrer de tant de maux. Alors, Elisée lui promit que le lendemain à la même heure il y auroit une telle abondance de toutes sortes de vivres dans Samarie, que la mesure de fleur de farine ne se vendroit qu'un sicle en plein marché, & que deux mesures d'orge ne vaudroient pas davantage. Comme ce Prince ne pouvoit douter des prédictions du Prophete, après en avoir si souvent reconnu la vérité, l'espérance de son bonheur à venir lui donna une telle joie, qu'elle lui fit oublier ses malheurs présens; & ceux qui l'accompagnoient n'en eurent pas moins que lui, à la réserve d'un de ses principaux officiers, qui commandoit le tiers de ses troupes, & sur l'épaule duquel il s'appuyoit. Celui-là dit à Elisée; » O Prophete! ce que

» vous promettez au Roi n'eſt » pas croyable, quand même » Dieu feroit pleuvoir de la » farine & de l'orge. N'en dou- » tez point lui répondit Eliſée, » vous le verrez de vos pro- » pres yeux; mais vous n'en » aurez que la vue, & vous ne » participerez point à ce bon- » heur; « Ce qui arriva ainſi qu'il l'avoit prédit.

A la fin des ſept années de famine qu'Eliſée avoit prédites, ce Prophete alla vers Damas, pour exécuter l'ordre que le Seigneur avoit donné à Elie plusieurs années auparavant, de déclarer Hazaël roi de Syrie. En ce tems-là, Adad, roi de Syrie, étoit malade; & ſes gens lui ayant dit qu'Eliſée étoit dans le païs, il envoya Hazaël, un de ſes premiers officiers, pour le conſulter, & pour lui demander s'il pouvoit relever de maladie. Eliſée répondit à Hazaël: » Allez, dites à Adad qu'il gué- » rira: cependant, le Seigneur » m'a fait voir qu'il mourra » certainement, mais d'un au- » tre genre de mort. « Et de- » meurant quelque tems ſans » rien dire, il verſa des larmes, » & ſon viſage parut changé. » Hazaël lui demanda: » Pour- » quoi, mon Seigneur pleure- » t-il; » Eliſée lui répondit: » » Par ce que je ſçais combien » de maux vous ferez à Iſraël. » Vous brûlerez leurs villes » fortes, vous ferez paſſer au » fil de l'épée leurs jeunes hom- » mes, vous écraſerez contre » terre leurs petits enfans; & » vous fendrez le ventre aux » femmes groſſes. « Hazaël ne vérifia que trop ces prédictions. A ſon retour, il étouffa Adad; & s'étant fait déclarer Roi, il fit une infinité de maux aux Iſraëlites.

Vers le même tems, Eliſée dit à l'un de ſes diſciples de prendre de l'huile ſainte, & de s'en aller à Ramath; d'y conſacrer Jéhu roi d'Iſraël; de lui déclarer que c'étoit par le commandement de Dieu qu'il le faiſoit, & après lui avoir donné certains ordres de ſa part, de ſe retirer comme un homme qui s'enfuit, afin que perſonne ne fût ſoupçonné d'être complice de cette action. Ce diſciple trouva Jéhu, comme le Prophete le lui avoit dit, aſſis au milieu de ſes capitaines; & l'ayant prié de trouver bon qu'il lui pût parler en particulier, Jéhu ſe leva & le mena dans ſa chambre. Là cet homme répandit de l'huile ſur ſa tête, & lui dit: » Dieu » vous conſacre roi d'Iſraël, » pour venger le crime commis » par Jézabel, lorſque contre » toute juſtice elle a répandu » le ſang des Prophetes; & il » vous commande d'exterminer » entiérement toute la race » d'Achab, comme l'ont été cel- » les de Jéroboam, de Nabath » ſon fils, & de Baaſa, à cauſe » de leur impiété. « En achevant ces paroles, il ſortit de la chambre & ſe retira en grande hâte. Jéhu exécuta tout ce qui lui avoit été ordonné.

Eliſée, parvenu à une extrê-

me vieilleſſe, étant tombé malade, Joas, roi d'Iſraël, alla le viſiter; & le voyant près de rendre l'eſprit, il ſe mit à pleurer & à ſe plaindre. Il l'appelloit ſon pere, ſon ſoutien, & tout ſon ſupport. Il diſoit que tant qu'il avoit vécu, il n'avoit point eu beſoin de recourir aux armes pour vaincre ſes ennemis, parce qu'il les avoit toujours ſurmontés ſans combattre, par l'aſſiſtance de ſes prophéties & de ſes prieres; mais que maintenant, qu'il quittoit le monde, il le laiſſoit déſarmé & ſans défenſe, expoſé à la fureur des Syriens & des autres nations qui lui étoient ennemies; & qu'ainſi il lui ſeroit beaucoup plus avantageux de mourir avec lui, que de demeurer en vie, étant abandonné de ſon ſecours. Le Prophete fut ſi touché & ſi attendri de ces plaintes, qu'après l'avoir conſolé, il commanda qu'on lui apportât un arc & des flèches, & dit enſuite à ce Prince de bander cet arc & de tirer ces flèches. Joas en tira trois ſeulement; & alors le Prophete lui dit: » Si vous en » euſſiez tiré davantage, vous » auriez pu ruiner toute la Syrie; mais puiſque vous vous » êtes contenté d'en tirer trois, » vous ne vaincrez les Syriens » qu'en trois combats, & recouvrerez ſeulement ſur eux » les païs qu'ils avoient conquis » ſur vos prédéceſſeurs. » Le Prophete, un peu après avoir parlé de la ſorte, rendit l'eſprit.

C'étoit un homme d'une éminente vertu, & viſiblement aſſiſté de Dieu. On a vu des effets merveilleux & preſque incroyables de ſes prophéties, & ſa mémoire eſt encore aujourd'hui, dit Joſephe, en très-grande vénération parmi les Hébreux. On lui fit un magnifique tombeau, & tel que le méritoit une perſonne que Dieu avoit comblée de tant de graces. Il arriva que des voleurs, après avoir tué un homme, le jetterent dans le tombeau d'Eliſée, & ce corps mort n'eut pas plutôt touché le corps du Prophete, qu'il reſſuſcita; ce qui montre qu'il n'avoit pas ſeulement durant ſa vie, mais auſſi après ſa mort, reçu de Dieu le pouvoir de faire des miracles. C'eſt l'éloge que l'Eccléſiaſtique fait de ce Prophete, lorſqu'il dit: *Son corps prophétiſa même après ſa mort; il fit quantité de prodiges pendant ſa vie, & il continua d'opérer des merveilles après ſa mort.*

On lit dans quelques Auteurs peu autoriſés, qu'au jour de la naiſſance d'Eliſée, un des veaux d'or de Galgala meugla avec tant de force, que l'on entendit ſa voix juſqu'à Jéruſalem. Et il dit: *Celui-ci détruira leurs Idoles de ſculpture, & il briſera leurs ſtatues de fonte.*

Les Hiſtoriens eccléſiaſtiques nous apprennent que du tems de Julien l'Apoſtat, les Samaritains idolâtres firent cent ſortes d'indignités aux reliques de ce Prophete. L'on croit

qu'elles furent alors transportées à Alexandrie, avec celles de saint Jean-Baptiste; mais, d'autres assurent que ce ne fut qu'en 463. Le Martyrologe Romain fait mémoire d'Elisée au quatorzième jour de Juin.

ELISSE, *Elissa*, nom que porta d'abord la reine Didon. On dit qu'elle prit ce dernier nom, à cause que les Carthaginois appelloient ainsi une femme forte & vertueuse. *Voyez* Didon.

ELISSON, *Elisson*, Ἐλισσὼν, ville du Péloponèse, appellée par d'autres Elissunte. *Voyez* Elissunte, ainsi que l'article suivant.

ELISSON, *Elisson*, Ἐλισσὼν, (a) fleuve du Péloponèse, qui avoit sa source dans une ville de même nom; après avoir arrosé les terres des Dipéens & des Lycéates, il traversoit la ville de Mégalopolis, & se déchargeoit enfin dans l'Alphée quelques trente stades audelà. Il partageoit la ville de Mégalopolis à peu près comme ces canaux que l'on nommoit Euripes, partageoient les villes de Cnide & de Mitylene. Quant à la ville d'Elisson, Pausanias ne l'appelle dans un endroit qu'un village, & il fournit lui-même de quoi justifier cette différence, lorsqu'il rapporte l'origine de Mégalopolis. Entre les villes, dit-il, dont elle fut formée, quelques-unes sont entièrement détruites, d'autres ont dégénéré en villages; sçavoir, Gortys, Dipœnes, Theisoa sur l'Orchomene, Méthydrium, Theutis, Callies & Elisson.

ELISSON, *Elisson*, Ἐλισσὼν, (b) héros, fils de Lycaon. Il donna son nom à un fleuve & à une ville du Péloponnèse.

ELISSUNTE, *Elissus* (c) Ἐλισσοῦς, ville du Péloponnese dans l'Arcadie. Elle fut emportée d'emblée par les Lacédémoniens, l'an 352 avant J. C. les vainqueurs, après l'avoir pillée, s'en retournerent chez eux.

Pausanias met dans l'Arcadie un fleuve & une ville du nom d'Elisson, qui furent ainsi appellés, selon lui, du héros Elisson. Il dit ailleurs qu'Elisson fut du nombre des villes qui, en haine des Lacédémoniens, & par l'envie de former une nouvelle colonie, se laisserent aisément persuader par les Arcadiens d'abandonner leur patrie.

ELISUA, *Elisua*, Ἐλισουὲ, (d) l'un des fils de David. Il naquit à Jérusalem.

ELISUR, *Elisur*, Ἐλισοὺρ, (e) fils de Sédéur, fut chef des enfans de Ruben. Il fut le quatrième qui fit son offrande au Tabernacle. Il offrit un plat d'argent du poids de cent tren-

(a) Pauf. p. 298, 458, 504.
(b) Pauf. p. 458.
(c) Diod. Sicul. p. 530. Pauf. pag. 458, 504.
(d) Reg. L. II. c. 5. v. 15.
(e) Numer. c. 1. v. 5. c. 7. v. 30. & seq.

te ficles, & un baſſin d'argent de ſoixante-dix ſicles au poids du ſanctuaire, tous deux pleins de fine farine, paîtrie avec de l'huile, pour l'oblation qui devoit accompagner les ſacrifices; un petit vaſe d'or du poids de dix ficles, plein d'encens, un jeune bœuf, un bélier, & un agneau d'un an pour l'holocauſte; un jeune bouc pour le péché; & pour hoſties pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs & cinq agneaux d'un an; ce fut là l'offrande d'Eliſur fils de Sédéur.

ELISYCIENS, *Eliſyci*, (*a*) Ἐλισυκοί, peuples de la Ligurie, ſelon Hécatée, allégué par Etienne de Byzance; Hérodote en fait auſſi mention.

ELITOVIUS, *Elitovius*, (*b*) chef des Gaulois Cénomanes, qui, ſuivant la trace des premiers Gaulois, paſſerent les Alpes par le même défilé, avec le ſecours de Bellovèſe, & fixerent leur demeure à l'endroit où l'on bâtit depuis Brixie & Vérone.

ELIU, *Eliu*, Ἐλιμουὴ, (*c*) de la tribu de Manaſſé, fut un de ceux qui ſe retirerent vers David, lorſqu'il alloit à Sicéleg. Il contribua beaucoup à la défaite des ennemis qui avoient pillé cette ville.

ELIU, *Eliu*, Ἐλιοῦ, (*d*) fils de Séméias, eſt un des Lévites établis par David pour garder les portes du temple.

ELIU, *Eliu*, Ἐλιάβ, (*e*) frere de David, fut établi par ce Prince chef de la tribu de Juda.

ELIU, *Eliu*, Ἐλιοὺς, (*f*) fils de Barachel deſcendu de Buz, & de la famille de Ram, étoit grand ami du ſaint homme Job. On prétend que Buz étoit fils de Nachor, frere du Patriarche Abraham. Les Hébreux confondent cet Eliu avec le faux prophete Balaam, que Balac envoya chercher, pour maudire le peuple de Dieu. Mais, d'autres croient que l'ami de Job vivoit long-tems avant que les Iſraëlites ſortiſſent de l'Égypte. Quoi qu'il en ſoit, Eliu alla viſiter Job avec ſes autres amis, & croyant que cet affligé ſembloit accuſer Dieu d'injuſtice, il le reprit doucement, & lui fit voir que Dieu eſt juſte; qu'il nous envoie quelquefois des afflictions pour faire éclater notre vertu; & qu'après tout, nos péchés ſont l'unique cauſe de nos maux.

ELIUD, *Eliud*, Ἐλιούδ, (*g*) fils d'Achim, & pere d'Eléazar, eſt un des ancêtres de Jeſus-Chriſt, ſelon la chair.

ELIUS [le Pont], *Ælius pons*, nom d'un Pont de la ville de Rome. On le nomme aujourd'hui le Pont St. Ange. Son ancien nom lui vient de ce qu'il fut bâti par l'ordre d'Elius Adrien, & qu'il commu-

(*a*) Herod. L. VII. c. 165.
(*b*) Tit. Liv. L. V. c. 35.
(*c*) Paral. L. I. c. 12. v. 20, 21.
(*d*) Paral. L. I. c. 26. v. 7.
(*e*) Paral. L. I. c. 27. v. 18.
(*f*) Job. c. 32. & *ſeq*.
(*g*) Matth. c. 1. v. 14, 15.

nique au môle où étoit le sépulcre de cet Empereur ; & comme ce môle est présentement nommé le château St. Ange, le pont en a pris le nom.

ELIUS [P.], *P. Ælius*, (*a*) l'un des premiers Questeurs plébeiens. Il obtint cette charge l'an de Rome 346, & 406 avant Jesus-Christ. Aucun plébeien, avant cette époque, n'avoit été élevé à la charge de Questeur. De quatre que l'on en nommoit alors, il y en eut trois qui furent tirés du peuple.

ELIUS PÆTUS, *Ælius Pætus*, (*b*) fils de Sextus, ou de Publius, s'acquit l'estime du peuple Romain par un endroit assez singulier. Un Pivert s'étant perché sur la tête de ce Préteur, comme il rendoit la justice dans son tribunal, les Haruspices furent interrogés sur cette aventure, & sur ce qu'ils assurerent que s'il conservoit la vie à cet oiseau, l'état de sa famille seroit très-heureux, & celui de la République très-misérable, mais que s'il le tuoit, l'un & l'autre éprouveroit un sort tout différent ; Elius Pætus prit à l'heure même le Pivert avec les dents, & le déchira en morceaux en présence du Sénat. Aussi depuis, conformément au présage, ce Préteur perdit en la journée de Cannes, dix-sept hommes de sa maison, tous vaillans ; & la République, au contraire, par succession des tems, parvint au plus haut comble de sa grandeur.

ELIUS [Q.], *Q. Ælius*, (*c*) étoit Tribun du peuple, l'an 178 avant l'Ére Chrétienne. Il s'opposa à l'entreprise de ses collegues, qui ne cessoient de déchirer A. Manlius Vulson alors absent. Après bien des contestations, il empêcha que l'on ne portât contre lui une loi par laquelle il lui auroit été défendu de conserver au-delà d'un certain tems fixé, l'autorité qu'on lui avoit prorogée pour un an.

ELIUS [T. & C.], *T. & C. Ælius*, (*d*) étoient Tribuns militaires, l'an 178 avant Jesus-Christ. On lit dans Tite-Live, que ces deux Tribuns militaires commandoient sur le chemin d'Aquilée la troisième légion, & étoient chargés avec ces troupes, de défendre ceux qui iroient aux fourrages & au bois.

ELIUS [P.], *P. Ælius*, (*e*) créé Triumvir l'an 177 avant Jesus-Christ. *Voyez* Egilius.

ELIUS GALLUS, *Ælius Gallus*, (*f*) Chevalier Romain. Strabon eut part à son amitié, & il fit avec lui le voyage du Nil, & parcourut toute l'Égypte, & une bonne partie de l'Afrique. C'est Strabon lui-même qui parle ainsi de ce Che-

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 54.
(*b*) Valer. Max. L. V. c. 6.
(*c*) Tit. Liv. L. XLI. c. 6.
(*d*) Tit. Liv. L. XLI. c. 1, 4.
(*e*) Tit. Liv. L. XLI. c. 13.
(*f*) Strab. p. 118, 780, 806, 816, 819. Plin. T. I. p. 34, 60. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 48, 49.

valier Romain dans son traité de Géographie.

Ce fut apparemment pendant son gouvernement d'Égypte qu'Elius Gallus entreprit de faire une expédition dans l'Arabie heureuse. Cette expédition est remarquable, pour être la première & la seule que les Romains ayent tentée contre ce païs. Le succès de celle-ci ne les invita pas à s'y hazarder une seconde fois. Elius Gallus avoit pourtant fait de grands préparatifs par terre & par mer. On peut voir le détail de l'entreprise sous l'article d'Arabie, chriffre V.

ELIUS, *Ælius*, (*a*) dont Cicéron fait mention dans son oraison pour P. Sestius. Cet Orateur en parle avec beaucoup de mépris. C'est peut-être le même qui suit.

ELIUS [C.] STALÉNUS, *C. Ælius Stalenus*, (*b*) juge qui se laissa corrompre par une grosse somme d'argent qu'il reçut de Statius Albius. On ne sera pas surpris après cela, que Cicéron dépeigne ce Juge d'une maniere peu honorable, dans son oraison pour A. Cluentius.

ELIUS [L.], *L. Ælius*, (*c*) chevalier Romain, qui fut relégué sous le consulat de L. Pison. Cicéron parle avec éloge de ce chevalier Romain.

ELIUS, *Ælius*. (*d*) Cicéron, dans son Brutus, parle d'un Elius, duquel il dit qu'il écrivit plusieurs oraisons ; mais qu'il ne fut cependant jamais orateur.

ELIUS LAMIA, *Ælius Lamia*, (*e*) fut d'abord gouverneur d'Afrique, & se déclara depuis pour l'innocence de C. Gracchus, qui, sans cela, auroit été la victime d'un nom aussi malheureux qu'illustre. Elius Lamia fut pourvu ensuite du gouvernement de Syrie. Mais, Tibere le retint long-tems à Rome, sans lui permettre d'en aller exercer les fonctions. Enfin ayant abdiqué un emploi dont on ne lui laissoit que le titre, il fut fait gouverneur de la ville. Il mourut paisiblement l'an de Jesus-Christ 33, & fut honoré des funérailles de Censeur. Il étoit d'une naissance illustre, & étoit mort plein de force & de vigueur, quoiqu'avancé en âge. La défense qu'on lui avoit faite d'aller prendre possession de sa province, n'avoit servi qu'à augmenter sa gloire.

ELIUS GRACILIS, (*f*) ou, selon Juste-Lipse, ELIUS GRACCHUS, & selon Muret, A. GRACCHUS, *Ælius Gracilis*, *Ælius Gracchus*, *A. Gracchus*, fut envoyé dans la Gaule Belgique, du tems de Néron. L.

(*a*) Cicer. Orat. pro P. Sext. c. 81.
(*b*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 51. *& seq.*
(*c*) Cicer. Orat. in L. Pison. c. 51.
(*d*) Cicer. Brut. c. 88.
(*e*) Tacit. Annal. L. IV. c. 13. L. VI. c. 37. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 481, 578, 579, 588.
(*f*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 53.

Vétus songeoit à tirer un canal qui joignît la Saone & la Moselle, afin que les troupes envoyées par mer, passant du Rhône dans la Saone, & de-là dans la Moselle par le canal, entrassent ensuite dans le Rhin, & enfin dans l'Océan; & que par ce moyen on pût aller de l'Occident au Septentrion, sans être arrêté par la difficulté des chemins. Mais Elius Gracilis, par jalousie, l'empêcha d'exécuter un si beau projet, en lui représentant que s'il faisoit entrer ses troupes dans la province d'un autre, il s'attireroit la disgrace de l'Empereur, qui ne manqueroit pas de le soupçonner de vouloir se concilier l'affection des Gaulois. C'est ainsi que souvent des considérations particulières font échouer les entreprises les plus glorieuses & les plus utiles au public.

ELIUS, *Ælius*, affranchi, dont il est parlé sous l'article de P. Céler, chevalier Romain. *Voyez* Céler.

ELIUS GALLUS, (*a*) *Ælius Gallus*, ami de Pomponius Sécundus. Après la punition de Séjan, il se sauva dans les jardins de son ami comme dans un asyle assuré. On en fit depuis un crime à Pomponius Sécundus.

ELIUS LAMIA, (*b*) *Ælius Lamia*, premier mari de Domitia Longina. Il se trouva avec raison fort offensé de ce que Domitien lui avoit enlevé sa femme, dès qu'il commença à jouir de quelque puissance en vertu de l'élévation de son pere à l'Empire; & il s'étoit vengé par des railleries. Comme Domitien le louoit un jour sur sa belle voix : *Hélas*, répondit Elius Lamia, *vous devriez plutôt louer mon silence.* Tite exhortant le même Elius Lamia à prendre une autre femme : *Eh quoi!* répondit-il, *auriez-vous aussi envie de vous marier?* Ces plaisanteries demeurerent profondément gravées dans la mémoire de Domitien, & lorsqu'il fut parvenu à la souveraine puissance, il fit mourir Elius Lamia.

ELIUS, ADRIANUS AFER, *Ælius Adrianus Afer*, (*c*) pere de l'empereur Adrien, ne s'étoit pas élevé plus haut que la Préture. Il étoit cousin germain de Trajan, & en mourant, il le nomma tuteur de son fils alors âgé de dix ans, avec Cœlius Tatianus, chevalier Romain.

ELIUS SUCCESSUS, *Ælius Successus*, surnommé Pertinax, c'est-à-dire, opiniâtre, pour s'être opiniâtrément attaché à un négoce de bois, fut pere d'Elius Pertinax, créé Empereur après la mort de Commode.

(*a*) Tacit. Annal. L. V. c. 8.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 298. T. IV. p. 21.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 200, 201.

Gens de Lettres du nom d'Elius.

ELIUS GALLUS, *Ælius Gallus*, fameux Médecin, dont il est fait mention dans Galien.

ELIUS GALLUS, (*a*) *Ælius Gallus*, célebre Jurisconsulte, qui a écrit douze livres, *de significatione verborum ad jus pertinentium*, dont on trouve des fragmens dans les Pandectes. Jean Bertrand, dans la vie des Jurisconsultes, croit que c'est de cet Elius Gallus que veut parler Aulu-Gelle. Mais, il y a des éditions de cet Auteur qui portent Cécilius Gallus, au lieu d'Elius Gallus.

ELIUS SEXTUS CATUS, *Ælius Sextus Catus*, (*b*) autre célebre Jurisconsulte, parvint aux principales charges de la République; car il fut Édile l'an de Rome 541, 213 avant Jesus-Christ, puis Triumvir, ensuite Consul, & enfin Censeur. Exerçant cette dernière charge avec M. Céthégus, il ordonna que les sénateurs & le peuple auroient des places séparées dans les spectacles, où ils avoient toujours été mêlés auparavant. On avoit encore, du tems de Pomponius, un livre de Droit que ce grand homme avoit composé sous ce titre, *Tripartita*, & que les Latins appelloient de son nom *Jus Ælianum*. C'étoit comme l'origine & pour ainsi dire la naissance du Droit.

(*a*) Aul. Gell. L. XVI. c. 5.
(*b*) Plin. T. II. p. 629.

ELIUS MÉLISSUS, *Ælius Melissus*, (*c*) tenoit, du tems d'Aulu-Gelle, un rang considérable à Rome parmi les Grammairiens. Il avoit plus d'airs de suffisance que de véritable sçavoir; plus de pédantisme & de sophisterie que de belles lettres. Il a écrit plusieurs traités, entr'autres, un livre de la propriété des termes, & de la différente signification des mots, *De loquendi proprietate*, dans lequel il remarque que *matrona* est celle qui n'a enfanté qu'une fois; que *mater-familias* est celle qui a eu plusieurs enfans, comme on appelle *porcetra*, une jeune truie qui n'a porté qu'une fois; & *scropha*, une truie qui a cochonné plusieurs fois.

ELIUS SÉRÉNIANUS, *Ælius Serenianus*, autre Jurisconsulte, un des disciples du fameux Papinien, & du nombre de ceux qui étoit du Conseil de l'empereur Alexandre Sévere. Lampridius, dans la vie de cet empereur, dit qu'il étoit cousin de l'empereur, & un des plus sçavans & des plus vertueux hommes de son tems. Baronius prétend que c'est le gouverneur de la Cappadoce, duquel Firmilien, évêque de Césarée, fait mention dans une de ses lettres à St. Cyprien.

ELIUS SABINUS, *Ælius Sabinus*, historien, dont parle Jules Capitolin.

(*c*) Aul. Gell. L. XVIII. c. 6.

ELLASAR, *Ellasar*, Ἐλλασάρ, nom d'un païs. *Voyez* Eliciens.

ELLIPSE, *Ellipsis*, terme de Grammaire. C'est une figure de construction, ainsi appellée du Grec ἔλλειψις, manquement, omission. On parle par Ellipse, lorsque l'on retranche des mots qui seroient nécessaires pour rendre la construction pleine. Ce retranchement est en usage dans la construction usuelle de toutes les langues; il abrege le discours, & le rend plus vif & plus soutenu; mais il doit être autorisé par l'usage; ce qui arrive quand le retranchement n'apporte ni équivoque ni obscurité dans le discours, & qu'il ne donne pas à l'esprit la peine de deviner ce qu'on veut dire, & ne l'expose pas à se méprendre. Dans une phrase Elliptique, les mots exprimés doivent réveiller l'idée de ceux qui sont sous-entendus, afin que l'esprit puisse par analogie faire la construction de toute la phrase, & appercevoir les divers rapports que les mots ont entr'eux. Par exemple, lorsque nous lisons qu'un Romain demandoit à un autre, *où allez-vous?* & que celui-ci répondoit *ad Castoris*, la terminaison de *Castoris* fait voir que ce génitif ne sçauroit être le complément de la préposition *ad*, qu'ainsi il y a quelque mot de sous-entendu; les circonstances font connoître que ce mot est *ædem*, & que parconséquent la construction pleine est, *eo ad ædem Castoris*, je vais au temple de Castor.

La pensée n'a qu'un instant; c'est un point de vue de l'esprit; mais, il faut des mots pour la faire passer dans l'esprit des autres; or, on retranche souvent ceux qui peuvent être aisément suppléés, & c'est l'Ellipse.

ELLOMÉNUM, *Ellomenum*, Ἐλλομένον, (*a*) nom que Thucydide donne à un lieu voisin des isles Leucades. Ce devoit être une place de guerre; car cet Auteur parle de la garnison qui y étoit. D'Ablancourt, dans sa traduction, dit: *Quelques soldats de la garnison d'Elomene en Leucadie.*

ELLOTIDE, *Ellotis*, surnom de la minerve de Corinthe. Les Doriens ayant mis le feu à cette ville, Ellotis, prêtresse de Minerve, fut brûlée dans le temple de cette déesse, où elle s'étoit réfugiée. Un autre fléau donna lieu à la réédification du temple; ce fut une peste qui désoloit Corinthe, & qui ne devoit cesser, selon la réponse de l'oracle, qu'après qu'on auroit appaisé les manes de la prêtresse Ellotis, & relevé les autels de Minerve. Les autels & le temple furent relevés; & on les consacra sous le nom de Minerve-Ellotide, afin d'honorer en même tems Minerve & sa prêtresse.

ELLOTIES, *Ellotia*. Les

(*a*) Thucyd. p. 236.

Crétois honoroient Europe ſous le nom d'Ellotis, & lui avoient conſacré des fêtes appellées Elloties. On portoit dans ces fêtes une couronne de vingt coudées de circonférence, qu'ils avoient apellée l'Ellotis, avec une grande châſſe, qui renfermoit quelques os d'Europe.

ELMADAN, *Elmadan*, (*a*) Ἐλμωδὰμ, fils d'Her & pere de Coſan, eſt un des ancêtres de Jeſus-Chriſt ſelon la chair.

ELMÉLECH, *Elmelech*, (*b*) Ἐλιμελὲχ, lieu de la Paleſtine, duquel il eſt parlé dans le livre de Joſue, ſelon la vulgate. L'Hébreu porte Allamelech. C'étoit une ville de la tribu d'Aſer.

ELMODAD, *Elmodad*, (*c*) Ἐλμωδὰδ, fut l'aîné des fils de Jectan.

ELMONI, *Elmoni*, Ἐλμωνὶ, (*d*) terme qu'Aquila & Théodotion traduiſent dans leur verſion de la Bible, par *un certain lieu*; ce n'eſt le nom propre d'aucun lieu, comme le remarque Euſebe dans ſa Géographie. St. Jérôme, en traduiſant cette obſervation, fait une remarque pour déclarer qu'il n'approuve pas toujours ce qu'il traduit. Cependant, Euſebe a raiſon, & l'Hébreu *Peloni Almoni*, ſignifie un lieu, ſans déterminer lequel. Ce ſont les Septante qui écrivent Elmoni. Le Clerc, qui écrit *Phloni Almoni*, obſerve que les Hébreux emploient cette façon de parler, quand ils omettent le nom propre du lieu, ou de la perſonne, à peu près comme dans cette phraſe Françoiſe, il lui dit: *Un tel, détournez-vous.*

ELNAEM, *Elnaëm*, Ἐλναὰμ, (*e*) fut pere de Jéribaï & de Joſaïa, deux hommes des plus braves qui fuſſent dans l'armée de David.

ELNATHAN, *Elnathan*, (*f*) Juif de Jéruſalem, fut pere de Nohesta, mere de Joakim, roi de Juda. Il fit tout ce qu'il put, mais inutilement, pour empêcher qu'on ne brûlât les prophéties de Jérémie, qui prédiſoient la ruine de Jéruſalem. Il alla en Égypte, pour ſe ſaiſir du St. Prophete Urie, qui s'y étoit réfugié, & auquel le roi fit trancher la tête. Le pere d'Elnathan s'appelloit Achobor.

Les Septante varient dans la manière d'écrire le nom d'Elnathan. Ils liſent Ἐλνάθαν, & Ἐλναθαν.

ELNATHAN, *Elnathan*, (*g*) nom commun à trois Juifs qui revinrent de Babylone à Jéruſalem avec Eſdras. L'un de ces trois Juifs étoit un homme rempli de ſageſſe & de ſcience. Les Septante appellent le premier Ἀλωνὰμ, le ſecond Ἐλνά-

(*a*) Luc. c. 3. v. 28.
(*b*) Joſu. c. 19. v. 26.
(*c*) Geneſ. c. 10. v. 26.
(*d*) Reg. L. IV. c. 6. v. 8.
(*e*) Paral. L. I. c. 11. v. 46.
(*f*) Reg. L. IV. c. 24. v. 8. Jerem. c. 26. v. 22. c. 36. v. 12, 25.
(*g*) Eſdr. L. I. c. 8. v. 16.

ξαν, & le troisième Ἐλνάθαν.

ELOM, *Elom*, Ἠλὼμ, (*a*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Josephe en fait mention; cette ville est nommée Aialon au second livre des Paralipomenes.

ELON, *Elon*, Ἐλὼν, (*b*) ville de Palestine, qui étoit située dans la tribu de Dan.

D. Calmet observe que le mot *Elon* signifie un chenaye. Ainsi, dit ce sçavant religieux, on lit Elon Mambré, c'est-à-dire, le chenaye du Mambré; Elon Moré, le chenaye ou le chêne de Moré; Elon Beth-Chanan, la chenaye ou le chêne de Beth-Chanan. Allon a la même signification.

ELON, *Elon*, (*c*) autre ville de Palestine, située dans la tribu de Nephthali. Elle étoit sur la frontière de cette tribu.

ELON, *Elon*, Ἐλὼν, (*d*) Hétéen, fut pere de Basémath, seconde femme d'Esaü. Il est appellé ailleurs Ismaël.

ELON, *Elon*, Ἀλλὼν, (*e*) de la tribu de Zabulon, fut chef de la famille des Elonites.

ELONE, *Elone*, Ἠλώνη, (*f*) ville de Grece dans la Perrhébie, province de la Thessalie. Elle étoit située au pied du mont Olympe, auprès du fleuve Eurotas. On l'appella ensuite Leimone; elle étoit déjà détruite du tems de Strabon. C'étoit pourtant une ville très-ancienne, puisque ses habitans partirent avec les autres Grecs pour aller au siege de Troye.

ELONITES, *Elonitæ*, famille Juive. *Voyez* Elon, de qui elle prit le nom.

ÉLOQUENCE, *Eloquentia*, (*g*) l'art de bien dire, la science de toucher & de persuader.

I. L'Éloquence, considérée en général, embrasse toutes les matières qui peuvent être l'objet de nos discours, & n'appartient pas plus particulièrement à la prose qu'à la poësie. Elle consiste à découvrir, dans quelque sujet que ce soit, les choses qu'il faut dire, à les placer dans l'ordre qui leur convient, & à les revêtir des ornemens dont elles sont susceptibles. C'est par elle que le Théologien, le Philosophe, l'Historien, l'Orateur & le Poëte, sçavent se rendre maîtres des esprits de ceux qui les écoutent, & soumettre leurs volontés. Les premiers législateurs de la Grece eussent peut-être travaillé inutilement à établir dans leur patrie des loix & une religion, si, pour vaincre l'indocilité naturelle aux hommes, ils n'eussent employé la force & les charmes de l'Éloquence, & même, s'ils ne se fussent ai-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. VIII. p. 278. Paral. L. II. c. 11. v. 10.
(*b*) Josu. c. 19. v. 43. Reg. L. III. c. 4. v. 9.
(*c*) Josu. c. 19. v. 33.
(*d*) Genes. c. 26. v. 34. c. 36. v. 3.
(*e*) Numer. c. 26. v. 26.
(*f*) Strab. p. 440. Homer. Iliad. L. II. v. 246.
(*g*) Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 312. *& suiv.* Traité des Etud. T. I. p. 377. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. p. 200. *& suiv.* T. XIII. p. 97. *& suiv.*

dés de l'harmonie des vers, comme du plus sûr moyen que l'art de parler, pût mettre en œuvre pour parvenir à son but. Platon, instruit par Socrate, propose un nouveau systême de logique, de politique & de morale. Quelque sublimes que fussent ses idées, on peut douter qu'il eût acquis le surnom de divin, s'il les eût exposées d'une manière seche & ennuyeuse, & s'il n'eût été aussi grand orateur, & peut-être aussi grand poëte, qu'il étoit grand Philosophe.

On en peut dire autant de Thalès, d'Empédocle, de Parménide, de Lucrece & de plusieurs autres Philosophes. Les matières qu'ils avoient entrepris de traiter, étoient obscures & difficiles; mais, ils sçurent en cacher les épines sous les fleurs qu'ils allerent cueillir dans le jardin des Muses, & imiterent le médecin, qui, pour faire boire à un enfant malade le suc amer de l'absynthe, arrose de miel les bords du vase, & par cette innocente tromperie, l'invite à prendre le breuvage qui doit le guérir. C'est ainsi que l'Éloquence s'applique à parer la vérité, pour lui ôter ce qu'elle a de triste & d'austère; elle cherche à s'insinuer dans les cœurs, en flattant l'oreille, dont le jugement superbe & délicat n'admet que ce qui est assaisonné de douceur & d'agrément.

Les Grecs ne pouvoient se persuader qu'un art si utile & si merveilleux fût une invention humaine, & ils le regardoient comme le plus riche présent qu'ils eussent pu recevoir des Dieux. Ils contoient qu'au commencement, les hommes vivoient épars dans les campagnes, broutant l'herbe comme les bêtes sauvages, & se retirant comme elles dans des cavernes ou dans le fond des forêts. La raison ne les éclairoit pas assez, pour faire connoître l'avantage qu'ils trouveroient à former entr'eux des sociétés; ils se faisoient, au contraire, une guerre cruelle, & combattoient sans cesse, ou pour le gland dont ils se nourrissoient, ou pour les objets de leurs passions. Les plus foibles étoient opprimés par les plus forts; & ceux-ci l'étoient à leur tour par les autres animaux que la nature avoit munis de fortes armes, tandis que les hommes n'avoient contr'eux aucune sorte de défense.

Les oiseaux de proie, qui les surpassoient en vîtesse, les attaquoient avec le même avantage que les grues, selon Homère, attaquoient les Pygmées. Les lions, les tigres & les ours les poursuivoient sans relâche; leur condition étoit même plus misérable que celle de ces foibles animaux, qui ont des coquilles qui leur servent de retraite & d'abri, ou une toison qui les garantit des injures du tems. Dépourvus de tout secours, & attaqués de tous côtés, ils dépérissoient dans un stupide

ſilence; & c'étoit fait de la race humaine, ſi Prométhée ne ſe fût rendu ſon interceſſeur auprès de Jupiter. Il lui expoſe dans les termes les plus pathétiques, la miſere & les beſoins des hommes. Le ſouverain des Dieux eſt touché de compaſſion, & après avoir délibéré quelque tems ſur les différens moyens de les ſoulager, il ſe détermine à leur envoyer l'Éloquence. Son premier effet devoit être de leur perſuader de s'unir pour leur défenſe commune, & de leur inſpirer l'amour de la juſtice, qui ſeule pouvoit établir parmi eux une ſociété durable. Jupiter, après cette délibération, appelle Mercure l'un de ſes fils, & lui ordonne de porter l'Éloquence aux hommes, non pour leur être donnée à tous généralement, car il n'étoit pas néceſſaire qu'ils euſſent tous une portion de ce préſent; mais, ſon intention étoit qu'il choisît ceux qui, par leurs diſpoſitions naturelles, ſeroient les plus capables d'en faire un bon uſage, ſoit pour leur propre conſervation, ſoit pour celle de leurs ſemblables. Mercure exécute les ordres de Jupiter, & à peine l'Éloquence ſe fut-elle montrée aux hommes, qu'ils ouvrirent les yeux ſur leur miſere, & eurent honte de cette vie brutale qu'ils paſſoient au milieu des animaux. Ils ceſſent de ſe faire la guerre, & ſe rapprochent peu à peu les uns des autres; bientôt ils deſcendent des montagnes, & s'aſſemblent par troupes en différens cantons. Ils ne parviennent pas tout d'un coup à ſe conſtruire des logemens, mais leurs idées ſe développent, & leur induſtrie s'augmente à meſure que l'Éloquence leur fait entendre ſa voix. Ils bâtiſſent des villes, & en partagent les habitans en pluſieurs claſſes. Ils établiſſent des loix ſous l'autorité deſquelles ils puiſſent vivre en ſûreté, & nomment des magiſtrats pour les faire obſerver. Enſuite, réfléchiſſant ſur l'heureux changement de leur condition, ils levent les yeux au ciel, d'où leur vient un ſi grand bien, & pénétrés de la plus vive reconnoiſſance envers les dieux, ils leur offrent, dans des cantiques d'actions de graces, les prémices de l'art de parler. C'eſt ainſi que l'homme ſort de ſa ſtupidité, & s'éleve à la grandeur ſouveraine; c'eſt ainſi qu'avec les ſeules armes de l'Éloquence, il ceſſe d'être le jouet des autres animaux, & devient le maître abſolu de tout ce qui reſpire ſur la terre.

En dépouillant ce récit de ce que la fable y a mêlé de circonſtances merveilleuſes, on y retrouve une exacte & fidelle peinture de l'état, où, ſelon les anciennes traditions, la Grece s'étoit trouvée avant que l'Éloquence en eût chaſſé la barbarie; car, quoique les Écrivains qui nous ont conſervé ces traditions, parlent de tous les hommes en général,

& de tous les païs, il eſt certain qu'ils ont eu principalement en vue les habitans de la Grece. En effet, on convient généralement que les Grecs ont dû principalement à l'Éloquence, l'établiſſement des premières ſociétés, celui des loix & du culte des Dieux, l'invention des arts utiles, la politeſſe des mœurs & du langage. Mais, il y a eu des Philoſophes qui ont prétendu que toutes ces merveilles, dont on a fait honneur à l'Éloquence, étoient bien plutôt l'ouvrage de la prudence & du ſçavoir des premiers Légiſlateurs. Il eſt vrai que cette prudence & ce ſçavoir étoient principalement néceſſaires, & que le diſcours le plus orné n'eſt qu'un vain & ridicule jargon, s'il n'eſt ſoutenu par la ſolidité des penſées. Mais, il n'eſt pas moins vrai que ſi la ſcience de ces premiers Légiſlateurs eût été muette, ou dépourvue d'Éloquence, c'eût été un bien ſtérile pour eux; & pour les peuples qu'ils vouloient inſtruire. Car, il faut convenir que pour raſſembler des hommes diſperſés dans les campagnes & dans les forêts, pour les porter à l'union & à l'humanité, & les faire paſſer ſubitement à un genre de vie dont la nouveauté devoit les effaroucher, il ne ſuffiſoit pas de dire des choſes raiſonnables, mais qu'il falloit les faire comprendre, les faire ſentir; en un mot, il falloit parler à ces hommes ſauvages d'une manière capable de les attacher, de les remuer & de les perſuader.

On demande ſi l'Éloquence eſt néceſſairement un don de la nature, & ſi elle peut ſe paſſer de règles & de préceptes, on peut répondre que l'étude ſeule, ſans le ſecours d'un génie riche & fécond, ne peut rien produire que de médiocre & d'imparfait; mais que d'un autre côté, l'on ne doit attendre du génie le plus heureux, qu'une abondance ſtérile & une aveugle impétuoſité, s'il n'eſt nourri de connoiſſances ſolides, & dirigé par les préceptes de l'art. Il y a un art pour l'Éloquence, il n'en faut point douter; & cet art n'eſt autre choſe qu'un recueil d'obſervations, que des hommes d'eſprit & de bon ſens ont faites d'après ceux qui parloient ou qui écrivoient bien. Leurs remarques ont ſervi de règles pour bien penſer & pour bien parler, & ces remarques raſſemblées & miſes en ordre, ont formé l'Éloquence.

II. Tiſias fut le premier qui recueillit les loix de l'Éloquence. Platon dit depuis dans ſon Gorgias, qu'un orateur doit avoir la ſubtilité des Dialecticiens, la ſcience des Philoſophes, la diction preſque des Poëtes, la voix & les geſtes des plus grands Acteurs.

Ariſtote fit voir enſuite que la véritable philoſophie eſt le guide ſecret de l'eſprit dans tous les arts. Il creuſa les ſources de l'Éloquence dans ſon livre de la Rhétorique; il fit voir

que la dialectique est le fondement de l'art de persuader, & qu'être éloquent, c'est sçavoir prouver.

Il distingue les trois genres, le délibératif, le démonstratif, & le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui déliberent, à prendre un parti sur la guerre & sur la paix, sur l'administration publique, &c.; dans le démonstratif, de faire voir ce qui est digne de louange ou de blâme; dans le judiciaire, de persuader d'absoudre ou de condamner, &c. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre.

Il traite ensuite des passions & des mœurs, que tout orateur doit connoître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'Eloquence. Enfin, il traite à fond de l'élocution, sans laquelle tout languit; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles soient justes & nobles; il exige sur-tout la convenance, la bienséance. Tous ses préceptes respirent la justesse éclairée d'un Philosophe, & la politesse d'un Athénien, & en donnant les règles de l'Eloquence, il est éloquent avec simplicité.

Il est à remarquer que la Grece fut la seule contrée de la terre où l'on connût alors les loix de l'Eloquence, parce que c'étoit la seule où la véritable Eloquence existât. L'art grossier étoit chez tous les hommes; des traits sublimes ont échappé par-tout à la nature dans tous les tems; mais, remuer les esprits de toute une nation polie, plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs. Les Orientaux étoient presque tous esclaves; c'est un caractère de la servitude de tout exagérer; ainsi l'Eloquence Asiatique fut monstrueuse. L'Occident étoit barbare du tems d'Aristote.

L'Eloquence véritable commença à se montrer dans Rome du tems des Gracques, & ne fut perfectionnée que du tems de Cicéron. Marc-Antoine l'orateur, Hortensius, Curion, César, & plusieurs autres, furent des hommes éloquens.

Cette Eloquence périt avec la République, ainsi que celle d'Athènes. L'Eloquence sublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté; c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons & des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raisons, & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Cicéron, après avoir donné les exemples dans ses harangues, donna les préceptes dans son livre de l'orateur; il suit presque toute la méthode d'Aristote, & l'explique avec le style de Platon.

Il distingue le genre simple, le tempéré & le sublime. M. Rollin a suivi cette division dans son traité des Études; &

il prétend que le tempéré est une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés ; le simple, une table servie proprement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, & dont on bannit tout rafinement ; que le sublime foudroie, & que c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste.

M. de Voltaire dit que sans se mettre à cette table, & sans suivre ce foudre, ce fléuve & cette rivière, tout homme de bon sens voit que l'Eloquence simple est celle qui a des choses simples à exposer, & que la clarté & l'élégance sont tout ce qui lui convient. Il n'est pas besoin d'avoir lu Aristote, Cicéron & Quintilien, pour sentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen, est ridicule ; c'étoit pourtant le vice du barreau jusqu'au milieu du dix-septième siecle ; on disoit avec emphase des choses triviales ; on pourroit compiler des volumes de ces exemples ; mais, tous se réduisent à ce mot d'un avocat, homme d'esprit, qui, voyant que son adversaire parloit de la guerre de Troye & du Scamandre, l'interrompit en disant : *La Cour observera que ma partie ne s'appelle pas Scamandre, mais Michaut.*

Le genre sublime ne peut regarder que de puissans intérêts, traités dans une grande assemblée. On en voit encore de vives traces dans le parlement d'Angleterre ; on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agissoit de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de Démosthène & de Cicéron ont dicté plusieurs traits de ces discours ; mais, ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs & des Romains, parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'appareil, de ces harangues publiques, de ces complimens étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre, ainsi que les trois objets de l'Eloquence qu'Aristote considere, & le grand mérite de l'orateur est de les mêler à propos.

La grande Eloquence n'a guère pu en France être connue au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes, dans Rome, & comme aujourd'hui dans Londres, & n'a point pour objet de grands intérêts publics ; elle s'est réfugiée dans les oraisons funebres, où elle tient un peu de la poësie. Bossuet, & après lui Fléchier, semblent avoir obéï à ce précepte de Platon, qui veut que l'élocution d'un orateur soit quelquefois celle même d'un poëte.

L'eloquence de la chaire avoit été presque barbare jusqu'au P. Bourdaloüe ; il fut un

des premiers qui firent parler la raison.

Les Anglois ne vinrent qu'ensuite, comme l'avoue Burnet, évêque de Salisburi. Ils ne connurent point l'oraison funebre; ils éviterent dans les sermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la simplicité de l'Evangile; & ils se défirent de cette méthode des divisions recherchées que l'archevêque Fenelon condamne dans ses dialogues sur l'Eloquence.

Quoique nos sermons roulent sur l'objet le plus important de l'homme, cependant il s'y trouve peu de ces morceaux frappans, qui, comme les beaux endroits de Cicéron & de Démosthène, sont devenus les modeles de toutes les nations occidentales. Le Lecteur sera pourtant bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. Massillon, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon du petit nombre des Élus. Il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié, par un mouvement involontaire; le murmure d'acclamation & de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau : Le voici. » Je suppose » que ce soit ici notre dernière » heure à tous, que les cieux » vont s'ouvrir sur nos têtes, » que le tems est passé, & que » l'éternité commence, que » Jesus-Christ va paroître pour » nous juger selon nos œuvres, » & que nous sommes tous ici » pour attendre de lui l'arrêt » de la vie ou de la mort éter» nelle; je vous le demande, » frappé de terreur comme » vous, ne séparant point mon » sort du vôtre, & me mettant » dans la même situation où » nous devons tous paroître un » jour devant Dieu notre juge; » si Jesus-Christ, dis-je, pa» roissoit dès-à-présent pour » faire la terrible séparation » des Justes & des Pécheurs : » croyez-vous que le plus grand » nombre fût sauvé? Croyez» vous que le nombre des Justes » fût au moins égal à celui des » Pécheurs? Croyez-vous que » s'il faisoit maintenant la dis» cussion des œuvres du grand » nombre qui est dans cette » Eglise, il trouvât seulement » dix Justes parmi nous? En » trouveroit-il un seul? &c. « [Il y a eu plusieurs éditions différentes de ce discours, mais le fond est le même dans toutes].

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même tems la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'Eloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes & modernes; & le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant. De pareils chef-d'œuvres sont très-rares, tout est d'ailleurs devenu lieu commun. Les prédicateurs qui

ne peuvent imiter ces grands modeles, feroient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire [supposé encore qu'ils eussent ce talent si rare de la déclamation], que de prêcher dans un style languissant des choses de la dernière importance.

Quant à l'Eloquence des Historiens, celle qui leur est propre, consiste dans l'art de préparer les évènemens, dans leur exposition toujours nette & élégante, tantôt vive & pressée, tantôt étendue & fleurie, dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux personnages, dans les réflexions incorporées naturellement au récit, & qui n'y paroissent point ajoutées. L'Eloquence de Démosthène ne convient pas à Thucydide; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un Héros qui ne la prononça jamais, n'est guère qu'un beau défaut.

III. Nous terminerons cet article par la comparaison de l'Eloquence de Cicéron avec celle de Démosthène.

Il se peut faire que deux Orateurs, quoique très différens pour le style & pour le caractère, soient néanmoins également parfaits, en sorte qu'il seroit difficile de décider auquel des deux on aimeroit mieux ressembler. Peut être cette regle que Cicéron nous fournit, pourra nous servir dans le jugement que nous aurons à porter de lui & de Démosthène.

Tous deux excelloient dans les trois genres d'écrire, comme y doit exceller tout homme véritablement éloquent. Ils sçavoient, selon la diversité des matières, diversifier leur style; tantôt simples & subtils dans les petites causes, dans les récits, dans les preuves; tantôt tempérés & ornés, lorsqu'il falloit plaire; tantôt élevés & sublimes, quand la grandeur des affaires le demandoit. C'est Cicéron qui fait cette remarque; & il en cite des exemples pour Démosthène & pour lui-même.

On trouve dans Quintilien un beau parallele de ces deux Orateurs. « Les qualités, dit- » il, qui regardent le fond de » l'Éloquence leur étoient » communes; le dessein, l'or- » dre, l'économie du discours, » la division, la manière de » préparer les esprits, de prou- » ver; en un mot tout ce qui » est de l'invention,

» Quant au style, il y a » quelque différence. L'un est » plus précis, l'autre plus » abondant. L'un serre de plus » près son adversaire; l'autre » pour le combatre se donne » plus de champ. L'un songe » toujours à le percer, pour » ainsi dire, par la vivacité de » son style, l'autre souvent » l'accable aussi par le poids » du discours. Il n'y a rien à » retrancher à l'un, rien à » ajoûter à l'autre. On voit

» en Démosthène plus de soin » & d'étude, en Cicéron plus » de naturel & de génie.

» Pour ce qui est de la ma» nière de railler & d'exciter » la commisération, deux cho» ses infiniment puissantes, Ci» céron l'emporte sans contre» dit. Mais, il lui cede d'un » autre côté, en ce que Dé» mosthène a été avant lui, & » que l'Orateur Romain, tout » grand qu'il est, doit une » partie de son mérite à l'A» thénien. Car il me paroît » que Cicéron, ayant tourné » toutes ses pensées vers les » Grecs, pour se former sur » leur modele, a composé son » caractère de la force de Dé» mosthène, de l'abondance de » Platon, & de la douceur » d'Isocrate, & non seulement » il a extrait, par son applica» tion, ce qu'il y avoit de meil» leur dans ces grands origi» naux; mais la plûpart de » ces mêmes perfections, ou » pour mieux dire toutes, il » les a comme enfantées de » lui-même, par l'heureuse fé» condité de son divin génie. ». Car, pour me servir d'une » expression de Pindare, il ne » ramasse pas les eaux du ciel » pour remédier à sa séche» resse naturelle, mais il trou» ve dans son propre fonds » une source d'eau vive, qui » coule sans cesse à gros bouil» lons; & vous diriez que les » dieux l'ont accordé à la ter» re, afin que l'Éloquence fît » l'essai de toutes ses forces » en la personne de ce grand » homme.

» Qui est-ce en effet qui » peut instruire avec plus » d'exactitude, & toucher avec » plus de véhémence? Et quel » Orateur a jamais eu plus de » charmes? Jusques-là, que » ce qu'il vous arrache, vous » croyez le lui accorder; & » que les juges, emportés par » sa violence comme par un » torrent, s'imaginent suivre » leur mouvement propre, » quand ils sont entraînés. » D'ailleurs, il parle avec tant » de raison & de poids, que » vous avez honte d'être de » sentiment contraire. Ce n'est » pas le zele d'un Avocat que » vous trouvez en lui, mais la » foi d'un témoin & d'un juge. » Et toutes ces choses dont une » seule coûteroit des peines » infinies à un autre, coulent » en lui naturellement & com» me d'elles-mêmes; en sorte » que sa manière d'écrire, si » belle & si inimitable, a néan» moins un air si aisé & si » naturel, qu'il semble qu'elle » n'ait rien coûté à cet heu» reux génie.

» C'est pour quoi ce n'est » pas sans fondement que les » gens de son tems ont dit, » qu'il exerçoit une espèce » d'empire au barreau; com» me c'est avec justice que ceux » qui sont venus depuis l'ont » tellement estimé, que le nom » de Cicéron est moins aujour» d'hui le nom d'un homme, » que celui de l'Éloquence

» même. Ayons donc les yeux » continuellement sur lui ; qu'il » soit notre modele ; & tenons-» nous sûrs d'avoir beaucoup » profité, quand nous aurons » pris de l'amour & du goût » pour Cicéron. »

Quintilien n'ose décider entre ces deux grands Orateurs, quoique pourtant il semble laisser entrevoir quelque prédilection & un penchant secret pour Cicéron.

Le P. Rapin, dans la comparaison qu'il en a faite, garde la même retenue. Il faudroit copier tout son traité, si nous voulions ici rapporter tout ce qu'il dit de beau sur ce sujet. Quelques courts extraits suffiront pour faire connoître la différence qu'il trouve entre ces deux Orateurs.

» Outre cette solidité, dit-» il, en parlant de Cicéron, » qui renfermoit tant de sens » & de prudence, il avoit » un certain agrément, & com-» me une fleur d'esprit, qui » lui donnoit l'art d'embellir » tout ce qu'il disoit ; & il ne » passoit rien par l'imagination » de cet Orateur, à quoi il ne » donnât le tour le plus beau » & les couleurs les plus » agréables du monde. Tout » ce qu'il traitoit, jusques aux » matières les plus sombres de » la Dialectique, tout ce que » la Physique a de plus sec, » ce que la Jurisprudence a » de plus épineux, & ce qu'il » y avoit de plus embarrassé » dans les affaires ; tout cela, » dis-je, prenoit en son dis-» cours cet enjouement d'esprit » & toutes ces graces qui lui » étoient si naturelles. Car, il » faut avouer que jamais per-» sonne n'a eu le talent de » parler si judicieusement ni » si agréablement de toutes » choses.

» Démosthène, dit-il ail-» leurs, découvre dans cha-» que raison qui se présente à » son esprit, tout ce qu'il y » a de réel & de solide, & » a l'art de l'exposer dans » toute sa force. Cicéron, » outre ce solide qui ne lui » échappe pas, voit tout ce » qu'il y a d'agréable & d'en-» gageant, & il en suit la tra-» ce sans s'y méprendre..... » Ainsi, pour distinguer le ca-» ractère de ces deux Orateurs » par leur véritable différen-» ce, il me semble qu'on peut » dire que Démosthène, par » l'impétuosité de son tempé-» rament, par la force de ses » raisonnemens, & par la vé-» hémence de sa prononcia-» tion, étoit plus pressant que » Cicéron ; de même que Ci-» céron, par ses manières ten-» dres & délicates, par ses » mouvemens doux, pénétrans, » passionnés, & par toutes ses » graces naturelles, étoit plus » touchant que Démosthène. » Le Grec frappoit l'esprit » par la force de son expres-» sion, & par l'ardeur & la » violence de sa déclamation ; » le Romain alloit au cœur » par de certains charmes &

» par de certains agrémens » imperceptibles qui lui étoient » naturels, & auxquels il avoit » joint tout l'artifice dont l'É- » loquence peut être capable. » L'un éblouissoit l'esprit par » l'éclat de ses lumières, & » jettoit le trouble dans l'ame, » qui n'étoit gagnée que par » l'entendement ; & le génie » insinuant de l'autre pénétroit » par des douceurs & des com- » plaisances jusque dans le » fond du cœur. Il avoit l'art » d'entrer dans les intérêts, » dans les inclinations, dans » les passions, & dans les sen- » timens de tous ceux qui l'é- » coutoient. »

M. de Fénelon, plus hardi que les deux témoins que nous venons de citer, se déclare nettement pour Démosthène. Cependant, ce n'est pas un Écrivain qu'on puisse soupçonner d'être ennemi des graces, des fleurs, & de l'élégance du discours. Voici comme il s'en explique dans sa lettre sur l'Éloquence, « Je ne crains pas » de dire que Démosthène me » paroît supérieur à Cicéron. » Je proteste que personne » n'admire Cicéron plus que » je fais. Il embellit tout ce » qu'il touche. Il fait honneur » à la parole. Il fait des mots » ce qu'un autre n'en sçauroit » faire. Il a je ne sçais com- » bien de sortes d'esprits. Il » est même court & véhément » toutes les fois qu'il veut » l'être, contre Catilina, con- » tre Verrès, contre Antoine. » Mais, on remarque quelque » parure dans son discours. » L'art y est merveilleux, » mais on l'entrevoit. L'O- » rateur, en pensant au salut » de la République, ne s'ou- » blie pas, & ne se laisse pas » oublier. Démosthène paroît » sortir de soi, & ne voir que » la Patrie. Il ne cherche point » le beau ; il le fait sans y » penser. Il est au-dessus de » l'admiration. Il se sert de la » parole comme un homme » modeste de son habit pour » se couvrir. Il tonne, il fou- » droie. C'est un torrent qui » entraîne tout. On ne peut » le critiquer, parce qu'on est » saisi. On pense aux choses » qu'il dit, & non à ses pa- » roles. On le perd de vue. » On n'est occupé que de » Philippe qui envahit tout. » Je suis charmé de ces deux » Orateurs ; mais j'avoue que » je suis moins touché de l'art » infini & de la magnifique » Éloquence de Cicéron, que » de la rapide simplicité de » Démosthene. »

On ne peut rien de plus sensé ni de plus judicieux que ce que dit ici M. de Fénelon; & plus on approfondit son sentiment, plus on reconnoît qu'il est fondé dans le bon sens, dans la droite raison, & dans les regles les plus exactes de la bonne Rhétorique. Mais, pour pour préférer les harangues de Démosthène à celles de Cicéron, il me semble qu'il faudroit presque avoir autant

de solidité, de force, & d'élévation d'esprit, qu'il en a fallu à Démosthène pour les composer. Soit ancienne prévention pour un Auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance, soit habitude & accoutumance à un style qui est plus dans nos manières & plus à notre portée, nous ne pouvons gagner sur nous, dit M. Rollin, de préférer la févere austérité de Démosthène à l'insinuante douceur de Cicéron; & nous aimons mieux suivre notre penchant & notre goût pour un Écrivain en quelque sorte ami & familier, que de nous déclarer, sur la bonne foi d'autrui, nous dirions presque pour un inconnu & pour un étranger.

Cicéron connoissoit bien tout le prix de l'Éloquence de Démosthène; il en sentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais persuadé que l'Orateur, sans s'écarter des bonnes regles, peut jusqu'à un certain point former son style sur le goût de ceux qui l'écoutent; (on comprend assez qu'il ne s'agit pas ici d'un goût dépravé & corrompu) il ne crut pas que son siecle fût susceptible d'une si rigide exactitude, & il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles & à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandoient dans les discours plus d'élégance & plus de grace. Ainsi, quoiqu'il ne perdît jamais de vue l'utilité de la cause qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque chose à l'agrément; & en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de sa partie; & il y travailloit en effet, puisqu'un des plus sûrs moyens de persuader est de plaire.

Le conseil donc le plus sage que l'on puisse donner aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, est de prendre pour modele du style qu'ils y doivent suivre, le fond solide de Démosthène, orné & embelli par les graces de Cicéron, auxquelles, si nous en croyons Quintilien, il n'y a rien à ajoûter, si ce n'est peut-être, dit-il, de faire entrer un peu plus de pensées dans le discours. Il parle sans doute de celles qui étoient fort en usage alors, & par lesquelles, comme par un trait vif & éclatant, on terminoit presque toutes les périodes. Cicéron en hazarde quelquefois, mais rarement; & il fut le premier chez les Romains qui leur donna du cours. On sent bien que ce que dit ici Quintilien n'est qu'une permission & une condescendance, que semble lui arracher malgré lui le mauvais goût de son siècle, où, comme le remarque l'Auteur du dialogue sur les Orateurs, l'auditeur se croyoit comme en droit d'exiger un style orné & fleuri, & où le Juge, s'il n'étoit invité & en quelque sorte corrompu par l'a-

morce du plaiſir & par le brillant des penſées & des deſcriptions, ne daignoit pas même écouter l'Avocat.

» Mais, ajoûte Quintilien, » qu'on ne prétende pas abuſer de ma complaiſance, ni » la pouſſer plus loin. J'accorde au ſiecle où nous » ſommes, que la robe dont on » ſe ſert ne ſoit pas d'une étoffe » groſſière, mais non pas qu'elle » ſoit de ſoie; que les cheveux » ſoient proprement faits & » bien entretenus, mais non » friſés par étages & par boucles; la parure la plus honnête étant auſſi la plus belle, » quand on ne porte pas le » déſir de plaire juſqu'au déréglement & à l'excès. »

ELORE, *Elorus*, Ἐλώρος, (*a*) fleuve de Sicile. D'autres liſent Hélore. *Voyez* Hélore.

ELORINES, *Elorini*, (*b*) peuple de Sicile, dont Cicéron fait mention dans une de ſes harangues contre Verrès. Il le met au nombre de ceux auxquels on n'avoit rien laiſſé du tout. Les Élorines devoient être, ſans doute, les habitans de la ville d'Élore, que d'autres appellent Hélore. *Voyez* Hélore.

ELOTH, *Æloth*, Ἀἰλώθ, (c) ville de l'Idumée. Euſebe & St. Jérôme ſon traducteur, diſent ſimplement qu'elle fut bâtie par le roi Azarias. Ce n'eſt que répéter ce qui eſt dit au quatrième livre des Rois, & il paroît même de plus par ce paſſage, que le Roi ne fit que la rebâtir ou la fortifier; car il eſt dit qu'il la recouvra pour la Judée. Cette ville de l'Idumée avoit ſecoué la domination des rois de Juda, avec l'Idumée qui s'étoit révoltée ſous le roi Joram. Azarias, en ayant repris poſſeſſion, la fit relever, ou fortifier. Du reſte les Septante la nomment Ἀἰλάθ, *Æloth*, dans ce paſſage, & non pas Ahylam, comme le dit Ortélius. Le Clerc lit Elatha ou Elath, & remarque que c'eſt la même qui eſt nommée dans le Deutéronome avec Hetsjon Géber, ſelon l'Hébreu; Aſion-Gaber, ſelon la Vulgate. Les Septante écrivent le nom de ces deux villes Ἀἰλὼν, génitif d'Ἀἴλα & Γεσιὼν Γάβερ, Aila & Geſion Gaber. Le voiſinage de ces deux villes ne laiſſe pas douter que ce ne ſoit la même dont nous avons parlé ſous le nom d'Elath.

ELPÉNOR, *Elpenor*, (*d*) Ἐλπήνωρ, l'un des compagnons d'Ulyſſe, que Circé changea en pourceaux. Après que ſa première forme lui eut été rendue, il eut le malheur de ſe tuer. C'étoit un jeune homme qui n'étoit ni d'une valeur diſtinguée à la guerre, ni homme de beaucoup de ſens. Un jour, après avoir pris trop de vin, il étoit monté au haut de la maiſon pour

(*a*) Herod. L. VII. c. 154.
(*b*) Cicer. in Verr. L. V. c. 85.
(*c*) Reg. L. IV. c. 14. v. 22.

(*d*) Ovid. Metam. L. XIV. c. 6. Homer. Odyſſ. L. X. v. 552. *& ſeq.* L. XI. v. 51. *& ſeq.*

chercher le frais & s'étoit endormi. Le matin, réveillé en surſaut, par le bruit & par le tumulte que faiſoient ſes compagnons qui ſe préparoient au départ, il ſe leva; & comme il étoit encore à demi endormi, au lieu de prendre le chemin de l'eſcalier, il marcha tout droit devant lui, tomba du toît en bas & ſe rompit le cou.

Lorſqu'Ulyſſe deſcendit aux Enfers, la première ombre qui ſe préſenta à lui, ce fut celle d'Elpénor, qui n'avoit pas encore été enterré. Il avoit laiſſé ſon corps dans le palais de Circé, ſans lui rendre les devoirs de la ſépulture, parce qu'il avoit d'autres affaires, & que le tems preſſoit. Quand il le vit, il lui fit pitié; il ne put retenir ſes larmes, & lui adreſſant le premier la parole, il lui dit: » Elpénor, comment êtes-» vous venu dans ce ténébreux » ſéjour? Quoique vous fuſ-» ſiez à pied, vous m'avez de-» vancé, moi qui ſuis venu ſur » mon vaiſſeau, & à qui la mer » & les vents ont été favora-» bles.

» Fils de Laërte, lui répon-» dit-il en ſoupirant, c'eſt mon » mauvais génie & le vin que » j'ai bu avec excès qui m'ont » mis dans l'état où vous me » voyez. J'étois couché tout au » haut du palais de Circé; à » mon réveil je ne me ſuis pas » ſouvenu de deſcendre par » l'eſcalier, j'ai été tout droit » devant moi, je ſuis tombé » du toit en bas, & je me ſuis » rompu le cou, & maintenant » mon ombre eſt deſcendue » dans ces triſtes lieux. Je vous » conjure donc par tout ce que » vous avez de plus cher, par » votre femme, par votre pere, » qui vous a élevé avec tant de » ſoin & de tendreſſe, par vo-» tre fils Télémaque, ce fils » unique, que vous avez laiſſé » encore enfant dans votre pa-» lais, ſouvenez-vous de moi » dès que vous ſerez arrivé à » l'iſle de Circé; car je ſçais » qu'en vous en retournant du » palais de Pluton, vous abor-» derez encore à cette iſle. » N'en partez point, je vous » prie, ſans m'avoir rendu les » derniers devoirs, de peur » que je n'attire ſur votre tête » la colere des dieux. Brûlez » mon corps ſur un bûcher » avec toutes mes armes, & » élevez-moi un tombeau ſur le » bord de la mer, afin que ceux » qui paſſeront ſur cette rive, » apprennent mon malheureux » ſort. N'oubliez pas de mettre » ſur mon tombeau ma rame, » pour marquer ma profeſſion » & le ſervice que je vous ai » rendu pendant ma vie. « Ulyſſe l'aſſura qu'il exécuteroit de point en point tout ce qu'il déſiroit.

Au reſte, quoiqu'attendri, en voyant l'ame d'Elpénor, il mêle pour-tant la raillerie à ſes larmes. Le caractère d'Elpénor ne demandoit pas un plus grand ſérieux. Ulyſſe plaiſante donc ſur ſa diligence; & Euſtathe dit fort bien que le Lecteur

épanoui rira de cette idée d'une ame à pied qui descend plus vîte aux Enfers qu'un homme vivant qui va par mer & qui a eu les vents favorables. Mais, cette plaisanterie ne laisse pas d'avoir un très-bon sens, quand on vient à l'examiner. En effet, c'est une chose très-merveilleuse qu'une ame se trouve dans les Enfers dès le moment qu'elle a quitté le corps. Qui est-ce qui expliquera comment se fait ce vol si rapide ? C'est dans ce moment qu'on peut dire de l'ame ce que les Phéaciens disoient de leurs vaisseaux, *qu'elle va aussi vîte que la pensée.*

Le tombeau d'Elpénor subsista long-tems après dans le Latium, ou païs Latin, dans une montagne où l'on voit à présent un petit bourg, avec une Eglise dédiée à saint Félix.

ELPHA, *Elpha*, appellée autrefois Sicaminum, étoit une ville de la tribu de Zabulon sur la Méditerranée.

ELPHAAL, *Elphaal*, (*a*) Ἀλφαάλ, fils de Saharaïm & de Husim, fut pere d'un grand nombre d'enfans.

ELPIDIS HIERON, (*b*) c'est-à-dire, le temple de l'Espérance, en Latin *Spei templum*, temple d'Italie, à huit stades, c'est-à-dire, à un mille de la ville de Rome. Tite-Live & Denys d'Halicarnasse en font mention.

ELPINE, *Elpines*, (*c*) étoit Préteur à Athènes, en la 106.e Olympiade, au commencement de laquelle naquit Alexandre le Grand.

ELPINICE, *Elpinice*, (*d*) Ἐλπινίκη, fille de Miltiade & sœur de Cimon. Elle n'étoit pas encore en âge d'être mariée, lorsque son pere mourut en prison, pour n'avoir pas pu payer une amende à laquelle il avoit été condamné. On l'accuse d'avoir eu un commerce criminel avec son frere, pendant qu'il étoit encore jeune. En général, elle passe pour n'avoir pas été autrement scrupuleuse, & on assure qu'elle accorda ses faveurs au peintre Polygnotus. C'est pourquoi, on dit qu'en peignant les captives Troyennes dans les galeries du portique appellé alors *Plésianaction*, & qui depuis fut appellé *Pœcile*, il peignit Laodice sous le visage & sous la forme de sa maîtresse Elpinice.

Le commerce d'Elpinice avec son frere Cimon, a été expliqué diversement, & a donné lieu à une grande dispute. Les uns ont prétendu que Cimon avoit épousé Elpinice, & qu'il l'avoit épousée contre les loix, parce qu'elle étoit sa sœur de pere & mere; ce qui étoit défendu à Athènes, où l'on ne permettoit le mariage du frere & de la sœur qu'entre le frere & la sœur du pere seulement. Les autres ont dit qu'il

(*a*) Paral. L. I. c 8. v. 11. *& seq.*
(*b*) Tit. Liv. L. II. c. 25.
(*c*) Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. I. c. 1.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 157, 167, 480, 481. Corn. Nep. in Cimon. c. 1.

l'avoit épousée sans blesser les loix, parce qu'elle n'étoit sa sœur que de pere. Mais, le texte de Plutarque exclut l'une & l'autre explication, & éloigne toute idée de mariage. On ne peut absolument l'entendre que de la débauche de Cimon, qui le porta dans sa jeunesse à commettre un inceste avec sa sœur. On voit assez dans la suite que Plutarque ne donne point trop dans le sentiment de ceux qui prétendoient que c'étoit un mariage fait dans toutes les formes.

Il y a des Auteurs, dit-il, qui racontent que le commerce d'Elpinice avec son frere Cimon ne fut pas une débauche secrete, mais un mariage fait dans toutes les formes, parce qu'à cause de sa pauvreté, elle ne trouvoit point de mari d'aussi bonne maison qu'elle; mais que dans la suite Callias, qui étoit un des plus riches partis d'Athènes, en étant devenu amoureux, & ayant offert de payer l'amende à laquelle son pere Miltiade avoit été condamné, si on vouloit la lui accorder, Elpinice y consentit, & Cimon la lui donna en mariage.

Un jour Elpinice étant allée chez Périclès, le prier & le solliciter pour son frere, qu'on avoit banni, Périclès lui dit en souriant : *Elpinice, vous êtes bien vieille pour venir à bout d'une aussi grande affaire que celle-là.* Une autrefois, après la réduction de Samos, Périclès, de retour à Athènes, fit des obseques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, & prononça lui-même leur oraison funebre sur leur tombeau, comme on le pratiquoit encore du tems de Plutarque; ce qui le fit si fort admirer de tout le monde, que, lorsqu'il eut fini, & qu'il fut descendu du lieu où il avoit parlé, toutes les femmes coururent l'embrasser & lui mettre sur la tête des couronnes & des bandelettes, comme à un athlete qui seroit revenu victorieux des jeux publics. La seule Elpinice, s'approchant de lui : *Vraiement*, lui dit-elle, *Périclès, voilà des exploits bien glorieux, & qui méritent bien des couronnes, de nous avoir perdu tant de si braves citoyens, non pas en faisant la guerre aux Phéniciens ou aux Medes, comme mon frere Cimon, mais en ruinant & renversant de fond en comble une ville, notre alliée & descendue de nous.* On dit que Périclès, souriant, se contenta de lui répondre tout bas ce vers d'Archiloque :

Cesse de te farder, au moins sur tes vieux jours.

ELPIS, *Elpis*, affranchie d'Éoüs & de Censorina. *Voyez* Éoüs.

ELPIS, *Elpis*, Ἐλπίς, nom sous lequel les Grecs honoroient l'Espérance. *Voyez* Espérance.

ELTÉCON, *Eltecon*, (a)

(a) Josu. c. 15. v. 59.

ville de Palestine. Elle étoit dans la tribu de Juda, aux confins de la tribu de Benjamin.

ELTHECE, *ou* ELTHECO, *Elthece*, *Eltheco*, (*a*) ville de Palestine dans la tribu de Dan. Elle fut donnée aux lévites de la famille de Caath.

ELTHOLAD, *Eltholad*, (*b*) ville de Palestine. Elle étoit de la tribu de Juda, & fut ensuite donnée à celle de Siméon. Sa situation se connoît en ce que les villes que la tribu de Juda céda à celle de Siméon, étoient au midi de la première de ces tribus. Les Septante lisent dans un endroit Elbondad, & dans un autre Erthoula.

ELUL, *Elul*, Ἐλοὺλ, (*c*) nom d'un mois des Hébreux, qui revient à peu près à notre mois d'Août. Il n'a que vingt-neuf jours. C'est le douzième mois de l'année civile, & le sixième de l'année Sainte. Le septième ou le neuvième jour de ce mois, les Juifs jeûnent, en mémoire de ce qui arriva après le retour de ceux qui étoient allés considérer la Terre promise.

Le vingt-deuxième de ce mois, se faisoit la fête de la Xylophorie, dans laquelle on portoit le bois au temple. Selden dit qu'on la célébroit le dix-huitième du mois Ab. Le vingt-sixième du même mois, on fait mémoire de la Dédicace des murs de Jérusalem par Néhémie.

ELURUS, *Ælurus*, Αἴλουρος, autrement le Chat, dieu des Égyptiens. *Voyez* Chat.

ÉLUSATES, *Elusates*, (*d*) peuple de cette partie des Gaules, appellée Aquitaine. Les Elusates furent soumis par P. Crassus, lieutenant de César. Ce dernier, dans ses commentaires, les met entre les Tarusates & les Garites; & Pline, entre les Ausces & les Sotiates. Ils étoient en effet limitrophes de ces quatre peuples, au milieu desquels ils habitoient. Quelques-uns lisent Flussates dans César, & l'expliquent du comté de Foix; mais c'est une erreur. Sulpice Sévère nomme les Elusates *Elusana plebs;* & Sidoine Apollinaire dit *Elusani* dans une de ses lettres. On trouve *Elosates* dans les anciennes Notices.

Le rang de métropole qu'a tenu la capitale des Elusates, est une preuve que ce peuple doit avoit été un des plus considérables de cette partie des Gaules. Cette capitale est nommée Elusa; & le plus ancien monument où ce nom se trouve, est l'itinéraire de Bourdeaux à Jérusalem, dont la date, par un consulat qui y est marqué, revient à l'an 333. Claudien, qui est postérieur, comme ayant vécu sous le fils de Théodose, parle d'Elusa dans son invecti-

(*a*) Josu. c. 19. v. 43. c. 21. v. 23.
(*b*) Josu. c. 15. v. 30. c. 19. v. 4.
(*c*) Esdr. L. II. c. 6. v. 15.

(*d*) Cæs. de Bell. Gall. L. III. p. 117. Plin. T. I. p. 226. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

ve contre Rufin, qui en étoit natif, & qui, parvenu aux premières charges de l'Empire, fut accusé d'avoir voulu usurper la dignité impériale. Dans la Notice des provinces de la Gaule, *Civitas Elusatium* tient le rang de métropole dans la Novempopulanie. On connoît par les souscriptions de plusieurs Conciles, que la ville d'Elusa a conservé ce rang jusque dans le huitième siècle. Mais, ayant été ruinée par les Normands dans le neuvième, l'évêque d'Ausch est monté à la dignité de métropolitain, & Elusa n'a plus été un siege épiscopal.

La ville moderne d'Euse ou d'Eause, qu'on croit avoir été construite vers l'an 900, n'est pas précisément dans le même emplacement que l'ancienne, dont les vestiges conservent par distinction le nom de Ciutat, c'est-à-dire, Cité.

ELUSE, *Elusa*, Ἔλουσα, (*a*) ville de Palestine. Ptolémée la met entre les villes de l'Idumée, à l'occident du Jourdain. D. Calmet dit que c'est apparemment la même qu'Alus, Allus, ou Chaluze. Saint Jérôme en fait mention. Ortélius dit que le Concile de Chalcédoine la met dans la Palestine seconde; d'autres, dans la Palestine première; & Reland, dans la Palestine troisième. Ampélas, évêque d'Eluse, est nommé dans les actes du concile d'Ephese. Le P. Hardouin prouve par des Notices Grecques, que cette ville étoit dans la troisième Palestine.

ELUZAI, *Eluzaï*, Ἀζαΐ, (*b*) est mis au nombre des Trente braves de l'armée de David.

ELYMA, *Elyma*, Ἔλυμα, (*c*) nom que les Grecs donnoient à une pièce de l'*Aratrum* ou Charrue. Ils nommoient ainsi le bois de traverse qui joignoit la fleche ou la pièce de bois qui tenoit au joug.

ELYMAIS, *ou* ELYMAIDE, *Elymaïs*, Ἐλυμαΐς, (*d*) ville capitale du païs d'Elam ou de l'ancien païs des Perses. L'Écriture nous apprend qu'Antiochus Épiphane ayant appris qu'il y avoit à Elymaïs de grands trésors dans un temple, résolut de l'aller piller; mais que les citoyens d'Elymaïs ayant été informés de sa résolution, se souleverent contre lui, le chasserent & l'obligerent de s'enfuir. L'auteur du second livre des Maccabées a donné à cette ville le nom de Persépolis, apparemment parce qu'elle étoit autrefois capitale de la Perse; car, d'ailleurs on sçait que Persépolis & Elymaïs étoient deux villes fort différentes, Elymaïs étant sur l'Eulée, & Persépolis sur l'Araxe. Le temple qu'Antiochus voulut piller, étoit celui de la

(*a*) Ptolem. L. V. c. 16.
(*b*) Paral. L. I. c. 12. v. 5.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 359.
(*d*) Maccab. L. I. c. 6. v. 1. L. II. c. 9. v. 2.

déesse Nannée, selon l'auteur du second livre des Maccabées, ou Vénus, selon Appien, ou Diane, selon Polybe, Diodore de Sicile, Josephe & Saint Jérôme. *Voyez* Elam.

ELYMAS, *Elymas*, Ἐλύμας, fameux magicien appellé aussi Barjésu. *Voyez* Barjésu.

ELYME, *Elyma*, (*a*) Ἔλυμα, ville de Sicile, dont on attribue la fondation à Énée. On dit même qu'il y laissa une partie de son armée. Denys d'Halicarnasse croit qu'il le fit de bonne volonté, & qu'il n'y laissa que ceux qui voulurent bien y rester pour y avoir une retraite sûre, où ils pussent se reposer des travaux & des fatigues de la mer; quoique quelques Auteurs prétendent qu'ayant perdu une partie de sa flotte, qui avoit été brûlée par des Troyennes ennuyées de traverser les mers, il fut contraint de laisser en Sicile tous ceux qui ne pouvoient plus se rembarquer faute de vaisseaux.

Fazel dit que le nom moderne est Alymite ou Palymite, & c'est lui qui a trompé Ortélius de qui est cette remarque. Cluvier le réfute & prétend au contraire que la ville d'Elyma est imaginaire, & qu'il faut lire Ἔγυκα & non pas Ἔλυμα dans Denys d'Halicarnasse. Il ajoûte qu'on le trouve ainsi écrit dans le passage de Thucydide, qui dit qu'Eryx & Egesta étoient des villes des Elymiens. Ainsi, selon lui, Elyme n'est autre chose qu'Eryx, montagne où Énée bâtit un temple à Vénus.

ELYME, *Elyma*, Ἔλυμα, (*b*) ville de Macédoine, située au milieu des terres, selon Ptolémée. C'est la même que Tite-Live nomme Elimée, & qu'il met sur les bords du fleuve Haliacmon. Étienne de Byzance lit Elymée. La manière dont Tite-Live s'exprime, laisse quelque lieu de douter s'il ne faudroit pas plutôt prendre son Elimée pour un païs que pour une ville. Au reste, il pourroit bien se faire qu'il y eût une ville & un païs du même nom.

Les interpretes de Ptolémée disent qu'Elyme est aujourd'hui Cannina.

ELYME, *Elymus*, capitaine Troyen. Son nom s'écrit aussi Hélyme. *Voyez* Hélyme.

ELYMÉENS, *Elymæi*, (*c*) Ἐλυμαῖοι, peuple d'Asie, entre l'Hyrcanie & la Bactriane, au rapport de Julius Pollux, qui en vante les chiens & en décrie les renards. Tacite, dans ses annales, met les Elyméens vers l'Arménie; Strabon les met vers la Susiane. Ce dernier dit que c'étoient des brigands. Ils commettoient leurs brigandages à la faveur des montagnes

(*a*) Dionys. Halic. L. I. c. 11. Thucyd. p. 412.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXXI. c. 40. L. XLII. c. 53.

(*c*) Strab. pag. 522, 524, 732. Tacit. Annal. L. VI. c. 44. Just. L. XXXVI. c. 1. Plin. T. I. p. 667. Tit. Liv. L. XXXV. c. 48. L. XXXVII. c. 40.

escarpées qu'ils habitoient. Tite-Live parle aussi des Elyméens qu'il qualifie Archers. C'est en faisant le dénombrement des peuples dont étoit composée l'armée d'Atiochus le Grand, roi de Syrie.

ELYMES, *Elymi*, Ἔλυμοι, (a) peuple qui habitoit dans la partie orientale de la Sicile, vers le Nord.

Denys d'Halicarnasse rapporte, sur l'autorité d'Hellanicus, que les Elymes avoient demeuré en Italie, & qu'en ayant été chassés par les Œnotriens, l'an 86 avant la guerre de Troye, ils passerent en Sicile. Le même Denys & une foule d'Auteurs, sur-tout de Poëtes, trouvent mieux leur compte à donner à cette nation une origine Troyenne. Lycophron fait un récit que Tzetzès son commentateur réduit à ceci. Un certain Phœnodamas, Troyen, persuada aux Troyens d'exposer à un monstre marin Hésione, afin de sauver ses trois filles pour lesquelles il craignoit une pareille destinée. Mais, Laomédon étant irrité contre lui, fit prendre ses trois filles, & les donna à des matelots de Sicile pour les abandonner aux bêtes. Lorsqu'elles furent transportées en cette isle; Vénus les sauva, & le fleuve Crimise prenant la figure d'un chien, en caressa une, de laquelle il eut un fils qui fut appellé Egeste, & qui fut le fondateur de trois villes. Il en nomma une Egeste de son nom, l'autre Eryx ou Eryce, & la troisième Entelle. Le même Egeste fit un voyage en Dardanie, d'où il emmena un fils naturel d'Anchise, nommé Elymus. Virgile, que cette idée accommodoit, l'a tournée à sa manière dans le cinquième livre de l'Énéïde; mais, il nomme cet Egeste Aceste, & sa ville *Ægesta*, *Acesta*; il n'oublie pas les amours du fleuve Crimise, & il donne un rôle à Elymus dans les courses dont Énée distribua les prix. Il le nomme Sicilien, accoûtumé aux forêts & camarade du vieux Aceste.

Tum duo Trinacrii Juvenes, Elymus Panopesque,
Assueti sylvis, comites senioris Acestæ, &c.

Ces Elymes ou Elymiens occupoient, comme nous avons dit, la côte de Sicile à l'occident, où étoient les trois villes Egeste ou Aceste, Eryce & Entelle, autour du fleuve Crimise, qui n'est pas la petite rivière Fredo, mais le Belici, & ils tiroient leur nom d'Elymus, & non pas de la prétendue ville *Elymæa*, qui n'a jamais subsisté autre part que dans les œuvres de Fazel, & de ceux qui l'ont copié, comme Ortélius, Ferrarius, &c.

ELYMIE, *Elymia*, Ἐλυμία, (b) ville du Péloponnèse, qui

(a) Dionys. Halicarn. L. I. c. 411. Thucyd. p. 412.

(b) Xenoph. p. 604.

située vers Mantinée & omene, selon Xénophon.

YMIOTES, *Elymiotæ*, ῶται, (a) peuples de Mane, selon Ptolémée. Ses retes les nomment *Placa*mme si c'en étoit le nom rne. Ils étoient dans une presque entourée de mon, & traversée par l'Ham, non loin de sa source. ient bornés par les Lynau nord-ouest, par l'Ema nord-est, par la Pélas au sud-est, & par la nie au sud-ouest.

ais qu'habitoient les Ely, doit être sans contredit ne qui est nommé Elimioans Tite-Live.

YMUS, *Elymus*, (b) hécilien, dont parle Virgirez Elymes.

RE, *Elyrus*, Ἔλυρος, le, qui subsistoit encore s de Pausanias dans les nes de Crete; cette vilya à Apollon une chebronze. La chevre semonner à tetter à deux, qui étoient Phylacis & dre. On tient qu'ils fils d'Apollon & de la e Acacallis, dont le sçut gagner les bonnes dans la ville de Tarrha, & dans la maison de Carmanor.

La ville d'Élyre a pour symbole sur les monumens, d'un côté un cerf, & de l'autre une mouche à miel.

ELYRIENS, *Elyri*, Ἔλυριοι, les habitans d'Élyre. *Voyez* Elyre.

ELYSÉES [les Champs], (d) *Elysii Campi*, ou simplement *Elysii*, ou même *Elysium*, que Virgile caractérise si bien en deux mots, quand il les appelle *loços lætos, sedesque beatas*, étoient, selon la Théologie Payenne, un lieu dans les Enfers, plein de campagnes admirables, de prairies charmantes, & de bois délicieux, qui faisoient la demeure des gens de bien après leur mort. Orphée, Hercule, Énée eurent le bonheur pendant leur vie, de voir une fois ce beau séjour.

A la droite du Tartare, disent les Poëtes, se trouve un chemin qui conduit aux champs Élysées, dans ces isles fortunées, où les ames de ceux qui ont bien vécu pendant cette vie, jouissent d'une paix profonde, & des plaisirs innocens.

Tout ce qui peut entrer dans les descriptions les plus brillantes & les plus fleuries, est peut-être rassemblé dans la peinture des champs Élysées, faite par Pindare; du moins Ana-

(a) Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XLV. c. 30.
(b) Virg. Æneid. L. V. v. 300.
(c) Pauf. p. 637. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 191.
(d) Virg. Georg. L. I. v. 38. Æneid. L. V. v. 735. L. VI. v. 542, 744. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 14. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 30. Tom. III. p. 5. & suiv.

créon & Sapho, Moſchus & Bion, dont les écrits ſont pleins d'images douces & riantes, n'ont rien qui ſoit au-deſſus du tableau du poëte Lyrique de la Grece; cependant, Homère a donné le premier modele de toutes les deſcriptions de l'Elyſée, qu'ont faites depuis ſous différentes peintures Virgile, Ovide, Tibulle, Lucain & Claudien.

Reſte à ſçavoir en quel endroit du monde étoit cette demeure fortunée, ſon origine, & l'eſpace de tems que les ames habitoient ce ſéjour délicieux. Mais, c'eſt ſurquoi les ſentimens ſont fort partagés.

Les uns établiſſent l'Elyſée au milieu des airs; d'autres, comme Plutarque, dans la Lune ou dans le Soléil; & d'autres, au centre de la terre; Platon le met ſous la terre, c'eſt-à-dire, dans l'hémiſphere de la terre, diamétralement oppoſé au nôtre, ou pour le dire en d'autres termes, aux Antipodes. Homère ſemble placer les champs Elyſées au païs des Cimmériens, que M. le Clerc croit être l'Épire; Virgile les met en Italie; quelques Modernes entendent par les iſles Fortunées, celles que nous appellons aujourd'hui les Canaries; mais, elles n'étoient pas connues des Anciens, qui n'oſoient paſſer le détroit, & qui ne perdoient point les côtes de vue. Ainſi, il vaut mieux dire que ſelon eux le ſéjour des bienheureux étoit dans le charmant païs de la Bétique, où les Phéniciens avoient voyagé dès les tems les plus reculés. Ce païs étoit délicieux, arroſé de ruiſſeaux & de fontaines. Il y avoit des plaines charmantes, des bocages & des bois enchantés, les montagnes enfermoient des mines d'or & d'argent, & la terre y fourniſſoit en abondance tout ce qui étoit néceſſaire à la vie; c'eſt l'idée qu'en donnent tous les Anciens; & dès-là rien n'étoit plus propre à fournir aux Poëtes les deſcriptions charmantes qu'ils font du ſéjour des Bienheureux.

M. Pluche, dans ſon hiſtoire du Ciel, donne à cette fable une explication aſſez ſimple. Diodore de Sicile dit que la ſépulture commune des Égyptiens étoit au-delà d'un lac nommé Achéruſie; que le mort étoit porté ſur le bord de ce lac, au pied d'un tribunal compoſé de pluſieurs Juges, qui informoient de ſes vie & mœurs. S'il n'avoit pas été fidele aux loix, on jettoit le corps dans une foſſe ou eſpèce de voierie qu'on nommoit le Tartare. S'il avoit été vertueux, un batelier conduiſoit le corps au-delà du lac, dans une plaine embellie de prairies, de ruiſſeaux, de boſquets & de tous les agrémens champêtres. Ce lieu ſe nommoit *Eliſout* ou *les champs Elyſées*, c'eſt-à-dire, *pleine ſatisfaction*, *ſéjour de repos* ou *de joie*.

Au reſte, ſi les Poëtes ont varié ſur la ſituation des champs Elyſées, ils ne ſont pas plus

d'accord ſur le tems que les ames y doivent demeurer. Anchiſe ſemble inſinuer à Énée ſon fils, qu'après une révolution de mille ans, les ames buvoient de l'eau du fleuve Léthé, & venoient dans d'autres corps; en quoi Virgile adopte en quelque manière la fameuſe opinion de la Métempſycoſe qui a eu tant de partiſans, & qui devoit encore ſon origine aux Égyptiens.

ÉLYSIENS, *Elyſii*, (*a*) nation Germanique, au rapport de Tacite. Les Elyſiens étoient une cité des Lygiens. Ils habitoient vers l'orient, c'eſt-à-dire, vers la Pologne. Baudrand dit que leur capitale étoit Carrodunum, aujourd'hui Cracovie, & cite Cluvier pour garant. Cluvier ne dit rien de pareil. Il dit, au contraire, que Carrodunum eſt préſentement la métropole de la petite Ruſſie nommée Lwow par les Polonois, die Reuſſiſche Lewemburg par les Allemands, & par contraction Lembourg, en Latin Léopolis. Quant aux Elyſiens, il dit que la plûpart des Géographes de ſon tems croyoient que ce ſont les mêmes qui ſont nommés en Latin *Sileſii*, en langue de leur païs Sleſinger, comme ſi du commencement de leur nom on avoit retranché une *ſ*, & fait de *Selyſii*, *Elyſii*. Il ne trouve pas impoſſible que ce peuple chaſſé de ſon païs par les Slaves ſe ſoit jetté ſur la Siléſie. Mais, il ajoûte que pour une conjecture fondée ſur une reſſemblance de nom, il ne voudroit rien changer au texte de Tacite. On croit que Cluvier s'eſt trompé en diſant que Carrodunum étoit aujourd'hui Lembourg.

ELYZIE, *Ælyzia*, Αἰλυζία, (*b*) ville maritime de Grece, au rapport de Xénophon. Timothée, général des Athéniens, ayant vaincu dans un combat naval Nicholochus, commandant des Lacédémoniens, fit dreſſer un trophée à Elyzie.

ELZABAD, *Elzabad*, (*c*) Ἐλζαβάθ, fils de Séméias, fut un des Lévites à qui on confia la garde des portes du temple.

ELZÉBAD, *Elzebad*, (*d*) Ἐλιαζέρ, un des hommes très-forts & très-braves de la tribu de Gad, qui vinrent ſe retirer auprès de David, lorſqu'il étoit caché dans la fortereſſe du déſert. Ils étoient très-vaillans dans le combat, ſe ſervant du bouclier & de la lance; ils avoient un viſage de Lion, & ils égaloient à la courſe les chevres des montagnes.

E M

EMACURIES, *Æmacuria*. (*e*) Les Emacuries étoient une fête du Péloponnèſe, où les jeunes garçons ſe fouettoient au ſépulcre de Pélops, juſqu'à ce

(*a*) Tacit. de Morib. Germ. c. 43.
(*b*) Xenoph. pag. 578.
(*c*) Paral. L. I. c. 26. v. 7.
(*d*) Paral. L. I. c. 12. v. 8, 12.
(*e*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 208.

que le sang découlât sur le même sépulcre.

EMALCHUEL, *Emalchuel*, Ἑιμαλκουαὶ, (a) Prince Arabe. Le roi Alexandre Bala étant mort, il se chargea de la conduite & de l'éducation du jeune Antiochus, fils de ce Prince, & le remit ensuite à Tryphon, lorsque Démétrius Nicanor fut prisonnier parmi les Parthes.

EMAN, *Eman*, Ἀιμουὰν, (b) le troisième des fils de Zara, & petit-fils de Juda.

EMAN, *Eman*, Lévite descendant de Coré, maître de la musique du temple. Le Pseaume 87 porte le nom d'Eman Ezrahite. *Voyez* Héman, qui est le même qu'Eman.

EMANCIPATION, *Emancipatio*, acte qui rend certaines personnes maîtresses d'elles-mêmes, en les mettant hors de la puissance d'autrui.

Chez les Romains, l'Emancipation avoit lieu seulement pour deux sortes de personnes, les mineurs & les fils de famille. La première se faisoit en vertu de lettres du Prince, de même qu'elle se pratique encore parmi nous. L'autre, c'est-à-dire, celle des fils de famille, se faisoit en diverses manières. *Voyez* les articles suivans.

EMANCIPATION ANASTASIENNE, étoit celle qui se faisoit en faveur des fils de famille, en vertu d'un rescrit du Prince. On l'appelloit Anastasienne, parce que cette forme nouvelle fut introduite par une constitution de l'empereur Anastase, au lieu de l'Emancipation ancienne ou légitime, dont il sera parlé ci-après. L'Anastasienne étoit beaucoup plus simple & plus commode que l'autre, n'y ayant à celle-ci d'autre formalité que de faire insinuer juridiquement un rescrit, par lequel l'empereur émancipoit le fils de famille. Notre Emancipation des mineurs par lettre de bénéfice d'âge, revient assez à cette Emancipation Anastasienne.

EMANCIPATION ANCIENNE *ou* LÉGITIME, étoit la première forme dont on usoit chez les Romains pour l'Emancipation des fils de famille. On l'appelloit Ancienne & Légitime, parce qu'elle dérivoit de l'interprétation de la loi des douze Tables. Cette loi portoit, que quand un pere avoit vendu son fils jusqu'à trois fois, le fils cessoit d'être sous sa puissance.

Denys d'Halicarnasse a prétendu que cette loi devoit être prise à la lettre; c'est-à-dire, qu'il falloit trois ventes réelles du fils de famille pour opérer l'Emancipation, en quoi la condition du fils de famille auroit été plus rude que celle d'un esclave, lequel, après avoir été une foi affranchi, jouissoit pour toujours de la liberté. Il est vrai que la vente du fils n'étoit pas un véritable affranchissement de toute puissance; il passoit de celle du pere en celle de l'acheteur. Mais, tous les

(a) Maccab. L. I. c. 11. v. 39. (b) Paral. L. I. c. 2. v. 6.

Auteurs anciens & modernes conviennent que ces trois ventes du fils de famille étoient simulées, & faites seulement pour opérer l'Emancipation.

Au commencement, le fils de famille, par le moyen de ces ventes, passoit en la puissance de l'acheteur comme s'il fût devenu de condition servile. Dans la suite, les Jurisconsultes ajoûterent aux trois ventes autant de manumissions de la part de l'acheteur; & il fut d'usage qu'à l'exception des fils, les filles & les petits-enfans mâles & femelles seroient émancipés par une seule vente & une seule manumission. On s'imaginoit qu'il en falloit davantage pour le fils, comme étant lié plus étroitement avec le pere.

Ces ventes & manumissions se faisoient d'abord devant le Président ou Gouverneur de la Province; ensuite, on les fit devant le Président de la Curie.

La forme de ces Emancipations étoit, que le pere naturel, en présence de cinq témoins & de l'officier appellé *Libripens*, tenant sa balance, faisoit une vente fictive de son fils à un étranger, en lui disant, *mancupo tibi hunc filium qui meus est*. Caius, liv. 1. tit. VIII. de ses Institutes, dit même qu'il falloit sept témoins citoyens Romains.

L'acheteur donnoit au pere par forme de prix, une pièce de monnoie, en disant: *Hunc hominem ex jure Quiritum meum esse aio, isque mihi emptus est hoc ære æneâque librâ*; au moyen de quoi le fils de famille passoit sous la puissance de l'acheteur comme son esclave; ensuite ce même acheteur affranchissoit le fils de famille, lequel, par un droit tacite, retournoit en la puissance de son pere naturel. Celui-ci vendoit encore de même son fils une seconde & une troisième fois, & l'acheteur faisoit autant de manumissions; & après la troisième manumission, le fils de famille ne retournoit plus en la puissance de son pere naturel; mais, il étoit considéré comme l'affranchi de l'acheteur, lequel, en qualité de patron, succédoit au fils de famille ainsi émancipé, & avoit sur lui tous les autres droits légitimes.

Mais, pour empêcher que l'émancipation ne fît ce préjudice au pere naturel, l'usage introduisit que ce pere, en faisant la vente imaginaire de son fils, pourroit stipuler que l'acheteur seroit tenu de le lui revendre; & à cet effet, en faisant la troisième vente, le pere naturel disoit à l'acheteur: *Ego vero hunc filium meum tibi mancupo, ea conditione ut mihi remancupes ut inter bonos bene agiet* [*id est bene agere*]*; oportetne propter te tuamque fidem fraudér?* L'objet de cette revente étoit afin que le pere naturel pût lui-même affranchir son fils, & par ce moyen devenir son patron & son légitime successeur. C'est de-là que ce pacte de revente s'appelloit

l'ennemi surpris, & saisi de la première épouvante de leur arrivée, leur offroit une conquête facile; que du jour au lendemain il pourroit reprendre courage, ou être secouru, & leur fermer les passages qui leur étoient alors ouverts. Cet avis ne fut point suivi, & l'évènement prouva qu'il étoit pourtant fondé en raison.

EMATH, *Emath*, Ἐμάθ, (*a*) ville célebre de Syrie. L'Entrée d'Émath, dont il est si souvent fait mention dans l'Écriture, n'est autre chose que le défilé qui conduisoit de la Terre de Chanaan dans la Syrie, par la vallée qui est entre le Liban & l'Antiliban. On marque cette entrée d'Émath, comme la limite septentrionale de la Terre de Chanaan, opposée à la limite méridionale, qui étoit au Nil, au fleuve d'Égypte. Josephe, suivi par St. Jérôme, a cru qu'Émath étoit Epiphanie; mais, Théodoret, & plusieurs autres Géographes, soutiennent que c'est Émese en Syrie. C'est l'opinion que D. Calmet a embrassée.

Le même Théodoret témoigne qu'Aquila avoit traduit Émath par Epiphanie. Pour lui, il croit qu'on doit distinguer deux villes d'Emath; l'une surnommée la grande Amos, qui est la même qu'Emese; l'autre nommée simplement Emath, qui est, dit-il, la même qu'Epiphanie. St. Jérôme & St. Cyrille d'Alèxandrie croient au contraire qu'Emath la grande est Antioche, & qu'Emath sans épithete, est Epiphanie. Mais, je ne sçais si par le texte des Écritures on pourroit montrer qu'il y a eu deux Émath en Syrie. Josué assigne la ville d'Emath à la tribu de Nephthali. Thoü, roi d'Emath, cultivoit l'amitié de David. Cette ville fut prise par les Rois de Juda, & reprise sur les Syriens par Jéroboam second. Les Rois d'Assyrie s'en rendirent les maîtres sur le déclin du royaume d'Israël, & transporterent les habitans d'Emath dans la Samarie.

EMATHIE, *Emathia*, (*b*) Ἠμαθία, contrée de la Macédoine, qui avoit pour bornes au nord-est l'Axius, au sud-ouest le païs des Elymiotes, au midi l'Haliacmon, & à l'orient la Piérie ou le golfe Thermaïque.

Tite-Live dit que l'Emathie se nommoit auparavant Péonie. Le nom d'Emathie vient, selon Justin, d'Emathion, Prince qui règna dans le païs. Ce nom se prend en diverses manières; car, quelquefois on l'a donné seulement à une province particulière de la Macédoine,

(*a*) Josu. c. 13. v. 5. c. 19. v. 35. Judic. c. 3. v. 3. Reg. L. II. c. 8. v. 9. L. III. c. 8. v. 65. L. IV. c. 14. v. 25. 28. c. 17. v. 24. c. 18. v. 34. Paral. L. II. c. 7. v. 8. Amos. c. 6. v. 2. Joseph. de Antiq. Judaïc. L. I. p. 14.

(*b*) Tit. Liv. L. XL. c. 3. Just. L. VII. c. 1. Ptolem. L. III. c. 13. Plin. Tom. I. p. 200.

quelquefois à toute la Macédoine, même à la Thessalie. Pharsale étoit bien loin de l'Emathie propre; cependant, Lucain, dans le premier vers de son poëme, désigne ce champ de bataille par Emathios campos.

Bella per Emathios plus quàm civilia campos,
Jusque datum sceleri canimus.

Ce lieu étoit dans la Thessalie au midi de la ville de Larisse, & même assez près, comme il paroît par la fuite de Pompée, qui s'y rendit après la bataille perdue.

Ptolémée met dans l'Emathie les villes suivantes, Tyrissa, Scydra, Myéza, Cyrius, Idomene, Gordénia, Édesse, Berrhoée, Égée & Pella.

Cette contrée fait à présent partie de ce que nous appellons Turquie d'Europe.

EMATHION, *Emathio*, (*a*) Ἠμαθίων, prince qui regna sur le païs connu sous le nom d'Emathie, & lui donna même son nom. Bérose veut que ce Prince fût petit-fils de Noë; mais, les Poëtes le font frere de Memnon, & fils de Titan & de l'Aurore. Justin assure que de son tems il restoit encore de beaux monumens de la vertu d'Emathion.

Il y en a qui disent qu'Emathion étoit un fameux brigand, fils de Tithon; qu'il égorgeoit tous ceux qui tomboient entre ses mains; qu'il fut tué par Hercule; & que les campagnes que ce brigand parcouroit, furent appellées les campagnes Emathiennes, ou l'Emathie.

EMATHION, *Emathion*, Ἠμαθίων, (*b*) roi d'Ethiopie. Hercule, en remontant le Nil, étant venu jusqu'en Ethiopie, Emathion lui déclara la guerre; mais il fut mis à mort par ce héros.

EMATHION, *Emathion*, Ἠμαθίων, (*c*) l'un de ceux qu'Ovide fait périr dans le combat qui se donna à la cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée avec Andromede. Emathion étoit un homme juste, & qui respectoit les dieux. Au milieu du désordre, comme l'âge ne lui permettoit pas de combattre de la main, il combattoit de la parole. Il alloit de part & d'autre, sans crainte du danger, & condamnoit hautement les armes & l'inhumanité de Phinée. Mais, tous ses efforts furent inutiles; car comme il s'appuyoit sur l'autel avec ses mains tremblantes, non pas de crainte, mais de vieillesse, Cromis lui coupa la tête qui tomba sur l'autel. Il prononça en mourant quelques paroles d'exécration, & rendit l'ame au milieu du feu.

EMATHION, *Emathion*, Ἠμαθίων, (*d*) Capitaine dont

(*a*) Just. L. VII. c. 1.
(*b*) Diod. Sicul. p. 163.
(*c*) Ovid. Metam. L. V. c. 3.
(*d*) Virg. Æneid. L. IX. v. 571.

parle Virgile. Il fut tué par Liger.

ÉMATHION, *Emathion*, Ἠμαθίων, (*a*) fut pere d'un certain Romus, qui, selon quelques-uns, fonda la ville de Rome.

EMBAS, *ou* EMBATAS, (*b*) *Embas*, *Embatas*, Ἔμβας, Ἐμβάτας, Capitaine qui servit sous Cyrus.

EMBASICHYTRUS, *Embasichytrus*, Ἐμβασίχυτρος, nom d'un rat daus la Batrachomyomachie.

EMBASICŒTE, *Embasicœtes*, (*c*) sorte de coupe en usage chez les Anciens.

EMBATUM, *Embatum*, (*d*) Ἔμβατον, nom d'un lieu d'Erythrée, ou plutôt d'Erythres, selon Thucydide. Ce lieu devoit être sur le bord de la mer Égée, puisque l'Auteur cité en parle comme d'un port de mer, qui n'étoit pas éloigné absolument de Mitylène. Il y avoit pourtant une distance raisonble de l'un à l'autre.

EMBISARUS, *Embisarus*, Ἐμβίσαρος, (*e*) Prince Indien, qui ne s'étoit pas pressé de mener à Porus le secours qu'il lui avoit promis. Alexandre soumit ce Prince, & exigea de lui l'aveu de sa défaite & l'obéissance.

EMBOLIMA, *Embolima*, Ἐμβολίμα, (*f*) ville des Indes. Quinte-Curse en fait mention; mais, les exemplaires de cet Historien varient & portent les uns Ecbolima; les autres, Embolima. Ce qui fait préférer la dernière façon de lire ce mot, c'est que Ptolémée & Arrien mettent aussi Embolima dans les Indes.

EMBOLISME, *Embolismus*, terme qui signifie intercalation. Les Grecs se servoient de l'année lunaire, qui est de 354 jours; & afin de l'approcher de l'année solaire, qui est de 365, ils ajoûtoient tous les deux ou trois ans un embolisme, c'est-à-dire, un treizième mois lunaire; & ce mois surajoûté, ils l'appelloient *Embolismeus*, parce qu'il étoit inséré ou intercalé.

Ce mot est Grec, & vient d'ἐμβάλλειν, mettre & jetter dedans.

EMBOLUS, *Embolus*, (*g*) Ἔμβολον, est la partie du vaisseau, que les Latins appelloient plus communément *rostrum*.

EMENÉ. *Voyez* Aimené.

EMÉRIONE, *Emeriones*, (*h*) étoit un des héros honorés dans la Grece.

EMÉRITA, *Emerita*, (*i*) Ἠμερίτα, *ou* AUGUSTA ÉMERI-

(*a*) Plut. T. I. p. 18.
(*b*) Xenoph. p. 130.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 148.
(*d*) Thucid. p. 189.
(*e*) Diod. Sicul. p. 610.
(*f*) Q. Curt. L. VIII. c. 11. Ptolem. L. VII. c. 1.
(*g*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 212.
(*h*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 158.
(*i*) Strab. p. 151, 166. Plin. T. I. p. 229, 528, 735. Tacit. Hist. L. I. c. 78. Ptolem. L. II. c. 5.

TA. *Augusta Emerita*, Αὐγούστα Ἡμέριτα, ville d'Espagne, Métropole de la Lusitanie. Les Anciens cependant ne sont pas d'accord sur la situation de cette ville. Lygénus la place dans la Bétique, & Strabon la donne aux Turdules. Les Modernes ne s'accordent pas non plus à reconnoître Mérida pour l'ancienne Émérita. Tarapha veut que celle-ci soit aujourd'hui Médina del-Rio-Sacco. Mais, se sentiment est détruit par les anciens monumens & par l'examen de la position des lieux. Varrerius & Villanovanus sont mieux fondés à soutenir que Mérida est Emérita. Ce n'est pas la seule ressemblance de nom qui les détermine.

L'an de Rome 726, 28 ans avant la naissance de Jesus-Christ, Auguste, pour récompenser les soldats qui l'avoient aidé à réduire les Cantabres, les Astures & les Lusitaniens, bâtit, dans le païs des Vettons, une ville qu'il donna aux soldats Vétérans, qu'on appelloit aussi *Emeriti*; d'où vient le nom d'Emérita. C'est ce que prouve une médaille rapportée par Goltzius. D'un côté est la tête d'Auguste avec cette légende : *DIVUS AUGUSTUS PATER*. Sur le revers est une porte de ville, flanquée de deux tours avec ces mots : *AUGUSTA EMERITA*. Il orna cette ville de plusieurs beaux édifices; entre autres d'un magnifique pont de pierre sur la Guadiana, & de deux aquéducs, & conduisit de cette ville à Cadix un chemin commencé sous les Consuls. C'est principalement de ce chemin qu'on tire la preuve que Mérida est Émérita. Sur un marbre antique trouvé dans des ruines tout près de la ville moderne, on lit une inscription où sont ces mots: *IMP. CÆS. DIVI F. AUGUSTUS..... VIAM SUPERIOR. COS. TEMPORE INCHOATAM ET MULTIS LOCIS. INTERMISSAM.... LATIOREM. LONGIOREMQUE. GADEIS. USQ. PERDUXIT.* Vespasien fit dans la suite rétablir un chemin de Cappara à Emérita, comme on l'apprend d'une autre inscription trouvée dans les mêmes ruines. On y lit : *IMP. CÆSAR. VESPASIANUS. AUG..... VIAM. A CAPPARA AD EMERITAM AUG. USQ. IMPENSA. SUA RESTITUIT.*

Cette ville a été célebre dans les fastes de l'Eglise, par différens Conciles, & par le sang répandu de plusieurs illustres Martyrs. Le poëte Prudence, dans une de ses plus belles hymnes, a fait une longue & vive description des souffrances & du triomphe de la vierge Eulalie, jeune enfant de douze ans, qui y fut martyrisée avec S. Julie & six autres Chrétiens. Emérita étoit la Métropole civile & ecclésiastique de la Lusitanie, lorsque les Visigoths s'établirent en

Espagne, & continua de l'être sous leur domination. Quand les Maures se furent emparés de cette vaste péninsule, elle perdit ces avantages. Le siege épiscopal & métropolitain fut transféré à Compostelle, & dans la suite Lisbonne est devenue la capitale de la Lusitanie ou Portugal. Emérita ou Mérida resta au pouvoir des Maures jusqu'en 1230, & n'eut point d'Évêque particulier jusqu'en 1620, que le roi Philippe IV & le Pape Paul V y créerent un nouvel évêché suffragant de Séville. Lorsque Mérida fut rentrée sous la domination des Chrétiens, elle fut détachée du Portugal, & se trouva dans l'Estrémadure, qui fit ensuite partie de la nouvelle Castille.

Cette ville est située sur une hauteur au bord septentrional de la Guadiana. Les vestiges de sa prémière enceinte font voir qu'elle étoit autrefois très-grande. Elle est aujourd'hui fort petite, & n'a guère plus de mille habitans. Elle a dedans & dehors de beaux restes de son ancienne splendeur. Les aquéducs bâtis par Auguste ont été ruinés par le tems; & l'on en voit encore quelques arcades renversées. On en a fait un autre, qui n'approche pas de leur grandeur & de leur beauté. Le pont a subsisté jusqu'en 1610, qu'il fut emporté par un débordement de la Guadiana. On l'a remplacé par un autre. On voit, près de la ville, un arc de triomphe assez bien conservé, qui pourroit avoir été l'entrée d'un cirque ou d'un théatre. On l'appelle *Arco de S. Jago*. Après que les Portugais eurent secoué le joug de la couronne de Castille, Mérida, devenue ville frontière, fut fortifiée d'un château & de quelques ouvrages.

Les dehors sont fort agréables. C'est une vaste campagne, fertile en vin, en fruits excellens, & surtout en grains. On y en recueille une si grande quantité, que cette contrée peut être appellée le grenier de la Castille. Il y a aussi de bons pâturages, où l'on éleve beaucoup de troupeaux. La terre y produit encore en abondance une certaine herbe, dont on se sert pour la teinture d'écarlate. Elle étoit déja connue dans l'antiquité; & les Auteurs Latins la nomment *Coccum Emeritense*.

EMÉRITAT. C'est ainsi qu'on appelloit chez les Romains, la récompense qu'on accordoit à un soldat qui avoit bien servi pendant un certain nombre d'années. On dispute si elle consistoit ou en argent, ou en terres, ou dans l'un & l'autre, & s'il n'y avoit aucune différence entre l'*emeritum* & le *præmium*. L'Histoire nous apprend qu'Auguste donna à un prétorien 5000 drachmes, & à un soldat d'un rang subordonné 300; qu'il avoit fixé le terme de l'Éméritat, & les ré-

compenses des différentes sortes d'Émérites; que parmi ces Émérites, les uns devoient avoir servi seize ans, d'autres vingt, & que Caligula réduisit à la moitié la récompense de l'émérite Prétorien. L'émérite, de quelque rang qu'il fût, étoit très-estimé, & il n'en étoit point réduit, après la campagne, à la fonction de délateur de ses compagnons.

ÉMÉRITE, titre que l'on donne dans la faculté des Arts, de l'université de Paris, aux Professeurs qui ont vingt ans d'exercice. Ils conservent en quittant leur chaire, une pension de cinq cens livres; récompense bien modique d'un long service rendu à la Société dans un des emplois les plus importans & les plus pénibles, celui d'instruire la jeunesse.

EMÉRITÉENS, *Emeritenses*, étoient les habitans d'Emérita. *Voyez* Emérita.

EMESE; (a) *Emesa*, *Emessa*, *Emisa*, *Emissa*, ville d'Asie dans la haute Syrie. C'est l'ancienne Emath de l'Écriture, selon. D. Calmet.

La plûpart des anciens Géographes la placent sur les bords de l'Oronte, entre Apamée & Laodicée, surnommée Cabrose. Cette ville, dont on fait remonter la première origine jusqu'à Aram, fils de Sem, a fait une grande figure dans l'antiquité. Elle devint même la capitale d'un petit royaume qui s'éleva durant les troubles de Syrie. Sampsicéramus en fut le fondateur, & le laissa à un de ses fils nommé Jamblique. Après la mort de Jamblique, Marc-Antoine donna le royaume à son frere Alexandre, qui resta fidele à son bienfaiteur, & fut fait prisonnier par Octavien, dont il orna le triomphe, & qui ensuite le fit mourir. Son fils, Jamblique II, réussit à gagner l'affection d'Octavien, qui le rétablit sur le trône de son pere, après quelque tems d'exil. Sampsicéramus II, que quelques Auteurs prennent pour son petit-fils, règna plusieurs années après. Josephe le désigne par le titre de roi des Eméséniens. Il fut remplacé par son fils Azize, qui se fit circoncire pour épouser Drusille, & dont la sœur Jotape épousa Aristobule, frere d'Agrippa le Grand. Azize est le dernier roi d'Emese, dont l'Histoire fasse mention. Il y a apparence que ce petit royaume fut conquis par les Arabes, s'étant trouvé quelques années après entre les mains des Ituréens.

Il y avoit à Emese, un temple du Soleil, que l'on y adoroit sous le nom d'Elagabale ou Eliogabale, ou Héliogabale avec l'aspiration. C'est de-là qu'est venu le nom de l'empereur Héliogabale, parce que ce Prince voulut être revêtu de la dignité de prêtre du Soleil à Emese, & qu'il témoigna un zele insen-

(a) Crév. Hist. des Emp. T. V. pag. 197. *& suiv.* T. VI. p. 38. *& suiv.*

sé pour ce culte. Il est vrai que ce sacerdoce étoit une grande & belle place dans le païs. Elle donnoit l'intendance d'un temple magnifique, tout brillant d'or & de pierres précieuses, où envoyoient leurs offrandes tous les Princes & les peuples de l'Orient. Le simulacre du dieu étoit comme celui de Vénus à Paphos, une pierre de figure conique, de couleur noire, que l'on prétendoit être tombée du ciel, & que la superstition révéroit, comme une image du Soleil, qui n'étoit pas faite de main d'homme. Les cérémonies religieuses s'y exécutoient pompeusement; les habits sacerdotaux étoient superbes. Il n'est donc pas surprenant que le sacerdoce d'un temple de cette espèce ait été brigué par l'empereur Héliogabale. Ce Prince étoit d'ailleurs originaire d'Emese par son ayeule Julia Mæsia, qui étoit née dans cette ville.

Aurélien remporta près d'Emese une célebre victoire sur Xénobie, reine de Palmyre. Les deux armées ne furent pas longtems en présence sans en venir aux mains; & la victoire fut vivement disputée. La cavalerie Palmyrénienne eut même un plein avantage sur celle des Romains. Elle étoit plus nombreuse; & les Romains ayant fait un mouvement pour s'étendre en front, afin de n'être point enveloppés, la cavalerie ennemie, qui les attaqua en ce moment, rompit aisément leurs rangs encore chancellans & affoiblis, & les mit en fuite. Mais, elle fit perdre aux siens le fruit d'un si heureux début, en s'amusant à poursuivre ceux qu'elle avoit obligés de fuir. L'infanterie, dont la force étoit invincible, voyant celle des Orientaux dénuée du secours de sa cavalerie, avança sur elle, la poussa, la mit en désordre; & ce fut alors que les troupes de la Palestine rendirent un bon service, en renversant & assommant à coups de massue, des hommes couverts de fer, sur lesquels les épées & les lances ne trouvoient pas facilement l'endroit foible pour les percer. La cavalerie Romaine, ranimée par le courage & le succès de son infanterie, s'étant ralliée & rétablie elle-même, la victoire d'Aurélien fut complete; les Palmyréniens laisserent le champ de bataille jonché de leurs morts; ceux qui purent échapper, se sauverent dans Emese.

Cette bataille est un si grand évènement, que le récit ne pouvoit manquer d'en être embelli par quelque merveille. Vopiscus raconte qu'au commencement de l'action, pendant que la cavalerie plioit & abandonnoit le combat, on vit une divinité, qui se manifestoit par une forme auguste & au-dessus de la condition mortelle, exhorter l'infanterie à se mettre en mouvement, & attaquer l'ennemi. Le même Écrivain ajoûte qu'Aurélien, après la victoire, étant entré dans

Émeſe, où il fut reçu avec joie, & ayant cru devoir commencer par aller au temple du dieu Elagabale, pour lui rendre des devoirs de religion, reconnut, dans la forme ſous laquelle ce Dieu étoit adoré, l'objet divin qui lui avoit été ſi ſecourable dans le combat. Il n'eſt pas trop aiſé de comprendre la poſſibilité de cette reſſemblance. Celui, qui avoit exhorté les ſoldats Romains à bien faire, devoit ſans doute avoir la forme humaine; & le dieu Élagabale étoit une pierre de figure conique. Mais, Vopiſcus n'y regarde pas de ſi près. Il dit qu'Aurélien, frappé de ce rapport merveilleux, conçut qu'il étoit redevable de ſa victoire à la protection de ce Dieu, & qu'en conſéquence, il orna de riches offrandes le temple d'Emeſe, & dans la ſuite bâtit dans Rome un temple magnifique au Soleil, qui étoit le même qu'Élagabale.

On croit qu'Emeſe reçut les premières lumières de la foi par Saint Sylvain, que l'on compte pour le premier de ſes Évêques, & qui ſouffrit le martyre dans la perſécution de Maximien. Dans la ſuite des tems, cette ville fut érigée en métropole du patriarchat d'Antioche. Épiphane aſſiſta & ſouſcrivit en cette qualité au Concile de Chalcédoine. Les Princes de la première Croiſade prirent Emeſe ſur les Muſulmans Arabes, en l'année 1098. Saladin la reprit environ cent ans après. Les Tartares s'en rendirent les maîtres en 1258; mais, les Muſulmans Mamelucs, les en chaſſerent, & les Mamelucs en furent dépouillés à leur tour par les Turcs, qui en ſont encore aujourd'hui les maîtres, & ſous leſquels elle eſt dans le gouvernement du Bacha de Damas, qui y entretient un Lieutenant & une garniſon.

Il eſt ſurprenant qu'Emeſe, après tant de ſiècles, & après avoir été ruinée par un horrible tremblement de terre, pendant que les Latins poſſédoient la Syrie, conſerve encore tant de veſtiges de ſa haute antiquité. Elle a une enceinte de bonnes murailles, percées de ſix portes, avec des tours de diſtance en diſtance, & un grand foſſé, ſans parler d'un château bâti ſur une éminence, qui paroît un ouvrage Romain. On voit dans les dehors un autre bel édifice à double étage, & qui s'éleve en pyramide d'une grande hauteur. On croit communément que c'eſt le tombeau de Caïus Céſar, neveu d'Auguſte. Ce nom ſe trouve en effet gravé ſur un marbre, & c'eſt preſque tout ce qui ſe peut lire d'une inſcription extrêmement maltraitée. Quoique les Turcs ſe ſoient emparés des plus beaux temples pour en faire des moſquées, il reſte encore aux Chrétiens d'Emeſe des égliſes conſidérables. Le plus beau temple eſt la grande Moſquée, qui étoit au-

trefois l'église métropolitaine.

Les Turcs donnent aujourd'hui à cette ville le nom de Chems, selon Postel, & celui de Haman selon Bellon.

EMILE, *Æmilus*. *Voyez* Emilius.

EMILIA, *Æmilia*, Αἰμιλία, contrée d'Italie, qui étoit ainsi nommée à cause de la voie Emilia qui y passoit. Elle renfermoit une partie de la Lombardie & de la Romagne, & s'étendoit depuis Rimini jusqu'à Plaisance & jusqu'à l'Apennin. Elle est à présent occupée par le Saint Siège, par les Ducs de Mantoue, de Modene & de Parme, & par le Prince de la Mirandole. Ses principales villes étoient Rimini, Bologne, Faenza, Forli, Modene, Plaisance, Ravenne & Regio.

EMILIA, *Æmilia*, Αἰμιλία. (*a*) Il y avoit deux voies ou chemins de ce nom en Italie. L'un passoit à Pise, à Luna & à Sabbates, d'où il alloit à Derthon. Ce fut, selon Strabon, Scaurus qui fit paver ce chemin. L'autre voie Emilia recevoit la voie Flaminia.

C'est de l'une des deux voies Emilia, ou du païs de ce nom qu'on doit entendre ce passage de Cicéron: » On s'est longtems battu dans l'Emilia même, où se trouvoit la cohorte Prétorienne de César. «

EMILIA, *Æmilia*. (*b*) Il y avoit à Rome un quartier qu'on appelloit *Prædia Æmilia*. C'étoit celui où demeuroit la famille des Émiliens.

EMILIA [le Portique], (*c*) *Porticus Æmilia*. On appelloit ainsi un des portiques de Rome. Ce portique fut rétabli l'an de Rome 578, & 174 avant l'Ére Chrétienne.

EMILIA [la Tribu], *Æmilia Tribus*. C'étoit une des Tribus Romaines. *Voyez* Tribus.

EMILIA, *Æmilia*, Αἰμιλία. (*d*) nom d'une des plus considérables familles de Rome. La plûpart des Historiens conviennent que la maison des Émiliens étoit Patricienne & des plus anciennes de Rome. Le premier de leur race, & celui qui laissa le nom à tous ses descendans, ce fut le fils de Pythagore le Philosophe, Mamercus, à qui l'on donna le surnom d'Emilius, à cause de la douceur & de la grace de son parler; au moins, c'est le sentiment de ceux qui ont voulu faire honneur à Pythagore de l'éducation de Numa Pompilius. D'autres tirent l'origine de cette famille d'un fils même de ce Prince, qui fut appellé Mamercus du nom du fils de Pythagore, & surnommé Émilius pour la même raison qu'on vient de dire. Festus veut que la famille des Emiliens ait eu

(*a*) Strab. pag. 217. Cicer. ad Amic. L. X. Epist. 30.

(*b*) Tacit. Annal. L. XV. c. 40.

(*c*) Tit. Liv. L. XLI. c. 27.

(*d*) Plut. Tom. I. pag. 65, 255, 256. Tacit. Annal. L. VI. c. 27. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 455.

pour

pour tige Émilius, fils d'Ascanius.

Quoi qu'il en soit de ces différentes origines, sur lesquelles il seroit aujourd'hui difficile d'asseoir un jugement solide, tous ceux de cette famille, qui ont acquis de la gloire & de la réputation, ont vu leur vertu toujours heureusement secondée par la fortune. Il n'y a eu d'abandonné par la fortune, que Lucius Paulus, qui, à la défaite de Cannes, signala en même tems & sa prudence & sa valeur; car, n'ayant pu détourner son collegue du dessein de donner le combat, il partagea avec lui le péril, & ne partagea point sa fuite; & pendant que celui, qui à toute force avoit voulu combattre, abandonnoit le champ de bataille, celui qui ne combattoit que malgré lui, tint ferme & se fit tuer au milieu des ennemis.

Tacite dit que la famille des Émiliens a été si féconde en bons citoyens, que ceux mêmes qui ont été corrompus dans leurs mœurs, ont cependant été élevés aux charges les plus considérables, & s'en sont acquittés avec honneur & avec distinction.

La famille des Émiliens étoit divisée en plusieurs branches. Il y avoit les Mamercus, les Barbula, les Lépidus, les Papus, les Paulus, les Scaurus, &c. On cherchera par ces noms propres les grands personnages de cette famille dont il ne sera point parlé dans les articles d'Émilius, qui sont ci-après en leur rang.

EMILIA, *Æmilia*, (*a*) surnommée Phyllis. On a de cette Emilia Phyllis, une urne dont l'épitaphe est conçue en ces termes: *Ce monument a été fait pour Emilia Phyllis, fille dont la prudence surpassoit & son sexe & son âge. C'est son infortuné pere qui l'a fait pour elle, pour Cipria Athénaïs sa digne femme, pour tous les siens & pour leurs descendans.* Emilia Phyllis est représentée sur un des côtés de l'urne.

EMILIE, *Æmilia*, Αἰμιλία, (*b*) fille d'Énée & de Lavinie. Quelques-uns ont cru qu'elle conçut secrétement Romulus du dieu Mars.

EMILIE, *Æmilia*, Αἰμιλία, (*c*) vestale Romaine. Cette vestale, & Licinie sa compagne, eurent chacune pendant quelque tems le frere de l'autre pour amant. L'intérêt du plaisir & cette espèce d'alliance les avoient unies, le changement de galans & l'émulation les brouillerent; elles se déchirerent l'une l'autre, & fortifierent les soupçons que quelques-uns avoient déjà conçus de leur conduite. Le Silence du public les rendit plus hardies, & bientôt elles n'eurent presque plus

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 84.

(*b*) Plut. T. I. p. 18.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 204, 205.

de ménagement; elles ne consulterent que leur goût & leur vivacité ; elles ne craignirent point les piques & la jalousie de leurs amans, l'éclat sur cela eût été dangereux pour euxmêmes. Il n'y avoit que les délateurs à craindre ; elles crurent y pourvoir par leur attention à les prévenir ; elles s'assurerent du silence de quelques-uns par leurs caresses, & mirent leurs crimes à couvert par la complicité ; jusqu'à ce qu'enfin un esclave qui avoit été dans leur confidence, soit que l'espérance qu'il avoit eue d'être affranchi par-là, eût été trompée, soit qu'il ne cherchât qu'à satisfaire la malignité attachée à sa condition, se porta pour délateur de ces malheureuses filles, & donna le mouvement à une affaire cruelle, qui non seulement fit périr trois vestales, mais qui par le progrès de leurs faveurs, enveloppa dans leur infortune un grand nombre de personnes de considération, & mit, au rapport de Dion Cassius, toute la ville dans l'intrigue & dans le trouble.

EMILIE, *Æmilia*, Αἰμιλία, (a) autre vestale Romaine. Le feu s'étant éteint par l'imprudence de cette vestale, qui s'étoit reposée du soin de l'entretenir sur une jeune vestale qui n'étoit point encore faite à cette extrême attention que requéroit le ministère, toute la ville en fut dans le trouble & dans la consternation ; le zele des Pontifes s'alluma, on crut qu'une vestale impure avoit approché le foyer sacré. Emilie, sur qui le soupçon tomboit, & qui en effet étoit responsable de la négligence de la jeune vestale, ne trouvant plus de conseil ni de ressource que dans son innocence, s'avança en présence des Prêtres & du reste des vierges, & s'écria, tenant l'autel embrassé : » O Vesta, » gardienne de Rome, si pen» dant trente années j'ai rem» pli dignement mes devoirs, » si j'ai traité les mystères sa» crés avec un esprit pur & un » corps chaste, secoure-moi » maintenant, & n'abandonne » point ta Prêtresse sur le point » de périr d'une manière cruel» le ; si au contraire je suis cou» pable, détourne & expie par » mon supplice le désastre dont » Rome est menacée. « Elle arrache en même tems un morceau du voile qui la couvroit. A peine l'avoit-elle jetté sur l'autel, que les cendres froides se réchauffent, & que le voile fut tout emflammé, &c. Ce ne fut pas-là le seul miracle dont l'ordre des vestales s'est prévalu pour le justification de ses vierges.

EMILIE, *Æmilia*, Αἰμιλία, (b) fille de L. Paulus Emilius, & sœur du célèbre Paul Émile,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 207, 208.

(b) Plut. Tom. I. p. 256. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 57. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 303.

fut mariée à P. Scipion l'Africain. De ce mariage sortit une fille qui fut accordée à Tib. Gracchus. » On rapporte, dit » Tite-Live, que les Sénateurs, » soupant par hazard un jour » dans le Capitole, se leverent » tous de concert, & demanderent à P. Scipion l'Africain » sa fille en mariage pour Tib. » Gracchus, & le presserent de » la lui promettre au milieu de » ce festin solemnel; que P. Scipion l'Africain, s'étant rendu » à leurs instances, dit à Emilie sa femme, quand il fut de » retour dans sa maison, qu'il » avoit fiancé leur cadette; que » cette Dame fâchée qu'il ne » lui eût pas demandé son avis, » ajoûta, que quand ce seroit » Tib. Gracchus qu'il auroit » choisi pour son gendre, il » n'auroit pas dû en faire un » secret à une mere; qu'alors P. » Scipion, voyant que sa femme » n'avoit pas d'éloignement » pour cette alliance, lui avoua » que c'étoit à lui-même qu'il » l'avoit accordée. «

Emilie laissa en mourant une riche succession; car, cette Dame, outre les diamans, les pierreries & les autres bijoux, qui composent la parure des personnes de son rang, avoit une grande quantité de vases d'or & d'argent destinés pour les sacrifices, un train magnifique, des chars. des équipages, un nombre considérable d'esclaves de l'un & de l'autre sexe, le tout proportionné à l'opulence de la maison où elle étoit entrée.

EMILIE, *Æmilia*, Α'ιμιλία, (a) petite fille de Sylla, étoit fille de Scaurus & de Métella. Elle fut d'abord mariée à Man. Glabrio; & comme elle vivoit avec son mari, & qu'elle étoit même grosse, elle fut arrachée d'entre ses bras pour être donnée à Pompée. Celui-ci, pour contracter ce mariage, répudia, à la persuasion de Sylla, sa première femme nommée Antistia. Cette noce, dit Plutarque, fut très-tyrannique & plus convenable aux tems malheureux de Sylla, qu'aux mœurs & à la vie de Pompée; car, ajoûte Plutarque, quel spectacle plus horrible que de voir Emilie traînée enceinte, de la maison de son premier mari, vivant encore, dans celle du second, & Antistia chassée honteusement & impitoyablement. Emilie ne vécut pas long-tems avec Pompée, étant morte peu après en couches.

EMILIE, *Æmilia*, Α'ιμιλία, (b) surnommée Musa, étoit une femme fort riche. Cette Dame étant morte sans avoir d'héritier certain, & sans faire de testament, les intendans du fisc, gens toujours avides, revendiquerent sa succession par une espèce de droit d'aubaine. Tibere arrêta leurs poursuites, &

(a) Plut. T. I. 473, 623.

(b) Tacit. Annal. L. II. c. 48. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 387.

donna les biens vacans à Émilius Lépidus, à la maison duquel cette femme sembloit appartenir.

ÉMILIEN, *Æmilianus*, (*a*) Αἰμιλιανὸς, Proconsul d'Asie, étoit un homme d'un mérite éprouvé dans les plus grands emplois & les commandemens les plus distingués. Il avoit précédé Niger dans le gouvernement de Syrie, & il devint ensuite le principal de ses lieutenans. Sévère ayant fait partir pour l'Asie la meilleure partie de ses troupes, elles aborderent heureusement près de Cyzique. Là elles trouverent Émilien, qui les attendoit à la tête d'une nombreuse armée. La bataille se livra, & les généraux de Sévere remporterent la victoire. L'armée de Niger fut détruite ou dissipée, & Émilien s'enfuit d'abord à Cyzique, ensuite dans une autre ville, où il fut tué par ordre des vainqueurs. Ils étoient autorisés à ne lui point faire de quartier, parce qu'il avoit été déclaré ennemi public avec son chef. On ne peut plaindre sa mort, s'il est vrai, comme le bruit en courut, au rapport d'Hérodien, qu'il ait trahi Niger, soit par raison d'intérêt domestique, & pour sauver ses enfans qui étoient à Rome en la puissance de Sévère, soit par un motif de jalousie, & parce qu'il ne s'accoûtumoit point à recevoir les ordres de celui qu'il avoit vu son égal. Ce qui pourroit fortifier ces soupçons, c'est que Dion Cassius dit de lui, qu'il étoit enflé de sa grandeur, & d'ailleurs parent d'Albin, qui alors vivoit en bonne intelligence avec Sévère.

ÉMILIENS [la Famille des], *Æmiliorum Gens*, (*b*) Αἰμιλίων Οἶκος. *Voyez* Émilia.

ÉMILIUS, *Æmilius*, (*c*) nom d'un des ponts de Rome, ainsi nommé à cause de celui qui le fit bâtir. Il ne subsiste plus. On le nommoit aussi Sublicius, parce qu'il étoit bâti sur pilotis. Ce mot signifie ordinairement un pont de bois. Il est parlé du pont Émilius dans Juvénal.

ÉMILIUS, *Æmilius*, Αἰμύλιος, fils d'Ascanius, de qui quelques-uns ont cru que descendoit la famille des Émiliens.

ÉMILIUS [L.], *L. Æmilius*, Λ. Αἰμύλιος, (*d*) fut élevé au Consulat avec Céson Fabius, l'an 482 avant Jesus-Christ. Le peuple de Rome étoit alors fort mécontent; & la création de ces deux consuls fit, dit-on, dégénérer le mécontentement en une sédition, qui attira aux Romains une guerre étrangère. Mais, la guerre à son tour fit cesser, ou du moins interrompit pour un tems, la discorde des citoyens; & les Sénateurs, de concert avec le peuple, envoye-

(*a*) Dio. Cass. p. 842. Crév. Hist. des Emp. T. V. p. 60, 62.
(*b*) Plut. T. I. p. 255.
(*c*) Juven. Satyr. 6. v. 32.
(*d*) Tit. Liv. L. II. c. 42, 49, 54.

rent contre les Volsques & les Eques rebelles, le Consul L. Émilius, qui, après les avoit vaincus dans un combat, les fit poursuivre par sa cavalerie, qui en tua encore plus dans la fuite, qu'il n'en étoit resté sur le champ de bataille.

Six ans après, L. Émilius fut de nouveau élevé au Consulat avec C. Servilius. Il combattit cette année les Véïens, si l'on peut donner le nom de combat à une action, où l'ennemi eut à peine le tems de se mettre en bataille. Les Veïens furent poussés jusqu'au lieu où étoit leur camp, & là demanderent la paix avec beaucoup de soumission. L. Émilius fut créé consul pour la troisième fois l'an 471 avant Jesus-Christ, avec Opiter Virginius, ou, selon d'autres, avec Vopiscus Julius.

ÉMILIUS [Tib.], (a) *Tib. Æmilius*, créé consul avec L. Valérius, l'an 468 avant J. C. Il fut chargé de faire la guerre contre les Sabins; & voyant que l'ennemi se tenoit renfermé dans ses murailles, il se contenta de piller la campagne. Mais à la fin, les Sabins allarmés par les incendies que les Romains allumoient non seulement dans les maisons des païsans, mais encore dans les bourgs les plus peuplés, accoururent pour empêcher ces ravages, & ayant soutenu contre les Romains un combat dont ils leur disputerent la victoire, allerent dès le lendemain camper dans un poste plus avantageux & plus sûr. Le Consul, prenant leur retraite pour un aveu qu'ils faisoient de leur défaite, s'en retourna à Rome, sans terminer autrement la guerre.

Il fut encore créé Consul trois ans après, & on lui donna pour Collegue Q. Fabius. Comme, dans son premier Consulat il avoit été d'avis qu'on distribuât au peuple les terres conquises, les partisans de la loi Agraire sentirent renaître leurs espérances, quand ils le virent nommé Consul une seconde fois. Les Tribuns aussi, dont les Consuls avoient souvent fait échouer les desseins par leur résistance, compterent de réussir cette fois-là, étant secondés de Tib. Émilius, qui persistoit toujours dans les mêmes sentimens. Les possesseurs de ces biens, & la plus grande partie des Sénateurs, se plaignant que ce magistrat, dans le dessein de devenir le premier de la ville, achetoit la faveur de la multitude du bien des autres, avoient presque justifié les Tribuns, en faisant tomber sur lui seul tout ce qu'une pareille entreprise avoit d'odieux. La dispute auroit eu des suites très-fâcheuses, si le Consul Q. Fabius ne les eût prévenues, en prenant un milieu qui satisfit également les deux partis.

ÉMILIUS [Manius], *Ma-*

(a) Tit. Liv. L. II. c. 61, 62. L. III. c. 1.

rius Æmilius, M. Α'ιμύλιος. (a) fut créé consul avec C. Valérius Potitus, l'an de Rome 345, & 407 avant J. C.

ÉMILIUS [C.], *C. Æmilius*, Γ. Α'ιμύλιος, (b) fut nommé tribun militaire, l'an 391 avant l'Ére Chrétienne. Il eut ordre d'aller faire la guerre aux Eques, & on lui associa Sp. Postumius. D'abord, ils agirent de concert; mais, ayant défait les ennemis dans un combat, ils se partagerent de façon que C. Émilius se chargea de défendre Verrugo avec une partie des troupes, tandis qu'avec l'autre Sp. Postumius ravageroit le païs ennemi. Celui-ci, attaqué tout d'un coup par les Eques, fut obligé de céder, & de se retirer sur les montagnes voisines. Il y eut-là un nouveau combat, la nuit suivante, au clair de la lune. Les cris des combattans, portés jusqu'à Verrugo, y causerent tant de consternation, que les soldats de C. Émilius croyant que les ennemis attaquoient le camp de Sp. Postumius, abondonnerent leur poste, se disperserent dans la campagne, & s'enfuirent à toutes jambes jusqu'à Tusculum, malgré les prieres de leur général, & les efforts qu'il fit pour les retenir.

Trois ans après, C. Émilius fut nommé pour la seconde fois tribun militaire, & eut avec L. Lucrétius, la commission de faire la guerre contre les Volsiniens. Cette nation, bientôt lasse de la guerre, demanda la paix, & l'obtint à condition qu'elle restitueroit aux Romains ce qu'elle leur avoit pris, & de plus fourniroit l'argent dont ils avoient besoin cette année pour payer leurs troupes.

ÉMILIUS [M.], (c) *M. Æmilius*, M. Α'ιμύλιος, fut élevé au tribunat militaire l'an 388 avant J. C. On lui donna cinq Collegues.

ÉMILIUS [L.], (d) *L. Æmilius*, Λ. Α'ιμύλιος, fut nommé tribun militaire, l'an 386 avant l'Ére Chrétienne. On lui donna quatre Collegues. Dès que ces tribuns militaires furent entrés en charge, ils assemblerent le Sénat, & les affaires de la religion furent les premières sur lesquelles ils le consulterent. Avant toutes choses, il fut ordonné qu'on représenteroit tous les traités & toutes les loix qu'on pourroit retrouver, & qui se bornoient alors aux loix des douze tables, & à quelques règlemens de justice, de discipline & de religion établis par les Rois. Lorsqu'ils eurent le tout en leur disposition, ils en communiquerent une partie au peuple; mais, les Pontifes lui déroberent la connoissance de ce qui regardoit le service divin, pour le laisser dans la nécessité d'avoir recours à eux sur cette matière.

(a) Tit. Liv. L. IV. c. 53.
(b) Tit. Liv. L. V, c. 26, 28, 32.
(c) Tit. Liv. L. V. c. 32.
(d) Tit. Liv. L. VI. c. 1, 5, 22, 22, 32.

Deux ans après, L. Émilius fut encore nommé Tribun militaire, & il eut cette année cinq Collegues. Quatre ans après, il fut élevé pour la troisième fois à la même charge, à laquelle il fut élevé de nouveau l'année suivante. Cette année, il fut laissé à Rome avec trois de ses Collegues, pour garder la ville. Enfin, L. Émilius parvint pour la cinquième fois au tribunat militaire, l'an 374 avant Jesus Christ. Il fut chargé avec P. Valérius son Collegue, de conduire un corps de troupes à Satricum contre les Latins & les Volsques qui y avoient assemblé leurs légions. Ils y trouverent les ennemis rangés en bataille, & les combattirent sans différer. Dans le tems qu'ils avoient tout lieu d'espérer la victoire, quoiqu'elle ne se fût pas entièrement déclarée pour eux, une furieuse pluie, accompagnée d'orage, sépara les combattans. Le lendemain, les deux partis en vinrent une seconde fois aux mains. Les ennemis disputerent assez long-tems la victoire, sur-tout par la valeur des légions Latines, qui s'étoient formées dans la discipline des Romains, pendant tant d'années que ces peuples avoient été leurs alliés. Mais, la cavalerie causa parmi eux un désordre que l'infanterie augmenta encore en les chargeant aussitôt après; & comme ils reculoient à mesure que les Romains avançoient, dès qu'ils eurent une fois lâché pied, il leur fut impossible de soutenir la furie des légions Romaines. Ils prirent donc la fuite, & comme ils alloient du côté de Satricum à deux lieues de-là, & non dans leur camp, plusieurs furent taillés en pièces, sur-tout par la cavalerie. Leur camp fut pris & pillé. Dès la nuit suivante, ils se réfugierent, toujours en fuyant, de Satricum à Antium. L'armée Romaine leur marchoit presque sur les talons; mais, la crainte des vaincus fut plus diligente que le courroux des vainqueurs; & les premiers étoient entrés dans la ville, avant que les autres pussent attaquer ou même atteindre leur arrière-garde. Ensuite, les Romains employerent plusieurs jours à piller le païs, n'ayant pas les machines nécessaires pour attaquer les murailles d'Antium, ni les ennemis assez de courage & de forces, pour s'exposer au sort d'une bataille.

ÉMILIUS [L.], *L. Æmilius*, Λ. Αἰμύλιος, (a) fut créé inter-Roi, l'an de Rome 399, & avant J. C. 353.

ÉMILIUS [TIB.], (b) *Tib. Æmilius*, Τι. Αἰμύλιος, créé Quinquevir, l'an de Rome 403, & 349 avant Jesus-Christ. Cette année on entreprit de soulever le peuple, en diminuant le fardeau de ses dettes; & ce fut pour cet effet qu'on créa des

(a) Tit. Liv. L. VII. c. 17.

(b) Tit. Liv. L. VII. c. 21.

Quinquevirs, à qui les fonctions qu'on leur confia, firent donner le nom de Banquiers. L'affaire étoit difficile à manier, étant de la nature de celles où l'on mécontente toujours l'un des deux partis, & souvent les deux ensemble. Mais, ils userent d'un si grand ménagement, tantôt en tirant, suivant les besoins, quelques légères sommes du trésor public, pour consommer tout d'un coup l'affaire; tantôt à l'égard de ceux qui manquoient plutôt de bonne volonté que de moyens, en faisant compter des deniers de la République à qui ils donnoient préalablement ses sûretés, tout ce qui étoit dû à leurs créanciers; quelquefois en les engageant à céder une partie de leurs biens, après qu'on en avoit fait une juste évaluation; qu'ils acquitterent une si grande quantité de dettes, avec la satisfaction de tous les intéressés, dont aucun ne se plaignit qu'on lui eût fait tort.

ÉMILIUS [L.], *L. Æmilius*, Λ. Αἰμύλιος, (*a*) est compté pour le quatorzième inter-Roi de Rome. Il géra cette charge l'an 323 avant Jesus-Christ. Il créa Consuls C. Pœtelius & L. Papirius Mugillanus. D'autres donnent à ce dernier le surnom de Cursor.

ÉMILIUS [Q.] CERRÉTANUS, *Q. Æmilius Cerretanus;* d'autres lisent Q. Aulius Cerrétanus. *Voyez* Cerrétanus.

ÉMILIUS [Q.] BARBULA, *Q. Æmilius Barbula*, (*b*) fut créé Consul avec C. Junius Bubulcus, l'an 315 avant l'Ére Chrétienne. Il mena ses troupes dans la Lucanie, & ayant attaqué inopinément la ville de Nérulum, il la prit de force. Il fut créé de nouveau Consul, six ans après, & eut encore pour Collegue C. Junius Bubulcus. *Voyez* Bubulcus.

ÉMILIUS [M.], *M. Æmilius*, Μ. Αἰμύλιος, (*c*) Consul avec M. Livius Denter, l'an 301 avant Jesus-Christ. Cette année, une flotte de Grecs, sous la conduite de Cléonyme, aborda sur les côtes d'Italie, & prit Thurium dans le païs des Valentins. Le Consul M. Émilius ayant été envoyé contre cet ennemi, le vainquit dès la première rencontre, & l'obligea de rentrer dans ses vaisseaux. Il rendit Thurium à ses premiers habitans, & la paix à tout le païs de Salente. Quelques Auteurs rapportent que ce fut le dictateur Junius Bubulcus qui fut chargé de cette expédition.

ÉMILIUS [L.], *L. Æmilius*, Λ. Αἰμύλιος, (*d*) l'un des Ambassadeurs que les Romains envoyerent en Afrique, l'an 218 avant l'Ére Chrétienne, pour demander au Sénat de Carthage si c'étoit par son ordre qu'Annibal avoit assiégé Sa-

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 23.
(*b*) Tit. Liv. L. IX. c. 20, 21, 30.
(*c*) Tit. Liv. L. X. c. 1, 2.
(*d*) Tit. Liv. L. XXI. c. 18.

gonte ; & s'ils en convenoient, comme il y avoit appparence, déclarer la guerre au peuple de Carthage de la part de celui de Rome.

ÉMILIUS [M.], *M. Æmilius*, M. Αἰμύλιος, (*a*) étoit Préteur de Sicile, l'an 218 avant Jesus-Christ. Ayant été informé que les Carthaginois avoient équipé une flotte, qui étoit principalement destinée à faire la conquête du promontoire de la ville de Lilybée, il y envoya aussitôt des Lieutenans & des Tribuns, avec ordre de veiller à la conservation de cette ville, où étoient renfermées les provisions & les machines nécessaires pour la guerre.

ÉMILIUS [M.], *M. Æmilius*, M. Αἰμύλιος, (*b*) Préteur de la ville, l'an 217 avant J. C. Il lui fut ordonné par le Sénat de travailler avec beaucoup d'exactitude & de régularité à appaiser les Dieux par de certaines cérémonies & de certains sacrifices, conjointement avec le College des Pontifes. Quelque tems après, M. Émilius créa deux Duumvirs, qui, par son ordre, firent marché avec des entrepreneurs, pour la construction d'un temple de la Concorde dans la citadelle. Le même Préteur écrivit aux Consuls de la part du Sénat, & demanda qu'un d'entr'eux revînt à Rome, s'ils le jugeoient à propos, pour tenir les assemblées qui seroient indiquées au jour qu'ils auroient ordonné. Les Consuls répondirent qu'ils ne pouvoient s'éloigner de l'ennemi, sans mettre la république en danger ; qu'il étoit plus à propos de créer un inter-Roi, qui présidât aux assemblées en la place des Consuls, qui étoient tous deux nécessaires à l'armée. Mais, les Sénateurs aimerent mieux nommer un Dictateur.

ÉMILIUS [L.], (*c*) *L. Æmilius*, Λ. Αἰμύλιος, décurion de la cavalerie Gauloise. César en fait mention dans le premier livre de ses commentaires sur la guerre des Gaules.

ÉMILIUS, *Æmilius*, (*d*) Αἰμύλιος, officier de guerre, qui étoit du nombre des Primipiles. Il servit contre les Germains sous la conduite de Germanicus.

EMILIUS, *Æmilius*, (*e*) Αἰμύλιος, officier de guerre, qui fut appellé en témoignage contre Votiénus Montanus, & entra même dans le Sénat pour prouver mieux ce qu'il avançoit, dans un détail circonstancié, sans que toute l'assemblée, par le bruit qu'elle faisoit exprès, pût arrêter l'intempérance de sa langue.

EMILIUS, *Æmilius*, (*f*) Αἰμύλιος, surnommé Jucundus, mestre-de-camp dans l'armée

(*a*) Tit. Liv. L. XXI. c. 49.
(*b*) Tit. Liv. L. XXII. c. 9, 33.
(*c*) Cæs. de Bell. Gall. L. I. p. 22.
(*d*) Tacit. Annal. L. II. c. 11.
(*e*) Tacit. Annal. L. IV. c. 42.
(*f*) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. p. 820.

de Cestius, fut tué par les Juifs, lorsque ce général leva le siege de devant le temple.

EMILIUS, *Æmilius*, (*a*) Α'ιμύλιος, Avocat, à qui, selon Juvénal, on donnoit tout ce qu'il demandoit, quoiqu'il ne plaidât pas aussi-bien que d'autres. La raison qu'en apporte Juvénal, c'est qu'il avoit fait mettre dans le vestibule de sa maison un superbe char de bronze, tiré par quatre grands coursiers. Lui-même étoit représenté sur un fier cheval de bataille; & tenant un javelot courbé, il sembloit menacer de loin; & sa statue, qui ne reregardoit que de côté, méditoit de grands combats.

EMILIUS, [MAGNUS ARBORIUS], (*b*) *Magnus Arborius Æmilius*, célebre Professeur en éloquence, naquit vers l'an 270 dans cette partie de la Gaule qu'on nommoit Novempopulanie. Il se fit connoître à Toulouse aux princes Julien, Dalmace & Annibalien, que le grand Constantin leur frere y retenoit dans une espèce d'exil. Depuis, cet Empereur le fit venir à Constantinople, & lui confia l'éducation d'un de ses enfans. Cet emploi lui procura de grandes richesses; & lorsqu'il fut mort, vers l'an 335, Constantin renvoya son corps à ses parens. C'est ce que nous apprend Ausone, neveu de Magnus Arborius Emilius.

EMIM, *Emim*, Ο'μμαῖοι, (*c*) peuples du païs de Chanaan, qui habitoient au-de-là du Jourdain. Ils furent défaits par Chodorlahomor & ses alliés. Moïse dit qu'ils furent battus à Save-Cariathaïm, ou dans la pleine de Cariathaïm. Or, Cariathaïm étoit dans le païs que Séhon conquit sur les Moabites. Les Emins étoient un peuple belliqueux, & d'une taille gigantesque, un peuple nombreux, robuste, *& tam excelsus, ut de Enacum stirpe quasi gigantes crederentur*. Il y a assez d'apparence que ce qui est dit dans la Génese d'Ana, qui trouva les Jéamens dans le désert, doit s'entendre des Emims, qu'Ana rencontra, & qu'il battit.

EMINENS, *Eminens*, nom d'un cheval du cirque. *Voyez* chevaux du cirque.

EMINENTISSIME, *Eminentissimus*, (*d*) qualité donnée sur les monumens aux Pilaires & aux Ventilateurs, qui étoient des joueurs de passe-passe; elle y est aussi donnée aux Agitateurs du cirque.

EMISSAIRE, *Emissarius*. *Voyez* Bouc Emissaire.

EMITHÉE, *Emithea*, Ἡμιθέα. *Voyez* Hémithée.

EMMANUEL, *Emmanuel*,

(*a*) Juven. Satyr. 7. v. 124.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 334.

(*c*) Genes. c. 14. v. 5. Deuter. c. 2. v. 10.

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 68.

Ἐμμανουὴλ, (*a*) terme Hébreu, qui signifie *Dieu avec nous*. Isaïe, dans la célebre prophétie où il annonça à Achaz la naissance du Messie, qui devoit sortir d'une mere vierge, dit que cet enfant sera nommé, & sera réellement Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous. Il répete la même chose, en parlant de l'armée ennemie qui devoit venir inonder la Judée : *Elle étendra ses aîles sur la vaste étendue de votre terre, ô Emmanuel.* Saint Matthieu nous avertit que cette prophétie fut accomplie à la naissance de Jesus-Christ, sorti de la Vierge Marie, & réunissant en lui-même les deux natures, la divine & l'humaine; & en ce sens véritablement Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous.

EMMAUS, *Emmaus*, Ἐμμαοὺς. *Voyez* Ammaüs.

ÉMMÉLIE, *Emmelia*, (*b*) Ἐμμέλεια, sorte de danse chez les Grecs. Un des suivans de Bacchus, dans sa conquête des Indes, l'inventa & lui donna son nom; elle étoit grave & sérieuse. Telles sont nos Sarabandes, nos grands airs de caractères que nous appellons danses nobles & terre-à-terre. Il y a sur l'Emmélie théatrale un doute; on ne sçait si c'étoit une danse qui s'exécutoit dans les tragédies anciennes, ou si c'étoit quelque sorte de mélodie dont elles étoient accompagnées.

EMMER, *Emmer*, Ἐμμὴρ, (*c*) chef d'une famille sacerdotale, qui étoit la sixième dans la distribution faite du tems de David. Les descendans d'Emmer revinrent de la captivité de Babylone au nombre de mille cinquante-deux.

EMODA, *Emoda*, lieu, qui est nommé dans ce vers de Valérius Flaccus, & qui n'en est pas mieux connu pour cela :

. . . . *pandit opes Emoda suas.*

il y en a qui lisent Eumoda.

ÉMODE, *Emodus*, Ἐμωδὸς, (*d*) partie d'une chaîne de montagnes situées en Asie. Il y en a qui la nomment en pluriel, & d'autres en singulier. Pline même dit tantôt le mont Emode, tantôt les monts Emodes. On trouve la même chose dans Strabon.

Pline donne à cette chaîne de montagnes qui parcourt l'Asie, divers noms qu'il arrange ainsi : Imaus, dans la partie orientale, ensuite Emodus, Paropamisus, Circius, Chambades, Pariadreo, Choatras, Orege, Oroandes, Niphates, Taurus; & dans l'endroit où elle s'éleve davantage, on l'appelle Caucase. Il met les monts Emodes, à l'endroit où commençoient

(*a*) Isaï. c. 7. v. 14. c. 8. v. 8. Matth. c. 1. v. 23.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 310.

(*c*) Paral. L. I. c. 9. v. 12. c. 24. v. 14. Esdr. L. I. c. 2. v. 37. Jerem. c. 20. v. 1.

(*d*) Plin. T. I. p. 272, 316. *& seq.* Strab. p. 689, 699. Diod. Sicul. p. 85.

alors les nations Indiennes, & dit un peu plus bas que l'Imaus, l'Emode, le Paropamise & le Caucase sont joints l'un à l'autre; & un peu après il ajoûte qu'au-de-là des monts Emodes, on voit les Seres. Denys le Périégete met dans le mont Emode la source de l'Oxus, qui, coulant au milieu de la Sogdiane, se jette dans la mer Caspienne ; mais, ce Géographe étend fort loin l'Emode ; car il dit que Bacchus ayant défait les nations basannées des Indiens, alla aux monts Emodes, au pied desquels roulent les flots de l'Océan oriental, & que Bacchus, ayant dressé deux colonnes en cet endroit, il s'en retourna triomphant à la rivière d'Ismene. Le même Auteur dit que l'Hypanis & le Mégarse, deux fleuves très rapides, dont le premier est chargé d'or, partent du mont Emode, coulent dans le païs du Gange, & poursuivent leur cours vers le midi, à l'extrêmité de la Colide. On peut juger que dans ces deux derniers passages, le mont Emode est pris dans son nom propre, & que dans le premier passage de Denys le Périégete, il est pris dans un sens plus étendu que celui de Pline.

EMOLUS. *Voyez* Eumolus.

EMON, *Æmon*, (*a*) pere de Laërce. C'est pour cela qu'Homère appelle ce dernier Emonides.

EMON, *Æmon*, nom d'un homme qui ayant conçu une passion criminelle pour sa fille, fut changé en montagne.

EMONA. *Voyez* Hémona.

EMONE, *Æmona*, *Emona*, Ἥμωνα, (*b*) ville de la Pannonie. Elle étoit la dernière du païs, & située au pied des Alpes. Pline en fait une colonie.

Maximin, se disposant à entrer en Italie, marcha de Sirmium vers Emone, & quand il se vit près de cette ville, après avoir sacrifié aux dieux tutélaires du païs, afin qu'ils favorisassent son entrée en Italie, il fit son avant-garde de ses légions formées en bataillons quarrés, qui avoient pourtant plus de profondeur que de front. A la suite, il plaça les bagages. Il fermoit lui-même la marche, avec sa garde Prétorienne. Il avoit jetté sur les aîles toute sa cavalerie, qui étoit partie bardée de fer, partie composée de Germains ; & tout ce qu'il avoit de troupes légeres, gens de traits Maures, archers Osrhoéniens. Il arriva en cet ordre à Emone, faisant observer sur la route une exacte discipline, afin de se concilier la faveur des peuples.

Ses coureurs, qui précédoient l'armée, vinrent lui apprendre que la ville d'Emone étoit déserte, & sans aucun habitant ;

(*a*) Homer. Iliad. L. XVII. v. 467.
(*b*) Plin. T. I. p. 180. Ptolem. L. II. c. 15. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 359, 360.

ce qui d'abord lui causa de la joie, dans la pensée que la terreur seule de ses armes mettoit en fuite ses ennemis, & lui livreroit avec la même facilité toutes les places de l'Italie. Mais, lorsqu'il sçut que cette désertion ne s'étoit point faite précipitamment & en désordre, qu'il y paroissoit visiblement du dessein, que les habitans en se retirant avoient emporté toutes leurs richesses & toutes leurs provisions, & brûlé ce qu'ils ne pouvoient emporter, en sorte qu'il ne trouveroit dans cette ville ni dans les campagnes qui l'environnoient, aucune ressource de subsistance, ni pour les hommes, ni pour les animaux, il changea de sentiment; & ses troupes mêmes commencerent à murmurer, parce que s'étant flattées que l'Italie leur fourniroit des vivres en abondance, elles s'en voyoient manquer dès les premières approches. Il voulut, suivant son caractère, arrêter l'indocilité & la mutinerie des soldats par les voies de rigueur, & il ne réussit qu'à s'en faire haïr.

Les Italiens nomment aujourd'hui Emone Lubiana, & les Allemands Laubach, au sentiment de Simler, rapporté par Ortélius, & suivi par le P. Hardouin. Lasius croit au contraire qu'Emone est aujourd'hui Igg, ville de la Carniole.

EMONÉENS, *Æmonenses*, (*a*) peuple dont Cicéron parle dans son oraison pour L. Flaccus. Il appelle leur ville *Civitas Æmonensis*. On doit sans doute l'entendre de la ville d'Emone.

EMONIDES, *Æmonides*, (*b*) terme qui se trouve dans Virgile, & qui peut signifier le fils d'Emon. Ce personnage est représenté par le Poëte, comme grand-prêtre d'Apollon & de Diane, ayant le front ceint d'un bandeau sacré. Il brilloit par ses superbes habits & par ses armes éclatantes. Énée marcha à lui, le poursuivit, le renversa, l'immola, & couvrit ses yeux d'une éternelle nuit. Séreste s'empara de ses armes pour en élever un trophée au dieu de la guerre.

EMONIE, *Æmonia*, Ἀ'ιμονία, (*c*) l'un des noms qu'a portés la Thessalie. Celui-ci lui fut donné à cause du roi Emon, au rapport de Strabon.

EMPALEMENT, *Infixio*. (*d*) Il se trouve dans l'antiquité des exemples de gens empalés, comme font les Turcs aujourd'hui. » Je vois des croix, dit » Sénèque, de différentes sor» tes; les uns sont pendus ren» versés; les autres ont des pieux » fichés dans le fondement. « Plus clairement dans un autre endroit : » Pensez à la prison, » à différentes sortes de croix, » & à un homme percé par le

(*a*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 26. *& seq.*

(*b*) Virg. Æneid. L. X. v. 537. *& seq.*

(*c*) Strab. p. 443.

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 239.

» milieu du corps, d'un pieu qui » lui sort par la bouche. «

EMPÉDOCLE, *Empedocles*, Ἐμπεδοκλῆς, (*a*) Philosophe Pythagoricien, étoit d'Agrigente, ville de Sicile. Tous les Auteurs sont d'accord sur sa patrie, & quand ils ne nous en diroient rien, Empédocle nous l'apprendroit lui-même; mais, ils ne s'accordent pas tous sur le nom de son pere. Hippobote, Timée, Hermippus & Apollodore le font fils de Méton, qui étoit fils d'un autre Empédocle. Cependant, Diogène Laërce parle d'une lettre de Télauges, fils de Pythagore, à Philolaüs, qui faisoit Empédocle fils d'Archinome. Quant à l'historien Satyrus, qui disoit dans ses vies, qu'Empédocle étoit fils d'Exénete, & qu'il avoit eu aussi un fils du même nom, on doit sans doute entendre d'Empédocle, le grand-pere, ce que dit cet Historien, & il seroit aisé de le prouver.

On peut sçavoir à peu près le tems où Empédocle est venu au monde; car, selon Diogène Laërce, il florissoit dans la 84.e Olympiade; & en lui donnant alors 45 ans, ce qui paroît assez naturel, il a dû naître au commencement de la 73.e Olympiade; ce qui s'accorderoit avec ce que dit Alcidamas, que Zénon d'Élée & Empédocle étoient en même tems disciples de Parménides. Suidas nous apprend que Zénon d'Élée étoit disciple de Parménides dans la 78.e Olympiade; mais, Zénon d'Élée devoit être alors plus âgé qu'Empédocle. Enfin, un autre Synchronisme qui appuie encore le sentiment de Diogène Laërce, c'est que Mélitus, orateur Athénien, qui fut un des accusateurs de Socrate, vivoit du tems d'Empédocle & de Zénon d'Élée, suivant Suidas, & que dans la même Olympiade où Empédocle florissoit, il commandoit les Samiens, & remporta la victoire dans un combat naval contre Sophocles qui commandoit les Athéniens.

Timée & ceux qui l'ont suivi, ont eu tort de faire Empédocle disciple de Pythagore, qui devoit avoir près de quatre-vingts ans la première année de la 68.e Olympiade, comme il est aisé de le prouver par Diodore de Sicile & par Diogène Laërce. Il faut donc s'en tenir aux témoignages de Théophraste & d'Alcidamas, qui le font disciple de Parménides, dont il fut l'imitateur & l'émule. Il fréquenta ensuite les assemblées des Pythagoriciens, soit sous Télauges, fils de Pythagore, comme le croit Vossius, soit,

(*a*) Diog. Laërt. pag. 600. *& seq.* Strab. pag. 274, 276, 364. Plut. T. I. p. 890. Athen. pag. 3, 365, 423, 510, 610. Plin. Tom. II. p. 494, 523, 759. Cicer. de Orat. L. I. c. 109. Suid. T. I. pag. 889, 890. Horat. L. I. Epist. 12. v. 20. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 134. Tom. VI. p. 546. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 144. Tom. X. pag. 54. *& suiv.*

comme le veut Dodwel, sous un autre Pythagore, disciple du premier; mais, nous croyons que ce ne fut qu'après son retour de ses voyages; car, Empédocle voulut aller à la source de la science, & l'apprendre chez les peuples que les Grecs nommoient Barbares. Pline le met au nombre de ceux qui s'exilerent de leur païs pour apprendre la magie, comme avoit fait Pythagore.

Empédocle étoit Philosophe, Poëte, Historien, Médecin & Théologien, instruit dans l'école des Prêtres Égytiens. C'en étoit trop pour n'être pas cru Magicien; car, comme l'a remarqué Apulée, examiner avec curiosité l'ordre & l'arrangement du monde, en sorte qu'on pût prédire par les règles de l'Astronomie, quelque changement dans la nature; avoir des idées élevées des Dieux, & célébrer leur bonté, cela suffisoit pour être accusé de magie, c'est-à-dire, pour être accusé de pouvoir changer l'ordre des élémens, comme si pour sçavoir qu'un évènement doit arriver, on étoit la cause qui le produisoit.

Nous pouvons donc croire, sans craindre de nous tromper, que la magie d'Empédocle étoit la science qu'il rapporta de ses voyages. Nous ne sçavons pas en quel tems il les fit; mais il y a apparence qu'il étoit de retour à Agrigente plusieurs années avant la 84.e Olympiade. Il fut cause d'un règlement que firent les Pythagoriciens, pour interdire l'entrée de leurs assemblées aux Poëtes épiques. La raison qu'en rapporte Néanthes, c'est qu'il avoit composé un poëme où il divulguoit leur doctrine; c'est-à-dire, qu'il y parloit plus clairement que ne faisoient les Pythagoriciens dans leurs énigmes & leurs symboles, qu'ils ne faisoient point difficulté de rendre publics, mais de telle sorte que le commun des hommes n'en étoit pas plus sçavant. Nous ignorons si le règlement des Pythagoriciens eut un effet rétroactif par rapport à Empédocle; ce qui est certain, c'est que tous les Auteurs le mettent au nombre des plus fameux Philosophes de cette école. Il ne fixa pas tellement son séjour à Agrigente sa patrie, qu'il ne voyageât encore dans les autres villes de Sicile, en Italie & en Grece. Il étoit à Thurium, ville d'Italie, dans la 84.e Olympiade, puisque Gallus nous apprend qu'il étoit venu quelque tems après qu'elle eut été bâtie; or, la fondation de cette ville est de la 3.e année de la 83.e Olympiade, selon Diodore de Sicile.

Empédocle s'appliquoit non seulement à composer des ouvrages, mais encore à réformer les mœurs de ses concitoyens; car tel étoit l'usage des Pythagoriciens, & il ne tint pas à Empédocle de faire à Agrigente ce que Pythagore avoit fait à Crotone. Les mœurs des Agrigentins lui donnerent

lieu d'exercer ses talens. Mais, l'autorité qu'il s'étoit acquise sur ses concitoyens, ne lui fit pas naître le désir de dominer sur eux, & la vénération où il étoit à Agrigente, ne lui servit qu'à y faire règner, autant qu'il put, la paix & le bon ordre. On lui offrit l'autorité suprême; mais, il n'étoit pas assez ambitieux pour préférer à un état médiocre & tranquille, un état qui fait toujours des jaloux. Ennemi déclaré de la tyrannie, il faisoit punir sans miséricorde quiconque osoit faire paroître dans sa conduite qu'il y tendoit. Un Agrigentin l'avoit invité à manger chez lui; l'heure du repas étant venue, il demanda pourquoi on ne servoit pas; c'est, dit le maître de la maison, qu'on attend le ministre du conseil. Cet officier arriva en effet quelque tems après, & on le fit Roi du festin. Il se comporta d'une manière si insolente pendant le repas, qu'Empédocle soupçonna qu'il y avoit entre ce Roi du festin & celui qui l'avoit invité, quelque complot pour rétablir la tyrannie. Il falloit que le soupçon fût bien fondé, puisqu'Empédocle, qui n'avoit rien dit pendant le repas, ayant fait appeller le lendemain ces deux hommes devant le Conseil, ils furent condamnés à mort.

Cette action donna du crédit à Empédocle dans le gouvernement d'Agrigente. Son premier soin fut de faire cesser les divisions qui regnoient parmi les Agrigentins, & de leur inspirer de se regarder tous comme égaux, & comme citoyens d'une même ville. Il porta ensuite son attention à réprimer l'insolence des principaux de la ville, & à empêcher qu'on ne dissipât le trésor public; pour lui, il employoit ses revenus à marier les filles qui n'avoient point de dot.

L'amitié ne pouvoit rien sur son esprit, lorsqu'il s'agissoit de choses qui étoient contraires au bon ordre qu'il vouloit établir. Acron, fameux médecin qu'il avoit mis en réputation, ayant demandé au Conseil un lieu pour y élever un monument à son pere, Empédocle n'eut pas la complaisance de déférer aux désirs de son ami; il s'y opposa, en faisant voir combien cette distinction tendoit à introduire l'envie & la jalousie. Ce fut par le même motif de l'amour de l'égalité entre les citoyens, qu'il fit casser le conseil composé de mille citoyens les plus riches; il le rendit triennal, & fit en sorte qu'on en accordât l'entrée à ceux du peuple, ou au moins à ceux qui étoient dans la disposition de favoriser le gouvernement démocratique.

Une pareille conduite ne pouvoit qu'attirer à Empédocle l'inimitié de bien des gens. On trouvoit mauvais qu'il fût environné de jeunes gens, qu'il fût habillé d'une façon singulière, qu'il eût toujours un visage sérieux & grave, & qu'il

ne

ne se communiquât point à tout le monde ; c'étoient, dans l'esprit de certaines personnes, des indices de fierté, & des marques certaines qu'il vouloit devenir le tyran de ses compatriotes. Mais, un Pythagoricien tel qu'Empédocle, qui faisoit profession de suivre exactement ces préceptes si sages de morale, connus sous le nom de vers dorés, ne devoit point être ébranlé par les discours de ses ennemis ; aussi continua-t-il à employer pour le bien de ses concitoyens, ses talens pour le gouvernement, & sa science, c'est-à-dire, les connoissances qu'il avoit de la Philosophie, de la Physique & de la Médecine, au risque de passer pour un Magicien.

On a déja dit que Pline le met au nombre de ceux qui faisoient profession d'enseigner secrétement cet art de tout tems si décrié ; aussi Gorgias, fameux Orateur de Léontium en Sicile, assuroit-il, au rapport de l'historien Satyrus, qu'il avoit assisté à ses opérations magiques. C'est, ajoûte cet Orateur, ce qu'il promet aussi dans des vers, où il enseigne non seulement les remedes pour la vieillesse & les maladies, mais encore l'art de faire souffler les vents & de les appaiser à sa volonté, de faire venir la sécheresse, tomber la pluie & enfin de retirer les morts des enfers.

Le mot γοητεύοντι, dont se sert Diogène Laërce, nous feroit croire que ce n'étoit pas de la magie naturelle qu'Empédocle étoit accusé, mais de celle qui consistoit à produire des effets extraordinaires par des pratiques superstitieuses, ce qui nous donneroit d'Empédocle l'idée d'un charlatan. Diogène Laërce rapporte en effet des vers qui renferment ces belles promesses, dont parloit Gorgias ; mais, nous sommes persuadés que toute cette magie bien examinée, se réduira à la connoissance qu'il avoit de la nature, & qu'il pouvoit dire ces paroles que Boëce adresse à la Philosophie : *atque hoc ipso affines fuisse videmur maleficio, quod tuis imbuti disciplinis*.

Voici donc des preuves de la magie d'Empédocle. Diogène Laërce, ou plutôt l'Historien Timée, raconte que les vents Etésiens soufflant avec violence, causoient du dommage aux fruits de la terre, & que ce Philosophe ayant fait écorcher des ânes, fit faire des outres de leurs peaux; on les étendit sur les collines & sur le sommet des montagnes pour recevoir le vent, & le vent ayant cessé de souffler, le surnom de chasse-vent, en resta à Empédocle. Il sembleroit, en lisant ce fait dans Diogène Laërce, qu'Empédocle auroit fait faire des outres pour y renfermer le vent, & c'est en effet ce qu'ont cru plusieurs Auteurs; mais, par le récit de Plutarque, de saint Clément

d'Alexandrie & de Suidas, il paroît qu'il ne s'agissoit que de boucher une ouverture de montagne, d'où sortoient des exhalaisons infectées qu'un vent de midi poussoit vers le territoire d'Agrigente ; & que cette ouverture ayant été fermée, les habitans n'en ressentirent plus d'incommodité. On voit que la magie ne devoit pas avoir beaucoup de part à cette opération, & qu'il n'y en avoit pas plus, que dans ce qu'il fit à Sélinunte, qu'il délivra aussi de la peste, causée par la puanteur des eaux d'un fleuve qui faisoit mourir les Sélinuntiens, & empêchoient leurs femmes d'accoucher facilement. Il fit entrer à ses frais dans ce fleuve, deux petites rivières qui en adoucirent les eaux, & qui leur ôterent leur mauvaise qualité, peut-être en détrempant leur viscosité, comme l'explique Naudé, & en faisant écouler toutes les immondices.

C'est cependant sur ces faits & d'autres semblables, qu'est établi le merveilleux des actions d'Empédocle & des autres Pythagoriciens. Les tremblemens de terre prédits infailliblement, la peste chassée, la violence des vents & des tempêtes appaisée, les flots de la mer & des fleuves rendus tranquilles, afin que les disciples d'Empédocle pussent les passer sans danger; ce sont les talens que Jamblique attribue à notre Philosophe comme à Pythagore; mais les faits réduits à leur simplicité, & la grande connoissance qu'Empédole avoit de la nature, auroient fait disparoître le merveilleux aux yeux des personnes éclairées.

Il n'y avoit pas jusqu'à la musique, dont Empédocle ne tirât parti. Il étoit à Géla, chez son ami Anchitus, lorsqu'on vint l'avertir qu'un jeune homme en fureur & outré de douleur vouloit tuer cet ami, parce qu'en qualité de juge de la ville, il avoit condamné à mort le pere de ce jeune homme. Empédocle tâcha de lui remettre l'esprit par ses discours, & n'y ayant pas réussi, il y joignit le son de sa lyre aussi inutilement, jusqu'à ce qu'ayant tout d'un coup changé de modulation, il chanta ce vers du quatrième livre de l'Odyssée:

Νηπενθές τ' ἄχολόν τε κακῶν ἐπίληθον ἁπάντων.

Alors la fureur du jeune homme se trouva calmée, & Empédocle ayant ainsi sauvé la vie à son hôte, se fit un ami du jeune homme, qui fut un de ses plus fameux disciples. L'interprete d'Hermogenes & saint Basile, cités par Vossius, rapportent aussi cet effet admirable de la musique; mais, ils disent que ce jeune homme vouloit tuer son pere, ce qu'on pourroit entendre du fils d'Anchitus même, nommé Pausanias, qu'Empédocle aima tendrement, & à qui il dédia ses livres de Physique. Cette supposition ne s'accorde pourtant pas avec le récit

que nous venons de faire, sur le témoignage de Jamblique.

La Médecine ne servit pas peu aussi à rendre Empédocle recommandable; on peut même dire qu'elle contribua plus que toute autre chose, à le faire passer pour magicien, puisque c'est par son moyen qu'il opéra son chef-d'œuvre de magie, je veux dire, la résurrection de Panthia, femme d'Agrigente. Héraclide avoit fait un livre exprès sur ce miracle, intitulé περι της ἀπνϗ; plusieurs Auteurs en font mention. Origene l'apporte même en exemple, pour prouver que la résurrection n'est pas impossible; mais, il faut voir sur quelles autorités cette résurrection est appuyée. Héraclide étoit regardé dans l'antiquité, comme un homme qui aimoit le merveilleux, & qui ne se plaisoit qu'à raconter des choses extraordinaires, & même quelquefois hors de vraisemblance. Hermippe conte la chose plus simplement, car il se contente de dire que cette femme, ayant été abandonnée des médecins, fut guérie par Empédocle. Il y a apparence cependant qu'elle fut tenue pour morte, puisqu'Héraclide, au rapport de Galien, disoit que les médecins examinerent si elle l'étoit effectivement. Empédocle, qui étoit habile dans leur art, pouvoit n'y être pas trompé, d'autant plus que cette femme, qui étoit sans poux & sans respiration, & qui ressembloit en tout à une personne morte, avoit toujours un peu de chaleur vers les parties du cœur. Ainsi, Empédocle put lui donner quelques remedes qui la tirerent de sa léthargie; voilà le miracle réduit à sa juste valeur. Pour ce qui est des circonstances qu'Héraclide y avoit ajoûtées, on peut dire, avec Galien, qu'il est difficile de croire comment cela a pu se faire.

Cependant, cette guérison, ou, comme le vouloit Héraclide, cette résurrection, mit le comble à la gloire & à la réputation d'Empédocle; on ne le regarda plus à Agrigente que comme un homme divin; & les Sélinuntiens, depuis qu'il les avoit délivrés de la peste, n'en avoient pas une moindre idée. Ils ne firent pas même difficulté, un jour qu'ils le rencontrerent, de se jetter à ses genoux, & de l'honorer comme un dieu.

Il paroît que ce furent-là les dernières actions éclatantes d'Empédocle en Sicile; car c'est quelque tems après qu'Hippobote & Diodore d'Ephese le font partir pour aller se précipiter dans le gouffre du mont Etna. S'il falloit les en croire, c'étoit afin de ne pas perdre l'occasion de passer pour un dieu, en disparoissant tout d'un coup, tandis que la mémoire de ce qu'il venoit de faire étoit encore récente. Mais, les Auteurs qui ne conviennent point de cette étrange folie, nous apprennent qu'il se retira dans le Péloponnèse. Il y alloit dans le

tems des jeux Olympiques, & il y remporta même une fois le prix de la course du char ; on ne sçait pas au reste en quelle Olympiade cela arriva. Ce fut en cette occasion qu'il offrit un bœuf fait de Myrrhe, d'encens & de parfums les plus précieux, qu'il distribua à ceux qui étoient présens, parce qu'en qualité de Philosophe Pythagoricien, il n'avoit garde de contribuer à la destruction d'un animal.

Lorsqu'Empédocle alloit aux jeux Olympiques, on ne parloit que de lui ; ses louanges faisoient le sujet ordinaire des conversations. Le chantre Cléomenes y chantoit ses Purgations, comme nous l'apprennent Athénée & Diogene Laërce. C'étoit un usage ancien de chanter ainsi en public les vers des grands Poëtes, comme ceux d'Homère, d'Hésiode, d'Archiloque, de Mimnerme, de Phocylides & d'autres.

Ces Purgations d'Empédocle étoient un poëme de trois mille vers hexametres, sur les devoirs de la vie civile, le culte des dieux & les préceptes de morale. La manière dont il commençoit cet ouvrage, paroît être un adieu aux Agrigentins, puisqu'il leur annonce qu'ils ne le verront plus parmi eux comme un homme mortel, mais qu'il s'en va dans les villes florissantes, où il sera honoré des hommes & des femmes. Ce début feroit croire qu'il l'auroit composé dans le tems qu'il s'étoit retiré dans le Péloponnèse ; car, Empédocle, étant allé, suivant sa coûtume, aux jeux Olympiques, trouva à son retour les esprits indisposés contre lui. Les enfans de ceux à l'ambition desquels sa probité, son désintéressement & sa fermeté avoient été un obstacle, s'opposerent à son entrée dans Agrigente, en sorte qu'il fut obligé de s'en retourner dans le Péloponnèse. C'est ce que l'historien Timée rapportoit comme une chose certaine, aussi-bien que sa mort dans le lieu de son exil ; c'est pourquoi, ajoûte-t-il, le genre & le tems de sa mort sont incertains. Apollodore, d'après Aristote, dit qu'il est mort à l'âge de soixante ans, & il prétend que ceux-là ne sçavoient point l'histoire d'Empédocle, qui rapportoient qu'il s'étoit enfui d'Agrigente à Syracuse, & qu'il avoit porté les armes avec les Syracusains contre les Athéniens, puisqu'il étoit trop vieux. Diodore de Sicile marque deux expéditions des Athéniens contre les Syracusains ; la première, à la seconde année de la 88.e Olympiade, & la seconde, à la seconde année de la 91.e Olympiade. C'est à cette seconde expédition qu'il faut rapporter ce que dit Apollodore, qu'Empédocle étoit déjà vieux, puisqu'il auroit eu alors soixante-douze ans ; ainsi, s'il est mort à l'âge de 60 ans, comme le dit Aristote, il sera mort vers la première année de la 88.e Olympiade, un an avant que les

Athéniens entrassent en Sicile, ce qui confirme le sentiment que nous avons avancé au commencement de cet article, qu'Empédocle étoit né dans la 73.e Olympiade.

Quant à la manière dont il mourut, les sentimens étoient partagés ; les uns disoient qu'étant monté dans un chariot, pour aller à une grande assemblée qui se tenoit à Messine, ou bien Messene, car on peut fort bien entendre de Messene, ville du Péloponnèse, ce que dit Néanthes, il tomba du chariot, & se cassa la cuisse ; les autres, qu'il étoit tombé dans la mer, & qu'il s'étoit noyé. Diodore de Trœzene prétendoit qu'il s'étoit pendu ; enfin, le plus grand nombre des Auteurs nous le représentent comme un fou & un ambitieux, qui s'est jetté dans le gouffre du mont Etna, afin, disent-ils, de passer pour un dieu ; c'est ainsi qu'en parle Horace, après ces Auteurs. Quand on fait seulement réflexion à la vie & aux mœurs d'Empédocle, & des Pythagoriciens en général, on a de la peine à concilier une conduite aussi sage que la leur avec une mort si extravagante ; & quand même le fait seroit plus vraisemblable, le motif qu'on attribue à Empédocle, de finir ainsi ses jours, pourroit-il trouver croyance dans les esprits ? Nous avouerons que, malgré le ridicule de ce genre de mort, si on vouloit se déterminer par le plus grand nombre des Auteurs qui en parlent, on seroit contraint de le croire véritable ; mais 1.° Timée s'inscrit en faux contre cette mort ; il cite Pausanias, ce fils d'Anchitus ami d'Empédocle, qui non seulement n'en faisoit aucune mention, quoique la proximité du lieu ne lui permît pas de l'ignorer, s'il étoit vrai principalement qu'on eût trouvé la pantoufle d'Empédocle, qui pouvoit constater le fait ; mais qui de plus avoit écrit contre ceux qui publioient une chose si peu digne d'un aussi grand Philosophe. 2.° Les sentimens différens entre lesquels sont partagés les Auteurs, font voir que cette mort dans le mont Etna, n'étoit pas un fait avéré. 3.° Il y a apparence que les ennemis d'Empédocle firent courir ce bruit pour le décrier ; car, sa vertu, la pureté de ses mœurs, sa science profonde & sa grande réputation, étoient propres à lui attirer des envieux, comme pouvoient être quantité de Sçavans de son tems que son mérite offusquoit. C'est sans doute pour ces raisons que plusieurs Auteurs anciens, comme Strabon, ont traité de fable cette mort d'Empédocle.

Pour ce qui est du motif qu'on lui attribue, d'avoir voulu passer pour un dieu dans la postérité, il avoit pu donner lieu à cette accusation. On voit que Timée lui reproche son orgueil & son amour propre, parce qu'il avoit dit qu'il seroit un dieu immortel, & qu'il ne con-

verseroit plus, comme un homme mortel, avec les autres hommes. C'est au commencement de ses Purgations qu'il s'exprimoit ainsi, en parlant aux Agrigentins. Mais, il ne falloit point prendre le mot *dieu* à la letere; car, selon le dogme des Pythagoriciens touchant la divinité, il ne signifioit point ce que les ennemis d'Empédocle vouloient lui faire signifier. Ces Philosophes croyoient un Être suprême, éternel, qui avoit fait toutes choses; au-dessous de ce dieu, ils admettoient des dieux immortels, qui avoient toujours les mêmes pensées & les mêmes sentimens que le dieu qui les avoit créés, & dont ils étoient les images inaltérables, étant incapables d'aucune pente au mal. Dans le second rang, ils plaçoient les héros; c'étoit une espèce moyenne de dieux entre les dieux immortels & les dieux mortels, c'est-à-dire, les ames des hommes, car ils les mettoient au troisième rang, & leur donnoient le nom de dieux mortels, lorsque par leur vertu elles étoient arrivées à l'éther pur, ou au lieu qui est immédiatement au-dessous de la lune. C'étoit-là la place qu'ils assignoient aux ames bienheureuses, qui, selon Socrate, vont avec les dieux jouir d'une félicité éternelle, sans être obligées de passer par des corps d'hommes ou d'animaux.

Cela supposé, il est aisé de voir si on devoit faire un crime à Empédocle d'avoir dit qu'il alloit être un dieu; aussi Sextus Empiricus s'est-il élevé contre ceux qui ont cru que ce Philosophe parloit ainsi par vanité, & par un orgueilleux mépris des autres hommes. Il ne s'exprimoit ainsi, dit-il, que parce qu'il s'étoit conservé pur au milieu de la vie débordée des Agrigentins, & qu'il espéroit recevoir la récompense de sa vertu. C'est en effet le sens des paroles d'Empédocle, comme on le peut voir par l'explication que fait Hiérocles des deux derniers vers dorés; *Lorsque vous aurez laissé votre corps*, disoit Empédocle, *& que vous serez parvenu à l'éther pur, alors vous serez un dieu immortel, incorruptible, & vous ne serez plus sujet à la mort.* Que deviendra donc celui qui est arrivé à l'éther pur, demande Hiérocles? Il sera ce que ces vers lui promettent, un dieu immortel; non un dieu immortel par nature, car comment se pourroit-il que celui qui n'a fait du progrès dans la vertu que depuis un certain tems, & dont la déification a commencé, devînt égal aux dieux qui sont de tout tems? C'est pour en marquer la différence, que l'Auteur, après avoir dit, *Vous serez un dieu immortel*, ajoûte, *incorruptible, & que la mort ne dominera plus*, afin qu'on entende une déification qui se fait par le seul dépouillement de ce qui est mortel.

Telle étoit donc la divinité à laquelle Empédocle espéroit

parvenir par la pureté de ses mœurs. Quant à son esprit & aux connoissances dont il étoit orné, on ne peut en parler plus avantageusement que fait Lucrece, qui assurément se devoit connoître en mérite. Il dépeint Empédocle comme un homme qui étoit au-dessus de l'humanité, comme l'ornement de la Sicile, à laquelle il faisoit plus d'honneur que tout ce qu'elle renfermoit d'admirable.

En lisant l'endroit où Lucrece fait un si pompeux éloge d'Empédocle, on voit que ce Poëte a sur-tout en vue les trois livres de la nature, qu'Empédocle avoit adressés à Pausanias, & qui avec les Purgations, composoient cinq mille vers. Il avoit aussi fait un livre sur la médecine, en six cens vers. Pour ce qui est de son histoire Persique, ou le passage de Xerxès dans la Grece, sa fille, ou sa sœur la jetta au feu, comme un ouvrage auquel Empédocle n'avoit pas mis la dernière main; elle en avoit fait de même à l'égard d'un hymne d'Apollon, mais contre son gré. Néanthes lui attribuoit encore des tragédies; elles étoient au nombre de quarante-trois; mais Héraclide, fils de Sérapion, en fait auteur un autre Empédocle; c'est apparemment le fils de la sœur de notre Philosophe, qu'on a surnommé le Tragique. Comme aucun des Anciens n'a parlé du traité de la Sphere, que nous avons encore aujourd'hui, & qui est connu sous le nom d'Empédocle, on n'en peut rien dire de certain. Il est le premier, selon Aristote, qui ait traité des préceptes de la Rhétorique; il en donna même des leçons, dans le tems que Zénon d'Élée enseignoit la Dialectique. Il imita Homère, soit pour la force de la diction, soit pour les métaphores & les figures du style poëtique.

Quant aux vers d'Empédocle, Plutarque prétend que ce n'étoit que de la prose cadencée; mais, il y a apparence que Plutarque ne veut parler ici que des livres de la Nature ou de la Physique; nous avons un très-grand nombre de fragmens des ouvrages de ce Philosophe, que Plutarque, saint Clément d'Alexandrie & d'autres nous ont conservés, par lesquels il est aisé de juger qu'Empédocle avoit le génie poëtique.

La Dialecte dont il s'est servi, est l'ionique, comme il est aisé de s'en convaincre; & il est étonnant que Ménage, qui pouvoit au moins en juger par les vers que Diogne Laërce rapporte, soutienne qu'Empédocle, & comme Agrigentin, & comme Pythagoricien, s'est servi de la Dialecte dorique. Il est vrai que Pythagore & ses disciples préféroient cette Dialecte aux autres; mais, il n'est pas moins vrai qu'Empédocle n'a point écrit dans cette Dialecte.

EMPÉDOCLE, *Empedocles*,

Ἐμπεδοκλῆς, (a) neveu du précédent, fut un poëte tragique. Il composa vingt-quatre tragédies, selon Suidas.

EMPÉLORE. C'étoit à Lacédémone, un officier qui avoit l'inspection des marchés, & qui veilloit à ce que le bon ordre s'y conservât, & qu'il ne s'y commît ni trouble ni friponnerie. Il paroît que les Empelores étoient à Sparte, ce qu'étoient les Agoranomes à Athènes.

EMPEREUR, *Imperator*, (b) nom que les Romains donnoient à tous les Généraux d'armée, du mot Latin *Imperare*. On appelloit Empereur, dans un sens particulier, un Général qui, après avoir remporté quelque victoire signalée, étoit salué de ce nom par les acclamations des soldats, & ensuite honoré de ce titre par un décret du Sénat. Il falloit pour le mériter, avoir gagné une bataille dans laquelle dix mille des ennemis fussent restés sur la place, ou conquis quelque ville importante. César fut appellé de ce nom par le peuple Romain, pour marquer la souveraine puissance qu'il avoit dans la république, & dès-lors le nom d'Empereur devint un titre de dignité. C'est dans ce dernier sens qu'Auguste & ses successeurs ont été nommés Empereurs; ce qui toutefois n'empêchoit pas qu'on ne le prît quelquefois au premier sens pour l'attribuer à ces Princes. Ainsi, Auguste fut appellé Empereur vingt fois, parce qu'il avoit remporté vingt victoires célebres. Tite, après la prise de Jérusalem, fut salué Empereur par son armée, & Appien remarque que cette coûtume subsistoit encore sous Trajan.

La dignité d'Empereur réunie dans une seule personne par Jules César, fut héréditaire sous ses trois premiers successeurs, Octavien Auguste, Tibere, & Caligula; mais, après la mort de celui-ci, elle devint élective. Ce furent les soldats de la garde Prétorienne qui proclamerent Claude Empereur. Il est vrai que pour l'ordinaire les enfans ou les parens de l'Empereur défunt lui succédoient; ce n'étoit point précisément par droit héréditaire, mais parce que les Empereurs de leur vivant les avoient associés à l'empire, en les créant Césars avec l'agrément des armées, qui ayant la force en main, avoient usurpé sur le Sénat le droit d'élection. Le choix que faisoient les armées, tomboit toujours sur quelqu'un de leurs chefs dont elles connoissoient la bravoure, s'arrêtant plus volontiers à cette qualité, qui frappe davantage l'homme de guerre, qu'à la naissance & aux talens politi-

(a) Suid. T. I. p. 889.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 117, 118, 216. *& suiv.* Tom. IX. pag. 115. *& suiv.* Tom. XII. p. 355. *& suiv.* Tom. XV. pag. 38. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 357. *& suiv.* T. XXI. p. 299. *& suiv.*

ques; aussi l'Empire est-il tombé plusieurs fois entre les mains de simples soldats, qui ayant passé par tous les grades militaires, étoient élus par leurs compagnons, sans avoir d'autre mérite qu'une valeur féroce.

Dès que les Empereurs étoient élus, ils envoyoient leur image à Rome & aux armées, afin qu'on la mît aux enseignes militaires; c'étoit la manière ordinaire de reconnoître les nouveaux Princes. Ensuite, ils faisoient aux troupes & au peuple des largesses nommées congiaires. Le Sénat donnoit le nom d'Auguste à la femme & aux filles de l'Empereur; & quand lui ou son épouse paroissoient en public, on portoit devant eux un brasier plein de feu, & des Licteurs armés de faisceaux entourés de lauriers, les précédoient. Jusqu'à Dioclétien, les Empereurs ne porterent que la couronne de laurier; ce Prince prit le premier le diadême; & fut imité par ses successeurs jusqu'à Justinien, qui introduisit l'usage de la couronne fermée.

Comme les Empereurs réunissoient dans leur personne la puissance des Dictateurs, des Consuls, des Censeurs, des Tribuns du peuple, & de presque tous les grands Magistrats de la république, dont ils avoient ou supprimé les titres, ou réduit l'autorité à des noms & à des honneurs chimériques, il est naturel de penser que leur pouvoir étoit despotique; il fut plus, il fut quelquefois tyrannique; mais, cela procédoit du caractère de ces Princes. Auguste, Vespasien, Tite, Trajan, Marc-Aurele, les Antonins, respecterent les loix, partagerent le poids du gouvernement avec le Sénat; & sous leur empire, le peuple Romain ne s'apperçut presque point de la perte de sa liberté; mais, il dut la regretter bien vivement sous les règnes d'un Tibere, d'un Néron, d'un Domitien, à qui les plus sanglantes proscriptions ne coûtoient qu'un clin d'œil, & qui ne connoissoient le pouvoir suprême que pour faire des malheureux. Gouvernés par des affranchis, par des maîtresses, entourés de flatteurs & de délateurs, ils passoient leur vie dans le luxe & la mollesse. Plus jaloux de leurs plaisirs que du bonheur de leurs sujets, ils les sacrifioient au moindre soupçon, aussi périrent-ils eux-mêmes la plûpart de mort violente.

Le souverain sacerdoce étoit attaché à la dignité d'Empereur, comme il paroît par les médailles; aussi ils étoient tout à la fois à la tête du civil, du militaire & de la religion.

On leur rendoit des honneurs extraordinaires, & rien n'égale la magnificence des fêtes par lesquelles la capitale se signaloit, lorsqu'un Empereur revenoit victorieux après une expédition militaire, ou en actions de graces de sa conva-

lescence. Tertullien, dans son Apologétique, nous en décrit quelques particularités. On allumoit des feux dans les rues, & des lampes devant les maisons; on y dressoit des tables toutes servies; & dans ces festins on répandoit le vin avec profusion, pour faire des libations en l'honneur du génie de l'Empereur, ou aux Dieux, pour sa prospérité. Les particuliers ornoient de lauriers & d'autres feuillages, les portes de leurs maisons. Les arcs de triomphes, les sacrifices solemnels & les jeux du cirque n'étoient pas non plus oubliés; & ce qu'on a peine à concevoir, c'est qu'il ne fallut pas un siècle pour rendre idolâtre de ses Empereurs, ce même peuple auparavant idolâtre de la liberté qu'ils lui avoient ravie. On leur érigeoit des statues & des monumens superbes, des temples, même de leur vivant, & enfin après leur mort, on les mettoit au nombre des Dieux.

A la tête de leurs autres titres, & mêmes de leurs noms, les Empereurs plaçoient le titre d'*Imperator* qui signifie proprement Général d'armée, déclarant ainsi que leur destination proprement dite, leur principale fonction, l'essence & la base de tout leur pouvoir, étoit le commandement des armées Romaines. En qualité de Généraux, ils avoient des gardes, ils portoient l'écarlate & la pourpre; distinction que l'ignorance des usages anciens fait regarder comme les marques d'une autorité Royale, quoique de tout tems elles eussent été les appanages du Généralat; mais, autrefois les Généraux ne pouvoient être dans Rome, où leur présence auroit donné de l'ombrage & de l'inquiétude. Dès qu'un citoyen, nommé pour commander une armée, avoit offert dans le Capitole un sacrifice solemnel, & pris ensuite l'investiture & les marques de sa dignité, il devoit incontinent sortir de la ville, & ses pouvoirs expiroient lorsqu'il y rentroit. Seulement lorsque le Sénat accordoit à quelques Généraux l'honneur du triomphe, le jour qu'ils faisoient leur entrée, ils continuoient d'avoir autorité sur leurs soldats; encore falloit-il que le peuple, par une loi spéciale, prorogeât leurs pouvoirs pour ce jour-là.

Mais, par un privilege nouveau, les Empereurs conservoient dans Rome leur autorité sur les armées. Ils étoient dispensés de la comédie qu'avoit jouée Pompée, lorsque ne voulant point s'écarter de Rome, il résidoit dans les fauxbourgs, & de-là commandoit les armées d'Espagne qu'il n'auroit pu commander légitimement, s'il eût été dans la ville. Du sein de la capitale, les Empereurs envoyoient leurs ordres à leurs Lieutenans; mais si dans Rome, ils étoient toujours Généraux, ils ne prétendoient pas, au moins dans

les commencemens, que le pouvoir qu'ils avoient en cette qualité, s'étendît sur Rome & sur les citoyens qui n'étoient point actuellement dans le service. Tibere, instruit des loix, quoiqu'il ne fût pas toujours fidele à les observer, parloit juste, lorsqu'il disoit: *Je suis maître de mes esclaves*, *Empereur des soldats*, *& Prince*, c'est-à-dire, le premier *des Citoyens*. Conformément à ce principe, il ne souffroit point que personne, excepté les militaires, le traitât d'*Imperator*. De la lecture de Tacite & des autres Auteurs, il résulte que du moins à Rome, en parlant des Empereurs, on se servoit le plus souvent des mots de *Princeps* ou de *Cæsar*, & qu'en leur adressant la parole, on employoit rarement celui d'Empereur. On observe que Pline l'ancien, lorsqu'il parle des Empereurs qui ont règné jusqu'à Vespasien, ne se sert presque jamais du terme d'*Imperator*; mais, il donne toujours ce titre à Vespasien & à Tite. C'est que Pline, amiral de la flotte de Misene, reconnoît les deux Vespasiens pour ses Généraux. Par une semblable raison, Pline le jeune, lorsqu'il écrit à Trajan, emploie toujours le nom d'*Imperator* dans l'adresse de ses lettres. Pline le jeune, Lieutenant de ce Prince dans la Bithynie & dans le Pont, commandoit au nom de Trajan les troupes de la province, & devoit nécessairement lui donner le nom de Général.

Ni les médailles frappées à Rome, ni pas une inscription ne donnent à Tibere le prénom d'Empereur. Suétone nous apprend qu'il ne voulut jamais le recevoir; c'étoit apparemment une suite du refus simulé qu'il avoit fait d'accepter l'Empire; & ce Prince artificieux, plus jaloux de la domination que des titres, sembloit vouloir que l'on crût qu'il y avoit dans l'État d'autres Généraux que lui. En effet, il se plaignoit de ce que les Consulaires qui se trouvoient à la tête des armées, n'écrivoient point au Sénat pour donner avis de leurs exploits, selon l'ancienne coûtume. Quelques-uns lui ayant demandé la permission d'accorder certaines récompenses, il parut s'en formaliser, & leur répondit qu'ils avoient droit de disposer de tout.

Quoique le prénom d'Empereur se lise sur quelques médailles de Claude, il ne le prenoit jamais lui-même. Cette modestie étoit peut-être en lui l'effet de la peur. Claude ne pouvoit oublier la tentative que le Sénat avoit faite, après la mort de Caligula, pour rétablir le gouvernement Républicain, ni se dissimuler combien son élection avoit été peu régulière. L'exemple de Tibere & de Claude ne fut point suivi; les meilleurs Princes ne firent aucune difficulté, soit dans les provinces, soit dans Rome même, de mettre avant leurs noms & leurs autres titres,

celui d'Empereur, qui, placé de la sorte, signifioit Généralissime, ou plutôt seul & unique Général des troupes Romaines.

Les Empereurs étoient donc seuls & uniques Généraux de toutes les armées de l'Empire. On conçoit quelle multitude de sujets, quel degré, quelle étendue de puissance, soit directe, soit indirecte, leur donnoit cette qualité. Chez les Romains, un Général exerçoit sur ses troupes le pouvoir le plus absolu; il jugeoit de tous les différends qui pouvoient naître dans l'armée; ses jugemens étoient sans appel; il avoit droit de vie & de mort; les loix Porcia & Sempronia qui déclaroient tout citoyen justiciable seulement de la nation, & défendoient de lui faire perdre la vie, n'avoient point lieu dans le camp, ou ne l'avoient tout au plus que pour certains officiers distingués. L'ancienne Rome, quelque jalouse qu'elle fût de la liberté, avoit compris que le despotisme est nécessaire pour contenir une multitude armée qui fait trembler son chef, si elle ne tremble devant lui. Chaque Général nommoit une partie de ses Lieutenans & des Officiers subalternes; il disposoit de toutes les graces & de toutes les récompenses militaires. Maître des deux ressorts que la politique emploie pour gouverner les hommes, je veux dire, des récompenses & des punitions, il trouvoit dans ses soldats une obéissance aveugle, qui d'ailleurs étoit fondée sur la religion du serment.

Dans les derniers tems de la République, les Généraux avoient accoûtumé le soldat à confondre leurs intérêts avec ceux de la patrie. Chaque armée n'étoit plus à l'État, mais à celui qui la commandoit. Cet attachement personnel des troupes à leurs Généraux, après avoit causé les guerres civiles & fait couler des torrens de sang, avoit produit ce que l'on en devoit attendre, l'anéantissement de la liberté. Or, si les troupes s'étoient autrefois livrées à des chefs qui avoient des égaux, à des chefs amovibles, quel devoit être leur dévouement pour un Général perpétuel qui ne connoissoit point d'égal, & qui rassembloit dans sa personne, avec toute la puissance militaire, toute l'affection des soldats? L'autorité résultante de cet assemblage devoit être non seulement plus étendue, mais encore plus despotique, sans comparaison, que ne l'avoit jamais été celle de tel ou tel Général; & comme le pouvoir des armes absorbe nécessairement toute autre puissance, & n'a de bornes que celles qu'il se veut bien prescrire à lui-même, cet unique Général pouvoit toujours se faire obéir de tous les sujets de l'empire, de ceux même qui n'étoient pas actuellement au service, & sur lesquels le titre de Général ne lui donnoit point de jurisdiction.

Cette branche du pouvoir impérial suffisoit pour rendre l'Empereur maître absolu, non seulement dans les provinces de son ressort, mais encore dans les provinces du Sénat & dans Rome même; elle suffisoit, dis-je, pour ériger par tout en loix, ou plutôt en oracles, ses volontés, ses désirs, ses décisions, ses caprices. Rappellons-nous le mot du philosophe Favorin. Sur une question de Grammaire il céda tout d'un coup à l'Empereur Adrien, qui cependant avoit tort. Ses amis lui faisant la guerre de s'être rendu mal à propos : *Que me dites-vous-là*, leur répondit-il, *qui commande à trente légions, est le plus sçavant homme de l'Univers*? Joignons y l'instruction que Sévère, au lit de la mort, donnoit à ses deux enfans: *Enrichissez les soldats, & comptez pour rien le reste des hommes*; maxime qui fut toujours l'alphabet des usurpateurs & des autres tyrans.

Les armées prêterent serment aux Empereurs comme elles avoient fait aux Généraux. On juroit *in verba Tiberii Cæsaris*, comme l'on avoit autrefois juré *in verba P. Scipionis*. Mais, il faut remarquer que sous les Empereurs la prestation du serment se renouvelloit chaque année, le jour des calendes de Janvier. On répétoit encore le serment aux jours anniversaires de leur naissance & de leur avènement à l'Empire; mais on le renouvelloit avec plus de solemnité de cinq ans en cinq ans, à compter du premier jour auquel ils avoient commencé de règner. Auguste n'ayant jamais accepté l'Empire que pour cinq ans ou pour dix, lors même que la dignité impériale fut devenue perpétuelle, ses successeurs, à la fin de chaque cinquième & de chaque dixième année de leur règne, solemnisoient une fête, comme s'il eussent pris de nouveau possession du Généralat en vertu d'une nouvelle élection. La première fois que l'on prêtoit le serment, & toutes les fois qu'on le renouvelloit, sur-tout aux fêtes des Quinquennales & des Décennales, les Empereurs donnoient à chaque soldat une somme d'argent. Les anciens Généraux n'avoient rien fait de semblable. Du tems d'Auguste, de Tibere & même de Caligula, on ne connoissoit point encore ces libéralités toujours onéreuses, souvent funestes à l'État, qui furent connues depuis sous le nom de *Donativum*; & dans le bas-Empire, sous celui d'*Augustaticum*.

Ce n'étoient pas les seules armées qui prêtoient serment à Rome; les Magistrats, le Sénat & le peuple le prêtoient aussi, comme on le voit dans les Annales de Tacite & dans toute l'histoire des Empereurs. Le serment que faisoient à l'Empereur ceux qui ne portoient pas les armes, se nommoit comme celui des militaires, *Sacramentum* ou *Jusjurandum in verba*, & quelquefois *in nomen*. Il faut le distinguer d'un autre serment

particulier au Sénat, & par lequel cette compagnie promettoit d'observer les ordonnances de l'Empereur règnant, & de ses prédécesseurs, excepté ceux que le Sénat avoit déclarés tyrans, tels que Néron, Domitien, Maximin, Héliogabale, ou dont la mémoire, sans avoir été flétrie par une condamnation juridique, étoit odieuse, tels que Tibere & Caligula. On appelloit ce serment *Jusjurandum in acta*, & la plûpart des Sçavans, entr'autres Juste-Lipse, Gronovius & M. de Tillemont, le confondent avec le serment de fidélité. Dion Cassius lui-même, qui ne pouvoit s'y méprendre, ne paroît pas toujours avoir assez distingué ces deux sermens, & cela sans doute parce qu'on les prêtoit l'un & l'autre aux calendes de Janvier, & qu'ils étoient réunis dans la formule dont le Sénat se servoit.

EMPHASE, *Emphasis*, énergie outrée, dans l'expression, dans le ton de la voix, dans le geste.

Emphase se prend ordinairement en mauvaise part, & marque un défaut, soit dans les paroles, soit dans l'action de l'orateur. On dit d'un prédicateur qu'il prononce avec Emphase, qu'il règne beaucoup d'Emphase dans ses pièces; & ce n'est certainement pas un éloge. Quel plus grand supplice, dit la Bruyere, que d'entendre prononcer de médiocres vers avec toute l'Emphase d'un mauvais Poëte!

EMPHYLETE, *Emphyletus*, (a) l'un des meilleurs amis de Phocion. Comme on conduisoit celui-ci au supplice, Emphylete vint au-devant de lui, & ce spectacle lui ayant tiré les larmes des yeux : *Hélas*, *mon cher Phocion*, s'écria cet ami affligé, *voilà un traitement bien indigne que l'on vous fait souffrir. Il est vrai*, repartit Phocion, *mais il n'a pas été imprévu pour moi ; c'est une fatalité qui semble attachée a la plûpart des grands hommes de cette République.*

EMPLOCIES, *Emplocia*, (b) étoient à Athènes des fêtes où les femmes alloient les cheveux tressés. C'est ce que signifie le mot d'Emplocies.

EMPORIES, *Emporia*, (c) Ἐμπορία, contrée d'Afrique, selon Tite-Live, qui l'appelle ailleurs *Emporia Punica.* » Masinissa, dit-il, persuadé qu'il » pouvoit maltraiter les Car- » thaginois sans conséquence, » vint ravager leurs côtes ma- » ritimes, & força de lui payer » tribut quelques villes qu'ils » possédoient dans la petite Syr- » te. Cette contrée, qu'on ap- » pelle Emporie, est d'une » grande fertilité. La seule » ville de Leptis, qui en fait » partie, payoit aux Carthagi- » nois un talent de tribut par

(a) Corn. Nep. in Phocion. c. 4.
(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.
(c) Tit. Liv. L. XXIX. c. 25, 33. L. XXXIV. c. 62.

» jour. Masinissa ravagea alors » tout ce païs, & en soumit à » sa puissance la partie dont la » possession & la propriété » étoient disputées entre les » rois de Numidie & les Car» thaginois. « Polybe, qui remarque que l'origine de ce nom venoit de ce qu'on y faisoit un grand commerce, & à cause de sa grande fertilité, dit de Masinissa : » Voyant combien on » avoit bâti de villes autour de » la petit Syrte, & quelle étoit » la bonté du païs nommé Em» pories, &c. «

Cellarius, qui s'étoit figuré que ce nom d'*Emporia* étoit un des noms de la Byzacene, se trouve embarrassé à expliquer ces passages. Il ne sçait comment acccorder un talent par jour, somme exorbitante, avec la ville de la petite Leptis, incapable de le fournir. D'un autre côté, en l'expliquant de la grande Leptis, c'étoit éloigner Empories de la Byzacene. La grande Leptis étoit, dit-il, trop loin de la petite Syrte. Il croit trouver un appui à son opinion dans un passage de Tite-Live, où il est dit que Scipion faisant voile du port de Lilybée pour l'Afrique, commanda aux capitaines des vaisseaux de faire route vers Empories. L'Historien ajoûte cette raison. C'est, dit-il, parce que la terre y est très-fertile, & le païs abondant en toutes choses, & il lui sembloit qu'un peuple énervé par l'abondance, seroit facilement subjugué, avant que les Carthaginois fussent en état de le secourir. Cellarius trouve peu vraisemblable que Scipion, qui étoit parti pour faire la guerre aux Carthaginois, ait pris sa route vers le païs qui est entre les Syrtes. Pourquoi non? Ne pouvoit-il pas, en général habile, commencer par s'assurer de ce païs, pour y établir ses magasins, & pour animer ses troupes par les commencemens faciles de la conquête qu'il entreprenoit? Si Ortélius avoit cité juste Tite-Live, dans lequel il lit la grande Syrte, la difficulté seroit levée; mais, dans l'endroit qu'il cite, il y a la petite Syrte & non pas la grande.

Tite-Live fournit une preuve qu'il ne s'agit pas de la petite Leptis dans le païs d'Empories; car, outre qu'elle ne pouvoit fournir le tribut journalier marqué ci-dessus, elle étoit entourée de villes; au lieu que Tite-Live dit qu'elle étoit la seule ville du païs d'Empories; ce qui convient à *Leptis Magna*. Il n'y avoit aucune ville, que le port d'Abrotone & les deux colonies Occa & Sabrata, depuis la grande Leptis jusqu'à la petite Syrte. Nous aimons donc mieux mettre Empories dans la Syrtide que dans la Byzacene.

EMPORIES, *Emporiæ* (a)

(a) Strab. p. 159, 160. Plin. T. I. p. 142. Tit. Liv. L. XXI. c. 60. L. XXVI. c. 19. L. XXVIII. c. 42. L. XXXIV. c. 9, 16. Ptolem. L. II. c. 6. Roll. Hist. Rom. T. IV. p. 195. *& suiv.*

Ἐμπορίαι, ville maritime d'Espagne, située dans le païs des Indigétains. Quelques-uns, comme Etienne de Byzance & Strabon, la nomment en singulier. Strabon lui donne le surnom de Dipolis, c'est-à-dire, ville double. Il ajoûte qu'elle avoit été fondée par les Massiliens, ou anciens Marseillois. Pline la fait aussi double, l'une des originaires du lieu, & l'autre des Grecs venus des Phocéens. Silius Italicus dit dans le même sens :

Phocaïcæ dant Emporiæ, dant Tarraco pubem.

Tite-Live assure sous l'an 195 avant l'Ére Chrétienne, qu'il y avoit des-lors à Empories deux villes séparées par un mur, dont l'une étoit occupée par des Grecs venus de Phocée, d'où les Marseillois sont aussi originaires; l'autre étoit habitée par des Espagnols. Mais celle des Grecs, bâtie le long du rivage, étoit fermée du côté de la terre, par un mur qui n'avoit pas en tout quatre cens pas de tour; au lieu que l'autre, dont la plus grande partie s'avançoit dans les terres, étoit entourée d'une muraille qui avoit au moins trois mille pas.

Il y a dans ce qu'on vient de lire une espèce de contrariété sur la fondation d'Empories; mais, elle est facile à lever, en ce que les Massiliens étoient eux-mêmes venus de Phocée, & il se peut aussi qu'ils engagerent leurs anciens compatriotes à faire là un nouvel établissement, en y envoyant de jeunes gens de Phocée dans l'Ionie.

Il est étonnat que des étrangers, exposés d'un côté aux incursions maritimes, & de l'autre aux attaques des Espagnols, nation féroce & belliqueuse, aient pu se conserver si longtems le long de cette côte. On ne peut attribuer leur salut qu'à la vigilance & à la discipline, que rien ne maintient davantage entre les foibles, que la crainte qu'ils ont d'être supris par des voisins plus puissans qu'eux. La partie du mur qui donnoit sur la campagne, étoit très-bien fortifiée, n'ayant qu'une seule porte dont la garde étoit confiée à quelqu'un des Magistrats qui ne l'abandonnoit jamais. Pendant la nuit, il y avoit toujours un tiers des citoyens postés sur les murailles pour les garder; & ils s'acquittoient de ce devoir, dans lequel ils se succédoient les uns aux autres, non par forme & pour obéir à la loi, mais avec autant de soin, de vigilance & d'exactitude, que si les ennemis eussent été à leurs portes. Ils ne recevoient aucun Espagnol dans leur ville, & ne s'en éloignoient eux-mêmes que rarement, & avec précaution. Toutes leurs issues étoient du côté de la mer. A l'égard de la porte qui donnoit sur la ville des Espagnols, ils

n'en

n'en sortoient jamais qu'en grand nombre; & c'étoit ordinairement ce tiers des habitans, qui avoient gardé les murs pendant la nuit. Voici les raisons qui les engageoient à sortir. Les Espagnols, peu faits à la navigation, étoient ravis de commercer avec cette nation, en achetant d'elle les marchandises étrangeres qu'elle apportoit dans ses vaisseaux; & en lui vendant à leur tour, ce que leurs récoltes fournissoient au-delà de leur nécessaire. Ce besoin mutuel qu'ils avoient les uns des autres, ouvroit aux Grecs l'entrée de la ville Espagnole. Ce qui contribuoit encore à leur sûreté, c'étoit la protection des Romains, dont ils cultivoient l'amitié avec autant de zele & de fidélité que les Marseillois, quoiqu'ils ne fussent pas aussi puissans qu'eux. Et c'est pour cette raison qu'ils reçurent en l'année, marquée ci-dessus, le consul M. Porcius Caton & son armée avec beaucoup d'empressement, de générosité & de bienveillance. Ce général ne resta chez eux qu'autant de jours qu'il lui en fallut pour apprendre où étoient campés les ennemis, & quelles étoient leurs forces; encore n'y demeura-t-il pas sans rien faire, mais il employa tout ce tems à faire faire l'exercice à ses soldats. Étant parti d'Empories, il mit à feu & à sang tout le païs ennemi, & répandit par tout la terreur, la fuite & la consternation. Enfin, une célebre bataille qu'il gagna près de cette ville, & dans laquelle il tua quarante mille hommes aux Espagnols, valut aux Romains la réduction de toute l'Espagne située en-deçà de l'Ebre.

Jule César, ayant entiérement défait le parti de Pompée en Espagne, bâtit à Empories une troisième ville, pour être une colonie de citoyens Romains; & quelque tems après, ceux-ci ayant donné le droit de bourgeoisie Romaine aux Espagnols & ensuite aux Grecs, ces trois peuples n'en firent plus qu'un, qui adopta la langue & les usages des Romains. Ce fut alors qu'on bâtit un temple à l'honneur de la Diane d'Ephese, & qu'on érigea une colomne avec cette inscription, où l'on a conservé la mémoire de cet évènement:

EMPORITANI, POPULI GRÆCI, HOC TEMPLUM SUB NOMIME DIANÆ EPHESIÆ EO SÆCULO CONDIDERE, QUO, NEC RELICTA LINGUA, NEC IDIOMATE PATRIÆ IBERÆ RECEPTO, IN MORES, IN LINGUAM, IN JURA, IN DITIONEM CESSÉRE ROMANAM, M. CETHEGO ET L. APRONIO COSS.

Dans la suite, Empories devint une ville épiscopale; & l'on trouve les noms de ses évêques dans les conciles de Tolede de 589, & de 599; dans celui d'Egara de l'an 614, & dans

plusieurs autres, jusqu'à celui de Tolede en 693 ; mais, comme cette ville fut souvent ruinée par les Maures, le siege épiscopal fut uni à l'église de Girone ; & d'Empories qui a eu, au rapport de quelques Auteurs, jusqu'à 30000 habitans, & qui étoit encore honorée d'un siege de justice dans le neuvième siecle, du tems de l'empereur Louis le Débonnaire, il n'en reste plus aujourd'hui, dit-on, que quelques cabanes de pêcheurs. On nomme ce lieu Ampurias.

EMPORITAINS, *Emporitani*, *Emporienses*, Ἐμπορῖται, (*a*) les habitans d'Empories, ville d'Espagne. *Voyez* Empories.

EMPORIUM, *Emporium*, (*b*) terme qui est formé du Grec Ἐμπόριον. Il ne signifioit dans son origine qu'un lieu où se tenoit le marché, la foire, le lieu où les marchands se rendoient pour leur commerce. On l'a dit ensuite des villes où les marchands abordoient pour leur négoce, & où il se faisoit un grand trafic, soit des denrées du païs, soit des marchandises que la facilité du transport & la certitude du débit y faisoient apporter en abondance ; telles sont les échelles du levant, Francfort, Leipsig, Hambourg en Allemagne ; Amsterdam, Roterdam, Anvers, dans les païs-bas ; Rouen, Bordeaux, Lyon, Marseille en France, & quantité d'autres villes où la mer, ou quelque grosse rivière facilitent le commerce par la navigation. Outre cela, ce nom étoit propre à quelques villes particulières, qu'on ne nommoit guère autrement.

EMPORIUM, *Emporium*, (*c*) place d'Italie située proche de Plaisance, au rapport de Tite-Live. Elle étoit défendue par de bonnes fortifications & par une garnison assez considérable. Annibal, dans l'espérance de s'emparer de ce fort, partit avec une partie de sa cavalerie & de ses soldats armés à la légère. Il l'attaqua de nuit ; mais, quelque précaution qu'il eût prise pour tenir sa marche secrete, afin d'emporter plus facilement la place, il ne put tromper la vigilance des sentinelles. La garnison fut avertie de son arrivée ; & tout d'un coup elle poussa de si grands cris, qu'ils furent entendus jusqu'à Plaisance, d'où on envoya un prompt secours.

Niger dit que si cette place existe encore, ce doit être Ponte Nudo, qu'il nomme en Latin *Pons Nudus*, sur la Nura, à cinq milles de Plaisance. Cluvier croit que Plaisance, qu'il nomme colonie & ville municipale, étant à cinq milles du Pô, les Romains bâtirent au bord de ce fleuve, dans le lieu le plus voisin de la ville, un port pour la commodité de la colo-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 16.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 10. L. XLI. c. 27.
(*c*) Tit. Liv. L. XXI. c. 57.

nie, & le nommerent du nom général *Emporium ;* & pour le distinguer de plusieurs autres lieux qui étoient aussi des lieux de marché, on le nomma *Emporium Placentinorum.* On le fortifia sans doute à l'approche d'Annibal ; car, sans de pareilles nécessités, il est rare que les places de commerce soient fortifiées.

Magin & les autres Géographes n'appellent pas cette bourgade Ponte Nudo, mais Ponte Nura, à cause de la rivière de même nom qui y coule.

EMPULUM, *Empulum*, (*a*) ville d'Italie, qui étoit située dans le territoire des Tiburtes. Cette ville fut prise par les Romains, presque sans faire de résistance, l'an 352 avant J. C.

Comme le territoire des Tiburtes a plusieurs fois changé de bornes & d'étendue, Cluvier avoue ingénument qu'on ne sçait pas certainement où il étoit. Le P. Ferrari, plus hardi, ou mieux informé, dit que c'est présentement S. Lupedio, ou, S. Elpidio, bourg assez grand dans le Picentin, sur la côte, à six milles de la ville de Fermo, au couchant, en tirant vers Lorette. Il ajoûte que François Pamphile croit que c'est un château de la même côte, nommé Clavello. Baudrand dit que ce doit être Ampiglione, autrefois bourg de la campagne de Rome, ruiné de fond en comble en 1257, & dont les masures se voient encore sur une hauteur, entre les montagnes, à trois milles de Tibur, aujourd'hui Tivoli, vers le levant, sur le chemin de Sublaque. On doit cette découverte au P. Kircher, qui l'a publiée dans son livre intitulé *Latium.*

EMPYLUS, *Empylus*, (*b*) Ἔμπυλος, dont M. Brutus faisoit mention dans ses lettres, & dont ses amis avoient souvent parlé comme d'un homme qui vivoit avec lui dans sa maison. C'étoit un orateur célebre qui avoit laissé sur le meurtre de César un petit livre intitulé *Brutus*, & qui n'étoit pas un ouvrage méprisable, selon Plutarque.

EMUNCTORIUM, (*c*) mouchette. Dieu avoit ordonné à Moïse d'en faire faire sept de fin or pour moucher les sept lampes du chandelier.

EMUS, *Æmus*, nom d'une montagne, que d'autres écrivent Hémus. *Voyez* Hémus.

EMUS, *Æmus*, (*d*) nom d'un comédien, dont parle Juvénal dans une de ses Satyres.

EMYLIA, *Æmylia*, Αἰμυλία, Autrement Emilia. *Voyez* Emilia.

EMYLIUS, *Æmylius*, Αἰμύλιος, autrement Emilius. *Voyez* Emilius.

E N

EN, *ou* EIN, *ou* ÆEN, *ou*

(*a*) Tit. Liv. L. VII. c. 18.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 984.
(*c*) Exod. c. 25. v. 38. c. 37. v. 23.
(*d*) Juven. Satyr. 6. v. 197.

AIN, *ou* IN. Ce nom signifie une fontaine en Hébreu ; d'où vient qu'il se trouve dans la composition de tant de noms de villes ; comme En-dor, En-gaddi, En-gallim, En-semesch, &c.

ENA, (*a*) nom d'un temple de Médie. Lorsqu'Antiochus le Grand entra dans ce royaume, le temple d'Ena étoit encore environné de colonnes dorées, & on trouva dedans quantité de tuiles d'argent, quelque peu de briques d'or, & beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnoie au coin d'Antiochus, laquelle monta à la somme de quatre mille talens, c'est-à-dire, de douze millions, ou environ.

ENABRIS, *Enabris*, lieu de Palestine, qui étoit situé entre Scythopolis & Tibériade.

ENAC, ENACH, (*b*) *Enac*, *Enach*, Ἐνὰκ, Ἐνάχ, pére des Enacim fameux géans de Palestine, étoit fils d'Arbé qui donna son nom à la ville de Kariath-Arbé ou Hébron. Enac eut trois fils, Sesaï, Ahiman & Tholmaï, qui produisirent un grand nombre d'autres géans, terribles par leur férocité, & par la grandeur de leur taille. Les Hébreux disoient qu'en comparaison de ces hommes monstrueux, ils n'étoient que comme des sauterelles. Quelques-uns ont cru que le nom de Phéniciens, donné aux Chananéens, & sur-tout aux Sidoniens, venoit de Bene-Enac, fils d'Enac. D'autres en font venir le nom Grec *Anax*, qui signifie un Roi, un maître. Caleb, aidé de la tribu de Juda, prit Cariath-Arbé, & ruina les Enacims, l'an du monde 2559.

ENACIM, *Enacim*, géans. *Voyez* Enac.

ENADA, *Enada*, (*c*) nom d'un lieu qu'Eusebe met entre Eleuthéropolis & Jérusalem, à dix lieues d'Eleuthéropolis.

Il y a eu, selon D. Calmet, un autre Enada dans la tribu d'Issachar. Ce sçavant Bénédictin croit que c'est le même que le livre de Josué nomme En-hadda.

ENAGÉES, *Enagees*, (*d*) Ἐναγέες, nom que l'on donna à quelques Athéniens. C'est comme qui diroit profanes & excommuniés. Ils furent ainsi appellés à cause de l'accident suivant. Un Athénien, nommé Cylon, vainqueur aux jeux Olympiques, voulut s'emparer de la souveraine puissance ; & sous prétexte de faire société avec les jeunes gens de son âge, il fit ses efforts pour se rendre maître de la citadelle. Mais, il ne put exécuter son entreprise, & fut contraint avec ses compagnons d'aller chercher un asyle aux pieds de la statue de Minerve. Les magistrats de Naupacte, qui étoient alors à Athènes, les en retirerent, après leur avoir donné parole qu'ils ne

(*a*) Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 446.

(*b*) Numer. c. 13. v. 23. Deuter. c. 1. v. 28. Josu. c. 14. v. 15. c. 15. v. 13. 14. Judic. c. 1. v. 20.

(*c*) Josu. c. 19. v. 21.

(*d*) Herod. L. V. c. 70.

seroient point punis de mort; cependant, les Alcméonides les firent aussitôt mourir, & le crime de ces coupables fut bientôt celui de ceux qui les tuerent.

ENAIM, *Enaïm*, Μαιανί. (*a*) ville de Palestine dans la tribu de Juda. On croit que ce pourroit être la même qui est marquée dans un passage de la Génese, où nous lisons suivant la Vulgate, que Thamar s'assit sur un double chemin, *sedebat in bivio.* Mais, l'Hébreu lit : *Elle s'assit à Enaïm*; & les Septante : *Elle se mit à Enan sur le chemin.* D'autres croient qu'en cet endroit, Enan ou Enaïm signifie simplement une fontaine, ce qui est plus vraisemblable.

Cependant, Eusebe dit que c'étoit de son tems un village nommé Beth-Enim, auprès du Térébinthe. Le P. Bonfrerius fait sur cet article des difficultés très-légères; il explique Bethenim ou Bethenaim, par la maison des yeux, au lieu de la maison de la fontaine. Il dit ne sçavoir ce que c'est que le Térébinthe, qui n'est autre chose que le chêne de Mamré, près d'Hébron.

ENAN, *Enan*, (*b*) ville de Palestine. Ézéchiel en parle comme d'une ville connue, qui faisoit la limite septentrionale de la Terre promise. Moïse, dans le livre des Nombres, parle aussi de la ville d'Enan : *Ad sephtona & villam Enan, hi erunt termini in parte Aquilonis.* Ce pourroît être Gaana, au nord de Damas, ou Ina, marquée par Ptolémée, ou Aënnos des tables de Peutinger au midi de Damas. C'est peut-être aussi En-Hasor, ou Ein-Chasor de Nephthali.

ENAN, *Enan*, Αἰνάν. (*c*) fut pere d'Ahira, chef de la tribu de Nephthali du tems de Moïse.

ENAN, *Enan*, Ἐλιάβ, (*d*) fils de Nathania, & pere de Melchia, eut l'honneur d'être un des ancêtres de Judith.

ENARIE, *Ænaria*, Αἰναρία; isle que quelques-uns disent être la même que Pithécuse ou Inarime. D'autres en font deux isles différentes. *Voyez* Inarime.

ENARQUE, *Enarches*, qui, ayant été abandonné des médecins & cru mort, parut ensuite revenir à la vie, & assura qu'il étoit véritablement ressuscité. Il raçonta que les esprits, qui avoient séparé son ame de son corps, avoient été rudement réprimandés de leur maître, de ce qu'ils l'avoient pris pour un certain Nicauda, corroyeur qui étoit mort d'une fievre le même jour & à la même heure que lui. Pour donner des preuves plus certaines de cette résurrection, il prédit à Plutarque, qui pour lors étoit malade, le retour de sa santé, qu'il recouvra bientôt après. C'est ce même Auteur qui rap-

(*a*) Genes. c. 38. v. 21. Josu. c. 15. v. 34.
(*b*) Numer. c. 34. v. 9, 10. Ezech. c. 47. v. 17. c. 48. v. 1.
(*c*) Numer. c. 1. v. 15.
(*d*) Judith. c. 8. v. 1.

porte cette Histoire dans son livre *De anima*.

ENCADDIRES, *Encaddires*, (a) nom que les Carthaginois donnoient à certains de leurs Prêtres.

ENCAUSTUM. *Voyez* Encre.

ENCÉLADE, *Enceladus*, (b) géant redoutable, fils du Tartare & de la Terre. D'autres lui donnent Titan pour pere. Il fit la guerre aux Dieux avec les autres géans; mais, il fut foudroyé par Jupiter, qui renversa sur lui le mont Etna. Ce géant, dit Virgile, accablé du poids de la montagne, & à demi brûlé de la foudre, s'est ouvert un soupirail; c'est lui, dont l'haleine embrasée exhale ces feux. Lorsqu'il essaie de se retourner, il fait trembler la Sicile, & une épaisse fumée obscurcit l'air d'alentour.

Ce que les Poëtes, tels que Virgile, Stace, Claudien, Cornélius Sévérus, &c., disent d'Encélade, doit s'entendre de Typhon, puisque, selon Philostrate & les plus sçavans Mythologues, Typhon & Encélade désignent la même personne, & que les Poëtes eux-mêmes les nomment indifféremment l'un pour l'autre, & les font périr tous deux de la même manière.

Il y eut un des cinquante fils d'Egyptus, qui porta le nom d'Encélade.

ENCÉNIES, *Encænia*, (c) Ἐγκαίνια, fêtes qu'on célébroit à la dédicace d'un temple, à la consécration d'une chapelle, à la réédification d'une maison. C'étoient des festins & des danses. Les jeunes filles s'y couronnoient de fleurs. Nous avons aussi nos Encénies; les Juifs ont eu les leurs; elles ont passé de la synagogue dans l'église, sous le pape Félix.

ENCÉNIES, *Encænia*, Ἐγκαίνια, fête que les Juifs célébroient le 25 de leur neuvième mois, qui répond à nos mois de Novembre & de Décembre. Elle avoit été instituée en mémoire de la restauration ou purification du temple, faite par Judas-Maccabée.

Les Juifs avoient encore deux Encénies; sçavoir, la dédicace du temple par Salomon, & celle que fit Zorobabel après le retour de la captivité.

Encénies se dit aussi dans l'Histoire Ecclésiastique & dans les ouvrages des Peres de la dédicace des églises Chrétiennes.

Ce mot vient du Grec Καινὸς, qui signifie nouveau.

ENCENS, *Thus*, *incensum*, λίβανος, λιβανωτὸν, (d) substance résineuse, d'un jaune-pâle ou

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 442.

(b) Virg. Æneid. L. III. v. 578. *& seq.* L. IV. v. 179. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. II. p. 114, 315, 326. T. III. p. 278.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.

(d) Plin. T. I. p. 679. Virg. Æneid. L. I. v. 420, 421. Numer. c. 16. v. 1. *& seq.*

transparent, en larmes semblables à celles du mastic, mais plus grosses.

L'Encens est sec & dur, d'un goût un peu amer, modérément âcre & résineux, non désagréable, & d'une odeur pénétrante. Lorsqu'on le jette sur le feu, il devient aussitôt ardent, & répand une flamme vive qui a peine à s'éteindre; il ne coule pas comme le mastic. Si on le met sous les dents, il se brise aussitôt en petits morceaux; mais il ne se réunit point comme le mastic, & on ne peut pas le rouler comme lui dans la bouche, parce qu'il s'attache aux dents.

Les gouttes d'Encens sont transparentes, oblongues, & arrondies; quelquefois, elles sont seules, quelquefois il y en a deux ensemble, & elles ressemblent à des testicules ou à des mammelles, selon qu'elles sont plus ou moins grosses; c'est de-là que viennent les noms ridicules d'Encens mâle & d'Encens femelle. Quelquefois il y a quatre ou cinq gouttes d'Encens de la grosseur d'un pois ou d'une aveline, qui sont par hazard attachées à l'écorce de l'arbre d'où elles ont découlé. On estime l'encens qui est blanchâtre, transparent, pur, brillant, sec.

L'Encens a été connu non seulement des Grecs & des Arabes, mais aussi de presque toutes les nations, & dans tous les tems. Son usage a été très-célébré & très-fréquent dans les sacrifices; car, autrefois on les faisoit avec de l'Encens, & on s'en servoit, comme l'on s'en sert encore à présent, pour exciter une odeur agréable dans les temples. Cette coûtume a presque passé parmi toutes les nations, dans toutes les religions, & dans tous les lieux.

Il faut convenir néanmoins que du tems de la guerre de Troye, l'Encens n'étoit pas encore connu, comme Pline l'assure dans le premier chapitre du livre 13. *Iliacis temporibus thure non supplicabatur; cedri tantùm & citri suorum fruticum in sacris fumo convolutum nidorem veriùs quàm odorem noverant.* Et Arnobe dans le sixième livre: *Nam neque in iis temporibus, quemadmodum creditur & perhibetur heroïcis, quidnam esset thus scitum est, scriptoribus ut comprobatur à priscis, quorum in libris nulla mentio ejus reperitur.* Virgile n'a pourtant pas laissé de parler d'Encens en parlant du temple de Vénus à Paphos.

. . . . *Ubi templum illi, centumque Sabæo*
Thure calent aræ.

Mais, c'est par une figure qu'on appelle prolepse ou anticipation.

Les Auteurs ne conviennent pas du païs natal de l'Encens. Quelques-uns prétendent qu'il n'y a que l'Arabie qui le produit; & encore que ce n'est pas ce païs-là tout entier, mais seulement la partie que l'on ap-

pelle *Saba*. D'autres veulent que l'Ethiopie, dont quelques peuples s'appellent Sabéens, porte aussi cette racine odoriférante.

Nous sommes encore moins certains de l'arbre qui fournit l'Encens. Pline en parle fort obscurément, & suppose que c'est le Térébinthe. Théophraste assure qu'il est haut de cinq coudées, branchu, & que ses feuilles ressemblent à celles du poirier. D'autres cependant, dit-il, soutiennent qu'il est semblable au lentisque; & d'autres, qu'il a l'écorce & les feuilles du laurier. Diodore de Sicile lui donne la figure de l'acacia d'Égypte, & les feuilles du saule. Garzias assure que l'arbre de l'encens n'est pas fort haut, & que ses feuilles sont semblables à celles du lentisque. Thevet, au contraire, soutient qu'il ressemble aux pins qui fournissent de la résine.

Ce que quelques-uns appellent parfum ou encens des Juifs, est une masse seche, un peu résineuse, rougeâtre en écorce, qui a l'odeur pénétrante du storax liquide. Cette masse est faite des écorces de l'arbre appellé rosa-mallas, que l'on fait bouillir, & que l'on exprime après que l'on en a tiré le storax liquide; elle n'est bonne qu'à brûler.

Dans l'Écriture, présenter l'Encens étoit une fonction propre aux Prêtres; ils entroient dans le Saint tous les jours deux fois, sçavoir, le matin & le soir, pour y brûler l'encens. Le jour de l'expiation solemnelle, le grand-Prêtre prenoit avec une cuiller de l'Encens, ou parfum concassé, & prêt à être mis dans l'encensoir, & le jettoit sur le feu, dans le moment qu'il entroit dans le sanctuaire, afin que la fumée qui s'élevoit de l'encensoir, l'empêchât de considérer avec trop de curiosité l'arche & le propitiatoire; Dieu le menace de mort s'il manque à cette cérémonie. Il n'appartenoit pas aux lévites de mettre la main à l'encensoir. On sçait qu'elle terrible punition Coré, Dathan, Abiron, & leurs complices éprouverent, pour avoir voulu imprudemment s'arroger cet honneur.

ENCENSOIR. (a) Nous sçavons que le nom de *Thuribulum*, ou Encensoir, étoit connu des Anciens. *Avez vous acheté*, dit Cicéron à Verrès, *un Encensoir de Lucius Papirius, homme du premier rang, riche & chevalier Romain*. L'Encensoir s'appelloit en Grec *Thymiaterion*, & en Grec Ionique *Thymieterion*. Hérodote dit qu'Evelthon en offrit un à Delphes d'une grande beauté; mais, nous n'en trouvons aucun dans les anciens monumens, du moins qui ait certainement été en usage chez les Payens. D. Bernard de Montfaucon en donne un dans son

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 139, 140. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 481.

Antiquité, publié par M. de la Chausse, qui ne garantit pas qu'il ait servi dans la religion des Gentils. Le *Thuribulum*, dont parle Cicéron, étoit certainement un vase d'Encens, mais dont on ne connoît pas la forme, à moins qu'on ne dise que c'étoit une *Acerra*, ce qu'on n'oseroit assurer. Denys d'Halicarnasse dit qu'on portoit dans les pompes de ces Encensoirs d'or & d'argent, qu'il appelle *Thymiateria*, & que l'interprete traduit par *Acerræ*; Denys parle, tant de ceux qui étoient destinés aux usages sacrés, que de ceux qui servoient aux usages publics.

Les Juifs avoient dans leur temple un grand nombre d'Encensoirs. On dit que Salomon en avoit fait fondre 20000 d'or, & 50000 d'argent. Cela est presque incroyable; il est rare qu'il y en ait plus d'une douzaine dans nos plus riches Églises.

Les Encensoirs des Hébreux étoient fort différens de ceux dont on se sert aujourd'hui; ils ne pendoient pas à de grandes chaînes; c'étoient des espèces de réchaux, ou cassolettes, avec un manche, ou même sans manche, que le grand-Prêtre posoit sur l'autel des parfums, ou qu'il portoit dans le sanctuaire. Saint Jean, dans l'Apocalypse, parlant des Encensoirs que tenoient les quatre animaux & les vingt-quatre vieillards, leur donne simplement le nom de plats, ou coupes d'or pleines de parfums, *Phialas aureas plenas odoramentorum*; ce qui donne l'idée d'Encensoirs fort différens des nôtres. On voit dans les médailles de Simon Maccabée des Encensoirs fumans, semblables à une coupe, ou à un calice avec son pied.

ENCHANTEMENT, *Incantatio*, *Fascinatio*, *Carmen Magicum*, paroles & cérémonies dont usent les magiciens pour évoquer les démons, faire des maléfices, ou tromper la simplicité du peuple.

Ce mot est dérivé du Latin *in* & *canto*, je chante; soit que dans l'antiquité les magiciens eussent coûtume de chanter leurs conjurations & exorcismes magiques, soit que les formules de leurs enchantemens fussent conçues en vers, & l'on sçait que les vers étoients faits pour être chantés. Cette dernière conjecture paroît d'autant plus vraisemblable, qu'on donnoit aussi aux Enchantemens le nom de *Carmina*, vers, d'où nous avons fait charme.

Rien, selon M. Pluche, n'est plus simple que l'origine des Enchantemens. Les feuillages ou les herbes dont on couronna dans les premiers tems la tête d'Isis, d'Osiris, & des autres symboles, n'étoient eux-mêmes que des symboles de la récolte abondante; & les paroles que prononçoient les prêtres, que des formules de remercîment pour les dons de la divinité. Peu à peu ces idées s'affoiblirent dans l'esprit des peuples, s'effacerent & se perdirent en-

tièrement, & ils prirent l'idée de l'union de certaines plantes & de quelques paroles devenues surannées & inintelligibles, pour des pratiques mystérieuses éprouvées par leurs peres. Ils en firent une collection, & un art, par lequel ils prétendoient pourvoir presque infailliblement à tous leurs besoins. L'union qu'on faisoit de telle ou telle formule antique, avec tel ou tel feuillage arrangé sur la tête d'Isis, autour d'un croissant de lune ou d'une étoile, introduisit cette opinion insensée, qu'avec certaines herbes & certaines paroles on pouvoit faire descendre du ciel en terre la lune & les étoiles :

Carmina vel cœlo possunt deducere lunam.

Ils avoient des formules pour tous les cas, même pour nuire à tous leurs ennemis ; on en voit du moins la preuve dans les Poëtes. La connoissance de plusieurs simples, bien ou malfaisans, vint au secours de ces invocations & imprécations assurément très-impuissantes ; & les succès de la médecine ou de la science des poisons aiderent à mettre en vogue les sciences de la magie.

Il s'ensuit de ce sentiment, 1.° que l'Enchantement est composé de deux choses ; sçavoir, d'herbes ou autres instrumens magiques, comme de cadavres humains, du sang ou des membres d'animaux, tels qu'on en employoit dans la Nécromantie, mais ce n'est là que l'appareil, le matériel, & pour ainsi dire le corps de l'Enchantement. 2.° Que ce qui en faisoit la force, & déterminoit cet appareil à l'utilité ou au détriment de l'objet pour ou contre lequel étoit destinée l'opération magique, c'étoient les paroles & les formules que prononçoient les enchanteurs. C'est sur ce fondement que les Démonographes, dans les récits qu'ils donnent des sortileges, font toujours mention de certaines paroles, certains mots, que les sorciers & sorcières prononcent tout bas & grommelant entre leurs dents. 3.° Qu'il y avoit deux sortes d'Enchantemens, les uns favorables ou utiles, & les autres contraires & pernicieux.

Quant à ces derniers, l'humanité, poursuit le même Auteur, inspirant naturellement de l'horreur pour les pratiques qui tendent à la destruction de nos semblables, les incantations magiques qu'on croyoit meurtrières furent abhorrées & punies chez tous les peuples policés. Mais, cette sévérité n'a pas empêché que dans tous les tems & chez tous les peuples il n'y ait eu des imposteurs qui aient fait le métier d'enchanteurs, ou des hommes assez scélérats pour espérer parvenir à leurs fins par les Enchantemens.

ENCHANTEMENT, manière de guérir les maladies, soit par des amulettes, des talismans,

des philactères, des pierres précieuses, & des mots barbares, qu'on porte sur sa personne, soit par des préparations superstitieuses de simples, soit enfin par d'autres moyens aussi frivoles.

Il n'est pas difficile d'en découvrir l'origine; c'est l'ignorance, l'amour de la vie & la crainte de la mort qui leur ont donné naissance. Les hommes, voyant que les secours naturels qu'ils connoissoient pour se guérir, étoient souvent inutiles, s'attacherent à tout ce qui s'offrit à leur esprit, à tout ce que leur imagination vint à leur suggérer.

Les amulettes, les talismans, les philactères, les pierres précieuses, les os de mort qu'on mit sur soi dans certains cas extraordinaires, parurent peut-être d'abord comme des remedes indifférens, qu'on pouvoit d'autant mieux employer, que s'ils ne faisoient pas de bien, du moins ne causoient-ils point de mal. Ne voyons-nous pas encore tous les jours une infinité de gens se conduire par les mêmes principes? Ces remedes n'étoient d'ailleurs ni rebutans, ni douloureux, ni désagréables. On s'y livra volontiers; l'exemple & l'imagination, quelquefois utiles pour suppléer à la vertu qui manquoit aux remedes de cette espèce, les accréditerent, la superstition les autorisa, & vraisemblablement la fourberie des hommes y mit le sceau.

Quoi qu'il en soit, les enchantemens se sont si bien introduits & de si bonne heure dans la Médecine, que toutes les nations les ont pratiqués de tems immémorial, & qu'ils subsistent encore dans les trois plus grandes parties du monde; l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique.

Ammon, Hermès, Zoroastre, passoient parmi les payens pour les Auteurs de cette pratique médicinale. Ammon, qu'on compte entre les premiers rois de la première Dynastie d'Égypte, a été regardé comme l'inventeur de l'art de faire sortir le fer d'une plaie, & de guérir les morsures des serpens par des enchantemens.

Pindare dit que Chiron le centaure traitoit toutes sortes de maladies par le même secours; & Platon raconte que les sages-femmes d'Athènes n'avoient pas d'autres secrets pour faciliter les accouchemens; mais, on ne connoît point de peuple chez qui cet usage ait trouvé plus de sectateurs que chez les Hébreux. Leur loi ne put venir à bout d'arrêter le cours du désordre; c'est pourquoi, Jérémie les menaça, au nom du Seigneur, de leur envoyer des serpens contre la morsure desquels l'enchanteur ne pourroit rien.

Hippocrate contribua merveilleusement par ses lumières à effacer de l'esprit des Grecs les idées qu'ils pouvoient avoir sucées sur la vertu des enchan-

temens. Ce n'eſt pas que leurs Philoſophes, & ceux qui étoient nourris dans leurs principes, donnaſſent dans ces niaiſeries; l'hiſtoire nous prouve bien le contraire. On aime à lire dans Plutarque ce que Périclès, inſtruit par Anaxagore, penſoit de tous ces vains remedes : » Vous voyez, dit-il, à un de » ſes amis qui vint le viſiter dans » le tems qu'il étoit attaqué » de la peſte dont il mourut, » vous voyez mon état de lan» gueur; mais regardez ſur» tout, ajoûta-t-il, cette eſpè» ce de charme que des fem» mes ont pendu à mon col, » & jugez après cela ſi j'ai eu » l'eſprit bien affoibli. »

Cependant, les Romains gémirent long-tems ſous le poids de cette ſuperſtition. Tite-Live nous apprend qu'une maladie épidémique règnant à Rome l'an 326 de ſa fondation, on épuiſa vainement tous les remedes connus de la Médecine, après quoi on eut recours aux enchantemens, & à toutes les extravagances dont l'eſprit de l'homme eſt capable. On en pouſſa ſi loin la manie, que le Sénat fut obligé de les défendre par de ſévères ordonnances; c'étoit aux Pſylles, peuple de la Libye, & aux Marſes, peuple d'Italie qu'ils s'adreſſoient, à cauſe de leur célébrité dans la ſcience des enchantemens. Enfin, Aſclépiade, qui vivoit du tems de Mithridate & de Cicéron, eut le bonheur de bannir de Rome cette vaine manière de traiter les maladies. Peut-être auſſi qu'Aſclépiade parut dans le tems favorable où l'on commençoit à s'en laſſer, parce qu'on n'en voyoit aucun effet.

Les premiers Chrétiens n'ont pas été exempts de cette folie, puiſque les Papes & les Conciles prirent le parti de condamner les phylactères, que les nouveaux convertis au chriſtianiſme portoient ſur leur perſonne, pour ſe préſerver de certains dangers. En un mot, les ténebres de l'erreur ne ſe diſſiperent que quand les arts & les ſciences, enſevelis pendant pluſieurs ſiécles, reparurent en Europe. Alors, la Médecine, de plus en plus éclairée, rejetta toutes les applications ſuperſtitieuſes des remedes ridicules, opéra la guériſon des maladies par les ſecours de l'art, & nous remit à peu près au même point où Hippocrate avoit laiſſé les Grecs à ſa mort. Tout le monde ſçait que dans ce tems-là les Theſſaliens l'emportoient ſur toutes les nations dans la pratique des enchantemens, & que Philippe étant tombé malade, fit venir à ſa cour une Theſſalienne pour le guérir; mais, la curieuſe Olympias appella ſecrétement la Theſſalienne dans ſon cabinet, où ne pouvant ſe laſſer d'admirer ſes graces & ſa beauté : *N'écoutons plus*, s'écriat-elle, *les vains diſcours du peuple; les charmes*

dont vous vous servez, sont dans vos yeux.

ENCHÉLÉES, *Encheleæ*, (*a*) Ἐγχέλεαι, nation Illyrienne, selon Pline & Etienne de Byzance. Il en est aussi fait mention dans Hérodote, qui nous apprend que les Cadméens ayant été chassés par les Argiens, allerent chercher un asyle chez les Enchélées. Scylax qui lit Ἐγχελεῖς, met ce peuple entre les fleuves du Naron & du Drilon.

ENCHÉLÉES, *Encheleæ*, ville d'Illyrie, près de laquelle les Poëtes ont feint que Cadmus & Hermione furent changés en serpens.

ENCHRIDES, *Enchrides*, (*b*) espèce de gâteaux que faisoient les cuisiniers Grecs.

ENCHYTON, *Enchyton*, (*c*) autre sorte de gâteaux que faisoient encore les cuisiniers Grecs.

ENCLABRIES, *Enclabria*, ou plûtôt Anclabries. *Voyez* Anclabries.

ENCLABRIS *Enclabris*, (*d*) table sur laquelle on mettoit la victime, pour considérer les entrailles, & tirer les augures. Divers ustensiles des sacrifices s'appelloient du terme général d'*Enclabria* ou *Anclabria*, du mot *Anculare*, c'est-à-dire, *Ministrare*, d'où vient *Ancilia*.

ENCRE, *Atramentum*. (*e*) L'Encre s'appelloit chez les Grecs Μέλαν ou Μέλαν γραφικὸν; c'est ainsi que l'appelle Saint Clément d'Alexandrie. Les Latins la nommoient *Atramentum* & quelquefois *Encaustum*, qui vient du mot Grec Ἔγκαυστον; c'est de-là que s'est fait l'*Inchiostro* des Italiens. On la faisoit du suc de Calmar & de Seche, sortes de poissons dont le sang est noir. Pline rapporte bien des manières de faire l'Encre. « Elle se fait, » dit-il, par artifice comme » plusieurs autres liqueurs; il » y a deux sortes de terre dont » on se sert pour la faire; » l'une qui distille une espèce » de saumure, & une autre » de couleur de souffre, bonne » à cet usage. Il s'est trouvé » des peintres qui ont tiré des » sépulcres, des charbons » pour en faire de l'Encre; » mais toutes ces inventions » nouvelles ne sont guère bon» nes pour l'usage. On la fait » bonne en plusieurs manières, » avec de la suie qui sort de » la résine & de la poix brû» lées; on fait pour cela des » caveaux d'où la fumée ne » sort point. On en fait aussi » de fort bonne, en la même » manière, avec de la suie du » bois qu'on appelle *Tæda*; on » la mêle avec la suie des

(*a*) Plin. T. I. p. 178. Herod. L. V. c. 61.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 119.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 119.

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 149, 150.

(*e*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 347, 348.

» fournaises & des bains; c'est » de celle-là qu'on se sert » pour écrire des livres. Il » y en a qui pour la faire brû- » lent de la lie de vin, qu'ils » font sécher auparavant; & » ils assurent que si le vin est » bon, elle ressemble à l'En- » cre Indienne. Polygnote & » Mycon, peintres très-céle- » bres, en faisoient avec du » pepin de raisin; on appelle » cette sorte d'Encre *Tryginon.* » Apelles inventa la maniere » d'en faire avec de l'ivoire » brûlé; celle-là s'appelle Elé- » phantine; on en apporte des » Indes, dont je ne connois » nullement la composition. » Les teinturiers en font avec » ce verd-de-gris, qui se for- » me sur les vaisseaux de cui- » vre. On en fait encore avec » ce bois nommé *Tæda*, que » l'on brûle, & dont on pile » les charbons dans un mor- » tier. La seche est merveil- » leuse pour cela, quoiqu'on » ne s'en serve pas pour en » faire. Toute sorte d'Encre » doit-être mise au soleil pour » acquérir sa perfection; il » faut mêler de la gomme à » celle qu'on emploie pour » écrire des livres, & de la » glu à celle dont on se sert pour » enduire. Celle qui se fait » avec du vinaigre, s'efface » difficilement. » Pline dit dans un autre endroit, que l'absynthe infusée dans l'Encre, empêche que les souris ne gâtent les livres.

ENCYCLION, *Encyclion*, (*a*) sorte d'habit des Anciens. L'Encyclion ne se peut connoître que par l'étymologie, qui marque un habit qui environne de tous côtés.

ENDÉCASYLLABE, *Hendecasyllabus. Voyez* Hendécasyllabe.

ENDÉIDE, *Endeis*, Ἐνδηΐς, (*b*) nymphe, fille de Chariclo & de Sciron, selon Plutarque, épousa Eacus, de qui elle eut Pelée & Télamon. Apollodore donne Chiron pour pere à Endéide. *Voyez* Chariclo.

ENDELCHIUS, *Endelchius*, ou SÉVÉRUS SANCTUS, rhéteur & poëte Chrétien, vivoit sur la fin du quatrième siécle, vers l'an 390. Ce fut lui qui persuada à Saint Paulin, évêque de Nole, de travailler à une apologie pour l'empereur Théodose le grand, contre les payens qui parloient très-mal de ce Prince. Endelchius écrivit une églogue, qui avoit pour titre, *de mortibus boum*, & que Pierre Pithou fit imprimer l'an 1590 avec un recueil d'épigrammes des Anciens. On la trouve aussi dans la Bibliotheque des Peres. L'Auteur introduit un payen qui se plaint de la mortalité des animaux, & un chrétien qui rapporte tout aux ordres de la Providence.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 36.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 54

ENDIUS, *Endius*, Ἔνδιος, (*a*) dont parle Pausanias. Ce doit-être le même qu'il appelle ailleurs Endoeus. *Voyez* Endoeus.

ENDOEUS, *Endoeus*, (*b*) Ἔνδοιος. Athénien, qui fut disciple de Dédale, & presque aussi habile que lui. Fidele à son maître, il ne l'abandonna pas dans sa disgrace, & le suivit par-tout. Pausanias dit que la Minerve assise qu'on voyoit dans la citadelle d'Athènes, étoit de cet Endoeus, & c'étoit Callias qui l'avoit consacrée. Endoeus avoit encore fait d'autres ouvrages, dont parle le même Pausanias.

ENDOR, *Endor*, Ἀενδώρ, (*c*) ville de Palestine dans la tribu de Manassé. Il en est fait mention au livre de Josué & au Pseaume 83, v. 10, selon les Septante, ou 82, v. 11, selon la Vulgate. Il y avoit du tems d'Eusebe, un grand village de ce nom vers le mont Tabor, à quatre milles de-là vers le midi. Il dit ailleurs qu'il étoit auprès de Naïm, dans le voisinage de Scythopolis. C'est-là que demeuroit la Pythonisse que Saül consulta, & qui évoqua l'ame de Samuël, peu de tems avant la bataille de Gelboé.

ENDROMIS, *Endromis*, (*d*) Ἐνδρομίς, nom que les Grecs donnoient, selon Pollux le Grammairien, à la chaussure de Diane, qui, en qualité de chasseresse, devoit en porter une fort légere; aussi nommoit-on ainsi celle que portoient les coureurs dans les jeux publics. On croit que c'étoit une espèce de bottine ou de cothurne, qui couvroit le pied & une partie de la jambe, & qui laissoit à l'un & à l'autre toute la liberté de leurs mouvemens. Les Latins avoient attaché à ce mot une signification toute différente, puisqu'ils désignoient parlà une sorte de robe épaisse & grossière, dont les athletes se couvroient après la lutte, le pugilat, la course, la paume & les autres exercices violens, pour se garantir du froid; au moins Martial, dans une épigrame, attribue-t-il toutes ces propriétés au vêtement qu'il nomme Endromida.

ENDYMATIES, *Endymatia*, Ἐνδυμάτια. (*e*) Les Endymaties étoient des danses vêtues, qui se dansoient en Arcadie au son de certains airs composés pour la flûte. Plutarque en parle dans son traité de la Musique, mais si laconiquement, que l'on n'en sçait pas davantage; ainsi l'on ignore si ces danses entroient dans le culte religieux, si elles

(*a*) Pauſ. p. 530.
(*b*) Pauſ. p. 47, 406, 530. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 314.
(*c*) Joſu. c. 17. v. 11. Reg. L. I. c. 28. v. 7.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 303, 304.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. X. p. 300, 301.

étoient militaires, ou si elles n'avoient lieu que dans les divertissemens, soit publics, soit particuliers. Quelle qu'en ait pu être la destination, il est toujours certain que les danseurs y étoient vêtus, au lieu que les Lacédémoniens voisins des Argiens, & leurs maîtres dans l'art militaire, dansoient tout nus dans leurs gymnopédies.

ENDYMION, *Endymion*, Ἐνδυμίων, (a) fils d'Aëthlius ou Ethlius, qui eut Jupiter pour pere, & de Protogénie fille de Deucalion. La fable en fait un berger de Carie. On dit qu'ayant été surpris en caressant Junon, il fut condamné à un sommeil perpétuel, selon quelques-uns, ou de trente ans seulement, selon les autres. La Lune, se cachant derrière une montagne, le venoit visiter les nuits, & en eut même plusieurs enfans. Voilà ce que la fable rapporte; mais, ceux qui à travers ces voiles cherchent les vérités qu'elle cache, disent qu'Endymion étoit un astrologue, qui le premier observa le cours de la Lune, & employa trente années à cette curieuse recherche; & que c'est pour nous apprendre qu'il y méditoit continuellement, qu'on a feint qu'il dormoit toujours, & que Diane ou la Lune profitoit de ce sommeil pour l'aller embrasser.

Cette déesse ne fut pas la seule qui aima Endymion. J'ai lu quelque part, dit M. Dacier, un fragment d'un poëte Grec qui dit que le dieu du sommeil en étoit aussi amoureux; & que, pour avoir toujours le plaisir de voir ses beaux yeux, il le faisoit toujours dormir les yeux ouverts. Voilà une singulière manière de louer de beaux yeux.

Pausanias nous instruit dans un plus grand détail de l'histoire d'Endymion, qu'il nous donne pour le second roi de l'Elide. *Voyez* Elide.

Au reste, il y en a qui disent avec beaucoup de vraisemblance, qu'il y a eu deux Endymions, l'un roi d'Elide, & l'autre qui étoit ce célebre berger de Carie.

ENÉA, *ou* ENIA, *Ænea*, *Ænia*, Αἴνεια, (b) ville de Macédoine sur le golfe Thermaïque. Elle étoit située, selon Tite-Live, à quinze mille pas de Thessalonique, à l'opposite de Pydna, dans un terroir fertile; sur quoi il faut remarquer qu'Énéa n'étoit pas entre Thessalonique & Pydna, comme Baudrand semble le dire. Il y avoit le golfe entre elle & cette dernière ville, & les vaisseaux qui partoient de

(a) Plut. T. I. p. 62. Fulgent. p. 141. Apoll. pag. 262. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 78, 133. Tom. IV. p. 217. & suiv. Tom. VI. p. 92. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 193, 194.

(b) Herod. L. VII. c. 123. Tit. Liv. L. XL. c. 4. L. XLIV. c. 10, 32. Dionys. Halicarn. L. I. c. 12.

de Thessalonique, pour sortir du golfe, laissoient Pydna à droite, & Enéa à gauche : elles étoient à peu près vis-à-vis l'une de l'autre.

La ville d'Énéa dut sa fondation & son nom à Énée, qui y laissa tous ceux qui se trouvoient hors d'état de supporter les fatigues de la navigation, & tous les autres qui voulurent y rester, pour y être comme dans leur propre patrie. Elle subsista, selon certains, jusqu'au tems des successeurs d'Alexandre le grand; Cassandre, selon les mêmes, la détruisit, en transporta les habitans à Thessalonique, ville nouvellement bâtie. Mais, cette ville subsista plus long-tems, ou fut du moins rétablie. Tite-Live, sous l'an 182 avant l'Ére Chrétienne, parle d'Énéa comme d'un lieu actuellement existant. Cette même année, les habitans offrirent, suivant l'usage établi parmi eux, un sacrifice solemnel à Énée, comme au fondateur de leur ville. Cette cérémonie étoit suivie d'un grand festin.

C'est à présent Moncastro, dans la Turquie d'Europe. M. de l'Isle la nomme Énéa sur le bord oriental du golfe Thermaïque, que nous appellons aujourd'hui golfe de Salonique.

ENÉA [le port d'], *Æneæ portus*. (*a*) Ce port nous est connu par un passage de Tite-Live. Il étoit situé dans la Pallene, & tourné vers le mont Athos.

(*b*) Il y eut dans l'Acarnanie sur l'Achélous une ville du nom d'Énéa. Strabon en parle comme d'une ville déja déserte. Il dit qu'elle étoit à distance égale, entre la mer & Stratos. Or, il compte que Stratos étoit à 200 stades de la mer, en remontant l'Acheloüs.

ENEADES, *Æneades*. (*c*) Ce mot ne signifie autre chose que Romain, surtout chez les Poëtes, qui faisoient descendre tous les Romains d'Anchise & de Vénus; témoin cette inscription Grecque, copiée sur un marbre de la vigne Borghese, & publiée par Spon, dans laquelle le Poëte Marcellus Sidetes, contemporain d'Adrien, dit en parlant de Regilla, femme d'Hérode Atticus :

Orta hæc erat ex opulentis Æneadis,
Anchisæ & Idææ Veneris inclytus sanguis.

Horace n'en dit pas davantage d'Auguste, dont il exprime la noblesse par ces mots :

Clarus Anchisæ Venerisque sanguis.

ENÉATES, *Æneates*, (*d*) sous lequel Tite-Live désigne

(*a*) Tit. Liv. L. XLV. c. 30.
(*b*) Strab. p. 450.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 279.
(*d*) Tit. Liv. L. XL. c. 4.

dans un endroit les habitans d'Énéa. *Voyez* Énéa.

ENÉE, *Æneas*, Αἰνείας, (*a*) issu du sang des rois de Troye, étoit fils d'Anchise, petit-fils d'Assaracus, arrière petit-fils de Dardanus, qui s'établit le premier dans la province de Dardanie, qu'il laissa à ses descendans. La réputation d'Énée fut si grande, que selon la coûtume de ces tems-là, il falloit, en quelque sorte, qu'on le regardât comme un homme extraordinaire & descendu de quelque divinité. Tout le monde sçait que Vénus fut la déesse que les Auteurs des fables lui choisirent pour mere. Peut-être la beauté de sa mere réelle donna-t-elle occasion à ce choix. L'Auteur qui s'amusa autrefois à chercher quelle étoit la véritable mere d'Énée, & qui publia un traité sous ce titre, fut justement exposé à la raillerie du public, & ce fut avec raison qu'on se mocqua de la vanité de son entreprise.

Tout ce que nous sçavons de l'éducation d'Énée, c'est qu'il eut pour gouverneur le fameux Chiron, sous lequel la plûpart des grands hommes de ce tems-là furent élevés. Énée apprit de lui tous les exercices qui peuvent contribuer à former un héros. Il paroît qu'entre ces exercices, celui de la chasse étoit le principal. Après s'être formé sous un si habile maître, Énée épousa Créuse, qui étoit, dit-on, fille de Priam, dernier roi de Troye. Il vécut plusieurs années en Dardanie, où il jouit d'une longue paix, aussi-bien que tout le royaume.

L'injustice & la violence de Pâris mirent fin à la félicité publique. Ce Prince ayant enlevé & amené à Troye Hélene, femme de Ménélaüs, roi de Sparte, une entreprise si inouie souleva contre lui toute la Grece. D'abord, les Grecs envoyerent des Ambassadeurs à Troye, pour redemander Hélene. Mais, la faction du jeune Prince étant la plus forte, ils ne furent point écoutés. Sur ce refus ils unirent toutes leurs forces pour se faire justice eux-mêmes. Une guerre, entreprise pour de si justes raisons, ne pouvoit manquer d'avoir un heureux succès. Énée en prévit les tristes suites, & commença à craindre que le crime de Pâris n'entraînât la ruine totale du royaume de Priam. Il eut le courage de se déclarer contre le ravisseur, & pressa vivement pour qu'on rendît Hélene, quoiqu'il sçût bien qu'u-

(*a*) Tit. Liv. L. I. c. 1. *& seq.* Plut. Tom. I. p. 18, 227. Dionys. Halic. L. I. c. 11. *& seq.* Just. L. XLIII. c. 1. Virg. Æneid. L. I. *& seq. lib.* Strab. pag. 48, 150, 229. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. I. p. 6. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 171. *& suiv.* T. II. p. 141. *& suiv.* Tom. IV. p. 584, 585. T. XIV. p. 226. *& suiv.* T. XVI. p. 412. *& suiv.* Tom. XXI. p. 360, 361.

ne probité si hors de saison lui attireroit les ressentimens du parti contraire, qui étoit le plus puissant. Cependant, l'injustice de son Prince ne rallentit point en lui l'amour de la patrie & du bien public. Ne pouvant se résoudre à rester tranquille, tandis que les Troyens étoient menacés par les Grecs d'une ruine prochaine, pour des crimes qu'ils n'avoient point commis; quand il vit que la guerre étoit inévitable, il prit volontiers les armes, & se joignit aux autres pour défendre la liberté. Il protesta néanmoins dans plusieurs occasions, qu'il ne désiroit rien tant que de voir cette guerre heureusement terminée. Sa province étoit située proche de la mer. Les Grecs en ravagerent une partie, dès qu'ils furent entrés sur les terres des Troyens. Énée s'opposa de toutes ses forces à leurs entreprises, & n'abandonna jamais la cause commune. Mais, ils étoient en trop grand nombre, & il n'étoit pas possible qu'il résistât long-tems à une si puissante armée. Il prit donc avec lui toutes les forces qu'il put lever, & les mena à la capitale, qui fut assiégée bientôt après.

La longueur du siège procura à Énée mille occasions de se distinguer. Hector étoit le seul entre les Troyens à qui on pût le comparer; & si ce Prince avoit quelque avantage sur Énée du côté de la valeur, Énée l'emportoit sur lui du côté de la prudence. L'Histoire nous apprend qu'on avoit coûtume d'appeller Hector, le Bras; & Énée, l'ame de Troye; & que les Grecs déclarerent en plusieurs occasions que la prudence d'Énée étoit un plus grand obstacle à leurs desseins, que le courage & la fureur d'Hector.

Homère est le plus ancien Auteur qui ait parlé d'Énée; c'est de lui seul que nous pouvons apprendre quelque chose de son caractère & de ce qu'il fit pendant le siège de Troye. Il ne paroît pas que ce Poëte ait eu aucun intérêt de flatter sa mémoire. Ainsi, le portrait qu'il nous en fait dans son Iliade, est sans doute fondé sur la vérité. Ce portrait est extrêmement à l'avantage d'Énée. Homère le met beaucoup au-dessus de tous les Troyens, si on en excepte Hector, auquel il le joint souvent comme son égal en valeur & en prudence. Il relève son mérite, lorsqu'il nous le représente en même tems comme le plus aimé du peuple, & comme le plus constant objet de la haine d'une injuste cour, où chaque nouvelle preuve qu'il donnoit de son mérite, ne faisoit que l'exposer à de nouveaux mépris. Il le fait combattre en même tems contre plusieurs des plus célebres capitaines Grecs, comme un Héros capable de tenir contre plus d'un ennemi à la fois; & quand il le fait venir aux mains avec Achille &

Diomede, les deux plus grands héros de la Grece, quoiqu'il se croie obligé de donner l'honneur de la victoire à ses compatriotes, il ne nous représente pas Énée comme prenant honteusement la fuite, mais il fait venir des dieux à son secours, & par ce moyen, il rend justice en même tems à la valeur des Grecs & à la piété du Troyen, qui lui attiroit la protection, non seulement des dieux qui favorisoient la cause des Troyens, mais encore de ceux qui étoient ennemis de sa patrie.

L'Histoire du siege de Troye est assez connue ; tout le monde sçait quel en fut l'évènement. Après avoir tenu dix ans, la ville fut prise par une trahison que les Historiens rapportent diversement. Le Roi, la famille royale, la plûpart des citoyens & des alliés de Troye, furent ou tués ou faits esclaves. Énée perdit Créuse dans la confusion & le désordre que causa la prise de cette ville. On la chercha parmi les morts & parmi les prisonniers, sans pouvoir la trouver. Le bruit se répandit que les déesses Vénus & Cybele l'avoient sauvée de la ruine commune, & la retenoient à leur service. On le crut dans la suite, & il ne fut plus permis d'en douter. Énée lui-même échappa à la ruine de sa patrie; il n'étoit pas juste en effet qu'il fût enveloppé dans la ruine de Troye, lui qui n'avoit point eu de part au crime de cette ville. Les Grecs s'étant rendu maîtres de la basse ville, Énée en fut assez tôt averti pour s'emparer de la citadelle de Pergame, avec la plus grande partie des troupes qu'il commandoit. C'étoit une place des plus fortes. A peine y étoit-il entré, que les Grecs, animés par leurs premiers succès, & regardant déjà les Troyens comme vaincus, y coururent précipitamment pour le forcer à se rendre. Il ne lui fut pas difficile de repousser leurs premières attaques. Connoissant parfaitement les avenues de la citadelle, il faisoit de tems en tems des sorties, & recevoit toujours quelques nouveaux renforts de troupes, qui, échappées à la fureur des Grecs, venoient se joindre à lui par des routes secretes & inconnues aux assiégeans. Avec ces secours il arrêta quelque tems la fougue des vainqueurs, & empêcha que la place ne fût prise d'emblée. Mais, jugeant qu'il lui seroit impossible de faire une longue résistance, quand les Grecs l'attaqueroient en règle, il résolut enfin de se retirer. Il mit d'abord à couvert les enfans, les femmes & les vieillards ; il les fit sortir par des portes de derrière, & leur donna une bonne escorte pour les conduire au mont Ida, dont quelques endroits étoient naturellement inaccessibles. Dégagé de cet embarras, il resta dans la citadelle avec l'élite de ses troupes, où il fit toujours bonne contenance, pour faciliter la retraite de ceux qu'il

avoit envoyés devant ; tandis que l'ennemi, occupé à donner l'assaut, étoit moins attentif à ce qui se passoit ailleurs. Enfin, Néoptoleme ayant forcé une partie de la muraille, Énée prit avec lui son pere, ses enfans, les dieux Pénates, le Palladium, & tout ce qu'il put enlever des richesses immenses qu'on avoit retirées dans la citadelle, & sortit par une porte de derrière.

Pendant ce tems-là, les Grecs s'emparerent du reste de la ville & de la citadelle, & tout occupés au pillage, ils donnerent aux fuyards le moyen de s'évader en toute sûreté. Énée & les siens trouverent en chemin ceux qu'ils avoient envoyés devant avec une escorte ; ils se joignirent tous en un seul corps, & s'emparerent des postes les plus avantageux du mont Ida. Les habitans de plusieurs villes Troyennes vinrent grossir leur troupe ; de sorte qu'en très-peu de tems il s'assembla une nombreuse armée sur la montagne. Énée à la tête de presque tous les Troyens qui avoient échappé à la ruine générale de leur nation, résolut de demeurer avec eux sur le mont Ida, jusqu'à ce que l'ennemi eût mis à la voile. Il espéroit qu'après le départ des Grecs, il pourroit réparer les ruines de Troye, ou du moins s'établir dans la Troade, aux environs de cette ville.

Cependant, après avoir pillé & saccagé la ville de Troye, porté la désolation dans toutes les places du royaume, & partagé le butin & les prisonniers, les Grecs voulurent mettre le comble à leur victoire par la défaite de ceux qui avoient gagné les hauteurs. Au lieu de s'en retourner comme Énée s'y étoit attendu, ils se disposerent à attaquer le mont Ida, & à forcer ceux qui s'y étoient réfugiés. Mais Énée, qui étoit bien éloigné de vouloir s'engager dans de nouveaux combats, prévint le malheur qui le menaçoit. Il leur envoya des hérauts pour les conjurer de ne point réduire ses troupes à la dure nécessité de combattre jusqu'au dernier soupir, & de vendre chérement leur vie. Les Grecs, ennuyés d'une si longue guerre, ne souhaitoient rien tant que de la voir terminée, pour s'en retourner dans leur patrie. Ils reçurent favorablement l'ambassade, & on fit un traité à ces conditions : » qu'Énée livreroit aux Grecs les » places fortes dont il étoit en » possession ; que dans un certain tems marqué par le traité, il sortiroit de la Troade » avec tous ceux qu'il commandoit ou qui étoient sous sa » protection ; que les Grecs, de » leur côté, donneroient aux » Troyens un libre passage, » tant par mer que par terre, » sans leur faire aucun mal en » leurs personnes ou en leurs » biens. « Les Troyens accepterent ces conditions, persuadés que c'étoit le meilleur par-

ti qu'ils pussent prendre dans la situation où ils se trouvoient alors.

Énée avoit beaucoup d'enfans de sa femme Créuse. Il envoya Ascagne, l'aîné de ses fils, en Phrygie, avec quelques troupes Phrygiennes. Ce jeune Prince s'y établit dans un canton appellé Dascylitis. Énée prit avec lui ses autres enfans, son pere, & les images des Dieux; & dès qu'il eut équipé une flotte, & que la saison le permit, il mit à la voile pour aller chercher un nouvel établissement où il pût être plus heureux qu'il n'avoit été dans sa patrie.

Voilà ce que l'Histoire nous apprend de plus particulier, de plus exact & de plus vrai sur la fuite d'Énée après la ruine de Troye. D'autres auteurs attribuent uniquement sa délivrance à sa piété. C'est un fait constant dans l'Histoire & généralement reçu, que tandis que les autres Troyens s'échappoient des mains des vainqueurs, chacun étant chargé de ses plus riches trésors, on vit Énée porter son pere & les images des Dieux; que les Grecs, surpris d'une piété dont on avoit si peu d'exemples, se firent un scrupule de le troubler dans sa retraite, & que par respect pour lui, ils épargnerent même ceux qui le suivoient.

Il y a des Auteurs qui parlent tout autrement de la différence de son sort, & de celui du reste des Troyens. Ils l'attribuent à ce qu'il s'étoit joint aux Anténorides pour livrer la ville aux Grecs; & selon eux, son salut fut la récompense de sa trahison. L'autorité de ceux qui rapportent ce conte, n'est pas assez grande pour nous obliger à les en croire sur leur parole. D'ailleurs, la plûpart des Historiens qui ont écrit après eux, n'ont pas jugé à propos de les suivre & de noircir la réputation d'un Prince qui, dans tout le reste de ses actions connues, ne fit jamais rien qui puisse donner quelque vraisemblance à un crime si énorme. Il paroît que cette fable n'a d'autre fondement que la haine que Pâris & ceux de sa faction avoient contre lui; haine si marquée, qu'il en ressentit des effets qui auroient pu porter une ame moins noble que la sienne à quelque espèce de vengeance. Mais, il est plus raisonnable de croire que leur injustice l'excita à faire des actions qui lui attirerent de plus en plus leur haine, sans qu'il la méritât, que de supposer qu'il se soit livré à des ressentimens qui auroient ruiné pour jamais sa réputation, & justifié les plus affreuses accusations de ses ennemis. D'ailleurs, l'inclination qu'il avoit toujours témoignée pour conclure une paix stable avec les Grecs, & pour leur rendre Hélene, ne pouvoit-elle pas les engager, par un motif de reconnoissance, à lui accorder plus facilement des conditions qu'ils n'accorderent qu'à lui & à An-

ténor, dont la famille est accusée d'avoir livré la ville, par de meilleures autorités que celles qui attribuent à Énée une si noire trahison ?

Si les anciens Auteurs sont si différens dans ce qu'ils disent de la façon dont Énée se sauva de l'embrasement de Troye, ils le sont encore plus dans ce qu'ils rapportent de ses voyages. La Thrace, la Macédoine, l'Arcadie, la Phrygie même, disputoient à l'Italie l'honneur d'avoir fixé ce héros. Dans chacun de ces païs, & dans plusieurs autres, non seulement on avoit des preuves qu'il y avoit vécu, mais on montroit des tombeaux qui faisoient voir qu'il y étoit mort ; & quelques-unes de ces provinces ont eu un Auteur ou deux qui ont appuyé leurs prétentions. Il n'est pas fort difficile de rendre raison de ces différentes traditions, & de les accorder ensemble. Énée laissa un de ses fils en Phrygie ; il maria quelques-unes de ses filles en Arcadie ; il passa par la Thrace, il y bâtit une ville qu'il appella de son nom, & fit un assez long séjour dans plusieurs autres païs. La plûpart de ces provinces conserverent des monumens de son arrivée ; il y en eut même plusieurs qui, après sa mort, lui érigerent des tombeaux ; marques de respect & de vénération qui étoient fort en usage dans ces tems là. Quoique son corps ne fût pas renfermé dans tous ces tombeaux, les descendans de ceux qui les lui avoient érigés, ne laisserent pas d'en profiter en supposant qu'Énée s'étoit établi parmi eux. Leurs Auteurs, s'il s'en trouvoit quelques-uns parmi eux, n'avoient garde de manquer de faire honneur à leur païs ; & peut-être un petit nombre d'autres Écrivains de moindre marque, par une folle démangeaison de faire des découvertes, ou de contredire les opinions déjà reçues, eurent-ils la présomption d'insérer leurs fables dans les Histoires qu'ils composoient. Mais, ces traditions certaines ne doivent pas être mises en parallele avec celles des Romains & des Italiens, qui sont & plus constantes & plus anciennes, & qui ont été confirmées par tous les auteurs de l'histoire de Rome, aussi-bien que par les meilleurs auteurs Grecs.

Il est vrai que quelques-uns assurent qu'Énée resta en Phrygie. Ils s'appuient sur un passage d'Homère, qu'ils croient si positif, qu'il n'y a rien à répondre. Il est dans le vingtieme livre de son Iliade, où Neptune, après avoir délivré Énée qui étoit en danger de perdre la vie dans un combat inégal avec Achille, fait cette prédiction. » Le fils de Saturne hait la » maison de Priam ; cependant, » le courageux Énée règnera » sur les Troyens, lui & ses » enfans, & les enfans de ses » enfans qui naîtront dans la » suite. «

Il paroît un peu surprenant

qu'on regarde cette prédiction comme une preuve si décisive. En effet, & c'est la remarque que fait Denys d'Halicarnasse, Énée ne pouvoit-il pas gouverner les Troyens en Italie, comme les Romains assurent qu'il le fit, de même qu'il les avoit gouvernés en Phrygie? On sçait qu'il laissa son fils en Phrygie, que ce fils érigea un petit royaume des ruines de Troye, & qu'il le laissa à ses enfans. Cela suffit pour expliquer la prédiction de Neptune, s'il la faut nécessairement rapporter au païs & non aux habitans de Troye, quoique les termes dont se sert le Poëte, ne fassent mention que des Troyens, & non du territoire de Troye.

Énée, après avoir passé l'Hellespont, débarqua en Thrace, à un port appellé Pallene. Ce fait est rapporté non seulement par les Historiens qui le font venir en Italie, mais encore par d'autres. Les naturels du païs étoient d'anciens alliés des Troyens, & pendant le siège ils avoient envoyé quelques troupes à leur secours. Ils reçurent Énée avec beaucoup d'amitié, & il passa tout l'hiver dans ce païs. Il bâtit un temple à Vénus, & une ville qu'il appelle de son nom Énée. De Pallene il mit à la voile au printems, & laissa dans la nouvelle ville ceux d'entre les Troyens qui n'étoient point en état de soutenir les fatigues d'un plus long voyage, ou qui pour d'autres raisons ne vouloient pas aller plus loin.

Nous ne nous arrêterons point ici à parler de tous les voyages d'Énée; un si long détail seroit ennuyeux. Il suffit de dire en général qu'il employa l'été à côtoyer le long de la Grece & d'une partie de l'Italie; que de tems en tems il descendoit à terre, & qu'il laissa des monumens de son arrivée dans plusieurs païs, érigeant des temples dans un endroit, débarquant & établissant quelques-uns de ses compagnons dans un autre, ou enterrant ceux qui étoient morts sur sa flotte, & leur dressant de superbes tombeaux. A la fin de l'année, il arriva en Sicile, & prit terre dans la partie occidentale de cette isle près de Drépane. Il trouva quelques Troyens déjà établis dans cette isle. La joie qu'eut Énée de rencontrer cette colonie de Troyens, le détermina à passer l'hiver en Sicile. Il témoigna beaucoup d'amitié à Égeste & à Élyme; il leur bâtit deux villes, qu'il appella de leur nom, Élyma & Égesta; & il érigea un temple de Vénus dans chacune. Au printems il se remit en mer, & laissa une partie de ses compagnons dans les deux villes qu'il avoit bâties. La plûpart étoient ennuyés des fatigues inséparables d'une vie inconstante; leur patience étoit épuisée; ils n'envisageoient qu'avec peine les travaux d'une plus longue course, & n'aspiroient qu'à une paisible

retraite. Énée la leur procura dans ces nouveaux établissemens, & par ce moyen, il les dédommagea des peines qu'ils avoient essuyées dans leurs voyages. Il eut peut-être des raisons indispensables de laisser ce détachement en Sicile; car, la plûpart des Historiens rapportent que les Troyennes, ennuyées de traverser les mers, brûlerent une partie de sa flotte, & que faute de vaisseaux, quelques-uns de ses compagnons ne pouvoient plus se rembarquer.

Enée fit voile pour la seconde fois sur les côtes d'Italie, à travers la mer Tyrrhène. Il vint d'abord mouiller au port de Palinure, & ensuite en d'autres endroits. Enfin, vers le milieu de l'été, deux ans entiers après la prise de Troye, il arriva à Laurente. Résolu d'y borner ses voyages, il fit débarquer toutes ses troupes. On dit qu'elles ne montoient pas à plus de six cens hommes. Ce nombre ne paroîtra pas déraisonnable, si l'on considere que pendant ses voyages il avoit dispersé en différens endroits la plûpart de ses compagnons. Il se campa dans un lieu qui étoit environ à quatre stades de la mer, & qui depuis ce tems-là fut appellé Troye.

Plusieurs raisons portent à croire qu'Énée s'établit dans ce canton. L'opinion, qui paroît la plus généralement suivie, c'est que les Troyens avoient reçu une réponse de l'oracle, qui leur ordonnoit de se fixer dans l'endroit où il leur arriveroit de manger leurs tables; qu'étant à manger à la hâte sur le bord de la mer, ils se servirent de leurs pains en forme de tables; qu'après avoir mangé les viandes, ils mangerent aussi les croutes de pain sur lesquelles ils les avoient mises; qu'un d'entr'eux, soit Anchise, soit quelqu'autre Troyen, s'écria, *nous mangeons aussi nos tables;* que sur cela, il s'éleva un grand bruit par-tout le camp; & que se rappellant l'oracle, ils ne douterent plus qu'il n'eût eu en vue ce qui venoit d'arriver. Énée, persuadé que l'oracle étoit accompli, ordonna des sacrifices solemnels, fit porter à terre les images des dieux, & érigea des autels avec une prompte dévotion.

Au milieu de la solemnité des sacrifices, une truie, qu'on vouloit immoler, rompit ses liens, quoique pleine & près de faire ses petits, & s'échappa de l'autel sans qu'on pût l'arrêter. Énée, dans ce moment, se souvint d'un autre ordre qu'il avoit reçu des dieux; c'étoit de prendre un animal pour guide, & de bâtir une ville dans le lieu où il s'arrêteroit. Là-dessus il défendit qu'on ramenât la truie à l'autel; il la suivit lui-même avec quelques-uns de ses compagnons, mais d'un peu loin, de peur de l'effaroucher par trop de bruit, & de la détourner de la voie marquée par les destins. La truie s'éloigna

de la mer d'environ vingt-quatre ſtades, & gagna une colline, où elle s'arrêta de laſſitude. L'oracle paroiſſoit entièrement accompli, mais le lieu étoit peu propre pour bâtir une ville. On dit qu'Énée ſe trouva fort embarraſſé ſur le parti qu'il avoit à prendre. D'un côté, il ne vouloit pas déſobéir aux dieux; mais, de l'autre, il ne pouvoit ſe réſoudre à fixer ſa demeure dans un endroit peu avantageux, éloigné de la mer, & où il ne pouvoit eſpérer, ni les commodités, ni les agrémens de la vie. Tandis qu'il étoit occupé de cette penſée, les dieux Pénates qu'il avoit apportés de Troye, lui apparurent en ſonge; ils lui ordonnerent de bâtir au plutôt une ville dans l'endroit même où il étoit, & de ne pas s'abandonner à ſon irréſolution; ils le conſolerent, en lui donnant des aſſurances qu'il alloit jetter les fondemens d'un vaſte Empire; que les deſtins portoient que les Troyens paſſeroient un jour d'un état modique à la fortune la plus floriſſante; que pour le préſent ils devoient ſe contenter de cette demeure, où ils travailleroient pour un bonheur à venir; & qu'après autant d'années que la truie feroit de petits, leurs enfans bâtiroient dans ce même canton une autre ville plus grande & plus conſidérable. Le lendemain, la truie mit bas trente petits. Énée les immola aux dieux Pénates avec leur mere. Et trente ans après on bâtit Albe, qui fut par elle-même une ville célebre, mais plus célebre encore en ce qu'elle fut la mere de Rome, la première ville du monde.

Ce fait eſt rapporté avec quelques légères différences, par les plus célebres Auteurs qui ont parlé de l'arrivée d'Énée en Italie, & on dit qu'il eſt confirmé en partie par d'anciens monumens. Mais, il y a des Auteurs qui, ne paroiſſant pas perſuadés de la vérité de ces faits, qui ont un air ſi fabuleux, cherchent d'autres raiſons de l'établiſſement d'Énée. En effet, s'il eſt vrai, comme le rapportent pluſieurs Hiſtoriens dignes de foi, que les dames Troyennes brûlerent tous ſes vaiſſeaux, dès qu'il fut débarqué ſur les côtes de l'Italie, il n'eſt pas beſoin de faire intervenir les dieux dans une action qui étoit néceſſaire, quand même les dieux ne l'auroient pas prédite. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Énée réſolut de fixer ſa demeure dans ce canton. Il ordonna aux Troyens de venir camper ſur la colline où la truie s'étoit arrêtée, il mit ſes dieux dans une petite chapelle qu'il fit ériger exprès pour eux; & ſans différer plus long-tems, il commença à bâtir une ville. Mais, après un ſi long voyage, ſes compagnons n'avoient pour ainſi dire que leurs armes. Il leur falloit des vivres, des inſtrumens, des matériaux pour bâtir leur ville & pour la fortifier. Ils furent donc obligés de faire

des courses sur les terres voisines, & d'enlever du fer, du bois, de la pierre, des grains, & les outils des laboureurs; ce qui ne pouvoit manquer d'irriter contr'eux les anciens habitans du païs.

Cette partie de l'Italie où Énée débarqua, étoit occupée par des peuples qu'on appelloit Aborigènes. Ils avoient pour roi Latinus; ce Prince faisoit alors la guerre aux Rutules, peuples dont la capitale étoit Ardée, ville située environ à cent soixante stades de l'endroit où Rome fut bâtie dans la suite. Tandis qu'il marchoit contr'eux, il reçut avis qu'un inconnu, à la tête d'une armée d'étrangers, avoit débarqué sur ses terres, & que ce nouvel usurpateur ravageoit toute la côte. Cette nouvelle jetta l'allarme dans l'esprit de Latinus; il changea de dessein, & tourna toutes ses forces contre le danger qui lui parut le plus pressant.

On ne sçait pas avec certitude, si les Aborigènes & les Troyens en vinrent aux mains. Plusieurs Auteurs disent qu'il y eut quelques combats entr'eux, & que ce ne fut qu'après que Latinus eut été vaincu dans une bataille, qu'il consentit à faire la paix & une alliance avec Énée; mais, le sentiment le plus reçu, est qu'il n'y eut point d'action. Selon ce dernier sentiment, Latinus fut surpris de voir que les Troyens étoient armés à la Grecque, qu'ils gardoient exactement leurs rangs, & qu'ils l'attendoient de pied ferme. Il n'y avoit pas moyen d'attaquer, avec des troupes grossières & mal disciplinées, un ennemi qui faisoit si bonne contenance. C'est pourquoi, lorsque les deux armées furent sur le point de se livrer bataille, il envoya des hérauts pour demander une entrevue avec le Prince étranger.

On lui accorda sa demande sur le champ. Il commença par se plaindre des actes d'hostilité qu'on avoit exercés dans son païs. Il pria Énée de lui dire qui il étoit, quelles étoient ses prétentions, & pourquoi il pilloit les terres d'un Prince qui ne lui avoit jamais fait aucun tort; qu'il ne pouvoit ignorer qu'il étoit contre le droit des gens, de porter la guerre chez des peuples dont on n'avoit aucun sujet de se plaindre, & qu'il devoit être encore moins surpris qu'on s'unît de tous côtés pour repousser la violence; que s'il avoit eu besoin de quelque chose, il l'auroit obtenu de bonne grace, s'il l'avoit demandé; mais qu'il étoit contre toutes les règles de la justice & de l'humanité, d'employer les voies de fait contre des peuples disposés d'ailleurs à lui faire plaisir; qu'au reste un procédé si irrégulier n'avoit pas si fort indisposé les Latins contre lui, qu'ils ne fussent encore prêts à en venir à un accommodement, & à lui accorder ce qu'il avoit voulu usurper par les armes.

Énée répondit avec modération aux plaintes de Latinus : » Nous sommes, lui dit-il, » Troyens de nation, & nous » venons d'une ville assez con- » nue chez les Grecs, qui l'ont » détruite après dix ans de » siège. Depuis la ruine de no- » tre patrie, errans de tous » côtés, nous cherchons un » nouvel établissement ; c'est » par l'ordre des Dieux que » nous sommes venus ici ; il n'y » a que ce païs qui doive nous » servir de port après tant de » courses. Nous n'avons point » de mauvaises intentions ; c'est » uniquement l'extrême néces- » sité qui nous oblige à com- » mettre quelques actes de vio- » lence envers vos sujets. Mais, » si nous avons moins écouté » les raisons de bienséance que » nos propres besoins, nous en » avons un regret sensible, & » nous sommes prêts à réparer » le tort que nous vous avons » pu faire. Nos corps, nos bras, » nos armes sont à vous ; vous » pouvez en disposer. Endurcis » aux travaux, accoûtumés aux » fatigues de la guerre, intré- » pides dans les dangers, si » vous voulez nous recevoir » dans votre alliance, nous dé- » fendrons vos terres du pil- » lage, & nous nous joindrons » volontiers à vos sujets pour » faire des conquêtes sur vos » ennemis. Nous vous conju- » rons donc d'oublier le passé, » & d'être persuadé que la » nécessité y a eu plus de part » que le dessein de vous offen- » ser; il n'est point de fautes » plus pardonnables que celles » qui sont involontaires, & dans » l'état de supplians où nous » nous présentons aujourd'hui, » il ne seroit pas juste de nous » traiter avec la derniere ri- » gueur. Sçachez, au reste, que » si nous vous faisons répara- » tion de nos fautes, & si nous » vous demandons avec tant » de soumission un peu de ter- » rein où nous puissions nous » établir, c'est une soumission » où la crainte n'a point de » part ; nous avons soutenu » des guerres plus terribles que » celle qui nous menace au- » jourdhui ; & si vous refusez » d'écouter nos demandes jus- » tes & modérées, après avoir » prié les dieux & les génies » tutélaires de votre royaume, » de nous pardonner des maux » que nous ne causerons qu'à » la dernière contrainte, nous » nous défendrons jusqu'à l'ex- » trêmité, si vous nous atta- » quez les premiers. «

Le roi des Latins écouta Énée avec beaucoup de joie, & lui fit cette réponse obligeante : » J'estime les gens de » cœur, j'ai compassion des » malheureux, & je ne sou- » haite rien tant que de vous » procurer une meilleure des- » tinée. Si j'étois convaincu » que vous ne fussiez venus ici » que pour y chercher une de- » meure, & que contens d'une » portion de mes terres, vous » voulussiez jouir en bons amis » de ce que je vous céderois ;

» sans entreprendre sur ma » couronne, votre salut m'en » deviendroit plus cher. Si vous » êtes véritablement dans cet» te disposition, jurons-nous » une fidélité mutuelle, & que » nos sermens soient le nœud » de notre alliance ; je vous » promets tout ce que vous » pouvez raisonnablement sou» haiter de nous, & j'accepte » votre secours dans la guerre » où je suis maintenant engagé » contre les Rutules. «

Rien ne pouvoit faire plus de plaisir au Prince Troyen, qu'une réponse si favorable. Il accepta les offres de Latinus ; on fit une alliance entre les deux nations, on les confirma par des sermens solemnels, & on conclut un traité à ces conditions :

» Que les Aborigenes donne» roient aux Troyens autant de » terres qu'ils en demandoient; » sçavoir, environ quarante » stades autour & de chaque » côté de la colline ; où ils » avoient commencé à bâtir » une nouvelle ville ; que les » Troyens de leur côté se join» droient aux Aborigenes dans » la présente guerre, pour ser» vir sous leurs étandards par » tout où l'on auroit besoin de » leur secours, & que les deux » peuples s'aideroient mutuel» lement de conseils & de ser» vices en tout & par-tout. «

Les conditions acceptées de part & d'autre, ils donnerent réciproquement leur enfans pour ôtages ; & les Troyens laissant leur ville imparfaite, se joignirent aux Aborigenes contre les Rutules. Latinus jouit bientôt des avantages de sa nouvelle alliance. Il avoit été vaincu auparavant dans différens combats. Mais, dans cette dernière campagne, la fortune l'accompagna par-tout. Il défit les Rutules en plusieurs occasions, prit leurs villes, & courut de victoire en victoire avec une rapidité surprenante ; de sorte qu'on peut dire que la guerre fut presque aussitôt terminée que commencée. Après une si heureuse campagne, les deux nations s'attacherent, avec une égale ardeur, à achever les travaux des Troyens, qui étoient demeurés imparfaits.

La guerre des Rutules avoit donné au Roi des occasions de connoître parfaitement Énée, & de faire avec lui une étroite amitié. Cette connoissance lui fit comprendre combien il étoit de son intérêt en toutes saisons de se l'assurer pour ami. Latinus avoit une fille unique, nommée Lavinie. Il avoit contracté quelques engagemens de la marier à Turnus, Prince qui étoit neveu ou du moins parent de la reine Amate. Mais, il crut que le mérite du prince Troyen pouvoit le dispenser de garder trop religieusement ses promesses ; & malgré toutes les oppositions que fit la Reine en faveur du Prince son parent, il maria sa fille à Énée. Cette alliance étoit si honorable & si avantageuse au Troyen, qu'il crut ne pouvoir se dispenser

d'en témoigner une vive reconnoissance. Il donna donc le nom de la Princesse à la ville qu'il venoit de bâtir, & elle fut appellée Lavinium.

Les deux premières années qu'il règna en Italie sur les Troyens, furent employées à bâtir cette ville, à l'orner de temples & d'édifices publics, & à mettre la dernière main à ces ouvrages. Il vécut ensuite une année dans une paix parfaite, jouissant de la réputation qu'il s'étoit acquise, & donnant à ses sujets le repos dont ils avoient besoin pour se remettre de leurs longues fatigues. Mais, la quatrième année de son règne, il se trouva engagé avec Latinus son beau-père, dans une nouvelle guerre contre les Rutules.

Turnus, rival d'Enée, avoit ressenti vivement l'affront que lui avoit fait Latinus en préférant un homme entièrement étranger à un allié, à un proche parent, au préjudice même de ses engagemens solemnels. S'étant donc mis à la tête des Rutules, il fit d'abord irruption sur le territoire d'Enée & des Troyens, qui n'étoit pas d'une grande étendue. Enée joignit ses forces avec celles de son beau-pere, & marcha sans différer pour présenter la bataille aux ennemis. Cette guerre fut sanglante de part & d'autre. Il se donna un rude combat, dans lequel Latinus fut tué avec plusieurs autres personnes de marque. Enée & les siens ne se découragerent point; ils continuerent le combat avec vigueur. Enée tua de sa propre main le général des ennemis, & remporta une victoire complette.

La mort du Roi diminua beaucoup la joie de cette victoire; ses sujets, qui l'aimoient fort, en parurent inconsolables. Enée lui succéda sur le thrône des Aborigenes, sans aucune opposition; car, la Reine, son ennemie déclarée, s'étoit étranglée sur la nouvelle de la mort de Turnus. Devenu Roi des deux nations, il s'attira l'amitié du peuple, en ordonnant que tous ses sujets, soit Troyens, soit Italiens, s'appelleroient du nom commun de Latins. Une ordonnance si sage fit assez connoître qu'il aimoit tous ses sujets également, & qu'il ne vouloit point qu'il y eût de distinction entre les anciens & les nouveaux. Il mit tous ses soins à unir les deux nations. Le peuple seconda les intentions du Prince. Les Latins & les Troyens s'allierent par des mariages, ils se communiquerent les uns aux autres le droit de bourgeoisie; de sorte que peu à peu ils n'eurent plus que les mêmes loix, la même religion, le même culte, les mêmes cérémonies, & que leur union fut si parfaite, que la suite des tems ne put mettre la division parmi eux. Enée règna trois ans en paix. La dernière de ces trois années, son pere Anchise mou-

rut dans un âge très-avancé, & il lui rendit les derniers devoirs.

Après la mort d'Anchiſe, Enée, non content des avantages qu'il avoit déja remportés ſur les Rutules, réſolut d'achever la conquête de cette nation rebelle. Cette entrepriſe lui ſuſcita un plus dangereux adverſaire, & lui coûta la vie. Les Rutules, par un dernier effort, raſſemblerent des troupes de toutes leurs villes; & toujours convaincus qu'ils n'étoient pas en état par eux mêmes de réſiſter aux forces des Latins & des Troyens réunis enſemble, ils engagerent Mézence dans leurs intérêts. Ce Prince, qui étoit roi des Etruriens, nation très-puiſſante, & qui avoit toujours regardé d'un œil jaloux l'empire d'Enée, écouta favorablement la demande des Rutules, & ſe mit à la tête d'une nombreuſe armée, qui jointe à la leur, étoit ſi ſupérieure à celle des ennemis, qu'il regardoit déja Enée comme vaincu.

Celui-ci n'avoit point de ſûr moyen pour réſiſter à des forces ſi inégales, que de ſe jetter dans Lavinium ; mais, d'un autre côté, il crut qu'il ne ſe feroit pas d'honneur s'il paroiſſoit ſaiſi de crainte. Il fit donc porter dans cette ville tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir un ſiege; il donna à ſon fils Euryléon, qui dans la ſuite fut plus connu ſous le nom d'Aſcagne, quelques troupes pour la défendre, & avec le reſte de ſon armée, il alla préſenter la bataille aux ennemis. On ſe battit des deux côtés avec une ardeur incroyable ; la nuit termina le combat, & la perte parut égale de part & d'autre. Mais, le lendemain, on connut que la fortune de ce jour avoit été plus favorable aux Etruriens qu'aux Latins, en ce que ceux-ci avoient perdu Enée.

Lorſque les Latins ſe furent retirés dans leur camp, ils trouverent qu'il leur manquoit Enée, c'eſt-à-dire, leur roi & leur général. Toutes leurs recherches furent inutiles, on ne put jamais trouver ſon corps. Les uns crurent qu'il avoit été enlevé & mis au rang des dieux; les autres (& c'eſt le ſentiment le plus probable) qu'il étoit tombé dans le fleuve du Numicius, ſur les bords duquel s'étoit donnée la bataille, ſans que perſonne en eût rien vu, à cauſe de l'obſcurité de la nuit & de la confuſion de la retraite. Quelques perſonnes pieuſes, croyant que cette fin étoit trop peu honorable pour un ſi grand héros, ſe perſuaderent comme une vérité certaine, qu'il avoit été enlevé au ciel, où il avoit mérité une place, par la valeur dont il avoit donné des marques ſi éclatantes dans la dernière bataille. Il y en eut même qui aſſurerent qu'ils l'y avoient vu monter. On dit qu'Aſcagne ſon fils fut de ce nombre; il étoit

de son intérêt d'appuyer & de favoriser cette créance. Quoi qu'il en soit, on lui rendit les honneurs divins, & on lui érigea un temple sur les bords du fleuve, avec cette inscription : *Au Jupiter pere de la patrie, qui gouverne & regle le cours du Numicius.* Enée mourut la quatrième année de son règne sur les Latins, qui étoit la huitième de la prise de Troye. Il laissa en mourant la Reine enceinte, qui accoucha d'un fils, qui fut nommé Enée Silvius.

Sur une médaille de Jules-César, on voit Enée nu, dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas. Il porte dans la main droite le Palladium, de la gauche il soutient Anchise assis sur son bras; Anchise est vêtu d'une toge & porte les dieux Pénates. Sur les médailles d'Auguste, Énée porte Anchise & une capse où sont apparemment les vases sacrés ; il tient de la main droite Ascagne & de la gauche Mercure qui le conduit ; derrière lui marche Créuse. Il est représenté de même dans la table Iliaque. Dans Antonin Pie, nous avons un médaillon Latin, & plusieurs médailles où Énée porte son pere & tient son fils. Dans quelques-unes paroît aussi la truie avec douze petits ; ce pouvoit être des bas-reliefs. On trouve la même histoire gravée sur plusieurs lampes antiques. Mezzabarbe cite deux médailles de Trajan même, dont le revers porte *AENEAS*, avec le type d'Énée portant Anchise & tenant son fils par la main. P. Victor nomme ainsi le temple de Vénus Génitrix, *templum Veneris Genitricis, aliàs Veneris & Anchisæ cum atrio* ; ce qui doit faire juger qu'il y avoit dans ce temple quelque monument semblable à celui dont nous parlons. Nous trouvons même sur ce monument un témoignage précis. C'est celui d'Ovide dans ses Fastes; il nous dit que la statue d'Énée portant Anchise, se voyoit dans le temple de Mars *ultor*, superbe édifice qu'Auguste avoit fait bâtir dans son *forum*, en mémoire de la bataille de Philippes, où il avoit vengé la mort de son pere.

Il y a dans l'Énéide un horrible anacronisme, que les Sçavans ont découvert il y a longtems, & qui n'a été défendu par personne, si ce n'est par l'abbé de Marolles. Énée & Didon n'ont point vécu dans le même tems, comme le suppose Virgile ; cela est incontestable, selon tous les Chronologistes ; le P. Labbe & Bochart l'ont démontré. Est-ce donc une bévue de Virgile ? C'est ce qu'on ne peut dire sans injustice. De son tems on pouvoit croire communément que Carthage avoit été bâtie quelques années après la prise de Troye, quoiqu'elle ait été fondée beaucoup plus tard, suivant les Chroniques des Tyriens. Or, il est de principe, selon M. l'abbé Desfontaines, qu'un

qu'un Poëte doit se conformer aux opinions communes, tant sur la Physique que sur l'Histoire, sans se mettre en peine des recherches des Philosophes ou des Antiquaires.

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge.

Quoi de plus convenable & de plus favorable au plan de notre Poëte, que la fiction des amours d'Énée & de Didon, fondatrice de la ville de Carthage ? Cette fiction lui donne lieu d'expliquer la cause primitive de la haine des deux Républiques de Rome & de Carthage, & d'annoncer la funeste destinée de celle-ci, que Rome doit un jour asservir, après des guerres cruelles & sanglantes entre les deux peuples d'Italie & d'Afrique. Quand même Virgile auroit sçu qu'Énée vivoit bien des années avant Didon, il a bien fait de feindre de l'ignorer, & d'avoir fait vivre Didon du tems d'Énée. » Pourquoi le condam» nera-t-on, dit M. de Segrais, » d'avoir fait une fiction contre » l'ordre du tems, si on per» met bien quelquefois aux Poë» tes d'en faire contre l'ordre » de la nature ? Virgile en se» roit-il moins Poëte, quand » il n'auroit jamais étudié la » Chronologie ? «

ÉNÉE, *Æneas*, Αἰνείας, (a) surnommé Silvius, étoit fils d'Énée & de Lavinie. Cette Princesse, après la mort du Roi son mari, ayant pris la fuite, se retira dans les bois ; & comme elle étoit alors enceinte, elle y accoucha d'un fils, qu'elle appella Silvius, parce qu'il étoit né dans les bois, & Énée du nom de son pere. Après la mort d'Ascagne son frere, Énée Silvius monta sur le trône des Latins ; mais, ce ne fut pas sans contestation de la part de Jule, fils aîné d'Ascagne, qui prétendoit que le royaume de son pere lui appartenoit. C'étoit au peuple à terminer ce différend. Il décida en faveur du fils d'Énée & de Lavinie, qui avoit apporté le royaume pour dot. Treize Princes, descendus en droite ligne d'Énée Silvius, se succéderent sur le trône des Latins. Romulus, fondateur de Rome, étoit petit-fils du dernier. Il mourut sans enfans, & cette branche de la famille d'Énée fut éteinte en lui.

Au reste, Tite-Live fait Énée Silvius fils d'Ascagne, & non pas d'Énée ; mais, Virgile & d'autres le disent fils de ce dernier.

ÉNÉE, *Æneas*, Αἰνείας, (b) Capitaine Grec, de la ville de Stymphale. Étant préteur des Arcadiens, il entreprit de détruire la tyrannie d'Euphron à Sicyone.

Cet Énée, voyant un homme habillé fort proprement,

(a) Tit. Liv. L. I. c. 3. Virg. Æneid. L. VI. v. 763.

(b) Xenoph. pag. 338, 629.

qui couroit pour s'aller précipiter du haut d'un rocher, le saisit pour l'empêcher d'exécuter son dessein. Mais, cet homme entraîna Énée avec lui, & ils périrent ensemble.

ÉNÉE, *Æneas*, Αἰνείας, surnommé Tacticus, un des plus anciens Auteurs qui aient écrit de l'art militaire. Il vivoit du tems d'Aristote, sous la 111.e Olympiade, vers l'an 336 avant J. C. Il écrivit plusieurs traités de l'art militaire, allégués par Polybe & Elien. Les abréviateurs de Gesner assurent qu'il y en a un en manuscrit dans la bibliotheque du Vatican; c'est celui que Casaubon a publié. Cinéas de Thessalie, conseiller de Pyrrhus, roi des Épirotes, fit un abrégé de ces livres.

ÉNÉE, *Æneas*, Αἰνείας, (*a*) Sénateur de la ville de l'Haléfine en Sicile. Cicéron en fait mention dans ses oraisons contre Verrès.

ÉNÉE, *Æneas*, Αἰνείας, roi d'Arabie, qui s'appella ensuite Arétas. *Voyez* Arétas.

ÉNÉE, *Æneas*, Αἰνείας, (*b*) de la ville de Lydde, la cinquième dans les onze toparchies de la Judée, étoit paralytique depuis huit ans, & fut guéri par saint Pierre, qui lui dit: *Énée, que le Seigneur Jesus-Christ vous guérisse; levez-vous, & faites votre lit.* La guérison corporelle d'Énée fut suivie de sa conversion. Ceux de son païs, c'est-à-dire, les Lyddiens, se convertirent aussi à la vue d'un tel miracle, de même que ceux de Sarone.

ÉNÉE, *Æneas*, Αἰνείας, (*c*) un des premiers habitans de Tarichée, chez qui Josephe l'Historien, gouverneur de Galilée, fit mettre en dépôt l'argent que les soldats avoient pris à Ptolémée, intendant du roi Agrippa, & de Bérénice sa sœur, l'an 66 de Jesus-Christ, le douzième de Néron.

ÉNÉE, *Æneas*, Αἰνείας, (*d*) habitant de Jérusalem qui se rendit à Tite pendant le siege de cette ville. Cet Énée ayant été envoyé de la part des Romains à Castor, qui étoit sur une tour, & faisoit mine de vouloir se rendre, afin de recevoir de l'argent qu'il vouloit lui donner, fut écrasé par une grosse pierre que Castor fit rouler sur lui, & qui manqua de tuer Tite.

ÉNÉENS, *Ænei*, (*e*) nom d'un peuple, selon Tite-Live. Il seroit naturel que ce fussent les habitans d'Énée, plutôt que ceux d'Énos. Cependant, il paroît, par le passage où Tite-Live nomme les Énéens, qu'on doit l'entendre des habitans d'Énos, qu'il appelle Éniens dans un autre passage.

ENÉSIAS, *Ænesias*, (*f*) Αἰνησίας, étoit Ephore de Sparte, l'année que l'on commença

(*a*) Cicer. in Verr. L. V. c. 146.
(*b*) Actu. Apost. c. 9. v. 32. & *seq.*
(*c*) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. p. 824.
(*d*) Joseph. de Bell. Judaïc. L. VI. p. 925.
(*e*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 31.
(*f*) Xenoph. p. 462.

là guerre du Péloponnèse.

ENÉSIDEME, *Ænesidemus*, Α'ινεσίδημος; (*a*) Léontin, dont parle Pausanias, & qu'il croit différent de celui qui devint le tyran de sa patrie.

ENÉSIDEME, *Ænæsidemus*, Α'ινεσίδημος, (*b*) natif de Dymes, commandoit l'an 198 avant J. C., un corps de troupes qu'on avoit mis en garnison à Argos. C'étoient cinq cens jeunes gens choisis entre tous les peuples de l'Achaïe. Philoclès, lieutenant de Philippe, roi de Macédoine, étant entré dans Argos, rencontra ces jeunes gens qui venoient à lui ; mais, persuadé qu'ils n'étoient pas en état de lui résister, il leur fit commander de sortir de la ville. D'abord, ils se moquerent eux & leur commandant de celui que Philoclès leur avoit envoyé. Un moment après, ils virent aussi un corps considérable d'Argiens qui venoient les armes à la main pour les attaquer d'un autre côté ; mais, alors, quoique leur perte parût inévitable, ils auroient affronté le péril, s'ils avoient eu un chef plus ferme & plus assuré. Mais, Enésideme, pour ne point perdre avec la ville la fleur de la jeunesse Achéenne, ayant obtenu de Philoclès la permission pour les Achéens de se retirer sains & saufs, les congédia, & resta lui-même tout armé avec un petit nombre de ses cliens, dans le même lieu où l'avoit rencontré Philoclès. Ce lieutenant lui envoya demander ce qu'il prétendoit faire ; à quoi il répondit, en tenant son bouclier devant lui, qu'il vouloit mourir les armes à la main, en défendant jusqu'au dernier soupir, la ville dont on lui avoit confié la garde. Alors, Philoclès ordonna aux Thraces de tirer sur eux, & tous furent tués jusqu'au dernier.

ENÉSIME, *Enæsimus*, (*c*) fils d'Hippocoon, se trouva pour son malheur à la chasse du sanglier de Calydon. Ce fut en vain qu'il voulut se sauver par la fuite ; il ne put éviter que le sanglier ne lui coupât le jarret avec ses défenses.

ENETES, *Eneti*, Ε'νετοὶ, nom de peuple. On prononce ordinairement Hénetes avec l'aspiration. *Voyez* Hénetes.

ENEUBALUS, ENEUGAMUS, *Eneubalus*, *Eneugamus*. *Voyez* Euhédochus.

ENFANT, *Puer*. (*d*) Les Enfans, chez les Anciens, étoient ou légitimes ou naturels & illégitimes. Les légitimes étoient nés d'un ou de plusieurs mariages ; les illégitimes etoient ou d'une concubine, ou d'une fille publique, ou d'une fille ou d'une veuve galante, ou d'une femme mariée à un autre, & adulté-

(*a*) Pauf. p. 332.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 25.
(*c*) Ovid. Metam. L. VIII. c. 8.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 345, 346. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 375, 383. T. XII. p. 75. & suiv.

rins, ou d'une proche parente, & incestueux.

I. Les Juifs désiroient une nombreuse famille; la stérilité parmi eux étoit en opprobre. On disoit d'un homme qui n'avoit point d'Enfans : *Non est ædificator, sed dissipator.* On mettoit le nouveau-né à terre ; le pere le levoit; il étoit défendu d'en céler la naissance ; on le lavoit ; on l'enveloppoit dans des langes. Si c'étoit un garçon le huitième jour il étoit circoncis. On faisoit un grand repas le jour qu'on le sevroit. Lorsque son esprit commençoit à se développer, on lui parloit de la loi ; à cinq ans, il entroit dans les écoles publiques ; on le conduisoit à douze ans aux fêtes de Jérusalem ; on l'accoûtumoit au jeûne ; on lui donnoit un talent; à treize ans, on l'assujettissoit à la loi ; il devenoit ensuite majeur. Les filles apprenoient le ménage de leur mere ; elles ne sortoient jamais seules ; elles étoient toujours voilées ; elles n'étoient point obligées à s'instruire de la loi. Les Enfans étoient tenus sous une obéissance sévère. S'ils s'échappoient jusqu'à maudire leurs parens, ils étoient lapidés. L'Enfant qui perdoit son pere pendant la minorité, étoit mis en tutele ; lorsqu'il étoit devenu majeur, il étoit tenu d'observer les 613 préceptes de Moïse. Le pere déclaroit sa majorité en présence de dix témoins; alors il devenoit son maître; mais, il ne pouvoit contracter juridiquement avant l'âge de vingt-cinq ans. Tout le bien du pere passoit à ses Enfans mâles. Les filles étoient dotées par leurs freres, pour qui c'étoit un si grand devoir, qu'ils se privoient quelquefois du nécessaire; la dot étoit communément de la dixième partie du bien paternel. Au défaut d'Enfans mâles, les filles étoient héritières; on comptoit les hermaphrodites au nombre des filles. Un pere, réduit à la dernière indigence, pouvoit vendre sa fille, si elle étoit mineure, & qu'il y eût apparence de mariage entr'elle & l'acheteur ou le fils de l'acheteur ; alors l'acheteur ne l'abaissoit à aucun service bas & vil ; ce n'étoit point une esclave ; elle vivoit libre, & on lui faisoit des dons convenables.

II. Chez les Grecs, un Enfant étoit légitime & mis au nombre des citoyens, lorsqu'il étoit né d'une citoyenne, excepté chez les Athéniens, où le pere & la mere devoient être citoyens & légitimes. On pouvoit céler la naissance des filles, mais non celle des garçons. A Lacédémone, on présentoit les Enfans aux anciens & aux Magistrats, qui faisoient jetter dans l'Apothete, ceux en qui ils remarquoient quelque défaut de conformation. Il étoit défendu, sous peine de mort, chez les Thébains, de céler un Enfant. S'il arrivoit qu'un pere fût trop pauvre pour nourrir son Enfant, il le portoit au Ma-

gistrat qui le faisoit élever, & dont il devenoit l'esclave ou le domestique. Cependant, la loi enjoignoit à tous indistinctement de se marier. Elle punissoit à Sparte, & ceux qui gardoient trop long-tems le célibat, & ceux qui le gardoient toujours. On honoroit ceux qui avoient beaucoup d'Enfans. Les meres nourrissoient, à moins qu'elles ne devinssent enceintes avant le tems de sevrer ; alors on prenoit deux nourrices. Lorsqu'un Enfant mâle étoit né dans une maison, on mettoit à la porte une couronne d'olivier ; on y attachoit de la laine si c'étoit une fille. A Athènes, aussitôt que l'Enfant étoit né, on l'alloit déclarer au Magistrat, & il étoit inscrit sur des registres destinés à cet usage ; le huitième jour, on le promenoit autour des foyers ; le dixième, on le nommoit & l'on régaloit les conviés à cette cérémonie ; lorsqu'il avançoit en âge, on l'appliquoit à quelque chose d'utile. On resserroit les filles ; on les assujettissoit à une diete austère ; on leur donnoit des corps très-étroits, pour leur faire une taille mince & légere ; on leur apprenoit à filer & à chanter. Les garçons avoient des pédagogues qui leur montroient les beaux arts, la morale, la musique, les exercices des armes, la danse, le dessein, la peinture, &c. Il y avoit un âge avant lequel ils ne pouvoient se marier ; il leur falloit alors le consentement de leurs parens ; ils en étoient les héritiers *ab intestat*.

Samuël petit prétend qu'il étoit permis aux Athéniens de faire mourir leurs Enfans aussitôt après leur naissance, quand même ils seroient nés sans aucune difformité. Mais, il ne cite point cette loi, & on ne la trouve nulle part. D'ailleurs, la manière dont il s'exprime, porte à croire que c'est un sentiment qui lui est particulier. Il est vrai que les Athéniens exposoient leurs Enfans, c'est ce qu'on peut voir dans Aristophane, & même dans les Auteurs comiques Latins, qui font souvent allusion aux mœurs d'Athènes. Cet usage, au reste, n'étoit pas reçu dans toute la Grece ; il y avoit des villes, comme Thebes, où il étoit expressément défendu d'exposer les Enfans, & de les faire mourir de quelque manière que ce fût. Mais, on ne trouve chez les Athéniens aucun exemple de peres qui aient fait mourir leurs Enfans déjà grands ; & encore moins une loi qui les autorisât à le faire.

Quant au pouvoir de vendre ses Enfans, il faut avouer qu'avant Solon, il arrivoit quelquefois que des peres, hors d'état de satisfaire leurs créanciers, étoient contraints de vendre leurs Enfans pour acquitter leurs dettes ; mais, comme nous l'apprend Plutarque, il n'y avoit aucune loi qui le permît, c'étoit seulement un usage toléré, que Solon abolit absolument ;

& il n'accorda aux Athéniens que le droit de vendre leurs filles & leurs sœurs, qui avant le mariage se seroient laissé corrompre.

Si un pere étoit mécontent de son fils, il alloit trouver l'Archonte, pour lui exposer les sujets de son mécontentement, & quand le Hérault avoit publié qu'un tel ne reconnoissoit plus un tel pour son fils, ce fils cessoit dès-lors d'être l'héritier des biens de son pere, & d'être soumis à sa puissance; mais, il ne cessoit pas d'être citoyen d'Athènes. Cette abdication de la puissance paternelle étoit inconnue à Rome, où les peres, comme on le dira ci-après, exerçoient un souverain despotisme dans leurs familles, ne reconnoissant d'autres loix que leur volonté, dans les punitions qu'ils jugeoient à propos d'exercer sur leurs Enfans.

III. Les Romains accordoient au pere trente jours pour déclarer la naissance de son Enfant; on l'annonçoit de la province par des messagers. Dans les commencemens, on n'inscrivoit sur les registres publics, que les Enfans des familles distinguées. L'usage de faire un présent au temple de Junon-Lucine, étoit très-ancien; on le trouve institué sous Servius Tullius. Les bonnes meres élevoient elles-mêmes leurs filles; on confioit les garçons à des pédagogues qui les conduisoient aux écoles & les ramenoient à la maison. Ils passoient des écoles dans les gymnases, où ils se trouvoient dès le lever du soleil, pour s'exercer à la course, à la lutte, &c.; ils mangeoient à la table de leurs parens; ils étoient seulement assis & non couchés; ils se baignoient séparément. Il étoit honorable pour un pere d'avoir beaucoup d'Enfans. Celui qui en avoit trois vivans dans Rome, ou quatre vivans dans l'enceinte de l'Italie, ou cinq dans les provinces, étoit dispensé de tutele. Il falloit le consentement des parens pour se marier; & les Enfans n'en étoient dispensés que dans certains cas. Ils pouvoient être déshérités. Les centumvirs furent chargés d'examiner les causes d'exhérédation; & ces affaires étoient portées devant les Préteurs qui les décidoient. L'exhérédation ne dispensoit point l'Enfant de porter le deuil.

La naissance légitime d'un Enfant, & celle qui provenoit de la débauche ou d'une union contractée contre les loix, produisoient un sort bien différent pour les Enfans. La loi n'accordoit aucun droit au pere sur un enfant illégitime; mais, il n'en étoit pas de même de ceux qui naissoient d'un mariage légitime.

De tous les droits dont jouissoient les citoyens Romains, il n'y en a aucun qui les différencie davantage des peuples de la Grece, que la puissance paternelle, que Tite-Live appelle *paterna majestas*; elle leur étoit

tellement propre, qu'en perdant le droit de citoyens Romains, ils perdoient aussi cette puissance, qui leur donnoit pour toujours droit de vie & de mort sur leurs Enfans. Cependant, au tems de Justinien, la sévérité de l'ancien droit Romain, établi par Romulus, étoit totalement abolie, & les peres n'avoient plus le pouvoir de faire mourir leurs enfans, ni celui de les vendre, conformément à cette loi des XII Tables : *Un pere aura droit de vie & de mort sur ses Enfans légitimes, & le pouvoir de les vendre.*

Romulus, dont les Décemvirs ont emprunté cette loi, avoit cependant ordonné que les peres n'exerceroient ce pouvoir de vie & de mort sur leurs Enfans, que lorsqu'ils auroient atteint l'âge de trois ans, à moins qu'ils ne vinssent au monde monstrueux & difformes; car, dans ce cas, il avoit permis de les étouffer dès leur naissance; mais, de crainte apparemment que l'amour naturel des peres & des meres pour leurs Enfans, ne fît disparoître à leurs yeux cette difformité, il n'avoit pas voulu qu'ils en fussent les juges; c'étoit à cinq personnes du voisinage à examiner si les Enfans étoient dans le cas d'être mis à mort, & la loi qu'il fit à ce sujet, fut encore mise dans les douze Tables.

Les loix Romaines ne permettoient pas mêmes aux Peres de renoncer à la puissance qu'ils avoient sur leurs Enfans, comme cela se pratiquoit à Athènes.

Il n'y avoit qu'un cas où Romulus avoit ordonné que les Enfans seroient émancipés, c'est-à-dire, entièrement délivrés du joug de la puissance paternelle. C'étoit lorsqu'ils avoient été vendus trois fois, & sa loi fut rappellée mot à mot par les Décemvirs.

IV. On voit par ce qui vient d'être dit, qu'il ne laissoit pas d'y avoir beaucoup de différence entre le droit Romain & le droit Attique sur la puissance des peres envers les Enfans. Rien ne fait mieux connoître cette différence, que ce que dit Denys d'Halicarnasse au sujet des loix de Romulus.

» Celles qu'il fit, dit-il, pour » retenir les Enfans dans leur » devoir & dans le respect à » l'égard de leurs peres, & pour » les obliger à leur obéir en » toutes choses, sont encore » plus augustes, plus respec» tables, & l'emportent de » beaucoup sur les nôtres. En » effet, les législateurs des vil» les Grecques n'ont obligé les » Enfans à demeurer sous la » discipline & sous la puissan» ce de leurs peres, que pour » un tems fort court; les uns » jusqu'à la fin de leur troisième » année de puberté, les autres » jusqu'à ce qu'ils fussent ma» riés; d'autres enfin, jusqu'à » ce que leur nom fût écrit » dans les regiftres publics, » comme ils l'avoient appris » par les loix de Solon, de

» Pittacus & de Charondas, » ces fameux Législateurs si » célebres par leur sage politique. Les peines, qu'ils ordonnoient contre les Enfans » désobéissans, n'étoient pas » non plus assez fortes. Ils permettoient seulement aux peres de les chasser de leur maison, de les déshériter, ce qui » ne suffit pas pour réprimer » les folies de la jeunesse, ni » pour arrêter l'impétuosité des » passions. Car, ces peines trop » légères ne peuvent retenir » dans les bornes du devoir, » ceux qui ne sont pas portés » au bien; aussi arrive-t-il » souvent chez les Grecs, que » les Enfans outragent leurs » peres, & perdent entièrement » le respect. Au contraire, le » législateur des Romains donna, pour ainsi dire, tout pouvoir aux peres sur leurs Enfans, & cela pendant toute » leur vie. Il leur permit de les » mettre en prison, de les faire » battre de verges, de les charger de fer, de les reléguer à » la campagne, pour y travailler » à la terre, & de leur ôter » la vie, s'ils le jugeoient à » propos, quand même ils auroient été revêtus des premières charges, & qu'ils auroient rendu à la république » les services les plus signalés. » C'est en vertu de cette loi, » que d'illustres personnages, » haranguant à la tribune en » faveur du peuple contre le » Sénat, en ont été arrachés » par leurs peres, dans le tems » même qu'on applaudissoit à » leurs discours, pour subir la » punition à laquelle ils jugeroient à propos de les condamner. Ils les conduisoient à » travers la place publique, » sans qu'aucun de ceux qui » étoient présens pût les retirer de leurs mains; il n'y » avoit ni Consul ni Tribun qui » osât l'entreprendre, pas même le peuple, en faveur duquel ils avoient parlé, & » qui ne reconnoissoit aucune » autorité égale à la sienne. Je » passe sous silence tant d'hommes illustres qui ont été mis » à mort par leurs propres peres, quand leur vertu & leur » zele les ont portés à quelque action généreuse, que » leurs peres ne leur avoient » point ordonnée. L'Histoire » nous en fournit un exemple » dans la personne de Manlius » Torquatus & de plusieurs autres. Le législateur des Romains ne se contenta pas d'avoir accordé ce pouvoir aux » peres sur leurs Enfans, il leur » permit encore de les vendre, » sans s'embarrasser si cette permission seroit regardée comme une preuve d'un cœur » trop cruel, & comme entièrement contraire à la tendresse & aux sentimens que » le sang & la nature devoient » inspirer à un pere. Mais, ce » qui surprendra davantage » ceux qui ont été élevés dans » les mœurs dissolues des » Grecs, & ce qui leur paroîtra plus dur & plus tyranni-

» que, c'eſt qu'il permit aux » peres de vendre leurs Enfans » juſqu'à trois fois, & d'en » retirer de l'argent; leur don- » nant en cela plus de pouvoir » ſur eux, que les maîtres n'en » ont ſur leurs eſclaves. Car, » un eſclave qui a été vendu » une fois, & qui recouvre ſa » liberté, devient ſon maître » pour le reſte de ſa vie, au » lieu qu'un fils vendu par ſon » pere, s'il redevenoit libre, » appartenoit encore à ſon pe- » re comme auparavant. Que » ſi, après avoir été vendu une » ſeconde fois, on lui rendoit » la liberté, il ne faiſoit que » paſſer d'un autre eſclavage » ſous la puiſſance de ſon pere, » qui pouvoit encore diſpoſer » de lui à ſa volonté; & ce » n'étoit qu'après avoir eté » vendu pour la troiſième fois, » qu'il pouvoit ſe ſouſtraire à » la puiſſance paternelle. Tel- » les étoient les loix qu'obſer- » voient les Rois des Romains » dès le commencement. «

V. Chez les Germains, à peine l'enfant étoit-il né, qu'on le portoit à la rivière la plus voiſine; on le lavoit dans l'eau froide; la mere le nourriſſoit; quand on le ſevroit, ce qui ſe faiſoit aſſez tard, on l'accoûtumoit à une diete dure & ſimple; on le laiſſoit en toute ſaiſon aller nu parmi les beſtiaux; il n'étoit aucunement diſtingué des domeſtiques, ni par conſéquent eux de lui; on ne l'en ſéparoit que quand il commençoit à avancer en âge; l'éducation continuoit toujours d'être auſtere; on le nourriſſoit de fruits cruds, de fromage mou, d'animaux fraîchement tués, &c. On l'exerçoit à ſauter nu parmi des épées & des javelots. Pendant tout le tems qu'il avoit paſſé à garder les troupeaux, une chemiſe de lin étoit ſon vêtement, & du pain bis toute ſa nourriture. Ces mœurs durerent long-tems. Charlemagne faiſoit monter ſes Enfans à cheval, ſes fils chaſſoient & ſes filles filoient. On attendoit qu'ils euſſent le tempérament formé & l'eſprit mûr, avant que de les marier. Il étoit honteux d'avoir eu commerce avec une femme avant l'âge de vingt ans. On ne peut s'empêcher de remarquer dans la comparaiſon de ces mœurs & des nôtres, la différence de la conſtitution des hommes de ces tems & des hommes d'aujourd'hui. Les Germains étoient forts, infatigables, vaillans, robuſtes, chaſſeurs, guerriers, &c. De toutes ces qualités, il ne nous reſte que celles qui ſe ſoutiennent par le point d'honneur & l'eſprit national. Les autres, auxquelles on exhorteroit inutilement, telles que la force du corps, ſont preſque entièrement perdues; & elles iront toujours en s'affoibliſſant, à moins que les mœurs ne changent; ce qui n'eſt pas à préſumer.

VI. Les Enfans eurent leurs dieux particuliers. On invoquoit pour eux la déeſſe Naſcio.

ou Natio, Opis, Rumina, Potina, Cunina, Levana, Paventia, Carnéa, Edusa, Ossilago, Statilinus, Vagitanus, Fabulinus, Juventa, Nondina, Orbona; & cette dernière déesse étoit pour les orphelins, ou pour consoler les peres & les meres de la perte de leurs Enfans. Lorsqu'on posoit l'Enfant à terre, on le recommandoit aux dieux Pilumnus & Picumnus; de peur même que le dieu Sylvain ne lui nuisît, il y avoit trois autres dieux qui veilloient aux portes, Intercido, Pilumnus & Deverra. Car, il est bon de sçavoir qu'à la naissance d'un Enfant, on frappoit à la porte avec une hâche, ou avec un maillet, & ensuite on balayoit le vestibule; on croyoit que Sylvain, voyant ces trois marques, n'osoit entreprendre de nuire aux Enfans, qu'il jugeoit par-là être sous la protection de ces trois divinités. Statilinus présidoit à l'éducation de ces mêmes Enfans; Fabulinus leur apprenoit à parler; Paventia en éloignoit les objets de crainte & de frayeur; Nondina présidoit aux noms qu'on leur donnoit; Cunina avoit soin du berceau; enfin Rumina conservoit le lait à leurs meres. Les dieux Epidotes présidoient à la croissance des Enfans, comme leur nom le prouve.

(*a*) VII. L'Écriture donne souvent le nom d'Enfant ou de fils, aux disciples. Salomon, dans ses proverbes, donne à son disciple le nom d'Enfant, *Audi, fili mi*, &c. *Les Enfans du Démon, les fils de Bélial*, sont ceux qui suivent les maximes du monde & du démon. On donne aussi le nom de fils, ou d'Enfans, aux descendans d'un homme, quelque éloignés qu'ils en soient; par exemple, *les Enfans d'Edom, les Enfans de Moab, les Enfans d'Israël*. On dit, *les Enfans de la noce, les Enfans de lumière, les Enfans de ténebres*, pour dire, ceux qui sont de la noce, ceux qui s'attachent à la lumière, ou aux ténebres; *les Enfans du Royaume*, ceux qui appartiennent au royaume.

Le nom d'Enfant se donne souvent à des personnes assez âgées. Par exemple, Joseph est appellé *Puer*, Enfant, quoiqu'il eût au moins seize ans. Isaac en avoit plus de vingt, lorsqu'Abraham lui donnoit encore ce nom. Benjamin, âgé de plus de trente ans, est encore nommé *Puer parvulus*. Les Hébreux, de même que les Grecs & les Latins, donnoient aussi à leurs serviteurs & à leurs esclaves le nom de *Pueri*, Enfans. Enfin, ce nom d'Enfant se met souvent pour des hommes : *Des Enfans étrangers m'ont manqué de parole; ils se sont attachés à des Enfans étrangers; l'Enfant de cent ans mourra*; c'est-à-dire, l'homme mourra à l'âge de cent ans; on

(*a*) Genes. c. 22. v. 5. c. 37. v. 2. c. 44. v. 20. Spsalm. 17. v. 46. Isaï. c. 2. v. 6. 65. v. 20.

ne verra plus de morts prématurées.

ENFER, *Infernus*, Ἅδης, (a) lieu de tourmens où les méchans subiront après cette vie la punition due à leurs crimes. Dans ce sens le mot d'Enfer est opposé à celui de Ciel ou Paradis.

Les Payens avoient donné à l'Enfer les noms de *Tartarus*, ou *Tartara*, *Hades*, *Infernus*, *Inferna*, *Inferni*, *Orcus*, &c.

Les Juifs n'ayant point exactement de nom propre pour exprimer l'Enfer dans le sens où nous venons de le définir [car le mot Hébreu *Schéol* se prend indifféremment pour le lieu de la sépulture, & pour le lieu de supplice réservé aux réprouvés], lui ont donné le nom de Gehenna ou Gehinnon, vallée située près de Jérusalem, dans laquelle étoit un tophet ou place où l'on entretenoit un feu perpétuel, allumé par le fanatisme, pour immoler des Enfans à Moloch; de-là vient que dans le Nouveau Testament, l'Enfer est souvent désigné par ces mots, *Gehenna ignis*.

I. Si les Hébreux n'ont pas eu de terme propre pour exprimer l'Enfer, ils n'en ont pas moins reconnu la réalité. Les Auteurs inspirés en ont peint les tourmens avec les couleurs les plus terribles. Moïse, dans le Deutéronome, menace les Israëlites infideles, & leur dit au nom du Seigneur: *Un feu s'est allumé dans ma fureur, & il brûlera jusqu'au fond de l'Enfer; il dévorera la la terre & toutes les plantes, & il brûlera les fondemens des montagnes.* Job réunit sur la tête des réprouvés les plus extrêmes douleurs: *Que le méchant*, dit-il, *passe de la froideur de la neige aux plus excessives chaleurs; que son crime descende jusques dans l'Enfer.* Et ailleurs: *L'Enfer est découvert aux yeux de Dieu, & le lieu de la perdition ne peut se cacher à sa lumière.* Enfin, pour ne pas nous jetter dans des citations infinies, Isaïe exprime ainsi les tourmens intérieurs & extérieurs que subiront les réprouvés: *Videbunt cadavera virorum qui prævaricati sunt in me; vermis eorum non morietur, & ignis eorum non extinguetur, & erunt usque ad satietatem visionis omni carni*; c'est-à-dire, comme porte l'Hébreu, ils seront un sujet de dégoût de toute chair, tant leurs corps seront horriblement défigurés par les tourmens.

Ces autorités suffisent pour fermer la bouche à ceux qui prétendent que les anciens Hébreux n'ont eu nulle connoissance des châtimens de la vie future, parce que Moïse ne les menace ordinairement que de peines temporelles. Les textes que nous venons de citer, énoncent clairement des punitions qui ne doivent s'infliger qu'a-

(a) Deut. c. 32. v. 22. Job. c. 24. v. 19. c. 26. v. 6. Isaï. c. 66. v. 24. Matth. c. 25. v. 41. Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. p. 787, 788. Juven. Satyr. 2. v. 149. & seq. Virg. Æneid. L. VI. v. 577. & 584.

près la mort. Ce qu'on objecte encore, que les Écrivains sacrés ont emprunté ces idées des poëtes Grecs, n'a nul fondement. Moïse est de plusieurs siècles antérieur à Homère. Soit que Job ait été contemporain de Moïse, ou que son livre ait été écrit par Salomon, comme le prétendent quelques critiques, il auroit vécu vers le tems du siège de Troye, qu'Homere n'a décrit que quatre cens ans après. Isaïe, à la vérité, étoit à peu près contemporain d'Hésiode & d'Homère; mais, quelle connoissance a-t-il eue de leurs écrits? Ceux du dernier sur-tout n'ont été recueillis que par les soins de Pisistrate, c'est-à-dire, fort long-tems après la mort du poëte Grec, & celle du Prophete qu'on suppose avoir été le copiste d'Homère.

Il est vrai que les Esséniens, les Pharisiens, & les autres sectes qui s'éleverent parmi les Juifs, depuis le retour de la captivité, & qui depuis les conquêtes d'Alexandre avoient eu commerce avec les Grecs, mêlerent leurs opinions particulières aux idées simples qu'avoient eues les anciens Hébreux sur les peines de l'Enfer. » Les » Esséniens, dit Josephe dans » son Histoire de la guerre des » Juifs, tiennent que l'ame est » immortelle, & qu'aussi-tôt » qu'elle est sortie du corps, » elle s'éleve pleine de joie » vers le ciel, comme étant dé» gagée d'une longue servitu» de & déliée des liens de la » chair. Les ames des justes » vont au-delà de l'Océan, dans » un lieu de repos & de déli» ces, où elles ne sont trou» blées par aucune incommodi» té ni aucun dérangement des » saisons. Celles des méchans, » au contraire, sont reléguées » dans des lieux exposés à tou» tes les injures de l'air, où » elles souffrent des tourmens » éternels. Les Esséniens ont sur » ces tourmens à peu près les » mêmes idées, que les Poëtes » nous donnent du Tartare & du » royaume de Pluton. «

L'existence de l'enfer & des supplices éternels est attestée presque à chaque page du Nouveau Testament. La sentence que Jesus-Christ prononcera contre les réprouvés au jugement dernier, est conçue en ces termes : *Ite, maledicti, in ignem æternum, qui paratum est Diabolo & Angelis ejus.* Il représente perpétuellement l'Enfer comme un lieu ténébreux, où règnent la douleur, la tristesse, le dépit, la rage, & comme un séjour d'horreur, où tout retentit des grincemens de dents, & des cris qu'arrache le désespoir. Saint Jean, dans l'Apocalypse, le peint sous l'image d'un étang immense de feu & de souffre, où les méchans seront précipités en corps & en ame, & tourmentés pendant toute l'éternité.

En conséquence, les Théologiens distinguent deux sortes de tourmens dans l'Enfer; sça-

voir, la peine du dam, *pœna damni seu damnationis;* c'est la perte ou la privation de la vision béatifique de Dieu, vision qui doit faire le bonheur éternel des Saints; & la peine du sens, *pœna sensûs*, c'est-à-dire, tout ce qui peut affliger le corps, & surtout les douleurs cuisantes & continuelles causées dans toutes ses parties par un feu qui ne s'éteindra jamais.

Les fausses religions ont aussi leur Enfer; celui des Payens, assez connu par les descriptions qu'en ont faites Homère, Ovide & Virgile, est assez capable d'inspirer de l'effroi par les peintures des tourmens qu'ils y font souffrir à Ixion, à Prométhée, aux Danaïdes, aux Lapythes, à Phlégias, &c. Mais, parmi les Payens, soit corruption du cœur, soit penchant à l'incrédulité, le peuple & les enfans même traitoient toutes ces belles descriptions de contes & de rêveries; du moins c'est un des vices que Juvénal reproche aux Romains de son siécle.

II. Les Auteurs sont extrêmement partagés sur cette question; sçavoir, s'il y a quelqu'Enfer local, ou quelque place propre & spécifique où les réprouvés souffrent les tourmens du feu. Les Prophetes & les autres Auteurs sacrés parlent en général de l'Enfer comme d'un lieu souterrein, placé sous les eaux & les fondemens des montagnes, au centre de la terre, & ils le désignent par les noms de puits & d'abîme; mais, toutes ces expressions ne déterminent pas le lieu fixe de l'Enfer. Les Écrivains profanes, tant anciens que modernes, ont donné carrière à leur imagination sur cet article.

Les Grecs, après Homère, Hésiode, &c. ont conçu l'Enfer comme un lieu vaste & obscur, sous terre, partagé en diverses régions, l'une affreuse où l'on voyoit des lacs, dont l'eau bourbeuse & infecte exhaloit des vapeurs mortelles; un fleuve de feu, des tours de fer & d'airain, des fournaises ardentes, des monstres & des furies acharnées à tourmenter les scélérats; l'autre riante, destinée aux sages & aux héros.

Parmi les poëtes Latins, quelques-uns ont placé l'Enfer dans les régions souterreines, situées directement au-dessous du lac d'Averne, dans la campagne de Rome, à cause des vapeurs empoisonnées qui s'élevoient de ce lac.

Calipso, dans Homère, parlant à Ulysse, met la porte de l'Enfer aux extrêmités de l'Océan. Xénophon y fait entrer Hercule par la péninsule Achérasiade, près d'Héraclée du Pont.

D'autres se sont imaginés que l'Enfer étoit sous le Ténare, promontoire de Laconie, parce que c'étoit un lieu obscur & terrible, environné d'épaisses forêts, d'où il étoit

plus difficile de sortir que d'un labyrinthe. C'est par-là qu'Ovide fait descendre Orphée aux Enfers. D'autres ont cru que la rivière ou le marais du Styx en Arcadie étoit l'entrée des Enfers, parce que ses exhalaisons étoient mortelles.

Mais, toutes ces opinions ne doivent être regardées que comme des fictions des Poëtes, qui, selon le génie de leur art, exagérant tout, représenterent ces lieux comme autant de portes ou d'entrées de l'Enfer, à l'occasion de leur aspect horrible, ou de la mort certaine dont étoient frappés tous ceux qui avoient le malheur ou l'imprudence de s'en trop approcher.

Les premiers Chrétiens, qui regardoient la terre comme un plan d'une vaste étendue, & le ciel comme un arc élevé, un pavillon tendu sur ce plan, crurent que l'Enfer étoit une place souterreine & la plus éloignée du ciel, de sorte que leur Enfer étoit placé où sont nos Antipodes.

Virgile avoit eu avant eux une idée à peu près semblable :

. . . . . . Tum Tartarus ipse
Bis patet in præceps tantùm, tenditque sub umbras,
Quantus ad æthereum cœli suspectus Olympum.

Tertullien, dans son livre de l'ame, représente les Chrétiens de son tems comme persuadés que l'Enfer étoit un abîme situé au fond de la terre; & cette opinion étoit fondée principalement sur la croyance de la descente de Jesus-Christ aux Limbes.

Les Modernes ont imaginé différens systêmes sur la situation locale de l'Enfer; sur quoi nous nous contenterons de dire qu'il est bien singulier que l'on veuille fixer ce lieu, quand l'Écriture, par son silence, nous indique assez celui que nous devrions garder sur cette matière.

ENFER, *Infernus*, Ἅδης, (*a*) terme qui se prend quelquefois dans le style de l'Écriture, pour la mort & pour la sépulture, parce que les mots Hébreux & Grecs signifient quelquefois l'Enfer, ou le lieu dans lequel sont les réprouvés, & quelquefois la sépulture des morts. Ainsi, Jacob dit qu'il descendra dans le tombeau, ou dans l'Enfer, accablé de douleur, pour la mort de son cher fils Joseph. Les conjurés Coré, Dathan & Abiron, furent engloutis dans la terre, & descendirent tout vivans dans l'Enfer; c'est-à-dire, ils furent enterrés tout vivans. *Vous ne laisserez pas mon ame dans l'Enfer*, dit le Psalmiste; vous ne permettrez pas que mon corps pourrisse dans le tombeau.

(*a*) Genes. c. 37. v. 35. Numer. c. 16. v. 30. *& seq.* Psalm. 15. v. 10.

Les Théologiens sont divisés sur l'article du symbole des Apôtres, où il est dit que notre Seigneur *a été crucifié*, qu'*il est mort*, qu'*il a été enseveli*, & qu'*il est descendu aux Enfers*; quelques-uns n'entendent par cette descente aux Enfers, que la descente dans le tombeau ou dans le sépulcre. Les autres leur objectent que dans le Symbole même, ces deux descentes se trouvent expressément distinguées, & qu'il y est fait mention de la descente du Sauveur dans le sépulcre, *sepultus est*, avant qu'il soit parlé de sa descente aux Enfers, *descendit ad Inferos*. Ils soutiennent donc que l'ame de Jesus-Christ descendit effectivement dans l'Enfer souterrein ou local, & qu'il y triompha des démons. Autrement les expressions du Symbole seroient une pure tautologie.

Les Catholiques ajoûtent que Jesus-Christ descendit dans les Limbes, c'est-à-dire, dans les lieux bas de la terre, où étoient détenues les ames des Justes, morts dans la grace de Dieu avant l'avènement & la passion du Sauveur, & qu'il les emmena avec lui dans le Paradis, suivant ces passages d'Osée : *Ero mors tua, ô mors, & morsus tuus ero, Inferne ;* & de Saint Paul : *Ascendens Christus in altum, captivam duxit captivitatem.*

ENFER, *Infernus*, Ἅδης. (a) terme général, qui, selon les poëtes, ou, ce qui est la même chose, dans la Théologie du Paganisme, marquoit les lieux souterreins où alloient les ames des hommes, pour y être jugées par Minos, Eacus & Rhadamanthe. Pluton en étoit le dieu & le roi.; Proserpine son épouse en étoit la déesse & la reine.

Cet endroit contenoit, entr'autres demeures, les champs Elysées, & le Tartare environné de cinq fleuves, qu'on nomme le Styx, le Cocyte, l'Achéron, le Léthé, & le Phlégéton. Cerbère, chien à trois têtes & à trois gueules, admirablement dépeint par Virgile, étoit toujours à la porte des Enfers, pour empêcher les hommes d'y entrer, & les ames d'en sortir. Avant que d'arriver à la cour de Pluton & au tribunal de Minos, il falloit passer l'Achéron dans une barque conduite par Charon, à qui les ombres donnoient une pièce de monnoie pour leur passage.

De tous les Poëtes qui ont parlé de l'Enfer & des peines qu'on y enduroit, nous ne citerons qu'Homère, Pindare & Virgile, parce qu'ils ont rassemblé tout ce que l'Atiquité profane enseignoit à ce sujet.

Circé, dans Homère, dit à

(a) Homer. Odyss. L. X. v. 503. & *seq.* L. XI. v. 1. & *seq.* Virg. Æneid. L. VI. v. 9. & *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 3, 3, & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I pag. 30. Tom. III, pag. 5. & *suiv.* Tom. VI, p. 309.

Ulysse effrayé de la proposition qu'elle lui faisoit de descendre aux Enfers, pour y consulter l'ombre de Tirésias : « Dressez » votre mât, déployez vos » voiles, & soyez sans inquié- » tude ; les seuls souffles de » Borée vous conduiront : & » quand vous aurez traversé » l'Océan, vous trouverez un » lieu commode, & les bois » de Proserpine, pleins d'ar- » bres stériles...... Abordez à » cette plage de l'Océan, & » allez de-là dans le ténébreux » palais de Pluton, à l'endroit » où l'Achéron reçoit dans » son lit le Périphlégéton & » le Cocyte, qui est un écou- » lement des eaux du Styx. » Avancez jusqu'à la roche où » est le confluent de ces deux » fleuves, dont la chûte fait » un grand bruit. Là, creu- » sez un fossé d'une coudée » en quarré; versez dans cet- » te fosse, pour tous les morts, » trois sortes d'effusions ; la » première, de lait & de miel; » la seconde, de vin pur ; & » la troisième, d'eau où vous » aurez détrempé de la farine: » en faisant les effusions, adres- » sez vos prieres à toutes les » ombres, & promettez-leur que » dès que vous serez de retour » dans votre palais, vous immo- » lerez la plus belle génisse de » vos pâturages, qui n'aura » pas encore porté ; que vous » leur éleverez un bûcher où » vous jetterez toutes sortes » de richesses, & que vous » sacrifierez en particulier à » Tirésias seul un bélier tout » noir, & qui sera la fleur de » votre troupeau. Après que » vous aurez achevé vos prie- » res, immolez un bélier noir » & une brebis noire, en leur » tournant la tête vers l'Erebe, » & en détournant vos regards » vers l'Océan. Les ames d'u- » ne infinité de morts se ren- » dront en cet endroit ; alors » pressez vos compagnons de » prendre les victimes égor- » gées, de les dépouiller, de » les brûler, & d'adresser » leurs vœux aux dieux infer- » naux, au puissant Pluton, à » la sévère Proserpine; & vous, » l'épée à la main, tenez-vous » là, écartez les ombres, & » empêchez qu'elles n'appro- » chent du sang, avant que » vous ayez entendu la voix » de Tirésias, qui ne manquera » pas de se rendre près de » vous. Il vous enseignera le » chemin que vous devez te- » nir, & la manière dont vous » devez vous conduire pour » retourner heureusement chez » vous.

» Ulysse exécute à la lettre » ce que Circé lui avoit pres- » crit. Les ombres, friandes » du sang des victimes, vien- » nent pour le humer ; Ulysse » les écarte à coups d'épée, » & après avoir appris de Ti- » résias ce qu'il avoit à faire, » il se retira. » Telle est la description que fait Homère de l'Enfer. Il est vrai que pour tirer parti d'une fiction si mince, & qui dans le fond n'est

qu'une simple évocation, il fait raconter aux ombres leurs aventures, qui souvent sont très-intéressantes.

Quoique Pindare semble avoir pris Homère pour modele, il s'écarte cependant de son original, & suit d'autres idées que celle de cet ancien Poëte. D'abord, il fait deux royaumes différens de ce lieu souterrein, & leur donne à chacun un monarque particulier. C'est Pluton, selon lui, qui gouverne l'Enfer, & Saturne qui est le souverain des champs Elysées, où il règne avec sa femme Rhéa, & a pour assesseur Rhadamanthe, que tous les autres Poëtes mettent dans l'empire de Pluton. Ce Poëte est en cela conforme à Hésiode, qui dit que les ames des héros alloient habiter les lieux fortunés situés près de l'Océan, aux extrêmités de la terre, où Saturne règnoit. Puis, suivant les idées des Pythagoriciens, Pindare établit pour les ames trois sortes de transmigrations, tant en ce monde qu'en l'autre, disant que ceux qui dans ces trois états ont conservé leurs ames toujours pures, arrivent enfin à l'auguste palais de Saturne. Les trois tournées que Socrate fait faire aux ames des Philosophes, avant leur retour au lieu de leur origine, ont beaucoup de rapport à ces trois vies que ce Poëte exige de ses héros, avant que de les placer dans les champs Elysées. Sur quoi il est bon de faire deux remarques; la première, que Pindare suppose que l'on pouvoit également pratiquer la vertu & faire des actions méritoires en Enfer comme en ce monde; la seconde, qu'il semble fixer pour toujours le séjours des bienheureux dans les champs Elysées; d'où cependant, suivant Virgile & les autres Poëtes, ils doivent sortir après un certain tems, en buvant de l'eau du fleuve d'oubli; & on fixoit ordinairement ce tems à mille ans.

Mais, pour mettre toute cette doctrine sous un même point de vue, il est nécessaire de rapporter le passage entier de ce Poëte; le voici. « Après » la mort, les ames incorrigi- » bles des méchans sont livrées » à de cruels supplices; & dans » le royaume de Pluton, il est » un Juge, qui discute les cri- » mes commis dans cet empi- » re terrestre de Jupiter, & » qui prononce en dernier » ressort avec une inflexible » sévérité.

» Les justes y menent une » vie exempte de toutes sor- » tes de peines. Leurs jours » n'ont point de nuits; un pur » Soleil les éclaire sans cesse. » Ils ne sont point obligés » d'employer la force de leurs » bras à troubler la mer & la » terre pour subvenir à de » vils besoins. Ceux, qui se » sont fait un devoir de gar- » der inviolablement leurs ser- » mens, conversent avec les

» divinités respectables de ces » demeures souterreines, & » goûtent des plaisirs que rien » ne trouble, tandis que ceux » qui ont aimé le parjure, » souffrent des tourmens dont » la seule vue fait horreur.

» Mais, ceux qui après avoir » demeuré jusqu'à trois fois sur » la terre & aux Enfers, ont » sçu dans ces divers états » conserver leurs ames toujours » pures; comme ils ont mar- » ché par la route que Jupi- » piter leur avoit tracée, ils » arrivent aussi à l'auguste » palais de Saturne. D'aima- » bles zéphirs qui s'élevent de » la mer, rafraîchissent cette » isle charmante, sejour éter- » nel des bienheureux. On y » voit de toutes parts briller » des fleurs, dont l'éclat le » dispute à celui de l'or. Les » unes sortent de terre, les » autres pendent aux arbres, » les autres croissent dans les » eaux. Ils en font des cou- » ronnes & des guirlandes; ils » parent leurs bras & leurs tê- » tes. Tout se gouverne par les » justes décrets de Rhadaman- » the, sans cesse assis sur le tri- » bunal à côté de Saturne, pe- » re des dieux & époux de » Rhéa. Le trône de la déesse » s'éleve au-dessus de tous les » autres. «

Virgile, après avoir fait offrir à Énée des sacrifices aux manes, & l'avoir muni du rameau d'or, passe-port assuré pour pénétrer dans le royaume de Pluton, lui donne une Sibylle pour le conduire; puis il commence ainsi la description du séjour des morts. » Près de Cu- » mes est une caverne profon- » de, d'une vaste & affreuse » embouchure, d'où il sort des » tourbillons de vapeurs em- » pestées, qui suffoquent au mi- » lieu de l'air les oiseaux qui » osent voler à travers cette » noire exhalaison. De-là vient » le nom d'Averne, que les » Grecs ont donné à ce lieu » formidable. Il est défendu » d'un côté par un lac profond, » de l'autre par un bois impé- » nétrable à la lumière. Énée » fit conduire à l'entrée de cet- » te caverne quatre taureaux » noirs qu'on rangea devant les » autels; & la Sibylle en fit » elle-même un sacrifice aux » dieux infernaux. Après le sa- » crifice, elle s'élança la pre- » mière dans le gouffre qui me- » ne au royaume de Pluton, & » Énée la suivit d'un pas ferme » & assuré, à travers un bois » sombre & solitaire. Devant » la porte des Enfers, autour » de ce lugubre vestibule, la » douleur & les chagrins ven- » geurs ont établi leur demeu- » re. Là habitent les pâles ma- » ladies, la triste vieillesse, la » frayeur, la faim qui suggere » tant de crimes, l'affreuse » pauvreté, le travail, & la » mort, le sommeil frere de la » mort, les joies trompeuses » qui séduisent nos esprits, la » guerre qui traîne les ravages » après soi, la discorde aux » crins de couleuvre tressés avec

» des bandelettes ensanglantées ; & à côté de ce monstre sont posés les lits de fer des Euménides. Au milieu du vestibule, un vieux orme étend ses vastes branches, où l'on dit que les songes vains, aussi nombreux que les feuilles de l'arbre, viennent se percher. Cent autres monstres assiegent l'entrée de ce fatal royaume. Les centaures y ont leur repaire, ainsi que les scylles à deux formes. L'hydre de Lerne y présente ses sept gueules sifflantes, & la Chimere ses narines enflammées. Briare à cent mains, les Gorgones, les Harpyes, & l'ombre de Géryon, se présenterent à Énée, &c.

» Au sortir de cet antre on trouve un chemin qui conduit par des bois fort obscurs au fleuve Achéron ; c'est-là qu'accourent de toutes parts les ames de ceux qui doivent passer au-delà ; mais, comme il n'est pas permis d'entrer dans la barque de Charon, sans avoir reçu les honneurs de la sépulture, celles qui en ont été privées sont obligées d'errer cent ans sur ce triste rivage. Charon, qui voit un homme armé approcher, lui fait entendre qu'il n'y a que les ames des morts qui passent au-delà du fleuve ; mais, radouci à la vue du rameau d'or que la Sibylle lui montre, il les reçoit l'un & l'autre dans sa barque, & les passe à l'autre rivage. Quand on a passé la barque fatale, on trouve d'abord un antre horrible qui sert de porte au royaume de Pluton ; Cerbere, ce chien à trois têtes, la garde ; & la Sibylle l'ayant endormi avec une composition de miel & de pavots, ils franchissent ce passage & entrent dans le royaume de Pluton.

» Dès qu'on est arrivé dans ce triste séjour, on trouve les ames de ceux qui sont morts avant l'usage de la raison ; ensuite celles des personnes qui ont été injustement condamnées à la mort, & de ceux qui se sont eux-mêmes ôté la vie. Ici se présente aux yeux une forêt de myrtes qui sert de séjour à ceux qu'un désespoir amoureux a privés de la lumière du jour. En sortant de ce bois, on trouve le quartier des héros qui sont morts les armes à la main. Près de-là est une espèce de place qui aboutit d'un côté au Tartare, & de l'autre aux champs Élysées ; c'est-là où Minos, Eacus & Rhadamanthe exercent la justice ; celui-ci juge les Asiatiques, & l'autre les Européens, & Minos terminant les différends qui surviennent à l'occasion des jugemens de ses confreres, juge en dernier ressort ; & sur l'arrêt de ce juge sévère, les uns sont envoyés dans les champs Élysées, les autres sont relégués dans le Tartare.

» Le Tartare est une affreu-
» se prison d'une profondeur
» épouvantable, environnée des
» marais bourbeux du Cocyte,
» & du fleuve Phlégéton qui
» roule autour des torrens de
» flammes ; trois enceintes de
» murailles avec des portes
» d'airain, rendent ce lieu in-
» accessible. Tysiphone, la plus
» méchante des trois Furies,
» veille à la porte, & empêche
» que personne n'en sorte. Rha-
» damanthe, juge de ces tris-
» tes lieux, oblige les malheu-
» reux qui y sont, à confesser
» leurs crimes les plus secrets,
» & les livre ensuite aux trois
» Furies, pour être punis selon
» leurs fautes ; ces déesses sont
» toujours prêtes à exercer leur
» fureur sur ces misérables vic-
» times ; d'affreux serpens qu'el-
» les tiennent à la main, sont
» les fouets dont elles les frap-
» pent. C'est dans cet affreux
» séjour qu'on trouve ces illus-
» tres scélérats que leurs cri-
» mes mêmes ont rendu céle-
» bres ; les superbes Titans que
» Jupiter foudroya, lorsqu'ils
» entreprirent d'assiéger les
» dieux de l'Olympe, sont
» dans le lieu le plus profond
» du Tartare. Les deux Aloï-
» des, Ephialte & Otus, que
» Neptune eut d'Hiphimédie,
» femme du géant Aloüs, y
» souffrent une peine propor-
» tionnée à leurs crimes.

» C'est encore dans cet af-
» freux séjour qu'est l'insensé
» Salmonée, qui voulut imiter
» les foudres de Jupiter. Le
» trop hardi Titye, qui entre-
» prit de se faire aimer de La-
» tone, & qu'Apollon perça
» d'un coup de flèche, y souf-
» fre un tourment horrible ; un
» cruel vautour lui déchire con-
» tinuellement le foie, qui re-
» naît à mesure qu'il est dévo-
» ré. Le téméraire Ixion, qui se
» vanta d'avoir déshonoré Ju-
» piter, y est condamné à tour-
» ner perpétuellement une roue
» environnée de serpens. Thé-
» sée, qui entreprit d'enlever
» Proserpine pour son ami Pi-
» rithoüs, est éternellement assis
» sur une pierre, dont il ne
» sçauroit se détacher. Tanta-
» le, pour avoir voulu trom-
» per les dieux, & leur avoir
» fait servir à table les mem-
» bres de son fils Pélops, y
» souffre la faim la plus cruelle
» parmi des viandes qui se re-
» tirent à mesure qu'il s'en ap-
» proche. Les Danaïdes, ces
» malheureuses filles de Da-
» naüs, qui égorgerent leurs
» maris, y sont condamnées à
» remplir éternellement un ton-
» neau percé. Sisyphe, pour
» avoir révélé les secrets des
» dieux, y roule toujours une
» pierre, qu'il est obligé de
» rapporter au haut d'une mon-
» tagne dès qu'elle est descen-
» due. Œdipe, qui tua son pere
» Laïus, & épousa sa mere Jo-
» caste ; ses malheureux enfans
» Éthéocle & Polynice qui se
» firent une si cruelle guerre,
» & s'entretuerent tous deux
» dans un funeste combat ;
» Atrée, Thyeste, Egiste, Cly-

» temnestre, & tous les autres » illustres coupables, y souf- » frent des tourmens propor- » tionnés à leurs crimes. «

Telle est la description que font les Poëtes de leur Tartare; mais, s'ils ont inventé un lieu si affreux pour punir les méchans, ils n'ont pas manqué en revanche de nous donner une idée charmante du séjour des Bienheureux.

A la droite du Tartare se trouve un chemin qui conduit aux champs Élysées, ces isles fortunées où les ames de ceux qui ont bien vécu pendant cette vie, jouissent d'une paix & d'une tranquillité profondes, & des plaisirs les plus innocens. Figurez-vous des lieux enchantés où se trouve en abondance tout ce qui peut rendre heureux; des bois toujours verds, des prairies charmantes, entrecoupées de fontaines & de ruisseaux qui y coulent avec un doux murmure, un air pur & sain, avec une chaleur modérée; des oiseaux qui chantent éternellement dans d'agréables boçages, un printems perpétuel, d'autres astres. Telle est l'idée que les Poëtes donnent du séjour des Bienheureux; de ces isles fortunées, de ce célebre royaume d'Adraste, comme ils l'appelloient quelquefois, en un mot des champs Élysées. Mais, comme les descriptions qu'ils en font, n'étoient que le fruit de leur imagination, chacun d'eux y fait trouver des occupations & des plaisirs conformes à ses inclinations. Tibulle, voluptueux & sensible aux charmes de l'amour, y fait règner la joie & les plaisirs des sens.

Virgile, plus chaste, n'y admet que des jeux innocens, & des occupations dignes des héros qui y habitent, & en cela il a copié Homère. Dans le poëte Grec, l'ombre d'Achille fait la guerre aux bêtes féroces, & dans le poëte Latin, les héros Troyens s'y exercent à manier des chevaux, ou à faire des armes. Quelques Poëtes ont joint à ces plaisirs celui de la bonne chere, & parlent de festins continuels, pendant qu'ils disent qu'il n'y a rien de si maigre que les repas qu'Hécate donnoit en Enfer; ce qui prouve, pour le dire en passant, que la partie de l'homme qui habitoit ces lieux, avoit, pour s'y conserver, besoin de nourriture.

Si l'on suit avec quelque attention les idées de Virgile, on trouve que ce Poëte a divisé en sept demeures la description topographique qu'il fait du séjour des ombres.

La première est celle des enfans morts en naissant. » A peine a-t-on touché cette fatale » rive, dit-il, qu'on entend les » voix plantives & les pleurs » des enfans à qui le sort cruel » a ravi la lumière, qu'ils n'ont » fait qu'entrevoir, les plongeant en naissant dans les té- » nébres éternelles. Ces mal- » heureux Enfans à la mammel-

» le, gémissent à l'entrée de » l'Enfer. «

La seconde étoit occupée par ceux à qui on avoit imputé de faux crimes, & qui avoient été injustement condamnés à la mort.

Dans la troisième étoient ceux qu'un destin barbare avoit forcés de se donner la mort; qui, tout innocens qu'ils étoient, se voyant accablés du poids des misères de la vie, l'avoient prise en horreur, & s'étoient détachés de leurs ames comme d'un fardeau qui les importunoit.

La quatrième, qu'on peut appeller le champ des Larmes, & où est une forêt de myrtes, coupée de diverses routes, est le séjour de ceux qui pendant leur vie ont éprouvé les rigueurs de l'impitoyable Amour. Là est la malheureuse Phedre, qui se donna la mort à cause du mépris du jeune Hippolyte qu'elle ne put jamais rendre sensible. Procris, à qui l'infortuné Céphale ôta la vie avec le dard qu'elle lui avoit donné; Ériphyle, Évadné, Laodamie, Pasiphaé, Didon, Cénée, qui de fille avoit été changée en garçon, & qui par l'ordre du destin avoit repris son premier état.

La cinquième étoit destinée aux héros. Là étoient Tydée, Adraste, Parthénopée, & plusieurs autres.

La sixième étoit l'affreuse prison du Tartare, où sont les illustres scélérats, les Parques, les Furies, &c.

Enfin, la septième étoit le séjour des Bienheureux, ou les champs Élysées.

Ces différentes demeures n'étoient pas partagées au hazard. Minos, qui tenoit l'urne fatale, évoquoit les ombres autour de lui, s'informoit de leurs crimes, examinoit leur vie, pesoit le mérite de leurs actions, & les envoyoit chacun dans le lieu qui lui convenoit.

Telles étoient les fables que les Poëtes anciens débitoient sur le séjour des ames après la mort; systême embelli à la vérité des idées que des imaginations fécondes avoient enfantées, mais dont le fond étoit tiré, comme on va le voir, des coûtumes Égyptiennes.

En effet, il semble qu'aux circonstances près, on trouve en Égypte tout ce qui composa l'Enfer des Poëtes de la Grece & de Rome. Homère dit que l'entrée des Enfers étoit sur le bord de l'Océan; le Nil est appellé par le même poëte, Ω'κεανὸς. C'est en Égypte qu'on voit les portes du Soleil; elles ne sont autre chose que la ville d'Héliopolis. Les demeures des morts sont marquées par ce grand nombre de pyramides & de tombeaux, où les momies se sont conservées pendant tant de siecles. Charon, sa barque, l'obole qu'on donnoit pour le passage, tout cela est encore tiré de l'histoire d'Égypte. Il est même très-probable que le nom de l'Achéron vient de l'Égyptien *Achoucherron*, qui signifie

les lieux marécageux de Charon ; que le Cerbere a pris sa dénomination de quelqu'un des rois d'Égypte, appellé *Chebres* ou *Kebron ;* qu'enfin le nom de Tartare vient de l'Égyptien *Dardarot*, qui signifie habitation éternelle; qualification que les Égyptiens donnoient par excellence à leurs tombeaux.

Les Poëtes ne sont pas d'accord sur le tems que les ames devoient demeurer dans l'Enfer, ou dans les champs Élysées. Anchise semble insinuer à Énée son fils, que ces dernieres, après une révolution de mille ans, buvoient de l'eau du fleuve Léthé, & venoient dans d'autres corps, suivant en quelque manière l'opinion de la métempsycose.

Il n'en étoit pas de même de celles qui étoient condamnées au Tartare, dont elles ne sortoient jamais. Virgile dit du malheureux Thésée, qu'il y est, & y sera éternellement.

Sedet, æternùmque sedebit

Infelix Theseus.

Et les autres Poëtes assûrent la même chose des Ixions, des Tantales, des Titans, & de tout les autres criminels, quoique leurs systêmes ne soient guere constans sur cet article. Mais, il est bon de remarquer que Pythagore & ses disciples semblent avoir fixé le tems de ces peines à mille ans; du moins, c'est le terme où se réduisent les expiations dont il est parlé dans la république de Platon, qui paroît avoir suivi en cela l'opinion de ces Philosophes, aussi-bien que Virgile, sans parler des autres, quand il dit :

. . . . . . *Mille rotam volvêre*
per annos.

Pour ce qui est de ceux qui n'étoient ni dans le Tartare, ni dans les Champs-Elysées, mais dans les vastes forêts qui précédoient ces deux lieux, comme Didon, Déiphobe, & les autres qu'Énée rencontra, après un certain tems de purgation & de souffrance, ils étoient renvoyés dans les Champs-Elysées.

ENGADDI, *Engaddi*, (*a*) Ἐγγαδδὶ, autrement Hazazon Thamar, c'est-à-dire, la ville du Palmier, à cause qu'il y avoit quantité de palmiers dans son territoire. Elle étoit fertile en vignes de Cypre, & en arbres qui portoient le beaume. Salomon, dans son cantique, parle des vignes d'Engaddi. Cette ville étoit près du lac de Sodome, à trois cens stades de Jérusalem, non loin de l'embouchure du Jourdain, dans la mer morte. Il est assez souvent parlé d'Engaddi dans l'Écriture. Il en est aussi souvent parlé dans Josephe. Cet Auteur dit que c'étoit l'une des onze

(*a*) Reg. L. I. c. 24. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 20. v. 2. Cantic. c. 1. v. 13. Joseph. de Antiq. Judaïc. L. VI. p. 199. de Bell. Judaïc. L. V. p. 887. Plin. T. I. p. 262.

Toparchies de la Judée ; & ailleurs, il fait mention des montagnes d'Engaddi. Ce fut dans une de ces montagnes, que David s'étant caché pour fuir Saül, fut assez juste pour épargner la vie de ce Roi qui le persécutoit. Pline parle d'Engadda comme d'une place qui ne subsistoit plus de son tems, & qui n'étoit plus qu'un bûcher. Il lui donne le premier rang après Jérusalem pour la fertilité & pour les bois de palmiers.

ENGALLIM, *Engallim*, (*a*) Ἐναγαλλείμ, *ou* Ein-Eglaim, c'est-à-dire, la fontaine des veaux. Ezéchiel parle de ce lieu, & il l'oppose à Engaddi ; *Les pêcheurs sécheront leurs filets sur la mer Morte, depuis Engaddi jusqu'à Engallim:* Saint Jérôme dit qu'Engallim est située au commencement de la mer Morte, où le Jourdain entre dans cette mer. Eusebe met une ville d'Agallim de l'autre côté de la mer Morte, à huit milles d'Aréopolis; mais, cette dernière étoit trop éloignée de la mer dont il s'agit, pour croire que c'est celle d'Eusebe.

ENGANNA, *Enganna*, nom que Saint Jérôme donne à un lieu, vers Gérasa, au-delà du Jourdain.

ENGANNIM, *Engannim*, (*b*) ville de Palestine, qui étoit située dans la tribu de Juda.

ENGANNIM, *Engannim*, (*c*) autre ville de Palestine, qui étoit de la tribu d'Issachar. Elle fut donnée aux Lévites de la famille de Gerson.

ENGUINES, *Enguini*, Ἐγγυῖνοι, Ἐγγύιοι, peuples de Sicile, ainsi nommés de la ville qu'ils habitoient. *Voyez* Engyum.

ENGUIUM, *Enguium*, Ἐγγύιον, la même ville qu'Engyum. *Voyez* Engyum.

ENGYUM, *Engyum*, (*d*) Ἔγγυον, ville de Sicile, située au pied des monts Nébrodes, vers la source d'une rivière qui se rend dans le fleuve Himéra. Cluvier prétend prouver que les Grecs l'écrivoient d'abord Ἔγγυιον, & que ce mot doit être en Latin *Engyium* ou *Enguium*. De-là vient que les habitans en sont nommés par Cicéron & par Pline *Enguini*. Silius Italicus, qui s'est donné la liberté de corrompre le nom propre des villes, pour les ajuster à ses vers, & de changer *Hergentium* en *Hergentum*, & *Amistratum* en *Amastra*, écrit *Engyon :*

Romana petivit
Fœdera Callipolis, lapidosique Engyon arvi.

Il y a des éditions qui le corrompent encore plus, & portent *Eugeion*, que l'on a très-mal expliqué par Ἔυγειον, qui signifie un terroir bon & fertile, ce qui ne s'accorde guere avec

(*a*) Ezech. c. 47. v. 10.
(*b*) Josu. c. 15. v. 34.
(*c*) Josu. c. 19. v. 21. c. 21, v. 29.
(*d*) Ptolem. L. III. c. 4. Cicer. in Verr. L. VI. c. 87. Plin. T. I. p. 163. Plut. Tom. I. p. 309. Diod. Sicul. pag. 194, 195.

le terroir pierreux dont parle Silius Italicus.

Plutarque qui lit Enguium, ou Engyium, assure que cette ville n'étoit pas grande, mais qu'elle étoit fort ancienne, & célebre, sur-tout par l'apparition des déesses, qu'on appelloit les Meres. On dit que leur temple étoit une fondation des Crétois; on y montroit de grandes lances & des casques d'airain, dont les uns portoient le nom de Mérion, & les autres celui d'Ulysse, qui les consacrerent à ces déesses. Cette ville favorisoit extrêmement les Carthaginois; aussi M. Marcellus, y étant entré, fit charger de chaînes tous les habitans, comme pour les punir de leur insolence & de leur perfidie.

Cicéron parle d'un temple d'Engyum, qui étoit consacré à la Mere des dieux: » Il y a, » dit-il, chez les Enguines, un » temple consacré à la Mere » des dieux. Scipion, si connu » par toutes les qualités qui » font le grand homme & le » héros, y avoit déposé, comme » un don & comme une offrande, des cuirasses, des casques, des urnes de bronze » travaillées à Corinthe, & » sur lesquelles son nom étoit » inscrit. Mais, supprimons ici » tout ce détail. Pourquoi m'étendre davantage en plaintes » contre Verrès? Il prit tout, » enleva tout, ne laissa dans » le temple que les traces de » son sacrilege, & le glorieux » souvenir de Scipion. « Cicéron dit dans un autre endroit, *Civitas Eggina*.

Diodore de Sicile entre dans un assez grand détail au sujet de cette ville, dont il attribue la fondation à des Crétois qui étoient passés en Sicile du tems de Minos. Quelques-uns d'eux, dit-il, errerent dans les terres, jusqu'à ce qu'ayant trouvé un lieu très-fort par sa situation, ils y éleverent une ville qu'ils appellerent Engyum, du nom d'un ruisseau qui la traversoit. Après la prise de Troye, Mérion aborda en Sicile accompagné de plusieurs Crétois. Ils y furent bien reçus par les habitans d'Engyum, comme étant les uns & les autres originaires du même païs; & ils leur accorderent le droit de bourgeoisie dans leur ville. Ayant fait tous ensemble quelques irruptions sur leurs voisins, ils conquirent un assez grand païs. Dans la suite, rendus encore plus puissans, ils bâtirent un temple en l'honneur des déesses Meres. Ils les eurent en grande vénération, & leur firent bien des offrandes. On dit que ce fut de Crete, où ces déesses étoient extrêmement révérées, que les habitans d'Engyum apporterent leur culte en Sicile. Les histoires mythologistes racontent qu'elles avoient autrefois nourri Jupiter à l'insçu de son pere Saturne; & qu'en récompense de ce bienfait, ce dieu les plaça dans le ciel, & les transforma en ces étoiles qui composent la grande ourse. Le poëte Ara-

tus a suivi cette opinion dans son poëme des Phénomenes.

Ce sont elles qu'on voit vers le pole tournées,
Rouler avec le Ciel sur leur char entraînées.
S'il est quelque récit merveilleux & certain,
Jupiter leur a fait un si brillant destin,
Pour prix d'avoir tenu, dans un antre de Crete,
Loin d'un pere jaloux, son enfance secrete;
Et pour le bien commun de la terre & des cieux,
Nourri le souverain des mortels & des dieux.

Nous ne sçaurions passer sous silence, dit Diodore de Sicile, la grande célébrité que la dévotion des peuples a donnée à ces déesses. Car, non seulement les habitans d'Engyum, mais encore leurs voisins, leur offroient des sacrifices magnifiques, & leur rendoient des honneurs extraordinaires. Les oracles d'Apollon avoient même ordonné à plusieurs villes des les honorer, en leur promettant toutes sortes de prospérités, & une longue vie à leurs habitans. Enfin, leur culte s'étoit si fort accrédité, que les habitans du païs leur portoient souvent de nombreuses offrandes d'or & d'argent. Ils avoient élevé en leur honneur un temple remarquable, non seulement par sa grandeur, mais par l'élégance de sa construction. Comme ils n'avoient point chez eux d'assez belles pierres à leur gré pour cet édifice, ils étoient allés les chercher jusqu'auprès de la ville des Agyrinéens, quoiqu'elle fût éloignée de la leur d'environ cent stades. De plus, le chemin étoit si inégal & si pierreux, qu'ils avoient été obligés de les apporter toutes sur des chariots à quatre roues, & traînés par cent paires de bœufs. Ils en avoient eu le moyen par les dons faits aux déesses, & qui surpassoient encore tous ces frais. Quelque tems avant la naissance de Diodore de Sicile, elles avoient trois mille bœufs sacrés, & une grande étendue de païs, dont leur temple tiroit de grands revenus. Tel est le récit de Diodore de Sicile.

La ville d'Engyum étoit, au sentiment de Cluvier, dans le même endroit où est présentement un monastère de Bénédictins, entre les ruines de l'ancienne Gangium. M. de l'isle, dans sa carte de la Sicile moderne, marque très-bien le lieu au midi du château de Gange, qui est une principauté, par une abbaye de l'ordre de Saint Benoît, nommée *Gangi lo Vechio*, dans le val Demone, aux confins des vallées de Mazare & de Noto.

ENHADDA, *Enhadda*, (a) ville de Palestine, située dans

(a) Josu. c. 19. v. 21.

la tribu d'Issachar. *Voyez* Enada.

ENHASOR, *Enhasor*, (*a*) ville de Palestine dans la tribu de Nephthali. Il y en a qui doutent si ce n'est pas la même qu'Enan ou Enon d'Ézéchiel.

ENIA, *Ænia*, est la même ville qu'Enéa. *Voyez* Enéa.

ENIA, *Ænia*, ville de Grece dans la Thessalie, fut habitée par les Eniens. *Voyez* Eniens.

ENICUS, *Enicus*, poëte Grec, qui vivoit en la 87.e Olympiade, environ 432 ans avant J.C.

ÉNIENS, *Ænii*, (*b*) nom que Tite-Live donne aux habitans d'Enos. *Voyez* Enos.

ENIENS, *Enienses*, Ἐνιῆνες, (*c*) peuple de Grece, dont la demeure n'a pas toujours été la même, comme on va le voir bientôt. Les Eniens allerent au siege de Troye, sous la conduite du même Général que les Perrhebes, c'est-à-dire, sous la conduite de Gunécus de la ville de Cyphos.

Ils étoient situés autrefois vers le mont Ossa, au milieu des Perrhebes orientaux, comme le dit Strabon; ils en furent chassés, dit Plutarque, par les Lapithes, & vinrent vers l'Éthace, ou l'Éthice, suivant ce dernier Auteur. Les Eniens, dit Strabon, aujourd'hui voisins des Étoliens, habitoient autrefois les environs de Dation & du mont Ossa, entre les Perrhebes. Cette transmigration des Eniens, quand ils passerent de chez les Perrhebes Thessaliens, vers les Perrhebes Epirotes, au nord & au voisinage de l'Étolie, est de très-ancienne date, puisqu'elle se fit au tems de la guerre des Lapithes.

Strabon, dans un autre endroit, dit que les Eniens ont habité le mont Œta. Il avoit dit plus haut qu'ils étoient voisins des Locriens Epicnémidiens, & qu'ils avoient été détruits par les Étoliens & les Athamanes.

Les Auteurs d'une Histoire moderne des Romains paroissent avoir confondu le premier païs des Eniens avec leur dernière demeure. Parlant de ce peuple dans les dernières guerres de la Grece, ils disent que leur ville Enia fit d'abord partie du canton appellé Perrhébie dans la Pélasgiotide, contrée de la Thessalie, & qu'elle passa ensuite sous la domination des Étoliens. La Perrhébie, contrée de la Thessalie, où étoient les anciens Eniens, étoit située vers l'embouchure du Pénée; le païs des derniers Eniens étoit au nord & au voisinage de l'Étolie, vers les Ethiciens & le mont Pinde. La ville d'Enia dont il est question, ne fut donc jamais dans la Perrhébie, contrée de la Thessalie.

(*a*) Josu. c. 19. v. 37.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 33.
(*c*) Strab. pag. 61, 427, 508. Plin. T. I. p. 190. Herod. L. VII. c. 1, 85, 198. Homer. Iliad. L. II. v. 255. *& seq.* Xenoph. p. 246, 371. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 166.

On cite un passage intéressant d'Héliodore, au sujet des Eniens. » Les Eniens, dit cet » Auteur, la plus noble portion » de la nation Thessalienne, & » purement Grecque, tirent » leur origine de Deucalion le » Grec. Ils s'étendent jusqu'au » golfe Maliaque, & vantent » leur capitale nommée Hypata, ainsi appellée, à ce qu'ils » disent, à cause qu'elle commande aux autres; ou, selon » d'autres, parce qu'elle est » située au pied du mont Œta.« Strabon parle aussi d'une ville que les Eniens avoient bâtie dans la Vitie, & que l'on nommoit *Æneiana*. Il ajoûte qu'on y montroit des armes à la manière des Grecs, des vases d'airain & des sépulcres. Xilander croit que le nom *Vitia* ou Οὐϊτία, est un nom corrompu. Quoi qu'il en soit, ce païs étoit proche de la mer Caspienne & de l'Arménie.

Nous lisons diversement dans les Auteurs, le nom des Eniens. Pline dit *Ænienses*; Hérodote, *Ænienes*; Étienne de Byzance, *Ænianes*; Strabon, *Æneianes*; & Homère, *Ænienes*, comme Hérodote.

ENIENS [le golfe des], *Sinus Æniadum*, (*a*) étoit le même que le golfe Maliaque ou Lamiaque. Il est parlé du golfe des Eniens dans Tite-Live; sans doute que cet Auteur le nomme ainsi parce que les Eniens s'étendirent jusques-là.

ENIOCHÉ, nom que l'on donne à celle qui passe pour avoir été la nourrice de Médée.

ENIOPÉE, *Eniopeus*, (*b*) écuyer d'Hector. Diomede ayant lancé à ce dernier son dard, le manqua, & alla frapper Eniopée, qui, avec un grand bruit tombe à terre entre les bras de la mort. Ses chevaux, effrayés de sa chûte, reculent; Hector sent une vive douleur du sort de son écuyer, & cherche promptement à réparer cette perte.

ENIPÉE, *Enipeus*, Ἐνιπεύς, (*c*) fleuve du Péloponnèse dans l'Elide. Il sortoit, au rapport de Strabon, d'une source nommée Salmone, & alloit se jetter dans l'Alphée. Du tems de ce Géographe, on l'appelloit Barnichius. On dit, selon le même, que Tyro devint amoureuse de ce fleuve, & que Salmonée son pere règna dans ce païs. D'autres ajoûtent que Neptune, qui aimoit cette fille, s'étant apperçu de l'amour qu'elle avoit conçu pour l'Enipée, prit la forme de ce fleuve pour en jouïr, & qu'il eut d'elle Pélias & Nélée. Il y a encore une autre opinion. Quelques-uns supposent un berger du nom d'Enipée. Ce berger se métamorphosa en fleuve pour poursuivre Tyro. Cette nymphe voyant les eaux d'Enipée

(*a*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 5.
(*b*) Homer. Iliad. L. VIII. v. 120. & *seq.*
(*c*) Strab. pag. 356. Homer. Odyss. L. XI. v. 237. & *seq.*

extrêmement claires, eut envie de s'y baigner; alors Enipée la surprit, & eut d'elle Pélias & Nélée.

Certains Auteurs croient qu'il faut écrire ce nom par un *ph*, *Enipheus*; Hésychius l'écrit par un *l*, *Elipeus*.

ENIPÉE, *Enipeus*, Ἐνιπεὺς, (a) fleuve de Grece dans la Thessalie. Strabon dit qu'il descend du mont Othry, & se mêle à l'Apidanus qui vient de Pharsale. L'édition des Aldes porte en cet endroit Enisea, comme le remarque Casaubon, qui juge qu'il faut lire ainsi sur l'autorité d'Eustathe, qui cite ainsi ce passage. Vibius Sequester, dans quelques éditions, & particulièrement celle de Toulouse, écrit Enipheus. Celle de Hessel porte Enipeus. Ce fleuve est nommé par quantité d'Auteurs classiques. Ce fut près de ses rives, que se donna la fameuse bataille de Pharsale entre César & Pompée.

Il faut avertir que Thevet s'est bien trompé, quand il a cru que le nom moderne est *Pharib;* peut être a-t-il voulu dire qu'il est nommé *Pharibos* par Ptolémée, quoiqu'il y ait de la différence.

ENIPÉE, *Enipeus*, (b) Ἐνιπεὺς, autre fleuve de Grece, qui, comme le précédent, arrosoit la Thessalie. Il ne faut point confondre ces deux fleuves; du moins la description que fait Tite-Live de celui qui est l'objet de cet article, ne permet pas de douter que ce ne soient deux fleuves entièrement différens. En effet, l'Enipée dont nous parlons, avoit sa source au pied du mont Olympe, & couloit à environ cinq milles de la ville de Dium. Les bords de ce fleuve étoient escarpés. Il étoit cependant peu considérable en Été. Les pluies qui tomboient l'Hiver en abondance, le grossissoient excessivement. Ses eaux, arrêtées par les rochers qu'elles rencontroient sur leur passage, formoient des gouffres très profonds; & quand elles avoient passé au-de-là, elles se précipitoient dans la mer avec impétuosité, creusant de jour en jour de nouveaux abîmes dans son lit, par le moyen de la terre qu'elles entraînoient avec elles.

ENIPÉE, *Enipeus*, Ἐνιπεῦ, (c) s'entretient avec Neptune dans un dialogue de Lucien.

ENIPHÉE, *Enipheus*. *Voyez* Enipée.

ENISPE, *Enispe*, Ἐνίσπη, (d) ville du Péloponnese dans l'Arcadie. Elle étoit connue du tems de la guerre de Troye, & ses habitans sont comptés au nombre de ceux qui partirent pour cette guerre. Cependant, il paroît par un passage de Pausanias, qu'on ne sçavoit pas trop de son tems ce

(a) Strab. p. 356, 432.
(b) Tit. Liv. L. XLIV. c. 20.
(c) Lucian. T. I. p. 208. & seq.

(d) Homer. Iliad. L. II. v. 113. Strab. p. 388. Plin. T. I. p. 195. Pauf. p. 496.

que c'étoit que cette ville. Il y en a eu, dit-il, qui ont cru qu'Enispe, Stratie & Rhipe, lieux que nomme Homère, étoient des isles formées par le fleuve de Ladon, & habitées autrefois par des hommes. Il ajoûte qu'ils se trompent, parce, dit-il, que le Ladon, quoique ce soit la plus belle rivière du monde, n'est point assez grand pour avoir eu des isles telles qu'en ont le Danube & le Pô. Strabon, parlant de Rhipe, de Stratie & d'Enispe, dit qu'il ne seroit pas facile de les trouver, & que d'ailleurs cela ne serviroit de rien, puisque, ajoûte-t-il, elles sont désertes.

Séneque le tragique nomme Enispes en pluriel, & fait dire ce vers à un chœur de femmes Troyennes :

Quaque formidant Borean Enispæ.

Tout cela ne mene à rien de positif. Etienne de Byzance semble dire qu'on attribuoit cette ville ou à la Clitorie, ou à la Phocide. Mais, quelle Phocide y avoit-il dans le Péloponnèse ? Berkelius juge beaucoup mieux, qu'au lieu de Κλητορίας & Φωκίδος, il faut lire, Ψωφίδος & Κλειτορίας. On trouve en effet que les Clitoriens & les Psophidiens étoient voisins dans l'Arcadie; & Berkelius le prouve par un passage de Pausanias.

ENIUS, *Ænius*, Αἶνος, (a) capitaine Troyen, qui fut tué par Achille.

ENNA, *Enna*, Ἔννα, (b) ville municipale de Sicile, située vers le milieu de l'isle, au nord-ouest du lac Pergus, & au sud-ouest d'Assore. Elle est célebre dans les fables au sujet de l'aventure de Proserpine. Cicéron en parle ainsi : « C'est une ancienne opinion.... » que Libéra, qui est aussi nommée Proserpine, fut enlevée » du bois des habitans d'Enna; » comme ce lieu est au milieu » de la Sicile, on l'en nomme » l'Umbilic ou le Nombril; pour » la ville d'Enna, elle est sur » une montagne élevée, & au » haut de laquelle on trouve » une plaine & des eaux qui » ne tarissent jamais; mais, » elle est tellement escarpée » tout à l'entour, qu'on n'y » sçauroit monter; elle est entourée de lacs & de fleurs » parfaitement belles toute » l'année. Ce lieu semble » marquer que c'est-là que » s'est fait l'enlèvement dont » on nous a instruits dès l'enfance; car, il y a tout auprès une caverne tournée » vers le septentrion, & d'une » profondeur infinie : c'est par » là que Pluton parut tout à

(a) Homer. Iliad. L. XXI. v. 210.

(b) Cicer. in Verr. de Signis. c. 48. Diod. Sicul. p. 199, 200. Tit. Liv. L. XXIV. c. 37. & seq. Strab. p. 272, 273. Plin. Tom. I. pag. 163. Pomp. Mel. p. 151. Ptolem. L. III. c. 4. Roll. Hist. Rom. Tom. III. pag. 374. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 567, 568.

» coup avec son char, à ce » que l'on dit; & qu'après avoir » arraché de ce lieu la jeune » déesse, il l'emporta par des » chemins souterreins assez près » de Syracuse, & il se forma » soudain un lac dans cet en» droit. »

On lit à peu près la même chose dans Diodore de Sicile. « Ce fut, dit-il, dans les prai» ries d'Enna que Pluton ravit » Proserpine. Ces prairies qui » sont auprès de la ville de » ce nom, sont dignes de cu» riosité, par les violettes & » par les fleurs de toute espè» ce qui y croissent, & qui » répandent une telle odeur » dans l'air, qu'elle fait per» dre aux chiens de chasse la » piste des animaux qu'ils pour» suivent. La superficie du » terrein qui est plaine dans » le milieu, & traversée de » plusieurs ruisseaux, s'éleve » du côté des bords qui sont » entourés de précipices. On » prétend que cette plaine fait » précisément le milieu de l'isle; » & c'est pour cette raison que » quelque-uns l'appellent l'Um» bilic de la Sicile. Non loin » de là on voit des bois, des » prés, des jardins, des ma» rais, & l'on trouve enfin » une grande caverne, dans » laquelle il y a une ouvertu» re souterreine tournée du » côté du nord. On dit que » ce fut par cette ouverture » que Pluton, monté sur son » char, retourna aux enfers » avec Proserpine qu'il enle» voit. Les violiers & les au» tres plantes dont cette cam» pagne est couverte, portent » des fleurs pendant toute l'an» née, & la rendent aussi char» mante à la vue qu'à l'odo» rat. »

Callimaque dit, dans son hymne à Cérès : *Vous accourûtes trois fois à Enna, qui est au milieu de la plus belle des isles.* Cérès y étoit particulièrement adorée. Pomponius Méla dit qu'Enna étoit renommée, à cause du temple de Cérès ; de-là vient que cette déesse est nommée par Silius Italicus, *Ennea numina divæ.*

L'an 213 avant l'Ére Chrétienne, la ville d'Enna étoit près de livrer aux Carthaginois sa garnison, qui avoit pour commandant L. Pinarius, officier également brave & fidele, & qui n'étoit pas de caractère à se laisser surprendre. Instruit du dessein des habitans, L. Pinarius sentit qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Après avoir averti ses soldats de l'extrême danger où ils alloient être exposés, & avoir pris, dans un grand secret, toutes les mesures nécessaires, il leur donne le signal dont il étoit convenu. Dans le moment, les soldats se dispersent dans tous les quartiers de la ville. Ils pillent, ravagent & tuent tout ce qu'ils trouvent sous leur main, comme ils auroient pu faire dans une place prise d'assaut, aussi irrités & aussi furieux contre

des gens, à la vérité ſans armes & ſans défenſe, mais traîtres & perfides dans le cœur, que s'ils avoient trouvé de la réſiſtance, & que le péril eût été égal de part & d'autre. Ce fut ainſi qu'Enna fut conſervée aux Romains, par une exécution ſanglante, que la néceſſité ſeule eſt capable peut-être d'excuſer. Mais, la nouvelle de ce maſſacre s'étant répandue en un ſeul jour dans toutes les parties de la province, les Siciliens, qui trouvoient dans cette action, non ſeulement de la cruauté contre les hommes, mais de l'impiété à l'égard des dieux, conçurent encore plus d'averſion qu'auparavant pour les Romains; & ceux qui juſques-là avoient été partagés entr'eux & les Carthaginois, ne balancerent plus à ſe déclarer pour les derniers.

Le nom d'Enna s'écrit quelquefois avec une aſpiration forte, & Spanheim fournit une médaille ſur laquelle on lit : *MUN. HENNÆ. Municipes Hennenſes*; & il ſe trouve auſſi dans Pline, pour déſigner les habitans de cette ville; & le P. Hardouin obſerve que les Latins ont quelquefois aſpiré ce mot, mais non pas les Grecs qui écrivent toujours Ἔννα. Ce même Pere réfute l'explication que donne Spanheim de la médaille citée, & prétend qu'il faut lire *MUN. HENNA*, qu'il explique ainſi : *Munus Hadriane edidere nocturnum Narbonenſes Augures*. Il juſtifie cette explication, premièrement en faiſant voir qu'elle convient avec l'hiſtoire; & en ſecond lieu, que les habitans d'Enna, étant un peuple libre, n'ont point frappé de médailles en l'honneur des Auguſtes; comme on n'en trouve point d'Eſpagne, après que Veſpaſien eut donné à toute cette province les droits dont jouiſſoit le Latium.

Le nom moderne d'Enna eſt Caſtro Giovanni.

ENNÉA, *Ennea*, ſurnom qui fut attribué à Cérès, à cauſe de la ville d'Enna en Sicile, où elle avoit un temple magnifique.

ENNÉÉMIMERIS; c'eſt une eſpèce de céſure d'un vers Latin, où, après le quatrième pied, il y a une ſyllabe irrégulière qui finit le mot & qui aide à former le pied qui ſuit dans le mot d'après, comme dans cet exemple :

Ille latus niveum molli fultus hyacintho.

qu'on ſcande ainſi :

Ille la | tus nive | um mol | li ful- | tus hya | cintho.

où il faut remarquer que la ſyllabe *tus*, breve de ſa nature, devient longue en vertu de la céſure.

ENNÉENS, *Ennenſes*, les habitans d'Enna. *Voyez* Enna.

ENNÉSIE, *Enneſia*, Ἐννησία, nom que porta d'abord la ville d'Etna. *Voyez* Etna.

ENNIA,

ENNIA, *Ennia*, (*a*) femme de Macron. Claudia, première femme de Caligula, étant morte, Ennia, à la sollicitation de son mari, s'appliqua à inspirer de l'amour au jeune Prince, & à tirer de lui une promesse de mariage, quand il seroit maître de l'empire; & ce jeune Prince ne se fit pas presser, étant disposé à tout pourvu qu'il devînt empereur. Mais, quand il le fut devenu, il récompensa assez mal, & Macron & Ennia. L'un, accusé de plusieurs crimes, fut obligé de se donner la mort, & l'autre fut punie des complaisances criminelles qu'elle avoit eues pour Caligula. Leurs enfans ne furent pas non plus épargnés.

ENNIUS [Q.], *Q. Ennius*, K. Ἔννιος, (*b*) fameux poëte Latin, naquit l'an de Rome 514 ou 515 à Rudies ville de Calabre. Il vécut dans la Sardaigne jusqu'à l'âge de 40 ans. C'est-là qu'il fit connoissance avec Caton le censeur, qui apprit de lui la langue Grecque dans un âge fort avancé, & qui l'emmena ensuite avec lui à Rome. M. Fulvius Nobilior le mena avec lui en Etolie. Le fils de ce M. Fulvius Nobilior lui fit accorder le droit de bourgeoisie Romaine, ce qui étoit dans ces tems-là un honneur fort considérable. Il avoit composé en vers héroïques les annales de Rome, & en étoit au douzième livre à l'âge de 67 ans. Il en composa six autres depuis; car, il laissa en mourant dix-huit livres de cet ouvrage. Il avoit aussi célébré les victoires du premier Scipion l'Africain, avec qui il étoit lié d'une amitié particulière, & qui lui donna toujours de grandes marques d'estime & de considération. Quelques-uns même croient qu'on lui accorda une place dans le tombeau des Scipions.

Il mourut de la goutte, âgé de soixante-dix ans, sous le consulat de Q. Marcius Philippus, & de Cneius Servilius Cœpio, l'an de Rome 585, & 169 avant Jesus-Christ. Voici son épitaphe rapportée par Aulu-Gelle, en ces termes:

Aspicite, ô cives, senis Ennii imaginis formam;
Heic vestrum panxit maxuma facta patrum.
Nemo me lacrymis decoret, nec funera fletu
Faxit. Cur? Volito vivus per ora virûm.

Cette épitaphe est du genre de celles dont parle Platon, au livre douze des Loix, que

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 45. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 605. Tom. II. p. 18, 19.

(*b*) Corn. Nep. in Caton. c. 1. Aul. Gell. L. XI. c. 4. L. XII. c. 4. L. XV. c. 24. L. XVII. c. 17. Horat. L. IV. Ode 7. v. 20. L. I. Satyr. 10. v. 54. L. II. Epist. 1. v. 50. *& seq.* Quintil. L. X. c. 1. Tit. Liv. L. XXX. c. 26. Cicer. de Finib. Bon. & Mal. L. I. c. 4. Tuscul. Quæst. L. I. c. 3. de Senect. c. 16. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 151, 152, 268. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 191, 203. *& suiv.*

l'on bornoit à quatre vers. On peut voir la figure du tombeau de Q. Ennius, dans les tombeaux de Tobias Fendt. Ce monument étoit placé sur la voie Appia.

M. Dacier dit qu'un an après que Livius Andronicus eut fait jouer sa première piece, l'Italie vit naître Q. Ennius, qui, ayant eu tout le loisir de remarquer l'empressement que les Romains avoient pour les Satyres, quoiqu'elles fussent encore bien informes & bien grossières, crut que des poëmes, qui ne seroient pas faits pour le théatre, mais qui conserveroient le fiel, les railleries & les plaisanteries de ces Satyres qu'on jeuoit avec tant d'applaudissement, ne manqueroient pas d'être bien reçus. Il hazarda donc cette nouvelle sorte de poësie, & pour se délasser de la composition de ses tragédies & de ses annales, il fit des discours auxquels il conserva le nom de Satyres. Ces discours étoient entièrement semblables aux discours d'Horace, & pour la matière & pour la variété. La seule différence essentielle qu'on y peut remarquer, c'est que Q. Ennius, à l'exemple de quelques Grecs, & d'Homère même dans son poëme intitulé *Margites*, avoit pris la liberté de mêler plusieurs sortes de vers, car il mettoit ensemble des hexametres avec des iambes trimetres, & avec des tétrametres trochaïques, ou vers quarrés, comme cela paroît encore par les fragmens qui nous restent. Voici de ces vers tétrametres trochaïques, qu'Aulu-Gelle nous a conservés, & qui méritent bien d'avoir place ici, à cause de leur beauté. Q. Ennius avoit rapporté dans une de ses Satyres, une fable comme nous en voyons dans Horace, & après la fable, il avoit ajoûté :

Hoc erit tibid argumentum semper in promptu situm,
Ne quid expectes amicos quod tute agere possies.

C'est-à-dire, *La moralité de cette fable, que tu dois avoir toujours devant les yeux, est que tu n'attendes point de tes amis ce que tu peux faire toi-même.* Casaubon a eu tort de vouloir corriger le premier vers, & mettre *positum* au lieu de *situm*. Il ne faut rien changer.

M. Dacier attribue aux Satyres de Q. Ennius cette autre espèce de vers, qui sont d'une beauté & d'une élégance fort au-dessus du siécle où ils ont été faits. On ne sera pas fâché de les voir ici :

Non habeo denique nauci Marsum augurum,
Non vicanos aruspices, non de circo astrologos,
Non Isiacos conjectores, non interpretes somniûm;
Non enim ii sunt aut scientiâ aut arte divini,

Sed superstitiosi vates, impudentesque arioli,

Aut inertes, aut insani, aut quibus egestas imperat,

Qui sui quæstus causa fictas suscitant sententias,

Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam.

Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam petunt.

De divitiis deducant drachmam, reddant cætera.

C'est-à-dire : *Je ne fais nul compte des augures Marses, ni des devins des coins des rues, ni des astrologues du cirque, ni des pronostiqueurs d'Isis, ni des interprêtes des songes ; car ils n'ont ni l'art ni la science de deviner ; mais, ce sont des diseurs de bonne aventure, superstitieux & imprudens, ou des fainéans, ou des fous, ou des gens qui, se laissant maîtriser par la pauvreté, supposent des prophéties pour en tirer quelque gain ; qui, aveugles pour eux-mêmes, veulent montrer le chemin aux autres, & qui nous demandent une drachme en nous promettant des trésors. Qu'ils prennent donc cette drachme sur ces trésors, & qu'ils nous rendent le reste.*

C'étoit encore, suivant M. Dacier, dans quelqu'une de ses Satyres, qu'il avoit fait cette admirable description d'une coquette ;

Quasi in choro pila ludens

Datatim dat sese, & communem facit.

Alium tenet ; alii nutat ; alibi manus

Est occupata ; alii pervellit pedem ;

Alii dat annulum spectandum ; à labris

Alium invocat ; cum alio cantat, & tamen

Alii dat digito litteras.

C'est-à-dire : *Elle est comme une balle dans un jeu de paume, qui se donne tour à tour à tous les joueurs. Elle tient l'un, elle fait signe à l'autre. Sa main cependant est occupée ailleurs. Elle marche sur le pied de celui-ci ; elle donne sa bague à regarder à celui-là ; elle provoque un sixième par un mouvement flatteur de ses lèvres ; elle chante avec un septième, & en même tems elle ne laisse pas de faire entendre à un huitième le langage muet de ses doigts.*

Dans ces Satyres de Q. Ennius, on trouvoit la variété, les railleries, les allusions, les fables, le dialogue même, en un mot, tout ce qui faisoit le caractère & l'agrément des premières satyres, à l'exception de la danse & du chant.

Q. Ennius avoit le premier dégrossi & poli l'ancienne poësie ; il avoit banni la rudesse des vers Saturnins, & appris aux Poëtes à grimper sur le Parnasse, dont les chemins leur étoient inconnus. C'est ce qu'il dit lui-même :

Scripsere alii rem

Versibu' quos olim fauni vatesque canebant,

Quum neque Musarum scopulos quisquam superarat,

Nec dicti studiosus erat.

C'est-à-dire : *Les autres ont écrit les guerres en des vers que les faunes & les devins chantoient jadis dans les bois, lorsque personne n'avoit encore surmonté les rochers des Muses, & qu'on n'avoit aucun soin de sa diction.* C'est pour quoi, Lucrèce dit de lui, qu'*il fut le premier qui rapporta de l'Hélicon une couronne immortelle.* Aussi, Q. Ennius avoit-il si bonne opinion de sa poësie, qu'il disoit dans le premier livre de ses annales, que l'ame & l'esprit d'Homère étoient passés dans son corps par la loi de la métempsycose. Mais, comme Horace l'a remarqué, beaucoup de ses vers, trop durs ou trop légers, *gravitate minores*, & surtout le défaut d'art, soutiennent mal sa vanité, & démentent la doctrine de Pythagore. Ovide a fort bien jugé de Q. Ennius, quand il a écrit :

Ennius ingenio maximus, arte rudis.

Et ailleurs :

Ennius arte carens.

Ce jugement est très-juste, & c'est à tort qu'un sçavant homme a voulu s'y opposer. Il n'est pas même difficile d'en donner la raison. L'art manquoit à Q. Ennius, parce que, comme il n'avoit pas encore eu le tems d'étudier les originaux Grecs, & de démêler tout le mystère de la composition du poëme épique & du poëme dramatique, il n'avoit nullement connu ce que c'est que la fable & la constitution ou l'unité du sujet qui fait l'ame de ces poëmes. Cela est si vrai, que ses annales ne sont pas tant un poëme qu'une histoire. A l'égard du poëme dramatique, comme il n'étoit que traducteur, il n'avoit besoin que de son esprit pour attraper la noblesse & la majesté de la tragédie Grecque. Tous les défauts qu'on lui a reprochés, n'empêchent pourtant pas qu'il ne doive être regardé comme fort grand Poëte, par rapport à tous les poëtes Latins qui l'avoient précédé, & il mérite tous les éloges que les Anciens lui ont donnés. Mais, par rapport à ceux qui l'ont suivi, son mérite diminue, & il est encore grossier. C'est ce que Properce a voulu faire entendre, quand il a dit : qu'*Ennius ceigne son front d'une couronne grossière & sans art.* Quintilien a fort bien jugé de ce Poëte, quand il a écrit : *Nous devons révérer Ennius comme nous révérons les anciens bois sacrés, dont les chênes aussi élevés qu'antiques, ne sont plus aussi agréables par leur beauté, que respectables par la religion qui les a consacrés.*

Mais, pour ce qui est de ses satyres, comme c'est un poëme tout Romain, le défaut d'art qu'on a reproché à Q. Ennius, ne devoit pas être si sensible dans cet ouvrage, & nous ne doutons

pas que ce ne fût ce qu'il avoit fait de plus parfait.

Les satyres de Q. Ennius, comme celles de plusieurs autres poëtes Latins, renfermoient une Philosophie qui peut bien rendre honnête homme & vertueux, mais non pas Philosophe, & il est aisé d'en voir la raison. Le Poëte donne des règles, & il les appuie par des exemples. Mais, le Philosophe rend les raisons de ces règles, & il enseigne pourquoi une telle chose est bonne, une telle autre mauvaise.

Q. Ennius, s'il en faut croire Horace, ne s'étoit jamais mis à faire des vers qu'il ne fût dans le vin. Virgile avoit beaucoup profité dans la lecture des ouvrages de Q. Ennius; il en avoit pris jusqu'à des vers entiers, que ce Poëte, par reconnoissance, appelloit des perles tirées du fumier de Q. Ennius.

Cicéron, dans son traité de la vieillesse, nous apprend un fait qui doit faire beaucoup d'honneur à la mémoire de Q. Ennius. Il dit que ce Poëte, à l'âge de 70 ans, chargé de deux fardeaux qu'on regarde comme accablans, la pauvreté & la vieillesse, les portoit, non seulement avec constance, mais avec gaieté; ce qui donnoit presque lieu de penser qu'elles lui faisoient même plaisir, & lui étoient agréables.

ENNIUS [L.], *L. Ennius*, (*a*) chevalier Romain, fut accusé l'an de Jesus-Christ 22, d'avoir converti en vaisselle d'argent ou à quelque autre usage commun & ordinaire, une statue de l'Empereur Tibere. mais, le tems n'étoit pas encore venu, où des actions aussi innocentes fussent traitées comme des crimes atroces. Tibere ne voulut point que le nom de L. Ennius fût mis sur le rôle des accusés; mais, ce qui est bien singulier, c'est qu'un Sénateur des plus distingués, Ateius Capito, dont nous avons parlé en son article, s'éleva à ce sujet contre l'Empereur, avec une fausse & misérable affectation de liberté. » Il est contre toutes les » règles, disoit-il, de priver le » Sénat du pouvoir de connoître & de statuer d'un crime » porté à son tribunal; & un » aussi grand forfait que celui » de L. Ennius, ne doit point » rester impuni. Que l'Empereur pousse la patience à l'ex» cès, s'il le juge à propos, en » tant que l'offense le regarde; » mais, la république est ou» tragée, & il ne doit pas en » arrêter la juste vengeance. « Tibere comprit fort bien ce langage, & il persista dans son opposition.

ENNOM [la vallée du Fils ou des Fils d'], *Convallis Filii vel Filiorum Ennom.* (*b*) Cette vallée étoit à l'orient de Jérusalem. On l'appelloit aussi Géen-

(*a*) Tacit. Annal. L. III. c. 70. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 472.

(*b*) Josu c. 15. v. 8. c. 18. v. 16. Reg. L. IV. c. 23. v. 10.

nom, ou Géhennom. *Voyez* Géhennom.

ENNOMUS, *Ennomus*, (*a*) Ἔννομος, capitaine Troyen qui étoit avec Chromis à la tête des Myfiens. Ennomus étoit le plus fçavant des Augures, mais avec tout fon art, il ne put éviter la mort; il tomba fous les coups d'Achille, fur le bord du Xanthus, où ce héros fit un horrible carnage des Troyens & de leurs troupes auxiliaires.

ENNON, *Ænnon*, Αἰνών, (*b*) nom d'un lieu où Saint Jean baptifoit, parce qu'il y avoit abondance d'eaux. Ce lieu étoit à huit milles de Scythopolis, vers le midi, entre Salim & le Jourdain.

ENNOSIGÉE, *Ennofigæus*, (*c*) l'un des furnoms donnés à Neptune. Ce furnom eft employé par Juvénal. On le tire de ἐνόω, *quatio*, j'ébranle, & γαῖα, *terra*, terre.

ENOBARDUS, *Ænobardus*, Αἰνόβαρδος. *Voyez* Domitius.

ENOCH, ou plutôt HÉNOCH. *Voyez* Hénoch.

ENODIA, *Enodia*, étoit un furnom que l'on donnoit à Hécate.

ENODIAS, *Enodias*, (*d*) Ἐνοδίας, capitaine d'une cohorte, fut bleffé dans un combat contre les Thraces. Ce capitaine vivoit du tems de Xénophon.

ENON, *Enon*, la même ville qu'Enan. *Voyez* Enan.

ENON, *Enon*, (*e*) limite de la terre de Damas, felon Ézéchiel.

ENOPE, *Enope*, Ἐνόπη, (*f*) ville du Péloponnèfe, dont parle Homere. Ce Poëte la met dans le voifinage de la mer, fur les confins du territoire de Pylos. Les habitans, felon lui, étoient riches en troupeaux. On croit que c'eft la même que d'autres appellent Géranie ou Générie. *Voyez* Générie.

ENOPS, *Enops*, Ἤνοψ, (*g*) berger, qui, en paiffant fes troupeaux fur les bords du Satnion, eut de la nymphe Néïs, un fils qui fut nommé Satnius. C'eft peut-être le même qui fuit.

ENOPS, *Enops*, Ἤνοψ, (*h*) fut pere de Theftor, l'un des capitaines Troyens qui tomberent fous les coups de Patrocle.

ENOPS, *Enops*, Ἤνοψ, (*i*) fut pere de Clytodeme, que Neftor vainquit au combat du Cefte.

ENOPTE. C'étoit dans les repas une efpèce d'infpecteur qui veilloit à ce que chacun bût également; apparemment afin que le bon fens s'affoibliffant

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 365. & *feq*. L. XI. v. 422.
(*b*) Joann. c. 3. v. 23.
(*c*) Juven. Satyr. 10. v. 182.
(*d*) Xenoph. p. 410.
(*e*) Ezech. c. 47. v. 17.
(*f*) Homer. Iliad. L. IX. v. 150.
(*g*) Homer. Iliad. L. XIV. v. 445. & *feq*.
(*h*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 401.
(*i*) Homer. Iliad. L. XXIII. v. 634.

dans chacun en même proportion, il n'y eût pas la moitié d'une table enivrée qui servît d'amusement & de spectacle à l'autre moitié, qui seroit restée sobre.

ENOPTROMANTIE, (*a*) *Enoptromantia*, Ἐνοπτρομαντεία, espèce de divination par le miroir. Ce miroir magique montroit les évènemens à venir ou passés, même à celui qui avoit les yeux bandés. L'Énoptromant étoit ou un jeune garçon ou une femme. Les Thessaliennes écrivoient leurs réponses sur le miroir, en caractères de sang; & ceux qui les avoient consultées, lisoient leurs destins, non sur le miroir, mais dans la lune, qu'elles se vantoient de faire descendre du ciel; ce qu'il faut entendre apparemment, ou du miroir même qu'elles faisoient prendre pour la lune aux superstitieux qui recouroient à cette sorte d'incantation, ou de l'image de la lune qu'elles leur montroient dans ce miroir.

Le mot *Enoptromantie* est composé de ἔνοπτρον, *speculum*, miroir, & μαντεία, *divinatio*, divination.

ENOS *ou* ENUS, *Ænos*, *Ænus*, Αἶνος, (*b*) ville de Thrace, située sur le bord de la mer, vers l'embouchure de l'Hebre. Quelques-uns disent qu'elle fut bâtie par Énée; c'est pour cela que, selon Conon, dans Photius, elle fut d'abord appellée Enéa. Strabon assure qu'elle a été aussi appellée Poltiobria. Hérodote en fait une ville Eolienne, & Pline, une ville libre.

On voyoit à Enos le tombeau de Polydore. Cette ville subsistoit du tems d'Homère, & même du tems d'Hercule, qui alla de Troye à Enos, selon Apollodore, où il fut reçu par Poltys, frere de Sarpédon, roi de Thrace. Philippe, roi de Macédoine, vint assiéger Enos, l'an 200 avant l'Ére Chrétienne. Après avoir essuyé beaucoup de fatigues, il s'en rendit enfin maître par la trahison de Ganymede, lieutenant de Ptolémée. Cette ville tomba depuis au pouvoir du roi Antiochus; mais, la garnison que ce Prince y avoit mise, en fut chassée par les Romains, l'an 189 avant J. C. Les vainqueurs rendirent la liberté aux habitans; & c'est peut-être pour cela que Pline qualifie Enos ville libre.

Ce fut à Enos que mourut Cépion, frere de Caton d'Utique. Celui-ci qui s'étoit mis en marche, sur la première nouvelle qu'il avoit eue de sa maladie, arriva comme il venoit de rendre le dernier soupir. Il fut plus sensible à cette perte qu'il

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 263, 264.

(*b*) Strab. pag. 319. Herod. L. IV. c. 90. L. VII. c. 58. Pomp. Mel. pag. 104. Plin. T. I. p. 204. Ptolem. L. III. c. 11. Tit. Liv. L. XXXI. c. 16. L. XXXVII. c. 60. L. XXXIX. c. 24. & *seq.* Homer. Iliad. L. IV. v. 520. Plut. T. I. p. 763, 764. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. p. 261.

ne convenoit à un Philosophe, & à un Philosophe Stoicien; car il ne témoigna pas seulement l'excès de sa douleur par ses regrets, par ses soupirs, par ses larmes, par les transports qui le poussoient a se jetter sur ce corps mort qu'il embrassoit tendrement, & par toutes les autres marques de l'affliction la plus vive & la plus sensible, mais encore par la grande dépense qu'il fit à ses funérailles. Il employa de grosses sommes en parfums, & en drogues odoriférantes, fit brûler beaucoup d'étoffes précieuses sur son bûcher, & lui éleva au milieu de la place d'Enos, un tombeau magnifique de marbre de Thasos. Il lui coûta huit talens.

Les Turcs la nomment aujourd'hui Ygnos, & les Grecs Eno. Elle est dans la Turquie d'Europe, sur un petit golfe qui en prend le nom de Golfe d'Éno.

Les auteurs Grecs ont distingué Enos d'Enéa; mais, les auteurs Latins ont confondu ces deux villes. Il est néanmoins important pour l'intelligence de l'Histoire, de ne pas prendre l'une pour l'autre.

ENOS, *Enos*, Ἐνώς, (*a*) fils de Seth, & petit-fils d'Adam, naquit l'an du monde 235, & 3765 avant Jesus-Christ. Ayant vécu quatre-vingt-dix ans, il engendra Caïnan. Après qu'Enos eut engendré Caïnan, il vécut huit cens quinze ans, & il engendra des fils & des filles; & tout le tems de la vie d'Enos ayant été de neuf cens cinquante ans, il mourut, l'an du monde 1140, & 2860 avant J. C.

Moïse nous dit qu'Enos commença à invoquer le nom du Seigneur; c'est-à-dire, qu'il fut inventeur des cérémonies de la religion, & des rits du culte extérieur que l'on rend à Dieu. D'autres traduisent l'Hébreu par : *Alors on commença à invoquer le nom du Seigneur.* Enos établit la manière publique & extérieure d'honorer Dieu. Ce culte se soutint & se conserva dans la famille d'Enos, pendant que la famille de Caïn se plongeoit dans toute sorte de déréglemens & d'impiétés.

Plusieurs Juifs croient que du tems d'Enos, l'idolâtrie commença à s'introduire dans le monde. Ils traduisent l'Hébreu par : *On commença alors à profaner le nom du Seigneur;* c'est-à-dire, on commença à le donner à la créature, aux idoles; on pourroit aussi traduire de cette sorte : *on commença alors à se qualifier du nom du Seigneur.* Les gens de bien, pour se distinguer des méchans, commencerent à prendre la qualité d'enfans de Dieu, ou de serviteurs de Dieu; d'où vient que Moïse dit que les enfans de Dieu; c'est-à-dire, les descendans d'Enos, qui jusques-là avoient conservé la vraie religion, voyant les filles

(*a*) Genes. c. 4. v. 26. c. 5. v. 6. *& seq.*

des hommes qui étoient belles, prirent pour femmes toutes celles qu'ils avoient choisies.

Les Orientaux ajoûtent à l'Histoire d'Enos, que Seth, son pere, le déclara Prince souverain & grand-Pontife des hommes après lui ; qu'Enos fut le premier qui ordonna des aumônes publiques pour les pauvres, qui établit des tribunaux publics pour rendre la justice, & qui planta, ou plutôt qui cultiva le palmier. Il mourut âgé de neuf cens soixante-cinq ans, & laissa Caïnan, l'aîné de ses fils, pour successeur de sa dignité de Prince souverain & de grand-Prêtre.

ENOTOCETES, nom de certains hommes fabuleux, auxquels on supposoit des oreilles qui pendoient jusqu'aux talons. *Voyez* l'article suivant.

ENOTOCŒTES, *Enotocœti*, Ἐνωτοκοῖται, (*a*) nation Indienne. Les Anciens disoient, au rapport de Strabon, que c'étoient des sauvages, dont les oreilles pendoient jusqu'aux talons, de sorte qu'ils couchoient dessus ; & qu'ils étoient si forts, qu'ils arrachoient des arbres, & autres merveilles exagérées. Il y a apparence qu'ils prirent pour les oreilles de ces gens-là une sorte d'habillement qui leur couvroit la tête, les épaules, les deux côtés, contre les injures du tems.

ENSEIGNE, *Signum*, *Vexillum*, σύμβολον, σημεῖον, signe militaire, sous lequel se rangent les soldats, selon les différens corps dont ils sont, ou les différens partis qu'ils suivent.

Dans la première antiquité, les Enseignes militaires furent aussi simples que l'étoient les premières armes ; & les diverses nations ou partis, pour se reconnoître dans les combats, emploierent pour signal, des choses très-communes, comme des branches de verdure, des oiseaux en plumes, des têtes d'animaux, des poignées de foin mises au haut d'une perche ; mais, à mesure qu'on se perfectionna dans la manière de s'armer & de combattre, on imagina des signes ou plus solides ou plus riches, & chaque peuple voulut avoir les siens caractérisés par des symboles qui lui fussent propres. Les Grecs, par les termes génériques de σύμβολον & de σημεῖον, & les Latins par ceux de *Signum* & de *Vexillum*, désignoient toutes sortes d'Enseignes, soit qu'elles fussent en figure de relief, soit qu'elles fussent d'étoffe unie, peinte ou brodée. Néanmoins, chaque Enseigne d'une forme particulière, avoit son nom propre, tant pour la donner à connoître sous sa forme, que pour montrer à quelle espèce de milice elle convenoit.

Le nom d'Enseigne est donc générique ; & parmi nous ce

(*a*) Strab. pag. 711.

genre se subdivise en deux espèces, drapeau pour l'infanterie, & étendard pour la cavalerie.

I. Les Juifs eurent des Enseignes; chacune des douze tribus d'Israël ayant une couleur à elle assurée, avoit un drapeau de cette couleur, sur lequel on voyoit, à ce qu'on prétend, la figure ou le symbole qui désignoit chaque tribu, selon la prophétie de Jacob. L'Écriture parle souvent du lion de la tribu de Juda, du navire de Zabulon, des étoiles & du firmament d'Issachar. Mais, quoique chaque tribu eût son enseigne, on prétend que sur les douze il y en avoit quatre prédominantes, sçavoir, celle de Juda, où l'on voyoit un lion; celle de Ruben, de Dan & d'Ephraïm, sur lesquelles on voyoit des figures d'hommes, d'aigles, d'animaux. L'existence des Enseignes chez les Hébreux est attestée par l'Écriture. *Singuli per turmas, Signa atque vexilla, castrametabuntur filii Israël*, dit Moïse, chap 11. des Nombres. Mais, la représentation d'hommes & d'animaux sur ces Enseignes, n'est pas également prouvée; elle paroît même directement contraire à la défense que Dieu, dans les Écritures, réitere si souvent aux Israëlites de faire des figures. On croit qu'après la captivité de Babylone, leurs drapeaux ne furent plus chargés que de quelques lettres qui formoient des sentences à la gloire de Dieu.

II. Il n'en étoit pas de même des nations idolâtres; leurs Enseignes ou drapeaux portoient l'image de leurs Dieux ou des symboles de leurs Princes. Ainsi, les Égyptiens eurent le taureau, le crocodile, &c. Les Assyriens avoient pour Enseignes des colombes ou pigeons; parce que le nom de leur fameuse reine Sémiramis, originairement *Chemir mor*, signifie colombe. Jérémie, pour détourner les Juifs d'entrer en guerre avec les Assyriens, leur conseille de fuir devant l'épée de la colombe, *à facie gladii columbæ fugiamus*; ce que les commentateurs ont entendu des drapeaux des Chaldéens.

Chez les Grecs, dans les tems Héroïques, c'étoit un bouclier, un casque, une cuirasse au haut d'une lance, qui servoient d'Enseignes militaires. Cependant, Homère nous apprend qu'au siege de Troye, Agamemnon prit un voile de pourpre, & l'éleva en haut avec la main, pour le faire remarquer aux soldats, & les rallier à ce signal. Ce ne fut que peu à peu que s'introduisit l'usage des Enseignes avec les devises. Celles des Athéniens étoient Minerve, l'olivier, & la chouette; les autres peuples de la Grece avoient aussi pour enseignes, ou les figures de leurs dieux tutélaires, ou des symboles particuliers, élevés au bout d'une pique. Les Corinthiens portoient

un pégase ou cheval aîlé ; les Messéniens, la lettre Grecque M ; & les Lacédémoniens, le Λ, qui étoit la lettre initiale de leur nom.

Les Perses avoient pour Enseigne principale une aigle d'or au bout d'une pique, placée sur un chariot, & la garde en étoit confiée à deux officiers de la première distinction, comme on le voit à la bataille de Thymbrée, sous Cyrus ; & Xénophon, dans la Cyropédie, dit que cette Enseigne fut en usage sous tous les rois de Perse. Les anciens Gaulois avoient aussi leurs Enseignes, & juroient par elles dans les ligues & les expéditions militaires ; on croit qu'elles représentoient des figures d'animaux, & principalement le taureau, le lion, & l'ours.

III. Il n'en est pas de même de celles des Romains ; à ces premières Enseignes grossières, ces manipules ou poignées de foin qu'ils portoient pour signaux, lorsqu'ils n'étoient encore qu'une troupe de brigands, ils substituerent, selon Pline, des figures d'animaux, comme de loup, de cheval, de sanglier, de Minotaure ; mais, Marius les réduisit toutes à l'aigle, si connue sous le nom d'aigle Romaine.

Elles furent d'abord en relief; les unes d'or, les autres d'argent, d'airain ou de bois. Une légion étoit divisée en cohortes, la cohorte en manipules, & la manipule en centuries. Chaque cohorte étoit commandée par un Tribun ; il en étoit, pour ainsi dire, le colonel. C'étoient ces officiers qui avoient seuls le droit d'avoir une aigle dans la cohorte que chacun d'eux commandoit. Il n'y avoit que deux aigles par légion, & les Enseignes des autres cohortes étoient d'une autre forme. Les aigles des légions étoient d'argent, à l'exception de la première aigle de la premiere légion, qui, dans une armée consulaire ou impériale, étoit d'or. Cette aigle d'or étoit regardée comme l'Enseigne principale de la nation, & comme un symbole de Jupiter, qu'elle reconnoissoit pour protecteur. Les autres Enseignes inférieures aux aigles, telles que celles des manipules & des centuries, n'étoient que d'airain ou de bois.

Les Enseignes Romaines inférieures aux aigles étoient composées de plusieurs médaillons mis les uns sur les autres, attachés ou cloués sur le bois d'une pique, & surmontés par quelques signes, soit d'une main, symbole de justice, soit d'une couronne de laurier, symbole de la victoire. Une Enseigne à médailles en contenoit depuis une jusqu'à cinq ou six, sur lesquelles se voyoit le monogramme des quatre lettres majuscules S. P. Q. R. & les portraits des Empereurs, tant du Prince règnant que de celui de ses prédécesseurs qui avoit créé le corps à qui appartenoit l'Enseigne. Elles contenoient aussi

l'emblême ou l'image du dieu que ce corps avoit choisi pour son Dieu tutélaire; mais, les Enseignes d'infanterie étoient chargées de plus de médaillons que celles de la cavalerie.

Dans toutes les Enseignes, au-dessous de la partie en relief, étoit un petit morceau d'étoffe appellé *Labarum*, qui pendoit en forme de bannière, & qui servoit, soit par couleur, soit par son plus ou moins de grandeur, à faire distinguer le manipule ou la centurie à qui l'Enseigne appartenoit.

Quoique l'aigle d'or n'eût pas de *labarum*, du tems de la République, il paroît qu'elle en a eu sous les Empereurs, du moins du tems de Constantin; car, on sçait qu'après la conversion de ce Prince au Christianisme, les enseignes Romaines changerent de devises; au lieu des emblêmes ou des figures des dieux empreintes sur les médaillons, on grava des croix. Si la légion conserva une de ses aigles, l'autre fut supprimée, & l'une des deux enseignes surmontée d'une croix. De plus, le Prince & ses successeurs se donnerent une enseigne de corps ou d'accompagnement de leurs personnes dans les batailles; on la nomma *labarum*; elle étoit d'une riche étoffe & en forme d'une bannière, sur laquelle étoit brodé en pierreries le monogramme de Jesus-Christ, ainsi figuré ☧, & qu'on avoit substitué à celuici S. P. Q. R. On ne portoit le *labarum* à l'armée que quand l'Empereur y étoit en personne. Julien l'Apostat rétablit le *labarum* dans sa premiere forme, & mit dans tous les autres drapeaux la figure de quelque divinité du Paganisme; mais, cette innovation ne dura pas plus long-tems que le règne de ce Prince, & le *labarum* de Constantin fut remis en honneur.

En tems de paix, les légions qui n'étoient point campées sur les frontières, déposoient leurs enseignes au trésor public, qui étoit dans le temple de Saturne; & on les en tiroit quand il falloit ouvrir la campagne. On ne passoit pas devant les aigles sans les saluer; & on mettoit auprès, comme dans un asyle assuré, le butin & les prisonniers de guerre; les officiers & les soldats y portoient leur argent en dépôt, & le porte-aigle en étoit le gardien. Après une victoire on les ornoit de fleurs & de lauriers, & l'on brûloit devant elles des parfums précieux.

IV. A l'exemple des Grecs & des Romains, & pour la même fin, les nations qui se sont établies en Europe sur les débris de la puissance Romaine, ont eu des enseignes dans leurs armées.

En remontant jusqu'à l'établissement de notre monarchie, on voit que les François qui entrerent dans les Gaules, avoient des enseignes chargées de divers symboles. Les Ripuaires avoient pour symbole une épée, qui désignoit le dieu de la guer-

re; & les Sicambres, une tête de bœuf, qui, à ce que l'on croit, désignoit Apis dieu de l'Égypte, parce que, selon certains, ces deux nations étoient originairement descendues des Égyptiens & des Troyens. Quoi qu'il en soit, on convient assez communément que nos premiers Rois portoient des crapauds dans leurs étendards.

Depuis la conversion de Clovis au Christianisme, la nouvelle religion ne permettant plus ces symboles qui se ressentoient de l'idolâtrie, ce Prince voulut que sa nation ne fût désignée que par une livrée prise de la religion qu'il suivoit. Ainsi, l'enseigne ou la bannière de saint Martin de Tours, qui fut le premier patron de la France, & qui étoit d'un bleu uni, fut pour les troupes le premier étendard, comme le *labarum* l'avoit été pour les Romains depuis la conversion de Constantin. Dans le même esprit, on avoit coûtume de porter dans les armées des châsses & des reliquaires. Mais, outre ces enseignes de dévotion destinées à exciter la piété, il y avoit encore des enseignes de politique faites pour exciter la valeur, c'est-à-dire, des enseignes ordinaires.

ENSEIGNE [porte-], *Vexillarius*. *Voyez* Porte-Enseigne.

ENSÉMÉS, *Ensemes*, (*a*) ou, comme lisent ceux qui suivent l'Hébreu, En-schemesch, c'est-à-dire, la fontaine du Soleil. On doute si c'étoit une ville, ou une simple fontaine; on sçait seulement qu'Ensémès étoit dans la Palestine, sur les frontières de Juda & de Benjamin. On montre, dit D. Calmet, une fontaine, que l'on dit être celle du Soleil; mais, cela n'est nullement certain.

E'ΝΣΟΡΙΑ, (*b*) étoient, selon D. Bernard de Montfaucon, les caveaux où l'on mettoit les urnes des morts.

ENTELLE, *Entella*, (*c*) Ἔντελλα, ville de Sicile, située dans la partie occidentale de l'isle vers le fleuve Hypsa. Ptolémée, Diodore de Sicile & Etienne de Byzance en font mention; & Silius Italicus dit:

Centuripe, largoque virens Entella Lyæo.

Les habitans sont nommés *Entellini* par Pline; & Cicéron les loue d'être laborieux & industrieux.

L'an 366 avant l'Ére Chrétienne, le tyran Denys enleva d'emblée la ville d'Entelle, dont il ravagea les campagnes. Quelques années après, elles furent encore ravagées par les Carthaginois; & comme les habitans s'étoient réfugiés dans la ville, les Carthaginois allerent en faire le siege. Cette ville étoit alors principalement

(*a*) Josu. c. 15. v. 7.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 37.
(*c*) Ptolem. L. III. c. 4. Diod. Sicul. p. 495, 545. Plin. Tom. I. p. 163. Cicer. in Verr. L. V. c. 173, 174.

occupée par les Campaniens; colonie Italienne répandue en plus d'une ville de la Sicile. Effrayés des forces Carthaginoises, ils envoyerent demander du secours à toutes les villes du parti contraire. Cependant, aucune ne se rendit à leurs instances, excepté la seule ville de Galerie, qui fit marcher vers eux mille hommes d'armes. Mais, les Carthaginois s'avançant à leur rencontre, & les enveloppant par la supériorité de leur nombre, n'en laisserent pas un seul en vie. Les Campaniens, habitans d'Etna, se disposerent aussi à prêter du secours à leurs compatriotes d'Entelle; mais, dès quils eurent appris la catastrophe des Galerins, ils jugerent plus à propos de se tenir chez eux.

La ville d'Entelle, dont on voit encore les ruines sur le Bellice-dextro, dans la vallée de Mazaza, à une lieue au-dessous de Calabrisi, subsista jusqu'au tems de Frédéric II, qui la ruina, & détruisit la citadelle.

ENTELLE, *Entellus*, (a) fameux Athlete, que Virgile fait paroître aux jeux funebres qui furent donnés par Énée en Sicile, à l'anniversaire de la mort de son pere Anchise. Darès s'étant présenté pour le combat du Ceste, on lui chercha un rival; mais, il ne se trouva personne qui osât se mesurer avec lui. Darès se croyoit vainqueur, & demandoit même que l'on lui donnât le taureau, qui étoit le prix de la victoire. Mais, le vieux Entelle, excité par les reproches du roi Aceste, s'offre pour disputer la couronne à Darès. Son bras ayant porté à faux, il tomba lourdement. Aceste, touché de son malheur, accourt, & lui aide à se relever. Entelle, sans être déconcerté, retourne au combat avec plus d'ardeur; il se jette sur son rival, il le presse & l'accable. Énée, voyant la fureur d'Entelle, ne voulut pas qu'elle allât plus loin, ni que le vainqueur se livrât à une cruelle vengeance. Il fit cesser le combat, & tira de ses mains l'infortuné Darès.

Alors, Entelle, fier de son succès & transporté d'un noble orgueil, parla ainsi: « Fils de » Vénus, dit-il à Énée, & vous » Troyens, jugez de la vigueur » de ma jeunesse, & apprenez » de quel affreux péril vous » avez sauvé Darès. » A l'instant, il se tourne vers le taureau, prix de sa victoire, & lui porte un coup si violent de son ceste entre les deux cornes, qu'il lui brise le crâne, & en fait jaillir la cervelle. Le taureau s'ébranle, chancelle, tombe. « Eryx, s'écrie alors » Entelle, je t'immole, à la » place de Darès, une plus » digne victime. Voilà mon » dernier triomphe; je renon-

(a) Virg. Æneid. L. V. v. 387. & seq.

» ce pour toujours au ceste, » & à mon art. »

ENTELLINES, *Entellini*, Ἐντελλῖνοι, étoient les habitans d'Entelle. *Voyez* Entelle.

ENTELLUS, *Entellus*, (*a*) Ἔντελλος, gardes des archives impériales, fut un de ceux qui entrerent dans la conspiration contre l'empereur Domitien,

ENTERREMENT. *Voy.* Sépulture.

ENTHÉE, *Enthea*, (*b*) nom de Cybele. Ce nom veut dire, ou la divine, ou la fanatique, ou la déesse aux enthousiasmes; c'est en ce dernier sens qu'on explique ce vers de Martial:

Et sectus ululat matris Entheæ Gallus.

ENTHOUSIASME; communément on entend par Enthousiasme une espèce de fureur qui s'empare de l'esprit & qui le maîtrise, qui enflamme l'imagination, l'éleve, & la rend féconde. C'est un transport, dit-on, qui fait dire ou faire des choses extraordinaires & surprenantes. Mais, ce mouvement qui éleve l'esprit & échauffe l'imagination, n'est rien moins qu'une fureur. Cette dénomination impropre a été trouvée de sang froid, pour exprimer une cause dont les effets [quand on est dans cet état paisible] ne sçauroient manquer de paroître fort extraordinaires. On a cru qu'un homme devoit être tout à fait hors de lui-même, pour pouvoir produire des choses qui mettoient réellement hors d'eux-mêmes ceux qui les voyoient ou qui les entendoient. Ajoûtez à cette première idée l'Enthousiasme, feint ou vrai, des prêtres du Paganisme, que la charlatanerie les engageoit à charger de grimaces & de contorsions, & vous trouverez l'origine de cette fausse dénomination. Le peuple avoit appellé ce dernier Enthousiasme, fureur prophétique; les pédans de l'antiquité [autre partie du peuple peut-être encore plus bornée que la première] donnerent à leur tour à la verve des Poëtes, dont il n'est pas donné aux esprits froids de pénétrer la cause, le nom superbe de fureur poëtique.

Les Poëtes, flattés qu'on les crût des êtres inspirés, n'eurent garde de détromper la multitude; ils assurerent dans leurs vers, au contraire, qu'ils l'étoient en effet, & peut-être le crurent ils de bonne foi eux-mêmes.

Voilà donc la fureur poëtique établie dans le monde comme un rayon de lumière transcendante, comme une émanation sublime d'en-haut, enfin comme une inspiration divine. Toutes ces expressions en Grece & à Rome étoient synonymes aux mots dont nous avons

(*a*) Dio. Caff. p. 766. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 95.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 14.

formé en François celui d'Enthousiasme.

Mais, la fureur n'est qu'un accès violent de folie, & la folie est une absence de la raison; ainsi, lorsqu'on a défini l'Enthousiasme une fureur, un transport, c'est comme si l'on avoit dit qu'il est un redoublement de folie, par conséquent, incompatible pour jamais avec la raison. C'est la raison seule cependant qui le fait naître; il est un feu pur qu'elle allume dans les momens de sa plus grande supériorité. Il fut toujours de toutes ses opérations la plus prompte, la plus animée. Il suppose une multitude infinie de combinaisons précédentes, qui n'ont pu se faire qu'avec elle & par elle. Il est, si on ose le dire, le chef-d'œuvre de la raison. Un habile homme l'a défini : *Une émotion vive de l'ame, à l'aspect d'un tableau neuf & bien ordonné qui la frappe, & que la raison lui présente.*

Il est de la nature de l'Enthousiasme de se communiquer & de se reproduire; c'est une flamme vive qui gagne de proche en proche, qui se nourrit de son prope feu, qui, loin de s'affoiblir en s'étendant, prend de nouvelles forces à mesure qu'elle se répand & se communique.

On suppose le public assemblé pour voir la représentation d'un excellent ouvrage; la toile se leve, les Acteurs paroissent, l'action marche, un transport général interrompt tout à coup le spectacle; c'est l'Enthousiasme qui se fait sentir; il augmente par degrés, il passe de l'ame des acteurs dans celle des spectateurs; & remarquez qu'à mesure que ceux-ci s'échauffent, le jeu des premiers devient plus animé; leur feu mutuel est comme une balle de paume que l'adresse vive & rapide des joueurs se renvoie; c'est-là où nous devons toujours être sûrs d'avoir du plaisir en proportion de la sensibilité que nous montrons pour celui qu'on nous donne.

Dans ces spectacles magnifiques, au contraire, que le zéle le plus ardent prépare, mais où le respect lie les mains, vous éprouvez une espèce de langueur à peu près vers le milieu de la représentation; elle augmente par degrés jusqu'à la fin, & il est rare que l'ouvrage, le plus fait pour émouvoir, ne vous laisse pas dans un état tranquille. La cause de cette sorte de phénomene est dans l'ame de l'acteur & du spectateur. On ne verra jamais de représentation parfaite, sans cette chaleur mutuelle qui entretient la vivacité de celui qui représente, & le charme de ceux qui l'écoutent; c'est un méchanisme constant établi par la nature. L'Enthousiasme de ce genre le plus vif s'éteint, s'il ne se communique.

Il y a en nous une analogie secrete entre ce que nous pouvons produire & ce que nous

avons

avons apris. La raison d'un homme de génie décompose les différentes idées qu'elle a reçues, se les rend propres, & en forme un tout, qui, s'il est permis de s'exprimer ainsi, prend toujours une physionomie qui lui est propre ; plus il acquiert de connoissances, plus il a rassemblé d'idées ; & plus ses momens d'enthousiasme sont fréquens ; plus les tableaux que la raison présente à son ame, sont hardis, nobles, extraordinaires, &c.

Ce n'est donc que par une étude assidue & profonde de la nature, des passions, des chef-d'œuvres des arts, qu'on peut développer, nourrir, réchauffer, étendre le génie. On pourroit le comparer à ces grands fleuves, qui ne paroissent à leur source que de foibles ruisseaux ; ils coulent, serpentent, s'étendent ; & les torrens des montagnes, les rivieres des plaines se mêlant à leur cours grossissent leurs eaux, ne font qu'un seul tout avec elles ; ce n'est plus alors un léger murmure, c'est un bruit imposant qu'ils excitent. Ils roulent majestueusement leurs flots dans le sein de l'Océan, après avoir enrichi les terres heureuses qui en ont été arrosées.

ENTHYMÊME, *Enthymema* ; c'est un argument qui ne comprend que deux propositions, l'antécédent, & le conséquent qu'on en tire. Il faut cependant observer que c'est un syllogisme parfait dans l'esprit, mais imparfait dans l'expression, parce qu'on y supprime quelqu'une des propositions, comme trop claire & trop connue, & comme étant facilement suppléée par l'esprit de ceux à qui on parle. Cette manière d'argument est si commune dans les discours & dans les écrits, qu'il est rare, au contraire, qu'on y exprime toutes les propositions. L'esprit humain est flatté qu'on lui laisse quelque chose à suppléer ; sa vanité est satisfaite qu'on se remette de quelque chose à son intelligence ; d'ailleurs, la suppression d'une proposition, assez claire pour être supposée, en abrégeant le discours, le rend plus fort & plus vif. Il est certain, par exemple, que si de ce vers qui contient un Enthymême très-élégant :

Servare potui, perdere an possim rogas ?

on en avoit fait un argument en forme, toute la grace en seroit ôtée ; & la raison en est, que comme une des principales beautés d'un discours est d'être plein de sens, & de donner occasion à l'esprit de former une pensée plus étendue que n'est l'expression, c'en est au contraire un des plus grands défauts, d'être vuide de sens, & de renfermer peu de pensées ; ce qui est presque inévitable dans les Syllogismes philosophiques, où la même pensée est pesamment renfermée dans trois propositions. C'est ce qui

rend ces sortes d'argumens si rares dans le commerce des hommes; parce que, sans même y faire réflexion, on s'éloigne de ce qui ennuie, & l'on se réduit à ce qui est précisément nécessaire pour se faire entendre.

Il arrive aussi quelquefois que l'on renferme les deux propositions de l'Enthymème dans une seule proposition, qu'Aristote appelle pour ce sujet sentence Enthymèmatique. Tel est ce vers qu'il cite lui-même d'Euripide, si je ne me trompe:

Mortel, ne garde pas une haine immortelle.

Tel est encore ce vers de Racine :

Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.

Le mot *Enthymème* est Grec. Le verbe ἐνθυμεῖσθαι signifie, penser & concevoir; θυμὸς signifie la pensée, l'entendement, l'esprit.

ENTRAILLES. *Voyez* Exta.

ENVIE, *Invidia*, φθόνος, (a) fut déifiée par les Poëtes tant Grecs que Latins; mais, comme φθόνος chez les Grecs est masculin, ils en ont fait un dieu; & au contraire, les Latins, parce qu'*Invidia* est feminin, en ont fait une déesse. Plutarque, qui a fait un petit traité au sujet de cette passion, en dit des choses assez curieuses, & les Poëtes se sont donné une libre carrière en faisant son portrait. Ovide surtout y a excellé, dans des vers qui commencent ainsi :

Pallor in ore sedet, maciesque in corpore toto.

« L'Envie dans le fond de » son antre, pour entretenir sa » rage & sa fureur, se nourrit » de vipères, &c. Une triste » pâleur se répand sur son vi» sage. Elle a le corps entiè» rement décharné, le regard » sombre & farouche, les dents » noires & mal propres, le » cœur abreuvé de fiel, & la » langue couverte d'un affreux » venin. Livrée sans cesse à » des soins inquiets, elle n'a » jamais ri qu'à la vue des maux » qu'elle cause; jamais le som» meil n'a appesanti ses pau» pières. Tout ce qui arrive » d'heureux dans l'univers l'af» flige & redouble sa fureur; » & elle fait consister toute sa » rage à souffrir & à faire souf» frir les autres; elle est elle» même son propre bourreau. « Les Anciens la comparoient à l'anguille, par l'opinion où ils étoient que ce poisson porte Envie à tous les autres.

On représente ordinairement l'Envie par une femme extrêmement laide, qui a les yeux égarés, & enfoncés dans la tête. Elle est coëffée de couleuvres, & porte trois serpens d'une

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 107, 347, 361. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 545, 546.

main, une hydre à sept têtes, de l'autre; un serpent lui ronge le sein. Tous ces attributs forment une expression assez juste de l'Envie. Il ne paroît pas que l'on ait jamais élevé des autels ni des statues à cette prétendue déesse que quelques-uns ont fait fille de la nuit.

ÉNUMÉRATION, *Enumeratio*, figure de Rhétorique. Cette figure de rhétorique est admirable en poësie, parce quelle rassemble, dans un langage harmonieux, les traits les plus frappans d'un objet qu'on veut dépeindre, afin de persuader, d'émouvoir & d'entraîner l'esprit, sans lui donner le tems de se reconnoître. Nous n'en citerons qu'un seul exemple tiré de la tragédie d'Athalie.

Jehu, qu'avoit choisi sa sagesse profonde;
Jehu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
Jehu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix;
Suit des rois d'Israël les profanes exemples;
Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples.
Jehu, sur les hauts lieux, osant enfin offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a, pour servir sa cause & venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.

ENUS, *Ænus*, la même ville qu'Enos. *Voyez* Enos.

ENUS, *Ænus*, (a) ou, comme d'autres écrivent, ŒNUS, fleuve qui, selon Tacite, séparoit la Rhétie de la Norique. Ce fleuve, suivant la carte de la Germanie, par M. d'Anville, avoit sa source dans les Alpes, assez près d'un lieu nommé Tinctio. De-là il couloit entre deux chaînes de montagnes, traversoit le païs des Rhétiens, & laissant à droite la Norique; il alloit se perdre dans le Danube au-dessous de Boiodurum, après avoir reçu durant son cours une multitude de rivières.

Le nom d'Enus est écrit diversement par les Anciens; car outre l'Œnus d'Antonin & l'Enus de la table de Peutinger, on trouve Hénus dans Arrien, Hinus Dans Paul diacre, & Aventin croit que l'Atésinus de Strabon est cette rivière.

C'est aujourd'hui l'Inn, qui a sa source en Suisse, chez les Grisons, au pied de la montagne nommée Septimerberg, ou monte-de-Sett, & se rend dans le Danube entre Passau & Instat.

ENYÉUS, *Enyeus*, (b) Prince qui regna sur les habitans de la ville de Scyros.

(a) Tacit. Hist. L. III. c. 5. Carte de la Germ. par M. d'Anvill.

(b) Homer. Iliad. L. IX. v. 664.

ENYO, *Enyo*, (*a*) fille de Phorcus ou Phorcys & de Céto, étoit une des Gorgones. Ce mot signifie *Navis Onenaria*, un vaisseau de charge.

ENYO, *Enyo*, (*b*) nom que les Grecs donnoient à Bellone.

ENYRES, *Ænyri*, Ἄινυροι, (*c*) nom d'un canton situé dans l'isle de Thase. *Voyez* Cœnyres.

E O

EOLE, *Æolus*, Ἄιολος, (*d*) fils d'Hellen & d'Orséide, & petit-fils de Deucalion, succéda à son pere au royaume de Phthiotide, & donna le nom d'Éoliens à ses sujets, qui s'appelloient Helléniens. Ayant épousé Enérate, fille de Deimachus, il en eut sept fils, Créthée, Sisyphe, Athamas, Salmonée, Deion, Magnès & Périerès ; & cinq filles, Canache, Halcione, Pisidice, Calyce & Périmedes.

On sçait qu'Eole étoit frere de Dorus & de Xuthus. La généalogie des descendans d'Eole & de Dorus est extrêmement connue, parceque presque toutes les grandes familles tiroient leur origine de ces deux fils d'Hellen, & qu'il n'y en avoit aucune qui n'eût quelque alliance avec eux. Dans cette généalogie, Eole & Dorus se trouvent les sixièmes par les mâles, en remontant depuis le siege de Troye, ou mêmes les cinquièmes dans la branche de ceux des capitaines qui étoient d'un âge un peu avancé ; ce qui s'accorde avec l'opinion d'Homère, dans le poëme duquel Glaucus & Sarpédon paroissent fort jeunes, & ne sont point mariés.

EOLE, *Æolus*, Ἄιολος, (*e*) arrière-petit fils du précédent, étoit un Prince que l'on compte parmi les dieux de la mer, parce qu'on croyoit qu'il étoit le dieu des vents & des tempêtes. Ce Prince, fils d'Hippotus, & que son mérite a fait passer pour fils de Jupiter, vivoit du tems de la guerre de Troye, & règnoit, si nous en croyons Servius après Varron, sur les isles qu'on appelloit Vulcanies, & qui ont depuis porté le nom d'Eolides. Ces isles, au nombre de sept, sont entre la Sicile & l'Italie, du côté du promontoire de Pélore, ainsi que Diodore de Sicile & Pline le disent. Homère ne parle que d'une, qu'il appelle Eolie, quoiqu'il n'y en ait point qui porte ce nom ; mais, il la nomme ainsi à cause de son roi Eole ; c'étoit sans doute celle de Lipara, où il y a beaucoup de volcans ; ce qui a fait dire à Aristote en parlant de cette isle, que la nuit

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 220, 221.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 24. *& seq.*

(*c*) Herod. L. VI. c. 47.

(*d*) Diod. Sicul. p. 186. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 92. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 94, 95.

(*e*) Diod. Sicul. p. 187, 202. Homer. Odyss. L. X. v. 1. *& seq.* Strab. pag. 20. *& seq.* Virg. Æneid. L. I. v. 56. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 55, 79, 112, 342, 348. T. IV. p. 370. *& suiv.*

on la voit éclairée par des feux.

Quoi qu'il en soit, Eole n'étoit point né dans les isles Eolides; mais, il y aborda dans le tems que Lipare y règnoit, & épousa Cyané, fille de ce Prince. Par ce mariage, il fit obtenir à ceux qui l'accompagnoient la permission de demeurer dans la ville de son beau-pere, & bientôt il en devint le maître; car Lipare ayant eu envie de revoir l'Italie, Eole lui aida à s'établir dans le païs de Surrente, où ce Prince mourut après y avoir règné quelque tems avec beaucoup de gloire. On prétend que cet Eole est le même que celui qui reçut chez lui Ulysse, lorsqu'il erroit sur les mers. Il étoit fort sage & fort prudent, & recevoit bien les étrangers; il ne manquoit pas sur-tout de leur donner de bons avis touchant les dangers de la navigation; il s'appliquoit principalement à observer les vents par l'inspection de la fumée qui sortoit des antres de Lipara, comme Pline l'a remarqué; il poussa même si loin ses connoissances là-dessus, à l'aide d'un peu d'Astronomie, & par l'inspection du flux & du reflux de la mer, comme le dit Strabon, qu'il prédisoit souvent quel vent devoit souffler pendant quelques jours; ce qui n'est pas impossible à prévoir, lorsqu'on a long-tems éprouvé dans un climat, que le vent qui y règne un jour, y dure ordinairement quelques jours de suite. Comme il vivoit dans un tems où la navigation étoit fort imparfaite, & où il étoit fort difficile, lorsqu'on s'éloignoit un peu des côtes, d'y revenir & d'éviter la tempête, on avoit souvent recours à lui pour sçavoir quels vents devoient souffler pendant qu'on seroit sur mer. Plusieurs personnes se trouverent bien de ses conseils; & sa réputation alla si loin, qu'on le regarda comme le Roi des vents, leur maître & leur surintendant.

Les Poëtes défigurerent ensuite cette histoire par leurs fictions. Homère, au lieu de dire simplement qu'Ulysse qui avoit consulté ce Prince, n'ayant pas ajoûté foi à ses conseils, & étant demeuré sur mer plus long-tems qu'il ne falloit, essuya une rude tempête qui fit périr sa flotte à la vue de l'isle d'Ithaque, dit d'une manière enveloppée, qu'Eole avoit enfermé les vents dans une peau de bouc, & les avoit donnés à Ulysse, lui ayant défendu surtout d'y toucher avant un certain jour. Il ajoûte que les compagnons de ce Prince le voyant endormi, s'imaginerent que cette peau renfermoit ses trésors, & l'ouvrirent; & que dans ce moment les vents sortirent avec fureur, & exciterent cette horrible tempête qui les fit périr. Virgile, d'un autre côté, travaillant d'après les idées du Poëte Grec, a encore embelli ce sujet. Il dit que Junon, voulant éloigner Enée de l'Italie

où elle sçavoit que les Destins lui promettoient un établissement, alla trouver Eole dans les isles où il faisoit son séjour, & où il tenoit les vents enfermés dans une profonde caverne ; qu'elle le pria d'exciter une tempête pour éloigner Énée d'Italie, & le reste. Les autres Poëtes en parlent de même. On en vint jusqu'à dire qu'avant qu'Eole eût pris l'intendance des vents, ils causoient sur la terre des renversemens épouvantables ; qu'ils avoient séparé la Sicile de la terre ferme ; qu'une tempête avoit autrefois ouvert ce fameux passage de l'Océan dans la Méditerranée, qu'on appelle le détroit de Gibraltar, &c.

Il ne faut cependant pas s'imaginer que cette circonstance des vents renfermés dans une peau de bouc, n'enveloppe quelque mystère ; les Mythologues y ont fait plusieus découvertes sur la nature des vents, qui seroient admirables, si les auteurs de cette fable y avoient pensé. On peut croire que par cette fiction, Homère fait allusion à quelque ancienne coûtume, semblable à celle qui se pratique encore aujourd'hui dans la Laponie, où l'on trouve plusieurs matelots qui vendent les vents à ceux qui s'embarquent, & leur promettent, moyennant une certaine somme d'argent, de tenir enfermés ceux qui pourroient troubler leur voyage. Il y a apparence que les Anciens pratiquoient quelque chose de semblable ; ce qui a donné lieu à cette circonstance des vents renfermés dans une peau de bouc.

Eratosthene n'avoit pas pris si sérieusement cette circonstance de la fable, lorsqu'il dit qu'on trouveroit tous les lieux où Ulysse avoit été porté, quand on auroit trouvé celui qui avoit cousu le sac où tous les vents étoient renfermés. C'est un trait assez plaisant, mais que Polybe a très-bien réfuté, en soutenant, comme on peut le faire des fables en général, que le fond des voyages d'Ulysse est vrai ; mais qu'Homère y avoit mêlé les fictions de la Poësie, & les allégories de la physique. Suivant M. l'abbé Banier, il y en a une de cette nature dans ce que ce Poëte dit des douze enfans d'Eole, six filles & six garçons, qui s'étoient mariés les uns avec les autres ; car, si on ne veut point prendre cet article à la lettre, ajoûte M. l'abbé Banier, comme Diodore de Sicile, on peut croire qu'il a voulu parler des douze vents principaux, qui se mêlent souvent dans les orages.

Pour revenir à l'histoire d'Eole, il est bon d'expliquer une circonstance que rapporte Homère, de l'isle de Lipara où il règnoit. Ce Poëte dit que le palais de ce Prince retentissoit tout le jour de cris de joye, & qu'on y entendoit un bruit harmonieux ; il y a apparence que cela est fondé sur les merveilles qu'on publioit de cette isle. Dans une des sept isles d'Eole,

dit Ariftote, ou raconte qu'il y a un tombeau, dont on dit des chofes prodigieufes. . . On affure qu'on y entend un bruit de tambours & de cymbales, avec des cris éclatans, &c. Il eft aifé de voir que tout cela eft fondé fur le bruit que faifoit le feu enfermé dans les cavernes de cette ifle; & par-là Homère fait allufion à l'ancien nom de l'ifle, qui étoit appellée Méligornis, comme Callimaque nous l'apprend. » Diane alla » chercher, dit-il, les Cyclo- » pes, & les trouva dans l'ifle » de Lipara [c'eft le nom » qu'elle a préfentement; mais » alors elle étoit appellée Mé- » ligornis], « &c.

Bochart a très-bien remarqué que ce bruit fouterrein, dont nous venons de parler, avoit fait donner ce dernier nom à cette ifle, puifque dans la langue des Phéniciens, Méloginin, ou Ménagginin, fignifie l'ifle de ceux qui jouent des inftrumens. Le même Auteur tire auffi très-heureufement de la même langue, l'origine du nom d'Eole & de toute cette fable, qui avoit été fans doute écrite par les Phéniciens. Il y a apparence que les Grecs ayant trouvé le mot *Aol*, qui dans cette langue, ainfi que *Aella* dans la Grecque, veut dire tempête; & ayant peut-être lu dans les mêmes Annales le mot d'*Aolin*, c'eft-à-dire, le roi des vents & des tempêtes, en ont formé, après Homère, le nom propre d'un homme qu'ils ont appellé Eole.

Mais, n'en déplaife à ceux qui ont inventé ces conjectures, dit M. l'abbé Banier, je ne fçaurois être de leur fentiment. Le Prince dont on vient de faire l'hiftoire, fe nommoit véritablement Eole, & defcendoit de l'ancien Roi de ce nom, qui étoit fils de Deucalion, dont les defcendans, après avoir donné plufieurs rois à la Grece, envoyerent plufieurs colonies dans l'Afie mineure, qui en peuplerent les côtes, & pafferent enfuite en Italie.

Selon Diodore de Sicile, Eole, fils d'Hippotus, eut fix enfans, Aftyochus, Xuthus, Androcles, Phérémon, Jocaftes, & Agathyrnus, que la gloire de leur pere & leurs propres vertus ont rendu à jamais illuftres.

EOLE, *Æolus*, Αἴολος. (a) Diodore de Sicile reconnoît dans un endroit trois defcendans de Deucalion, du nom d'Eole. 1.° Eole, le fils d'Hellen. 2.° Eole, fils d'Hippotès ou Hippotus & de Mélanippe. 3.° Eole, fils d'Arné qui étoit fille du fecond Eole. Diodore de Sicile dit de l'Eole fils d'Arné, qu'il fe rendit maître de quelques ifles fituées dans la mer de Tyrrhène, qu'il appella de fon nom Eolides, & qu'il bâtit la ville de Lipara.

EOLE, *Æolus*, Αἴολος, (b)

(a) Diod. Sicul. p. 187, 188.

(b) Virg. Æneid. L. 7. v. 542. & feq.

capitaine Troyen, de la ville de Lyrnesse, où il avoit un palais superbe. Ce capitaine, que ni Achille, destructeur de l'empire de Priam, ni tous les bataillons de la Grece ne purent faire périr sous les murs de Troye, fut tué en Italie de la main de Turnus, dans le territoire de Laurente.

EOLIDE, *Æolis*, Αἰολὶς, (a) province de l'Asie mineure, située sur le bord de la mer Égée. Elle étoit bornée par cette même mer à l'occident, par la Troade au nord, par la Mysie à l'orient & par l'Ionie au midi.

Les Eoliens, selon Strabon, s'étendirent d'abord sur toute la côte maritime depuis Cyzique jusqu'au Caïcus, & s'emparerent en outre de la plus grande partie des terres qui étoient entre le Caïcus & l'Hermus. On dit, ajoûte Strabon, que la colonie Eolienne est antérieure de quatre générations à la colonie Ionienne; qu'Oreste en fut le premier chef, & qu'étant mort en Arcadie, il eut pour successeur son fils Penthilus, qui s'avança jusqu'en Thrace soixante ans après le siege de Troye, dans le tems que les Héraclides rentrerent dans le Péloponnèse; qu'Archélaüs, fils de Penthilus, conduisit la colonie Eolienne dans le païs appellé depuis Cyzicene, aux environs de Dascylium; que Graüs, le plus jeune des enfans d'Archélaüs, s'avança jusqu'au fleuve du Granique, & qu'il fit passer la plus grande partie de de son armée dans l'isle de Lesbos, dont il s'empara. Dans la suite, la colonie Eolienne se répandit dans tout le païs qu'Homère appelle la Troade. C'est pour cela que certains ont donné à tout ce païs le nom d'Eolide; mais, d'autres ont restreint ce nom à une partie seulement; & c'est proprement de cette partie qu'il faut l'entendre, quand il s'agit de l'Eolide dans les Auteurs anciens.

Pline dit que l'Eolide s'appella autrefois Mysie, & qu'on nommoit Troade la partie qui étoit située sur l'Hellespont. Pomponius Méla dit la même chose. Charon de Lampsaque ôte trois cens stades à l'Eolide, en en plaçant le commencement au fleuve Practius.

Les Eoliens possédoient un assez grand nombre d'isles; ils avoient Cumes, appellée aussi Phriconis, Larisses, Néon Teichos ou le nouveau mur, Ténus, Cilla, Notium, Egiroësse, Pitane, Égées, Myrine & Grynie, qui faisoient leurs onze anciennes villes; car, Smyrne qui étoit entre les villes Eoliennes, avoit été ruinée par les Ioniens. Ils avoient aussi douze villes en

(a) Strab. p. 447, 534, 582. *& seq.* Plin. T. I. p. 280. *& seq.* Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. p. 80. *& seq.* Herod. L. I. c. 6, 26, 28, 141, 149. *& seq.* L. II. c. 1. L. III. c. 90. L. VII. c. 95. Pauf. p. 66, 160, 351, 404, 476. Corn. Nep. in Miltiad. c. 3. in Conon. c 5. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 69.

terre ferme, qui étoient plus puissantes que celles des Ioniens, mais qui étoient moins considérables par la température de l'air. Les Eoliens perdirent Smyrne, pour y avoir reçu quelques Colophoniens, qui avoient été contraints de quitter le païs, à cause d'une mutinerie; car, ces fugitifs ayant épié l'occasion de s'en emparer, un jour que le peuple en étoit sorti pour célébrer la fête de Bacchus, en fermerent les portes, & s'en rendirent les maîtres. Tous les Eoliens, à cette nouvelle, ne manquerent pas de venir au secours, & enfin il fut arrêté entr'eux, que les Eoliens laisseroient la ville aux Ioniens, & que les Ioniens rendroient aux Eoliens leurs joyaux, leurs meubles, & tous les biens que l'on pouvoit emporter. Smyrne ayant été laissée aux Ioniens à cette condition, les onze villes qui restoient des Eoliens, reçurent au nombre de leurs habitans les Smyrniens, qu'elles diviserent entr'elles. Voilà les villes que les Eoliens avoient en terre ferme, sans compter les autres qu'ils avoient vers le mont Ida, & qui n'avoient rien de commun avec celles-ci. Ils avoient cinq villes dans l'isle de Lesbos, car la sixième nommée Arisbe, qui étoit aussi dans Lesbos, avoit été prise par les Méthymnéens, comme leur appartenant; & enfin ils en avoient une dans Ténédos, & une autre dans les cent isles.

Hérodote nous apprend que les Eoliens furent appellés autrefois Pélasges, & qu'ils eurent la même destinée que les autres peuples leurs voisins; car, ils obéirent à Crœsus, & depuis aux rois des Perses. Ils furent tributaires de Darius, & servirent dans l'armée navale de Xerxès. Ils avoient fourni pour leur quote-part, soixante vaisseaux, qui étoient armés à la manière des Grecs.

L'Eolide fait aujourd'hui partie de la Natolie, païs soumis au grand Seigneur.

EOLIDE, *Æolis*, Αἰολὶς, (*a*) nom que porta d'abord la Thessalie, selon Diodore de Sicile.

EOLIDES, *Æolidæ*, Αἰολίδαι, (*b*) isles de la mer Méditerranée, situées entre la Sicile & l'Italie.

Elles avoient pris ce nom d'un prince nommé Eole, que l'on dit y avoir règné, & dont la fable a fait le dieu des vents. On les a aussi nommées en Latin *Vulcaniæ*, à cause qu'elles jettent des flammes; & *Liparæorum insulæ*, d'un de leurs princes nommé Lipare; & c'est ce nom qui a pour ainsi dire survécu aux autres, ces isles étant aujourd'hui nommées isles de Lipari. Quant à leurs anciens noms en général, Pline dit, en parlant de leur

(*a*) Diod. Sicul. p. 187.

(*b*) Plin. T. I. p. 114, 164. Strab. p. 37, 256, 267, 275. Diod. Sicul. p. 188, 201. *& seq.* Pomp. Mel. p. 152. Ptolem. L. III. c. 4. Just. L. IV. c. 1.

situation, par rapport à l'Italie où il vivoit : « En-deçà de » la Sicile, il y a sept isles, » nommées Eolies; les mêmes » que les Grecs nomment Héphæstiades & isles des Lipa- » réens, & les nôtres Vulcanies; Eolies, parce qu'Eole » y règnoit du tems de la guerre de Troye. » Et peu après il ajoûte : « Strongyle, où règna Eole, & qui ne differe » de Lipara, que parce que la » flamme en est plus claire. » On dit que ses habitans peuvent, en voyant la fumée, » juger quel vent il fera dans » trois jours, & de-là est venu qu'on a cru qu'Eole disposoit des vents. »

Ces isles sont au nombre de sept. Strabon, Diodore de Sicile, Pomponius Méla, & Pline en conviennent; mais, ils ne s'accordent pas si bien sur le rang, ni sur les noms qu'ils leur donnent. Pomponius Méla dit : « Sept isles qui portent le nom d'Eole; sçavoir, » Ostéodes, Lipara, Héracléa, » Didyme, Phœnicusa, & les » deux qui brûlent continuellement, comme Etna; sçavoir, Hiéra & Strongyle. » Pline les arrange autrement, & change quelques noms. Selon lui, la première est Lipara, la la seconde Hiéra, la troisième Strongyle, la quatrième Didyme, la cinquième Ericusa, la sixième Phœnicusa, & la dernière Evonymos. Diodore de Sicile fournit les mêmes noms que Pline, & ne differe que dans l'arrangement. Strabon dit positivement qu'elles étoient sept; ainsi, il y a faute dans Appien, qui n'en compte que cinq. L'embarras est d'accorder ce nombre de sept avec tous ces divers noms; il augmente encore, si on y ajoûte l'Hicésia de Ptolémée; & l'on est en peine de trouver la place de cette Hicésia, ainsi que de l'Ostéodes & de l'Héraclée de Pomponius Méla; à moins qu'on ne veuille compter dix Eolides, ce qui est contraire au témoignage des Anciens. Voici comment Cellarius résout cette difficulté. L'Ostéodes est trop loin des Eolies, pour devoir être comptée avec elles. L'Héraclée de Pomponius Méla, ou ce qui est la même chose, l'*Insula Herculis*, ou l'Héracléotes des Itinéraires, & l'Hicésia de Ptolémée sont bien voisines des isles Eoliennes; mais, elles n'ont point eu de rang avec elles, parce qu'elles étoient ou trop petites, ou incultes, ou parce qu'elles n'étoient pas soumises aux Lipareens. Les autres noms sont singuliers, excepté deux; sçavoir Hiéra, que Virgile nomme Vulcania, & Strabon Hermissa; & Lipara, qui étoit autrefois nommée Méligunis, au rapport de Strabon & de Pline.

Les Eolides, selon Diodore de Sicile, se suivoient presque en ligne droite du levant au couchant. Elles n'étoient éloignées de la Sicile que d'envi-

ron cent cinquante stades. Leur grandeur étoit à peu près la même, & la plus étendue avoit seulement cent cinquante stades de circuit. On voyoit encore du tems de Diodore de Sicile, dans chacune de ces isles, de grandes ouvertures formées par les flammes qui en étoient sorties. Outre cela on entendoit dans les gouffres de Strongyle & d'Hiéra, un vent impétueux, & un bruit semblable à celui du tonnerre. Il s'en élevoit même quelquefois des sables & des pierres brûlantes, comme des ouvertures du mont Etna. Quelques Auteurs ont cru que ces isles & le mont Etna se joignoient par des communications souterreines, & ils ont remarqué qu'ordinairement leurs fourneaux jouoient tour à tour. On dit que les isles Eolides étoient autrefois inhabitées; mais que dans la suite, Lipare, fils du roi Auson, ayant été détrôné par ses freres qui s'étoient révoltés contre lui, s'enfuit de l'Italie avec plusieurs grands vaisseaux & un bon nombre de soldats dans une de ces isles, à laquelle il donna son nom. Il y bâtit une ville qui fut aussi appellée Lipara, & il défricha les six autres isles. Eole, fils d'Hippotus, aborda quelque tems après dans l'isle de Lipare, & il épousa Cyané fille de ce Prince. Par ce mariage, il fit obtenir à ceux qui l'accompagnoient la permission de demeurer dans la ville de son beau-pere, & bientôt il en devint le maître.

Dans la suite, comme les isles Eolides se dépeuploient de jour en jour, les Cnidiens & les Rhodiens, qui ne pouvoient plus supporter la dureté des rois de l'Asie, résolurent entr'eux de passer en colonie dans ces isles. Ils choisirent pour leur chef Pentathle, qui rapportoit son origine à Hippotus fils d'Hercule. Mais, ceci n'arriva qu'en la cinquantième Olympiade, dans laquelle le Lacédémonien Epitélidas remporta le prix de la course. Comme il ne restoit plus alors qu'environ cinq cens personnes de tous ceux qu'Eole avoit laissés dans l'isle de Lipara, les Lipariens persuaderent à ces étrangers de demeurer avec eux. Ils équiperent à frais communs une flotte suffisante pour aller combattre les Tyrrhéniens qui infestoient la mer par leurs brigandages. Ayant ensuite séparé leurs fonctions entr'eux, les uns s'occuperent à cultiver leurs isles, tandis que les autres faisoient tête aux Pirates. Leurs biens furent communs pendant quelque tems, & ils vivoient tous ensemble. Mais, ensuite, ils jugerent à propos de partager entr'eux l'isle de Lipara, dans laquelle étoit la ville, en faisant toujours valoir en commun les autres isles qu'ils possédoient. Ils firent enfin, de celle ci même, un partage qui devoit durer vingt ans, après lesquels le sort décideroit à qui d'entr'eux chacune de ces por-

tions devoit écheoir. Dans cet intervalle de tems, ils battirent souvent les Tyrrhéniens, & porterent plus d'une fois la dîme de leurs dépouilles au temple de Delphes.

Les isles Eolides, comme on l'a déja dit, prennent aujourd'huy le nom de Lipari, de celle de Lipara, & leurs habitans en sont nommés Lipa-rotes.

EOLIDES, *Æolides*, (a) c'est-à-dire, fils d'Eole. Virgile emploie cette expression en plusieurs endroits de l'Énéide.

EOLIDES, *Æolides*, surnom donné à Ulysse, parce qu'il étoit petit-fils d'Eole.

EOLIE, *Æolia*, Α'ιολιὶ, quelques-uns ont ainsi appellé l'Eolide. *Voyez* Eolide.

EOLIE, *Æolia*, Α'ιολιὴ, (b) nom qu'Homère donne à une des isles Eolides. A proprement parler, il n'y en avoit aucune de ce nom; sans doute que ce Poëte aura voulu désigner seulement une de ces isles, & vraisemblablement celle de Lipara.

EOLIEN, *Æolicus*, nom d'un des cinq dialectes de la langue Grecque.

Il fut d'abord en usage dans la Béotie, d'où il passa en Eolie. C'est dans ce dialecte que Sapho & Alcée ont écrit.

Le dialecte Eolien rejette sur-tout l'accent rude ou âpre. Du reste, il s'accorde en tant de choses avec le Dorique, qu'on ne fait ordinairement de ces deux qu'un seul dialecte. C'est pourquoi, la plûpart des Grammairiens ne comptent que quatre différens dialectes Grecs, quoiqu'il y en ait réellement cinq, en en faisant deux de l'Eolien & du Dorique.

EOLIEN, *Æolicus*, nom que les Anciens donnoient à un de leurs modes ou tons, duquel la corde fondamentale étoit immédiatement au-dessus de celle du mode Phrygien.

Le mode Eolien étoit grave au rapport de Lasus. « Je chante, dit-il, Cérès & sa fille » Mélibée épouse de Pluton, » sur le mode Eolien, rempli » de gravité. »

EOLIENS, *Æolenses*, Α'ιολέες, *ou* Α'ιολεῖς, nom donné aux habitans de l'Eolide dans l'Asie Mineure. *Voyez* Eolide.

(c) Ces peuples étoient Grecs d'origine. On lit même dans Strabon, que tous les Grecs qui habitoient hors de l'Isthme, à l'exception des Athéniens, des Mégaréens & des Doriens qui étoient près du mont Parnasse, prenoient encore du tems de ce Géographe le nom d'Eoliens. Les peuples qui avoient leurs demeures dans l'Isthme, étoient autrefois Eoliens; ensuite ils se mêlerent avec les Ioniens & les Doriens, qui vinrent habiter dans le Pélopon-

(a) Virg. Æneid. L. VI. v. 164, 529. L. IX. v. 774.

(b) Homer. Odyss. L. X. v. 1.

(c) Strab. p. 333.

nèse. Mais, les Ioniens ayant été chassés par les Achéens, nation Eolienne, il ne resta plus dans le païs que deux peuples, les Eoliens & les Doriens.

EOLIENS, *Æolenses*, (a) Αἰολέες, ou Αἰολεῖς, peuple de Crete, au rapport de Diodore de Sicile. Cette colonie, selon cet Auteur, passa dans cette isle sous la conduite de Teutame ou Tectame, fils de Dorus, & petit-fils d'Hellen.

EOLIS, *Æolis*, Αἰολίς, (b) nom que Thucydide donne à la ville de Calydon. *Voyez* Calydon.

EORDÉE, *Eordæa*, (c) nom d'un lieu, ou plûtôt d'un païs, dont Tite-Live fait mention en plusieurs endroits.

Etienne de Byzance semble trouver deux contrées de ce nom dans la Macédoine, & ce qui est un peu difficile à comprendre, dans la Mygdonie, province de ce royaume; il en trouve deux autres de même nom, dont l'une étoit, selon lui, dans la Thrace, & l'autre dans l'Ibérie. Berkélius, son commentateur, a bien senti la dépravation de ce passage. Sans nous arrêter sur la difficulté qu'il y a à concilier les diverses positions de cette province, selon les divers Auteurs, nous nous attacherons à l'opinion de M. de l'Isle, qui marque très-bien, dans la troisième région de la Macédoine, une province nommée Eordéa, au nord-ouest de l'Emathie, ou Macédoine propre. Elle est traversée par l'Erigonon & l'Astrée. La voie Egnatie y passe aussi, & elle est limitrophe de la Mygdonie. Les places qu'il lui donne, sont Physces, Celles, & la bourgade, ou plutôt le hameau Mélitonus.

Quelques Sçavans doutent que l'Eordée soit la même chose que le païs des Eordetes. Il n'y auroit aucun lieu d'en douter, si l'on ne prétendoit sauver par-là des contradictions apparentes des auteurs sur le terrein que ce païs occupoit; mais, en faisant cette distinction, on est réduit à ne sçavoir presque où placer ni l'Eordée ni les Eordetes. A l'égard de l'Eordée de Thrace, il ne faut pas croire que les lieux mis dans la Macédoine par les uns, & dans la Thrace par les autres, soient doubles pour cela; car, ces deux provinces ont souvent empiété l'une sur l'autre. Il n'est guère plus aisé de connoître quel fleuve est-ce dans la Macédoine, qu'Arrien nomme Eordaïcus. Corneille dit qu'Eordée étoit une ville de la Macédoine dans la Mygdonie, & il cite Strabon, qui ne parle que d'un peuple & non pas d'une ville, & qui ne dit point que ce peuple fût dans la Mygdonie. *Voyez* Eordéens.

(a) Diod. Sicul. p. 183.
(b) Thucyd. p. 241.
(c) Tit. Liv. L. XXXI. c. 39, 40. L. XXXIII. c. 8. L. XLII. c. 53. Ptolem. L. III. c. 13. Strab. p. 323, 327. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 12, 13.

assez considérables pour donner à connoître qu'il seroit un jour autant au-dessus de ses concitoyens dans la connoissance des autres arts, qu'il étoit déjà supérieur à ses compagnons dans l'étude de la Philosophie. Tous ces avantages, à en juger par nos coûtumes, dit Cornélius Népos, paroissent peu importans, pour ne pas dire que nous les regardons avec mépris; mais, il n'en étoit pas de même chez les Grecs, où l'on en faisoit un cas tout particulier.

Lorsqu'il fut parvenu à l'âge d'adolescence, il apprit les exercices du corps, & particulièrement celui de la lutte, & il s'appliqua moins à donner des preuves d'une vigueur extraordinaire, qu'à se rendre les membres souples & agiles, persuadé que la première de ces qualités ne convenoit proprement qu'aux athletes de profession; mais que celle-ci avoit des avantages infinis pour former un homme de guerre. Dans ce dessein, il s'exerçoit beaucoup à la course, & à cette espèce de lutte dans laquelle on combattoit son ennemi debout, pied à pied, & en se serrant au corps; aussi fit-il sa principale occupation du métier des armes.

Cette vigueur de corps étoit accompagnée de mille belles qualités de l'ame. Il étoit modeste, sensé, grave, sçachant merveilleusement profiter du tems & des conjonctures, fort entendu au fait de la guerre, vaillant de sa personne, & d'une grandeur d'ame incomparable. Son amour pour la vérité alloit à un tel point, qu'un mensonge même de pure plaisanterie lui auroit fait horreur. Il étoit outre cela, sobre, chaste, clément, & d'une patience admirable. Sa douceur & sa modération le rendoient insensible aux mauvais traitemens du peuple, & même à ceux qu'il pouvoit recevoir de ses amis. Il avoit une discrétion & une fidélité inviolables pour garder un secret; qualité qui vaut quelquefois bien le talent de la parole, quelque brillant que celui-ci soit d'ailleurs. Il étoit extrêmement curieux d'apprendre, convaincu qu'il étoit, qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour devenir sçavant. Ainsi, lorsqu'il se trouvoit dans quelque assemblée, où l'on traitoit, soit des affaires publiques, soit de quelque matière de philosophie, il n'en sortoit jamais que la conférence ne fût entièrement finie. La pauvreté lui fit si peu de peine, que de tous les services qu'il rendit à sa patrie, il se contenta pour tout profit, de la gloire qui lui en revenoit.

Il n'eut jamais recours dans ses besoins particuliers à la bourse de ses amis; mais, quand il étoit question de soulager les autres, il sçavoit si bien faire valoir auprès de ces mêmes amis les droits de l'amitié, que, par les secours qu'il en tiroit pour autrui, il étoit aisé de juger qu'ils n'avoient rien qu'ils

ne fussent ravis de partager avec lui. En effet, lorsque quelqu'un de ses concitoyens étoit devenu prisonnier de guerre, ou qu'une fille qui appartenoit à quelqu'un de sa connoissance, & qui étoit en âge d'être mariée, ne pouvoit être pourvue faute de trouver une dot; il assembloit alors ses amis, & il les taxoit chacun selon ses moyens; & après avoir fait la somme, avant que de toucher l'argent, il amenoit celui qui recherchoit la fille en présence de ceux qui contribuoient, & lui faisoit compter cette somme à lui-même, afin qu'il sçût à qui il en avoit obligation, & jusqu'à quel point il étoit redevable à chacun d'eux.

Epaminondas lia de bonne heure avec Pélopidas son compatriote, une amitié qui dura jusqu'à la mort. Ils avoient tous deux un égal penchant pour la vertu; mais, Pélopidas prenoit plus de plaisir aux exercices du corps, & Epaminondas à la culture de l'esprit. Ce que les gens de sens & de bon esprit doivent le plus admirer en eux, & ce qui se trouve le plus rarement dans les personnes de leur rang, c'est cette parfaite union & cette amitié constante qui subsista toujours entr'eux pendant tout le tems qu'ils furent employés ensemble au maniement des affaires publiques, soit en paix, soit en guerre. Qu'on examine l'administration d'Aristide & de Thémistocle, celle de Cimon & de Périclès, celle de Nicias & d'Alcibiade, on remarquera qu'elles ont été pleines de troubles, de dissensions, de disputes. Les deux amis dont nous parlons occupoient les premières charges de l'État; toutes les grandes affaires passoient par leurs mains; tout étoit confié à leurs soins & à leur autorité. Dans des conjonctures si délicates, que d'occasions, pour l'ordinaire, de pique & de jalousie! Jamais ni la différence de sentimens, ni la diversité d'intérêts, ni le plus léger mouvement d'envie n'altérerent leur union & leur bonne intelligence. C'est qu'elle étoit fondée sur un principe inaltérable, c'est-à-dire, sur la vertu, qui leur faisoit chercher dans toutes leurs actions, dit Plutarque, non la gloire ni les richesses, source funeste de querelles & de divisions, mais le seul bien public, & qui leur faisoit désirer, non d'avancer leur famille ou d'illustrer leur maison, mais de rendre leur patrie plus puissante & plus florissante.

La plûpart des Auteurs écrivent pourtant que leur amitié ne commença qu'à l'expédition de Mantinée, lorsque les Thébains envoyerent du secours aux Lacédémoniens, encore leurs amis & leurs alliés. Dans le combat qui se donna, ils se trouverent rangés l'un près de l'autre dans le corps de l'infanterie, & comme ils avoient à combattre contre les Arcadiens, l'aîle des Lacédémo-

niens, où ils étoient, ayant donné, fut rompue. Pélopidas & Epaminondas voyant cela, joignirent leurs boucliers, & se serrant ensemble, ils repousserent vaillamment tous ceux qui s'attacherent à eux, jusqu'à ce que Pélopidas ayant reçu sept grandes blessures, tomba sur un monceau de morts amis & ennemis. Epaminondas, quoiqu'il le crût sans vie, se mit devant lui, pour défendre son corps & ses armes, & combattit longtems contre un grand nombre d'Arcadiens, résolu de mourir plutôt que d'abandonner son compagnon, & de le laisser au pouvoir des ennemis; mais, blessé d'un coup de pique dans l'estomac, & le bras percé d'un coup d'épée, il n'en pouvoit plus, & alloit succomber, lorsqu'Agésipolis, roi des Spartiates, vint de l'autre aîle à son secours, & les sauva tous deux contre toute espérance.

Epaminondas se conduisit avec beaucoup de sagesse dans l'affaire de la conjuration formée contre les tyrans de Thebes. Il n'ignoroit rien de tout ce qui se tramoit; mais, il ne crut pas y devoir prendre aucune part, ayant peine, disoit-il, à tremper ses mains dans le sang de ses citoyens; il prévoyoit d'ailleurs qu'on ne se tiendroit pas dans les justes bornes de cette entreprise légitime en elle-même, & que les Tyrans ne périroient pas seuls; & il étoit persuadé en outre qu'un citoyen, qui paroîtroit n'avoir point pris de parti, seroit en état de faire plus d'impression sur l'esprit du peuple.

L'an 371 avant l'Ère Chrétienne, tous les peuples de la Grece, las & fatigués de la guerre qu'ils se faisoient les uns aux autres, & qui n'avoit d'autre cause que l'ambition & l'injustice de Sparte, ni d'autre but que son agrandissement, songeoient sérieusement à faire une paix générale, & dans cette vue, avoient envoyé à Lacédémone des députés, pour concerter ensemble les moyens de parvenir à une fin si désirée & si nécessaire. Parmi ces députés, Epaminondas tenoit un des premiers rangs. Il étoit dès-lors très-célebre pour sa grande érudition, & pour la profonde connoissance qu'il avoit de la philosophie; mais, il ne s'étoit point encore trouvé dans le cas de donner des preuves bien éclatantes de sa grande capacité pour commander des armées, & pour manier les affaires publiques. Voyant que tous les députés, par respect pour Agésilaüs, qui se déclaroit ouvertement pour la guerre, n'osoient le contredire en rien, ni s'écarter de son avis, effet que produit assez ordinairement, d'un côté une autorité trop impérieuse, & de l'autre une soumission trop servile; il fut le seul qui parla avec une sage & noble hardiesse, comme il convient à un homme d'État qui n'a en vue que le bien public. Il fit une harangue, non pour les seuls Thébains, mais en général pour toute la Grece, fai-

sant voir que la guerre augmentoit la puissance des seuls Spartiates, & qu'elle ruinoit & affoiblissoit tous les autres Grecs. Il insista principalement sur la nécessité qu'il y avoit de fonder la paix sur l'égalité & sur la justice, parce qu'il ne pouvoit y avoir de paix ferme & durable, que celle où toutes les parties trouveroient un avantage égal.

Un discours comme celui-là, fondé visiblement en raison & en justice, & prononcé d'un ton grave & sérieux, ne manque jamais de faire impression sur les esprits. Agésilaüs s'apperçut bien, par l'attention & le silence qu'on lui avoit prêtés, que tous les députés en avoient été extrêmement frappés, & qu'ils ne manqueroient pas de se conformer à son avis. Pour en détourner l'effet, il demanda à Epaminondas, *s'il estimoit qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Béotie libre & indépendante*, c'est-à-dire, s'il consentoit que les villes de la Béotie ne dépendissent plus de Thebes. Epaminondas tout aussitôt lui demanda à son tour avec beaucoup de vivacité, *s'il estimoit aussi qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Laconie dans la même indépendance & la même liberté*. Alors, Agésilaüs se levant de son siege plein de colère, le pressa de déclarer nettement *s'il laisseroit la Béotie libre*. Epaminondas lui fit encore la même question, & lui demanda, *s'il laisseroit de son côté la Laconie libre*. Agésilaüs, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour rompre avec les Thébains, effaça sur le champ leur nom du traité d'alliance qu'on étoit près de conclure, & tous les autres alliés le signerent, moins par inclination, que pour ne pas déplaire aux Lacédémoniens, dont ils redoutoient le pouvoir. En conséquence, le roi Cléombrote eut ordre d'aller établir ses troupes aux environs de Thebes.

Cette nouvelle, portée dans cette dernière ville, y causa d'abord une grande alarme. Les Thébains se voyoient seuls, sans alliés & sans secours. Tous les Grecs alors regarderent Thebes comme perdue. On ne sçavoit pas qu'en un seul homme elle avoit plus d'une armée. Cet homme étoit Epaminondas. Il est nommé général, & on lui confie toute la conduite de cette guerre, en lui donnant néanmoins six Béotarques pour conseil & pour lieutenans. Epaminondas prit d'abord toute la jeunesse de la ville, & ce qu'il y avoit de meilleur dans celle de la province entière, & se mit en marche avec cette armée composée de plus de six mille hommes. Dès la sortie des portes de Thebes, ils crurent faire une rencontre de mauvais augure. Il se présenta un huissier du peuple qui conduisoit un esclave aveugle pris en fuite; & suivant la formule établie chez les Thébains, l'huissier crioit: *Qu'on ne le chasse point de Thebes, & qu'on ne le punisse point de*

mort ; mais que son maître en le reprenant lui sauve la vie. Les plus âgés d'entre les soldats disoient que cette aventure pronostiquoit un fâcheux retour, mais les plus jeunes gardoient le silence, de peur d'être soupçonnés de lâcheté, s'ils proposoient à Epaminondas de suspendre son entreprise. En effet, Epaminondas n'opposa à ceux qui vouloient lui faire trouver dans cette aventure un avis du ciel, que ce vers d'Homère :

Mon augure est l'honneur de servir ma patrie.

A peine ce Général avoit-il imposé silence par cette réponse aux hommes superstitieux, qu'un autre fait qui arriva, parut d'un présage encore plus funeste. Le secrétaire du Général ou du Conseil de guerre, portoit les ordres dans le camp, ayant à la main une pique ou une lance, d'où pendoit une banderolle. Or, il arriva qu'un grand vent ayant enlevé cette banderolle, en alla envelopper une couronne posée sur un tombeau ; & c'étoit-là qu'étoient ensevelis quelques Lacédémoniens & autres soldats du Péloponnèse qui avoient combattu sous Agésilaüs. Là-dessus, les vieillards insisterent plus fort qu'auparavant, & soutenoient qu'il ne falloit point avancer contre l'indication formelle de la volonté des dieux. Epaminondas ne leur répondit rien, & continua sa marche, jugeant que l'honneur, le devoir & la justice étoient préférables à des interprétations superstitieuses des premiers objets que le hazard offroit à la vue. C'est parlà qu'Epaminondas, véritablement philosophe, & ayant cultivé en lui dès son enfance une raison courageuse, fut d'abord condamné par la multitude, mais justifié dans la suite par la supériorité de son intelligence & de sa valeur ; il procura de très-grands avantages à sa patrie. Car, s'étant saisi avec toutes ses forces du passage étroit de Coronée, il y dressa son camp. Cléombrote, apprenant que ce poste étoit occupé, songea à prendre une autre route ; & en côtoyant la Phocide sur les bords de la mer de Corinthe, chemin d'ailleurs assez rude & assez fâcheux, il entra dans la Béotie sans obstacle, & même il s'étoit saisi dans son chemin de quelques galères & de quelques forts. Enfin, étant arrivé à Leuctres, il y campa, & laissa le tems à ses soldats de se reposer. Les Béotiens les sçachant-là, s'avancerent de ce même côté, & ayant eu occasion de passer par-dessus quelques hauteurs, ils virent que les ennemis couvroient toute la campagne de Leuctres.

L'aspect d'une si grande armée les surprit & les effraya. Là-dessus les Béotarques tinrent conseil, & discuterent entr'eux lequel étoit le plus à propos ou d'attaquer cette armée quoique supérieure à la leur, ou de chercher un poste plus avantageux à leur petit nombre. Les

avis furent exactement partagés ; car, des six lieutenans ou Béotarques, trois opinerent pour la retraite, & les trois autres pour le combat ; mais Epaminondas se joignit à ces trois derniers. La dispute étoit vive & animée, lorsqu'un septième Béotarque arriva. Epaminondas le gagna par ses raisons ; de sorte que son avis prévalut enfin ; & le combat fut conclu. Mais, Epaminondas, s'appercevant que ses soldats étoient encore frappés des fâcheux présages qu'ils avoient eus à leur départ, imagina une sorte de fable pour guérir leur superstition. Il engagea quelques hommes qui étoient venus de Thebes au camp, à dire que toutes les armes qui étoient appendues dans le temple d'Hercule avoient disparu tout d'un coup, & que l'on disoit dans Thebes que les héros qui les avoient portées autrefois, les avoient reprises, pour venir au secours des Béotiens dans une bataille qu'ils alloient donner. Il aposta un homme qui se disoit revenu tout récemment de l'antre de Trophonius, d'où il apportoit l'ordre exprès aux Thébains vainqueurs à Leuctres, de célébrer en l'honneur de Jupiter Roi, un combat coronaire, ou dont le prix seroit une couronne. Il vint aussi à Epaminondas des devins du païs, qui lui dirent qu'il devoit arriver un grand désastre aux Lacédémoniens auprès du tombeau des filles de Leuctres & de Scédasus. Sur ces discours & d'autres semblables, Epaminondas assembla ses soldats, & leur rapportant ces faits qu'il ne tenoit que d'eux-mêmes, il les exhorta à se comporter courageusement. Les plus superstitieux se laisserent gagner, & changerent leurs vaines terreurs en un désir ardent du combat.

L'on se mit de part & d'autre en ordre de bataille. Le roi Cléombrote & Archidame, fils du roi Agésilaüs, deux généraux du sang d'Hercule, commandoient chacun une des deux aîles de l'armée. Du côté des Thébains, Epaminondas, par une ordonnance singulièrement & excellemment imaginée, se prépara une victoire mémorable. Il assembla dans l'une de ses deux aîles qu'il devoit commander lui-même, tout ce qu'il y avoit de meilleur dans son armée. Il composa l'autre de ce qu'il avoit de plus foible, & même il leur ordonna de se battre en retraite dès le commencement, & d'engager les ennemis à les pour poursuivre ; en conséquence de quoi, mettant lui-même son armée en biais, il comptoit les envelopper, & s'assurer la victoire par la valeur de ceux qu'il commandoit en personne. Dès que les trompettes eurent donné le signal, les deux armées s'ébranlerent en jettant les cris ordinaires. Les Lacédémoniens s'avancerent en donnant à leur phalange cette forme de nouvelle lune ou de croissant qui leur

étoit usitée. Une des deux aîles Béotiennes cédoit peu à peu le terrein, comme il lui étoit ordonné ; & l'autre, au contraire, hâtoit le pas pour prendre les ennemis par derrière. Quand on en fut venu aux mains, le combat demeura quelque tems douteux par l'émulation réciproque des deux partis. Mais, bientôt après, la valeur personnelle d'Epaminondas, secondée par la constance & par le bon ordre de ses bataillons, diminua prodigieusement les rangs dans l'armée du Péloponnèse ; celle-ci ne pouvoit soutenir l'effort de ces hommes d'élite qui tomboient sur elle. Entre les Spartiates, les uns étoient tués & les autres couverts de blessures toutes reçues par-devant. Tant que le roi Cléombrote demeura vivant, le nombre & le zele de ceux qui combattoient, & qui sacrifioient leur vie pour lui, rendoit en quelque sorte la victoire douteuse. Mais, lorsqu'après s'être livré à tous les périls, après avoir combattu en héros, après avoir été couvert de blessures, il fut enfin tombé mort, le nombre de ceux qui s'assemblerent autour de son corps pour le défendre & pour l'emporter, donna lieu à un carnage effroyable de Lacédémoniens. Mais de plus, par le désordre qui se jette ordinairement dans une armée sans chef, les Thébains en rompirent peu à peu tous les rangs. Cependant, les Spartiates combattant avec un courage invincible pour défendre le corps de leur Roi, le conserverent en effet. Mais, le gain de la bataille demeura à leurs adversaires ; car, les soldats d'élite d'Epaminondas, animés & soutenus encore par les exhortations & par l'exemple de leur Général, repousserent, quoiqu'avec beaucoup de peine, les Spartiates. Ceux-ci, en reculant d'abord peu à peu laisserent délier leurs rangs ; mais, dans la suite, plusieurs d'entr'eux étant tués, & la nouvelle de la mort de leur Roi étant bientôt parvenue jusqu'à leurs dernières lignes, la déroute fut universelle. L'armée Thébaine se mit alors à les poursuivre, & continuant le massacre, remporta enfin une victoire signalée ; d'autant plus qu'ayant eu à combattre les plus vaillans hommes de la Grece, auxquels ils étoient de beaucoup inférieurs en nombre, ils donnerent une idée extraordinaire de leur courage. Mais, leur général Epaminondas fut véritablement couvert de gloire pour avoir procuré cet avantage à sa nation par sa valeur, & sur-tout par son intelligence dans l'art militaire.

Deux ans après, l'an 369 avant l'Ére Chrétienne, les Thébains prenant avec eux leurs associés de la Locride & de la Phocide, se mirent en marche du côté du Péloponnèse sous la conduite d'Epaminondas & de Pélopidas. Ce corps d'armée eut à peine touché les confins de l'Arcadie,

que les troupes de cette province aussi-bien que celles d'Argos, de l'Élide, & de toutes les villes associées vinrent s'y joindre. Enfin, cette réunion, chose mémorable pour la Grece, mit ensemble plus de cinquante mille hommes. On résolut dans le conseil de guerre de marcher droit à Sparte, & de ravager en passant toute la Laconie.

Les Lacédémoniens, de leur côté, qui sçavoient que leurs ennemis campoient sur les frontières, sortirent tous aussi de leur ville pour aller à eux, & quoique bien diminués en nombre de ce qu'ils etoient autrefois, ils comptoient encore sur leur résolution & sur leur courage. Epaminondas, jugeant qu'il seroit difficile d'entrer dans un païs si bien défendu, du côté où ses défenseurs étoient rassemblés, s'avisa de séparer son armée en quatre corps pour pouvoir se glisser dans la Laconie par plus d'un endroit. Ce moyen réussit, & les quatre corps arriverent au lieu où l'on avoit marqué qu'ils se réuniroient. Ensuite, partant delà tous ensemble, ils marcherent droit à Sparte, en brûlant & en ravageant tout ce qu'ils trouvoient sur leur route. Les Lacédémoniens, qui avoient conservé pendant cinq cens ans leurs terres exemptes de dévastation, ne purent soutenir tranquillement cet affront & ce dommage; ils se mirent donc à sortir en foule & sans ordre pour garantir leurs possessions. Mais, les Magistrats leur ayant fait défense de s'écarter de la ville, de peur que l'ennemi ne profitât de leur absence pour s'y jetter, ils se soumirent à cet ordre, & ne songerent plus qu'à la défense de leur capitale.

Cependant, comme Epaminondas avoit voulu arriver au fleuve Eurotas en passant pardessus le mont Taygete, & traverser ensuite ce fleuve extrêmement rapide pendant la saison d'hiver, où l'on étoit alors; les Lacédémoniens, qui apperçurent le dérangement de son armée, causé par la difficulté de ce passage, en profiterent habilement pour l'attaquer. Ils laisserent donc leurs femmes, leurs enfans & les vieillards pour toute garde dans la ville; & conduisant en bon ordre leur jeunesse bien armée, ils se jetterent tout d'un coup sur ceux qui venoient de passer, & en firent un grand carnage. Mais, comme les Béotiens & les Arcadiens se défendoient vigoureusement, & commençoient par leur grand nombre à environner les Spartiates, ces derniers, après avoir fait perdre bien du monde à leurs ennemis, rentrerent dans leur ville, en laissant un témoignage remarquable d'une valeur toujours la même qu'elle avoit été en d'autres tems. De son côté, Épaminondas amena hardiment ses troupes jusqu'au pied des murailles. Les Spartiates,

soutenus par l'avantage du lieu, renversoient tous ceux qui s'avançoient avec trop de témérité; & les ennemis qui remplaçoient toujours les morts par un plus grand nombre d'assaillans, firent croire plus d'une fois qu'ils emporteroient la ville d'assaut. Cependant, comme le nombre des blessés & des morts croissoit à vue d'œil, Épaminondas fit sonner la retraite. Mais, avant que de se retirer, ses soldats crierent au pied des murs à ceux de la ville, qu'ils vinssent se battre en pleine campagne, ou qu'ils se déclarassent inférieurs à leurs ennemis. Les assiégés répondirent qu'ils prendroient un jour convenable pour décider cette question; surquoi les assiégeans revinrent au camp, & aussitôt après, parcourant le fer à la main toute la Laconie, ils en remporterent un butin immense, & retournerent dans l'Arcadie.

Épaminondas, homme plein de grandes vues, & qui vouloit rendre son nom immortel, persuada aux Arcadiens & à leurs alliés de rétablir la ville de Messene, dépeuplée & détruite depuis long-tems par les Lacédémoniens, & qui étoit un poste avantageux pour veiller sur Lacédémone. Ces peuples ayant goûté cette proposition, il fit chercher avec soin les Messéniens qui pouvoient être restés dans le Péloponnèse; & leur associant tous ceux qui consentoient de devenir leurs concitoyens, il rebâtit Messene & la peupla d'un grand nombre d'habitans. Ensuite, partageant entr'eux les terres qu'il décora même d'un grand nombre de maisons de campagne, il releva ainsi une ville des plus fameuses de la Grece, & rendit lui-même son nom célebre parmi les hommes.

Quelque tems après, les peuples de l'Arcadie, de l'Argolide & de l'Élide, résolurent entr'eux d'attaquer les Lacédémoniens, & envoyerent proposer aux Thébains de prendre part à cette guerre. Ceux-ci nommerent aussitôt pour Général Épanimondas conjointement avec quelques-uns des Béotarques. On leur donna sept mille hommes de pied, & six cens chevaux. Dès que les Athéniens furent instruits de l'entrée des Thébains dans le Péloponnèse, ils y envoyerent du secours sous la conduite du général Chabrias. Celui-ci allant d'abord du côté de Corinthe, prit dans cette ville, aussi bien qu'à Mégare & à Pellene, de quoi former une armée de dix mille hommes. Les Lacédémoniens & leurs alliés s'étant donné aussi rendez-vous à Corinthe, l'armée entière se trouva doublée, & monta au nombre de vingt mille hommes; ils conçurent là le dessein de fermer aux Béotiens l'entrée du Péloponnèse. Ainsi, commençant au port de Cenchrée, ils creuserent jusqu'à celui de Léchée un fossé profond, au bord duquel ils éle-

verent encore de fortes barricades faites de terres, soutenues par des poteaux croisés. Le nombre & le zele des ouvriers avoient fait finir l'ouvrage, avant que les Thébains se présentassent. Epaminondas, y arrivant avec son armée, prit garde que leurs ennemis avoient réservé pour leur camp un espace qu'ils n'avoient point creusé, & où le passage demeuroit libre, comme devant être assez défendu par eux-mêmes. Il commença par leur proposer de s'avancer en pleine campagne, & de décider la querelle par un combat; d'autant plus qu'ils avoient de leur côté la supériorité de trois contre un. Ce défi n'ayant pu tirer les Spartiates de leurs retranchemens, Epaminondas entreprit de les y forcer; ils se contenterent de les défendre vaillamment. L'attaque & la défense furent extrêmement vives; mais, le plus grand travail, & en même tems le plus inutile, fut celui des Lacédémoniens, parce qu'au fond les passages par eux-mêmes étoient fort aisés dans l'endroit qu'ils occupoient. Enfin, après de grands efforts de part & d'autre, Epaminondas, qui avoit autour de lui les plus braves des Thébains, se fit jour, non sans beaucoup de peine, à travers les Spartiates. Ayant renversé ou écarté tous ceux qui s'opposoient à sa marche, il arriva avec toute son armée jusques dans le Péloponnèse; exploit sans doute aussi mémorable qu'aucun de ceux qu'il eût faits encore. Passant ensuite jusqu'à Epidaure & jusqu'à Trœzene, il désola toute la campagne; cependant, il ne put prendre ni l'une ni l'autre de ces deux villes, parce que les garnisons en étoient trop fortes; mais, il effraya Sicyone & Phliunte, de telle sorte qu'elles se rendirent à lui. De là il conduisit son armée à Corinthe; & les citoyens étant sortis pour l'arrêter, il les battit, & les repoussa jusque dans leur ville.

Cornélius Népos raconte que lorsqu'Epaminondas entra dans le Péloponnèse, à la tête des troupes qu'il menoit contre les Lacédémoniens, on lui associa deux autres Capitaines pour commander avec lui; un de ces deux chefs étoit Pélopidas, homme de tête & de main. Ces trois Généraux devenus odieux & suspects aux Thébains, par les accusations dont leurs ennemis les chargerent, furent dépouillés tous ensemble du commandement, & on envoya d'autres personnes pour les remplacer. Epaminondas, qui prévoyoit bien que le peu d'expérience & de capacité de ces nouveaux chefs entraîneroit infailliblement la perte de toute l'armée, crut devoir en cette occasion se dispenser d'obéir aux ordres du peuple; il vint même à bout de persuader à ses collegues d'en faire autant, & il continua de commander

l'armée jusqu'à ce qu'il eût terminé cette guerre.

Les Thébains avoient une loi qui condamnoit à la mort tout homme qui oseroit se maintenir dans le commandement au-de-là du tems qui étoit prescrit par cette ordonnance. Epaminondas, qui sçavoit démêler l'esprit de cette loi d'avec la lettre, ne jugeant pas qu'il fût à propos de faire servir à la ruine de sa patrie ce qui n'avoit été établi que pour sa conservation & sa sûreté, garda le commandement quatre mois au-de-là du terme qui avoit été ordonné par le peuple, & qui étoit porté par sa commission. Au retour de cette expédition, ses collegues furent cités pour rendre compte de leur conduite. Epaminondas leur permit de rejetter toute la faute sur sa personne, & de le charger seul de la désobéissance, comme s'ils y avoient été forcés par lui. Ainsi, ils se tirerent de ce mauvais pas par le conseil qu'Epaminondas leur avoit si généreusement donné. Ce fut alors que tout le peuple le crut absolument perdu, parce qu'il paroissoit qu'il n'avoit rien à répondre pour sa justification. Ce grand homme se présente devant ses juges, convient de tous les faits dont il est chargé par ses ennemis, ne désavoue en rien ses collegues, & se soumet à la peine portée par la loi.

Il demande seulement pour toute grace, que la sentence de sa condamnation fût conçue dans leurs registres publics en ces termes : *Epaminondas a été condamné à mort par les Thébains, pour les avoir contraints à la journée de Leuctres de vaincre les troupes Lacédémoniennes, dont aucun des Béotiens n'avoit osé même soutenir la présence en pleine campagne, avant qu'il eût le commandement de leur armée ; pour avoir par le gain de cette seule bataille sauvé Thebes, qui étoit menacée d'une ruine entière, & avoir affranchi généralement toute la Grece, qui alloit tomber sous la domination de ses ennemis ; pour avoir mis les affaires des deux peuples en tel état, que les Thébains allerent mettre le siege devant Sparte, & que les Lacédémoniens se virent réduits à la nécessité de fonder leur unique espérance dans leur salut ; enfin pour n'avoir point voulu poser les armes, qu'il n'eût rétabli & fortifié la ville de Messene, ruinée par les ennemis, afin de bloquer Lacédémone de tous côtés.* Une manière si extraordinaire de se justifier, parut si plaisante, que leur animosité se changea tout à coup en éclats de rire, & les Juges en furent tellement déconcertés, qu'il n'y en eut aucun qui osât donner sa voix contre cet illustre accusé ; ainsi, cette affaire, où il n'y alloit de rien moins que de sa tête, fut pour lui la source d'une nouvelle gloire.

L'an 368 avant l'Ére Chrétienne, les Béotarques qui étoient entrés dans la Thessalie,

furent obligés, par leur incapacité & leur mauvaise conduite, d'abandonner le païs. Comme ils ne pouvoient se retirer qu'en traversant des plaines fort unies & fort découvertes, Alexandre, tyran de Pheres, se mit à leur queue avec sa cavalerie qui étoit nombreuse, & les harcela à coups de trait. Quelques soldats tomboient morts & plusieurs grievement blessés. Enfin, ne pouvant avancer & n'osant s'arrêter, ils se trouverent dans une grande détresse, beaucoup augmentée par l'indigence où ils se voyoient de toute sorte de soulagement & de secours. Ce fut dans cette crise de désespoir que les soldats nommerent de leur propre mouvement pour leur Général Epaminondas, qui étoit actuellement dans leurs rangs sans aucun titre. Aussitôt, prenant les armés à la légere & les cavaliers, il les plaça à la queue de son armée, où il demeura pour les commander. Il n'eut besoin que d'eux pour repousser les Thessaliens & pour sauver les pesamment armés, & le reste des troupes qui avoient pris les devants. Il faisoit faire à son arrière garde des évolutions subites, en continuant sa marche; & il fatiguoit lui-même les ennemis par des attaques de surprise. Depuis cette mémorable retraite, ses grandes actions augmenterent tous les jours sa gloire, & il acquit de plus en plus la confiance des Thébains & de tous leurs alliés.

Il est juste de satisfaire ici le lecteur sur la surprise où il pourroit être de voir un homme tel qu'Epaminondas, au rang de simple soldat dans l'expédition de Thessalie. Il faut se ressouvenir que dans le passage de l'Isthme de Corinthe dont nous avons parlé un peu plus haut, Epaminondas, content d'avoir forcé le camp des Spartiates, ne poussa pas le combat plus loin, quoiqu'il pût le faire, & qu'il se hâtât de suivre la route qu'il s'étoit ouverte pour entrer dans le Péloponnèse. Là-dessus, il fut soupçonné par ses concitoyens d'avoir épargné les Spartiates par une inclination particulière qu'il avoit pour eux. Ses ennemis & ses envieux prirent ce prétexte de lui imputer le crime de trahison; & le peuple, aigri par ces discours, ôta son nom de la liste des Béotarques, & l'envoya comme simple soldat à la guerre de Thessalie, où par ses grandes actions il dissipa les soupçons que ses envieux avoient voulu jetter sur lui. Ainsi, le peuple confirma ensuite le choix de l'armée, & lui rendit son rang & tous ses honneurs.

L'année suivante, Epaminondas entra à la tête de ses troupes dans le Péloponnèse, où il subjugua les Achéens & quelques villes de leur voisinage, & délivra Dyme, Naupacte & Calydon des garnisons qu'ils y avoient mises. Il passa de-là dans la Thessalie, où il tira Pé-

lopidas des prisons du tyran Alexandre.

Trois ans aprés, Pélopidas qui avoit un grand crédit sur l'esprit de ses concitoyens, les fit assembler & leur proposa de former une puissante marine, pour attirer à leur République l'empire de la mer. Dans ce discours prémédité depuis long-tems, il leur fit voir d'abord l'avantage, & ensuite la facilité de cette entreprise, fondée principalement sur ce que ceux qui ont la supériorité sur la terre, sont en état de se la donner bien-tôt sur la mer. Il alléguoit pour preuve de sa proposition l'exemple des Athéniens, qui, dans la guerre de Xerxès, ayant mis en mer deux cens vaisseaux, ne laissoient pas d'être subalternes aux Lacédémoniens qui n'en avoient que dix. Par ces raisons & par d'autres non moins convenables à son sujet, il persuada aux Thébains de se rendre les maîtres de la mer. Le peuple ordonna par un décret que l'on construisît incessamment cent galeres à trois rangs de rames, & un arsenal composé d'autant de loges pour les recevoir; on fit même proposer aux Insulaires de Rhodes & de Chio, & aux citoyens de Byzance de prendre part à cette entreprise. Epaminondas, député lui-même à ces villes, rencontra Lachès à la tête d'une flotte Athénienne qui étoit considérable, & qu'on envoyoit pour s'opposer aux tentatives des Thébains. La rencontre d'Epaminondas inspira de la crainte à Lachès, & l'obligea de se retirer; & Épaminondas ayant poursuivi sa route, attira toutes ces villes à son parti. Si ce grand homme avoit vécu plus long-tems, les Thébains se seroient sans doute acquis, suivant son projet, l'empire de la terre & de la mer; mais, étant mort peu de tems après la bataille de Mantinée, non sans avoir assuré à sa patrie une victoire glorieuse, il sembla avoir emporté avec lui dans le tombeau toute la fortune de Thebes. C'est par cette circonstance que nous allons rapporter un peu plus en détail, que nous terminerons le récit des exploits de ce grand homme.

La prospérité extraordinaire de Thebes n'étoit pas un petit sujet d'alarme pour les peuples voisins; tout étoit alors en mouvement dans la Grece. Il s'y éleva une nouvelle guerre entre les Arcadiens & les Éléens, qui en produisit une autre entre les Arcadiens eux-mêmes. Ceux de Tégée appellerent à leur secours les Thébains; & ceux de Mantinée, les Lacédémoniens & les Athéniens. Il y avoit encore des deux côtés quelques autres alliés. Les premiers donnerent le commandement de leurs troupes à Epaminondas. Il entra aussitôt dans l'Arcadie, & se campa à Tégée, dans le dessein d'attaquer les Mantinéens, qui avoient quitté l'alliance de Thebes

pour embrasser celle de Sparte.

Comme il n'étoit pas loin de Mantinée, il apprit que les Lacédémoniens ravageoient toutes les terres des Tégéates. Jugeant là-dessus que Lacédémone étoit demeurée vuide de défenseurs, il forma un dessein hardi & qui auroit eu de grandes suites, s'il avoit été favorisé de la fortune. Il s'avança de nuit du côté de Sparte. Mais, le roi Agis qui se défioit des ruses d'Epaminondas, songea de bonne heure à les parer. Il envoya dès le jour même des Crétois, grands coureurs, aux citoyens qu'il avoit laissés dans Lacédémone, pour les avertir de se tenir en garde contre les Thébains, qui se disposoient à entrer dès la nuit suivante dans la ville, pour la piller & pour la détruire. Mais, de plus, il se mit lui-même en marche de ce côté-là avec toute la diligence possible, ainsi que pour rassurer les esprits, il l'avoit promis à ses coureurs. L'avis qu'ils apporterent à tems, sauva Lacédémone du péril qui la menaçoit ; car, Epaminondas étoit déjà à ses portes prêt à se jetter dedans. On peut certainement comparer ici la vigilance des deux chefs ; mais, celle du Lacédémonien fut la plus heureuse. Epaminondas, qui avoit marché toute la nuit & fait même une longue traite, se trouva au point du jour au pied des murailles de Sparte. Mais, Agésilaus, demeuré pour la garde de la ville, & qui venoit de recevoir l'avis apporté par les Crétois, se hâta de préparer tout pour la défense. Il fit monter sur le haut des maisons les vieillards & les enfans qui commençoient à pouvoir porter les armes, & leur ordonna de charger de-là ceux qui s'efforceroient de pénétrer dans les rues. Mais, prenant avec lui la jeunesse la plus florissante, il la distribua au-dehors des murs dans tous les passages & dans toutes les avenues, & ordonna aux uns & aux autres d'attendre chacun dans son poste l'arrivée de l'ennemi. Epaminondas avoit aussi partagé ses troupes en plusieurs corps ; & il prenoit ses mesures pour les faire tous agir en même tems, lorsqu'il s'apperçut à la disposition des ennemis, que son projet étoit découvert. Il divisa néanmoins son armée pour attaquer les corps-de-gardes tous à la fois, & chacun séparément. Il ne se désista point du combat, qu'il n'eut réduit, après bien des pertes réciproques, les Spartiates à rentrer dans leurs murailles. Mais, enfin, comme on venoit de tous côtés au secours des assiégés, & que le jour lui manquoit de plus en plus, il suspendit tout combat; & apprenant des prisonniers qu'il avoit faits que les citoyens de Mantinée venoient en bon ordre au secours de Lacédémone, il se retira à quelque distance pour placer son camp. Il ordonna à toute son armée de repaître & de tenir des feux allumés

jusqu'à l'aurore du lendemain. Alors ne laissant-là qu'un petit nombre de cavaliers, il mena tout le reste de ses troupes contre Mantinée, presque dépeuplée de ses habitans, qui étoient accourus la veille au secours des Lacédémoniens. Il fit ce jour-là une marche forcée, pour arriver le soir sous les murs de Mantinée, où il ne réussit pas pourtant mieux qu'à Sparte. Toute sa prévoyance ne put l'emporter sur la fortune qui lui fut contraire, & qui lui arracha la victoire.

Les Mantinéens, outre les Spartiates, avoient pour troupes auxiliaires ceux d'Elide qui étoient pour eux, les Athéniens & quelques autres; ce qui faisoit en tout vingt mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux. Les Tégéates étoient soutenus par les meilleures troupes de l'Arcadie, de l'Achaïe, de la Béotie & du païs d'Argos, sans compter quelques autres alliés, tant du Péloponnèse que d'ailleurs; de sorte que leur armée montoit à trente mille fantassins & à trois mille cavaliers. Les deux partis étoient en présence, bien déterminés à une action complete & décisive, lorsque les Aruspices de Mantinée déclarerent que les victimes promettoient la victoire à l'une & à l'autre armée. A l'égard de l'ordre de bataille, les Mantinéens & les Arcadiens formoient la droite, soutenus de près par les Lacédémoniens, à côté desquels étoient encore ceux de l'Elide & de l'Achaïe; & plus loin les troupes dont on n'espéroit pas un grand secours; la gauche étoit occupée par les Athéniens. Du côté des Thébains, ils formoient eux-mêmes leur gauche ayant auprès d'eux les Arcadiens de leur parti; & ils avoient donné leur droite aux Argiens. Le milieu étoit occupé par des troupes de l'Eubée, de la Locride, de Sicyone, par des Maliens, des Eniens, des Thessaliens mêmes, & plusieurs autres alliés. La cavalerie s'avançoit sur les aîles de part & d'autre.

Quand on se fut approché dans cette même disposition, les trompettes sonnerent la charge, à laquelle il fut répondu par un cri général des deux armées qui se promettoient également la victoire. Le combat s'ouvrit par un choc des deux cavaleries, dont la valeur parut égale de part & d'autre. La cavalerie Athénienne s'élança la premièrere sur la cavalerie Thébaine. Mais, peu de tems après, les Athéniens sentirent qu'ils avoient du dessous. Ce n'est pas qu'ils fussent inférieurs en courage aux Thébains, que leurs chevaux mêmes fussent moins vigoureux que ceux de l'armée ennemie, ou qu'ils ne fussent pas bien dressés; car en tous ces points l'Attique ne le cédoit point à la Béotie; mais l'armée Athénienne n'égaloit point celle de Thebes par le nombre, par l'adresse & par di-

vers exercices militaires de ses alliés. Elle n'avoit d'abord que très-peu de gens de trait, au lieu que les Thébains en avoient tiré un grand nombre de la Thessalie. On y exerçoit les enfans dès le plus bas âge à ce genre de combat; & par-là ils étoient d'un grand avantage dans les batailles. Ainsi, les Athéniens d'abord percés de fleches & accablés ensuite par la cavalerie Thébaine, furent bientôt ébranlés & mis en fuite. Cependant, comme ils se retirerent sans rompre les autres rangs de leur armée, ils ne donnoient point la victoire aux ennemis. Bien plus, ils ne se dérangerent pas eux-mêmes en s'écartant; au contraire, tombant sur le bataillon de l'Eubée, & sur quelques soudoyés qu'Epaminondas envoyoit pour se poster sur des hauteurs voisines, ils les tuerent tous jusqu'au dernier. La cavalerie Thébaine ne se mit pas non plus à la poursuite des Athéniens qu'elle avoit fait céder; mais, poussant son avantage sur la phalange qu'elle avoit devant elle, son dessein étoit de renverser toute l'infanterie des adversaires. Il se donna encore là un violent combat. Les Athéniens, qui composoient cette infanterie, furent aussi obligés de plier, & ils étoient prêts à tourner le dos & à s'enfuir, lorsque le commandant de la cavalerie des Éléens qui étoit derrière eux, vint à leur secours, & attaquant vivement les Béotiens, fit changer la face du combat, & procura aux Éléens la gloire d'avoir sauvé toute cette aîle gauche qui alloit être perdue sans eux. A l'aîle droite les deux cavaleries opposées tinrent quelque tems la balance égale entre elles; mais bientôt le nombre & l'expérience des cavaliers de la Béotie & de la Thessalie, l'emporterent sur la foible résistance des Mantinéens qui se retirerent enfin du côté de leurs phalanges.

Il s'agit maintenant du combat particulier de l'infanterie qui commença par une attaque & par une résistance égale & merveilleuse des deux côtés. On n'avoit pas encore vu une armée de Grecs contre Grecs si nombreuse de part & d'autre, des généraux si illustres par leurs exploits précédens, ni des troupes si exercées & plus aguerries; c'étoient en un mot les Thébains & les Lacédémoniens, les hommes de leur tems les plus renommés pour les combats à pied, se trouvant alors opposés les uns aux autres, & résolus d'immoler leur vie à leur gloire. Ils employerent d'abord les lances, dont la plûpart furent brisées par les coups mêmes qu'ils portoient, de sorte qu'on en vint bientôt à l'épée. Mêlés alors les uns avec les autres, & percés de coups portés réciproquement, leur courage demeuroit toujours le même; & l'émulation qui soutenoit les deux partis, ne permettoit point à la fortune de se déclarer pour l'un par préfé-

rence à l'autre. Animés tous du désir de se distinguer par quelque action glorieuse, aucun d'eux ne pensoit à sa propre vie. Epaminondas jugea que c'étoit à lui à faire pencher la balance. Aussi-tôt, formant un gros des plus braves de son armée, il se jetta ainsi environné à travers la foule des ennemis. Pour donner l'exemple aux siens, il lance le premier un trait sur le commandant des Spartiates ; & ensuite soutenu & aidé par son corps d'élite, blessant les uns & effrayant les autres, il rompit la phalange Lacédémonienne. Alors, les Lacédémoniens, frappés de la hardiesse d'Epaminondas, & beaucoup diminués de nombre par les efforts de son escorte, abandonnerent le champ de bataille. Les autres troupes Béotiennes se mirent encore à les poursuivre, & tuant toujours les derniers, elles couvrirent la campagne de morts.

Les Spartiates, au désespoir de voir Epaminondas supérieur à eux, se jetterent tous sur lui. Ce Général en butte à des coups sans nombre, évitoit les uns, paroit les autres, & tirant les javelots de son propre corps, il les renvoyoit à ceux qui les lui avoient lancés. Enfin, près de remporter la victoire qu'il méritoit, il reçut un coup mortel dans la poitrine. Ayant rompu le trait qu'il vouloit tirer, le fer demeura dans la cavité, & il tomba de dessus son cheval. Il y eut encore un grand combat autour de lui, & les deux partis voulant demeurer maîtres de sa personne, ce ne fut qu'avec bien de la peine que les Thébains plus robustes que les Spartiates le leur arracherent. Ces derniers mêmes s'enfuirent ; mais, les Thébains ne les suivirent pas loin, & ils jugerent plus à propos de s'assurer de la possession des morts, comme d'un gage de la victoire. Ainsi, faisant sonner la retraite, ils rappellerent au camp tous leurs soldats ; & les deux armées, sans que l'on sçût trop laquelle étoit réellemant la victorieuse, dresserent un trophée. En effet, les Athéniens, qui avoient vaincu les Eubéens & les soudoyés à l'attaque des hauteurs voisines du champ de bataille, étoient là en possession des morts ; & les Béotiens, qui avoient battu les Spartiates, dont les corps leur étoient demeurés, s'attribuoient aussi la victoire. Ainsi, pendant quelque tems, aucun des deux partis ne redemanda ses morts, pour ne point donner le signe ou l'aveu de la défaite. Mais, enfin, les Lacédémoniens remplirent les premiers ce devoir à l'égard des leurs, & chacune des deux armées ensevelit les siens. Cependant, Epaminondas encore en vie, avoit été porté dans le camp ; & les médecins assemblés ayant décidé qu'il mourroit certainement dans l'opération où l'on tireroit le fer de la plaie, il se disposa à une mort aussi glorieuse que sa vie. Il appella d'abord son écuyer

auquel

auquel il demanda si son bouclier étoit sauvé? Cet écuyer lui dit que oui, & le lui montra sur le champ. Il demanda ensuite auquel des deux partis la victoire étoit demeurée. L'écuyer répondit que les Thébains étoient vainqueurs. *Il est donc tems de mourir*, répliqua-t-il, *qu'on tire le fer de ma plaie.* Ses amis qui l'environnoient, poussèrent aussitôt de grands cris; & quelqu'un d'entr'eux ayant dit en versant des larmes: *Ah! Epaminondas, vous mourez sans enfans; non*, répondit-il, *je laisse deux filles, la victoire de Leuctres & celle de Mantinée.* Enfin, il expira tranquillement, dès qu'on eut tiré le fer de sa plaie, l'an 363 avant Jesus-Christ.

DIGRESSION sur le portrait d'Epaminondas.

On a douté s'il étoit plus grand capitaine ou plus homme de bien. Il ne chercha point à dominer lui-même, mais à rendre sa patrie dominante; & il porta le désintéressement si loin, qu'il ne laissa pas en mourant de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Philosophe de bonne foi & pauvre par goût, il méprisa les richesses, sans vouloir ce semble qu'on lui tînt compte de ce mépris; & si l'on en croit Justin, il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Ce fut toujours malgré lui qu'on lui donna les commandemens dont il fut chargé; & il s'y conduisit de telle manière, qu'il fit plus d'honneur aux dignités qu'on lui conféroit, que lui-même n'en fut honoré.

Quoique pauvre par lui-même & sans revenus, sa pauvreté même, qui lui attiroit l'estime & la confiance des riches, le mit en état de faire du bien aux autres. Quelqu'un de ses amis se trouvant fort à l'étroit, il l'envoya chez un des citoyens de Thebes les plus opulens, avec ordre de lui demander de sa part mille écus. Celui-ci étant venu chez lui pour s'informer du motif qui l'avoit porté à lui adresser cet ami; *C'est*, lui répondit Epaminondas, *que cet homme de bien est dans le besoin, & que vous êtes riche.*

Il avoit puisé ces sentimens de générosité & de noblesse dans l'étude des belles lettres & de la philosophie, qui avoient fait dès ses plus tendres années, sa plus ordinaire occupation & son unique plaisir; de sorte que l'on étoit étonné, & que l'on se demandoit, comment & dans quel tems cet homme, toujours occupé des sciences, avoit pu apprendre, ou plutôt saisir dans un tel degré de perfection l'art militaire. Avare de son loisir, qu'il consacroit à l'étude de la philosophie qui étoit sa passion, il fuyoit les emplois publics, & ne les briguoit que pour s'en exclure. Sa modération le cachoit si bien, qu'il vivoit obscur & presque inconnu. Son mérite le décéla pourtant. On l'arracha de la solitude, pour le mettre à la tête des armées;

& il fit voir que la philoſophie, mépriſée ordinairement par ceux qui aſpirent à la gloire des armes, eſt merveilleuſement propre à former des héros.

Il avoit l'eſprit orné en toutes manières ; il poſſédoit parfaitement le talent de la parole. Il s'étoit exercé dans les ſciences les plus ſublimes. Mais, une modeſte retenue jettoit un voile ſur toutes ces rares qualités, qui en augmentoit encore le prix ; & il ne ſçavoit ce que c'étoit que d'en faire parade. Spintharus, en faiſant ſon éloge, diſoit *qu'il n'avoit jamais connu perſonne, ni qui ſçût plus que lui, ni qui parlât moins.* Ainſi, on peut dire, à la louange d'Epaminondas, qu'il fit mentir le proverbe qui traitoit les Béotiens d'hommes groſſiers & ſtupides. C'étoit l'idée commune qu'on en avoit, & l'on imputoit ce défaut à la groſſièreté de l'air du païs, comme auſſi l'on attribuoit la délicateſſe du goût des Athéniens à la ſubtilité de l'air qu'ils reſpiroient.

Finiſſons ce portrait par l'éloge que Diodore de Sicile fait d'Epaminondas. » Pour nous, » dit-il, qui nous ſommes fait » une loi d'accompagner d'un » éloge convenable la mort des » hommes illuſtres, nous mériterions un très-grand reproche, ſi nous ne rendions pas à » celui-ci l'hommage qui lui » eſt dû par tant de titres. Car » il me paroît qu'il a ſurpaſſé » tous les capitaines de ſon » tems, non ſeulement par ſon » intelligence & ſon expérience » dans l'art militaire, mais en» core par la grandeur d'ame » & l'eſprit d'équité qui rè» gnoient en lui. Et je ne crains » pas de parler ainſi en penſant » même aux grands hommes de » ſon tems, tels qu'ont été Pé» lopidas le Thébain, Timo» thée, Conon, Chabrias, & » Iphicrate, tous quatre Athé» niens, & enfin le Spartiate » Agéſilaüs qui a paru un peu » avant eux. J'étends même la » comparaiſon juſqu'aux ſiècles » précédens, où ſe ſont élevées » les guerres des Medes & des » Perſes, & je monte juſqu'aux » Solons, aux Thémiſtocles & » aux Miltiades. Je n'excepte » pas non plus Cimon, Myro» nidès, Périclès & quelques » autres Athéniens. J'ajoûterai » même à ceux-là Gélon de » Syracuſe fils de Dynomene. » En effet, ſi quelqu'un veut » comparer les vertus de ces » grands Hommes avec celles » d'Epaminondas, il trouvera » que ce dernier l'emporte de » beaucoup ſur ces illuſtres » prédéceſſeurs. Chacun d'eux » avoit brillé par un avantage » particulier ; celui-ci les raſ» ſembla tous ; la force du » corps, la nobleſſe du diſ» cours, mais ſur-tout l'éléva» tion d'ame, le mépris des » richeſſes, la douceur des » mœurs. Cependant, ce qui le » diſtingua le plus, ce furent » le courage & la ſcience mi» litaire. Tant qu'il vécut, ſa

» patrie eut la supériorité dans
» la guerre sur toute la Grece.
» Elle la perdit à sa mort, &
» se vit décheoir de jour en
» jour, jusqu'à ce qu'enfin par
» l'imprudence de ses Géné-
» raux, elle tomba de degrés
» en degrès dans l'esclavage,
» & arriva à sa destruction to-
» tale. «

EPANORTHOSE, *Epanorthosis*, Ἐπανόρθωσις, figure de Rhétorique, par laquelle l'orateur retracte ou corrige quelque chose de ce qu'il a déjà avancé, & qui lui paroît trop foible, & ajoûte quelque chose de plus énergique, & de plus conforme à la passion qui l'occupe ou le transporte.

Cicéron emploie cette figure dans son oraison pour Cœlius, lorsqu'il dit: *O Stultitiam! Stultitiamne dicam? An impudentiam singularem?* Et dans sa première Catilinaire: *Quamquam quid loquor? Te ut ulla res frangat? Tu ut unquam te corrigas? Tu ut ullam fugam meditere? Tu ut ullum exilium cogites? Utinam tibi illam mentem dii immortales donarent!*

Ainsi Térence, dans son Heautontimoruménos, fait dire au vieillard Ménédeme:

Filium unicum adolescentulum
Habeo. Ah! quid dixi habere me? Imo habui, Chreme;
Nunc habeam, nec-ne, incertum est.

EPANTÉRIENS, *Epanterii*, (a) peuple d'Italie, avec lequel on voit dans Tite-Live, que les Ingaunes étoient en guerre l'an 205 avant J. C. Cet Auteur est le seul qui ait fait mention des Epantériens, qu'il place dans les montagnes. Ils étoient quelque part vers Albengue & Vintimille.

EPAPHRAS, *Epaphras*, (b) Ἐπαφρᾶς, fut, comme on le croit ordinairement, le premier évêque de Colosses. Il avoit été converti par saint Paul, & avoit beaucoup contribué à la conversion de ceux de Colosses ses compatriotes. Il vint à Rome dans le tems que saint Paul y étoit dans les liens, & il fut lui-même mis en prison avec l'Apôtre, pour cause de la foi de Jesus-Christ. Ayant appris que les faux Apôtres profitant de son absence, avoient semé l'ivraie parmi le bon grain dans son Église, il engagea saint Paul, dont le nom & l'autorité étoient respectés dans toute la Phrygie, d'écrire aux Colossiens, pour les tirer de l'erreur, & pour leur faire connoître les faux Docteurs. Saint Paul, pour soutenir l'autorité d'Epaphras, & pour relever son mérite auprès des Colossiens, dit qu'il *lui est très-cher, qu'il est son fidele compagnon dans le service de Dieu, & un fidele ministre de Jesus-Christ.* Et sur la fin de sa lettre il s'exprime ainsi: » Epaphras, qui

(a) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 46.
(b) Ad Coloss. Epist. c. 1. v. 7, 8. c. 4. v. 12, 13. ad Philem. Epist. v. 23.

» est de votre païs, vous salue.
» C'est un serviteur de Jesus-
» Christ qui est plein de solli-
» citude, & combat sans cesse
» pour vous dans ses prieres,
» afin que vous demeuriez fer-
» mes & parfaits, & que vous
» accomplissiez pleinement tout
» ce que Dieu demande de vous;
» car, je lui rends ce témoi-
» gnage, qu'il a un grand zele
» pour vous, & pour ceux qui
» sont à Laodicée & à Hiéra-
» polis. «

Les Martyrologes marquent la fête de saint Epaphras le 19 Juillet, & disent qu'il souffrit le martyre à Colosses.

EPAPHRODITE, *Epaphroditus*, Ἐπαφρόδιτος, (*a*) évêque des Philippiens, ou, comme l'appelle saint Paul, Apôtre de Philippes, ou en prenant le nom d'*Apostolus*, dans sa signification littérale, envoyé des Philippiens; parce qu'il fut envoyé par les fideles de cette Eglise, pour porter de l'argent à l'Apôtre, qui étoit alors dans les liens, & même pour le servir de sa personne en leur nom. Il le fit avec beaucoup de zele, & s'exposa à de grands dangers; ce qui lui causa une maladie, qui le réduisit à l'extrêmité, & l'obligea de demeurer long-tems à Rome. L'année suivante, qui étoit la 62 de J. C., il se hâta de retourner à Philippes, parce qu'il avoit appris que les Philippiens ayant sçu sa maladie, en avoient été fort affligés. Saint Paul le chargea d'une lettre aux Philippiens, qui nous apprend toutes ces particularités.

Les Grecs font la fête de S. Epaphrodite, le 8 ou 9 de Décembre, aussi-bien que le 29 & le 30 de Mars, & le qualifient Apôtre, l'un des soixante-dix disciples, & évêque d'Adriaque, ou d'Andraque. Un discours, attribué à Métaphraste, dit que saint Pierre ordonna un Epaphrodite évêque à Terracine; mais, il ne dit point si c'est le même Epaphrodite dont saint Paul fait mention. Le Martyrologe Romain met la fête de saint Epaphrodite, évêque de Terracine, au 22 de Mars.

EPAPHRODITE, *Epaphroditus*, Ἐπαφρόδιτος, (*b*) affranchi d'Octavien, fut envoyé par ce Prince vers la reine Cléopâtre, avec ordre de la garder très-soigneusement, pour empêcher qu'elle n'attentât sur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaisances qu'elle pourroit désirer.

EPAPHRODITE, *Epaphroditus*, (*c*) affranchi de l'empereur Néron, & secrétaire de ce Prince. En cette dernière qualité, il étoit chargé de recevoir & de présenter au Prince les requêtes que les particuliers lui adressoient. Lorsque son maître voulut se percer la gorge avec

(*a*) Ad Philipp. Epist. c. 2. v. 25. & *seq*. c. 4. v. 18.

(*b*) Plut. T. I. p. 952.

(*c*) Tacit. Annal. L. XV. c. 55. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 421, 505. Tom. III. p. 501. T. IV. p. 85, 94.

un poignard, & qu'il y alloit mollement, Epaphrodite appuya le coup & aida le poignard à s'enfoncer. Domitien, dans la suite, lui fit un crime de cette action, & pour ce sujet, quoiqu'il se fût long-tems servi de son ministère, & qu'il lui eût confié, comme Néron, le soin de recevoir les requêtes adressées à l'Empereur, il le fit punir du dernier supplice.

On croit que cet Epaphrodite est le même à qui Josephe a dédié ses antiquités des Juifs. On croit aussi qu'il n'est pas différent de celui dont le philosophe Epictete avoit été esclave.

EPAPHRODITE [Aurélius], *Aurelius Epaphroditus*, Αὐρήλιος Ἐπαφρόδιτος, Ἐπαφρόδειτος, (a) natif de Chéronée, fut en sa jeunesse esclave d'un Grammairien, qui, charmé de son naturel heureux, en fit son disciple. Epaphrodite répondit aux espérances de son maître, qui le vendit ensuite fort cherement à Modestus préfet d'Égypte. Modestus lui confia l'éducation de son fils, & on peut juger du succès qu'il eut dans cet emploi, puisque sa liberté en fut le prix. Epaphrodite, rendu à lui-même, acquit une grande réputation & une fortune au-dessus de la médiocre; il se fit une bibliotheque de quarante mille volumes, & il composa quelques ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Suidas dit qu'il florissoit du tems de Néron, & qu'il vécut sous le règne de Nerva.

Nous avons un monument sur lequel on lit cette inscription;

Θ. Κ. ΑΥΡΗΛΙΩ ΕΠΑΦΡΟ-
ΔΕΙΤΩ
ϹΥΜΒΙΩ ΑΝΤΩΝΙΑ ΒΑΛΕ-
ΡΙΑ ΕΘΗΚΕ.

AUX DIEUX MANES.
ANTONIA VALERIA A AURELIUS EPAPHRODITUS
SON MARI.

Car, les deux lettres initiales Θ. Κ. sont l'abrégé de Θεοῖς Καταχθονίοις, & répondent à celles-ci des Latins, D. M. *Diis Manibus.*

On croit que cette inscription regarde Aurélius Epaphrodite de Chéronée, parce qu'on ne sçauroit, ce semble, donner une époque moins ancienne à ce monument. La Grece déjà subjuguée depuis près de deux siècles, perdoit insensiblement ces hommes fameux en tout genre, qui l'avoient si long-tems fait regarder comme le séjour des arts & des sciences.

On ne sçauroit aussi lui assigner une époque plus reculée, si on fait quelqu'attention à la figure & au contour des caractères qui forment l'épitaphe d'Aurélius Epaphrodite. Ces caractères sont fort différens de ce qu'ils étoient du tems d'Auguste, & de Tibere; car, jus-

(a) Suid. T. I. 966. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 549. & suiv.

qu'au règne de cet Empereur, on ne trouve aucune inscription, ni sur les marbres, ni sur les médailles, dont les E, les Σ & les Ω soient figurés comme ils le sont dans celle-ci. Ce n'est que sous Caligula que l'on commence à trouver de ces sigma faits en C, au lieu de l'M couchée, à laquelle ils ressembloient auparavant; les changemens de l'E & de l'Ω sont encore bien postérieurs à celui du sigma dont nous venons d'expliquer la différence.

EPAPHRODITUS, *Epaphroditus*, nom d'un des Agitateurs ou des Auriges du cirque. *Voyez* Auriges du cirque.

EPAPHUS, *Epaphus*, (*a*) Ἐπαφος, naquit des amours de Jupiter & d'Io; & c'est pour cette raison qu'on lui avoit bâti des temples auprès de ceux de sa mere. Epaphus vivoit du tems de Phaëton, qui étoit fils du Soleil, & ils étoient tous deux compagnons, égaux en âge & en courage. Mais, voyant que Phaëton ne lui vouloit point céder, & qu'il se glorifioit hautement d'avoir le Soleil pour pere, Epaphus ne put souffrir plus long-tems sa présomption & son orgueil; & après beaucoup de discours: « Enfin, lui dit-il, je vous trou» ve bien crédule de vous en » rapporter en toutes choses » à la foi de votre mere, & » vous êtes un peu trop or» gueilleux par l'opinion d'a» voir un pere qui ne l'a jamais » regardée que comme il re» garde tout le monde. » Phaëton rougit à ce discours, & la honte retint sa colere; car, comme il n'avoit point de preuves qui pussent persuader aux autres l'opinion qu'il avoit de soi, il n'osa faire éclater ses ressentimens.

Comme Io est la même qu'Isis, Epaphus est pris pour un des Rois d'Égypte; & on dit que ce fut lui qui bâtit la ville de Memphis, qu'il appella du nom de son épouse, dont il eut Libye. Quelques Auteurs le prennent pour Apis, & Hérodote remarque que le nom d'Epaphus est en Grec le même que celui de cet Apis.

EPARCHUS, *Eparchus*, (*b*) Ἔπαρχος, l'un de ceux qui conspirerent contre l'Empereur Caligula

EPARITES, *Epariti*, (*c*) Ἐπαρῖτοι, peuple d'Arcadie, dont parle Xénophon. Cet Auteur nous apprend que les Eparites, attaqués par des troupes du Roi Archidame, non seulement ne prirent pas la fuite, mais firent bonne contenance. Bien plus, de nouvelles troupes s'étant jointes aux premières, pour les repousser plus facilement, ils fondirent alors eux-mêmes sur leurs ennemis en poussant de grands cris. Etienne de Byzance juge que

(*a*) Ovid. Metam. L. I. c. 20 Herod. L. II. c. 153. L. III. c. 27, 28. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 299, 300. T. IV. p. 149. *& suiv.*
(*b*) Dio. Cass. p. 662.
(*c*) Xenoph. p. 637.

leur ville devoit s'appeller Eparis, quoique ce nom ne se trouve point.

EPASNACTUS, *Epasnactus*, (*a*)Gaulois du païs des Arvernes, & qui étoit très-affectionné au peuple Romain. Lutérius étant tombé entre ses mains, il le livra à César.

EPAULIES; c'est ainsi que les Grecs appelloient le lendemain des nôces. Ce jour, les parens & les conviés faisoient des présens aux nouveaux mariés. On l'appelloit Epaulies, de ce que l'épouse n'habitoit la maison de son époux que de ce jour. On donnoit le même nom aux présens, sur-tout aux meubles que le mari recevoit de son beau-pere. Ces présens se transportoient publiquement & en cérémonie; un jeune homme, vêtu de blanc & portant à la main un flambeau allumé, précédoit la marche.

ÉPÉE, *Æpea*, Αἴπεια, nom que porta d'abord la ville de Soli. *Voyez* Soli.

ÉPÉE, *Æpea*, Αἴπεια, (*b*) ville du Péloponnèse, selon Homère. Elle étoit située, au rapport de ce Poëte, dans le voisinage de la mer, sur les confins du territoire de Pylos. Les habitans étoient riches en troupeaux.

ÉPÉE, *Gladius*, *Ensis*. *c*) L'origine des Épées est aussi obscure que celle de la plûpart des autres choses. Quelques-uns en attribuent l'invention aux Curetes. Il y a apparence qu'elle est presque aussi ancienne que le monde; & que dès qu'on eut commencé à mettre le fer en œuvre, on fit bientôt des couteaux, des poignards & des Épées, instrumens nécessaires à tant de choses.

La manière dont on portoit l'Épée anciennement, n'est pas uniforme. On la portoit, dit Homère, aux épaules, c'est-à-dire, que la poignée & le pommeau alloient jusqu'à l'épaule, & que l'Épée descendoit ensuite sur les côtés; & c'est ce que dit aussi Virgile :

Tum lateri atque humeris Tegeæum
subligat ensem.

Il parle-là des tems héroïques; car, de son tems, on ne portoit guère l'Épée de cette manière. Les Romains portoient ordinairement l'Épée sur la cuisse droite; cela n'étoit pas uniforme. En certains monumens, on voit des soldats qui la portent sur la gauche. Les soldats de Trajan, tant sur la colomne que sur l'arc de Constantin, portent l'Épée sur la cuisse droite; en sorte que la poignée & le pommeau montent sur le devant presque jusqu'à l'épaule. Dans une allocution, ce Prince a pourtant l'Épée du côté gauche; ce qui

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. VIII. pag. 403, 404.

(*b*) Homer. Iliad. L. IX. v. 152.

(*c*) Virg. Æneid. L. VIII. v. 459. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 58. & *suiv.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 758, 759.

se remarque aussi, quoique rarement, en d'autres, sur les monumens du même Empereur. Les soldats portent l'Épée sur la cuisse droite, à la colomne de Marc-Aurele.

Dans l'arc de Septime Sévere, l'empereur & les soldats portent l'Épée sur la cuisse droite; il s'en trouve pourtant trois qui l'ont sur la gauche. Dans la colomne de Théodose, les soldats la portent de même sur la cuisse droite; cela revient à ce que dit Polybe, que les soldats Romains portoient sur la cuisse l'Épée qu'ils appelloient Espagnole, dont la trempe étoit excellente. Josephe, Liv. 3 de la guerre des Juifs, dit qu'ils en portoient deux, l'une qui étoit plus longue sur la gauche, & sur la droite une autre qui n'avoit que la longueur d'une palme, ou de douze doigts l'un contre l'autre. Cela fait voir que les usages ont changé selon les tems, & peut-être selon les lieux. Ce qui est certain, c'est que Polybe & Horace, qui font porter aux soldats l'Épée sur la cuisse droite, sont autorisés de tous les monumens depuis Trajan jusqu'à Théodose, avec peu d'exception.

L'Épée Espagnole, dont l'usage avoit passé aux Romains, avoit la lame fort large & longue d'environ un pied & deux ou trois pouces, M. Fabretti prétend que les Épées des cavaliers étoient plus longues que celles des piétons, & se plaint que dans la dernière édition de la colomne on a représenté ces Épées des cavaliers beaucoup plus courtes qu'elles ne sont sur le marbre, sur-tout à l'endroit où la cavalerie Romaine poursuit la Sarmate. L'Épée des cavaliers Romains, dit-il, est là deux fois plus longue que celle des piétons. On la mesure certainement sur la taille de ceux qui la portent, sur-tout quand ils sont en grand nombre; or nous la voyons sur des centaines d'hommes.

Le premier monument où elle se voit, est l'écu ou le bouclier de Scipion. L'Épée y est représentée comme nous venons de la décrire. Celle des Espagnols y est tout à fait semblable à celle des Romains. Les Epées sont à peu près les mêmes sur tous les monumens de Trajan; elles paroissent d'une égale longueur, mais un peu plus pointues sur la colomne de Marc-Aurele, & sur l'arc de Sévere. Les Romains les portoient beaucoup plus courtes du tems de Constantin & de Théodose le grand, comme nous le voyons sur la colomne de Théodose, où les lames ne paroissent pas avoir plus de huit pouces de longueur.

On trouve des Épées plus longues en certains monumens; celles dont Trajan & ceux de sa suite se servent dans la chasse aux ours, ont des lames de deux pieds de long; d'autres, qui se trouvent sur les sépulcres des particuliers, sont quel-

quefois plus longues que celles-là. Mais, les Épées des cohortes & des légions, que nous voyons sur les colomnes & sur les arcs, sont telles que nous venons de les décrire, toujours courtes, quoique de différente longueur, & cela revient à ce que dit Silius Italicus, que les javelots & les courtes Épées sont les plus propres au combat.

L'Épée des Etrusques, représentée en quelques monumens, étoit un peu plus longue que la Romaine ; celle des Daces étoit aussi plus longue & courbée comme une faucille.

L'Épée de Prusias, dont l'image est représentée dans l'antiquité, expliquée par D. Bernard de Montfaucon, a une lame d'environ deux pieds de long. Un Grec qui est auprès de lui, & dont la figure est à moitié cassée, a une Épée encore plus longue que celle de Prusias. Celle de Télamon, donnée dans le même ouvrage, étoit de la même forme que celle-ci ; mais, on n'en peut voir qu'une partie, parce que le reste est caché derrière ce héros & sa femme.

Les Épées des Amazones, & des Grecs qui leur donnent bataille dans l'image que D. Bernard de Montfaucon représente dans le même ouvrage, ont des lames fort longues. Nous en voyons aussi sur les marbres Romains, dont la lame a environ deux pieds de long. On ne trouve point dans les vieux monumens d'Épée qui ne se rapporte entièrement à quelqu'une de celles qu'on vient de décrire. On sçait que les Épées des Perses s'appelloient *Acinaces*. L'Épée des Thraces étoit appellée *Harpé* ; la lame faisoit un angle obtus, comme on voit dans un monument donné par Boissard, mais plus fidelement depuis par M. Fabretti.

Nous voyons dans la vie de Lycurgue, écrite par Plutarque, que les Spartiates avoient des Épées si courtes que l'on en faisoit des railleries, en disant que les bateleurs les avaloient sur les théâtres. Et en général, ainsi qu'on vient de le voir, les Épées des Anciens étoient assez courtes. D'où sont donc venues ces longues Épées dont on se sert aujourd'hui, & avec lesquelles on tue l'ennemi sans le joindre ? Plutarque parle en quelqu'endroit des longues Épées des Cimbres. Apparemment cet usage est venu des peuples qui combattoient de dessus des chameaux & des dromadaires, & qui par conséquent avoient besoin de longues Épées ; les courtes ne leur auroient servi de rien.

EPÉENS, *Epei*, Ἐπεοὶ, nom que les Eléens porterent pendant quelque tems. *Voyez* Elide.

EPÉNETE, *Epænetus*, (*a*)

(*a*) Ad Rom. Epist. c. 16. v. 5.

Ἐπαίνετος, disciple de St. Paul, fut apparemment un des premiers qu'il convertit étant en Asie, puisqu'il l'appelle, *les prémices de l'Asie*. Les Grecs font sa fête le 30 de juillet, avec les Saints Crescent & Andronique; & ils disent d'eux tous, qu'ils moururent en paix, après avoir prêché la foi de Jesus-Christ en divers endroits. Dorothée fait Saint Epénete évêque de Carthage.

EPÉNÉTUS, *Epænetus*, (*a*) Ἐπαίνετος, certain Athénien qui fut arrêté par Stéphanus, comme coupable d'adultere. Stéphanus, pour mieux réussir dans son dessein, usa de ruse. Il attira Épénétus à la campagne, sous prétexte de quelque cérémonie religieuse; & lorsque celui-ci s'y attendoit le moins, Stéphanus le saisit, & ne le remit en liberté, qu'après qu'il lui eut promis de lui donner trente mines. Cette affaire eut des suites, dont on peut voir le détail dans la harangue de Démosthène contre Nééra.

EPENTHESE, *Epenthesis*, (*b*) du Grec ἐπὶ, ἐν, *in*, en, dans, & τίθημι, *pono*, je mets. C'est une figure de diction, qui se fait lorsqu'on insere une lettre ou même une syllabe au milieu d'un mot; c'est une liberté que la langue Latine accordoit à ses Poëtes, soit pour allonger une voyelle, soit pour donner une syllabe de plus à un mot. Notre langue est plus difficile. Ainsi, Lucrèce ayant besoin de rendre longue la première syllabe de *religio*, a redoublé l'*l* :

Tantùm relligio potuit suadere malorum.

Virgile, ayant besoin de trouver un dactyle dans *alitum*, au lieu de dire régulièrement *ales*, *alitis*, & au génitif pluriel *alitum*, a dit *alituum* :

Alituum pecudumque genus sopor altus habebat.

Alituum pro *alitum*, *metri causâ addidit syllabam*, dit Servius sur ce vers de Virgile.

Juvénal a dit *induperator* pour *imperator* :

Romanus, Graïusque, ac barbarus induperator
Erexit.

& un peu plus haut il avoit dit:

Quales tunc epulas ipsum glutisse putamus
Induperator.

On trouve aussi *relliquias* pour *reliquias*. Ce sont autant d'exemples de l'Épenthese.

EPÉRATUS, *Eperatus*, (*c*) Ἐπήρατος, Spartiate du nombre de ceux qui furent Éphores durant la guerre du Péloponnèse.

EPÉRITUS, *Eperitus*, (*d*) Ἐπήριτος, faux nom qu'Ulysse se donne lui-même.

(*a*) Demost. Orat. in Neær. p. 871.
(*b*) Virg. Æneid. L. VIII. v. 27. Juven. Satyr. 4. v. 28, 29. Satyr 10. v. 138, 139.
(*c*) Xenoph. p. 462.
(*d*) Homer. Odyss. L. XXIV. v. 306.

ÉPERON, (a) que les Latins appelloient *Rostrum*, partie d'un vaisseau. C'étoit une poutre qui avançoit, munie d'une pointe de cuivre, & quelquefois de fer. Les Grecs l'appelloient ἔμβολον, les Latins aussi *embolus*, mais plus ordinairement *rostrum*. L'épithete d'un navire est assez souvent *chalcembolos*, qui a un Éperon de cuivre; les Éperons étoient de cuivre ou de fer. *Ces Éperons*, dit Pline, *munis de cuivre & de fer, pour frapper les vaisseaux ennemis. Ce bélier*, dit Vitruve, *avoit un Éperon d'acier, tout de même que les navires longs;* il parle-là du bélier, machine pour les sieges.

L'Éperon étoit, pour ainsi dire, la principale arme du vaisseau; & on s'en servoit pour percer les vaisseaux des ennemis, & pour les choquer violemment, jusqu'à les couler à fond. Cet Éperon étoit à fleur d'eau; voilà pourquoi Virgile dit au V. livre de l'Énéide, que la mer étoit fendue par les rames & par les Éperons, qui faisoient une espèce de bruissement en sillonnant la mer. Lucain en parle de même. Il étoit ainsi placé pour frapper le vaisseau en un endroit où l'eau pût d'abord entrer à grands flots par le trou, pour submerger le navire percé. C'est ainsi, selon Polybe, qu'Attale, monté sur un vaisseau à huit rangs de rames, perça un vaisseau ennemi dans la partie qui étoit dans l'eau, & le coula d'abord à fond; voilà pourquoi, selon le même, on tâchoit de tourner la proue du côté des ennemis, parce qu'on recevoit ainsi le coup au-dessus de l'eau; au lieu que quand on le recevoit dans l'eau, le mal étoit sans remede. C'est ce qu'on ne comprend pas bien; car, si l'Éperon du navire qui frappoit, étoit ou dans l'eau ou à fleur d'eau, il falloit nécessairement qu'il perçât le vaisseau à la même hauteur. Il sembleroit plus à propos de dire qu'ils tâchoient de présenter la proue, afin que l'ennemi venant frapper de l'Éperon, se fît percer lui-même en choquant contre l'Éperon opposé. Quoi qu'il en soit, voilà ce que Polybe rapporte.

Dans un combat naval que présente D. Bernard de Montfaucon, presque tous les Éperons des proues sont hors de l'eau, & plusieurs navires ont deux Éperons de même forme, l'un sur l'autre, mais à quelque distance. Ce fut Ariston, Corinthien, selon Diodore de Sicile, qui persuada aux Syracusains, dont la ville étoit alors assiégée par les Athéniens, de faire leurs proues plus basses & plus courtes; ils suivirent son conseil, & cela leur procura la victoire; car, les Athéniens avoient des proues fort

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 212, 213, 241, 251, 253, 261, 262, 291.

élevées & foibles; en ſorte que leurs Éperons élevés au-deſſus de l'eau ne frappoient que les parties les plus élevées, & faiſoient peu de dommage aux vaiſſeaux ennemis; au lieu que ceux des Syracuſains, qui avoient des proues fortes & baſſes, couloient ſouvent à fond, d'un ſeul coup, les trirèmes des ennemis. On a vu des vaiſſeaux qui avoient juſqu'à ſept Éperons.

EPERVIER, *Accipiter*. (*a*) On voit ſouvent Oſiris repréſenté ſur les monumens avec une tête d'Épervier, parce que, dit Plutarque, cet oiſeau a la vue perçante & le vol rapide, ce qui convient au Soleil, qui eſt le même qu'Oſiris. Saint Clément d'Alexandrie dit que l'Épervier eſt le ſymbole du Soleil, & l'Ibis celui de la Lune. Les prêtres d'Égypte, dit Élien, nourriſſoient pluſieurs Éperviers comme des oiſeaux conſacrés à Apollon; c'eſt pour cela qu'on appelloit ces prêtres *Hieracoboſcos*, nourriciers d'Éperviers. Apollon étoit, phyſiquement parlant, le même que le Soleil, qui étoit Oſiris chez les Égyptiens. On le voit avec la tête d'Épervier dans la table Iſiaque, où il eſt aſſis, & tient de ſa main un grand bâton recourbé par le haut, comme un bâton augural; & il a ſur la tête, un grand vaiſſeau, dans lequel eſt un autre vaiſſeau rond; on ne ſçait par quel myſtère, ou plutôt par quelle ſuperſtition.

Le culte de l'Épervier étoit reçu dans toute l'Égypte; & cet animal & tous ceux qui vivent de chair crue, étoient nourris des oiſeaux que les oiſeleurs prenoient; ils faiſoient la dépenſe de les baigner à l'eau chaude, & de leur fournir des parfums. Leur retraite étoit bien garnie, & proprement meublée de ce qui leur étoit néceſſaire. Ils avoient grand ſoin de leur fournir les moyens de perpétuer leur eſpèce, & à cet effet, ils entretenoient des femelles les plus aimables. Si quelque animal mouroit, on le regrettoit comme on regretteroit l'enfant le plus chéri, & on l'enterroit avec une pompe qui étoit ſouvent au-deſſus des facultés.

EPÉUM, *Epeum*, Ἤπειον, (*b*) ville du Péloponnèſe, ſituée, ſelon Xénophon, entre Maciſte & Hérée. Les Éléens, dit cet Auteur, demandoient qu'on leur abandonnât Epéum, alléguant pour raiſon, qu'ils avoient acheté tout ce canton, pour la ſomme de trente talens, à ceux qui poſſédoient auparavant la ville, & qu'ils avoient payé cette ſomme. Mais, les Lacédémoniens, qui jugeoient qu'il n'y a rien de plus injuſte que d'acheter & d'enlever de force,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 290, 311. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 377. Tom. IV. p. 201. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 88. T. IX p. 34.

(*b*) Xenoph. p. 492. Herod. L. IV. c. 148. Plin. T. I p. 195.

comme les Éléens avoient fait la ville d'Epéum, les obligerent de la laisser en liberté.

Cette ville, au rapport d'Hérodote, dut sa fondation aux Minyens. Elle étoit dans l'Arcadie, s'il en faut croire Pline. Son nom s'écrit diversement dans les Auteurs. Xénophon dit Epéum; Pline, aussi bien qu'Hérodote, Epium; Cellarius écrit Æpium, & la met avec d'autres villes, dont la situation est inconnue. C'est aussi l'orthographe que suit Polybe. D'Ablancourt dans sa traduction de l'histoire Grecque de Xénophon, écrit Épée.

EPÉUS, *Epeus*, Ἐπειός (*a*) l'un des fils d'Endymion, succéda à son pere au royaume d'Elide. *Voyez* Elide.

EPÉUS, *Epeus*, Ἐπειός, (*b*) fils de Panopée, fut un fameux ingénieur. Au siege de Troye, il inventa une machine propre à battre les murs & les remparts des Troyens; & ce cheval de bois dont les Poëtes ont fait tant de bruit, n'étoit autre chose que cette machine, & peut-être cella-là même qui depuis fut appellée le bélier; du moins c'est le sentiment de Pline. *Equum qui nunc aries appellatur, in muralibus machinis Epeum ad Trojam dicunt invenisse.* Pausanias s'en explique encore plus nettement dans ses Attiques. *Pour s'imaginer*, dit-il, *que le cheval de bois fût autre chose qu'une machine de guerre, il faut croire que les Troyens avoient perdu l'esprit.* Ainsi, quand on veut trouver la vérité dans les Poëtes, il ne faut que dépouiller leurs idées du merveilleux, dont ils ont accoûtumé de les revêtir.

Epéus ne s'est pas rendu moins fameux par son habileté dans les exercices athlétiques. Achille dans l'Iliade, ayant promis une belle mule pour le vainqueur au combat du ceste, & une double coupe pour la consolation du vaincu, Epéus se leve aussitôt. Il étoit, selon Homère, d'une taille avantageuse, d'une force éprouvée, & très-exercé dans le combat. D'abord, il met la main sur la mule, & haussant la voix, il dit: » Prenne le ceste contre moi quiconque veut remporter la coupe; car, pour cette mule, il n'y a pas ici un Grec qui ose se flatter de me la ravir; tout me cede dans les combats du ceste. N'est-ce pas assez que je renonce à la gloire des autres combats? Un même homme ne peut pas réussir également en tout; je n'ai qu'une promesse à faire, & je la tiendrai, c'est que je disloquerai tous les membres de mon adversaire, & lui briserai tous les os. Qu'il paroisse donc à ce prix, & sur-

(*a*) Pauf. p. 288.

(*b*) Just. L. XX. c. 2. Pauf. pag. 41, 119, 138, 659. Virg. Æneid. L. II. v. 264. Homer. Iliad. L. XXIII. v. 66. & seq. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 259. Tom. VI. pag. 454.

» tout que ses bons amis ne s'é-
» loignent pas du champ de
» bataille, afin qu'ils le rem-
» portent dans l'état où je
» l'aurai mis. «

Il dit, & la peur fit règner dans tous les rangs un morne silence; il n'y eut qu'un seul homme qui eut le courage de se lever. Ce fut Euryale, fils de Mécistée, fils du roi Talaüs. Euryale, digne fils d'un pere, qui avoit eu tant de réputation, sans s'étonner des bravades du fier Epéus, se leva. Diomede, qui faisoit des vœux pour lui, prenoit soin de l'armer lui-même, & excitoit son audace par ses exhortations. D'abord, pour couvrir sa nudité, il lui met un voile au tour des reins, & arme ses bras d'un cuir de bœuf sauvage plus dur que le fer.

Quand les deux Athletes sont en état, ils se présentent au milieu du champ de bataille, les bras levés, & se chargent avec furie. En un moment, on voit leurs cestes entremêlés; l'air retentit du bruit horrible des coups qu'ils se portent, & la sueur coule de tout leur corps. Après un nombre infini de coups portés avec furie, & éludés avec adresse, Epéus faisant un nouvel effort, prend son tems & décharge un terrible coup sur la joue d'Euryale. Euryale frappé tombe sur le sable, car ses genoux chancelans se dérobent sous lui. Comme on voit quelquefois un gros poisson jetté sur le rivage par la violence du flot qu'excite le violent Borée, & relevé en même tems par le même flot; on voit de même Euryale jetté sur le sable, & relevé par Epéus qui le prend entre ses bras. En même tems, ses compagnons s'approchent & l'emmenent; il est sans mouvement; ses pieds traînent à terre; il vomit des torrens de sang; sa tête est penchée, & il n'a ni connoissance ni sentiment; ceux qui l'emmenent, emportent aussi la double coupe qu'il avoit payée bien cher.

Les Métapontains faisoient honneur de la fondation de leur ville à Epéus, & prétendoient montrer dans leur temple de Minerve, les outils de fer dont il s'étoit servi pour fabriquer le cheval de Troye. Platon lui attribue l'établissement du pugilat; mais, selon ce Philosophe, il partageoit avec Amycus la gloire de cet établissement.

EPHA, *Epha*, Γαίφα, (*a*) contrée d'Arabie. Quelques Auteurs disent que c'étoit seulement une ville; mais, il y faut joindre son territoire. Cette ville & son territoire étoient de la terre de Madian, & situés sur le bord oriental de la mer morte, ou du lac Asphaltite. Il y avoit beaucoup de chameaux & de dromadaires dans l'Epha, & dans tout le païs des Madianites, comme il

(*a*) Isaï. c. 60. v. 6.

paroît par le livre des Juges & par Isaie : *Vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madia & d'Epha.* Les Arabes appellent encore cette ville Gaipha, d'où les Grecs avoient fait Γαίφά, qui se trouve dans les Septante, & par corruption, Ιαιφάρ. Bochart croit que parce que l'Epha, ou Hipha, étoit pleine de chameaux, c'est de ce mot que les Grecs avoient fait ἵππος, *hippos*, qui en leur langue signifie cheval. Saint Jérôme met cette ville ou ce païs d'Epha dans l'Arabie heureuse, apparemment parce que dans Isaïe, après Epha, il est parlé de Saba; mais, au même endroit, Epha est joint à Madian. De plus, Epha est fils aîné de Madian. Enfin, Ptolémée place un bourg nommé Ἔππις, sur le bord oriental du lac Asphaltite, un peu au-dessous de Modian, c'est-à-dire, Madian.

EPHA, *Epha*, (*a*) fils aîné de Madian. Il eut sa demeure dans l'Arabie pétrée. Il donna son nom à la ville d'Epha, nommée par les Septante *Gaipha, ou Gaiphar*, parce qu'ils prononcent assez souvent le haïn comme un G; ainsi, ils lisent *Gasa*, au lieu de *Hasa*; Gomorrhe, au lieu de *Homorrhe*. La ville d'Epha & le petit païs d'alentour faisoient partie du païs de Madian, comme on peut le voir dans l'article précédent.

EPHA, *Epha*, (*b*) Γαιφά, fut le cinquième des fils de Jahaddaï. Le nom que les Septante donnent à cet Epha, sembleroit plutôt désigner une femme qu'un homme.

EPHA, *Epha*, Γαιφά, (*c*) troisième femme de Caleb, fut mere de Haran, de Mosa, & de Gezez.

EPHA, *Epha*, autrement Ephi, mesure des Hébreux. On s'en servoit pour mesurer les choses seches; c'est pour cela que l'Écriture parle si souvent d'un Epha de farine. Cette mesure étoit la plus commune chez les anciens Juifs, & servoit de règle pour connoître les autres. C'est pourquoi, lorsque Dieu ordonne aux marchands d'avoir des mesures justes, & de ne point frauder dans le commerce, il se contente de commander qu'on ait un Epha entier & juste. On croit ordinairement que cette mesure, réduite à celle des Romains, contenoit quatre boisseaux & demi. Chaque boisseau des Romains pesoit vingt livres; ainsi, l'Epha pesoit quatre-vingt-dix livres de bled ou de farine. L'hospitalité de Gédéon est louée, parce qu'il fit cuire un Epha de farine pour un ange seul. Cela auroit pu suffire à la nourriture de quarante-cinq hommes pendant l'espace d'un jour entier; car,

(*a*) Genes. c. 25. v. 4.
(*b*) Paral. L. I. c. 2. v. 47.
(*c*) Paral. L. I. c. 2. v. 46.

la portion de chaque ouvrier n'étoit que de deux livres de pain par jour.

EPHÉBUS, *Ephebus*, (*a*) sorte de coupe des Anciens. C'est un des monumens dont on ne nous a conservé que le nom.

EPHEDRE, *Ephedrus* Ἔφεδρος, nom que l'on donnoit à un athlete impair. On trouvera une longue explication de ce mot sous l'article d'Athlete, au chiffre XXV.

EPHEPHI, *Ephephi*, (*b*) nom d'un des mois de l'année Égyptienne. Il répondoit au mois Tamuz des Juifs, & au mois Panémus des Macédoniens.

EPHER, *Epher*, ὀφὲρ, (*c*) nom d'un païs de Judée, qui fit partie du gouvernement de Benhésed.

EPHER, *Epher*, ὀφὲρ, (*d*) le second des enfans de Madian.

EPHER, *Epher*, Ἄφερ, (*e*) un des enfans d'Ezza. Il est nommé le troisième.

EPHER, *Epher*, ὀφὲρ, (*f*) chef de la famille dans la demi-tribu de Manassé.

EPHESE, *Ephesus*, Ἔφεσος, (*g*) ville célebre de l'Asie mineure, dans l'Ionie, étoit située suivant les cartes de M. d'Anville, sur les bords du Caystre à quelque distance de la mer. Elle a porté plusieurs autres noms; car, elle se nomma successivement Alope, Ortygie, Morges, Smyrne, Trachée, Samornion & Ptélée.

Pausanias en fait remonter la fondation avant la transmigration des Ioniens. La Diane d'Éphese, dit-il, est beaucoup plus ancienne que cette époque; & Pindare semble n'avoir pas connu l'antiquité du temple de cette déesse, lorsqu'il a dit que les Amazones l'avoient bâti en allant faire la guerre aux Athéniens & à Thésée. Car, ces Amazones vinrent des rives du Thermodon pour sacrifier à Diane d'Éphese dans son temple, dont elles avoient connoissance, parce que quelque tems auparavant, défaites par Hercule, & précédemment encore par Bacchus, elles s'y étoient réfugiées comme dans un asyle. Ce temple n'a donc point été bâti par les Amazones, mais par Crésus & Ephésus.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 148.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 336. Tom. XVI. p. 202.

(*c*) Reg. L. III. c. 4. v. 10.

(*d*) Paral. L. I. c. 1. v. 33.

(*e*) Paral. L. I. c. 4. v. 17.

(*f*) Paral. L. I. c. 5. v. 24.

(*g*) Strab. p. 632, 639. & *seq.* Pomp. Mel. pag. 78, 79. Solin. pag. 267, 268. Plin. T. I. p. 278. & *seq.* Pauf. p. 16, 399. & *seq.* Ptolem. L. V. c. 2. Herod. L. I. c. 26, 147. L. II. c. 10, 148. L. V. c. 54. Just. L. II. c. 4. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 38. L. XXXVI. c. 41. L. XXXVII. c. 45. L. XXXVIII. c. 37. & *seq.* Plut. T. I. p. 310, 434, 468. Actu. Apost. c. 18. v. 1. & *seq.* c. 19. v. 1. & *seq.* Apocal. c. 2. v. 1. & *seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 16. T. V. p. 576. & *suiv.* Hist. Rom. Tom. VIII. p. 299, 300. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 508. & *suiv.* T. XXX. p. 438. & *suiv.*

Crésus étoit originaire du païs; Ephésus passoit pour être fils du Caystre; & cet Ephésus donna son nom à la ville. Le païs d'Ephese étoit pour lors occupé par des Léleges, peuples de Carie, & encore plus par des Lydiens. Des fugitifs de tout païs, & sur-tout ces femmes que l'on nomme Amazones, vinrent habiter les environs du temple.

Tel étoit l'état d'Ephese lorsqu'Androcle, fils de Codrus, y fit une descente avec les Ioniens qui suivoient ses enseignes. Il chassa d'abord les Léleges & les Lydiens qui tenoient la ville haute. Ceux qui demeuroient autour du temple, lui ayant prêté serment de fidélité, ne furent troublés en aucune façon. Androcle ayant été tué dans un combat contre les Cariens, on rapporta son corps à Ephese, où il fut inhumé.

Strabon ne fait point mention des antiquités fabuleuses d'Ephese, il convient en quelque chose avec Pausanias, en ce qu'il nous donne les Cariens & les Léleges pour les premiers habitans de cette ville. Il ajoûte qu'Androcle ayant chassé une partie de ces peuples, s'établit avec la colonie qu'il avoit amenée avec lui, au tour de l'Athénée & de l'Hypélée, s'étant même emparé des hauteurs qui étoient aux environs du Corréssus. Leurs habitations n'éprouverent aucun changement jusqu'au tems de Crésus. Depuis, ayant quitté les montagnes, ils vinrent demeurer autour du temple; ce qui dura jusqu'à Alexandre. Lysimaque fit entourer la ville de murs, & voyant que les habitans n'abandonnoient pas volontiers leurs premières habitations, il attendit l'occasion d'une pluie; il fit alors boucher tous les conduits par où l'eau avoit coûtume de s'écouler. La ville se trouvant inondée, les Ephésiens passerent sans difficulté, où Lysimaque jugea à propos. Il donna à la ville le nom de sa femme Arsinoé, mais l'ancien nom prévalut. Il y avoit un Sénat établi pour gouverner la ville. Ce corps de magistrature, s'associant ceux que l'on appelloit *Adsciticii*, disposoit de toutes choses. Pausanias dit que Lysimaque transféra à Ephese les habitans de Lébédos & de Colophon, deux villes qu'il avoit détruites. Du tems de Strabon, cette ville augmentoit tous les jours à cause de sa situation avantageuse, & elle étoit alors le plus grand entrepôt qu'il y eût dans ces cantons.

II. Ephese fut autrefois une ville très-illustre, puisqu'Étienne de Byzance l'appelle Epiphanestate; & Pline, une des lumières de l'Asie. Mais, rien n'a plus contribué à son illustration & à sa célébrité, que son temple de Diane. Nous en avons déjà parlé sous l'article de Diane d'Ephese. Nous ajoûterons encore ici quelques réflexions sur cet objet, & sur quelques autres non moins intéressans.

Ce grand édifice qui a passé pour une des sept merveilles du monde, étoit situé au pied d'une montagne, & à la tête d'un marais. Pline croit qu'on choisit ce lieu marécageux comme moins exposé aux tremblemens de terre ; mais aussi l'on s'engagea à une dépense effroyable ; car, il fallut faire des caves pour vuider les eaux qui s'écouloient de la colline, les jetter dans le marais, & de-là dans le Caystre. Ce sont ces caves que l'on prend mal à propos pour un labyrinthe ; cette opinion est appuyée sur celle de Philon de Byzance. Ce merveilleux temple, construit aux dépens des plus puissantes villes d'Asie, deux cens ans avant que Pline en parlât, avoit 425 pieds de long, sur 220 de large. On y voyoit 117 colonnes, dont les rois d'Asie avoient fait la dépense, & ces colonnes avoient 60 pieds de haut. Il y en avoit trente-six couvertes de bas-reliefs, parmi lesquelles il s'en trouvoit une de la main de Scopas, sculpteur fameux. Chersiphron fut l'architecte de cet édifice. Il n'en reste aujourd'hui que quelques gros quartiers qui n'ont rien de surprenant que leur épaisseur ; la plûpart sont de brique, revêtus de marbre, & il paroît qu'ils étoient ornés de plaques de bronze. On ne voit plus parmi ces débris, que quatre ou cinq colonnes cassées.

Ce n'étoit pas le premier temple que les Ephésiens eussent bâti à l'honneur de Diane. Il n'en faut point d'autre preuve que ce que nous avons dit ci-dessus d'après Pausanias. On sçait l'histoire d'Erostrate. Cet insensé brûla le temple d'Ephese, la même nuit que naquit Alexandre le Grand, le sixième jour du mois que les Grecs nommoient Hécatombéon, la première année de la 106.e Olympiade, & l'an 359 avant J. C. Cet extravagant vouloit immortaliser son nom par cette action, quoique Xerxès, roi des Perses, ruinant dans l'Asie les temples des dieux, eût épargné celui-ci. Sur quoi Timée l'historien dit froidement, comme l'a remarqué Longin, *qu'il ne falloit pas s'en étonner, puisque Diane étoit absente, & qu'elle se trouvoit alors occupée à l'accouchement d'Olympias, mere du grand Alexandre*. Les devins publierent alors, *qu'un flambeau qui s'allumoit cette nuit, devoit un jour embraser toute l'Asie*.

On rétablit depuis ce temple ; & Alexandre qui prit cette ville la troisième année de la 111.e Olympiade, & l'an 334 avant J. C., offrit aux Ephésiens de leur fournir toutes les sommes nécessaires, pour le rendre aussi magnifique qu'il étoit, s'ils vouloient mettre son nom dans l'inscription ; mais, ils lui répondirent avec beaucoup de politesse, *qu'il ne convenoit pas à un dieu de dresser des temples à d'autres divinités*.

Strabon, qui rapporte ce fait, assure que Chersiphron fut bien

le premier architecte du temple de Diane, mais qu'un autre architecte l'augmenta. Après l'incendie d'Erostrate, les Ephésiens vendirent les colonnes qui avoient servi au premier, & tous les bijoux des dames de la ville furent convertis en argent, pour faire un édifice beaucoup plus beau que celui qu'on avoit brûlé. Cheiromocrate en fut l'architecte; c'est lui qui fit bâtir la ville d'Alexandrie, & qui du mont Athos voulut faire la statue d'Alexandre. On voyoit dans le temple des ouvrages des plus fameux sculpteurs de Grece. L'autel étoit presque tout de la main de Praxitele. Strabon en parle pour l'avoir vu du tems d'Auguste; & le droit d'asyle, dit cet Auteur, s'étendoit jusqu'à cent vingt-cinq pieds aux environs. Mithridate avoit réglé cet asyle à un trait de flèche. Marc-Antoine doubla cet espace, & y ajoûta une partie de la ville; mais, Tibere, pour éviter les abus qui se commettoient à l'occasion de ces sortes de droits, abolit celui d'Ephese. On ne marqua l'asyle sur les médailles de cette ville, qu'après que l'empereur Philippe le vieux y eut passé, encore ce ne fut que sur celles d'Otacilla; le revers représentoit la diane d'Ephese avec ces attributs, le soleil d'un côté & la lune de l'autre. Nous avons une médaille de Philippe le jeune au même type, mais la légende y est différente. Celle qui est frappée à la tête d'Etruscilla, représente Diane avec ses attributs & des cerfs; la légende est la même que celle de la médaille d'Otacilla. Pour ce qui est de l'arrivée de Philippe à Ephese, elle est marquée sur une médaille de cet Empereur, dont le revers est chargé d'un vaisseau qui va à la voile.

Du tems d'Hérodote, la ville d'Ephese étoit éloignée du temple de Diane; mais, cet Auteur ne parle pas de la statue d'or que l'on y avoit placée, selon Xénophon. Strabon assure que les Ephésiens, par reconnoissance, avoient dressé dans leur temple une statue dor à Artémidore. Syncelle, qui assure que ce temple fut brûlé, parle apparemment d'un incendie particulier, dont on répara le dommage, sans en changer le dessein; ainsi le temple que Pline a décrit, étoit le même que celui que Strabon avoit vu. Ce même temple fut dépouillé & brûlé par les Scythes, l'an de J. C. 263. Les Goths le pillerent sous l'empereur Gallien. Nous avons plusieurs médailles, sur le revers desquelles ce temple est représenté avec un frontispice, tantôt à deux colomnes, à quatre, à six, & même jusques à huit, aux têtes des empereurs Domitien, Adrien, Antonin Pie, Aurele, Lucius Vérus, Septime Sévère, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre Sévère, Maximin.

Outre les bas-reliefs & les statues, ce temple devoit être

orné de tableaux merveilleux; car, Apelle & Parrhasius, les deux plus fameux peintres de l'antiquité, étoient d'Ephese. Autour des ruines de ce temple se voient les débris de plusieurs maisons bâties de briques, dans lesquelles logeoient peut-être les prêtres de Diane, qui venoient souvent de bien loin pour être honorés de cette dignité. On leur confioit le soin des Vierges prêtresses, mais ce n'étoit qu'après les avoir fait eunuques. Nous avons peu de villes dont il reste autant de médailles; les unes nous apprennent qu'elle fut trois fois Néocore des Césars, & une fois de Diane. Les autres qu'elle fut bâtie à l'occasion d'un sanglier. On prouve par quelques-unes que ses citoyens se qualifioient du titre de premiers peuples d'Asie. La plûpart de ces pièces représentent Diane, en chasseresse, ou à plusieurs mammelles, ou parée de ses attributs.

En sortant des ruines du temple, on trouve un marais rempli de joncs & de roseaux, lequel se dégorge dans le Caystre. Au-delà de cette rivière est un lac assez bourbeux. Il faut que ce soit le lac de Sélinussa de Strabon. En allant au port, on voit sur le bord de la rivière, beaucoup d'anciennes ruines & de vieux marbres. C'étoit-là proprement le quartier d'Ephese, que Lysimaque avoit fait bâtir, où se trouvoient les arsenaux dont parle Strabon. On passe le Caystre à quelques pas de-là, dans un bac à corde; pour aller de Scalanova à Smyrne, sans venir passer sur le pont. C'est encore l'ancien chemin d'Ephese à Smyrne; car, c'est le plus court, & Strabon assure qu'il alloit en droiture d'une de ces villes à l'autre; c'est aujourd'hui le chemin le plus dangereux.

Quoique la plaine d'Ephese soit belle, néanmoins la situation de Smyrne a quelque chose de plus grand, & la colline qui en termine le golfe, est comme un théâtre destiné pour représenter une belle ville; au lieu qu'Ephese est dans un bassin. D'ailleurs, quoique cette ville ait été le siege du proconsul Romain, & le rendez-vous des étrangers qui alloient en Asie, son port n'a jamais été comparable à celui de Smyrne. Celui d'Ephese, à l'occasion duquel on a frappé tant de médailles, n'est qu'une rade découverte & exposée; il n'est plus fréquenté à présent. Autrefois les bâtimens entroient dans la rivière, mais la barre a été depuis comblée de sable.

On doit se rappeller que pendant les guerres des Athéniens & des Lacédémoniens, Ephese avoit la politique de vivre en bonne intelligence avec le parti le plus fort; que le jour de la naissance d'Alexandre, les devins de cette ville se prirent tous à crier, que le destructeur de l'Asie étoit venu au monde; qu'Alexandre le Grand, sur lequel la prophétie étoit tombée,

vint à Ephese après la bataille du Granique, & qu'il y rétablit la Démocratie ; que la place fut prise par Lysimaque, l'un de ses successeurs ; qu'enfin Antigonus l'occupa à son tour, & y saisit les trésors de Polysperchon.

Ce fut à Ephese qu'Annibal s'aboucha avec Antiochus, pour prendre de concert des mesures contre les Romains ; le Proconsul Manlius y passa l'hiver, après la défaite des Galates. Rien n'est plus effroyable que le massacre des Romains en cette ville, par les ordres de Mithridate. Lucullus fit de grandes fêtes à Ephese. Auguste, Pompée & Cicéron ont voulu voir cette ville célebre. On y dressa des temples à Jules César & à la ville de Rome. Scipion, beau-pere de Pompée, eut moins de respect pour Ephese, car il se saisit des trésors du temple. Ephese fut rebâtie par les soins de Tibere. D'un autre côté, les Perses la pillerent dans le troisième siecle, & les Scythes ne l'épargnerent pas quelque tems après. Il y a beaucoup d'apparence que le fameux temple de Diane fut détruit sous Constantin, ensuite de l'édit par lequel cet Empereur ordonna de renverser tous les temples des Payens.

III. Ephese avoit donné le jour à plusieurs fameux personnages. Le premier est Héraclite connu par son chagrin misanthrope, & les larmes continuelles qu'il versoit, dit-on, en considérant les miseres de la vie humaine. Le second est Hermodore, qui donna lieu de dire que les Ephésiens méritoient tous d'être étranglés, jusqu'aux enfans, pour avoir chassé Hermodore, le seul homme de bien qu'il y eût parmi eux, en ajoutant : *Qu'aucun d'entre nous ne soit homme de bien, ou que cela soit ailleurs & parmi d'autres.* Cet Hermodore paroît avoir fait quelques loix pour les Romains.

Hipponax, Poëte, étoit aussi né à Ephese, aussi-bien que les peintres Apelle & Parrhasius. Les ouvrages de ce dernier, vantés par l'antiquité, lui acquirent une réputation qui fut un peu ternie par une vanité qui le rendit insupportable.

L'orateur Alexandre, surnommé Lychnus, est encore compté parmi les grands hommes natifs d'Ephese. Il gouverna la République, composa une histoire, & laissa des poëmes, où il faisoit une description des choses célestes & de chaque partie de la terre.

Saint Paul vint à Ephése pour la premiere fois, l'an de Jesus-Christ 54 ; il n'y séjourna que peu de jours, parce qu'il alloit à Jérusalem. Il promit aux Juifs d'Ephese, qui l'invitoient à y demeurer quelque tems, qu'il y reviendroit quelque jour. En effet, il y revint quelques mois après, & y demeura pendant trois ans, jusqu'à l'an 57, qu'il fut obligé

d'en sortir pour une sédition causée par l'orfévre Démetrius, dont le principal commerce consistoit à faire des niches, ou des figures d'argent de la Diane d'Ephese. C'est de-là que Saint Paul écrivit sa première Epître aux Corinthiens.

Les Ephésiens étoient fort adonnés aux arts curieux, à la magie, aux sortilèges, à l'astrologie judiciaire. Les lettres ou les caractères d'Ephese, *Ephesia grammata*, étoient passés en proverbe, pour marquer des caractères magiques. Un jour, quelques Juifs qui se mêloient d'exorciser des possédés pour de l'argent, ayant exorcisé un Energumene au nom de Jesus-Christ, que Saint Paul prêchoit, le possédé se jetta sur eux, les maltraita, les chassa, & les laissa tous nus, en leur disant ; *Je connois Jesus, & je sçais qui est Paul ; mais vous, qui êtes-vous?* Cet accident remplit de crainte tous les habitans d'Ephese, Juifs, & Gentils ; & plusieurs personnes qui s'étoient attachées aux arts curieux, brûlerent publiquement les livres qu'ils en avoient, dont le prix montoit à une somme très-considérable.

L'Apôtre passa encore à Ephese en allant à Rome, l'an de Jesus-Christ 65. Étant à Rome dans les liens, il écrivit aux Ephésiens une lettre fort pathetique & fort touchante, & en même tems fort relevée & fort sublime. Il mourut l'année suivante, de Jesus-Christ 66.

Aquila & Priscille, hôtes de Saint Paul, vinrent de Corinthe à Ephese avec lui, & y firent quelque séjour. Apollon, Juif d'Alexandrie y vint aussi, & y prêcha. On sçait que l'Apôtre Saint Jean y passa une grande partie de sa vie, & qu'il y mourut. La Sainte Vierge y mourut aussi, & y fut enterrée, selon les peres du Concile d'Ephese, qui marquent qu'on y voyoit son tombeau, & que la cathédrale de la même ville étoit dédiée sous son nom. Enfin, on assure que Marie Magdeleide étant venue dans la même ville, y mourut en paix.

Saint Timothée, disciple de Saint Paul, fut établi premier évêque d'Ephese par cet Apôtre, qui lui imposa les mains; ce qui n'empêchoit pas que Saint Jean l'Évangéliste ne résidât dans la même ville, & n'y fît les fonctions d'Apôtre, & n'eût inspection sur toute la Province. S'il est vrai que Saint Timothée ne soit mort qu'en l'an 97, sous l'empire de Nerva, & sous le proconsul Péregrin, Saint Jean étant encore dans l'isle de Pathmos, on ne peut guère s'empêcher de dire que l'Ange d'Ephese à qui Saint Jean écrit, ne soit Saint Timothée. Il lui donne de grandes louanges, mais il lui fait un reproche, qui est qu'il s'étoit relâché de sa première charité. Il ajoûte : *Souvenez-vous donc de l'état d'où vous êtes déchu ; faites-en pénitence, & rentrez dans la pratique de vos premiè-*

ses œuvres ; ſinon, je viendrai à vous, & j'ôterai votre chandelier de ſa place, ſi vous ne faites pénitence. Ce Saint ſouffrit le martyre à Epheſe, & fut enterré ſur une montagne près de la ville. Il eut pour ſucceſſeur ſaint Onéſime.

V. Cette ville eſt préſentement nommée Efeſo par les Italiens, & Aiaſalouë par les Turcs à qui elle appartient. Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'un miſérable village, habité par un petit nombre de familles Grecques. La citadelle, où les Turcs ſe ſont retirés, eſt ſur un tertre, qui s'étend du nord au ſud, & domine toute la plaine ; c'eſt peut-être le mont Pion de Pline. L'enceinte de cette citadelle, fortifiée par pluſieurs tours, n'a rien de magnifique ; mais, à quelques pas, du côté du midi, on voit les reſtes d'une autre citadelle plus ancienne, beaucoup plus belle, & dont les ouvrages étoient revêtus des plus beaux marbres de l'ancienne Epheſe.

Il y reſte encore une porte de fort bon goût. Nous ignorons pour quelle raiſon on l'appelle la porte de la perſécution. Elle eſt remarquable par trois bas-reliefs encaſtrés ſur ſon ceintre. Celui qui eſt à la gauche, a été le plus beau, mais il eſt le plus maltraité. Il repréſente une bacchanale d'enfans, qui ſe roulent ſur des pampres de vigne. La porte de la perſécution décline du ſud au ſud-eſt ; elle étoit défendue par des ouvrages aſſez irréguliers ; que l'on avoit agrandis ſuivant le beſoin, comme on le connoît par les ruines ; car, à meſure qu'ils s'éboulent, ils laiſſent voir d'autres ouvrages de marbre qui ont été recouverts.

Au ſud, & au pied de la colline où eſt bâti le château, eſt ſituée l'égliſe de ſaint Jean, convertie en moſquée. On ne ſçait ſi c'eſt celle que Juſtinien y fit bâtir ; mais, il eſt certain que c'eſt de ce grand Evangéliſte que vient le nom d'Aiaſalouë, ſous lequel Epheſe eſt connue des Grecs & des Turcs. Les Grecs appellent ſaint Jean *Aios ſcologos*, au lieu d'*Agios theologos*, le ſaint Théologien, parce qu'ils prononcent le ϑ comme un Σ ; d'Aios ſcologos ils ont fait Aiaſalouë. Le dehors de cette egliſe n'a rien d'extraordinaire. On dit qu'il y a de belles colomnes en dedans ; mais, les plus belles pieces des ruines d'Epheſe ont été emportées à Conſtantinople pour les moſquées royales.

L'aquéduc, aujourd'hui à moitié ruiné, eſt à l'eſt ; c'étoit l'ouvrage des empereurs Grecs, de même que la citadelle ruinée. Les piliers qui ſoutiennent les arcades, ſont bâtis de très-belles pieces de marbre, entremêlés de morceaux d'architecture, & l'on y lit des inſcriptions qui parlent des premiers Céſars. Cet aquéduc conduiſoit à la citadelle & à la ville, les eaux de la fon-

taine Halitée, dont a parlé Pausanias. Cette ville s'étendoit principalement du côté du midi, & tout ce quartier n'est rempli que de ruines; mais, Ephese a été renversée tant de fois, qu'on n'y reconnoît plus rien.

ÉPHÉSIENS, *Ephesii*, Ἐφέσιοι, habitans de la ville d'Ephese. *Voyez* Ephese.

ÉPHESTIES, *Ephestia*, (a) étoient des fêtes de Vulcain, où trois jeunes garçons portant des torches allumées, couroient de toute leur force; & celui qui atteignoit le but le premier, sans avoir éteint sa torche, gagnoit le prix destiné à cette course.

EPHESTION, *Ephæstion*, Ἡφαιστίων, (b) favori d'Alexandre le grand. Comme ils avoient été élevés ensemble, le Roi lui faisoit part de tous ses secrets, & personne n'osoit lui parler si librement que lui; mais, il usoit de cette liberté avec tant de discrétion & de réserve, qu'il paroissoit le faire moins par inclination & par goût, que pour obéir au Roi qui le vouloit ainsi. Ils étoient de même âge, mais Ephestion avoit sur lui l'avantage de la taille. C'est pour quoi, lorsqu'il se présenta avec le Roi devant la mere, la femme & les deux filles de Darius, prisonnieres, ces Princesses le prirent pour le Roi, & lui rendirent leurs respects. Quelques Eunuques d'entre les captifs leur montrant qui étoit Alexandre, Sysigambis se jetta à ses pieds & lui demanda pardon, s'excusant sur ce qu'elles ne l'avoient jamais vu. Le Roi la relevant, lui dit: *Non, ma mere, vous ne vous êtes point trompée; car celui-ci est aussi Alexandre.*

Depuis, ce Prince ayant épousé Statira, fille aînée de Darius, donna sa sœur à Ephestion. Un jour que le Roi lisoit une lettre d'Olympias sa mere, ce favori qui avoit coûtume d'avoir part à tous ses secrets, la lut aussi de dessus l'épaule d'Alexandre. Ce Prince ne s'y opposa point; mais, tirant en même tems de son doigt l'anneau qui lui servoit de cachet, il le lui mit sur la bouche, comme pour lui dire qu'il falloit garder le secret.

Tont cela prouve combien Ephestion étoit grand ami du Roi. Cratérus seul sembloit pouvoir le lui disputer. Comme Ephestion louoit les nouvelles manières qu'Alexandre avoit prises, & s'habilloit comme lui à la mode des Barbares, & que Cratérus, au contraire, se tenoit toujours fortement attaché aux usages de

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 525.

(b) Diod. Sicul. pag. 581, 587, 610. *& seq.* Plut. T. I. p. 688, 691, 692, 704, 705. Q. Curt. L. III. c. 12. L. IV. c. 5, 16. L. VI. c. 8. L. VIII. c. 1, 2, 10, 12. L. IX. c. 1, 10. L. X. c. 4. Just. L. XII. c. 12. Roll. Hist. Anc. T. III. pag. 603. *& suiv.*

ſa patrie, le Roi prit le parti d'expliquer ſes volontés aux Barbares par la bouche d'Epheſtion, & aux Grecs & aux Macédoniens par la bouche de Cratérus. En général, il aimoit beaucoup plus le premier, mais il eſtimoit davantage l'autre. Car, il étoit perſuadé, & il le diſoit toujours, qu'Epheſtion aimoit Alexandre, & que Cratérus aimoit le Roi. De-là naiſſoient entre ces deux favoris des haines ſecretes, qui les porterent à ſe brouiller ſouvent avec éclat, juſques-là qu'un jour, dans les Indes, ils en vinrent aux mains & tirerent l'épée. Leurs amis des deux côtés ſe rangerent incontinent auprès d'eux, tout prêts à prendre parti; mais Alexandre, y étant accouru, s'emporta ouvertement contre Epheſtion, l'appellant étourdi & écervelé, de ne pas comprendre que, ſi on lui ôtoit Alexandre, il ne ſeroit plus rien dans le monde, & retomberoit dans ſon néant. Il fit auſſi de vives réprimandes à Cratérus; & après les avoir remis bien enſemble, & les avoir fait embraſſer, il leur jura par Jupiter Ammon, & par tous les autres dieux, qu'ils étoient les deux hommes du monde qu'il aimoit le plus, mais que s'il apprenoit encore qu'ils ſe fuſſent querellés, il les tueroit tous deux, ou du moins celui qui auroit commencé; & l'on écrit que depuis ce moment-là ils ne firent ni ne dirent rien l'un contre l'autre, non pas même par jeu.

Quoiqu'Epheſtion fût ſi avant dans les bonnes graces du Roi, il n'en étoit pas moins brave capitaine. Alexandre lui confia les emplois les plus importans de l'armée & du gouvernement. Il fut chargé de quelques expéditions de la dernière conſéquence, & il eut la gloire de conquérir une partie des Indes. Mais, il périt malheureuſement à la fleur de l'âge à Ecbatane en Médie. Au milieu des jeux & des fêtes qu'Alexandre y donnoit, Epheſtion fut ſurpris d'une groſſe fievre. Comme il étoit jeune & homme de guerre, il ne pouvoit ſupporter la diete exacte que ſa fievre demandoit, & prenant le tems que ſon médecin Glaucus étoit allé au théâtre, il ſe mit à dîner, mangea un chapon rôti, & but une bouteille de vin, qu'il avoit fait rafraîchir. Il ſe trouva fort mal de ſon intempérance, & mourut peu de jours après, l'an 324 avant Jeſus-Chriſt.

Epheſtion n'étoit pas moins aimé de tous les autres que du Roi même. Modeſte, égal, bienfaiſant, ſans orgueil, ſans avidité, ſans jalouſie, il ne ſçavoit ce que c'étoit que d'abuſer de ſon crédit, ou de ſe préférer aux officiers que leur mérite rendoit néceſſaires à ſon maître. Il fut regretté de tout le monde; mais, ſa perte cauſa à Alexandre une douleur exceſſive, à laquelle il ſe livra d'une manière peu convenable

à un Prince comme lui. On dit qu'il ordonna d'abord que l'on coupât tous les crins à tous les chevaux & à tous les mulets, pour marque de deuil, que l'on abattît les creneaux de toutes les villes des environs, & que l'on mît en croix le médecin, comme si Ephestion ne fût mort que par sa faute. Il défendit aussi les flûtes & toute sorte de musique dans son camp pendant long-tems. Cela dura jusqu'à ce qu'il eût reçu un oracle de Jupiter Ammon, qui lui ordonnoit de révérer Ephestion, & de lui sacrifier comme à un demi-dieu. Après quoi, cherchant dans la guerre la consolation à sa douleur, il partit comme pour la chasse des hommes; & ayant subjugué la nation des Cusséens, il les passa tous au fil de l'épée, jusqu'aux femmes & aux enfans, & il appella cette boucherie *le sacrifice de la consécration d'Ephestion.*

Après cela, il prit la route de Babylone. Ce fut-là qu'il célébra les funérailles de son favori avec une somptuosité qui passe tout ce qu'on a jamais vu dans ce genre. Occupé du soin de cette pompe funebre, il ordonna à toutes les villes voisines de contribuer de tout leur pouvoir à ce qui pouvoit en relever la magnificence. Il commanda aussi à tous les peuples de l'Asie d'éteindre le feu que les Perses appelloient *le feu sacré*, jusqu'à ce que la cérémonie des funérailles fût achevée, ce qui fut pris à mauvais augure, parce que cela ne se pratiquoit en Perse qu'à la mort des Rois. Tous les officiers & tous les courtisans, dans la vue de plaire au Prince, firent dresser des représentations de ce favori, d'or, d'ivoire, & d'autres matières de grand prix.

Pendant ce tems-là, le Roi ayant assemblé un grand nombre d'architectes & d'habiles ouvriers, fit d'abord abattre environ dix stades du mur de Babylone; ayant fait amasser de la brique, & applanir le terrein qui devoit contenir le bûcher, il y fit élever un catafalque superbe.

Cette place fut distribuée en trente parties, dans chacune desquelles fut construit un bâtiment uniforme, dont il fit couvrir le toit de grosses pièces de bois de palmier. Le tout ensemble formoit un quarré parfait, décoré dans son pourtour avec une magnificence extraordinaire. Chaque côté étoit d'un stade, c'est-à-dire de cent toises. Au bas & au premier rang furent employées deux cens quarante-quatre proues de vaisseaux dorées, portant sur leurs *oreilles*, ou arcboutans, deux archers, un genou en terre, figures hautes de quatre coudées; deux autres statues en pied, armées de toutes pièces, figures plus grandes que de nature, & hautes de cinq coudées. Les vuides d'entre les proues étoient tendus & garnis de draps de couleur pourpre. Au-dessus de ces proues, règnoit une colonnade

de grandes torches, dont les fûts étoient de quinze coudées de hauteur, garnies de couronnes d'or à la poignée, c'est-à-dire, à l'endroit par où on les prend. La flamme de ces torches aboutissant en haut, se terminoit vers des aigles, qui, tête baissée, & aîles déployées, servoient de chapiteau. Des dragons, posés près de la base, ou sur la base même, levoient la tête vers les aigles. Cette colomnade étoit surmontée d'une troisième, dans la base de laquelle on voyoit en relief une chasse d'animaux de toute espèce. A l'ordre supérieur, c'est-à-dire, au quatrième, on avoit représenté en or les combats des Centaures. Enfin, le cinquième étoit chargé de figures d'or, représentant des lions & des taureaux alternativement placés. Tout l'édifice se terminoit par des trophées d'armes, à la manière des Macédoniens & des Barbares, symboles de la victoire des premiers, & de la défaite des autres. Les entablemens & le faîtage étoient chargés de sirenes, dont les corps vuides & creux renfermoient, sans qu'on s'en apperçût, les musiciens qui chantoient des airs lugubres & des lamentations en l'honneur du mort. Tout cet édifice avoit de hauteur plus de cent trente coudées, c'est-à-dire, plus de cent quatre-vingt-quinze pieds.

La beauté du dessein de ce catafalque, la singularité & la magnificence des décorations & de tous les ornemens, passoient tout ce qu'on peut s'imaginer de plus accompli, & étoient d'un goût exquis. Il avoit choisi pour entrepreneur Stasicrate, grand architecte & grand machiniste, qui, dans toutes ses inventions & dans tous ses desseins, faisoit paroître, non seulement beaucoup de magnificence, mais une hardiesse surprenante, & une grandeur dont rien n'approchoit.

La dépense du superbe tombeau que ce Prince fit bâtir à l'honneur d'Ephestion, jointe à celle de toute la pompe funebre, monta à plus de douze mille talens, c'est-à-dire, à plus de trente-six millions. Y eut-il jamais une profusion plus folle & plus outrée? Tout cet or, tout cet argent, c'étoient le sang des peuples, & la substance des provinces, dont on sacrifioit la ruine & l'épuisement à une vaine ostentation.

Pour satisfaire pleinement le zele d'Alexandre à l'égard de son ami, il manquoit aux honneurs qu'il lui faisoit rendre quelque chose qui les élevât au-dessus de l'humain; & c'est ce qu'il se proposoit. Il avoit envoyé dans cette vue au temple d'Ammon un homme affidé, qui s'appelloit Philippe, pour sçavoir la volonté du Dieu. Elle se règla sans doute sur celle d'Alexandre, & la réponse fut qu'on pouvoit offrir des sacrifices à Ephestion, comme à un demi-dieu. Ils ne furent point épargnés. Alexandre le premier

en donna l'exemple, & fit un magnifique repas où il se trouva plus de dix milles personnes. Il écrivit en même tems à Cléomène, gouverneur de l'Égypte, de bâtir un temple à Ephestion dans Alexandrie, & un autre dans l'isle de Pharos. Ce ne furent de tous côtés que nouveaux autels, nouveaux temples, nouvelles fêtes. On ne prêta presque plus serment qu'au nom du nouveau dieu. Douter de sa divinité, étoit un crime capital. Il pensa en coûter la vie à un ancien officier, ami d'Ephestion, qui, en passant devant son tombeau l'avoit pleuré comme mort; & il n'obtint sa grace, que parce qu'on fit entendre à Alexandre, que si cet officier avoit pleuré, ce n'étoit point qu'il doutât de la divinité d'Ephestion, mais que c'étoit un reste de tendresse. Je ne sçais si Alexandre vint à bout de faire croire à qui que ce fût la divinité d'Ephestion, mais il paroissoit lui-même, ou du moins vouloit paroître en être réellement persuadé; & il se glorifioit, non seulemeut d'avoir un dieu pour pere, mais de faire lui-même des dieux.

EPHESTRIDE, *Ephestris*, étoit, selon Artémidore, la même que la Chlamyde. *Voyez* Chlamyde.

EPHESTRIES, *Ephestria*, (*a*) fêtes établies à Thebes, avoient quelque chose de bien singulier; car, durant la solemnité, on habilloit en femme la statue du devin Tirésias, & on la promenoit ainsi par la ville. Au retour de la promenade, on la déshabilloit, pour lui remettre un habit d'homme. On prétendoit désigner par-là le changement de sexe que la fable lui attribue. Le mot *Ephestride* signifie une sorte d'habit, un surtout. On voit par-là pourquoi la fête prit le nom d'Ephestries.

EPHETES, *Ephetæ*, (*b*) Ἐφέται, Juges d'Athènes, dont le nombre varia de même que le district.

Le roi Démophon créa les Ephetes, pour connoître seulement des meurtres; ensuite, Dracon étendit leur pouvoir & leur nombre, pour en former un tribunal suprême, tant criminel que civil. Il le composa de cinquante-un Juges, tirés de ce que la république d'Athènes avoir de meilleur dans son sein. Il falloit pour y être admis, avoir, outre l'âge de cinquante ans, de la naissance, une fortune au-dessus de la médiocre, & sur toutes choses une vertu épurée, trois qualités si rarement réunies. On appelloit à cet auguste tribunal des décisions de tous les autres, & il jugeoit de toutes les affaires en dernier ressort. Mais, il arriva que l'Aréopage, humilié par Dracon, reprit sous Solon toute sa splendeur, & anéantit

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 525.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 88. Mém. de Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 180.

celle des Ephetes; cependant, ce célebre Aréopage lui-même, apres s'être attiré pendant quelque tems le respect des peuples, vit à son tour ses beaux jours s'évanouir, & tout son lustre se ternir par les vices & la corruption.

EPHI, *Ephi.* *Voyez* Epha.

EPHIALTE, *Ephialtes*, Ἐφιάλτης, fameux géant, fils de Neptune & d'Iphimédie. *Voyez* Aloïdes.

EPHIALTE, *Ephialtes*, (*a*) Ἐφιάλτης, natif de Trachine, montra à Xerxès aux Thermopyles, un chemin par lequel il fit passer vingt mille hommes.

EPHIALTE, *Ephialtes*, (*b*) Ἐφιάλτης, orateur Athénien, étoit fils de Simonide, & grand partisan du peuple. Aussi ruina-t-il la puissance de l'Aréopage, en versant à pleine coupe, pour se servir des termes de Platon, & sans aucun ménagement, la liberté à ses citoyens; ce qui rendit, comme disent les Poëtes comiques, le peuple si fier & si effréné, que comme un jeune cheval qui n'a plus de bride, il ne voulut plus obéir, & commença à mordre l'Eubée, & à sauter & bondir sur toutes les isles. Tel est le récit de Plutarque. Cet Auteur rend cependant témoignage au désintéressement d'Ephialte. Il ne balance point à le mettre à cet égard au niveau d'Aristide, & assure qu'ils furent les seuls gouverneurs de leur tems, Cimon excepté, qui ne s'enrichirent point par des concussions & par des voleries.

Un jour les Lacédémoniens, réduits à une grande extrêmité, envoyerent a Athènes demander du secours. Ephialte s'y opposoit, & protestoit qu'on ne devoit point les secourir, ni relever une ville rivale d'Athènes, mais qu'il falloit la laisser ensevelir dans ses abîmes, & tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Une telle politique fit horreur à Cimon. Il n'hésita pas un moment à préférer l'utilité des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie; & représentant avec vivacité qu'il ne convenoit pas de laisser la Grece boiteuse, ni Athènes sans contrepoids, il entraîna le peuple dans son sentiment, & fit ordonner du secours.

Plutarque trouve mauvais qu'Idomenée accuse Périclès d'avoir tué en trahison l'orateur Ephialte, qui étoit son ami particulier, qu'il avoit toujours honoré de sa confiance, & qui avoit eu la principale part à tout ce qu'il avoit fait dans le gouvernement de la république, & de l'avoir tué par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre sa réputation. La vérité est, ajoûte-t-il, comme Aristote même l'écrit, qu'Ephiate s'étant rendu redoutable à la noblesse, &

(*a*) Pauf. p. 7.
(*b*) Plut. T. I. pag. 155, 156. & *seq.* Diod. Sicul. p. 282. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 298.

poursuivant sans miséricorde en toute occasion ceux qui avoient fait la moindre injustice au peuple, ses ennemis lui dresserent des embûches, & le firent assassiner par un certain Aristodic de Tanagre, l'an 460 avant Jesus-Christ. Selon Diodore de Sicile, il fut tué pendant la nuit, & on ne put jamais découvrir l'auteur de sa mort. Le même Diodore de Sicile lui impute d'avoir détruit les loix les plus anciennes & les plus respectables de la république.

EPHIALTES, *ou* EPIALTES, *ou* HYPHIALTES, *Ephialtæ*, (*a*) *Epialtæ*, *Hyphialtæ*, certains dieux, qui étoient comptés au nombre des dieux rustiques. Les Latins les appelloient Incubes & Sucubes. C'étoient des espèces de songes, que l'on a métamorphosés en dieux.

EPHIPPUS, *Ephippus*, (*b*) poëte Grec, qui avoit fait un poëme de Busiris.

EPHOD, *Ephod*, Σουφί, (*c*) de la tribu de Manassé, fut pere de Hanniel.

EPHOD, *Ephod*, (*d*) ornement sacerdotal en usage chez les Juifs. C'étoit une espèce de tunique fort riche, à l'usage du grand-Prêtre; mais, il y en avoit, comme on le dira ci-après, de plus simples pour les ministres inférieurs.

Ce mot est Hébreu, & il vient de *Aphael*, qui signifie habiller. Les Commentateurs & les Interpretes sont fort partagés sur la forme de l'Ephod; voici ce que dit Josephe de celui du grand-Prêtre: » L'Ephod étoit une espèce de tunique raccourcie, & il avoit des manches; il étoit tissu, teint de diverses couleurs & mêlangé d'or, & laissoit sur l'estomac une ouverture de quatre doigts en quarré, qui étoit couverte du rational. Deux sardoines enchassées dans de l'or, & attachées sur les deux épaules, servoient comme d'agraffes pour fermer l'Ephod. Les noms des douze fils de Jacob étoient gravés sur ces sardoines en lettres Hébraïques; sçavoir, sur celle de l'épaule droite, les noms des dix plus âgés, & ceux des six puînés sur celle de l'épaule gauche. « Philon le compare à une cuirasse, & Saint Jérôme dit que c'étoit une espèce de tunique semblable aux habits apppellés Caracalles; d'autres prétendent qu'il n'avoit point de manches, & que par derrière il descendoit jusqu'aux talons.

Il y avoit deux sortes d'Ephod, l'un de simple lin pour les Prêtres, & l'autre de broderie pour le grand-Prêtre. Comme celui des simples Prê-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 269.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 211.

(*c*) Numer. c. 34. v. 23.

(*d*) Exod. c. 28. v. 6. & seq. Judic. c. 8. v. 27. c. 17. v. 5. Reg. L. II. c. 6. v. 14. Isaï. c. 30. v. 22. Osée c. 3. v. 4. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 85.

tres n'avoit rien de particulier, Moïse ne s'est point arrêté à le décrire ; mais, il nous décrit au long celui du grand-Prêtre. Voici ce qui le distinguoit. Il étoit composé d'or, d'hyacinthe, de pourpre, de cramoisi, de coton retors, c'est-à-dire, que c'étoit un tissu de différentes couleurs très-riches. Il y avoit sur les épaules de l'Ephod, ou plutôt à l'endroit de l'Ephod qui venoit sur les épaules du grand-Prêtre, deux grosses pierres précieuses, qui étoient chargées du nom des douze tribus d'Israël, six noms sur chaque pierre. A l'endroit où l'Ephod se croisoit sur la poitrine du grand-Prêtre, il y avoit un ornement quarré, nommé le rational, en Hébreu *chojchen*, dans lequel étoient enchassées douze pierres précieuses, où l'on avoit gravé les noms des douze tribus d'Israël, un sur chacune des pierres. Enfin, l'Ephod retournoit par derrière, ceignoit la tunique, & venoit se nouer par devant, à la manière de ces grandes ceintures des Orientaux, dont les extrêmités descendent presque jusqu'à terre.

L'Ephod des simples Prêtres, qui n'étoit que de lin, avoit la même étendue & le même usage ; mais, il étoit moins précieux & moins orné. Cet ornement étoit propre aux Prêtres, & Saint Jérôme dit qu'on ne le trouve dans l'Écriture que quand il s'agit de Prêtres. On ne croyoit pas que le culte vrai ou faux pût subsister sans sacerdoce & sans Ephod. Michas, ayant fait faire une idole & l'ayant mise dans sa maison, ne manqua pas de faire faire un Ephod. Dieu prédit aux Israëlites dans Osée, qu'ils seront long-tems, sans autel, sans Ephod, sans théraphim.

On trouve dans le livre des Juges, que Gédéon, des dépouilles des Madianites, fit faire un Ephod magnifique qu'il déposa à Ephra, lieu de sa résidence ; que les enfans d'Israël en abuserent jusqu'à le faire servir d'ornement aux Prêtres des idoles, & que ce fût la cause de la ruine de Gédeon & de toute sa maison. Les sentimens sont partagés sur cet Ephod ; les uns veulent que Gédéon ne l'ait fait faire que pour être toujours en état de recevoir, même chez lui, les ordres de Dieu par l'organe du grand-Prêtre, ce qui n'étoit pas défendu par la loi ; d'autres prétendent que cet Ephod n'avoit rien de sacré, mais que c'étoit un vêtement de distinction dont Gédéon, en qualité de Juge & de premier Magistrat de la nation, avoit dessein de se servir dans les assemblées & les cérémonies publiques. Ses descendans n'eurent pas les mêmes idées ; ils en abuserent par des pratiques idolâtres ; car, l'Ephod n'étoit pas inconnu parmi les Payens. Il paroît par Isaïe, qu'on revêtoit les faux dieux d'Ephods, peut-être lorsqu'on vouloit consulter leurs oracles.

Quoique l'Ephod fût un ornement propre aux Prêtres, on ne laissoit pas de le donner quelquefois à des laïcs. David portoit cet ornement dans la cérémonie du transport de l'arche de la maison d'Obédédom à Jérusalem. Samuël, quoiqu'il ne fût que Lévite & enfant, portoit l'Ephod dans le tabernacle.

L'Ephod se met souvent pour le rational, & pour l'urim & thummim, qui y étoient attachés, parce que tout cela tenoit à l'Ephod, & ne faisoit qu'un avec lui. D'où vient que David voulant consulter le Seigneur par l'oracle de l'urim & thummim, dit au grand-Prêtre: *Applica Ephod*, revêtez-vous de l'Ephod. Dans ces rencontres, Dieu rendoit des oracles, & découvroit l'avenir par la bouche des grands-Prêtres, auxquels seuls appartenoit le droit de porter l'Ephod avec le rational, & de consulter le Seigneur sur les évènemens importans qui concernoient le bien public de sa nation. *Voyez* Abiathar.

EPHORE, *Ephorus*, Ἔφορος, (*a*) orateur & historien, naquit à Cumes dans l'Eolide. Il vivoit sous la 107.e Olympiade, vers l'an 352 avant Jesus-Christ. Isocrate, dont il étoit disciple, lui conseilla d'écrire une histoire. Ephore ne voulant point entrer dans les obscurités & les contes du tems fabuleux, commença son ouvrage au retour des Héraclides dans le Péloponnèse; & il le conduisit depuis cette fameuse époque, jusqu'à la 20.e année du règne de Philippe de Macédoine, pere d'Alexandre le Grand. C'étoit un intervalle d'environ 750 ans. Il divisa cette Histoire en 30 livres, à chacun desquels il ajoûta une préface. Les jugemens varient beaucoup sur le mérite de cet Auteur; les uns, bons connoisseurs, comme Diodore de Sicile, Strabon, Polybe & Denys d'Halicarnasse, le louent comme un très-bon historien; les autres, au contraire, le blâment, comme Duris de Samos, Dion Chrysostome & Suidas; non seulement ceux-ci lui reprochent de n'être pas exact dans bien des faits, mais trouvent encore à redire à son style.

Vossius rapporte quelques mensonges, ou, pour mieux dire, quelques bévues d'Ephore.

Quoi qu'il en soit, tous ceux qui aiment l'histoire, regrettent la perte des écrits de cet Auteur. Il composa encore d'autres livres en Grec; un Traité des Choses inventées; un des Biens & des Maux, en vingt-quatre livres; un des Choses merveilleuses qui se trouvent en différens endroits du monde; un où il traitoit de sa patrie. Il ne tint qu'à lui de suivre

(*a*) Suid. T. I. p. 1111. Strab. p. 2, 33, 34. *& seq.* Athen. pag. 105, 154, 182. *& seq.* Plut. T. I. pag. 973, 974. Cicer. de Orat. L. II. c. 31. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 139. T. VII. p. 263. *& suiv.*

suivre la Cour d'Alexandre; on l'y souhaitoit, & il refusa cet honneur. Il laissa un fils nommé Démophile.

Plutarque nous trace en peu de mots le caractère d'Ephore. Quoi qu'il soit, dit il, le plus adroit des Écrivains pour donner des prétextes honnêtes & de bons motifs aux actions les plus injustes, & des explications favorables aux mœurs les plus dépravées, & pour trouver des discours ornés de beaux sentimens & de figures très-pathétiques, cependant, quelques efforts qu'il fasse, il ne pourra jamais effacer de ses écrits l'idée qu'il donne lui-même, qu'il a toujours été le plus grand partisan de la tyrannie, & l'homme du monde qui a le plus admiré & recherché la pompe, le luxe, la puissance, les richesses & l'alliance des tyrans.

EPHORE, *Ephorus*, Ἔφορος, (*a*) autre historien, naquit aussi à Cumes; mais, il vécut plusieurs siecles après le précédent; car, il composa l'histoire de l'empereur Gallien en 27 livres, avec des Corinthiaques, & quelques autres pièces, dont parle Suidas. Il doit avoir vécu après Gallien, depuis l'an de J. C. 261.

EPHORE, *Ephorus*, Ἔφορος, (*b*) magistrat de Lacédémone. Ce mot vient de ἐφορᾶν, veiller, formé de la préposition ἐπὶ *in*, sur, & du verbe ὁρᾶν, *videre*, voir; ἔφορος signifie donc proprement un surveillant, un inspecteur; aussi les Ephores étoient les inspecteurs de toute la République; ils parvenoient à cette dignité par la nomination du peuple; mais, leur charge ne duroit qu'un an.

Ils étoient au nombre de cinq, & quelques-uns ont écrit que les Romains réglerent sur les Ephores de Sparte, l'autorité des tribuns du peuple. Xénophon représente leur pouvoir en peu de mots; ils abolissoient la puissance des autres Magistrats; ils pouvoient appeller chacun d'eux en justice, les mettre en prison, si bon leur sembloit, & leur faire rendre compte de leurs mœurs & de leurs actions.

Ils eurent l'administration des deniers de l'État, lorsque pour le malheur de la République, Lysandre y apporta les trésors qu'il avoit tirés de ses conquêtes. On avoit bâti près de la salle où ils rendoient leurs jugemens, une chapelle dédiée à la Peur, pour montrer qu'il falloit les craindre & les respecter comme les Rois. En effet, leur pouvoir s'étendoit, d'un côté, à tout ce qui concernoit la religion; de l'autre, ils présidoient aux jeux publics, avoient inspection sur tous les magistrats, & prononçoient sur des tribunaux qu'Elien nomme des trônes; enfin, ils étoient si absolus, qu'Aristote compare

(*a*) Suid. T. I. p. 1111.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 271, 272. T. XI p. 217, 270. T. XII. p. 173, 176. T. XV. p. 411. *& suiv.*

leur gouvernement à la tyrannie, c'est-à-dire, à la royauté. Ils ne contrebalançoient pas seulement l'autorité du Sénat; mais, ils faisoient à Sparte ce que les Rois pouvoient faire ailleurs; ils régloient les délibérations du peuple, les déclarations de guerre, les traités de paix, l'emploi des troupes, les alliances étrangères, & les récompenses aussi-bien que les châtimens.

Les armées des Lacédémoniens prenoient leur nom du principal des cinq Ephores, comme celles des Athéniens le prenoient de leur premier Archonte. L'élection des Ephores se faisoit vers le solstice d'hiver, & c'étoit alors que commençoit l'année des Spartiates.

Hérodote & Xénophon attribuent leur institution à Lycurgue, qui imagina ce moyen pour maintenir la juste balance d'autorité dans le gouvernement. Suivant Plutarque, la création de cette suprême magistrature est due à Théopompe, roi de Sparte. Ce Prince, dit cet Historien, trouvant lui-même la puissance des Rois & du Sénat trop considérable, y opposa pour frein l'autorité des Ephores, environ 130 ans après Lycurgue. Il ajoûte que la femme de Théopompe lui reprochant que par cet établissement il laisseroit à ses enfans la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue, Théopompe lui répondit admirablement: » Au » contraire, je la leur laisserai » plus grande, d'autant qu'elle » sera plus durable. « Ce qui est certain, c'est que cet établissement contribua long-tems à maintenir la royauté & le Sénat dans les justes bornes de la douceur & de la modération.

Ces bornes sont nécessaires au maintien de toute aristocratie; mais, sur-tout dans l'aristocratie de Lacédémone, à la tête de laquelle se trouvoient deux Rois qui étoient comme les chefs du Sénat, on avoit besoin de moyens efficaces, pour que les Sénateurs rendissent justice au peuple. Il falloit donc qu'il y eût des Tribuns, des Magistrats, qui parlassent pour ce peuple, & qui pussent dans certaines circonstances mortifier l'orgueil de la domination; il falloit sapper les loix qui favorisent les distinctions que la vanité met entre les familles, sous prétexte qu'elles sont plus nobles ou plus anciennes; distinction qu'on doit mettre au rang des petitesses des particuliers. Mais, d'un autre côté, comme la nature du peuple est d'agir par passion, il falloit des gens qui pussent le modérer & le réprimer; il falloit par conséquent la subordination extrême des citoyens aux magistrats qu'ils avoient une fois nommés. Voilà ce qu'opéra l'institution des Ephores, propre à conserver une heureuse harmonie dans tous les ordres de l'État. On voit dans l'histoire de Lacédémone, comment, pour le bien de la République, ils sçu-

nord, & celles de Dan & de Benjamin au midi. Voici quelle étoit la frontière des enfans d'Ephraïm divisés par leurs familles. La terre qu'ils possédoient étoit vers l'orient, depuis Ataroth-addar jusqu'à Béthoron la haute. Elle se terminoit à la mer & alloit jusqu'à Machmethath vers le septentrion, & tournoit à l'orient vers Thanathselo ; passoit de l'orient jusqu'à Jancé ; de Jancé descendoit jusqu'à Atarath & à Naaratha, venoit jusqu'à Jéricho & se terminoit au Jourdain. De Taphua elle passoit vers la mer jusqu'à la vallée des roseaux, & se terminoit à la mer Salée. Ce fut-là l'héritage de la tribu des enfans d'Ephraïm divisés par leurs familles. Il y eut de plus des villes avec les villages de leur dépendance, que l'on sépara du milieu de l'héritage des enfans de Manassé, pour les donner aux enfans d'Ephraïm. Les enfans d'Ephraïm n'exterminerent point les Chananéens qui habitoient en Gazer ; mais les Chananéens ont habité longtems au milieu d'Ephraïm, ayant été rendus tributaires.

L'Arche d'alliance & le tabernacle demeurerent assez long-tems dans cette tribu, à Silo ; & depuis la séparation des dix tribus, le siege du royaume d'Israël fut toujours dans la tribu d'Ephraïm. *Ephraïm* même est souvent mis pour tout le royaume des dix tribus. On dit aussi *Ephrem*, au lieu d'*Ephraïm*. *Filii Ephrem intendentes, & mittentes arcum.* Et le canton de cette tribu est nommé *Ephrata* dans un autre endroit ; *Ecce audivimus eam in Ephrata* ; C'est-à-dire, nous avons appris que l'Arche a été à Silo dans le partage d'Ephraïm. Enfin, quelquefois *Ephratæus* signifie un homme d'Ephraïm ; *numquid Ephratæus es ?* Elcana, pere de Samuël, est surnommé *Ephratæus*. Il faut remarquer ici que ce mot ne signifie pas toujours un homme d'Ephraïm ; car, Bethléem a été aussi nommée Ephrata, & *Ephratæus* se prend quelquefois pour un Bethléemite.

La tribu d'Ephraïm fut menée en captivité au-de-là de l'Euphrate, avec les autres tribus d'Israël, par Salmanazar, roi d'Assyrie. Quelques-uns prétendent qu'elles subsistent encore très nombreuses dans la Tartarie, dans la Chine & dans les Indes ; mais, D. Calmet dans une dissertation faite exprès sur cette question, a essayé de montrer que les dix tribus revinrent dans la Palestine, vers le règne d'Alexandre le Grand.

EPHRAIM, *Ephraïm*, (*a*) E[illegible], *ou* EPHREM, ville de la Palestine dans la tribu de même nom, vers le Jourdain. C'est peut-être celle où Jesus-Christ se retira peu de tems

(*a*) Joann. c. 11. v. 54.

avant sa Passion. Ce lieu est nommé Ephraïm dans le texte Grec, & Ephrem dans la Vulgate.

EPHRAIM, *Ephraïm*, Ἐφραΐμ, autre ville de Palestine dans la tribu de Benjamin, à huit milles de Jérusalem, selon Eusebe. Elle étoit aux environs de Béthel, dit D. Calmet, qui craint qu'on n'ait confondu ces deux villes; car St. Jérôme met vingt milles au lieu de huit milles qu'on lit dans Eusebe. Les deux Peres, que D. Calmet cite, sçavoir Eusebe & Saint Jérôme, parlent d'Ephron.

EPHRAIM, *Ephraïm*, (*a*) Ἐφραΐμ, montagne de Palestine, qui étoit pour la plus grande partie dans les tribus d'Ephraïm & de Benjamin, & dont le pied s'étendoit en diverses parties de ces deux tribus, d'où vient que Sichem est censée être dans la montagne d'Ephraïm. D'un autre côté, on lit que Josué fut enterré au bout de ses terres à Thamnatsare, qui étoit dans la montagne d'Ephraïm, & au côté septentrional du mont Gaas. Eléazar, fils d'Aaron, fut enseveli à Gabaath, qui appartenoit à Phinée son fils, & qui lui avoit été donnée dans la montagne d'Ephraïm. Au livre des Juges, on lit que Béthel étoit dans la montagne d'Ephraïm; selon le même livre, Samir y étoit aussi. Ramathaïm-Sophim y est placé au premier livre des Rois. On sçait d'ailleurs que Gabaath, où Eléazar fut enterré, & Béthel étoient assez loin l'une de l'autre, dans la tribu de Benjamin; que les montagnes de Sophim & de Gaas, & la ville de Ramatha étoient sur les frontières d'Ephraïm & de Benjamin; & qu'enfin les villes de Sichem & Thamnat-Sare, & le mont Samir étoient à une assez grande distance l'une de l'autre, dans la tribu d'Ephraïm. D'où Sanson conclut que le nom de montagne d'Ephraïm étoit commun à toutes les montagnes des deux tribus. Mais, poursuit-il, la plus considérable partie de cette montagne étoit cette chaîne qui séparoit les deux tribus, & qui servit même de borne entre le royaume de Juda & d'Israël. C'est à quoi se rapporte le passage des Paralipomenes. Josaphat résida à Jérusalem, & alla ensuite trouver le peuple depuis Bersabée jusqu'à la montagne d'Ephraïm, & le remena au Seigneur; c'est-à-dire, tout le royaume de Juda, borné par Bersabée au midi, & par la montagne d'Ephraïm au septentrion.

EPHRAIM, *Ephraïm*, (*b*) Ἐφραΐμ, nom d'une forêt de Palestine, située au-delà du Jourdain, près de laquelle Absalon livra bataille aux troupes

(*a*) Josu. c. 20. v. 7. c. 21. v. 21. c. 24. v. 30, 33. Judic. c. 2. v. 9. c. 4. v. 5. c. 10. v. 1. Reg. L. I. c. 1. v. 1. Paral. L. II. c. 19. v. 4.

(*b*) Reg. L. II. c. 18. v. 6. *& seq.*

vent, dans plusieurs conjonctures, mortifier les foiblesses des rois, celles des grands, & celles du peuple.

Elien nous raconte aussi des traits de leur sagesse. Dans la chaleur des factions, quelques Clazoméniens ayant un jour répandu de l'ordure sur les sieges des Ephores, ces Magistrats se contenterent, pour les punir, de faire publier par toute la ville de Sparte, que de telles sottises seroient permises aux Clazoméniens.

L'unique remede qu'on trouva pour détruire leur pouvoir, fut de tâcher de les brouiller les uns avec les autres, & cela réussit quelquefois. Pausanias, par exemple, pratiqua adroitement ce stratagême, lorsque jaloux des victoires de Lysandre, il gagna trois des Ephores pour se faire donner la commission de continuer à faire la guerre aux Athéniens. Mais, le roi Cléomène III. du nom prit un parti plus étrange; il excita des troubles dans sa patrie, fit égorger les Ephores, partagea les terres, accorda l'abolition des dettes, & le droit de bourgeoisie aux étrangers, comme Agis l'avoit proposé. Cependant, il paroît par des passages de Polybe, de Josephe & de Philostrate, que les Ephores furent rétablis après la mort de Cléomène; les Spartiates ne connoissant aucun inconvénient comparable aux avantages d'une magistrature faite pour empêcher que, ni l'autorité royale & aristocratique ne penchassent vers la tyrannie, ni la liberté populaire vers la licence & la révolte.

EPHRA, *Ephra*, (*a*) ville de Palestine dans la demi-tribu de Manassé, en deçà du Jourdain, sur les frontières de la tribu d'Ephraïm. C'est de-là qu'étoit Gédéon, juge & libérateur du peuple d'Israël, & la ville appartenoit presque toute entière à la famille de son pere Joas. Il y fut enterré après sa mort dans le tombeau de son pere.

D. Calmet dit que c'est une ville, mais qu'on n'en sçait pas la véritable situation. Ce lieu est nommé Hophra, à l'occasion d'un chêne sur lequel l'Ange du Seigneur s'assit, l'orsqu'il fut envoyé à Gédéon; & il ne paroît point par ce passage que ce fût plutôt une ville qu'une métairie; mais, il est nommé ville de la postérité de Benjamin, au livre de Josué.

EPHRAIM, *Ephraïm*, (*b*) Ἐφραΐμ, second fils du patriarche Joseph & d'Aseneth, fille de Putiphar, naquit en Égypte, vers l'an du monde 2293, ou 2294. Ephraïm fut mené par son pere Joseph, avec Manassé, son frere, à Jacob au lit de la

(*a*) Judic. c. 6. v. 11, 24. c. 8. v. 27, 33.

(*b*) Genes. c. 41. v. 52. c. 46. v. 20. c. 48. v. 1. *& seq.* Josu. c. 16. v. 1. *& seq.* Judic. c. 12. v. 5. Reg. L. I. c. 1. v. 1. Paral. L. I. c. 7. v. 20. *& seq.* Psalm. 77. v. 9.

mort. Jacob ayant fait approcher les deux freres, Ephraïm & Manaſſé, mit ſa main droite ſur Ephraïm qui étoit le cadet, & ſa gauche ſur Manaſſé, qui étoit l'aîné. Puis, il les bénit en diſant : « Que le Dieu en » la préſence de qui ont mar» ché mes peres Abraham & » Iſaac, le Dieu qui eſt mon » paſteur depuis que j'ai reçu » l'être ; que l'Ange qui m'a » délivré de tout mal béniſſe » ces enfans ; qu'ils portent » mon nom & le nom de mes » peres Abraham & Iſaac, & » qu'ils ſe multiplient à l'infini » au milieu de la terre. » Mais, Joſeph voyant que ſon pere avoit mis ſa main droite ſur la tête d'Ephraïm, en eut de la peine ; & prenant la main de ſon pere, il tâcha de la porter de deſſus la tête d'Ephraïm ſur celle de Manaſſé. Joſeph dit en même tems à ſon pere : « Vos mains ne ſont pas » bien, mon pere; car celui» ci eſt l'aîné. Mettez votre » main droite ſur ſa tête. » Mais, ſon pere refuſa de le faire, & lui dit : « Je le ſçais » bien, mon fils, je le ſçais » bien; celui-ci ſera auſſi pere » d'un peuple, & il ſera grand; » mais, ſon frere qui eſt plus » jeune, ſera plus grand que » lui, & ſa poſtérité ſera la » plénitude des nations. » Jacob les bénit donc alors, & dit : « Iſraël ſera béni en vous, » ô Joſeph, & on dira : Que » Dieu vous béniſſe comme » Ephraïm & Manaſſé. » Ainſi il mit Ephraïm devant Manaſſé.

D'Ephraïm ſont ſortis Suthala, Bared ſon fils, Thahath ſon fils, Elada ſon fils, Thahath ſon fils, Zabad ſon fils, Suthala, fils de Zabad, Ezer & Elad, fils de Suthala; mais, les habitans de Geth, qui étoient nés dans ce païs, les tuerent, parce qu'ils étoient venus pour enlever leur troupeaux. C'eſt pourquoi, Ephraïm, leur pere, les pleura durant pluſieurs jours; & ſes proches vinrent pour le conſoler. Enſuite, il s'approcha de ſa femme; & elle conçut, & eut un fils qu'il nomma Béria, parce qu'il étoit né dans l'affliction de ſa famille. C'eſt d'Ephraïm que deſcendoit cette Sara, qui bâtit Béthoron la baſſe & Béthoron la haute, & Ozen-Sara. Il eut encore pour fils Rapha, Reſeph, & Thalé duquel eſt venu Thaan, qui fut pere de Laadan, dont le fils fut Ammiud, lequel engendra Elizama. Celui-ci étoit à la tête des deſcendans d'Ephraïm, lorſqu'ils ſortirent de l'Égypte. Ils s'étoient tellement multipliés, qu'ils étoient alors au nombre de quarante mille cinq cens hommes au-deſſus de vingt ans, & capables de porter les armes.

Après qu'ils furent entrés dans la terre promiſe, Joſué, qui étoit de cette tribu, leur donna leur partage entre la Méditerranée au couchant, & le Jourdain à l'orient. La demi-tribu de Manaſſé fut placée au

qui étoit à Machpela, & qui regardoit Mambré, ce champ avec la caverne qui y étoit, & avec tous les arbres qui y étoient dans toute l'étendue du champ & tout autour, fut assuré à Abraham, comme un bien qu'il avoit acquis en présence des enfans de Heth, & de tous ceux qui entroient dans l'assemblée à la porte de la ville. Et ce St. Patriarche enterra sa femme Sara dans la caverne qui étoit dans le champ.

EPHYDRIADES, *Ephydriades*, nymphes qu'on appelle quelquefois aussi Hydriades. Elles présidoient aux eaux, comme l'indique assez clairement leur nom qu'on a fait du mot Grec ὕδωρ, *aqua*; eau.

EPHYRE, *Ephyra*, Ἔφυρα, (*a*) nom que porta d'abord la ville de Corinthe.

EPHYRE, *Ephyra*, Ἔφυρα, (*b*) ville d'Epire, étoit située dans la Thesprotie. Velleius Paterculus fait mention de cette ville, dont Philippe s'empara, selon cet Auteur. Strabon dit qu'on la nomma ensuite Cichyrus. Pausanias prétend que Cichyrus est proche du marais Achérusia & du fleuve d'Achéron, qui se déchargent dans la mer; & Thucydide écrit que le même marais se vuide dans la mer, près d'Ephyre. Cette ville fut prise par Hercule sur le roi des Thesprotes, la première année du séjour de ce héros à la cour de Thessalie.

EPHYRE, *Ephyra*, Ἔφυρα, (*c*) ville du Péloponnèse, qui étoit située dans l'Élide. Strabon, qui doute si ce n'étoit pas la même que l'on appella dans la suite Œnoa ou Bœénoa, ou si elle étoit seulement voisine, dit qu'elle étoit à cent vingt stades d'Élis. Il veut qu'on entende de cette Ephyre ce vers d'Homère, où en parlant de Tlepoleme, fils d'Astyochie, il dit qu'Hercule l'avoit enlevée d'Ephyre, d'auprès le fleuve Selleis; car, dit Strabon, il n'y a que cette ville entre toutes celles qui portent le même nom, où il y ait un fleuve appellé ainsi. Ce lieu étoit aussi fameux par les poisons mortels qu'il produisoit. Homère dit qu'Ulysse y en alla chercher, & les amans de Pénelope doutent si Telemaque n'est point homme à aller dans le gros territoire d'Ephyre, pour en rapporter des poisons, afin de leur donner la mort.

Lorsque Strabon dit que l'Ephyre de l'Elide est la seule auprès de laquelle il coule un fleuve nommé Selléis, il faut entendre la seule ville; car, le même Strabon dit, dans la même page, qu'il y a aussi proche Sicyone le fleuve Selléis, & tout auprès un village nommé Ephyre. Il met un autre village de ce

(*a*) Plin. Tom. I. p. 192.

(*b*) Vell. Paterc. L. I. c. 1. Strab. p. 338. Pauf. p. 30. Thucyd. p. 32. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 304.

(*c*) Strab. p. 338. Homer. Iliad. L. II. v. 166. Odyss. L. I. v. 259. L. II. v. 328. Plin. T. I. p. 190.

nom dans l'Agrée, territoire de l'Etolie. Les habitans en étoient nommés Ephyriens. Pline parle de ces Ephyriens; du moins compte-t-il un peuple de ce nom entre les habitans de l'Étolie.

Étienne de Byzance fait mention d'une Ephyre, qu'il dit avoir été aussi nommée Crannon. Il assure qu'elle étoit en Thessalie, dans la Pélasgiotide, aux lieux que l'on appelloit Tempé; & il remarque que les habitans de cet endroit sont nommés Crannoniens par Homère. Ce qu'il en dit au mot Ἔφυρα, est bien corrompu, & Hermolaus y a brouillé tout à son ordinaire. Strabon fait aussi mention d'Ephyre en Thessalie.

Eustathe sur Homère, dit que Strabon compte neuf Ephyres. Il semble qu'Étienne ait voulu remplir ce nombre; mais, comme on vient de le remarquer, ce qu'il en dit est dans une confusion d'autant moins réparable, que tous les exemplaires sont également corrompus.

Madame Dacier veut qu'on entende l'Ephyre dont il est parlé dans le premier livre de l'Odyssée, de l'Ephyre de Thesprotie. « Les Géographes dit-» elle, marquent six différentes » villes appellées Ephyre. Mais, » Homère ne peut parler ici » que de celle qui étoit de la » Thesprotie dans l'Epire; car, » c'est la seule Ephyre dont » ceux qui en revenoient pour » aller à Ithaque, fussent obli-» gés de passer par l'isle de Ta-» phos, qui n'étoit nullement » sur le chemin des autres. » Cette Ephyre n'étoit pas » moins célebre par ses poisons, » que l'Ephyre de la Thessalie. » Médée y avoit fait quelque » séjour, & avoit sans doute » enseigné son art à ses habi-» tans. Et l'on veut même que » leur Roi Ilus fût arrière-» petit-fils de cette Princesse » & de Jason; car voici sa gé-» néalogie:

Jason,

Pheres,

Mermérus,

Ilus.

» Mais, je doute que l'on pût » accorder cette filiation avec » la saine chronologie. « Et à l'occasion d'un passage du second livre, Madame Dacier fait cette autre remarque: « J'ai » déjà dit dans le premier livre » que c'est ici l'Ephyre de la » Thesprotie, qui fait partie de » l'Epire, & qui s'étend depuis » les monts Cérauniens jusqu'au » golfe d'Ambracie. Il l'appel-» le *terre grasse*, parce que le » païs est fort bon. C'est pour-» quoi, Strabon l'appelle *χώ-» ραν εὐδαίμονα*, *heureuse con-» trée.* «

EPHYRE, *Ephyre*, (*a*) l'une des nymphes que Virgile met auprès de la déesse Cyrene. On

(*a*) Virg. Georg. L. IV. v. 343.

de son pere. C'est dans cette forêt qu'il fut pris à une branche. Il y périt, & y fut enterré. Elle ne devoit pas être bien éloignée de Mahanaïm, où étoit David.

ÉPHRATA, *Ephrata*, (*a*) Ε'φραθᾶ, ville de Palestine, située dans la tribu de Juda, vers les limites de celle de Benjamin, dans le territoire de laquelle Rachel, femme du Patriarche Jacob, mourut en travail de Benjamin. Elle fut enterrée sur le chemin qui conduisoit à cette ville, & le monument de son tombeau y subsista plusieurs siecles. Ephrata fut appellée Bethléem dans la suite des tems, & il paroît qu'elle en avoit le nom dès le tems de Moïse. On ne laissoit pas de l'appeller encore Ephrata du tems des Juges & des Rois de Juda. Au moins, le nom d'Ephratéen étoit commun aux habitans de Bethléem, dans la terre de Juda, & à tous ceux de la tribu d'Ephraïm. *Voyez* Ephraïm.

EPHRATA, *Ephrata*, (*b*) Ε'φρὰθ, seconde femme de Caleb, qui l'épousa après la mort d'Azuba. Elle fut mere de Hur.

EPHRATÉEN, *Ephratæus*, un homme de la tribu d'Ephraim, ou de la ville d'Ephrata, qui est la même que Bethléem.

EPHRÉE, *Ephree*, Ο'υαφρῆ, (*c*) roi d'Égypte, est ainsi appellé dans l'Écriture. Les Auteurs prophanes le nomment Apriès & Ophra. *Voyez* Ophra.

EPHREM, *Ephrem*, terme qui signifie la même chose qu'Éphraïm. *Voyez* Ephraïm.

EPHRON, [la Montagne d'], *Mons Ephron*. (*d*) Cette montagne étoit située aux confins des tribus de Juda & de Benjamin. Il en est parlé au livre de Josué, & c'est le seul endroit où il en soit fait mention.

EPHRON, *Ephron*, Ε'φρὼν, (*e*) ville de Palestine dans la tribu d'Ephraïm, selon les uns, & dans la tribu de Benjamin, selon d'autres.

EPHRON, *Ephron*, Ε'φρὼν, (*f*) autre ville de Palestine, située au-delà du Jourdain, vis-à-vis de Scythopolis.

On lit dans le premier livre des Maccabées, que Judas Maccabée ayant assemblé tous les Israëlites qui étoient en Galaad, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, avec leurs femmes, leurs enfans & leur bagage, en composa une fort grande armée, pour les emmener dans le païs de Juda. Étant arrivés à Éphron, ils trouverent que cette ville, qui étoit située à l'entrée du païs, étoit grande & extrêmement forte, & qu'on ne pouvoit se détourner ni à droite ni à gauche; mais qu'il

(*a*) Genef. c. 35. v. 16, 19. c. 48. v. 7.
(*b*) Paral. L. I. c. 2. v. 19.
(*c*) Jerem. c. 44. v. 30.
(*d*) Josu c. 15. v. 9.
(*e*) Paral. L. II. c. 13. v. 19.
(*f*) Macab. L. I. c. 5. v. 45. *& seq.*